



Hans Fallada

Seul dans Berlin

ROMAN TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR LAURENCE COURTOIS

DENOËL
& D'AILLEURS

Hans Fallada

Seul dans Berlin

roman

*Traduit de l'allemand
par Laurence Courtois*

DENOËL
& D'AILLEURS

Titre original :
Jeder stirbt für sich allein

Éditeur original : Aufbau-Verlag, Berlin, 1965
© by Aufbau-Verlag Berlin, 2011

Et pour la traduction française :
© Librairie Plon, 1967, pour la première édition
© Éditions Denoël, 2014, pour la présente édition

Les événements de ce livre reprennent à grands traits des dossiers de la Gestapo concernant l'activité illégale d'un couple d'ouvriers de Berlin pendant les années 1940 à 1942. À grands traits seulement – un roman a ses propres règles et ne peut pas reprendre la réalité en tous points. C'est pourquoi l'auteur n'a pas non plus cherché à connaître les détails authentiques de la vie privée de ces deux personnes : il devait les décrire comme elles lui apparaissaient. Ce sont donc deux créatures de l'imagination, comme sont également librement inventés tous les personnages de ce roman. Malgré tout, l'auteur croit à la « vérité intrinsèque » de ce qui est raconté, même si certains détails ne correspondent pas exactement à la situation réelle.

Certains lecteurs trouveront qu'on torture et qu'on meurt en quantité dans ce livre. L'auteur se permet de faire remarquer qu'il est presque uniquement question dans ce livre de gens qui ont lutté contre le régime d'Hitler et de leurs persécuteurs. Dans ces milieux, pendant les années 1940 à 1942, et avant aussi bien qu'après, il y eut beaucoup de morts. Environ un bon tiers de ce livre se déroule dans des prisons et dans des asiles de fous, et là aussi, la mort était très en vogue. Cela n'a souvent pas plu à l'auteur lui-même de dresser un tableau si sombre, mais plus de lumière aurait signifié mentir.

Berlin, le 26 octobre 1946(1).

H.F.

PREMIÈRE PARTIE

LES QUANGEL

La poste apporte une mauvaise nouvelle

La factrice Eva Kluge monte lentement les marches du numéro 55 de la rue Jablonski. Lentement parce que sa tournée l'a beaucoup fatiguée, mais surtout parce qu'elle a dans sa sacoche une de ces lettres qu'elle déteste apporter, et là, bientôt, deux étages plus haut, elle va devoir la donner aux Quangel. La femme la guette sans doute déjà, cela fait plus de deux semaines qu'elle guette la factrice pour savoir s'il n'y aurait pas une lettre du front pour elle.

Avant que la factrice Kluge remette cette lettre militaire tapée à la machine à son destinataire, elle doit d'abord donner aux Persicke, à l'étage, le *Völkischer Beobachter*(2). Persicke est cadre au parti, ou bien dirigeant politique, ou autre chose encore – bien qu'Eva Kluge, depuis qu'elle travaille à la poste, soit aussi membre du parti, elle confond encore toutes ces fonctions. Quoi qu'il en soit, il faut donner du « Heil Hitler ! » aux Persicke, et faire bien attention à tout ce qu'on leur dit. Même si, bien sûr, c'est partout qu'il faut faire attention, rares sont les gens à qui Eva Kluge peut dire ce qu'elle pense vraiment. La politique ne l'intéresse pas du tout, elle est une femme, voilà tout, et en tant que femme, elle pense qu'on ne met pas des enfants au monde pour qu'ils aillent se faire tuer. Et aussi qu'un foyer sans mari ne vaut rien, et pour l'instant elle n'a plus rien de tout cela, ni les deux garçons, ni le mari, ni le foyer. Au lieu de quoi, elle doit juste garder sa bouche fermée, être très prudente et apporter d'horribles lettres de la poste militaire qui ne sont pas écrites à la main mais tapées à la machine, et qui donnent l'aide de camp du régiment comme expéditeur.

Elle sonne chez les Persicke, dit « Heil Hitler ! » et tend son *Völkischer* au vieil ivrogne. Il a déjà son insigne du parti et les emblèmes nationaux épinglés sur le revers de sa veste – elle oublie tout le temps de mettre son insigne du parti – et il demande : « Quoi d neuf ? »

Elle répond prudemment : « Oh, je sais pas. Je crois bien que la France a capitulé. » Et elle ajoute rapidement : « Est-ce qu'il y a quelqu'un chez les Quangel ? »

Persicke ne prête aucune attention à sa question. Il ouvre le journal. « Mais oui, c'est écrit là : la France a capitulé. M'enfin, Fräulein, et vous dites ça comme ça, comme si vous refourguiez des p'tits pains ! Un peu d'jus faut qu'ça claque ! Faut l'dire à tout l'monde chez qui qu'vous allez, et emporter le morceau chez les derniers rouspéteurs ! La deuxième guerre éclair, serait déjà ça d'fait et main'nant vas-y, Totor, direction l'Angleterre ! Dans trois mois les Tommies seront à plat, alors tu verras bien comment qu'y nous laisse vivre, not' Führer ! C'est qu'les autres y vont saigner, et nous on s'ra les rois du monde ! Rent', ma fille, viens-y boire un schnaps ! Amalie, Erna, August, Adolf, Baldur – venez-y tous là ! Aujourd'hui on sèche, aujourd'hui on va pas au turbin ! Aujourd'hui on s'en met plein la lampe, aujourd'hui la France a capitulé, et cet après-midi on ira p'têt' chez la vieille youpine au quatrième, et tu vas voir que la vieille garce va nous servir son café et ses gâteaux ! Je vous dis que ça, moi, la vioque elle va cracher, main'nant qu'la France est à nos pieds y a plus d'pitié qui tienne ! Main'nant on est les rois du monde, et y vont tous faire coucouche panier devant nous ! »

Pendant que Herr Persicke, entouré de sa famille, se répand en discours de plus en plus enflammés et qu'il s'en jette déjà plus d'un dans le gosier, la factrice a depuis longtemps atteint l'étage du dessus, et elle a sonné chez les Quangel. Elle tient déjà la lettre à la main, elle est prête à repartir aussitôt. Mais elle a de la chance ; ce n'est pas la femme, qui la plupart du temps échange quelques mots sympathiques avec elle, c'est son mari qui lui ouvre, cet homme au visage acéré, au profil d'oiseau, avec une bouche

étroite, des lèvres fines et des yeux froids. Il lui prend sans un mot la lettre des mains et il lui claque la porte au nez comme si elle était une voleuse dont il faut prendre garde.

Eva Kluge hausse seulement les épaules et elle redescend l'escalier. Certaines personnes sont comme ça, voilà tout ; depuis qu'elle distribue le courrier dans la rue Jablonski, l'homme ne lui a encore jamais adressé un seul mot, pas même « Heil Hitler ! » ou « Bonjour », bien que, elle le sait, il ait aussi un poste à l'Arbeitsfront(3). Bah, laisse donc, elle ne peut pas le changer, elle n'a déjà pas réussi à changer son propre mari qui dilapide tout son argent dans les cafés et dans les courses de chevaux, et qui ne refait surface que quand il est fauché.

Les Persicke dans l'excitation ont laissé leur porte ouverte, on entend dans l'appartement le tintement des verres et le chahut de la victoire. La factrice referme doucement la porte et continue à descendre. Et elle se dit que finalement c'est une bonne nouvelle car, avec cette victoire rapide sur la France, la paix s'est rapprochée. Alors ses deux garçons vont revenir, et elle pourra à nouveau leur offrir un toit.

Mais ses espoirs sont troublés par le sentiment inconfortable qu'alors ce sont des gens comme les Persicke qui seront en haut de l'échelle. Que ce soient des gens comme eux qui soient les maîtres, et qu'il faille toujours garder la bouche fermée, et ne jamais pouvoir dire ce qu'on a sur le cœur, ça ne lui semble pas non plus très juste.

Elle pense aussi furtivement à l'homme au visage froid, au visage de rapace à qui elle a remis la lettre de la poste militaire, et qui grimpera sûrement, lui aussi, sur l'échelle du parti, et elle pense à la vieille Juive Rosenthal, là-haut, au quatrième étage, dont la Gestapo est venue chercher le mari il y a deux semaines. Elle fait pitié, cette femme. Les Rosenthal avaient autrefois une boutique de linge dans la Prenzlauer Allee. Puis elle a été aryannisée, et maintenant ils sont venus chercher le mari qui ne doit pas avoir loin de soixante-dix ans. Ces deux vieux n'ont sûrement jamais fait de mal à personne de toute leur vie, et ils ont toujours fait crédit, aussi à Eva Kluge quand il n'y avait plus d'argent pour la layette, et chez les Rosenthal la marchandise n'était ni plus mauvaise ni plus chère que dans les autres boutiques. Non, ça ne veut pas rentrer dans la tête d'Eva Kluge qu'un homme comme Rosenthal soit plus mauvais qu'un Persicke, seulement parce qu'il est juif. Et maintenant la vieille femme est là-haut dans son appartement, seule au monde, et elle n'ose même plus sortir dans la rue. Ce n'est qu'à la nuit tombée qu'elle part faire ses courses avec son étoile jaune, elle a sûrement faim. Non, pense Eva Kluge, et même si nous gagnons dix fois sur la France, on peut pas dire que les choses soient vraiment justes chez nous.

Et avec ces pensées elle pénètre dans l'immeuble d'à côté et y poursuit sa tournée.

Entre-temps le contremaître Otto Quangel est entré dans le séjour avec la lettre et l'a posée sur la machine à coudre. « Là ! » dit-il seulement. Il laisse toujours à sa femme le privilège d'ouvrir ces lettres, il connaît son attachement à leur fils unique, Otto. Il se tient maintenant en face d'elle ; il a attrapé sa mince lèvre inférieure avec ses dents et il attend la joie qui va éclater sur son visage. À sa manière taciturne, calme et rude, il aime beaucoup cette femme.

Elle a ouvert la lettre, un instant son visage s'est vraiment mis à rayonner, puis il s'est éteint en voyant qu'elle était tapée à la machine. Son expression est devenue craintive, elle a lu la lettre de plus en plus lentement, comme si elle redoutait chacun des mots qui allaient suivre. L'homme s'est penché en avant et a sorti les mains de ses poches. Ses dents s'enfoncent maintenant de plus en plus fort dans sa lèvre, il pressent un malheur. Pas un bruit dans le séjour. Maintenant, la femme commence à haleter...

Soudain elle pousse un cri, un bruit comme son mari n'en a encore jamais entendu chez elle. Sa tête tombe en avant, se cogne d'abord contre les bobines de fil sur la machine puis tombe entre les plis de son ouvrage, recouvrant la terrible lettre.

En deux pas il est derrière elle. Avec une hâte qui lui est tout à fait inhabituelle, il pose sa grande main de travailleur sur son dos. Il sent que sa femme tremble de tout son corps. « Anna ! dit-il. Anna, s'il te plaît ! » Il attend un instant, puis il ose : « Est-il arrivé quelque chose à Otto ? Il est blessé, comment ? C'est grave ? »

Le tremblement continue de parcourir le corps de la femme, mais aucun son ne sort de sa bouche. Elle ne fait pas d'effort pour soulever sa tête ni pour le regarder.

Il baisse les yeux sur sa chevelure qui s'est beaucoup clairsemée au fil de toutes les années de leur mariage. Maintenant, ils sont vieux ; s'il est vraiment arrivé quelque chose à Otto, elle n'aura plus personne d'autre à chérir que lui, et il a toujours le sentiment qu'il n'y a pas grand-chose à chérir en lui. Il ne sait jamais comment lui dire, il n'a aucun mot pour exprimer à quel point il tient à elle. Même maintenant, il n'arrive pas à la caresser, à être un peu tendre avec elle, à la consoler. Il pose simplement sa lourde et forte main sur ses cheveux, il oblige doucement sa tête à se relever, à se tourner face à lui, il dit à mi-voix : « Tu vas bien me dire ce qu'ils écrivent, Anna ? »

Mais même si maintenant ses yeux sont tout près des siens, elle ne le regarde pas, elle les tient mi-clos. Son visage est jaune blafard, ses couleurs d'ordinaire fraîches ont disparu. Même la chair sur ses os semble s'être consumée, il a l'impression de regarder la tête d'une morte. Seules ses joues et ses lèvres tremblent, comme l'ensemble du corps, saisis d'un mystérieux frémissement intérieur.

Alors que Quangel regarde ce visage familier qui lui semble maintenant si étranger, alors qu'il sent son cœur cogner de plus en plus fort, alors qu'il se sent profondément impuissant à lui offrir un peu de consolation, une peur immense s'empare de lui. Une peur bien ridicule à vrai dire, à côté de l'immense souffrance de sa femme, car c'est la peur qu'elle se mette à crier, encore plus fort et plus sauvagement qu'elle ne l'a fait à l'instant. Il a toujours été pour le silence, personne ne devait entendre quoi que ce soit, dans l'immeuble, venant de chez les Quangel ; et montrer des sentiments : ah ça non ! Mais même pris de cette peur, l'homme ne peut rien dire de plus que ce qu'il a déjà dit auparavant, c'est-à-dire : « Qu'écrivent-ils ? Mais dis-le-moi, Anna ! »

La lettre est certes à découvert maintenant, mais il n'ose pas la prendre. Il faudrait pour cela qu'il lâche la tête de sa femme, et il sait que cette tête, que deux taches marquent déjà au front, retomberait sur la machine. Il se résout à demander encore : « Qu'est-il arrivé à Ottochen ? »

C'est comme si ce petit nom, que cet homme n'utilisait presque jamais, avait arraché la femme de son monde de souffrance et l'avait rappelée à cette vie-là. Elle déglutit plusieurs fois, elle ouvre même les yeux, qui sont très bleus d'ordinaire et ont l'air maintenant d'avoir pâli. « À Ottochen ? chuchote-t-elle presque. Que pourrait-il bien lui être arrivé ? Rien du tout, plus rien, il n'y a plus d'Ottochen, voilà tout ! »

L'homme pousse seulement un « oh ! », un « oh ! » puissant, venant du plus profond de son cœur. Sans s'en rendre compte, il a lâché la tête de sa femme et il attrape la lettre. Ses yeux fixent les lignes sans pouvoir encore les lire.

Alors sa femme lui arrache la lettre des mains. Son humeur a tourné, elle déchire la lettre, enragée, la réduit en lambeaux, en morceaux, en petits bouts de rien du tout, et elle lui lance en même temps au visage, sur un ton précipité : « Qu'est-ce que tu veux lire ce torchon, ces horribles mensonges qu'ils écrivent à tout le monde ? Qu'il est mort en héros pour son Führer et pour son peuple ? Qu'il a été un soldat modèle et un camarade exemplaire ? C'est ce que tu as envie qu'ils te racontent, alors que nous savons tous les deux qu'Ottochen préférerait par-dessus tout bricoler ses radios, et qu'il a pleuré quand il a dû aller chez les militaires ! Combien de fois m'a-t-il dit, quand il faisait ses classes, qu'ils étaient horribles et qu'il aurait donné jusqu'à sa main droite pour être débarrassé d'eux ! Et maintenant un soldat modèle, et mort en héros ! Mensonges, ce sont que des mensonges ! Mais voilà ce que vous avez fait, avec votre sale guerre, toi et ton Führer ! »

Elle est maintenant debout face à lui, la femme, plus petite que lui, mais ses yeux lui lancent des éclairs de colère.

« Moi et mon Führer ? », murmure-t-il, complètement débordé par cette attaque. « Pourquoi est-il soudain *mon* Führer ? Je ne suis pourtant pas au parti, je suis seulement à l'Arbeitsfront, et c'est bien

parce que tout le monde doit y être. Et nous avons toujours décidé ensemble de voter pour lui, et tu as toi aussi un poste à la Frauenschaft(4). »

Il dit tout cela à sa façon compliquée et lente, pas tant pour se défendre que pour rétablir la véracité des faits. Il ne comprend pas encore comment sa femme en est arrivée à l'attaquer de la sorte. Pourtant, ils ont toujours été d'accord sur tout...

Mais elle s'enflamme : « Mais pourquoi c'est toi, l'homme de la maison, qui décide de tout, et tout doit aller comme tu penses, et si je veux un réduit pour les pommes de terre à la cave, il doit être comme tu l'imagines et pas comme moi je veux. Et dans une affaire aussi importante que celle-là, tu prends la mauvaise décision ? Mais t'es qu'un lâche, tu ne veux surtout pas faire de bruit, tu ne veux qu'une seule chose, ta tranquillité, et surtout passer inaperçu. Tu fais comme tous les autres, et quand ils crient : "Führer, commande, nous te suivons !", tu cours derrière comme un mouton. Et nous avons dû courir derrière toi pour te suivre ! Mais maintenant mon Ottochen est mort, et aucun Führer au monde ne me le ramènera, et toi non plus ! »

Il écouta sans rien répliquer. Il n'avait jamais été homme à se disputer, et il sentait en outre que seule la douleur parlait chez elle. Il était presque content qu'elle déverse sa colère sur lui, qu'elle ne laisse pas encore libre cours à son chagrin. Il dit, pour toute réponse à ces accusations : « Il faudra bien que quelqu'un le dise à Trudel. »

Trudel était l'amie d'Ottochen, presque sa fiancée déjà ; elle appelait ses parents petite maman et père. Elle venait souvent le soir leur rendre visite, maintenant encore, alors qu'Ottochen était parti, et elle discutait avec eux. Le jour, elle travaillait pour une usine d'uniformes.

L'évocation de Trudel ramena aussitôt Anna à d'autres pensées. Elle jeta un regard à l'horloge étincelante sur le mur et demanda : « Est-ce que tu vas pouvoir y aller avant d'embaucher ?

— Je travaille aujourd'hui de une heure à onze heures du soir, répondit-il. Je vais y arriver.

— Bien, dit-elle. Alors vas-y, mais dis-lui seulement de venir et ne lui dis rien pour Ottochen. Je veux le lui dire moi-même. Ton déjeuner sera prêt à midi.

— Alors j'y vais et je lui dis qu'elle passe ce soir », dit-il, mais il ne partit pas, et il la regarda, son visage jaune blafard, maladif. Elle lui rendit son regard, et pendant un instant ils s'observèrent en silence, ces deux personnes qui avaient passé une trentaine d'années ensemble, toujours dans la concorde, lui silencieux et calme, elle apportant un peu de vie dans la maison.

Mais ils avaient beau se regarder tant et plus maintenant, ils n'avaient pourtant rien à se dire. Il finit donc par hocher la tête et s'en fut.

Elle entendit claquer la porte du couloir. Et à peine le savait-elle parti qu'elle se retourna vers la machine à coudre et qu'elle rassembla tous les petits morceaux de la terrible lettre militaire. Elle essaya de les remettre ensemble, mais elle s'aperçut vite que cela prendrait trop de temps, il fallait d'abord qu'elle prépare son repas. Elle rassembla donc tous les petits bouts déchirés dans l'enveloppe qu'elle mit dans son livre de cantiques. L'après-midi, quand Otto serait vraiment parti, elle aurait le temps de classer les morceaux et de les recoller. Même si ce n'étaient que des mensonges idiots et horribles, c'était pourtant la dernière chose qu'elle avait reçue d'Ottochen ! Elle la conserverait tout de même et la montrerait à Trudel. Peut-être alors pourrait-elle pleurer, maintenant elle n'avait que des flammes dans le cœur. Cela lui ferait du bien de pouvoir pleurer !

Elle secoua la tête de colère et s'approcha de la cuisinière.

Ce que Baldur Persicke avait à dire

Lorsque Otto Quangel passa devant l'appartement des Persicke, des hurlements d'approbation retentissaient à l'intérieur, mêlés aux cris de la victoire. Quangel hâta le pas, il ne voulait surtout pas croiser un des membres de cette assemblée. Cela faisait dix ans qu'ils habitaient dans l'immeuble, mais Quangel avait de tout temps évité le moindre contact avec ses habitants, en particulier avec les Persicke, et ce déjà autrefois, quand le père était encore un petit cafetier plus ou moins sur la paille. Maintenant, les Persicke étaient devenus des gens importants, le vieux avait toutes sortes de responsabilités au parti, et les deux fils aînés étaient à la SS ; l'argent semblait ne pas être un problème pour eux.

Raison de plus pour se méfier d'eux, car dans cette situation ils devaient forcément entretenir leur cote de popularité au sein du parti, et ils ne pouvaient le faire qu'en se rendant utiles au parti. Mais se rendre utile, cela voulait dire donner d'autres gens, par exemple dénoncer : untel et untel a écouté une radio étrangère. C'est pour cela qu'Otto aurait bien aimé ranger les radios de la chambre de leur fils dans un carton et les entreposer à la cave. On ne pouvait pas être assez prudent par les temps qui couraient, alors que tout le monde espionnait son voisin, que la Gestapo étendait sa main protectrice au-dessus de tout un chacun, que le camp de concentration à Sachsenhausen grossissait sans cesse, et que la guillotine dans la cour de la Plötze(5) avait tous les jours de quoi faire. Lui, Quangel, n'avait pas besoin de ces radios, mais Anna n'avait pas voulu les enlever. Elle disait que le vieux proverbe était toujours vrai : il n'y a pas meilleur oreiller que la bonne conscience. Alors que ça faisait longtemps que ça ne valait plus, si tant est que cela ait été vrai un jour, d'ailleurs. Ces pensées en tête, Quangel hâta donc le pas, descendit l'escalier et traversa la cour pour aller dans la rue.

Mais si on a tant crié chez les Persicke, c'est parce que la lumière de la famille, Baldur, qui va maintenant au lycée et qui, si père arrive à faire jouer ses relations, ira même dans une Napola(6) – c'est parce que Baldur donc a découvert une photo dans le *Völkischer Beobachter*. Sur la photo, on voit le Führer et le Reichsmarschall Göring, et sous la photo il y a cette légende : « En apprenant la nouvelle de la capitulation de la France. » Et c'est d'ailleurs bien de quoi ils ont l'air tous les deux : Göring rit de tout son visage boudiné, et le Führer est tellement content qu'il se tape même sur la cuisse.

Les Persicke eux aussi se sont réjouis et ils ont ri comme ceux de la photo, mais Baldur le futé a demandé : « Eh bien, vous ne remarquez rien de particulier sur cette photo ? »

Ils le regardent fixement et attendent qu'il continue, ils sont à ce point convaincus de la supériorité intellectuelle de ce garçon de seize ans qu'aucun d'eux ne tente même d'émettre une supposition.

« Eh bien ! dit Baldur. Réfléchissez un peu ! La photo a été prise par un photographe de presse. Est-ce qu'il était là quand la nouvelle de la capitulation est arrivée ? Elle a dû pourtant leur arriver par téléphone, ou bien c'est un courrier qui l'a apportée, ou peut-être même un général français, et on ne voit rien de tout cela sur la photo. Ils sont tous les deux seuls dans le jardin et ils sont contents... »

Les parents de Baldur, ses frères et sa sœur sont toujours assis en silence et le fixent des yeux. L'attention soutenue rend leurs visages presque idiots. Le vieux Persicke préférerait de loin s'en jeter encore un dans le gosier, mais il n'ose pas tant que Baldur parle. Il sait d'expérience que Baldur peut devenir très désagréable quand on ne prête pas une attention suffisante à ses exposés politiques.

Le fils continue entre-temps : « Donc ils ont posé pour la photo, elle n'a pas du tout été faite au moment où la nouvelle de la capitulation est tombée, mais quelques heures plus tard, ou bien peut-être

même le lendemain. Et maintenant regardez comme le Führer est content, il se tape même sur la cuisse tellement il est content. Est-ce que vous croyez vraiment qu'un grand homme comme le Führer se réjouisse encore tant que ça de ce genre de nouvelles, un jour plus tard ? Il pense plutôt à l'Angleterre, depuis longtemps, et comment on va faire leur fête aux Tommies. Nooon, la photo tout entière est une mise en scène, depuis la prise jusqu'aux applaudissements. Ça s'appelle jeter de la poudre aux yeux des imbéciles ! »

Maintenant, la famille de Baldur le regarde comme s'ils étaient ces imbéciles à qui on a jeté de la poudre aux yeux. Ils auraient dénoncé le premier venu à la Gestapo pour une réflexion de ce genre, mais Baldur continue : « Vous voyez, et c'est ce qui fait que notre Führer est grand : il ne laisse deviner ses plans à personne. Tout le monde pense maintenant qu'il se réjouit de sa victoire sur la France, alors que, si ça se trouve, il est peut-être déjà en train de rassembler des bateaux pour envahir l'Angleterre. Vous voyez, c'est ça que nous devons apprendre de notre Führer : on ne doit pas expliquer en long, en large et en travers à tout le monde qui nous sommes et ce que nous projetons de faire ! » Les autres acquiescent avec empressement ; ils pensent avoir enfin compris où veut en venir Baldur. « Oui, vous êtes d'accord, dit Baldur agacé, mais vous faites tout autrement ! Y a pas une demi-heure j'ai entendu père dire à la factrice que la vioque de Rosenthal allait nous faire du café et des gâteaux...

— Bah, la vieille youpine ! » dit le père Persicke, toutefois avec un ton d'excuse dans la voix.

« Bien sûr, reconnaît le fils, ça fera pas trop d'histoire s'il lui arrive quelque chose. Mais pourquoi donc aller raconter ça aux gens ? Deux précautions valent mieux qu'une. Regarde donc un type comme celui au-dessus de chez nous, le Quangel. Tu tireras pas un mot de lui, et pourtant je suis bien certain qu'il voit et qu'il entend tout, et qu'il va bien avoir lui aussi un service où raconter tout ça. S'il raconte que les Persicke ne savent pas la boucler, qu'ils ne sont pas fiables, qu'on ne peut rien leur confier, alors on est faits. Toi père en tout cas, et moi je bougerai pas le petit doigt pour te sortir de là, que tu sois au camp, ou à Moabit, ou à la Plötze, ou même ailleurs. »

Tout le monde se tait, et même une personne aussi prétentieuse que Baldur sent bien que ce silence ne vaut pas approbation chez tout le monde. Il ajoute donc rapidement, pour mettre au moins ses frères et sa sœur de son côté : « On veut tous réussir mieux que père, et comment on peut arriver à quelque chose ? Seulement avec le parti, évidemment ! Et c'est pour ça que nous devons faire comme le Führer : jeter de la poudre aux yeux des gens, faire comme si nous étions sympathiques, et puis par-derrière, quand personne ne se doute de rien : ni vu ni connu. Au parti, il faut qu'on puisse dire : on peut tout demander aux Persicke ! »

Il regarde encore une fois la photo d'Hitler qui rit avec Göring, il hoche brièvement la tête et ressert du schnaps pour signifier que son exposé politique est terminé. Il dit en riant : « Ne tire pas la tête, père, parce que je t'ai sonné tes quatre vérités !

— Tu n'as que seize ans et tu es mon fils, commence le vieux, toujours vexé.

— Et toi t'es mon vieux, que j'ai déjà vu un peu trop de fois bourré pour que tu puisses encore beaucoup m'impressionner », dit Baldur à toute vitesse, et il met ainsi tous les rieurs de son côté, même la mère, toujours angoissée. « Nooon, allez, père, un jour on ira tous dans une voiture qui sera à nous, et tu pourras écluser chaque jour autant de champagne que tu voudras, jusqu'à être plein ! »

Le père veut de nouveau dire quelque chose, mais cette fois seulement à cause du champagne, qu'il n'aime pas autant que son schnaps. Mais Baldur est plus rapide, il dit doucement : « Tu as des idées qui ne sont pas mauvaises, père, c'est seulement que tu devrais pas en parler à d'autres que nous. Il y a peut-être vraiment quelque chose à faire avec la Rosenthal, et peut-être plus que du café et des gâteaux. Laissez-moi seulement le temps d'y réfléchir, il faut prendre cela avec précaution. Peut-être que d'autres ont aussi flairé la bonne combine, et peut-être que d'autres sont mieux placés que nous. »

Sa voix s'est feutrée et elle est presque devenue inaudible à la fin. Baldur Persicke a une fois encore réussi son coup, il a mis tout le monde de son côté, même le père qui d'abord faisait la gueule. Alors il

dit : « Prost, à la capitulation de la France ! », et comme il se tape sur la cuisse à ce moment-là, ils comprennent qu'il veut dire tout autre chose, plus précisément : la vieille Rosenthal.

Ils rient et ils chahutent bruyamment et ils trinquent et ils boivent ainsi du schnaps, un verre après l'autre. Mais ils tiennent bien l'alcool, cet ancien cafetier et ses enfants.

Un dénommé Barkhausen

Le contremaître Quangel est sorti dans la rue Jablonski et il y a croisé Emil Barkhausen qui était planté juste devant la porte d'entrée. La seule occupation d'Emil Barkhausen semblait se résumer à ça : rester planté là où il y avait quelque chose à voir et à entendre. Même la guerre n'y avait rien changé, qui procédait pourtant sans arrêt à des mobilisations et au travail obligatoire : Emil Barkhausen restait planté là.

Il était debout, silhouette longue et sèche dans un costume usé jusqu'à la corde et, avec un air maussade sur son visage sans couleur, il regardait dans la rue Jablonski à cette heure presque vide. Lorsque Quangel entra dans son champ de vision, il se mit en mouvement, il s'approcha de lui et lui tendit la main. « Où allez-vous donc à cette heure-ci, Quangel ? demanda-t-il. Ce n'est pourtant pas votre heure pour l'usine ? »

Quangel ignora la main de l'autre et murmura de façon presque inintelligible : « Suis pressé ! »

Tout cela en s'éloignant déjà en direction de la Prenzlauer Allee. Il ne manquait plus que cet insupportable baratineur !

Mais on ne se débarrassait pas de lui aussi facilement. Après un petit rire chevrotant, il s'écria : « Mais c'est aussi sur mon chemin, Quangel ! » Et alors que l'autre gardait obstinément les yeux fixés droit devant lui et continuait à s'éloigner à pas rapides, il ajouta : « Oui, parce que le docteur m'a ordonné de faire beaucoup d'activité physique pour ma constipation, et marcher tout seul, ça m'ennuie ! »

Il commença à exposer en long en large et en travers ce qu'il avait déjà fait contre sa constipation. Quangel n'écoutait rien. Deux pensées le préoccupaient, et l'une chassait constamment l'autre : il n'avait plus de fils, et Anna lui avait dit : toi et ton Führer. Quangel l'admettait : il n'avait jamais aimé le garçon comme un père doit aimer son fils. Depuis sa naissance, il n'avait considéré l'enfant que comme un perturbateur, qui dérangeait son calme et ses relations avec Anna. S'il souffrait pourtant maintenant, c'était parce qu'il pensait avec inquiétude à Anna, à la façon dont elle prendrait cette mort, à tout ce qui devrait changer. D'ailleurs Anna lui avait déjà dit : toi et ton Führer !

Ce n'était pas vrai. Hitler n'était pas son Führer, ou en tout cas pas plus son Führer que celui d'Anna. Ils avaient toujours été d'accord pour dire, lorsqu'il avait coulé en 1930 avec son petit atelier de menuiserie, que le Führer avait desembourbé la situation. Après quatre ans de chômage, il était devenu contremaître dans une grande usine de meubles et il rapportait chaque semaine ses quarante marks à la maison. Avec ça, ils s'en sortaient bien. C'était arrivé grâce au Führer, il avait remis l'économie en route. Là-dessus, ils avaient toujours été d'accord.

Mais ce n'est pas pour autant qu'ils étaient entrés au parti. D'abord le montant de la cotisation les avait fait reculer, il fallait déjà se saigner de tous les côtés, pour le Winterhilfswerk(7), pour toutes les collectes possibles et imaginables, pour l'Arbeitsfront. Oui, à l'Arbeitsfront, ils lui avaient bien collé une petite responsabilité dans l'usine, et c'était justement l'autre raison pour laquelle tous deux n'étaient pas entrés au parti. Car à chaque occasion il avait pu se rendre compte qu'ils faisaient constamment une différence entre les simples citoyens et les membres du parti. Même le pire des membres du parti avait plus de valeur à leurs yeux que le meilleur des citoyens. Si on était au parti, en réalité, on pouvait tout se permettre : il se passait du temps avant qu'il vous arrive quelque chose. C'est ce qu'ils appelaient fidélité pour fidélité.

Mais le contremaître Otto Quangel, lui, était pour la justice. Chaque être humain était pour lui un être humain, et le fait qu'il soit au parti n'y changeait rien. Lorsqu'il voyait à l'atelier, et cela arrivait sans arrêt, quelqu'un se faire sévèrement asticoter pour un petit défaut sur une pièce, et un autre livrer travail bâclé sur travail bâclé sans récolter la moindre remarque, cela avait le don de l'indigner encore et encore. Ses dents pinçaient sa lèvre inférieure et la rognaienent avec rage – s'il avait pu, il aurait depuis longtemps démissionné aussi de ce petit poste à l'Arbeitsfront !

Anna le savait bien, c'est pour ça qu'elle n'aurait jamais dû dire ces mots : toi et ton Führer ! Pour Anna, les choses avaient été très différentes, elle avait volontairement pris des responsabilités à la Frauenschaft, elle n'y avait pas été obligée comme lui. Bon Dieu oui, il comprenait bien pourquoi elle en était arrivée là. Toute sa vie elle n'avait été rien d'autre qu'une servante, d'abord à la campagne, et puis ici, en ville. Toute sa vie elle avait dû trotter dans tous les sens et se faire donner des ordres par les autres. Et dans son mariage non plus elle n'avait pas eu grand-chose à dire, non pas qu'il lui ait donné beaucoup d'ordres, mais tout simplement parce que tout devait tourner autour de lui, puisque c'était lui qui rapportait l'argent.

Mais maintenant elle avait cette responsabilité au sein de la Frauenschaft, et même si là aussi elle recevait ses ordres d'en haut, elle avait désormais sous sa coupe toute une troupe de jeunes filles, et de femmes, et même de dames, à qui elle donnait des ordres. C'est bien simple, cela lui plaisait quand elle dénichait une fainéante désœuvrée avec ses ongles vernis rouges et qu'elle l'envoyait à l'usine. Si tant est qu'on ait pu dire ces mots « toi et ton Führer » à l'un des deux Quangel, alors cela aurait bien plus convenu à Anna.

Bien sûr, bien sûr, elle aussi avait trouvé depuis longtemps un cheveu dans la soupe, par exemple elle avait remarqué que quelques-unes de ces petites dames si distinguées ne se laissaient pas envoyer au boulot quand elles avaient de bons amis haut placés. Ou bien elle s'indignait que ce soient toujours les mêmes qui profitent des distributions de sous-vêtements chauds, et évidemment c'étaient toujours des gens qui avaient leur carte du parti. Anna trouvait aussi que les Rosenthal étaient des gens comme il faut, et qu'ils ne méritaient pas un destin pareil, mais ce n'est pas pour autant qu'elle aurait pensé à démissionner de son poste. Récemment elle avait dit que le Führer ne savait pas ce que ses gens faisaient comme saloperies, en bas. Le Führer ne pouvait pas tout savoir, ses gens lui mentaient, voilà tout.

Mais maintenant, il y avait la mort d'Ottochen, et Otto Quangel sentait avec inquiétude que dès lors tout allait changer. Il revoit le visage malade, jaune blafard d'Anna, il entend de nouveau son accusation, il est dans la rue à une heure tout à fait inhabituelle pour lui, flanqué de ce bavard de Barkhausen, ce soir Trudel sera à la maison, il y aura des pleurs, des discussions à n'en plus finir – alors que lui, Otto Quangel, n'aime rien tant que la régularité de la vie, toujours la même journée de travail, si possible sans aucun événement particulier. Le dimanche le dérangerait presque. Et maintenant tout va être bouleversé pendant un temps, et vraisemblablement Anna ne sera plus jamais la même. Cela venait de bien trop profond en elle, ce « toi et ton Führer ». Cela sonnait comme de la haine.

Il faut qu'il réfléchisse encore très précisément à tout cela, seulement Barkhausen ne lui en laisse pas le loisir. Puis cet homme dit soudain : « Il paraît que vous avez reçu une lettre de la poste militaire, et qu'elle n'est pas de la main de votre Otto ? »

Quangel dirige le faisceau de ses yeux sombres et perçants sur l'autre et marmonne : « Bavard ! » Mais parce qu'il ne veut avoir de bisbille avec personne, pas même avec un moins que rien comme ce Barkhausen planté là, il ajoute un peu à contrecœur : « Les gens parlent tous beaucoup trop ! »

Emil Barkhausen n'est pas vexé, Barkhausen, il lui en faut plus que ça pour être vexé, il renchérit avec ardeur : « Vous dites vrai, Quangel ! Pourquoi est-ce que la Kluge peut pas tenir sa langue, cette baveuse de la poste ? Mais non, elle répète aussitôt à qui veut l'entendre : les Quangel ont reçu une lettre du front tapée à la machine ! Ça suffirait amplement qu'elle dise que la France a capitulé ! » Il fait une

petite pause, et puis il demande avec une voix inhabituellement basse, compatissante : « Blessé, ou porté disparu, ou... ? »

Il se tait. Cependant Quangel – après une pause un peu plus longue – ne répond qu’indirectement à la question de l’autre : « Alors comme ça, la France a capitulé ? Ma foi, ils auraient aussi bien pu le faire un jour plus tôt, mon Otto vivrait encore... »

Barkhausen répond, avec une vivacité inhabituelle : « Mais c’est bien parce qu’il y a eu tant et tant de milliers de soldats morts en héros que la France s’est si vite rendue. C’est pour ça que des millions sont encore en vie maintenant. Il faut être fier d’un sacrifice pareil en tant que père ! »

Quangel demande : « Les vôtres sont bien trop petits pour aller se battre, voisin ? »

Barkhausen réplique, presque vexé : « Vous le savez bien, Quangel ! Mais s’ils devaient tous mourir d’un coup, sous une bombe ou un truc comme ça, moi je serais fier, c’est tout. Vous me croyez pas, Quangel ? »

Le contremaître ne répond pas à cette question, il pense plutôt : je ne suis peut-être pas un bon père et je n’ai peut-être pas aimé Otto comme il fallait – mais tes gosses à toi, ils te sont tout simplement une charge. Je veux bien le croire que tu serais content si tu pouvais t’en débarrasser d’un seul coup, je le crois sur parole !

Mais il ne dit rien de semblable, et le Barkhausen, qui en a déjà plus qu’assez d’attendre une réponse, dit : « Pensez donc, Quangel, d’abord les Sudètes, et la Tchécoslovaquie, et l’Autriche, et maintenant la Pologne, et la France, et la moitié des Balkans – on va devenir le peuple le plus riche du monde ! Que comptent donc quelques centaines, quelques milliers de morts ? On va tous devenir riches ! »

Quangel répond plus vite qu’à son habitude : « Et qu’est-ce qu’on va en faire, de cette richesse ? Est-ce que je peux la manger ? Est-ce que je vais mieux dormir, si je suis riche ? Est-ce que, quand je serai un homme riche, je n’aurai plus besoin d’aller à l’usine, et alors qu’est-ce que je ferai de toute la journée ? Nooon, Barkhausen, *moi*, je veux ne jamais devenir riche, et comme ça certainement pas. Une telle richesse ne vaut pas un seul mort ! »

Soudain Barkhausen lui agrippe le bras, ses yeux papillotent, il secoue Quangel en lui murmurant à toute vitesse : « Comment peux-tu dire des choses pareilles, Quangel ? Tu le sais que pour une sortie de ce genre je peux t’envoyer en camp de concentration ? Tu viens de cracher directement sur notre Führer ! Et si j’étais comme ça et que j’allais te dénoncer... ? »

Quangel lui aussi est effrayé par ses propres paroles. Cette histoire avec Otto et Anna a dû le bouleverser bien plus qu’il ne le pensait jusque-là, car sinon sa prudence innée, toujours en veille, ne l’aurait pas laissé tomber comme ça. Mais il ne laisse rien voir à l’autre de sa frayeur. Quangel, avec ses mains puissantes d’ouvrier, libère son bras de la prise molle de l’autre en disant lentement, d’un ton indifférent : « Pourquoi vous vous énervez comme ça, Barkhausen ? Qu’est-ce que j’ai bien pu dire que vous pourriez dénoncer ? Rien du tout, oui. Je suis triste parce que mon fils Otto est mort au front et parce que ma femme a beaucoup de chagrin maintenant. Vous pouvez aller dénoncer ça si ça vous chante, et si ça vous chante allez-y donc ! Je vous suis et je signe que je vous l’ai dit ! »

Mais pendant que Quangel parle et parle encore, inhabituellement volubile, il pense pour lui : je bouffe un balai si ce Barkhausen n’est pas un mouchard ! Encore un dont il faut se méfier ! Mais de qui ne faut-il pas se méfier ? Comment ça va se passer avec Anna, je n’en sais rien non plus...

Entre-temps ils sont arrivés à la porte de l’usine. De nouveau Quangel ne tend pas la main à Barkhausen. Il dit seulement : « Eh bien ! » et veut entrer.

Mais Barkhausen agrippe sa veste et lui murmure avec empressement : « Voisin, ne parlons plus de ce qui est arrivé. Je suis pas un mouchard et je veux faire le malheur de personne. Mais maintenant, fais-moi une faveur : je dois donner à ma femme un peu d’argent pour manger et j’ai pas un sou en poche. Les enfants n’ont encore rien eu aujourd’hui. Prête-moi dix marks – vendredi prochain, tu les auras de nouveau – vrai de vrai ! »

Quangel se défait comme auparavant de la prise de l'autre. Il pense : t'es donc de cette sorte alors, c'est comme ça que tu gagnes ta vie ! Et : Je vais pas lui donner un seul mark, sinon il va penser que j'ai peur, et il me lâchera plus. Tout haut, il dit : « Je rapporte que trente marks par semaine à la maison, et j'ai besoin de tous les marks pour moi. Je peux pas te donner d'argent. »

Et il s'en va sur ce, sans un mot ni un regard de plus, en direction de l'entrée de l'usine. Le portier le connaît et le laisse entrer sans poser de questions.

Barkhausen quant à lui reste dans la rue, le suit du regard et réfléchit à ce qu'il pourrait bien faire maintenant. Il aimerait bien aller à la Gestapo pour dénoncer Quangel, il en tirerait au moins quelques cigarettes. Mais le mieux serait tout de même de ne rien faire. Il a agi trop précipitamment aujourd'hui, il aurait dû laisser Quangel s'épancher librement ; après la mort du fils, l'homme était dans les bonnes dispositions pour ça.

Mais il s'est trompé sur le compte de Quangel, lui il ne se laisse pas bluffer. La plupart des gens aujourd'hui ont peur, tous en fait, parce qu'ils ont tous, d'une façon ou d'une autre, quelque chose sur la conscience, et ils craignent tous que quelqu'un l'apprenne. Il faut juste les cueillir au bon moment, et alors on les a dans la poche et ils payent. Mais Quangel n'est pas comme ça, cet homme avec ce visage acéré, ce profil de rapace. Il n'a vraisemblablement peur de rien, et il ne se laissera sûrement pas cueillir du tout. Non, il va laisser tomber l'homme, peut-être que dans les jours qui viennent il pourra tenter quelque chose avec sa femme, une femme est autrement bouleversée par la mort de son fils unique ! Et alors ce genre de femme, ça commence à jacasser.

Donc la femme dans les prochains jours, et maintenant qu'est-ce qu'il fait ? Il doit vraiment donner de l'argent à Otti, ce matin tôt il a pris en cachette le dernier bout de pain dans le placard de la cuisine. Mais il n'a pas d'argent, et comment est-ce qu'il va pouvoir en trouver comme ça, en un tour de main ? Sa femme est une mégère et elle est bien capable de faire de sa vie un enfer. Autrefois elle faisait le trottoir sur la Schönhauser Allee, et elle pouvait parfois être vraiment douce et gentille. Maintenant il a cinq morveux avec elle, enfin, la plupart ne sont certainement pas de lui, et elle peut jurer comme une poissonnière sur la place du marché. Et puis elle cogne, la charogne, au milieu de la marmaille, et quand ça tombe sur lui, ça tourne à la mêlée, et elle a beau en récolter toujours plus que sa part, ça la rend pas plus intelligente.

Non, il peut pas retourner chez Otti sans argent. Soudain, il pense à la vieille Rosenthal, elle habite toute seule maintenant, sans défense, au quatrième étage du 55, rue Jablonski. Qu'il n'ait pas pensé plus tôt à la vioque, à la Juive, c'est pourtant une affaire bien plus juteuse que ce vieux vautour de Quangel ! C'est une bonne nature, il sait ça d'avant, quand ils avaient encore leur magasin de linge, et il va d'abord essayer de l'avoir par la douceur. Mais si elle veut pas, il va lui fiche un coup sur le ciboulot, voilà ! Il trouvera bien quelque chose, un bijou, ou bien de l'argent, ou bien de quoi manger, n'importe quoi qui radoucira Otti.

Pendant que Barkhausen réfléchit ainsi et qu'il imagine tout ce qu'il va trouver chez elle – car les Juifs ont encore tout, ils le dissimulent seulement à la vue des Allemands à qui ils l'ont volé –, avec toutes ces pensées en tête, donc, Barkhausen retourne d'un pas toujours plus rapide rue Jablonski. Lorsqu'il arrive en bas de la cage d'escalier, il écoute longuement et attentivement tous les bruits qui viennent des étages. Il n'aimerait pas trop qu'un des habitants du devant le voie ici, lui-même habite côté cour, dans le bâtiment qui se fait appeler « pavillon », il loge dans le *souterrain*(8), qui n'est en fait qu'un logement en sous-sol pour parler clairement. Lui, ça ne le dérange pas, c'est seulement parfois à cause des gens que c'est un peu gênant.

Rien ne bouge dans la cage d'escalier, et Barkhausen commence à grimper les marches, en vitesse mais sans un bruit. De l'appartement des Persicke provient un bruit de tous les diables, des cris de joie et des rires, ils sont encore en train de faire la fête. C'est avec des gens comme ces Persicke qu'il devrait un jour nouer des contacts, ils ont les relations qu'il faut, et alors lui aussi il pourrait avancer. Mais ces

gens-là, évidemment, ne posent même pas le regard sur un espion à la petite semaine comme lui ; les garçons qui sont à la SS, et Baldur en particulier, sont incroyablement hautains. Le vieux déjà c'est mieux, il lui offre cinq marks de temps en temps, quand il se soûle...

Dans l'appartement des Quangel il n'y a pas un bruit, et à l'étage au-dessus, chez la Rosenthal, il n'entend rien non plus, il a beau laisser longtemps son oreille collée à la porte. Alors il sonne brièvement, comme un professionnel, comme le ferait par exemple un coursier qui serait pressé de repartir.

Mais rien ne bouge, et après une, deux minutes d'attente, Barkhausen se décide à sonner une deuxième, puis une troisième fois. Entre-temps il écoute à la porte, il n'entend rien, mais il chuchote tout de même à travers le trou de la serrure : « Frau Rosenthal, ouvrez-moi donc ! Je vous apporte des nouvelles de votre mari ! Vite, avant que quelqu'un me voie ! Je vous entends, Frau Rosenthal, ouvrez-moi donc ! »

Entre-temps il sonne encore et encore, mais tout ça sans succès. Finalement il est pris de colère. Il ne peut pas là encore repartir bredouille, Otti va faire une scène de tous les diables. La vieille youpine doit refiler ce qu'elle lui a volé ! Il sonne frénétiquement, et puis il crie de temps à autre à travers le trou de la serrure : « Ouv' donc, sale youpine, vieille cochonne, ou bien je vais te polir la bobine tant et si bien qu'tu verras plus rien d'avec tes yeux ! J'm'en vas t'amener encore aujourd'hui au camp si tu m'ouvres pas, saleté de Juive ! »

S'il avait de l'essence sur lui, il mettrait le feu à sa porte, à cette charogne !

Mais soudain Barkhausen ne bouge plus. Il a entendu, plus bas, la porte d'un appartement s'ouvrir, il se presse contre le mur. Personne ne doit le voir ici. Ce sont évidemment des gens qui vont vouloir sortir, il faut juste qu'il reste tranquille.

Pourtant les pas montent l'escalier, inexorablement, même s'ils sont lents et incertains. C'est bien sûr un des Persicke, et un Persicke qui a un coup dans le nez, c'est tout juste ce qui manquait à Barkhausen. Évidemment il veut aller au grenier, mais le grenier est verrouillé par une porte en fer, fermée à clé, il n'y a pas de cachette. Maintenant, il n'y a plus qu'un seul espoir, que l'ivrogne passe devant lui sans le voir ; si c'est le vieux Persicke, il a peut-être une chance.

Mais ce n'est pas le vieux Persicke, c'est cet infect garnement de Baldur, le pire de toute la bande ! Il se pavane tout le temps dans son uniforme de dirigeant des Jeunesses hitlériennes et il veut qu'on le salue en premier, alors que ce n'est qu'un parfait moins que rien. Lentement, Baldur monte les dernières marches. Il s'agrippe à la rampe, il est ivre à ce point. Malgré ses yeux vitreux, il a bien sûr vu Barkhausen depuis longtemps, là contre le mur, mais il ne s'adresse à lui que lorsqu'il lui fait face : « Qu'est-ce que tu viens fouiner par ici, côté rue ? Je veux pas de ça, retourne à la cave chez ta pute ! Ouste, dégage ! »

Et il lève son pied chaussé de crampons, mais il le repose aussitôt : pour donner un coup de pied il est vraiment trop branlant sur ses jambes.

Barkhausen n'est tout simplement pas à la hauteur d'un ton comme celui-là. Quand il se fait engueuler comme ça, il s'effondre sur lui-même en rampant, il a peur, c'est tout. Il murmure avec humilité : « Excusez-moi, Herr Persicke ! Je voulais juste m'amuser un peu avec la vieille youpine ! »

Baldur réfléchit intensément, il plisse le front. Après un moment, il dit : « Tu voulais voler, oui, espèce de charogne, voilà comment tu comptais t'amuser avec la vieille youpine. Allez, passe devant ! »

Les paroles de Baldur avaient beau être vulgaires, elles n'en étaient pas moins, sans aucun doute, beaucoup plus bienveillantes ; Barkhausen avait l'oreille fine pour ce genre de nuances. Il dit alors avec un sourire, pour s'excuser de sa petite farce : « J'vole pas, moi, Herr Persicke, j'combine juste quelques trucs de temps en temps ! »

Baldur Persicke ne lui rend pas son sourire. Il ne se commet pas avec ces gens-là, même s'ils peuvent parfois être utiles. Il redescend prudemment l'escalier derrière Barkhausen.

Les deux hommes sont tellement plongés dans leurs pensées qu'ils ne remarquent pas que la porte de l'appartement des Quangel est un tout petit peu entrebâillée. Et elle se rouvre aussitôt lorsque les deux hommes sont passés. Anna Quangel se glisse près de la rampe et épie ce qu'il se passe à l'étage du dessous.

Devant la porte des Persicke, Barkhausen lève sa main tendue pour faire le salut allemand : « Heil Hitler, Herr Persicke ! Et je vous remercie bien ! »

Pourquoi il le remercie, il ne le sait pas exactement. Peut-être bien parce qu'il ne lui a pas donné un coup de pied dans le derrière et qu'il ne l'a pas jeté dans l'escalier. Il aurait bien fallu qu'il s'en accommode, il est tellement insignifiant.

Baldur ne lui rend pas son salut. Il fixe l'autre avec ses yeux vitreux, et il parvient en peu de temps à d'abord le faire cligner des yeux, puis à lui faire baisser le regard. Baldur demande : « Alors comme ça tu voulais t'amuser avec la vieille Rosenthal ? »

— Oui, répond Barkhausen doucement, le regard baissé.

— Comment tu voulais faire ? lui est-il encore demandé. T'es de la compagnie vol en gros et en détail, c'est bien ça ? »

Barkhausen se risque à jeter un œil rapide sur le visage de son vis-à-vis. « Ooff ! dit-il. Je lui aurais bien poli la bobine, aussi ! »

— Ah bon ! répond juste Baldur. Ah bon ! »

Ils restent un moment en silence. Barkhausen se demande s'il peut partir maintenant, mais il n'a pas encore reçu l'ordre de rompre les rangs. Alors il continue d'attendre sans un mot, le regard à nouveau baissé.

« Entre donc là ! » articule soudain Persicke péniblement, avec sa langue chargée. Il montre de son doigt tendu la porte ouverte de l'appartement des Persicke. « J'ai peut-être encore quelque chose à te dire. On va bien voir ! »

Barkhausen se met en marche, comme s'il était commandé par l'index tendu, et entre sans rien dire dans l'appartement des Persicke. Baldur Persicke le suit en titubant certes un peu, mais avec une contenance toute militaire. La porte claque derrière eux.

Là-haut, Frau Anna Quangel se détache de la rampe d'escalier et se faufile dans son appartement, elle referme doucement la porte. Pourquoi a-t-elle épié la conversation des deux hommes, d'abord devant la porte de Frau Rosenthal, ensuite devant la porte des Persicke, elle n'en sait rien. Elle suit d'ordinaire toujours les habitudes de son mari : les autres habitants peuvent faire et dire ce qu'ils veulent, cela ne les regarde pas. Le visage de Frau Anna est toujours d'un blanc maladif, et ses paupières tressautent désagréablement. Plusieurs fois déjà, elle aurait bien aimé pouvoir s'asseoir et pleurer, mais elle ne peut pas. Des expressions lui traversent la tête comme : « Ça me serre le cœur », ou bien : « Ça m'a fichu un coup sur la tête », ou bien : « Ça me reste sur l'estomac. » Elle ressent un peu tout cela en même temps, mais ceci également : « Ils ne vont pas m'avoir assassiné mon garçon impunément. Je peux aussi être différente... »

Là encore, elle ne sait pas ce que signifie pour elle être différente, mais ce qu'elle vient de faire, écouter à la porte, c'est peut-être déjà un début. Otto ne va plus pouvoir tout décider lui-même, pense-t-elle encore. Je veux aussi pouvoir faire ce que je veux, même si ça ne lui plaît pas.

Elle se met en toute hâte à préparer le repas. Presque toute la nourriture qu'ils reçoivent avec leurs cartes de ravitaillement est pour lui. Il n'est plus tout jeune, et il doit sans cesse travailler au-dessus de ses forces ; elle peut rester beaucoup assise et faire de la couture, alors cette répartition va de soi.

Alors qu'elle s'affaire encore avec ses casseroles, Barkhausen repart de l'appartement des Persicke. Arrivé au bas de l'escalier, son attitude n'a plus rien de la servilité qu'il avait devant eux. Il traverse la cour la tête haute, son estomac est agréablement réchauffé par deux schnaps, et il a aussi deux billets de dix marks en poche, l'un d'eux servira à radoucir la mauvaise humeur d'Otti.

Mais lorsqu'il entre dans la pièce à vivre du *souterrain*, Otti n'est nullement de mauvaise humeur. Sur la table, une nappe blanche, et Otti est assise sur le sofa avec un homme que Barkhausen ne connaît pas. L'étranger, qui est plutôt bien habillé, retire précipitamment son bras des épaules d'Otti. Mais ce n'était pas la peine, Barkhausen, sur ce point, n'a jamais été très regardant.

Il pense : regarde-moi ça, la vieille charogne, elle va aussi pêcher de ce poisson-là ! Il est au moins employé de banque, ou professeur...

Dans la cuisine, les enfants chialent et braillent. Barkhausen leur apporte à chacun une épaisse tranche du pain qui est sur la table. Et puis il se met lui-même à petit-déjeuner, il y a non seulement du pain mais aussi du pâté et du schnaps. C'est que ça a du bon, les clients comme celui-là ! Il effleure d'un regard satisfait l'homme sur le sofa. L'homme ne semble pas se sentir aussi à l'aise que Barkhausen.

C'est pourquoi Barkhausen repart dès qu'il a un peu mangé. Il ne voudrait pour rien au monde que le client fiche le camp ! Ce qui est bien, c'est qu'il peut garder les vingt marks pour lui tout seul. Barkhausen dirige ses pas vers la rue Roller ; il y a entendu parler d'un café où les gens seraient particulièrement insouciantes et jacasseraient à tout va. Peut-être qu'il y a quelque chose à faire là-bas. Maintenant, à Berlin, on peut attraper du fretin un peu partout. Et si ce n'est pas en journée, c'est à la nuit tombée.

Quand Barkhausen pense à la nuit, on dirait qu'un sourire tressaute derrière sa moustache qui pend mollement. Ce Baldur Persicke, tous ces Persicke, quelle bande ! Mais il ne faudrait pas qu'ils le prennent pour un imbécile, pas lui ! Qu'ils croient pouvoir s'en tirer pour vingt marks et deux schnaps avec lui. Peut-être que le temps viendra où il aura tous les Persicke dans la poche. Mais en attendant, il doit juste rester humble et malin.

Cela étant, Barkhausen pense soudain qu'il lui faut encore trouver un certain Enno avant la nuit. Enno, c'est peut-être exactement l'homme de la situation. Mais pas de panique, il finira bien par le trouver, Enno. Il passe tous les jours dans trois ou quatre cafés seulement, que fréquentent les parieurs de courses. Comment s'appelle-t-il vraiment, Enno, Barkhausen n'en sait rien. Il le connaît seulement des quelques cafés où tout le monde l'appelle Enno. Il finira bien par le trouver, et ce sera peut-être exactement l'homme de la situation.

Trudel Baumann trahit un secret

Si Otto Quangel avait facilement pu entrer dans l'usine, faire sortir Trudel Baumann de son atelier était une autre histoire. Il faut dire qu'ici – et c'était d'ailleurs la même chose dans l'usine de Quangel – ils travaillaient non seulement à la pièce, mais chaque atelier devait aussi atteindre un certain quota journalier : le plus souvent chaque minute comptait.

Mais en fin de compte Quangel obtient ce qu'il veut, en fin de compte l'autre est un contremaître tout comme lui. On peut difficilement refuser cela à un collègue, encore moins quand son fils vient de tomber sous les drapeaux. Quangel a dû se résoudre à le dire pour voir Trudel. S'ensuit donc qu'il doit lui annoncer la nouvelle, malgré la demande expresse de sa femme, sinon c'est le contremaître qui le lui dira. Pourvu qu'elle ne crie pas, et surtout qu'elle ne s'évanouisse pas. En fait c'est un miracle, la façon dont Anna a accueilli la nouvelle – bon, il faut bien dire, Trudel est une fille solide elle aussi.

La voilà enfin, et Quangel, qui n'a jamais connu d'autre femme que la sienne, doit bien s'avouer qu'elle a l'air ravissante avec sa tête moutonnée de cheveux sombres et en bataille, avec son visage rond, auquel le travail à l'usine n'a pu enlever ni la fraîcheur ni les couleurs, avec ses yeux rieurs et sa poitrine haute. Même maintenant, alors qu'elle porte un long bleu de travail et un vieux pull-over plusieurs fois raccommodé dont pendouillent encore des brins de laine, même maintenant elle a l'air ravissante. Mais le plus beau chez elle, c'est sans doute sa façon de se mouvoir, tout en elle pétille de vie, chacun de ses pas semble la réjouir : elle déborde de joie de vivre.

C'est un miracle, en fait, pense furtivement Otto Quangel, qu'un mollasson comme Otto, un fils à sa maman aussi dorloté que lui, ait pu attirer une splendeur pareille. Mais, se corrige-t-il aussitôt, que sais-je donc d'Otto ? En réalité, je ne l'ai jamais vraiment regardé. Il devait être bien différent de ce que je crois. Et avec la radio, il avait assurément quelque chose, les patrons se l'arrachaient, c'est vrai.

« Bonjour, Trudel », dit-il, et il lui tend la main dans laquelle la main chaude et rondelette de Trudel vient se loger, énergique et rapide.

« Bonjour, père, répond-elle. Alors, quoi de neuf par chez vous ? Est-ce que la petite maman se languit de moi, ou bien est-ce qu'Otto a écrit ? Je vais m'arranger pour passer vous voir le plus tôt possible.

— Il faut que tu viennes ce soir, Trudel, dit Otto Quangel. Il se trouve que... »

Mais il ne termine pas sa phrase. Trudel, à sa manière énergique, a déjà plongé la main dans la poche de son bleu pour y chercher son calepin, qu'elle feuillette maintenant. Elle ne l'écoute que d'une oreille, ce n'est pas le bon moment pour lui annoncer ça. Quangel attend patiemment qu'elle ait trouvé ce qu'elle cherche.

Ils se sont retrouvés dans un grand couloir plein de courants d'air, dont les murs passés au badigeon sont entièrement recouverts d'affiches. Involontairement, le regard de Quangel tombe sur l'affiche qui est posée de travers juste derrière Trudel. Il lit quelques mots, le gros titre : « Au nom du peuple allemand », puis trois noms et : « ont été condamnés à mort par pendaison pour trahison d'État et haute trahison. L'exécution s'est déroulée ce matin à la prison de Plötzensee. »

D'un geste tout à fait involontaire, il a pris Trudel des deux mains et l'a attirée sur le côté, pour qu'elle ne se tienne plus devant l'affiche. « Qu'y a-t-il ? » a-t-elle d'abord demandé, surprise, puis elle a suivi son regard et elle lit l'affiche elle aussi. Elle pousse un petit cri qui pourrait tout signifier :

protestation contre ce qu'elle vient de lire, refus de ce que Quangel vient de faire, indifférence, mais quoi qu'il en soit, elle ne revient pas où elle était. Elle dit, en fourrant son calepin dans sa poche : « Ce soir, c'est impossible, père, mais demain je serai chez vous vers huit heures.

— Il faut que ce soit ce soir, Trudel ! objecte Otto Quangel. Car il y a des nouvelles d'Otto. » Son regard est devenu encore plus aiguisé, il voit son sourire s'estomper dans ses yeux. « Car Otto est mort, Trudel. »

C'est étrange, le même son qu'Otto Quangel a poussé en apprenant cette nouvelle provient maintenant de la poitrine de Trudel, un profond « Oh... ! ». Elle regarde un instant l'homme de ses yeux mouillés, ses lèvres tremblent ; puis elle tourne son visage contre le mur, elle y appuie son front. Elle pleure, mais elle pleure sans un bruit. Quangel voit bien trembler ses épaules, mais il n'entend rien.

Quelle fille courageuse ! pense-t-il. Vois, comme elle tenait à Otto ! À sa façon aussi, il a été courageux, il n'a jamais fricoté avec ces salauds, il ne s'est pas laissé monter la tête contre ses parents par les Jeunesses hitlériennes, il a toujours été contre les jeux de soldats et contre la guerre. Cette fichue guerre !

Il s'arrête, effrayé par ce qu'il vient de penser. Est-ce qu'il serait lui aussi déjà en train de changer ? Tout ça ressemble presque à la sortie d'Anna, « toi et ton Hitler ! »

Puis il voit que Trudel est appuyée contre cette même affiche dont il l'a éloignée à l'instant. Au-dessus de sa tête, on peut lire en caractères gras : « Au nom du peuple allemand », son front cache le nom des trois pendus...

Et c'est comme une vision, il voit qu'un jour une affiche de ce genre pourrait bien être placardée sur les murs avec leurs noms, le sien, et ceux d'Anna et de Trudel. Il secoue la tête avec mauvaise humeur. Il n'est qu'un simple ouvrier qui ne cherche que sa tranquillité et ne veut rien savoir de la politique, Anna ne s'occupe que de son ménage, et une aussi jolie fille que cette Trudel aura bientôt trouvé un nouveau petit ami...

Mais la vision est tenace, elle reste. Nos noms sur le mur, pense-t-il, parfaitement troublé maintenant. Et pourquoi pas, en fait ? Pendre au bout d'une corde, ce n'est pas plus grave que d'être déchiqueté par une grenade ou bien de crever d'une balle dans le ventre ! Tout cela n'a pas d'importance. La seule chose qui importe, c'est ça : je dois voir de quoi il retourne vraiment avec Hitler. D'abord, tout avait l'air d'aller bien, et puis soudain tout va mal. Soudain je ne vois plus que de l'oppression et de la haine et de la contrainte et de la souffrance, tant de souffrance... Quelques milliers, il a dit, ce mouchard, ce lâche de Barkhausen. Comme si c'était une question de nombre ! Si un seul être humain souffre injustement, et je peux y changer quelque chose, et je ne le fais pas juste parce que je suis lâche et que je n'aime rien tant que ma tranquillité, alors...

Et il n'ose pas aller plus loin. Il a peur, vraiment peur de ce qu'une pensée comme celle-ci, menée jusqu'au bout, peut l'amener à faire. Il faudrait alors sans doute qu'il change sa vie de fond en comble !

Au lieu de quoi, il fixe de nouveau la jeune femme, au-dessus de la tête de qui on peut lire « Au nom du peuple allemand ». Elle ne devrait pas pleurer là, appuyée justement contre cette affiche. Il ne peut pas résister à la tentation, il prend ses épaules et les éloigne du mur et il lui dit, aussi doucement qu'il peut : « Viens, Trudel, pas contre cette affiche... »

Elle regarde un instant les mots imprimés sans comprendre. Ses yeux sont déjà secs, ses épaules ne tremblent plus. Puis la vie revient dans son regard, il ne se rallume pas de l'ancienne lueur pleine de joie avec laquelle elle est arrivée dans ce couloir, on dirait plutôt une ardeur sombre. Elle pose sa main ferme et pourtant tendre à l'endroit où est inscrit le mot « pendu ». « Je n'oublierai jamais, père, dit-elle, que j'ai pleuré Otto devant une affiche comme celle-ci. Peut-être – ce n'est pas ce que je souhaite – mais peut-être y aura-t-il un jour aussi mon nom sur un de ces torchons. » Elle le fixe du regard. Il a le sentiment qu'elle ne sait pas bien ce qu'elle dit. « Allons, ma fille ! s'écrie-t-il effrayé. Reprends-toi !

Comment pourrais-tu, toi et une affiche comme ça... Tu es jeune, tu as la vie devant toi. Tu riras de nouveau, tu auras des enfants... »

Elle secoue la tête d'un air buté. « Je n'aurai pas d'enfants tant que je ne suis pas certaine qu'on ne me les tuera pas. Tant que n'importe quel général pourra dire : marche et crève ! Père », continue-t-elle, et elle prend sa main fermement dans la sienne. « Père, pourras-tu vraiment continuer à vivre comme avant, maintenant qu'ils ont tué ton Otto ? »

Elle le regarde d'un air pressant, et à nouveau il se défend contre cette chose étrangère qui pousse en lui. « Les Français, murmure-t-il.

— Les Français ! s'exclame-t-elle, indignée. C'est comme ça que tu t'en sors ? Qui a donc agressé les Français ? Hein, qui, père ? Dis-le donc !

— Mais que pouvons-nous faire ? » se défend Otto Quangel désespérément, devant tant d'insistance. « Nous ne sommes que quelques-uns, et tous ces millions de gens qui sont pour lui, et maintenant d'autant plus, après cette victoire sur la France. Rien, nous ne pouvons rien faire du tout !

— Nous pouvons faire beaucoup ! chuchote-t-elle avec ferveur. Nous pouvons dérégler les machines, nous pouvons travailler mal et lentement, nous pouvons arracher leurs affiches et en coller d'autres dans lesquelles nous disons aux gens à quel point on leur ment et on les trompe. » Elle chuchote encore plus bas : « Mais l'essentiel, c'est que nous soyons différents d'eux, que nous ne nous laissions pas aller à devenir comme eux, à penser comme eux. Nous ne deviendrons pas des nazis, voilà, quand bien même ils devraient être victorieux sur le monde entier !

— Et qu'est-ce que ça changera, Trudel ? demande Otto Quangel doucement. Je ne vois pas ce que ça changera.

— Père, répond-elle. Au début moi non plus, je n'ai pas bien compris, et je n'ai pas encore vraiment tout compris. Mais tu sais, ici, nous avons monté en secret une cellule communiste à l'usine, toute petite d'abord, trois hommes et moi. Il y en a un avec nous, il a essayé de me l'expliquer. Nous sommes, m'a-t-il dit, comme la bonne graine dans un champ plein de mauvaises herbes. S'il n'y avait pas de bonnes graines, le champ serait complètement envahi de mauvaises herbes. Et la bonne graine, elle peut aussi se développer... »

Elle s'arrête, comme si elle était très choquée par quelque chose.

« Qu'y a-t-il, Trudel ? demande-t-il. Cette histoire de bonne graine, ce n'est pas une mauvaise idée. Je vais y réfléchir, je dois réfléchir à tant de choses ces prochains temps. »

Mais elle dit, toute honteuse et pleine de remords : « Et maintenant, voilà que j'ai fini par jacasser et parler de notre cellule, alors que j'avais pourtant juré solennellement que je ne dirais rien, à personne !

— Là-dessus, ne te fais pas de souci, Trudel », dit Otto Quangel, et son calme se transmet involontairement au petit bout de femme torturé devant lui. « Chez Otto Quangel, ce genre de choses entrent par une oreille et sortent par l'autre. Je ne sais plus rien. » Avec une détermination féroce, il regarde intensément l'affiche. « La Gestapo tout entière pourrait bien débarquer, je ne sais plus rien de tout ça. Et, ajoute-t-il, et si tu veux, et si ça te tranquillise, eh bien tu peux aussi, à partir de maintenant, ne plus nous connaître. Tu n'as pas besoin de venir ce soir voir Anna, je lui ferai avaler la pilule d'une façon ou d'une autre, sans rien devoir lui dire.

— Non, répond-elle, confiante à nouveau. Non, j'irai voir mère ce soir encore. Mais je vais devoir le dire aux autres, que j'ai parlé, et peut-être que l'un d'eux viendra te questionner pour voir si tu es vraiment fiable.

— Qu'ils viennent seulement ! dit Otto Quangel, menaçant. Je ne sais rien. Je n'ai encore jamais rien eu à voir avec la politique, de ma vie entière. Au revoir, Trudel. Je ne te verrai sans doute pas ce soir, je ne rentre presque jamais avant minuit du travail. »

Elle lui donne la main et repart dans le couloir, vers l'intérieur de l'usine. Elle n'est plus aussi pétillante de vie, mais elle est toujours aussi pleine de force. Bonne petite ! pense Quangel. Brave gars !

Et puis Quangel reste tout seul dans le couloir avec ses affiches qui, dans le constant courant d'air, bruissent doucement. Il est sur le point de repartir. Mais avant, il fait quelque chose qui le surprend lui-même : il fait un signe de tête à l'affiche contre laquelle Trudel a pleuré – avec une détermination féroce.

L'instant d'après, il a honte de ce qu'il vient de faire. Ce ne sont que de stupides fanfaronnades ! Et puis il se met en route pour rentrer chez lui. Il est grand temps, il est même obligé de prendre un tram, ce que son sens de l'économie, qui touche parfois à l'avarice, a en horreur.

Le retour d'Enno Kluge

À deux heures de l'après-midi, la factrice Eva Kluge avait terminé sa tournée. Jusqu'à seize heures environ elle avait encore dû traiter ses mandats et ses virements : quand elle était très fatiguée, les chiffres se mélangeaient dans sa tête, et elle se trompait encore et encore dans ses calculs. Les pieds brûlants et la tête vide et douloureuse, elle se mit en route pour rentrer chez elle ; elle préférait ne pas penser à tout ce qu'elle avait encore à faire avant de se mettre au lit. Sur le chemin du retour, elle fit encore des provisions avec ses cartes de ravitaillement ; chez le boucher elle dut faire la queue assez longtemps, et il était donc presque dix-huit heures lorsqu'elle monta lentement l'escalier jusqu'à son appartement de Friedrichshain.

Sur les marches devant sa porte, un homme de petite taille attendait, debout, en manteau clair et avec une casquette sur la tête. Il avait un visage sans couleur, tout à fait inexpressif, les paupières étaient un peu enflammées, les yeux pâles, un de ces visages qu'on oublie aussitôt.

« Toi, Enno ? » s'écria-t-elle, effrayée, et elle serra involontairement la clé de l'appartement plus fort dans sa main. « Qu'est-ce que tu viens faire chez moi ? Je n'ai pas d'argent, je n'ai rien à manger, et je ne te laisserai pas entrer dans l'appartement ! »

Le petit homme fit un geste pour la rassurer. « Pourquoi t'énerves-tu tout de suite comme ça, Eva ? Pourquoi es-tu tout de suite aussi méchante ? Je passais juste te dire bonjour, Eva. Bonjour, Eva !

— Bonjour, Enno ! » dit-elle, mais à contrecœur, car elle connaissait son mari depuis de nombreuses années. Elle attendit un instant, puis elle éclata d'un petit rire mauvais. « Maintenant nous nous sommes dit bonjour, Enno, comme tu voulais, tu peux donc partir. Mais tu ne pars pas, alors qu'est-ce que tu veux vraiment ?

— Vois-tu, ma petite Eva, la raisonna-t-il. Tu es une femme sensée, et avec toi, on peut discuter... » Il commença à lui raconter en détail que la caisse de maladie ne paierait plus très longtemps, car il avait déjà fait ses vingt-six semaines d'arrêt. Il devait de nouveau aller travailler, sinon ils le renverraient à l'armée, qui elle-même l'avait mis à disposition de son usine parce qu'il était mécanicien de précision et qu'ils en manquaient. « Les choses étant ce qu'elles sont », il termina ses explications, « il se trouve donc que j'ai besoin d'un domicile ces prochains jours. Et alors j'ai pensé... »

Elle secoua énergiquement la tête. Elle était fatiguée au point d'en tomber à la renverse, et elle ne souhaitait qu'une seule chose, rentrer dans son appartement, où tant de travail l'attendait. Mais elle ne le laisserait pas entrer, pas lui, même si elle devait pour cela rester la moitié de la nuit debout sur ces marches.

Il dit avec précipitation, mais son ton resta tout aussi monotone : « Ne dis pas encore non, ma petite Eva, je n'ai pas encore fini de parler. Je te jure que je ne veux rien de toi, pas d'argent, pas de nourriture. Laisse-moi juste dormir sur le canapé. Je n'ai pas non plus besoin de draps. Tu n'auras pas de travail en plus à cause de moi. »

À nouveau elle secoua la tête. Si seulement il voulait bien arrêter de parler, il devrait le savoir pourtant qu'elle ne croyait pas un mot de ce qu'il disait. Il n'avait jamais tenu les promesses qu'il lui avait faites.

Elle demanda : « Pourquoi est-ce que tu ne t'arranges pas avec une de tes copines ? D'habitude elles sont bien assez bonnes pour ça ! »

Il secoua la tête : « Avec les bonnes femmes, c'en est fini, ma petite Eva, je fricote plus avec elles, j'ai eu ma dose. Quand j'y pense, tu as toujours été la meilleure d'entre toutes, ma petite Eva. Nous avons eu de belles années ensemble, autrefois, quand les garçons étaient petits. »

Involontairement, son visage s'est éclairci à l'évocation de leurs premières années de mariage. Ils avaient vraiment eu du bon temps, autrefois, quand il travaillait encore comme mécanicien de précision, qu'il ramenait toutes les semaines ses soixante marks à la maison et qu'il n'était pas encore tire-au-flanc comme aujourd'hui.

Enno Kluge vit aussitôt son avantage : « Tu vois, ma petite Eva, tu m'aimes encore un petit peu, et c'est pour ça que tu vas me laisser dormir sur le canapé. Je te promets que ça ira bien vite avec le travail, je suis vraiment pas fait pour tout ce bazar. Juste le temps qu'il faut pour que la caisse de maladie me donne de nouveau de l'argent et que je ne doive pas aller chez les Prussiens. Dans dix jours, j'arriverai à me faire arrêter de nouveau ! »

Il fit une pause et la regarda, plein d'attente. Elle ne secoua pas la tête, mais son visage était impénétrable. Et donc il continua : « Cette fois, j'abandonne les hémorragies d'estomac, parce que alors ils te donnent rien à manger, dans les hôpitaux. Cette fois, je vais tenter ma chance avec les coliques hépatiques. Ils peuvent rien prouver, seulement te faire passer des radios, et *c'est pas obligé* d'avoir des calculs pour avoir des coliques. On peut en avoir, c'est tout. Je me suis fait expliquer tout ça bien en détail. Ça va marcher. C'est juste qu'il faut d'abord que je retourne travailler pendant ces dix jours. »

Cette fois non plus, elle ne dit pas un mot, et il continua donc, car il croyait que l'on pouvait baratiner les gens comme ça, tant et si bien qu'ils finissaient toujours par céder, il suffisait d'être tenace. « J'ai aussi récupéré l'adresse d'un médecin juif dans la Frankfurter Allee, il arrête n'importe qui du moment qu'on lui fait pas d'histoires. Avec lui, ça va marcher : et dans dix jours je serai de nouveau à l'hôpital et tu seras débarrassée de moi, ma petite Eva ! »

Elle dit, fatiguée de tout son blabla : « Et tu peux rester ici et continuer à parler jusqu'à minuit si tu veux, je ne te reprendrai pas pour autant, Enno. Je ne le referai plus jamais, tu pourras dire ce que tu veux, et tu pourras faire ce que tu veux. Je ne te laisserai plus tout casser dans ma vie à cause de ta fainéantise, et de tes paris aux courses, et de tes bonnes femmes. J'ai déjà vécu ça trois fois, et puis quatre fois, et puis encore et encore et encore, mais là trop c'est trop, maintenant c'est fini ! Je m'assieds ici sur les marches, parce que je suis fatiguée, vois-tu, je suis debout depuis six heures ce matin. Si tu veux, tu t'assieds aussi. Si t'as envie, parle, et si t'as pas envie, boucle-la, ça m'est parfaitement égal. Mais dans mon appartement, t'y ficheras pas les pieds ! »

Elle s'était vraiment assise sur les marches, la marche sur laquelle il l'avait attendue. Et son ton était si déterminé qu'il sentait bien que cette fois il pourrait parler tant qu'il voudrait, ça n'y changerait rien. Alors il fit pivoter sa casquette de jockey sur son front et il dit : « Bon alors, ma petite Eva, si tu ne veux vraiment pas, si tu ne veux même pas me rendre ce petit service, alors que tu sais que ton mari est dans le besoin, l'homme avec qui tu as eu cinq enfants, trois sont au cimetière derrière l'église, et les deux garçons se battent pour le Führer et pour le peuple... » Il s'interrompit, il s'était juste remis à parler comme ça, comme une machine, parce qu'à force de fréquenter les cafés il était habitué à parler sans discontinuer, même s'il avait bien compris qu'ici parler était inutile. « Bon, alors je m'en vais, ma petite Eva. Et sache bien que je ne t'en veux pas, hein, de rien du tout, tu le sais, je peux bien être comme je suis, non, je n'en veux jamais à personne.

— Parce que tout t'est indifférent à part tes courses de chevaux, finit-elle tout de même par répondre. Parce que rien ne t'intéresse dans le monde, parce que tu ne peux aimer ni rien ni personne, pas même toi, Enno. » Mais elle s'interrompit aussitôt, ça ne servait à rien de parler à cet homme. Elle attendit un moment puis elle dit : « Je pensais que tu voulais partir, Enno ?

— Je m'en vais maintenant, ma petite Eva, dit-il subitement. Porte-toi bien. Je ne t'en veux pas, de rien du tout. Heil Hitler, ma petite Eva !

— Heil Hitler ! » répondit-elle d'un ton machinal, encore bien convaincue que cet au revoir n'était qu'une feinte de sa part, une simple introduction à de nouvelles histoires interminables. Mais, à son immense surprise, il se tut vraiment et il commença à descendre l'escalier.

Elle resta encore une, deux minutes, comme étourdie sur les marches, elle ne pouvait pas encore croire qu'elle avait gagné. Puis elle sauta sur ses jambes et elle écouta avec attention dans l'escalier, vers le bas. Elle entendit distinctement ses pas descendre les dernières marches, il ne s'était pas caché, il s'en allait vraiment ! Et maintenant la porte d'entrée venait de claquer. Elle ouvrit la porte de chez elle les mains tremblantes ; elle était tellement agitée que d'abord elle ne trouva pas le trou de la serrure. Lorsqu'elle fut à l'intérieur, elle posa la chaîne et elle s'effondra sur une chaise dans sa cuisine. Ses membres pendaient le long de son corps, ce combat lui avait pompé ses dernières forces. Elle n'avait plus de jus, et si quelqu'un l'avait poussée du doigt, elle serait tombée de sa chaise, elle se serait étalée par terre.

Mais peu à peu, pendant qu'elle était assise, les forces lui revinrent et la vie reprit le dessus. Elle avait donc réussi, pour une fois, à la force de sa volonté elle avait dominé l'acharnement tenace d'Enno. Elle avait gardé son logis pour elle, pour elle toute seule. Il ne passerait plus son temps ici, à ne parler que de ses chevaux, et à lui voler le moindre mark et le moindre bout de pain.

Elle sauta sur ses jambes, elle était submergée d'un nouveau désir de vie. Elle avait donc conservé ce petit bout de vitalité. Après le service interminable à la poste elle avait besoin de ces quelques heures pour elle toute seule. La tournée lui pesait, beaucoup, énormément, de plus en plus. Autrefois déjà, elle avait souffert du bas-ventre, ce n'était pas pour rien que les trois plus jeunes étaient au cimetière : trois naissances prématurées. Mais les jambes elles aussi commençaient à rechigner. Elle n'était tout bonnement pas faite pour la vie active, en réalité elle était une vraie femme au foyer. Mais elle avait dû aller gagner de l'argent lorsque le mari avait soudain arrêté de travailler. Les deux garçons étaient encore petits à cette époque-là. Elle les avait élevés, elle avait trouvé et arrangé ce petit foyer : une grande cuisine-salle à manger et une chambre. Et avec ça elle avait continué à faire vivre le mari, quand il n'était pas justement chez une de ses maîtresses.

Il va de soi qu'elle aurait pu depuis longtemps demander le divorce, il ne faisait aucun mystère de ses adultères. Mais un divorce n'y aurait rien changé, divorcé ou non, Enno aurait continué à s'accrocher à elle. Tout lui était égal, il n'avait pas le moindre sens de l'honneur.

Elle ne l'avait mis complètement dehors que lorsque les deux garçons étaient partis à la guerre. Jusque-là, elle avait toujours cru devoir conserver l'apparence d'une vie de famille, bien que les deux grands garnements soient parfaitement au courant de la situation. Elle craignait par-dessus tout que les gens puissent s'apercevoir de leur discorde. Quand on lui demandait où était son mari, elle répondait toujours qu'il était en déplacement. Elle allait parfois encore chez les parents d'Enno, elle leur apportait un peu de quoi manger, ou bien quelques marks, une sorte de dédommagement pour l'argent que le fils prélevait de temps en temps sur la maigre retraite des parents.

Mais au fond d'elle-même, elle en avait vraiment fini avec lui. Il aurait même pu changer, et travailler de nouveau, et redevenir comme il avait été dans les premières années de leur mariage, elle ne l'aurait pas repris chez elle. Elle ne le haïssait pas pour autant, c'était un parfait moins que rien, si bien qu'on ne pouvait même pas ressentir de la haine pour lui ; il lui répugnait, tout simplement, comme les araignées et les serpents lui répugnaient. Qu'il la laisse simplement tranquille, elle ne voulait qu'une seule chose, ne pas le voir, et déjà elle serait satisfaite !

Pendant qu'Eva Kluge déroulait ainsi ses pensées, elle avait mis son repas sur le feu et rangé la grande pièce de la cuisine – elle rangeait la chambre et faisait le lit toujours de bon matin. Et alors qu'elle entendait déjà gentiment mijoter le bouillon et que son fumet commençait à se répandre dans toute la cuisine, elle se mit à ses raccommodages – avec les chaussettes, c'était un vrai calvaire, elle usait souvent chaque jour bien plus qu'elle ne pouvait réparer le soir. Mais elle ne détestait pas pour autant

cette activité, elle aimait beaucoup cette demi-heure tranquille avant le repas, alors qu'elle était confortablement installée sur son fauteuil en rotin, dans des chaussons de feutre doux, les jambes douloureuses étendues loin devant elle, un peu en dedans – c'est comme ça qu'elles se reposaient le mieux.

Après le repas, elle voulait écrire à son fils préféré, l'aîné, Karlemann, qui était en Pologne. Elle n'était d'accord avec lui sur rien, encore moins depuis qu'il était entré dans la SS. Ces derniers temps on entendait toutes sortes d'horreurs sur les SS, on disait qu'ils étaient particulièrement durs avec les Juifs. Mais elle ne croyait pas que son garçon, qu'elle avait un jour porté dans son sein, serait capable de déshonorer des jeunes filles juives, pour les tuer aussitôt après d'une balle dans la tête. Karlemann ne ferait pas des choses pareilles ! Où aurait-il appris ça, d'ailleurs ? Elle n'avait jamais été dure ni même brutale avec lui, et le père n'était qu'une lavette. Mais elle essaierait tout de même de glisser dans sa lettre qu'il devait rester convenable. Bien sûr, elle devait être très prudente en faisant cette allusion, pour que seul Karlemann puisse la comprendre. Autrement on lui ferait des histoires si jamais la lettre atterrissait entre les mains du censeur. Bon, elle trouverait bien quelque chose, peut-être qu'elle pourrait lui rappeler un événement de son enfance, par exemple quand il lui avait volé deux marks et qu'il s'était acheté des bonbons avec, ou mieux encore, quand il s'était entiché de Walli, il n'avait alors que treize ans, et pourtant elle n'était qu'une vulgaire putain. Les difficultés qu'elle avait eues, à l'époque, pour l'arracher à cette bonne femme – ce qu'il pouvait piquer comme colères noires, parfois, Karlemann !

Mais elle sourit lorsqu'elle pense à ces difficultés. Tout lui semble beau aujourd'hui, de ce qui a trait à l'enfance des garçons. À cette époque elle était encore pleine de force, elle aurait défendu ses garnements contre la terre entière et elle aurait travaillé tous les jours et toutes les nuits pour que rien ne leur manque de ce que les autres enfants avec des pères convenables pouvaient avoir. Mais ces dernières années, elle s'est de plus en plus affaiblie, en particulier depuis qu'ils sont partis tous les deux à la guerre. Non, cette guerre n'aurait pas dû arriver ; si le Führer était vraiment un grand homme, il aurait dû l'empêcher. Pour ce petit bout de Dantzig et l'étroit corridor – et à cause de ça, des millions de gens qui risquaient tous les jours leur vie – un vrai grand homme n'aurait pas laissé faire ça !

Mais il faut dire que les gens racontaient qu'il était un enfant naturel. Alors il n'avait sûrement pas eu de mère pour s'occuper vraiment de lui. Et donc il ne pouvait pas savoir comment se sentaient les mères avec cette angoisse immense qui ne voulait pas finir. Après avoir reçu une lettre du front, on se sentait mieux pendant un ou deux jours, et puis on calculait quand elle avait été envoyée, et puis l'angoisse revenait.

Elle avait depuis longtemps abandonné sa chaussette et elle s'était mise à rêver. Maintenant elle se lève tout machinalement, elle déplace la casserole de bouillon du grand feu sur le plus petit et met les pommes de terre sur le grand feu. Elle y est encore quand on sonne chez elle. Elle se pétrifie aussitôt. Enno ! pense-t-elle. Enno !

Elle pose doucement la casserole et elle se glisse près de la porte sans un bruit, sur ses semelles de feutre. Son cœur bat moins fort : sur le palier, un peu en retrait pour qu'on puisse bien la voir, se tient la voisine, Frau Gesch. Elle veut sûrement lui emprunter quelque chose, de la farine, ou bien un peu de gras, qu'elle oublie toujours de rapporter. Mais Eva Kluge reste malgré tout méfiante. Elle explore, autant que le judas le lui permet, les moindres recoins de la cage d'escalier, elle écoute le moindre bruit. Mais tout va bien, il n'y a que la Gesch qui gratte de temps à autre avec ses pieds, un peu impatiente, ou bien qui regarde vers le judas.

Eva Kluge se décide. Elle ouvre la porte, mais juste de la longueur de la chaîne, et elle demande : « Eh bien, qu'y a-t-il, Frau Gesch ? »

Aussitôt Frau Gesch, une femme éreintée, à moitié tuée par le travail et dont les filles se paient de beaux jours sur son dos, la submerge d'un flot de plaintes sur les lessives qui n'en finissent plus, faut toujours laver le linge sale des autres, et Emmi et Lilli qui ne font rien. Après le

dîner elles s'en vont tout bonnement, et elles laissent toute la vaisselle à leur mère. « Oui, et Frau Kluge, ce que je voulais vous demander, j'ai quelque chose dans le dos, je crois, un furoncle, ou en tout cas un bouton avec du pus. On n'a qu'un miroir, nous autres, et mes yeux sont si mauvais. Vous voudriez pas le regarder – je peux quand même pas aller chez le docteur pour ça, quand est-ce que je trouverais le temps pour aller chez le docteur ? Et peut-être que vous pouvez même le presser, si vous trouvez pas ça dégoûtant, il y a bien des gens que ça dégoûte... »

Pendant que Frau Gesch débite ses plaintes à n'en plus finir, Eva Kluge a défait la chaîne sans y penser, et la femme est entrée dans la grande pièce de la cuisine. Eva Kluge a voulu refermer la porte quand un pied s'est introduit de force et voilà qu'Enno Kluge est entré dans son appartement. Son visage est inexpressif, comme toujours ; mais il est agité, elle le voit à ses paupières presque sans cils qui tremblent fort.

Eva Kluge reste là, les bras ballants, ses genoux flageolent tellement qu'elle se laisserait volontiers tomber sur le sol. Le flot de paroles de Frau Gesch a soudain tari, sans un mot elle regarde les deux visages. Tout est silencieux dans la cuisine, seule la casserole de bouillon mijote doucement.

Finalement, Frau Gesch dit : « Voilà, je vous ai fait cette faveur, Herr Kluge. Mais je vous le dis : va pour cette fois, mais y en aura pas d'autres. Et si vous tenez pas votre parole et que vous recommencez à rien faire, à courir les bistrots et à parier sur les chevaux... » Elle s'interrompt, elle a vu le visage de Frau Kluge, elle dit : « Et si j'ai fait une bêtise, je vous aide à virer le bonhomme, Frau Kluge. À nous deux, on y arrivera en un rien ! »

Eva Kluge refuse d'un geste. « Ah, laissez donc, Frau Gesch, peu importe, vraiment ! »

Elle se dirige lentement, avec précaution, vers son fauteuil en rotin et elle s'y laisse tomber. Elle reprend aussi la chaussette qu'elle était en train de raccommoder, mais elle la fixe comme si elle ne savait pas ce que c'est.

Frau Gesch dit, un peu vexée : « Eh bien alors, bonsoir, ou Heil Hitler – c'est tout comme préfère la compagnie ! »

Enno Kluge dit, hâtif : « Heil Hitler ! »

Et lentement, comme si elle sortait tout juste du sommeil, Eva Kluge répond : « Bonne nuit, Frau Gesch. » Elle se reprend : « Et si vous avez vraiment quelque chose à votre dos, ajoute-t-elle.

— Non, non », répond Frau Gesch précipitamment, elle est déjà à la porte. « Je n'ai rien au dos, j'ai dit ça comme ça. Mais je me mêlerai certainement plus des affaires des autres gens : on n'en est même pas remercié. »

Et la voilà sortie ; elle est contente de s'éloigner de ces deux créatures silencieuses, sa conscience la travaille un petit peu.

À peine la porte est-elle fermée que le petit homme entre en mouvement. Il ouvre tout naturellement l'armoire, il libère un cintre en mettant deux vêtements de sa femme l'un sur l'autre, et y accroche son manteau. Il pose sa casquette au-dessus de l'armoire. Il est toujours très soigneux avec ses affaires, il déteste être mal habillé et il sait bien qu'il ne peut rien s'acheter de neuf.

Puis il se frotte les mains l'une contre l'autre en poussant un « bon, bon ! » de contentement, il se dirige vers la cuisinière à gaz et il hume dans les casseroles. « Chouette ! dit-il. Ragoût de pommes de terre et viande de bœuf – chouette chouette ! »

Il fait une pause, la femme est assise sans bouger dans son fauteuil, elle lui tourne le dos. Il repose doucement le couvercle sur la casserole, il vient à côté d'elle et il lui parle, en surplomb : « Eh bien, ne reste pas là comme ça, Eva, comme si t'étais une statue de marbre ! Qu'est-ce qu'il y a ? T'as de nouveau un homme à la maison pour quelques jours, je vais pas te causer de tracas. Et ce que je t'ai promis, je vais aussi m'y tenir. Je veux pas de pommes de terre – ou alors seulement s'il en reste un tout petit peu. Et là encore, seulement si tu me les donnes de bon cœur – je ne t'en demanderai pas. »

La femme ne dit pas un seul mot. Elle remet le panier de raccommodage dans l'armoire, elle pose une assiette creuse sur la table, elle se sert dans les casseroles et elle commence lentement à manger. L'homme s'est assis à l'autre bout, il a tiré quelques journaux sportifs de sa poche, et il prend des notes dans un calepin épais et poisseux. Ce faisant, il jette de temps à autre un rapide coup d'œil à la femme qui mange. Elle mange très lentement, mais elle s'est déjà resservie deux fois, il ne va certainement pas rester grand-chose pour lui, et il a une faim de loup. De toute la journée, non, depuis la veille au soir il n'a rien mangé. Le mari de Lotte, qui est revenu du front pour une permission, l'a chassé du lit sous une pluie de coups, sans égard aucun pour son petit déjeuner.

Mais il n'ose pas parler de sa faim à Eva, il a peur de la femme silencieuse. Avant qu'il puisse de nouveau se sentir vraiment chez lui, beaucoup de choses doivent encore se passer. Mais que ce moment vienne, il n'en doute pas un seul instant : on peut attendrir n'importe quelle bonne femme, il suffit juste d'être obstiné et de faire le dos rond. Finalement, et c'est souvent tout d'un coup, elles lâchent, tout simplement parce qu'elles en ont marre de résister.

Eva Kluge gratte le fond des casseroles. Elle y est parvenue, elle a mangé en un seul soir ce qu'elle avait préparé pour deux jours, comme ça il ne pourra plus lui mendier les restes ! Puis elle expédie sa petite vaisselle et elle se met à tout déplacer. Elle met dans la chambre tout ce qui a un peu de valeur pour elle, comme ça, sous ses yeux. Car la chambre a une serrure, et il n'est encore jamais entré dans la chambre. Elle y entasse les provisions, ses beaux vêtements et ses manteaux, ses chaussures, les coussins du canapé, oui, même la photo des deux garçons, elle les porte dans la chambre – tout cela sous ses yeux. Il peut penser ou dire ce qu'il voudra, cela lui est parfaitement égal. Il a rusé pour rentrer dans son appartement, mais il n'en tirera pas grand-chose.

Puis elle ferme la porte de la chambre à clé et elle prend de quoi écrire avant de s'installer à table. Elle est morte de fatigue, elle n'a envie que d'une seule chose, c'est d'être dans son lit, mais elle avait prévu d'écrire ce soir à Karlemann, alors elle le fait. Elle peut être dure avec son mari, mais pas seulement, elle peut aussi l'être avec elle-même.

Elle a tout juste écrit quelques phrases que l'homme se penche au-dessus de la table et demande : « À qui est-ce que tu écris, ma petite Eva ? »

Elle répond involontairement, bien qu'elle se soit juré de ne plus lui adresser la parole. « À Karlemann...

— Tiens donc », dit-il, et il repose le journal. « Tiens donc, alors à lui, tu lui écris, et tu lui envoies peut-être encore des paquets, mais à son père, tu ne veux même pas offrir une pomme de terre et un bout de viande, affamé comme il est, pourtant ! »

Sa voix a un peu perdu de son ton indifférent, c'est comme si l'homme était maintenant profondément vexé et floué dans son droit, parce qu'elle donne au fils ce qu'elle dérobe aux yeux du père.

« Laisse, Enno, dit-elle d'une voix calme. C'est mon problème, Karlemann est vraiment un bon garçon...

— Tiens donc ! dit-il. Tiens donc ! Et bien sûr tu as complètement oublié comment il nous a traités quand on l'a nommé Scharführer ? Et que tu ne pouvais plus lui faire entendre raison, et qu'il s'est moqué de nous et nous a traités de vieux bourgeois idiots – tu as donc tout oublié, ma petite Eva ? Un bon garçon, sans blague, Karlemann !

— Il ne s'est jamais moqué de moi ! le défend-elle d'une voix faible.

— Meuh non, bien sûr que non ! ironise-t-il. Et bien sûr, tu as aussi oublié qu'il n'a pas reconnu sa mère quand elle remontait la Prenzlauer Allee avec sa grosse sacoche de la poste ? Qu'il a détourné les yeux alors avec sa copine au bras, le petit minot !

— Mais on ne peut pas en vouloir à un jeune homme à cause de ça, dit-elle. Ils cherchent tous à faire le beau devant leurs dames, ils sont tous comme ça. Ça se calme après, plus tard, et ils retournent à leur mère qui leur a donné le sein. »

Un instant après, il la regarde en hésitant, est-ce qu'il doit aussi le lui dire ? D'ordinaire il n'est vraiment pas rancunier, mais cette fois elle l'a vraiment trop vexé, d'abord parce qu'elle ne lui a rien donné à manger et ensuite parce qu'elle a déplacé ouvertement toutes les bonnes choses de l'appartement pour les mettre dans sa chambre. Alors il dit : « Moi, si j'étais une mère, j'aimerais pas reprendre dans mes bras un fils comme lui, salaud comme il est devenu ! » Il voit ses yeux agrandis par la peur, il jette ses mots sans pitié à son visage de cire : « À sa dernière permission, il m'a montré une photo de lui, c'est un camarade qui l'avait prise. Et en plus il était fier de cette photo. On peut y voir ton Karlemann qui a attrapé un petit enfant juif par la jambe, il a peut-être dans les trois ans, et il cogne sa tête contre le pare-chocs de la voiture...

— Non ! Non ! crie-t-elle. Tu mens ! Tu as inventé ça pour te venger, parce que je ne t'ai pas donné à manger ! Karlemann ne ferait pas ça !

— Comment est-ce que j'aurais pu inventer une chose pareille ? » demande-t-il, et il est déjà plus calme maintenant qu'il lui a assené ce coup. « Je n'ai pas assez d'imagination pour inventer ça ! Et puis d'ailleurs, si tu ne me crois pas, tu peux toujours aller voir chez Senftenberg, le débitant de schnaps, il a montré la photo à tout le monde là-bas. Le gros Senftenberg et sa vieille, ils l'ont vue, eux aussi... »

Il s'arrête de parler. C'est absurde maintenant de continuer à parler avec cette femme. Elle est assise, la tête posée sur la table, et elle pleure comme un veau. Voilà ce qu'elle y a gagné, mais bon, elle aussi elle est au parti, et elle n'a jamais juré que par le Führer et par tout ce qu'il fait. Alors elle peut quand même pas s'étonner que Karlemann soit devenu comme il est.

Pendant un moment, Enno Kluge est debout, il regarde d'un air dubitatif vers le canapé – pas de couverture et pas de coussins ! Ça va encore être une belle nuit ! Mais peut-être que c'est précisément le moment de tenter quelque chose ? Il hésite, il regarde la porte de la chambre fermée à clé, et puis il se décide. Et il plonge la main dans le tablier de la femme qui pleure sans aucune retenue, il prend la clé. Il ouvre la porte et il commence à fouiller dans la chambre, il n'essaie même pas d'être discret...

Eva Kluge, la factrice surmenée, exténuée, l'entend faire ; elle sait bien qu'il est en train de la voler, mais cela lui est égal. Son monde est tout cassé, son monde ne pourra plus jamais se relever. Pourquoi est-ce qu'on a vécu dans ce monde, pourquoi est-ce qu'on a donné la vie à des enfants, qu'on s'est réchauffé à leurs sourires, à leurs jeux, si c'est pour qu'ils deviennent des bêtes sauvages ? Ah, Karlemann – c'était pourtant un petit garçon si gentil, tout blond ! Elle se souvient qu'elle était allée avec lui au cirque Busch, et les chevaux devaient se coucher de toute leur longueur sur le sable, comme il avait pitié des pauvres dadas – est-ce qu'ils étaient malades ? Elle avait dû le rassurer, les dadas ne faisaient que dormir.

Et voilà que maintenant il était parti, et qu'il faisait ces choses aux enfants des autres mères ! Eva Kluge ne doutait pas un seul instant que c'était vrai, cette histoire de photo, Enno n'était vraiment pas capable d'inventer une chose pareille. Non, elle avait désormais aussi perdu son fils. Et c'était bien pire que s'il avait été mort, car alors elle aurait au moins pu faire son deuil. Maintenant, elle ne pourrait plus jamais le prendre dans ses bras, il faudrait qu'elle lui interdise son foyer à lui aussi.

L'homme qui fouille dans la chambre a entre-temps trouvé ce qu'il supposait depuis longtemps être en la possession de sa femme : un livret de caisse d'épargne de la poste. 632 marks, c'est une femme sérieuse, mais pourquoi en fait ? Elle aura une retraite, un jour, et ce qu'elle aura épargné... En tout cas demain, il commencera par miser 20 marks sur Adebar, et peut-être 10 sur Hamilkar... Il feuillette encore dans le livret : ce n'est pas seulement une femme sérieuse, c'est aussi une femme organisée. Tout est rangé à la même place : à la fin du livret, il trouve le coupon de contrôle, et les bordereaux de versement s'y trouvent aussi...

Il est sur le point de mettre le livret dans sa poche quand la femme est soudain près de lui. Elle lui prend simplement le livret des mains et le pose sur le lit. « Dehors ! dit-elle seulement. Dehors ! »

Et lui qui pensait tout juste tenir la victoire totale, il sort de la chambre sous ses yeux mauvais. Les mains tremblantes, sans oser dire ne serait-ce qu'un seul mot, il prend son manteau et sa casquette dans l'armoire, et sans un mot il sort par la porte grande ouverte, en passant devant elle, dans la cage d'escalier toute noire. La porte se referme derrière lui, il allume la lumière dans l'escalier et il descend les marches. Dieu soit loué, quelqu'un a laissé la porte d'entrée ouverte. Il ira dans son café habituel ; en cas de besoin, s'il ne trouve personne, le tenancier le laissera dormir là-bas sur le sofa. Il se met à marcher, résigné à son sort, habitué à prendre des coups. La femme là-haut, il l'a déjà presque oubliée.

Elle se tient à la fenêtre, ses yeux fixent l'obscurité du soir. C'est bien. C'est grave. Karlemann aussi est perdu. Elle va encore essayer avec Max, le plus jeune de ses fils. Max a toujours été moins haut en couleur, il ressemble plus à son père, moins à son frère flamboyant. Peut-être qu'elle pourra se trouver un fils en Max. Et puis si ce n'est pas le cas, eh bien tant pis, elle ne vivra plus que pour elle-même. Mais elle restera convenable. Alors elle aura au moins réussi cela dans sa vie, elle sera restée convenable. Dès demain, elle essaiera de savoir comment on peut faire pour quitter le parti sans qu'ils la fichent en camp de concentration. Ça ne va pas être facile, mais peut-être qu'elle va réussir. Et si on ne peut pas faire autrement, elle ira en camp de concentration. Elle aura comme ça un peu expié pour ce que Karlemann a fait.

Elle froisse la lettre commencée pour l'aîné, toute mouillée de larmes. Elle prend une nouvelle feuille et elle commence à écrire :

« Mon cher fils Max ! Je veux t'écrire à nouveau une petite lettre. Je vais bien, j'espère qu'il en va de même pour toi. Père était là il y a quelques instants, mais je l'ai mis à la porte, il voulait seulement me voler. De ton frère Karl aussi je me suis défaite, à cause des horreurs qu'il a commises. Maintenant, tu es mon seul fils. Je te le demande, reste toujours décent. Je ferai aussi tout ce que je peux pour toi. Écris-moi bien vite une petite lettre. Reçois les saluts et les baisers de

Ta mère. »

Otto Quangel démissionne de son poste

L'atelier qu'Otto Quangel dirigeait comme contremaître dans son usine de meubles employait environ quatre-vingts ouvriers et ouvrières, et n'avait fabriqué jusqu'au déclenchement de la guerre que des meubles sur mesure, dessinés sur plan, alors que l'usine par ailleurs, dans tous ses autres ateliers, ne confectionnait que des meubles en série. Avec le début de la guerre, toute l'activité était passée à la production de matériel pour l'armée, et on avait confié à l'atelier de Quangel la fabrication de grandes caisses en bois très lourdes dont on prétendait qu'elles servaient au transport des bombes lourdes. Pour Otto Quangel, peu importait à quoi servaient les boîtes ; il trouvait qu'il valait beaucoup mieux que ce nouveau travail qu'il jugeait stupide et méprisable. Il était un vrai menuisier d'art : les veines d'un bois, la réalisation d'une armoire bien sculptée pouvaient le remplir d'une profonde satisfaction. Il avait éprouvé en faisant ce travail autant de bonheur qu'un homme de son tempérament froid était capable de ressentir. Maintenant il avait régressé au rang de simple agent d'exécution et de contrôle qui devait uniquement se préoccuper que son atelier remplisse ses objectifs, et si possible même les dépasse. Mais, conforme en cela à sa manière d'être, il passait sous silence ses sentiments, et son visage d'oiseau acéré et tranchant n'avait jamais laissé transparaître la moindre pointe du mépris qu'il éprouvait pourtant pour ce misérable travail en bois d'épicéa. Si quelqu'un l'avait observé plus attentivement, il aurait remarqué que Quangel, qui parlait peu, ne parlait plus du tout désormais, et que, réduit à ce rôle de gardien de troupeau, il préférait ne pas y regarder de trop près.

Mais qui aurait bien pu prêter grande attention à un homme aussi sec, aussi chiche qu'Otto Quangel ? Il semblait n'avoir été de toute sa vie qu'une bête de somme, sans aucun autre centre d'intérêt que le travail qu'il devait accomplir. Il n'avait jamais eu un seul ami ici, n'avait jamais adressé un mot sympathique à quelqu'un. Le travail, rien que le travail, peu importe qu'il s'agisse d'hommes ou de machines, du moment qu'ils faisaient leur travail !

Cela étant, il n'était même pas impopulaire, bien qu'il assumât la surveillance de son atelier et qu'il dût pousser au travail. Mais il ne criait jamais, jamais il n'avait débiné quelqu'un aux patrons, là-haut. S'il lui semblait qu'à un endroit le travail ne suivait pas son cours normal, alors il y allait et il éloignait l'obstacle de ses mains habiles, sans un seul mot. Ou bien il s'installait près de quelques bavards, il fixait les causeurs de ses yeux sombres, en clignant à peine, aussi longtemps qu'il fallait pour que leur passe l'envie de parler. Il diffusait constamment un sentiment de froideur autour de lui. Dans les courtes pauses, les ouvriers cherchaient toujours à s'asseoir le plus loin possible de lui, et il bénéficiait donc d'un respect qu'on lui témoignait tout naturellement, et qu'un autre n'aurait jamais pu obtenir à coups de grands discours et d'encouragements.

À la direction de l'usine, ils savaient aussi ce qu'ils devaient à Otto Quangel. Son atelier atteignait toujours les plus hauts rendements, il n'y avait jamais de problèmes avec ses ouvriers, et Quangel était docile. Il aurait depuis longtemps été promu s'il avait pu se décider à entrer au parti. Mais il refusait toujours. « Je n'ai pas un sou pour ça, disait-il alors. Je dépense chaque mark que je gagne. Je dois nourrir ma famille. » Les gens souriaient en secret de ce qu'ils appelaient sa méchante avarice. On aurait dit que ce Quangel se tordait intérieurement de douleur au moindre sou qu'il devait donner à une collecte. C'est qu'il n'avait pas réfléchi que, en entrant au parti, il aurait une prime sur son salaire qui dépasserait largement ce que la cotisation au parti lui coûterait. Mais ce contremaître actif était à vrai dire une cause

perdue pour la politique, et on n'avait donc aucun scrupule à lui laisser ce poste avec une petite responsabilité bien qu'il ne soit pas membre du parti.

En réalité, ce n'était pas l'avarice d'Otto Quangel qui le retenait d'adhérer au parti. Bien sûr, il était très rigoureux pour toutes les affaires d'argent, et il pouvait s'énerver plusieurs semaines durant pour avoir dépensé un sou sans réfléchir. Mais c'est justement parce qu'il était rigoureux avec lui-même qu'il l'était aussi avec les autres, et ce parti semblait être tout sauf rigoureux en ce qui concernait l'application de ses principes. Ce qu'il avait pu voir avec l'éducation de son fils à l'école puis aux Jeunesses hitlériennes, ce qu'il avait pu entendre de la part d'Anna, ce qu'il avait lui-même vécu, car les membres du parti occupaient tous les postes bien payés de l'usine que les non-membres, même les plus compétents, avaient toujours dû céder – tout cela l'avait conforté dans sa conviction que le parti n'était pas rigoureux, autrement dit qu'il n'était pas juste, et il ne voulait pas être mêlé à ce genre de choses.

C'est pour ça que l'exclamation d'Anna « toi et ton Führer » ce matin l'avait tant vexé. Bien sûr, jusqu'à présent il avait cru à l'honnête volonté du Führer, à sa grandeur et à ses bonnes intentions. Il suffirait juste d'éloigner de son premier cercle toutes ces mouches bleues et tous ces profiteurs, qui ne voulaient qu'amasser de l'argent et avoir la belle vie, et alors tout irait mieux. Mais tant qu'il en serait ainsi, il ne marcherait pas dans la combine, pas lui, et Anna le savait aussi, la seule avec qui il échangeait vraiment un mot de temps en temps là-dessus. Mais bon, elle avait dit cela dans sa toute première agitation, il finirait bien par oublier avec le temps, il ne pouvait jamais lui garder rancune.

En revanche, ce qu'il en était du Führer et de cette guerre, il fallait qu'il y réfléchisse de plus près. Mais chez lui cela n'allait qu'à petits pas. Certains étaient tout de suite impressionnés par des événements inattendus et ils se mettaient aussitôt à parler, à crier et à entreprendre des choses, mais chez lui cela durait toujours longtemps, longtemps.

Le voilà, debout au milieu de son atelier mugissant et rugissant, la tête légèrement levée, son regard passe lentement de la raboteuse à la scie à ruban, et sur ceux qui plantent les clous, ceux qui percent, ceux qui portent les planches, et il s'aperçoit à quel point cette nouvelle de la mort d'Otto, et bien plus encore les réactions d'Anna et de Trudel continuent à agir en lui. Il n'y pense pas à vrai dire, en revanche il sait que ce débauché, le menuisier Dollfuß, a déjà quitté l'atelier depuis sept minutes et que le travail dans sa chaîne coince un peu parce qu'il est encore en train de se griller une cigarette aux cabinets, ou parce qu'il y tient des discours. Il lui donne encore trois minutes, et puis il ira le chercher lui-même, en personne !

Et pendant que son œil glisse vers l'aiguille de l'horloge murale et qu'il constate que Dollfuß aura dans trois minutes effectivement séché dix minutes de travail, il pense non seulement à cette abominable affiche au-dessus de la tête de Trudel, il réfléchit non seulement à ce que peuvent bien signifier trahison d'État et haute trahison, et d'ailleurs il se demande bien où il pourrait se renseigner, mais il pense aussi à cette lettre dans sa poche, que le portier lui a donnée, et qui convoque sans autre forme de procès le contremaître Quangel à se rendre à cinq heures précises à la cantine des employés.

Non pas que cette lettre le préoccupe ou le dérange en quoi que ce soit. Autrefois, alors qu'ils fabriquaient encore des meubles, il avait souvent dû se rendre à la direction de l'usine pour discuter de la confection d'une pièce. La cantine des employés c'est nouveau, mais cela lui est égal, par contre d'ici cinq heures il n'y a plus que six minutes, et d'ici là il aimerait bien voir son menuisier Dollfuß de nouveau à la scie. Il part donc une minute plus tôt qu'il n'avait prévu pour aller le chercher.

Mais il ne le trouve ni aux cabinets ni dans les couloirs, encore moins dans les ateliers d'à côté, et lorsqu'il revient dans le sien, l'horloge indique cinq heures moins une, et il est grand temps pour lui d'y aller s'il ne veut pas être en retard. Il frotte rapidement sa veste pour enlever le plus gros de la sciure et il se rend hâtivement de l'autre côté, dans le bâtiment administratif, au rez-de-chaussée duquel se trouve la cantine des employés.

Elle est manifestement préparée pour un discours, on a installé une tribune, une longue table pour la présidence, et la salle entière est remplie de chaises. Il a déjà vu tout ça lors des réunions de

l'Arbeitsfront auxquelles il a souvent dû participer, sauf qu'elles ont toujours eu lieu de l'autre côté, dans la cantine des ouvriers. La seule différence étant qu'il y a là-bas des bancs de bois brut, et ici des chaises cannées, et puis aussi que là-bas la plupart des gens étaient comme lui en habit de travail, alors qu'ici il y a une majorité d'uniformes bruns mais aussi gris, les employés en civil sont noyés au milieu.

Quangel s'est assis sur une chaise tout près de la porte, pour pouvoir, à la fin du discours, revenir le plus vite possible dans son atelier. La salle est déjà bien pleine lorsque Quangel arrive, une partie des messieurs est déjà assise sur les chaises, l'autre se tient encore dans les couloirs et contre les murs, en petits groupes, ils parlent entre eux.

Tous ceux qui sont réunis ici portent la croix gammée. Quangel semble être le seul qui n'affiche pas l'insigne du parti (hormis bien sûr ceux qui sont en uniforme de la Wehrmacht, mais ceux-là portent en revanche les emblèmes nationaux). Il doit s'agir d'une erreur, il n'aurait pas dû être invité. Quangel tourne avec attention la tête de tous les côtés. Il reconnaît quelques visages. Le grand pâlot là-bas, qui est déjà assis à la table de la présidence, c'est le directeur général Herr Schröder, il le connaît de vue. Et celui qui a le nez pointu, avec son binocle, c'est le caissier qui lui donne chaque samedi son salaire, et avec qui il a déjà eu de violentes discussions à cause des retenues trop importantes. Bizarre, quand il est à sa caisse, il ne porte jamais l'insigne du parti ! pense Quangel furtivement.

Mais la plupart des visages qu'il voit lui sont parfaitement inconnus, il ne se trouve ici presque que des messieurs des bureaux. Soudain le regard de Quangel se fait précis comme une lame, dans un groupe il a repéré l'homme qu'il a en vain cherché aux cabinets, le menuisier Dollfuß. Mais le menuisier Dollfuß ne porte pas son habit de travail maintenant, il porte un bel habit du dimanche et il parle avec ces deux messieurs en uniforme du parti comme s'il était leur égal. Et maintenant voilà que le menuisier Dollfuß porte lui aussi une croix gammée, cet homme qu'il a déjà remarqué plusieurs fois dans l'atelier à cause de son bavardage inconsidéré ! Ah donc, c'est comme ça ! pense Quangel. C'est donc vraiment un mouchard. Et si ça se trouve, l'homme n'est même pas menuisier et il ne s'appelle même pas Dollfuß. Est-ce que Dollfuß c'était pas un chancelier en Autriche, qu'ils ont assassiné ? Tout ça, ce ne sont que des magouilles – et je n'y ai jamais fait attention, bête comme je suis !

Et il commence à réfléchir pour savoir si Dollfuß était déjà dans son atelier lorsque Ladendorf et Tritsch avaient été remplacés, et qu'on murmurait partout qu'ils avaient fini en camp de concentration.

Le maintien de Quangel s'est raidi. Attention ! dit une petite voix en lui. Et : Je suis au milieu des assassins ! Plus tard il pense : Ces lascars ne m'auront pas. Je ne suis qu'un contremaître vieux et stupide, j'comprends rien à tout ça. Mais marcher dans la combine, ça, nooon, pas question. J'ai bien vu ce matin comment ça a pris Anna, et puis après Trudel ; non, je peux pas participer à ça. Je veux pas qu'une mère ou qu'une fiancée soit exécutée à cause de moi. Il faut qu'ils me laissent en dehors de leurs histoires...

Voilà ce qu'il pense. Entre-temps, la salle s'est remplie jusqu'à la dernière place. À la table de la présidence se pressent des uniformes bruns et des vestes noires, au pupitre se tient déjà un Major, ou un Oberst (Quangel n'a jamais appris à différencier les uniformes et les insignes militaires), il parle de la situation de la guerre.

Évidemment, elle est fantastique, la victoire sur la France est célébrée comme il se doit, il suffira de quelques semaines et l'Angleterre sera terrassée à son tour. Puis l'orateur en vient lentement au point qui lui tient à cœur : puisque le front obtient de si grands succès, on peut espérer que la patrie remplisse elle aussi ses devoirs. En écoutant ce qui suit, on pourrait presque croire que ce Major (ou bien Oberst, ou bien Hauptmann) arrive tout droit du quartier général pour dire de la part du Führer au personnel de la fabrique de meubles Krause & Co qu'il doit absolument augmenter son rendement. Le Führer attend de l'usine qu'elle ait augmenté sa production de cinquante pour cent dans trois mois, et qu'elle l'ait doublée dans six. L'assemblée ici réunie est incitée à présenter des propositions pour atteindre ces objectifs. Toutefois ceux qui ne participeront pas seront considérés comme des saboteurs et traités en conséquence.

Pendant que l'orateur pousse encore un « Siegheil(9) » en l'honneur du Führer, Otto Quangel pense : Ils sont bêtes, ils sont bêtes à manger du foin ! L'Angleterre sera terrassée dans quelques semaines, et dans six mois il faut qu'on ait doublé la production de matériel de guerre ! Qui va bien pouvoir avaler une chose pareille ?

Mais il crie gentiment son « Siegheil ! » avec les autres, il se rassied et regarde l'orateur suivant qui s'approche du pupitre, la poitrine ornée d'un tas de médailles, de décorations et d'insignes en tous genres. Cet orateur du parti est une tout autre sorte d'homme que son prédécesseur militaire. Dès le début, il évoque de façon cinglante et hargneuse l'esprit malfaisant qui règne encore dans les usines malgré les formidables succès du Führer et de l'armée. Il est si cinglant et si hargneux qu'il ne fait que hurler, et il ne prend pas de gants quand il parle des rabat-joie et des râleurs. Maintenant il faut que les derniers résidus de cette engeance soient éliminés, et ce sera fait, on va leur souffler dans les bronches et leur ravalier la face, ils pourront plus ouvrir leur clapet ! *Suum cuique*, voilà ce qu'il y avait sur les boucles des ceintures pendant la Première Guerre mondiale : chacun a ce qu'il mérite, oui, parfaitement, c'est ce qui est inscrit sur les portails des camps de concerts ! Là-bas on va leur apprendre à vivre, et c'ui qui aidera à y envoyer un gars ou une bonne femme de cette sorte, eh ben il aura fait quelque chose pour le peuple allemand, et alors ce sera un homme du Führer.

« Mais vous tous qui êtes assis là, hurle l'orateur à la fin, vous, chefs d'atelier, chefs de service, directeurs – vous, je vous rends personnellement responsables de la propreté de votre usine ! Et la propreté, c'est la pensée national-socialiste ! Ça et rien d'autre ! Et celui qui sur ce point sera couilles molles et genoux qui flanchent, celui qui dénoncera pas tout, même la plus petite bricole, il ira tout droit en camp de concentration. Je vous le garantis personnellement, que vous soyez directeur ou bien contremaître, je vais vous remettre dans le droit chemin, z'allez voir, et s'il le faut je vous extirperai la mollesse à coups de botte ! »

L'orateur reste là encore un instant, il a levé ses mains en l'air, crispées de fureur, son visage est rouge violacé. Après cette explosion, un silence de mort règne dans l'assemblée, ils ont tous des visages plutôt pincés, eux qui tout à coup et ouvertement ont été promus espions de leurs camarades. Puis l'orateur descend à pas lourds du pupitre, ses insignes sonnent légèrement sur sa poitrine, et maintenant le directeur général, le pâle Schröder se lève, et demande d'une voix douce et basse si quelqu'un souhaite faire une intervention.

L'assemblée respire à nouveau, se remet d'aplomb – comme si un mauvais rêve venait de finir, et que le jour rentrait dans son bon droit. Il semble qu'il n'y ait personne qui veuille parler, tout le monde souhaite manifestement quitter cette salle le plus vite possible, et le directeur général veut justement clore la réunion avec un « Heil Hitler » quand soudain un homme en bleu de travail se lève dans le fond de la salle et dit que, en ce qui concerne l'augmentation de la production dans son atelier, c'est très facile. Il suffit d'installer encore ces machines là et là, il les liste, et il explique comment elles devraient être installées. Oui, et puis il faudrait encore remplacer six ou huit personnes de son atelier, des badauds et des bons à rien. Alors il pourrait atteindre les cent pour cent déjà au bout d'un trimestre.

Quangel est debout, froid et détendu, il a commencé à se battre. Il sent que tous les regards sont fixés sur lui, sur ce simple ouvrier qui fait vraiment tache au milieu de ces messieurs distingués. Mais il n'a jamais fait grand cas des autres gens, cela lui est égal que les autres le fixent. Maintenant qu'il s'est exprimé, toute la table de la présidence se met à murmurer à son sujet. Les orateurs veulent savoir qui c'est, cet homme en bleu de travail. Puis le Major ou l'Oberst se lève et dit à Quangel que la direction technique le verra pour s'entretenir avec lui au sujet des machines, mais qu'est-ce qu'il voulait donc dire par six ou huit personnes qui devraient sortir de son atelier ?

Avec lenteur et obstination, Quangel répond : « Oui, il y en a qui ne savent pas travailler, et puis il y en a d'autres qui ne veulent pas. Il y en a un ici, d'ailleurs ! » Et il pointe ouvertement de son gros doigt raide le menuisier Dollfuß qui est assis quelques rangées devant lui.

Maintenant, quelques personnes éclatent de rire, et parmi les rieurs se trouve aussi Dollfuß, qui a tourné la tête vers lui et qui le regarde en riant.

Mais Quangel dit d'une voix calme, sans rien laisser paraître : « Eh oui, bavarder à tort et à travers, fumer des cigarettes aux cabinets et négliger le travail, ça tu sais faire, Dollfuß ! »

À la table de la présidence, les gens murmurent à nouveau au sujet de ce drôle d'oiseau un peu dérangé. Mais plus rien ne peut retenir l'orateur en brun, il se lève d'un bond et il crie : « Tu n'es pas au parti – pourquoi tu n'es pas au parti ? »

Et Quangel répond ce qu'il répond toujours à cette question : « Parce que j'ai besoin de chaque sou que je gagne, parce que j'ai une famille, voilà pourquoi je ne peux pas me le permettre ! »

Le brun hurle : « Parce que tu n'es qu'un chien, qu'un avare ! Parce que tu ne veux rien donner à ton Führer et à ton peuple ! À combien vous êtes donc dans ta famille ? »

Et Quangel lui jette froidement au visage : « Il vaudrait mieux que vous me parliez pas de ma famille aujourd'hui, mon bon monsieur ! Je viens juste d'apprendre que mon fils est tombé pour la patrie ! »

Un silence de mort règne dans la salle pendant un instant, le grand ponte en brun et le vieux contremaître se regardent en chiens de faïence au-dessus des rangées de chaises. Puis Otto Quangel s'assied d'un coup, comme si tout était réglé, et un peu plus tard le brun se rassied lui aussi. À nouveau le directeur général Schröder se lève et pousse enfin son « Siegheil » en l'honneur du Führer : ça manque un peu d'enthousiasme. Puis la réunion est finie.

Cinq minutes plus tard, Quangel est à nouveau dans son atelier ; la tête un peu relevée, son regard passe lentement de la raboteuse à la scie à ruban, et de là continue vers ceux qui plantent les clous, ceux qui percent, ceux qui portent les planches... Mais ce n'est plus l'ancien Quangel qui se tient là, debout. Il le sent, il sait bien qu'il les a tous bernés. Peut-être bien qu'il les a bernés d'une horrible façon, en tirant profit de la mort de son fils, mais faudrait-il être convenable avec des monstres pareils ? Noon, se dit-il presque à haute voix. Noon, Quangel, tu ne seras plus jamais le même. Je suis bien curieux de savoir ce qu'Anna va dire de tout ça. Mais est-ce que Dollfuß ne va pas revenir à son poste à la fin ? Sinon il faut que je demande quelqu'un pour le remplacer, aujourd'hui encore. On a du retard...

Mais pas de panique, Dollfuß revient. Il revient même accompagné d'un chef de service, et on explique au contremaître Otto Quangel qu'il conserve certes la direction technique de cet atelier, mais qu'il doit transmettre le poste qu'il occupe à l'Arbeitsfront à Herr Dollfuß ici présent, et qu'il est prié de ne plus s'occuper de politique. « Compris ?

— Et comment que j'ai compris ! Je suis bien content que tu prennes le poste, Dollfuß ! Mon ouïe devient de plus en plus mauvaise, et écouter attentivement, comme le monsieur tout à l'heure se l'est imaginé, je n'y arrive pas de toute façon ici, avec tout ce bruit. »

Dollfuß hoche la tête d'un mouvement bref, il dit rapidement : « Et pas un mot sur ce que vous venez de voir et d'entendre, sinon... »

Quangel répond, presque vexé : « À qui veux-tu que je parle, Dollfuß ? Est-ce que tu m'as déjà entendu parler à quelqu'un ? Ça ne m'intéresse pas, moi ce qui m'intéresse, c'est mon travail, c'est tout, et là je ne sais qu'une seule chose, c'est que nous avons drôlement du retard aujourd'hui. Il est grand temps que tu retournes à ta machine ! » Et avec un regard à l'horloge : « Là, tu as déjà raté une heure trente-sept ! »

Une minute plus tard, Dollfuß est vraiment retourné à la scie, et le bruit se répand dans l'atelier comme une traînée de poudre, on ne sait pas d'où ni comment, que Dollfuß s'est pris un savon à cause de ses cigarettes et de ses bavardages incessants.

Le contremaître Otto Quangel va quant à lui de machine en machine, intervient, regarde un bavard, et il pense ce faisant : je me suis débarrassé d'eux – pour toujours ! Et ils n'ont pas le moindre doute, je ne suis qu'un vieux nigaud, pour eux ! Quand j'ai appelé le brun « mon bon monsieur », ça leur a coupé le

sifflet ! Mais maintenant je suis bien curieux de voir ce que je suis en train de commencer. Car je suis bien en train de commencer quelque chose, ça je le sais. Mais je ne sais pas encore ce que c'est...

Cambriolage dans la nuit

Tard le soir, à vrai dire c'est déjà la nuit, à vrai dire c'est déjà bien trop tard pour ce qui était convenu, Herr Emil Barkhausen a fini par trouver son Enno, au café Tête et Corde. Et c'est la factrice Eva Kluge et sa sainte colère qui ont finalement rendu cela possible. Ces messieurs se sont assis à une table dans un coin autour d'un verre de bière et ils se sont mis à chuchoter longuement – autour *d'un unique* verre de bière – jusqu'à ce que le patron leur fasse remarquer qu'il avait déjà annoncé trois fois l'heure de la fermeture et qu'ils feraient mieux de retourner chez leurs femmes.

Dans la rue, les deux hommes ont continué leur discussion ; ils ont commencé à marcher un bout de chemin en direction de la Prenzlauer Allee, et puis Enno a exigé de faire demi-tour, parce qu'il a pensé que ce serait peut-être mieux, quand même, de tenter le coup chez une des filles qu'il connaît déjà et qu'on appelle Tutti. Tutti, le babouin. Ça serait toujours mieux que ces histoires foireuses...

Emil Barkhausen est presque sorti de ses gonds devant tant de sottise. Cela fait dix fois, cela fait cent fois qu'il assure à Enno qu'il ne pouvait pas parler ici d'histoires foireuses. Il s'agissait bien au contraire d'une réquisition – presque légale – qui se déroulait sous la protection des SS, et par ailleurs ce n'était qu'une vieille youpine dont tout le monde se souciait comme d'une guigne. Ils pourraient tous les deux se refaire pour un temps, et ni la police ni le tribunal n'auraient à y mettre leur nez.

Sur quoi Enno a encore dit : Non, non, il n'avait encore jamais trempé dans ce genre d'histoires, d'ailleurs il n'y comprenait rien du tout. Les filles, oui, et les paris de courses, trois fois oui, mais il n'avait encore jamais trempé dans des histoires qui puent, c'était pas son rayon. Tutti avait toujours été gentille avec lui, même si on l'appelait « le babouin », et elle ne se souvenait certainement plus qu'à l'époque elle l'avait bien dépanné, sans le vouloir, avec les quelques cartes de rationnement et le petit peu d'argent qu'il avait trouvés chez elle.

Sur ce, ils étaient déjà sur la Prenzlauer Allee.

Barkhausen, cet homme qui oscille en fait toujours entre la servilité et la menace, tout en tirant sur sa moustache molle et ondoyante, a répondu d'un ton agacé : « Bon sang de bonsoir, qui t'a demandé d'y comprendre quelque chose ? Mais laisse-moi donc m'occuper du bébé tout seul, j'en fais mon affaire, et en ce qui me concerne, tu peux me regarder faire avec les mains dans les poches si ça te chante. Je te fais même tes valises encore, si y a que ça pour te faire plaisir ! Est-ce que tu vas piger à la fin que je te prends avec moi, Enno, seulement pour me protéger d'un mauvais tour de la SS, comme témoin en quelque sorte, tu vois, pour que le partage soit équitable. Imagine tout ce qu'on peut trouver chez une vieille Juive, une femme riche qu'avait une boutique, même si la Gestapo à l'époque, quand elle est venue chercher le mari, a pour sûr déjà fait un peu le ménage ! »

Soudain Enno Kluge avait dit oui sans plus de discussion, sans transition. Et maintenant il n'avait qu'une hâte, c'était d'arriver dans la rue Jablonski. Ce qui lui avait fait surmonter sa peur et l'avait décidé à dire un oui sans réserve, ce n'était ni le bavardage de Barkhausen, encore moins la perspective d'un riche butin, mais tout simplement la faim. Soudain il s'était mis à penser au garde-manger de la Rosenthal, et il s'était dit que les Juifs, c'est vrai, avaient toujours bien mangé, et que de toute sa vie il n'avait jamais rien mangé d'aussi bon qu'un cou d'oie farci auquel l'avait convié une seule et unique fois un riche fripier juif.

Soudain, dans ses fantasmes voraces, il s'est mis à croire qu'il allait trouver le même cou farci dans le garde-manger de la Rosenthal. Il a très nettement vu le plat en porcelaine dans lequel il se trouve, et il a vu le cou, posé dans la sauce figée de graisse, bien fourré et fermé aux deux bouts avec une ficelle. Il prendra le plat et réchauffera le tout à petit feu sur le gaz, et tout le reste lui est égal. Barkhausen peut bien faire ce qu'il veut, cela ne l'intéresse pas le moins du monde. Il saucera le jus chaud, riche et bien épicé avec du pain, et il mangera le cou avec ses mains et la graisse dégoulinera de tous les côtés.

« Magne-toi un peu, tu veux, Emil, je suis pressé !

— Et pourquoi donc, maintenant, tout d'un coup ? » a demandé Barkhausen, mais en réalité ça lui va bien, et il s'est volontiers un peu magné. Lui aussi il sera content quand toute cette histoire sera derrière lui, car elle n'est pas non plus tellement dans ses cordes. Ce n'est pas qu'il ait peur de la police, par exemple, ni de la Juive – qu'est-ce qui pourrait bien lui arriver de grave s'il aryanisait ses biens ? –, mais c'est à cause des Persicke. C'est une foutue bande de charognes, de traîtres, ils seraient bien capables de faire une vacherie pareille : jouer un sale tour à un complice. C'est uniquement à cause des Persicke qu'il a pris cet idiot de Hannes, Enno, c'est un témoin qu'ils ne connaissent pas, ça les freinera toujours.

Dans la rue Jablonski, tout s'est passé comme sur des roulettes. Il devait être environ vingt-deux heures trente quand ils ont ouvert la porte d'entrée avec une vraie clé tout à fait légale. Puis ils ont écouté avec attention dans la cage d'escalier, et, comme rien ne bougeait, ils ont allumé les lumières des communs pour enlever leurs chaussures, car « il faut bien ménager le sommeil des autres locataires », a ricané Barkhausen.

Lorsque la lumière s'est de nouveau éteinte, ils se sont faufiletés sans un bruit en haut de l'escalier et tout est allé vite, dans le calme, comme sur des roulettes. Ils n'ont fait aucune de ces erreurs de débutant, comme donner un grand coup de pied bruyant dans quelque chose ou laisser dégringoler une de leurs chaussures, non, ils ont grimpé dans un silence parfait tout en haut des quatre étages. Ils ont donc déjà fourni du bon boulot d'escalier, bien qu'ils ne soient ni l'un ni l'autre de vrais truands, et qu'ils se trouvent tous les deux dans un état d'agitation extrême, l'un surtout à cause du cou d'oie farci, l'autre à cause du butin et des Persicke.

Pour la porte de la Rosenthal, Barkhausen s'était imaginé que ce serait cent fois plus dur, mais elle a juste été claquée, elle est très facile à ouvrir, elle n'est même pas fermée à clé. Qu'est-ce qu'elle peut être inconsciente, cette femme, alors que justement, comme elle est juive, elle devrait être encore plus prudente ! Et voilà donc que les deux gaillards sont arrivés dans l'appartement, ils ne savent même pas comment tellement c'est allé vite.

Puis Barkhausen, tout à son aise, a allumé la lumière du couloir, il est parfaitement à son aise maintenant et : « Si la vieille cochonne de youpine se met à couiner, je lui en fous une sur le ciboulot ! » a-t-il déclaré, tout comme il l'avait annoncé le matin à Baldur Persicke. Mais elle n'a pas couiné. Ils ont donc tranquillement regardé autour d'eux, dans le couloir plein à craquer de meubles, de malles et de caisses. Ben oui, les Rosenthal avaient un grand appartement avec leur magasin, et quand on doit si soudain partir et qu'on ne trouve qu'un deux-pièces avec chambre et cuisine, ça déborde plutôt, pas vrai ? Faut bien comprendre.

Leurs doigts les démangeaient déjà, ils se seraient bien mis aussitôt à inspecter, et à chercher, et à emballer, mais Barkhausen trouva qu'il fallait d'abord trouver la Rosenthal et lui mettre un bâillon sur la bouche pour qu'ils n'aient pas d'histoires. Dans le salon, c'était tellement plein qu'on pouvait à peine bouger, et ils ont alors compris qu'à deux ils n'arriveraient jamais à emporter tout ce qu'il y avait ici, même en y restant dix nuits ; ils ne pourraient prendre que le meilleur. Dans l'autre pièce il n'en allait pas autrement, et pareil dans la chambre. Par contre, ils n'ont pas trouvé de Rosenthal, le lit était intact. Par souci de l'ordre, Barkhausen est encore allé jeter un œil dans la cuisine et dans les toilettes, mais la

femme n'y était pas, et ça, c'est ce qu'on appelle avoir de la veine, car ça évite bien des tracas et ça facilite drôlement le travail.

Barkhausen est retourné dans la première pièce et il a commencé à fouiller. Il n'a pas remarqué le moins du monde qu'il a perdu son complice Enno au passage. Ce dernier est allé dans le garde-manger et il a été amèrement déçu de ne pas y trouver de cou d'oie farci, seulement quelques oignons et un demi-pain. Mais il a tout de même commencé à manger, il a coupé les oignons en tranches et les a fourrées sur le pain, et après une si grande faim, il a aussi trouvé que c'était à son goût.

Mais alors qu'Enno Kluge mastique ainsi, son regard est tombé sur l'étagère du bas, et il a soudain vu que, si les Rosenthal n'avaient plus rien à se mettre sous la dent, ils avaient encore de quoi boire. Car là en bas sur l'étagère, il y avait des bouteilles et encore des bouteilles, du vin, mais aussi du schnaps. Enno, qui en toutes choses était un homme mesuré, tant qu'il ne s'agissait pas de courses de chevaux, a empoigné une bouteille de vin doux et en a d'abord mouillé de temps en temps sa tartine d'oignons. Mais, seul le ciel sait comment c'est arrivé, soudain le breuvage fadasse l'a rebuté, lui, Enno, qui pouvait pourtant rester trois heures durant assis derrière le même verre de bière. Il a alors ouvert une bouteille de fine et il en a bu quelques gorgées d'affilée, il a vidé la moitié de la bouteille en cinq minutes. Peut-être est-ce la faim ou bien l'agitation qui l'ont transformé comme ça. Il a tout à fait arrêté de manger.

Puis l'eau-de-vie ne l'a plus intéressé, et il est parti chercher Barkhausen. Celui-ci est toujours en train de fouiller la grande pièce, il a ouvert les armoires et les malles, et a jeté par terre tout ce qui s'y trouvait, espérant toujours trouver mieux.

« Eh ben mon gars, ils ont embarqué toute leur boutique de linge ! s'est exclamé Enno, très impressionné.

— Cause donc pas, aide-moi plutôt ! a fait Barkhausen pour seule réponse. Y a sûrement encore des bijoux cachés ici, et de l'argent – c'étaient des gens riches, les Rosenthal, z'étaient millionnaires – et toi qui parlais d'histoires qui puent, espèce d'âne, va ! »

Pendant un moment, les deux comparses ont travaillé sans rien dire, ils ont jeté encore plus de choses par terre, et il y avait déjà tellement de vêtements, de linge et d'appareils qu'ils ont marché dessus, chaussures aux pieds. Puis Enno, tout engourdi d'eau-de-vie, a dit : « J'y vois plus rien. Faut que je m'éclaircisse les idées avec un p'tit verre. Va donc chercher un peu de schnaps dans le garde-manger, Emil ! »

Barkhausen y est allé sans discuter et il est revenu avec deux bouteilles de fine, puis ils se sont assis sur le linge, en bonne harmonie, ils ont bu gorgée sur gorgée et ils se sont mis à parler et à étudier sérieusement la situation.

« C'est clair, Barkhausen, on n'arrivera pas à embarquer tout ce fourbi si vite, et on va pas non plus rester ici des heures. Moi je dis qu'on prend chacun deux valises, et qu'on s'en tient là pour aujourd'hui. Moi je dis que, demain soir, il fera encore nuit !

— T'as raison, Enno, je tiens pas à rester des heures ici, déjà rien qu'à cause des Persicke.

— Qui c'est ceux-là ?

— Ah, des gens... Mais quand j'imagine que je vais partir avec deux valises de linge et que je vais laisser ici une valise pleine d'argent et de bijoux, je serais prêt à m'arracher moi-même la tête ! Faut qu'tu me laisses encore un peu chercher. Prost, Enno !

— Prost, Emil ! Pourquoi tu chercherais pas encore un peu ? La nuit est longue, et c'est pas nous qui payons la note d'électricité. Mais ce que je voulais te demander : où est-ce que tu veux aller avec tes valises ?

— Pourquoi ? Qu'est-ce que tu veux dire, Enno ?

— Ben, où est-ce que tu vas les mettre, tes valises ? Dans ton appartement, c'est ça ?

— Ben quoi, tu crois peut-être que je vas les foutre aux objets trouvés ? Bien sûr que je les fous dans mon appartement, chez mon Otti. Et demain matin, hop-là, je vais avec dans la rue Münz, et je solde tout

le butin pour que l'oiseau puisse gazouiller librement ! »

Enno fit gazouiller le bouchon dans le goulot de la bouteille. « Écoute plutôt comme *celui-là* gazouille ! Prost, Emil ! Moi si j'étais toi, je ferais pas ça comme toi, tout mettre dans ton appartement, et chez ta femme par-dessus le marché – qu'est-ce que ta femme a besoin de savoir tes à-côtés ? Non, moi, si j'étais toi, je ferais comme moi, c'est-à-dire que je mettrais les valises à la consigne de la Stettiner, et le ticket de dépôt, je me l'enverrais à moi-même par le courrier, mais poste restante. Alors on pourrait rien trouver chez moi, et personne pourrait rien me prouver.

— Mais c'est malin ce que t'as imaginé là, Enno, dit Barkhausen, approbateur. Et quand est-ce que tu vas rechercher le bazar ?

— Eh ben, quand l'air est de nouveau pur, Emil, voyons !

— Et de quoi tu vis en attendant ?

— Eh ben je t'ai dit, je vais chez Tutti. Quand je vais lui raconter ce que j'ai combiné, elle va m' reprendre chez elle amoureusement, moi et mes deux miches !

— Bien, très bien ! acquiesça Barkhausen. Et si tu vas à la Stettiner, moi j'irai à l'Anhalter. Tu sais, ça attirera moins l'attention !

— Ça non plus ce n'est pas mal, Emil, t'as aussi du plomb dans la cervelle !

— On sort dans le monde, dit Barkhausen, modeste. On entend des choses, de-ci, de-là. L'homme est comme une vache, il apprend sans relâche.

— T'as raison ! Ah ben alors, Prost, Emil !

— Prost, Enno ! »

Pendant un moment ils se regardèrent en silence, d'un œil ravi, se resservant de temps en temps. Puis Barkhausen dit : « Si tu te retournes, Enno, mais t'as pas besoin de le faire tout de suite, derrière toi, y a une radio qu'a au moins ses dix lampes. Elle, je me la mettrais bien dans mes paquets.

— Fais donc, vas-y, Emil ! La radio, c'est toujours bon, à garder et à refourguer ! C'est bon pour tout, une radio !

— Bon, alors on va voir si on peut caser ce machin dans une valise et on le calera avec du linge.

— Faut-il que ça soit pour tout de suite, ou bien on s'en boit encore un ?

— On peut s'en jeter encore un, Enno. Mais un seulement ! »

Et ils s'en jetèrent un et un deuxième et un troisième, et puis ils se remirent lentement sur leurs jambes et ils s'escrimèrent à faire rentrer un énorme récepteur à dix lampes dans une mallette qui aurait tout juste contenu un petit récepteur de table. Après un moment de travail intensif, Enno dit : « Ça rentre pas et ça rentrera pas ! Laisse donc cette connerie de radio, Emil, prends plutôt une valise avec des costumes !

— Mais mon Otti aime bien écouter la radio !

— Je croyais que tu voulais rien raconter de tout ça à ta vieille ? Mais t'es beurré, Emil !

— Et toi et ta Tutti ? Vous êtes beurrés tous les deux ! D'où tu la tiens, ta Tutti ?

— Elle gazouille ! J'te dis qu'ça, et comment qu'elle gazouille ! » Et il fait à nouveau couiner le bouchon humide dans le goulot de la bouteille. « Buvons-en encore un !

— Prost, Enno ! »

Ils boivent, et Barkhausen continue : « Mais la radio, j'aimerais bien la prendre quand même. Si ce vieux machin veut pas vraiment rentrer dans la valise, je vas m'l'accrocher autour du cou avec une ficelle. Et ça me laissera toujours les deux mains libres.

— Vas-y, comparse. Et maintenant, on va faire nos valises !

— Oui, allons-y. Il serait temps ! »

Mais ils restent tous les deux face à face et se contemplant avec un grand sourire stupide.

« Quand on y pense, reprend alors Barkhausen, on a quand même la belle vie. Toutes ces belles choses ici », il hoche la tête, « et on peut prendre tout ce qu'on veut, et on fait carrément une bonne action en plus de ça, en reprenant à une Juive tout ce qu'elle nous a volé, on le sait bien... »

— T'as raison, Emil – une bonne action qu'on fait pour notre peuple et notre Führer. C'est ça, le bon temps qu'y nous a promis.

— Et notre Führer, il tient ses promesses, il les tient, Enno ! »

Ils se regardent, émus, ils ont les larmes aux yeux.

« Qu'est-ce que vous faites ici, tous les deux ? » cingle une voix depuis la porte.

Ils sursautent et aperçoivent un petit gars en uniforme brun.

Puis Barkhausen fait un lent signe de tête à Enno, d'un air triste : « C'est Herr Baldur Persicke, dont je t'ai parlé, Enno ! Maintenant les ennuis vont commencer ! »

Petites surprises

Pendant que les deux ivrognes conversent ainsi, tous les hommes de la famille Persicke se sont rassemblés dans la pièce. Près d'Enno et d'Emil se tient Baldur, petit et nerveux, les yeux étincelants derrière ses lunettes bien polies ; juste derrière eux les deux frères dans leur uniforme noir de la SS, mais sans leur calot, et près de la porte, comme s'il se méfiait tout de même un peu de l'eau qui dort, se tient l'ex-bistrotier, le vieux Persicke. La famille Persicke elle aussi est alcoolisée, mais chez elle, le schnaps a un effet radicalement différent de celui qu'il a sur les deux cambrioleurs. Ils ne deviennent pas sentimentaux, idiots et étourdis, non, les Persicke sont au contraire encore plus cinglants, plus cupides, plus brutaux qu'à leur état normal.

Baldur Persicke demande d'un ton brutal : « Alors, ça vient ? Qu'est-ce que vous faites ici tous les deux ? Ou bien c'est chez vous peut-être ? »

— Mais, Herr Persicke ! » dit Barkhausen d'une voix plaintive.

Baldur fait comme s'il ne reconnaissait l'homme que maintenant. « Mais c'est Barkhausen, celui qui loge à la cave, dans le bâtiment sur cour ! lance-t-il à ses frères d'un ton surpris. Mais, Herr Barkhausen, qu'est-ce que vous faites ici ? » Sa surprise devient moquerie. « Ne vaudrait-il pas mieux que vous vous occupiez – surtout en plein milieu de la nuit – un peu plus de votre femme, la bonne petite Otti ? J'ai cru comprendre qu'on faisait des petites sauterelles chez vous avec des messieurs plus fréquentables, et il paraît que vos enfants titubent encore dans la cour en plein milieu de la nuit. Allez mettre vos enfants au lit, Herr Barkhausen ! »

— Les ennuis ! murmure ce dernier. Je l'ai tout de suite compris quand j'ai vu le serpent à lunettes : voilà les ennuis qu'arrivent. » Il hoche la tête d'un air triste en direction d'Enno.

Enno Kluge reste là, l'air bête. Il se balance doucement d'un pied sur l'autre, il tient mollement la bouteille de fine dans sa main qui pend, et il ne comprend pas un mot de ce qui vient de se dire.

Barkhausen se tourne à nouveau vers Baldur Persicke. Il a changé de ton, il ne se plaint plus, il porte plainte, il est soudain vraiment vexé. « Si ma femme fait quelque chose qu'est pas bien, dit-il, alors c'est moi qui en réponds, Herr Persicke. Je suis le mari et le père – devant la loi. Et si mes enfants sont ivres, vous aussi vous êtes ivre, et vous aussi vous êtes un enfant à la fin, oui oui, parfaitement ! »

Il regarde Baldur d'un air furieux, et Baldur le fixe en retour avec des étincelles dans les yeux. Puis il fait un signe imperceptible à ses frères pour qu'ils se tiennent prêts.

« Et que faites-vous dans l'appartement de la Rosenthal ? le coupe brutalement le plus jeune des Persicke.

— Mais tout comme on avait dit ! l'assure maintenant Barkhausen avec empressement. Tout comme on avait dit. Moi et mon copain, on voulait partir. On était sur le point de partir, en fait. Lui à la gare de Stettin, moi à l'Anhalter. Chacun deux valises, pour vous il en reste assez. »

Il ne fait que marmonner les derniers mots, il est sur le point de s'assoupir.

Baldur le regarde avec attention. Ça ira peut-être même sans violence du tout, les deux gars sont déjà tellement pleins. Mais sa prudence le met en garde. Il attrape Barkhausen par l'épaule et lui demande vivement : « Et c'est qui ce bonhomme ? Comment il s'appelle ? »

— Enno ! répond Barkhausen, la langue pâteuse. C'est mon copain Enno...

— Et où est-ce qu'il habite, ton copain Enno ?

— Chais pas, Herr Persicke. Je l’connais qu’du bistrot. Copain de comptoir. Du café : Tête et Corde... »

Baldur s’est décidé. Il frappe soudain Barkhausen d’un coup de poing dans la poitrine, si bien que l’autre tombe à la renverse sur les meubles et le linge en poussant un petit cri. « Foutu cochon ! hurle-t-il. Comment tu peux me traiter de serpent à lunettes ? Je vais te montrer, moi, si je suis un enfant ! »

Mais il n’est plus nécessaire de leur gueuler dessus, ils ne l’écoutent déjà plus. Les deux frères SS leur ont sauté dessus et les ont tous les deux assommés d’un coup brutal.

« Bon ! dit Baldur, satisfait. Dans une petite heure, nous livrons ces deux-là à la police, comme des cambrioleurs pris sur le fait. Entre-temps nous transférons en bas ce dont nous pourrions avoir besoin. Mais doucement dans l’escalier ! J’ai eu beau tendre l’oreille, je n’ai pas entendu le vieux Quangel rentrer chez lui de l’usine. »

Les deux frères hochent la tête. Baldur regarde d’abord les deux victimes sonnées, en sang, puis toutes ces valises, le linge, le poste de radio. Soudain il sourit. Il se retourne vers son père : « Alors, père, j’ai bien arrangé toute cette affaire, non ? Toi qui as sans arrêt peur de tout ! Tu vois... »

Mais il s’arrête de parler. Dans l’encadrement de la porte ne se tient plus son père comme il s’y attendait, le père a disparu, il est parti sans laisser de traces. À sa place se tient le contremaître Quangel, cet homme au visage d’oiseau, effilé et froid, qui le regarde en silence avec ses yeux sombres.

Lorsque Otto Quangel était revenu chez lui à la fin de son service de nuit – il n’avait pas voulu prendre le tramway malgré l’heure très tardive due au retard qu’ils avaient pris dans la journée, il pouvait bien économiser ce sou-là –, une fois devant son immeuble, il avait vu qu’en dépit de l’obligation de calfeutrer ses fenêtres la lumière était allumée dans l’appartement de Frau Rosenthal. Et en y regardant de plus près, il avait constaté que chez les Persicke, mais aussi un étage en dessous chez Fromm, la lumière était allumée, elle brillait à la bordure des stores. Chez le juge à la cour d’appel de Berlin, Fromm, dont on ne savait pas bien s’il était parti à la retraite en 1933 à cause de son âge ou à cause des nazis, la lumière était toujours allumée pendant la moitié de la nuit, chez lui ce n’était pas bien surprenant. Et les Persicke devaient sans doute encore fêter la victoire sur la France. Mais que la vieille Rosenthal ait toutes ses lumières allumées, et sans calfeutrer ses fenêtres, là il y avait quelque chose qui clochait. La vieille femme était si craintive et si intimidée, jamais elle n’illuminerait son appartement de la sorte.

Il y a quelque chose qui cloche ! pensa Otto Quangel pendant qu’il ouvrait la porte et qu’il commençait lentement à monter l’escalier. Il avait cette fois encore évité d’allumer la lumière, il n’était pas seulement économe pour lui-même, il l’était aussi pour le logeur. Il y a quelque chose qui cloche ! Mais en quoi ça me regarde ? La vie des gens, ça me regarde pas du tout ! Je ne vis que pour moi. Avec Anna. Juste nous deux. D’ailleurs si ça se trouve, c’est peut-être la Gestapo qui est en train de faire une perquisition. Ça sera du joli si je débarque là-dedans ! Non, je vais me coucher...

Mais son sens de la rigueur, que le reproche « toi et ton Hitler » avait encore exacerbé, et qu’on aurait déjà presque pu appeler sens de la justice, trouvait que la conclusion de ses réflexions était vraiment mesquine. Il resta donc à attendre devant son appartement, les clés dans la main, la tête tournée vers le haut. La porte devait être ouverte, une faible lueur venait d’en haut, et il entendait aussi quelqu’un parler d’une voix agressive. Une vieille femme toute seule, pensa-t-il soudain à sa grande surprise. Sans aucune protection. Sans aucune pitié...

À ce moment-là dans l’obscurité, une main d’homme, petite mais puissante, le saisit à la poitrine et le dirigea vers l’escalier. Une voix très polie, très soignée l’accompagna : « Passez devant, s’il vous plaît, Herr Quangel. Je vous suis et j’apparaîtrai au moment opportun. »

Sans hésiter, Quangel monta alors les marches, il y avait une telle force de conviction dans cette main et dans cette voix. Cela ne peut être que le vieux juge Fromm, pensa-t-il. Quel homme secret. Je ne crois pas l’avoir jamais croisé plus de vingt fois dans la journée, depuis toutes ces années passées ici, et le voilà qui rôde la nuit dans l’escalier !

Tout en réfléchissant ainsi, il avait monté les marches sans hésitation et avait atteint l'appartement des Rosenthal. Il avait aussi vu qu'à son approche une silhouette massive – sans doute le vieux Persicke – s'était réfugiée précipitamment dans la cuisine, il avait encore entendu les derniers mots de Baldur concernant l'affaire qui avait été bien arrangée et qu'il ne fallait pas avoir peur de tout sans arrêt... Maintenant les deux hommes se faisaient face, Quangel et Baldur, les yeux dans les yeux, sans un mot.

Pendant un instant, même Baldur Persicke crut que tout était perdu. Puis il se souvint alors d'un de ses principes fondamentaux : l'insolence gagne toujours, et il dit, quelque peu provocant : « Eh oui, ça vous étonne ! Mais vous arrivez un peu trop tard, Herr Quangel, c'est *nous* qui avons pris les cambrioleurs sur le fait et qui les avons neutralisés. » Il fit une pause, mais Quangel se tut. Baldur ajouta, un peu plus mollement : « Et je crois bien avoir reconnu Barkhausen parmi les deux larrons, qui en plus tolère un lupanar dans la cour, chez nous. »

Le regard de Quangel suivit le doigt dénonciateur de Baldur. « Oui, dit-il d'un ton sec, Barkhausen est l'un des deux larrons.

— Et d'ailleurs », soudain c'est le frère, le SS Adolf Persicke, qui se manifeste inopinément, « pourquoi est-ce que vous restez là à nous regarder ? Vous pourriez aller au poste, Quangel, pour déclarer le cambriolage et qu'ils viennent chercher les deux gars ! Nous, on les surveille entre-temps !

— Tu te tais, Adolf ! siffle Baldur, agacé. Tu n'as aucun ordre à donner à Herr Quangel ! Herr Quangel sait très bien ce qu'il doit faire. »

Mais justement Quangel ne savait pas quoi faire. S'il avait été tout seul, il aurait aussitôt pris une décision. Mais il y avait eu cette main sur sa poitrine, cette voix d'homme polie ; il ne savait pas ce que projetait le vieux juge, ni ce qu'il attendait de lui. Il ne voulait pas contrarier ses plans. Si seulement il avait su...

C'est précisément à cet instant que le vieux monsieur fit son apparition, non pas comme Quangel s'y attendait, à côté de lui, mais depuis l'intérieur du logement. Soudain il se tint au beau milieu d'eux comme un fantôme, comme une vision, et il provoqua chez les Persicke une nouvelle frayeur plus grande encore.

Il avait d'ailleurs un air tout à fait étrange, ce vieux monsieur. La silhouette menue, de taille à peine moyenne, était enveloppée d'une robe de chambre en soie bleue tirant sur le noir, ourlée d'une ganse de soie rouge et fermée par de gros boutons de bois rouge. Le vieux monsieur portait un bouc argenté et une moustache blanche coupée très court. Ses cheveux très clairsemés, encore brunâtres, étaient soigneusement coiffés sur son crâne blafard, mais ils n'arrivaient pas à en cacher complètement la calvitie. Derrière ses petites lunettes à monture dorée, deux yeux brillaient, réjouis, moqueurs, pris dans un millier de rides.

« Non, messieurs », dit-il sans cérémonie, et on aurait dit qu'il continuait là une discussion commencée il y a bien longtemps et très satisfaisante pour tout le monde. « Non, messieurs, Frau Rosenthal n'est pas dans son logement. Mais peut-être que l'un des jeunes Persicke pourrait se rendre aux toilettes. Monsieur votre père ne semble pas aller très bien. Quoi qu'il en soit, il n'arrête pas de vouloir se pendre avec une serviette de toilette. Je n'ai pas réussi à l'en dissuader... »

Le juge sourit, mais les deux aînés Persicke quittent si précipitamment la pièce que c'en est presque comique. Le jeune Persicke est maintenant très pâle et il est tout à fait sobre. Ce vieux monsieur qui vient juste de pénétrer dans la pièce et qui parle avec une telle ironie, voilà un homme dont même Baldur reconnaît sans peine la supériorité. Il ne prend pas seulement un air supérieur, il l'est réellement. Baldur Persicke quémande presque : « Comprenez, monsieur le juge, pour être franc père est tout à fait ivre. La capitulation de la France...

— Je comprends, je comprends parfaitement, dit le vieux juge avec un geste apaisant. Nous ne sommes que des hommes ; toutefois, nous ne cherchons pas tous à nous pendre quand nous avons trop bu. » Il se tait un instant et il sourit. Il dit : « Il a naturellement parlé de tout un tas de choses, mais qui ferait donc attention au bavardage d'un homme ivre ? » Il sourit à nouveau.

« Monsieur le juge ! dit Baldur Persicke, suppliant. Je vous en prie, prenez cette affaire en main ! Vous avez été juge, vous savez ce qu'il convient de faire maintenant...

— Non, non, refuse le magistrat d'un ton définitif. Je suis vieux et malade. » Il n'en a vraiment pas l'air. Au contraire : il a une mine resplendissante. « Et puis je vis tout à fait retiré, je n'ai que peu de relations avec le monde extérieur. Mais vous, Herr Persicke, vous et votre famille, c'est bien vous qui avez surpris les malfaiteurs. Remettez-les à la police, sécurisez les biens qui se trouvent dans ce logement. J'ai pu m'en faire une petite idée à l'instant, d'un tour rapide. Par exemple j'ai compté dix-sept valises et vingt et une malles. Et bien d'autres choses encore. Et bien d'autres choses encore... »

Il a parlé de plus en plus lentement. De plus en plus lentement. Puis il dit d'un ton léger : « Je peux tout à fait imaginer que l'arrestation de ces deux cambrioleurs vous vaudra encore la gloire et l'honneur, à vous et à votre famille. »

Le juge se tait. Baldur réfléchit intensément. On peut aussi faire ça comme ça – quel vieux renard, ce Fromm ! Il voit certainement clair dans tout ça, sûrement que père a parlé, mais il veut avoir la paix, il ne veut pas être mêlé à ces histoires. Il n'y a aucun danger venant de lui. Et Quangel, le vieux contremaître ? Il ne s'est jamais préoccupé de personne dans l'immeuble, il n'a jamais salué personne, jamais adressé la parole à qui que ce soit. Quangel est véritablement un vieil ouvrier, décharné, éreinté, il ne pense plus par lui-même. Il ne voudra certainement pas de tracasseries inutiles. Lui, il est pour le coup vraiment inoffensif.

Restent les deux idiots, les deux ivrognes allongés là. Bien sûr, on peut les livrer à la police et nier tout ce que Barkhausen racontera, sur de l'incitation au vol par exemple. Ils ne croiront certainement pas ses déclarations contre des membres du parti, de la SS et des Jeunesses hitlériennes. Et puis il faudra signaler tout ça à la Gestapo. Peut-être qu'on récupérera même en toute légalité une partie de ces affaires qu'on se serait sinon appropriées illégalement, et en prenant des risques. Et on nous en sera encore reconnaissant, par-dessus le marché.

Un chemin tentant. Mais peut-être bien que l'autre est encore meilleur, commencer par ne pas donner suite à tout ça. Panser les plaies de ce Barkhausen et de cet Enno et les renvoyer avec quelques marks en poche. Ils ne parleront certainement pas. Boucler l'appartement tel quel, que la Rosenthal revienne ou pas maintenant, c'est égal. Peut-être qu'on pourra tenter quelque chose un peu plus tard – il est à peu près certain que les mesures contre les Juifs vont encore se durcir. Attendre et voir venir. Dans six mois on pourra peut-être déjà faire certaines choses qui aujourd'hui ne passent pas. Dans cette affaire, ils ont un peu trop prêté le flanc, les Persicke. On ne fera rien contre eux, mais on va jacasser au parti. On ne les considérera plus comme tout à fait fiables.

Baldur Persicke dit : « Je voudrais presque laisser filer ces deux lascars. Ils me font de la peine, monsieur le juge, ce ne sont que deux petites frappes. »

Il regarde autour de lui, il est tout seul. Le juge à la cour d'appel ainsi que le contremaître sont partis. C'est comme il pensait : ils ne veulent pas être mêlés à cette histoire. C'est ce qu'il y a de plus intelligent à faire. Lui, Baldur, ne fera d'ailleurs pas autrement, et ses frères pourront ruer dans les brancards autant qu'ils voudront.

Avec un profond soupir qui vaut pour toutes les belles choses qu'il doit abandonner, Baldur se dispose à aller dans la cuisine pour ramener le père à la raison et convaincre ses frères de renoncer aux biens déjà acquis.

Dans l'escalier, pendant ce temps, le juge dit au contremaître Quangel, qui l'a suivi sans un mot hors de la pièce : Et si vous avez des ennuis à cause de la Rosenthal, Herr Quangel, adressez-vous à moi. Bonne nuit.

— Qu'est-ce que la Rosenthal peut bien me faire ? Je ne la connais pas ! proteste Quangel.

— Alors bonne nuit, Herr Quangel ! », et le juge disparaît déjà dans l'escalier.

Otto Quangel ouvre la porte de son appartement plongé dans le noir.

Discussion dans la nuit chez les Quangel

Quangel a tout juste ouvert la porte de la chambre à coucher que sa femme Anna s'écrie, effrayée : « N'allume pas, père ! Trudel dort ici dans ton lit. Je t'ai préparé ton lit sur le sofa dans le séjour.

— C'est bon, Anna », répond Quangel, et il s'étonne de cette innovation, maintenant c'est Trudel qui dort dans son lit à lui. Autrement c'était toujours elle qui dormait sur le sofa.

Mais il ne parle à nouveau qu'une fois déshabillé et allongé sous la couverture, sur le sofa. Il dit : « Est-ce que tu veux dormir, Anna, ou bien tu veux parler un peu ? »

Elle hésite un instant, puis elle répond, par la porte ouverte. « Je suis tellement fatiguée et épuisée, Otto ! »

Elle est donc encore en colère contre moi – mais pourquoi, en fait ? pense Otto Quangel, mais il dit, égal à lui-même : « Alors dors, Anna. Bonne nuit ! »

Et elle répond depuis son lit : « Bonne nuit, Otto ! » Et Trudel chuchote elle aussi doucement : « Bonne nuit, père !

— Bonne nuit, Trudel ! » répond-il, et il se tourne sur le côté, il ne désire plus qu'une seule chose, s'endormir au plus vite car il est très fatigué. Mais il est au-delà de la fatigue, tout comme on peut être au-delà de la faim. Le sommeil ne veut pas venir. Une longue journée, pleine d'une quantité infinie d'événements, une journée comme il n'y en a encore jamais eu dans la vie d'Otto, vient de passer.

Mais ce n'est pas une journée comme il les aime. Indépendamment du fait que, en réalité, tous les événements étaient désagréables, hormis qu'il ait été relevé de ses fonctions à l'Arbeitsfront, il a en horreur cette agitation, cette obligation de parler avec tous les gens possibles, qu'il ne peut d'ailleurs pas supporter, sans exception. Et il pense à la lettre de la poste militaire lui apportant la nouvelle de la mort d'Ottochen que Frau Kluge lui a donnée, il pense au mouchard Barkhausen qui a voulu le coincer de façon si maladroite, il pense au couloir de l'usine d'uniformes avec ses affiches flottant dans le courant d'air et contre lesquelles Trudel a posé sa tête. Il pense à ce menuisier déguisé, Dollfuß, qui n'arrête pas de fumer des cigarettes, les médailles et les décorations tintent de nouveau sur la poitrine de l'orateur en brun, voilà maintenant que l'attrape la petite main ferme du juge à la retraite, Fromm, qui le pousse vers l'escalier. Voilà le jeune Persicke, ses bottes miroitantes piétinant le linge, qui devient de plus en plus cireux, et dans le coin les deux hommes en sang, ivres, qui râlent et qui soupirent.

Il a un sursaut, il se serait presque endormi. Mais il y a encore quelque chose qui le dérange dans cette journée, quelque chose qu'il a très distinctement entendu et qu'il a de nouveau oublié. Il se rassied sur le sofa et il écoute longuement, de toute son attention. C'est juste, il ne s'est pas trompé. D'un ton autoritaire il appelle : « Anna ! »

Elle répond d'un ton plaintif, qui ne lui ressemble pas. « Pourquoi est-ce que tu me déranges encore, Otto ? Est-ce que je ne peux pas avoir ma tranquillité ? Je t'ai pourtant dit que je ne voulais pas parler ! »

Il continue : « Pourquoi est-ce que je dors sur le sofa si Trudel est avec toi dans le lit ? Alors mon lit est libre ? »

Pendant un instant, la pièce d'à côté est plongée dans un épais silence, puis la femme dit, presque en suppliant : « Mais père, Trudel dort vraiment dans ton lit ! Je suis toute seule dans le mien, j'ai tellement mal partout... »

Il l'interrompt : « Tu ne dois pas me mentir, Anna. Chez vous, il y en a trois qui respirent, je l'ai bien entendu. Qui est-ce qui dort dans mon lit ? »

Silence, long silence. Puis la femme dit fermement : « Ne pose pas tant de questions. Moins j'en sais, mieux je me porte. Tais-toi, ça vaut mieux, Otto ! »

Et lui, inflexible : « Dans cette maison, c'est moi le maître. Dans cette maison, il n'y a pas de secret pour moi. Parce que c'est moi qui dois répondre de tout, voilà pourquoi. Qui est-ce qui dort dans mon lit ? »

Long silence, long. Puis une voix grave de vieille femme dit : « C'est moi, Herr Quangel, Frau Rosenthal. Et votre femme et vous-même, vous ne devez pas vous attirer d'ennuis à cause de moi, je m'habille tout de suite. Je remonte aussitôt chez moi !

— Vous ne pouvez pas retourner chez vous, Frau Rosenthal. Les Persicke sont là-haut, et quelques autres gars encore. Restez maintenant dans mon lit. Et demain matin, à la première heure, à six ou à sept heures, descendez chez le vieux juge Fromm et sonnez à sa porte, à l'entresol. Il va vous aider, il me l'a dit.

— Je vous remercie bien, Herr Quangel.

— Vous pouvez remercier le vieux juge, pas moi. Je vous mets tout juste à la porte. Bien, et maintenant, c'est à toi, Trudel...

— Moi aussi je dois partir, père ?

— Oui, tu le dois. C'était ta dernière visite chez nous, et tu sais aussi pourquoi. Peut-être qu'Anna viendra te voir parfois, mais je ne crois pas. Quand elle aura retrouvé la raison et que j'aurai bien discuté avec elle... »

La femme crie presque : « Mais je ne vais pas te laisser faire, alors je m'en vais moi aussi. Alors tu pourras rester tout seul chez toi ! Tu ne penses qu'à ta tranquillité...

— Exact ! l'interrompt-il vivement. Je ne veux rien laisser au hasard, et par-dessus tout, je ne veux pas être mêlé aux affaires hasardeuses des autres. Si je dois donner ma tête à couper, alors je ne veux pas que ce soit à cause de la bêtise d'un autre, mais bien parce que j'aurai fait ce que je voulais faire. Je n'ai pas dit que j'allais faire quelque chose. Mais si je fais quelque chose, alors je ne le ferai qu'avec toi toute seule, avec personne d'autre, même si c'est une gentille fille comme la Trudel ou bien une vieille dame sans défense comme vous, Frau Rosenthal. Je ne dis pas que c'est juste comme je fais. Mais autrement, je peux pas faire. Je suis comme ça, et je ne veux pas être autrement. Bon, et maintenant, je veux dormir ! »

Sur ces mots, Otto Quangel se rallonge à nouveau. Dans l'autre pièce, elles marmonnent encore doucement, mais cela ne le dérange pas. Il le sait : sa volonté sera faite. Demain matin, son logement sera de nouveau propre, et Anna va obéir elle aussi. Plus d'histoires qui partent dans tous les sens.

Et lui tout seul. Lui tout seul. Seulement lui !

Il s'endort, et si quelqu'un le voyait maintenant dans son sommeil, il le verrait sourire, il verrait un sourire féroce sur ce visage dur, sec, qui ressemble à une tête d'oiseau, un sourire féroce, combatif, mais certes pas méchant.

Ce qui arriva le mercredi matin

Tous les événements racontés jusqu'ici s'étaient passés un mardi. Le matin du mercredi suivant, très tôt, entre cinq et six heures, Frau Rosenthal quitta l'appartement des Quangel avec Trudel Baumann. Otto Quangel dormait encore profondément. Frau Rosenthal, empêtrée d'elle-même, inquiète au dernier degré, son étoile jaune sur la poitrine, alla jusqu'à la porte de Fromm accompagnée de Trudel. Puis Trudel remonta d'un demi-étage, bien résolue à défendre la vieille femme, avec sa vie ou son honneur s'il le fallait, par exemple contre la venue éventuelle d'un des Persicke.

Trudel regarda Frau Rosenthal appuyer sur la sonnette. La porte s'ouvrit presque aussitôt, comme si quelqu'un l'attendait déjà de l'autre côté. On échangea doucement quelques mots, puis Frau Rosenthal entra, la porte se referma, et Trudel Baumann redescendit pour sortir dans la rue. L'immeuble était déjà ouvert.

Les deux femmes avaient eu de la chance. Bien qu'il fût tôt, et bien que se lever tôt ne fût pas le moins du monde dans les habitudes des Persicke, les deux SS étaient pourtant, pas moins de cinq minutes plus tôt, passés dans l'escalier. À cinq minutes près, une rencontre avait été évitée, qui se serait forcément mal terminée, tout au moins pour Frau Rosenthal, au vu de la brutalité et de la bêtise bornée des deux garçons.

Les deux SS n'étaient pas tout seuls eux non plus. Leur frère Baldur leur avait donné l'ordre de mettre Barkhausen et Enno Kluge dehors (Baldur avait entre-temps étudié ses papiers), et de les rendre à leurs femmes. Les deux cambrioleurs amateurs étaient encore à moitié abrutis par la trop grande quantité d'alcool ingurgitée et par la raclée qu'ils avaient reçue. Baldur Persicke avait toutefois réussi à leur faire comprendre qu'ils s'étaient comportés comme des salauds, qu'ils ne devaient qu'à la grande philanthropie des Persicke de n'avoir pas été aussitôt remis entre les mains de la police, et que le moindre bavardage les y conduirait inéluctablement. En outre, ils ne devaient plus jamais se montrer chez les Persicke et ils ne connaissaient d'ailleurs aucun Persicke. S'ils devaient toutefois avoir l'outrecuidance de revenir dans le logement de Frau Rosenthal, ils seraient inmanquablement livrés à la Gestapo.

Baldur avait répété ces mots encore et encore, assortis de menaces et d'insultes, jusqu'à ce qu'ils semblent être enfin tout à fait gravés dans leurs cerveaux débiles. Ils étaient restés assis l'un en face de l'autre à la table des Persicke, dans une semi-pénombre, Baldur entre eux, sans cesse causant, menaçant, fulgurant. Les deux SS étaient vautrés sur le sofa, silhouettes sombres et menaçantes malgré les cigarettes toujours allumées. Ils étaient aussi peu rassurés que s'ils avaient attendu la condamnation d'un tribunal, on aurait dit que la mort les menaçait. Ils tanguaient sur leurs chaises et tentaient de comprendre ce qu'il y avait à comprendre. Ils s'assoupissaient par intermittence et étaient aussitôt réveillés par un douloureux coup de poing de Baldur. Tout ce qu'ils avaient planifié, et accompli, et souffert, leur paraissait un rêve irréel, ils ne souhaitaient plus qu'une seule chose, dormir et oublier.

En fin de compte, Baldur les renvoya avec ses frères. Dans leurs poches, Barkhausen et Kluge avaient, sans le savoir, à peu près cinquante marks en petites coupures. Baldur s'était résolu à ce nouveau et douloureux sacrifice, qui faisait provisoirement de l'entreprise Rosenthal une opération à pure perte pour les Persicke. Mais il se disait que si les maris revenaient chez leurs femmes sans argent du tout, battus, incapables d'aller travailler, il y aurait beaucoup plus de cris et de questions que si les deux gars,

ivres morts, avaient sur eux un peu d'argent. Et il comptait bien que, vu l'état des deux hommes, les femmes trouveraient l'argent sur eux.

Le plus âgé des Persicke, qui devait ramener Barkhausen chez lui, avait accompli sa mission en dix minutes, ces dix minutes pendant lesquelles Frau Rosenthal avait rejoint l'appartement de Fromm, et Trudel Baumann était sortie dans la rue. Il avait simplement pris Barkhausen par la peau du dos, l'avait traîné de l'autre côté de la cour, l'avait posé par terre devant le logement des Barkhausen et avait réveillé la femme en tapant brutalement sur la porte à coups de poing. Lorsqu'elle avait reculé, effrayée par la silhouette sombre et menaçante, il lui avait crié : « J'te ramène ton gars, sale putain ! Vire le client qu'est dans ton lit et reprends ton gars en échange ! Y traîne chez nous dans l'escalier et vomit partout... »

Puis il partit, laissant Otti s'occuper du reste. Elle avait eu bien de la peine à déshabiller Emil et à le mettre au lit, le monsieur bien comme il faut, d'un certain âge, qui était encore son hôte, avait même dû l'y aider. Puis il avait été renvoyé sans pitié – et ce malgré l'heure matinale. Et il lui était interdit de revenir la voir, peut-être pourrait-on se croiser dans un café à l'occasion, mais ici, non, plus jamais.

Car la petite Otti était prise d'une peur panique depuis qu'elle avait vu le SS Persicke à sa porte. Elle savait ce qui était arrivé à une de ses collègues qui avait certes offert ses services à ces messieurs en noir, mais qui pour tout paiement avait été envoyée en camp de concentration, déclarée comme asociale et fainéante. Elle avait cru mener une vie parfaitement à l'abri des regards, dans son logement sombre, en sous-sol ; voilà que maintenant elle avait appris qu'elle était – comme tout un chacun à cette époque – constamment espionnée. Le Persicke avait même su qu'elle avait un autre monsieur dans son lit ! Non, la petite Otti ne voulait plus pour l'instant recevoir d'autres hommes. Pour la centième fois de sa vie, elle se promit solennellement de s'amender.

Cette décision lui fut plus facile lorsqu'elle découvrit quarante-huit marks dans la poche d'Emil. Elle fourra l'argent dans son bas et décida d'attendre ce qu'Emil allait raconter de ses aventures, elle, en tout cas, elle n'avait pas vu d'argent.

La tâche du deuxième Persicke était autrement plus difficile, surtout parce que le chemin à parcourir était beaucoup plus long, les Kluge habitant de l'autre côté sur le Friedrichshain. Enno était aussi peu en mesure de marcher que Barkhausen, mais Persicke ne pouvait pas le prendre par le col ou le traîner par le bras dans la rue. D'ailleurs il était gêné de devoir se montrer en compagnie d'un homme brisé, d'un homme ivre, car le mépris qu'il ressentait pour ses semblables et pour lui-même était à la mesure de l'admiration qu'il avait pour son uniforme.

De même, il était vain d'ordonner à Kluge de marcher juste devant ou derrière lui, il en venait toujours à s'asseoir par terre, à trébucher, à s'accrocher aux arbres et aux murs, ou à heurter les passants. Un coup de poing, un ordre même donné du ton le plus vif, n'auraient servi à rien, le corps ne voulait plus, et pour lui donner la dérouillée qui l'aurait peut-être, tout de même, dégrisé, les rues étaient déjà trop animées. Persicke avait le front en sueur, les muscles de sa mâchoire se crispaient de fureur, et il se jura de dire à cette teigne de Baldur le fond de sa pensée quant à ce genre de missions.

Il devait éviter les rues principales, faire des détours dans les rues parallèles plus calmes. Alors il prenait Kluge sous le bras et il le portait souvent deux ou trois coins de rue plus loin, jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus. Il fut aussi ennuyé pendant un temps à cause d'un flic qui avait remarqué ce transport matinal plutôt violent, et qui l'avait suivi sur tout son secteur, obligeant ainsi Persicke à se comporter avec douceur et attention.

Mais il prit sa revanche lorsqu'ils arrivèrent enfin au Friedrichshain. Il posa Kluge sur un banc derrière un buisson et le travailla si longtemps au corps que l'homme resta inconscient pendant dix minutes. Ce petit parieur, que rien au monde n'intéressait réellement, hormis les chevaux de course que de sa vie il n'avait d'ailleurs jamais vus que dans les journaux, cette créature qui ne pouvait ressentir ni amour ni haine, ce tire-au-flanc, ce bon à rien qui avait employé tous les recoins de son cerveau rabougri pour s'épargner de réels efforts, cet homme, Enno Kluge, blême, peu exigeant, insipide, garda de sa

rencontre avec les Persicke une peur panique pour tous les uniformes du parti, une peur qui allait dorénavant paralyser son âme et son esprit lorsqu'il côtoierait de nouveau ce genre de personnes, comme on le verra plus loin.

Une bonne branlée dans les côtes le réveilla, une bonne raclée dans le dos le remit au trot, et il trotta donc, lâche comme un chien battu devant son tortionnaire, jusqu'au logement de sa femme. Mais la porte était verrouillée : la factrice Eva Kluge, qui avait désespéré dans la nuit même de son fils et ainsi également de la vie, s'était remise à sa routine, la lettre à son fils Max dans la poche, mais avec bien peu d'espoir et de foi dans le cœur. Elle distribuait le courrier comme elle le faisait depuis des années, c'était toujours mieux que de rester à la maison à ne rien faire, torturée par de bien tristes pensées.

Persicke, après s'être bien assuré que la femme n'était vraiment pas chez elle, sonna à la porte voisine, comme par hasard la porte de cette même Frau Gesch qui la veille avait aidé Enno à s'infiltrer dans le logement de sa femme avec un mensonge. Persicke poussa tout bonnement le pauvre bougre dans les bras de la femme et il dit : « Voilà ! Occupez-vous donc du bonhomme, il est du coin apparemment ! » Et il partit.

Frau Gesch était bien décidée à ne plus jamais se mêler des affaires des Kluge. Mais le pouvoir d'un SS était si grand, si grande la peur qu'ils inspiraient à chaque citoyen, qu'elle accueillit Kluge sans protester, elle l'assit à la table de sa cuisine, et lui servit du café et du pain. (Son mari était déjà parti au travail.) Frau Gesch vit bien à quel point le petit Kluge était épuisé, elle vit aussi à son visage, à sa chemise déchirée, à la tache sur son manteau, qu'il avait été longuement maltraité. Comme Kluge lui avait été confié par un SS, elle se garda bien de lui poser la moindre question. Oui, elle l'aurait plutôt mis à la porte que de l'entendre raconter ce qu'il lui était arrivé. Elle ne voulait rien savoir. Si elle ne savait rien, elle ne pourrait rien déclarer non plus, ne pourrait pas en dire trop, pas bavarder, elle ne se mettrait donc pas en danger.

Kluge mastiqua lentement son pain, but son café. De grosses larmes de douleur et d'épuisement coulaient sur son visage. La Gesch lui jetait de temps à autre des regards scrutateurs, en biais, sans dire un mot. Puis, quand il eut enfin terminé, elle lui demanda : « Et où c'que vous voulez aller maintenant ? Votre femme elle vous r'prendra pas, vous l'savez bien pourtant ! »

Il ne répondit pas, son regard restait fixé devant lui.

« Et c'est que vous pouvez pas rester chez moi non plus. D'abord le Gustav, il permettrait pas, et puis après, j'ai pas tellement envie de devoir tout mett' sous clé. Où ce que vous voulez aller, donc ? »

Il ne répondit pas non plus.

La Gesch s'échauffa : « Mais moi je m'en vas vous mett' dehors, à la porte ! Là tout de suite que j'le fais ! Ou bien ? »

Il dit avec peine : « Tutti – vieille copine... » Et il pleura de nouveau.

« Sacré nom de nom, quelle fiotte ! dit la Gesch d'un ton méprisant. Si moi j'ma mettais à chialer chaque fois que j'a un pet d'travers ! Alors Tutti – comment qu'c'est son vrai nom et où qu'c'est qu'elle habite ? »

Après l'avoir questionné et menacé longuement, elle apprit qu'Enno Kluge ne connaissait pas le vrai nom de Tutti, mais qu'il se sentait capable de retrouver où elle habitait.

« Ah ben voilà ! dit la Gesch. Mais pouvez pas y aller tout seul, là comme vous êtes, le premier flic qui passe va vous arrêter. J'veux ben vous amener. Mais si c'est-y pas le bon endroit, j'vous laisse en plan, tout net, dans la rue. Y a pas l'temps pour chercher longtemps, c'est que j'dois travailler, moi ! »

Il quémarda : « Je peux dormir un peu d'abord ? »

Elle se décida après une petite hésitation : « Mais pas plus d'une heure ! Dans une heure, ça dégage là-d'dans ! Là, mettez-vous su'le canapé, j'vous couvre ! »

Elle n'était pas encore revenue près de lui avec la couverture qu'il était déjà endormi.

Le vieux juge Fromm avait lui-même ouvert la porte à Frau Rosenthal. Il l'avait conduite dans son bureau dont les murs étaient entièrement tapissés de livres, et il l'avait installée dans un fauteuil. Une lampe était allumée, un livre ouvert sur la table. Puis le vieux monsieur apporta lui-même un plateau avec une théière et une tasse, du sucre, ainsi que deux fines tranches de pain, et il dit à l'angoissée : « Commencez par prendre votre petit déjeuner, je vous en prie, Frau Rosenthal, nous parlerons ensuite ! » Et lorsqu'elle voulut lui adresser ne serait-ce qu'un mot de remerciement, il lui dit d'un ton amical : « Non, je vous en prie, vraiment, prenez d'abord votre petit déjeuner. Faites exactement comme si vous étiez ici chez vous, c'est ce que je fais moi aussi ! »

Sur quoi il reprit son livre posé sous la lampe et commença à lire, pendant que sa main gauche caressait machinalement son bouc argenté, de haut en bas. Il semblait avoir complètement oublié sa visiteuse.

Tout doucement, la vieille Juive angoissée retrouva un petit peu d'assurance. Depuis des mois, elle n'avait plus vécu que dans l'angoisse et le désordre, au milieu de valises et de malles, s'attendant constamment à la plus brutale des agressions. Depuis des mois, elle ne connaissait plus ni foyer, ni tranquillité, ni paix, ni plaisir. Et voilà qu'elle était maintenant assise ici, auprès d'un vieux monsieur qu'elle avait auparavant à peine croisé dans l'escalier ; sur les murs étaient alignés de nombreux livres avec leurs reliures en cuir brun clair et brun foncé, près de la fenêtre il y avait un grand secrétaire en acajou, des meubles comme elle en avait possédé dans les premiers temps de son mariage, au sol un tapis de Zwickau un peu usé. Et par-dessus le marché ce vieux monsieur qui lisait, qui caressait constamment sa barbichette, une petite barbe exactement comme celle que portaient beaucoup de Juifs, et avec ça cette longue robe de chambre qui lui rappelait un peu le caftan de son père.

C'était comme si, grâce à une formule magique, tout ce monde de boue, de sang et de larmes avait été englouti et qu'elle vivait de nouveau l'époque où ils étaient encore des personnes estimées et respectées, et non pas de la vermine traquée dont il fallait se débarrasser.

Elle passa involontairement la main dans ses cheveux, son visage prit de lui-même une autre expression. Il y avait donc encore des îlots de tranquillité dans ce monde, même ici à Berlin.

« Je vous suis très reconnaissante, monsieur le juge », dit-elle. Même sa voix avait un ton différent, plus ferme.

Il leva d'un coup les yeux de son livre. « Buvez votre thé, je vous en prie, tant qu'il est encore chaud, et mangez votre pain. Nous avons beaucoup de temps devant nous, il n'y a aucune raison de se précipiter. »

Et il se mit à lire de nouveau. Obéissante, elle but alors son thé, mangea son pain, bien qu'elle eût largement préféré discuter avec le vieux monsieur. Mais elle voulait lui obéir en tout, elle ne voulait pas déranger la paix de son logement. Elle regarda à nouveau autour d'elle. Non, tout cela devait rester comme c'était maintenant. Elle ne le mettrait pas en danger. (Trois ans plus tard, une bombe réduirait ce foyer en poussière et le vieux monsieur très soigné mourrait dans la cave dans de longues souffrances...)

Elle dit, en reposant sa tasse vide sur le plateau : « Vous êtes très généreux avec moi, monsieur le juge, et vous êtes très courageux. Mais je ne veux pas vous mettre, vous et votre foyer, inutilement en danger. Tout cela ne sert à rien. Je retourne dans mon appartement. »

Le vieux monsieur l'avait attentivement regardée pendant qu'elle parlait, et voilà qu'il ramenait dans son fauteuil la femme qui s'était déjà levée. « S'il vous plaît, restez donc encore un peu assise, Frau Rosenthal ! »

Elle s'exécuta à contrecœur. « Vraiment, monsieur le juge, je suis très sérieuse...

— Écoutez-moi d'abord. Moi aussi ce que je vais vous dire est très sérieux. En ce qui concerne déjà le danger dans lequel vous me mettez, sachez que j'ai toujours été au cœur du danger, toute ma vie depuis que j'ai commencé à exercer. J'ai toujours été juge à la cour d'appel, et dans certains milieux on m'appelait seulement Fromm le sanguinaire ou Fromm le bourreau. » Il sourit en la voyant sursauter

d'effroi. « J'ai toujours été quelqu'un de calme, et aussi de doux, mais mon destin a voulu que je doive, dans toute ma carrière, prononcer ou confirmer vingt et une condamnations à mort. J'ai une souveraine à qui je dois obéir, elle me gouverne, moi, vous, le monde, même le monde là-dehors maintenant, et cette souveraine, c'est la justice. J'ai toujours cru en elle, je crois toujours en elle aujourd'hui, j'ai fait de la justice ma seule et unique ligne de conduite pour tous mes actes... »

Pendant qu'il s'exprimait ainsi, il allait et venait dans la pièce, les mains dans le dos, en restant toujours dans le champ de vision de Frau Rosenthal. Ses mots venaient tranquillement et sans passion à ses lèvres, il parlait de lui comme s'il s'agissait d'un homme du passé, qui n'existait plus. Frau Rosenthal écoutait, captivée par chacune de ses paroles.

« Néanmoins, continua le juge, je parle de moi au lieu de parler de vous, une méchante habitude qu'ont tous ceux qui vivent dans une grande solitude. Pardonnez-moi, abordons encore d'un mot la question du danger. J'ai reçu des lettres de menaces, j'ai été agressé, on a tiré sur moi, pendant dix ans, vingt ans, trente ans... Maintenant, Frau Rosenthal, me voici ici, un monsieur qui a vieilli, et je lis mon Plutarque. Le danger ne signifie rien pour moi, il ne m'angoisse pas, il ne préoccupe pas mon cerveau ou mon cœur. Ne parlez pas du danger, Frau Rosenthal... »

— Mais ce sont pourtant des gens différents aujourd'hui, le contredit Frau Rosenthal.

— Ne vous ai-je pas dit que ces menaces venaient de la part de criminels et de leurs complices ? Vous voyez donc ! » Il sourit doucement. « Ce ne sont pas des gens différents. Ils sont un tout petit peu plus nombreux, et les autres sont devenus un tout petit peu plus lâches, mais la justice est restée la même, et j'espère que nous vivrons tous les deux le moment de sa victoire. » Il resta un moment immobile, très droit. Puis il reprit son va-et-vient. Il dit doucement : « Et la victoire de la justice ne sera pas la victoire du peuple allemand d'aujourd'hui ! »

Il se tut, puis il repartit d'un ton plus léger : « Non, vous ne pouvez pas retourner dans votre logement. Les Persicke y ont été cette nuit, vous savez, ces gens du parti qui habitent au-dessus de chez moi. Les clés de l'appartement sont entre leurs mains, ils vont garder votre logement sous constante surveillance. Vous y seriez en danger tout à fait inutilement. »

— Mais je dois m'y trouver quand mon mari reviendra ! implora Frau Rosenthal.

— Votre mari », dit le juge Fromm d'un ton amical et réconfortant, « votre mari ne peut pour l'instant pas vous rendre visite. Il se trouve en ce moment à la maison d'arrêt de Moabit, il est accusé d'avoir dissimulé plusieurs comptes à l'étranger. Il est donc pour l'instant en sécurité tant que l'on réussit à entretenir l'intérêt du procureur et de l'administration fiscale pour cette procédure. »

Le vieux juge sourit doucement, il regarda Frau Rosenthal d'un air encourageant et il reprit son va-et-vient.

« Mais comment pouvez-vous savoir cela ? » s'exclama Frau Rosenthal.

Il fit un geste d'apaisement. Il dit : « Un vieux juge entend toujours des choses à droite à gauche, même quand il n'est plus en fonction. Cela vous intéressera aussi de savoir que votre mari a un avocat efficace et capable, et que, compte tenu des circonstances, il est convenablement traité. Je ne vous dirai pas le nom ni l'adresse de l'avocat, il ne souhaite pas recevoir de visite dans cette affaire... »

— Mais peut-être que je peux rendre visite à mon mari à Moabit ! s'exclama Frau Rosenthal tout agitée. Je pourrais lui apporter du linge – qui s'occupe donc de son linge là-bas ? Et puis des affaires de toilette, et peut-être un peu de quoi manger... »

— Chère Frau Rosenthal », dit le juge en retraite, et il posa une main ferme sur ses épaules, une main toute tachée de vieillesse, avec des veines bleues saillantes. « Vous ne pouvez pas rendre visite à votre mari, tout comme lui ne peut pas non plus vous rendre visite. Une telle visite ne servirait à rien car vous n'arriveriez pas jusqu'à lui et cela ne fera que vous nuire. »

Il la regarda. Soudain ses yeux ne souriaient plus, et sa voix était sévère. Elle comprit que ce petit homme doux et bienveillant avait un jour été surnommé Fromm le sanguinaire, Fromm le bourreau, qu'il

obéissait à une loi implacable en lui, sûrement cette justice dont il avait parlé.

« Frau Rosenthal, dit doucement Fromm le sanguinaire, vous êtes mon invitée – tant que vous respecterez les lois de l'hospitalité dont je vais tout de suite vous dire quelques mots. Ceci est la première des règles de l'hospitalité : dès l'instant où vous agirez de votre propre initiative, dès l'instant où la porte de ce logement se sera, une fois, une seule fois, refermée derrière vous, elle ne se rouvrira plus jamais, et votre nom aussi bien que celui de votre mari seront effacés derrière ce front. Vous m'avez bien compris ? »

Il toucha légèrement son front, il la regarda d'un œil perçant.

Elle murmura doucement un « Oui ».

Alors seulement il retira la main de son épaule. Ses yeux devenus graves et sombres s'éclaircirent à nouveau, il reprit son lent va-et-vient. « Je vous demande, continua-t-il d'un ton plus léger, de ne jamais quitter, en journée, la chambre que je vais vous montrer tout de suite, et de ne pas non plus vous y tenir à la fenêtre. Ma bonne est certes une personne de confiance, mais... » Il s'interrompit, agacé, et jeta un œil à son livre posé sous la lampe. Il continua : « Essayez de faire comme moi, de vivre la nuit. Vous trouverez également un léger somnifère dans la chambre, sur la table. Je vous apporterai de quoi manger dans la nuit. Si vous voulez bien me suivre maintenant ? »

Elle le suivit dans le couloir. Elle était à nouveau un peu perdue et angoissée, son hôte avait tellement changé. Mais elle se dit avec justesse que le vieux monsieur aimait sa tranquillité par-dessus tout, et n'était plus très habitué à la société des hommes. Il était maintenant fatigué de sa compagnie, il ne souhaitait qu'une chose, retrouver son Plutarque, qui que cela puisse bien être.

Le juge ouvrit une porte devant elle, alluma la lumière. « Les stores sont baissés, dit-il. Les fenêtres sont également calfeutrées, laissez cela en l'état je vous prie, sinon quelqu'un pourrait vous voir depuis le bâtiment sur cour. Je pense que vous trouverez tout ce dont vous avez besoin. »

Il la laissa un instant contempler cette chambre joyeuse et claire avec ses meubles en bouleau, la petite table de toilette haute sur pieds, toute garnie, et un lit avec un ciel en chintz fleuri. Il regarda la chambre comme quelque chose qu'il n'avait pas vu depuis longtemps et qu'il reconnaissait maintenant. Puis il dit très gravement : « C'était la chambre de ma fille. Elle est morte en 1933 – pas ici, non, pas ici. N'ayez pas peur ! »

Il lui donna rapidement la main. « Je ne fermerai pas la porte à clé, Frau Rosenthal, dit-il, mais je vous demande de la verrouiller aussitôt derrière moi. Vous avez une montre ? Bien ! À dix heures ce soir je viendrai frapper chez vous. Bonne nuit ! »

Il s'en alla. Il se retourna encore une fois dans l'encadrement de la porte. « Vous serez très seule avec vous-même dans les prochains jours, Frau Rosenthal. Essayez de vous y habituer. La solitude peut avoir beaucoup de bons côtés. Et n'oubliez pas : chaque personne compte, chaque survivant, vous aussi, vous, précisément ! Pensez à vous enfermer à clé ! »

Il était parti si doucement, il avait refermé si doucement la porte derrière lui qu'elle remarqua trop tard qu'elle ne lui avait pas souhaité bonne nuit, et qu'elle ne l'avait pas remercié non plus. Elle se hâta vers la porte, mais elle se raisonna le temps d'y arriver. Elle poussa seulement le verrou, puis elle se laissa tomber sur la première chaise venue, ses jambes tremblaient. Dans le miroir de la petite table de toilette, elle regarda son visage blême, gonflé par les larmes et les nuits sans sommeil. Elle hocha lentement la tête d'un air triste en direction de ce visage.

C'est toi, Sara, se dit-elle. Lore, qu'on appelle maintenant Sara. Tu as été une femme d'affaires habile et compétente, toujours active. Tu as eu cinq enfants, l'un vit au Danemark, un autre en Angleterre, deux aux USA, et un dernier est ici au cimetière juif, près de la Schönhauser Allee. Je ne suis pas fâchée quand ils m'appellent Sara(10). Lore s'est de plus en plus transformée en Sara ; sans qu'ils l'aient cherché, ils ont fait de moi une fille de mon peuple. C'est un vieux monsieur bon et distingué, mais il m'est si étranger, si étranger... Je ne pourrai jamais vraiment discuter avec lui comme j'ai parlé avec Siegfried.

Je crois qu'il est froid. Bien qu'il soit bienveillant, il est froid. Même sa bonté est froide. C'est à cause de la loi à laquelle il est soumis, cette justice. Je n'ai jamais été soumise qu'à une seule loi : aimer mes enfants et mon mari, et les aider à avancer dans la vie. Et me voilà maintenant chez ce vieil homme et tout ce que je suis m'a quittée. C'est cette solitude dont il a parlé. Il n'est pas encore sept heures et demie du matin, et je ne vais pas le revoir avant dix heures ce soir. Quinze heures et trente minutes, seule avec moi-même – qu'est-ce que je vais bien pouvoir apprendre sur moi que je ne saurais pas encore ? J'ai peur, j'ai tellement peur ! Je crois que je vais crier, même dans mon sommeil, je vais crier de peur ! Quinze heures et trente minutes ! Il aurait au moins pu rester avec moi pendant cette demi-heure-là. Mais il tenait absolument à retourner à son vieux bouquin. Les gens ne signifient rien pour lui, malgré toute sa bonté, seule sa justice signifie quelque chose pour lui. Il fait ça parce qu'elle l'exige de lui, pas pour moi. Son action aurait de la valeur à mes yeux uniquement s'il l'avait faite pour moi !

Elle fait un lent signe de tête au visage de Sara dans le miroir, ravagé par l'affliction. Elle se retourne pour regarder le lit. La chambre de ma fille. Elle est morte en 1933. Pas ici ! Pas ici ! ses mots fusent dans sa tête. Elle frémit. La façon dont il l'a dit. Sûrement que cette fille a aussi été... tuée, par eux, mais il n'en parlera jamais, et je n'oserai jamais lui poser de questions. Non, je ne peux pas dormir dans cette chambre, elle est horrible, inhumaine. Qu'il me donne la chambre de sa bonne, un lit encore chaud de la chaleur d'un corps, d'un véritable être humain ayant dormi dedans. Je ne pourrai jamais dormir ici. Je ne peux que crier ici...

Elle effleure les petits pots et les petites boîtes sur la table de toilette. Des crèmes séchées, de la poudre qui s'émiette, des rouges à lèvres qui ont viré au vert – et elle est morte depuis 1933. Sept années. Je dois faire quelque chose. Comme les pensées se précipitent en moi – l'angoisse, voilà. Maintenant que j'ai atteint cet îlot de paix, mon angoisse revient. Je dois faire quelque chose. Je ne dois pas rester aussi seule avec moi-même.

Elle fouilla dans son sac. Elle y trouva du papier et un crayon. Je vais écrire aux enfants, Gerda à Copenhague, Eva à Ilford, Bernhard et Stefan à Brooklyn. Mais cela n'a pas de sens, la poste ne fonctionne plus, c'est la guerre. Je vais écrire à Siegfried, d'une façon ou d'une autre j'arriverai bien à faire passer la lettre à Moabit. Si cette vieille bonne est vraiment une personne de confiance. Le juge n'aura pas besoin de s'en rendre compte, et je peux lui donner de l'argent ou des bijoux. J'en ai encore assez...

Elle les sortit aussi de son sac à main, elle posa devant elle l'argent emballé dans un paquet, les bijoux. Elle prit un bracelet dans la main. C'est Siegfried qui me l'a offert lorsque j'ai eu Eva. C'était ma première naissance, j'ai beaucoup souffert. Comme il a ri lorsqu'il a vu l'enfant ! Son ventre en tremblait de rire. Tout le monde riait en voyant l'enfant avec sa tête couverte de frisettes toutes noires, avec ses lèvres épaisses. Un bébé nègre blanc, disaient-ils. Je trouvais qu'Eva était belle. C'est à cette époque qu'il m'offrit le bracelet. Il avait coûté très cher ; il avait dû en donner tout l'argent qu'il avait gagné pendant une semaine du blanc. J'étais très fière d'être mère. Le bracelet ne signifiait rien pour moi. Maintenant Eva a déjà trois filles, et son Harriet a neuf ans. Combien de fois doit-elle penser à moi, là-bas, à Ilford. Mais quoi qu'elle puisse penser, elle ne pourra jamais imaginer que sa mère est assise ici, dans la chambre d'une morte chez le sanguinaire Fromm, qui ne sert que la justice. Toute seule avec elle-même...

Elle posa le bracelet, prit une bague. Elle passa toute la journée devant ses affaires à murmurer pour elle-même, elle s'accrochait à son passé, elle ne voulait pas penser à qui elle était aujourd'hui.

Épisodiquement, elle était saisie de sauvages crises d'angoisse. Elle fut une fois tout près de la porte, elle se dit : si seulement je savais qu'ils ne torturent pas les gens longtemps, qu'ils le font vite et sans douleur, j'irais à eux. Je ne supporte plus cette attente, et c'est sans doute tout à fait inutile. Un jour ils finiront bien par m'attraper. Pourquoi est-ce que chaque personne, chaque survivant compte tant, pourquoi moi précisément ? Les enfants penseront de moins en moins à moi, les petits-enfants pas du tout, Siegfried

là-bas, à Moabit, mourra bientôt lui aussi. Je ne comprends pas ce que le juge a bien voulu dire, il faut que je lui demande ce soir. Mais il ne fera sans doute que sourire et dire quelque chose qui ne m'avancera pas, parce que je suis un véritable être humain, aujourd'hui encore, de chair et d'os, une Sara devenue vieille.

Elle s'appuya de la main sur la table de toilette, elle contempla d'un air sombre son visage recouvert d'un filet de petites rides. Des petites rides que les soucis, l'angoisse, la haine et l'amour avaient tracées. Puis elle retourna à sa table, à ses bijoux. Elle compta, juste pour passer le temps, elle compta et recompta encore ses billets ; plus tard elle essaya de les classer par série et par numéro. De temps à autre elle écrivait aussi une phrase dans la lettre pour son mari. Mais cela ne devint pas une lettre, seulement quelques questions : comment était-il installé, que recevait-il à manger, ne pouvait-elle pas s'occuper de son linge ? Des petites questions sans importance. Et : Elle allait bien. Elle était en sécurité.

Non, ce n'était pas une lettre, mais un bavardage vain, et faux par-dessus le marché. Elle n'était pas en sécurité. Jamais encore, pendant ces horribles mois qui venaient de passer, elle ne s'était sentie aussi en danger que dans cette chambre silencieuse. Elle savait qu'elle allait devoir se métamorphoser ici, elle ne pourrait pas échapper à elle-même. Et elle avait peur de ce qu'elle pouvait devenir. Peut-être devrait-elle subir et supporter des choses encore plus terribles, elle qui, sans qu'elle le veuille, s'était déjà transformée de Lore en Sara. Elle ne voulait pas, elle avait peur.

Plus tard elle s'allongea tout de même sur le lit, et lorsque son hôte frappa à sa porte vers dix heures, son sommeil était si profond qu'elle ne l'entendit pas. Il ouvrit précautionneusement la porte avec une clé, et lorsqu'il vit la dormeuse, il hocha la tête et sourit. Il apporta un plateau avec un repas, le posa sur la table, et lorsqu'il poussa pour cela les bijoux et l'argent, il hocha la tête et sourit de nouveau. Il sortit doucement de la chambre, il referma le verrou, la laissa dormir...

Et c'est ainsi que Frau Rosenthal, dans les trois jours de sa « captivité », ne vit pas âme qui vive. Elle manqua toutes les nuits, elle dormait, et se réveillait pour passer une épouvantable journée, tourmentée d'angoisses. Le quatrième jour, ayant perdu à moitié la tête, elle fit alors quelque chose...

C'est toujours mercredi

La Gesch n'avait pas pu se résoudre, une heure plus tard, à réveiller le petit homme allongé sur son sofa. Il avait l'air si pitoyable, plongé dans un sommeil d'épuisement, les taches sur son visage commençaient déjà à devenir rouges et bleues. Sa lèvre inférieure était poussée en avant comme le font les enfants tristes, et parfois ses paupières tremblaient et sa poitrine se soulevait avec un profond soupir comme s'il allait, là, dans son sommeil, se mettre à pleurer.

Lorsqu'elle eut fini de préparer le déjeuner, elle le réveilla et lui donna à manger. Il marmonna quelque chose qui ressemblait à un merci. Il mangea comme un loup en lui jetant quelques regards, mais il ne parla pas une seule fois de ce qui s'était passé.

Finalement elle dit : « Voilà, j'peux pas vous en donner plus, sinon y en aura pu assez pour Gustav. Rallongez-vous su'le sofa, et dormez encore un peu, je m'occupe de voir avec vot' femme... »

Il marmonna de nouveau quelque chose d'indistinct, impossible de savoir si c'était une approbation ou une protestation. Mais il se rallongea volontiers sur le sofa, et une minute plus tard il était à nouveau profondément endormi.

Lorsque tard dans l'après-midi Frau Gesch entendit la porte de sa voisine, elle se glissa sans un bruit dans le couloir et frappa. Eva Kluge ouvrit aussitôt mais elle se tenait de telle sorte dans la porte qu'elle empêchait l'accès à son appartement. « Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle, hostile.

— Excusez-moi, Frau Kluge, commença la Gesch, de vous déranger à nouveau. Mais votre mari est chez moi, il dort. Y a un flic de la SS qui l'a traîné jusqu'ici ce matin, vous deviez tout juste être partie. »

Eva Kluge persista dans son silence hostile, et la Gesch continua : « Ils l'ont drôlement arrangé, y a pas un seul bout de peau qui y soit pas passé. Votre mari peut ben être comme il est, mais vous pouvez pas le mettre dehors dans cet état. Venez voir par vous-même, Frau Kluge ! »

Elle dit, inflexible : « Je n'ai plus de mari, Frau Gesch. Je vous l'ai dit, je ne veux plus entendre parler de lui. »

Et elle voulut rentrer dans son appartement. La Gesch dit en toute hâte : « Ne soyez pas si pressée, Frau Kluge. C'est tout de même votre mari. Vous avez eu des enfants avec lui... »

— Et de ça je suis particulièrement fière, Frau Gesch, particulièrement fière !

— Ça peut arriver qu'on soit inhumain, Frau Kluge, et là, ce que vous voulez faire, c'est inhumain. C't homme-là il peut pas sortir comme ça dans la rue.

— Et ce qu'il m'a fait subir pendant toutes ces années, c'était peut-être humain ? Il m'a torturée, il a tout brisé dans ma vie, et en fin de compte il a même réussi à me prendre mon fils préféré – et avec un type comme ça faudrait que je sois humaine, simplement parce qu'il s'est pris une dérouillée par les SS ? Mais j'y pense même pas ! Et tous les coups du monde le feront pas changer non plus ! »

Sur ces mots violents et véhéments, Frau Kluge claqua la porte à la figure de Frau Gesch, lui ôtant ainsi toute possibilité de réponse. C'est qu'elle n'était plus capable de supporter encore des discussions. Simplement pour y échapper, elle aurait peut-être même repris le bonhomme dans son appartement et elle l'aurait regretté encore et toujours !

Elle s'assit sur une chaise dans la cuisine, elle fixa son regard sur la flamme bleue du gaz et elle repensa à sa journée. Des discussions, des discussions à n'en plus finir. Depuis qu'elle avait déclaré au directeur du bureau qu'elle voulait quitter le parti, et ce tout de suite, il n'y avait plus eu que des

discussions. Elle avait été dispensée de sa tournée, mais en revanche elle avait été interrogée sans discontinuer ; ce qu'ils voulaient surtout, c'était savoir pourquoi donc elle souhaitait quitter le parti. Quelles raisons elle avançait donc. Elle avait obstinément répondu, immuable : « Cela ne regarde personne. Je ne discuterai pas de pourquoi je veux le faire. Et ce aujourd'hui même ! »

Mais plus elle refusait de répondre, plus ils devenaient hargneux. Rien d'autre ne semblait les intéresser, ils voulaient seulement savoir « pourquoi ». Vers midi, deux civils étaient alors arrivés avec leur serviette sous le bras, et ils l'avaient questionnée sans interruption. Elle devait raconter sa vie entière, ses parents, ses frères et sœurs, son mariage...

Tout d'abord elle s'était empressée de leur répondre, contente d'échapper aux incessantes questions sur les raisons de sa démission du parti. Mais ensuite, alors qu'elle avait dû aborder son mariage, elle s'était de nouveau entêtée comme une mule. Après le mariage viendraient les enfants, et elle ne pourrait pas parler de Karlemann sans que ces renards rusés remarquent que quelque chose clochait.

Non, là-dessus non plus elle ne dirait rien. Ça aussi, c'était privé. Son mariage et ses enfants, ça ne regardait personne.

Mais ces gens étaient coriaces. Ils connaissaient de nombreux chemins pour arriver à leurs fins. L'un deux chercha dans sa serviette et commença à feuilleter un dossier. Elle aurait bien aimé savoir ce qu'il lisait : c'était impossible que la police criminelle ait un dossier comme ça sur elle, car elle avait tout de même fini par comprendre que ces hommes en civil devaient être de la police.

Puis ils recommencèrent à lui poser des questions, et il s'avéra alors que le dossier devait contenir des choses sur Enno. Car maintenant ils l'interrogeaient sur ses maladies, sa fainéantise, sa passion pour les paris et sur ses femmes. Cela commença de façon tout à fait anodine, puis soudain elle vit le danger, referma sa bouche et ne dit plus rien.

Non, ça aussi, c'était privé. Ça ne regardait personne. Ce qu'elle avait avec son mari, c'était son affaire à elle. D'ailleurs elle ne vivait plus avec lui.

Et voilà qu'elle était de nouveau prise au piège. Depuis quand ne vivait-elle plus avec son mari ? Quand l'avait-elle vu pour la dernière fois ? Est-ce que son souhait de quitter le parti avait à voir avec le mari ?

Elle secoua seulement la tête. Mais elle frémit à l'idée qu'il leur suffirait de s'en prendre à Enno et qu'en une demi-heure ils auraient tout tiré de cette lavette ! Et alors elle serait à nu devant tout le monde, avec sa honte étalée aux yeux de tous, alors qu'elle seule la connaissait jusqu'à présent. Et ils écriraient peut-être même sur elle, et au parti ils n'arrêteraient plus de parler de cette mère qui avait mis au monde un fils comme ça.

« C'est privé ! Strictement privé ! »

La factrice, perdue dans ses pensées, contemple la flamme bleue du gaz qui tremble et vacille ; elle sursaute. Elle a commis une grave erreur, elle avait justement l'occasion de cacher Enno pendant quelque temps. Il lui aurait suffi de lui donner de l'argent pour quelques semaines, en lui disant de se cacher chez une de ses copines.

Elle sonne chez la Gesch. « Écoutez, Frau Gesch, j'ai bien réfléchi, je voudrais quand même dire quelques mots à mon mari ! »

Maintenant que l'autre accepte, la Gesch devient méchante. « Z'auriez dû y réfléchir avant. Maintenant vot' mari l'est parti, ça fait bien vingt minutes. Maintenant vous arrivez trop tard !

— Où est-il donc allé, Frau Gesch ?

— Comment voulez-vous que je sache ? Alors que vous l'avez foutu dehors ! Chez une de ses bonnes femmes, oui !

— Vous ne savez pas laquelle ? Je vous en prie, dites-le-moi, Frau Gesch ! C'est très important...

— Comme ça, d'un coup ! » Et elle ajoute à contrecœur : « L'a parlé d'une certaine Tutti...

— Tutti ? demande-t-elle. Ça doit être un surnom pour Trude, Gertrud... Vous ne savez pas son nom de famille, Frau Gesch ?

— Il le connaissait pas lui-même ! Y savait même pas vraiment où c'qu'elle habite, il a pensé qu'il la trouverait, c'est tout. Mais dans l'état dans lequel est le bonhomme...

— Peut-être qu'il reviendra, dit Frau Eva Kluge, pensive. Alors envoyez-le-moi. Quoi qu'il en soit, je vous remercie bien, Frau Gesch. Bonne soirée ! »

Mais la Gesch ne lui rend pas son salut, elle claque sa porte. Elle n'a pas encore oublié comment l'autre lui a fermé la porte au nez tout à l'heure. C'est pas encore dit qu'elle lui enverra son mari s'il revient vraiment faire un tour par ici. Les bonnes femmes comme elle, ça devrait se décider à la bonne heure, après c'est quelquefois trop tard.

Frau Kluge est retournée dans sa cuisine. C'est étrange : bien que l'échange avec la Gesch n'ait rien donné, il l'a soulagée. Les choses doivent suivre leur cours, voilà tout. Elle a fait ce qu'elle a pu pour ne pas être salie. Elle a coupé les ponts aussi bien avec le mari qu'avec le fils, elle va les éliminer de son cœur. Elle a annoncé sa décision de quitter le parti. Maintenant, arrivera ce qui arrivera. Elle ne peut plus rien y changer, même les choses les plus graves ne lui font plus peur, après tout ce qu'elle a déjà vécu.

Cela ne l'avait pas non plus effrayée quand les deux civils qui menaient l'interrogatoire étaient passés des questions anodines aux menaces. Elle savait bien pourtant que sa volonté de quitter le parti pourrait lui coûter sa place à la poste ? Et bien plus encore : si elle voulait maintenant quitter le parti sans donner de raison, alors elle devenait politiquement suspecte, et c'est pour des gens comme ça qu'il y avait des camps de concentration ! Elle en avait déjà entendu parler, non ? Très vite les gens politiquement suspects devenaient là-bas tout à fait insoupçonnables, ils étaient insoupçonnables à tout jamais. Elle comprenait ce que ça voulait dire, n'est-ce pas !

Frau Kluge n'avait pas eu peur. Elle était restée sur sa position, que ce qui est privé doit rester privé, et qu'elle ne parlait pas de ce qui était privé. Finalement on l'avait laissée partir. Non, sa demande de quitter le parti n'était pour l'instant pas acceptée, elle en entendrait encore parler. En revanche, elle était suspendue de son service à la poste. Et elle devait rester à leur disposition dans son appartement...

Pendant qu'Eva Kluge pousse sur le feu la marmite de soupe qu'elle avait oubliée, elle décide soudain de ne pas obéir sur ce point non plus. Elle ne va pas rester éternellement inactive dans son appartement à attendre que ces messieurs reviennent la harceler. Non, demain elle partira avec le train de six heures chez sa sœur dans la région du Ruppin. Elle pourra y rester pendant deux ou trois semaines sans déclarer de changement d'adresse, ils la nourriront bien jusque-là. Ils ont des vaches et des cochons et des champs de pommes de terre. Elle va travailler, dans les étables et dans les champs. Ça lui fera du bien, beaucoup plus que de porter des lettres interminablement : trotti trotta !

Depuis qu'elle a pris la décision d'aller à la campagne, ses mouvements sont plus frais. Elle sort une mallette et commence à faire ses bagages. Un instant, elle se demande si elle ne doit pas au moins prévenir Frau Gesch qu'elle s'en va ; elle n'a pas besoin de lui dire où elle part. Mais elle se ravise : non, elle préfère ne rien dire. Elle ne veut compromettre personne. Elle ne dira rien non plus à sa sœur et à son beau-frère. Elle vivra désormais toute seule, seule comme elle ne l'a jamais été. Jusqu'à présent, il y avait toujours quelqu'un dont il fallait s'occuper : les parents, le mari, les enfants. Maintenant, elle est toute seule. Et à cet instant il lui semble tout à fait possible que cette solitude lui plaise. Peut-être que, une fois seule avec elle-même, elle deviendra aussi quelque chose, maintenant qu'elle a enfin du temps pour elle, qu'elle ne doit pas toujours se sacrifier pour les autres.

Et cette nuit-là, où Frau Rosenthal s'angoisse tant à cause de la solitude, la factrice Frau Kluge sourit pour la première fois depuis longtemps dans son sommeil. En rêve, elle se voit dans un immense champ de pommes de terre, la houe dans les mains. Elle ne voit que des sillons de pommes de terre, aussi loin qu'elle puisse regarder, et elle est toute seule au milieu : elle doit désherber le champ. Elle sourit, elle lève la houe, une pierre tinte sous la lame, une tige d'arroche tombe, elle sarcle encore et encore.

Enno et Emil après le choc

Le sort a frappé le petit Enno Kluge bien plus fort que son « copain » Emil Barkhausen, car ce dernier avait malgré tout une femme ; elle était certes comme elle était, mais après les événements de cette nuit elle l'avait mis dans un lit, même si c'était pour aussitôt le voler. Le frêle parieur a aussi reçu bien plus de coups que l'autre, l'espion à la petite semaine tout en os et en longueur. Non, on a joué un tour particulièrement mauvais à Enno.

Et pendant qu'Enno court les rues et cherche sa Tutti avec angoisse, Barkhausen s'est levé, il cherche de quoi manger dans la cuisine et il se rassasie en réfléchissant, l'air sombre. Puis Barkhausen trouve dans l'armoire un paquet de cigarettes, il s'en allume une, fourre le paquet dans sa poche et se rassied à la table, il rumine, l'air toujours sombre, la tête dans les mains.

Voilà comment le retrouve Otti lorsqu'elle revient de ses courses. Naturellement, elle voit aussitôt qu'il a pris de quoi manger, et puis elle sait bien qu'il n'avait rien à fumer lorsqu'elle est partie, et elle découvre tout de suite le vol dans son armoire. Elle s'empare aussitôt du prétexte pour faire un esclandre, malgré toute son angoisse. « Ah, mais oui bien sûr, j'adore ça, un type qui me bouffe mes provisions et qui me pique mes cigarettes ! Tu vas me les rendre, oui, tu vas me les rendre tout de suite ! Ou bien tu vas me les payer ! Raboule le fric, Emil ! »

Elle guette ce qu'il va dire, mais elle est assez sûre de son coup. Elle a déjà presque tout dépensé de ses quarante-huit marks, il ne pourra plus faire grand-chose.

Et à la réponse qu'il lui formule le plus méchamment possible, elle comprend qu'il ne sait vraiment rien de cet argent. Elle se sent tellement supérieure à cet imbécile de type, son mari, elle l'a plumé et il ne s'en est même pas rendu compte !

« Ferme ta gueule ! » grogne juste Barkhausen sans relever la tête. « Et dépêche-toi de dégager de cette pièce, sinon je te brise les os en mille morceaux ! »

Elle lui crie depuis la porte de la cuisine, juste parce qu'elle veut toujours avoir le dernier mot et parce qu'elle se sent tellement supérieure (bien qu'elle ait aussi peur de lui, désormais) : « Fais plutôt gaffe que les SS te brisent pas les os, à toi ! T'en es plus si loin ! »

Sur ce elle va à la cuisine et passe sur les gosses sa colère d'avoir été bannie de la pièce à vivre.

Mais l'homme reste assis dans la pièce et il rumine. Il ne sait plus grand-chose de ce qui est arrivé dans la nuit, mais le peu qu'il s'en souvient lui suffit. Et il pense à l'appartement de la Rosenthal là-haut qui a maintenant été vidé par les Persicke, et il aurait pu en prendre encore et encore ! À cause de sa propre connerie il a tout saboté.

Non, tout ça, c'est la faute d'Enno, c'est Enno qui a commencé avec le schnaps, c'est Enno qui a dès le début été bourré. Sans Enno, il aurait maintenant un paquet de trucs, du linge et des vêtements ; il se souvient aussi obscurément d'un récepteur radio. S'il avait Enno sous la main, il lui casserait les os en mille morceaux, à ce lâche, ce gringalet, qui a foutu en l'air toute son affaire !

Mais, un instant plus tard, Barkhausen hausse les épaules. Dans le fond, qui c'est donc, cet Enno ? Un lâche, une punaise qui vit du sang qu'il pompe à ses bonnes femmes ! Non, celui à qui c'est vraiment la faute, c'est Baldur Persicke ! Ce garnement, ce gamin dirigeant aux Jeunesses hitlériennes, qui voulait le rouler depuis le début ! Tout était préparé pour avoir un coupable sous la main et pour pouvoir lui-même

s'approprier le butin impunément ! Voilà ce que s'était imaginé en toute subtilité ce serpent venimeux, avec ses lunettes étincelantes ! Il voulait le rouler, ce foutu morveux !

Barkhausen ne comprend d'ailleurs pas tout à fait pourquoi il ne se trouve pas dans une cellule de l'Alexanderplatz, mais bien chez lui. Quelque chose a dû arriver. Il se souvient très vaguement de deux silhouettes, mais de là à savoir qui c'était et pourquoi ils étaient là, il ne l'avait déjà pas compris sur le moment, dans son état à demi conscient, alors maintenant il s'en souvient encore moins.

Mais il sait une chose : ça, il ne le pardonnera jamais à Baldur Persicke. Il pourra grimper encore tout ce qu'il voudra sur l'échelle des faveurs du parti, Barkhausen veille. Barkhausen peut attendre. Barkhausen n'oublie rien. Un garnement comme celui-là – un jour, il le coïncera, et alors il sera dans la merde ! Mais il faudra qu'il aille encore plus bas que Barkhausen, et il ne devra plus jamais s'en relever. Trahir un complice ? Non, ça ne se pardonne pas, ça ne s'oublie pas ! Toutes les belles choses dans le logement des Rosenthal, des valises et des malles et la radio, tout ça, il aurait pu tout avoir !

Et Barkhausen continue à ruminer la même chose, encore et toujours, et entre-temps il va chercher en douce le miroir à main d'Otti, le miroir en argent, dernier souvenir d'un client généreux quand elle était encore putain, et il observe et tâte son visage.

Le petit Enno Kluge a lui aussi fini par découvrir dans le miroir d'une boutique de mode à quoi ressemble son visage. Cela n'a fait qu'augmenter son angoisse, et ça l'a complètement affolé. Il n'ose regarder personne, mais il a le sentiment que tout le monde le regarde. Il se replie dans les petites rues, sa quête de Tutti est de plus en plus absurde, il ne sait plus dans quel coin elle habite, il ne sait plus non plus où il se trouve lui-même. Mais il passe sous tous les porches sombres et il regarde les fenêtres, en haut dans les arrière-cours. Tutti... Tutti...

Vite, il fait de plus en plus sombre, il faut vite qu'il ait trouvé un endroit où crêcher, avant la nuit, sinon la police va l'arrêter et quand ils verront dans quel état il est, ils en feront de la chair à pâté jusqu'à ce qu'il ait tout avoué. Et s'il avoue cette histoire avec les Persicke, et bien sûr qu'il va la déballer, tellement il a peur, alors les Persicke le frapperont à mort.

Il continue à marcher sans but précis, encore, et encore...

Finalement, il n'en peut plus. Il s'assied sur un banc et il y reste, il n'est tout simplement plus en état de continuer, ni d'imaginer quoi que ce soit. Puis il se met à fouiller machinalement dans ses poches pour chercher de quoi fumer – une cigarette pourrait peut-être le remettre en train.

Il ne trouve pas de cigarette dans ses poches, mais il trouve quelque chose à quoi il ne s'attendait sûrement pas, en l'occurrence de l'argent. Il trouve quarante-six marks. Frau Gesch aurait pu le lui dire depuis des heures qu'il avait de l'argent dans la poche, elle aurait rassuré un peu le petit homme angoissé dans sa quête d'un endroit où aller. Mais la Gesch n'a bien sûr pas voulu se trahir, lui dire qu'elle avait fouillé dans ses poches pendant qu'il dormait. La Gesch est une femme convenable, elle a remis l'argent dans la poche – certes après une petite hésitation. Si elle l'avait trouvé chez son Gustav, elle l'aurait d'emblée gardé pour elle, mais chez un homme qu'elle ne connaissait pas, non, elle n'était tout de même pas comme ça ! Bien sûr, la Gesch a prélevé, sur les quarante-neuf marks qu'elle a trouvés, trois marks pour elle. Mais ce n'était pas du vol, elle était dans son bon droit, c'était pour ce qu'elle avait donné à manger au Kluge. Elle lui aurait aussi donné à manger sans argent, mais pourquoi donnerait-elle gratuitement à manger à un homme étranger qui a de l'argent sur lui ? Elle n'est pas comme ça non plus.

Quoi qu'il en soit, les quarante-six marks revigorent considérablement le petit Enno Kluge intimidé, il sait maintenant qu'il pourra toujours trouver une chambre pour la nuit. Et sa mémoire recommence elle aussi à fonctionner. Il ne se souvient certes toujours pas où se trouve l'appartement de Tutti, mais il se souvient soudain qu'il l'a connue dans un petit café où elle allait souvent. Peut-être que là-bas ils savent où elle habite.

Il se lève, il se remet en route. Il s'oriente, il repère l'endroit où il se trouve, et lorsqu'il voit un tramway qui peut l'amener non loin de son but, il ose même monter à l'avant du premier wagon, sur la

plate-forme sombre. Il y fait si sombre et c'est tellement bondé que personne ne fera beaucoup attention à son visage. Puis il va dans le café. Non, il ne veut rien consommer, il se rend directement au comptoir et demande à la serveuse qui s'y trouve si elle sait où est Tutti, si Tutti fréquente encore ce café.

La serveuse demande avec une voix stridente, perçante, qu'on peut entendre dans tout le café, de quelle Tutti il veut parler. C'est qu'y avait un tas de Tutti dans Berlin !

Le petit homme timide répond, gêné : « Ah, mais c'est seulement la Tutti qui est toujours venue ici ! Une femme aux cheveux bruns, un peu grosse... »

Ah, c'est de cette Tutti-là qu'il parlait ! Noon, ils ne voulaient plus entendre parler d'elle, ici ! Il vaudrait mieux pas qu'elle ose venir se montrer encore une fois dans le coin ! Ils ne voulaient plus avoir affaire à elle !

Et sur ces mots la serveuse indignée se détourne d'Enno. Kluge marmonne quelques mots d'excuse et va pour sortir du café. Il est encore là, tout désarmé dans la rue plongée dans la nuit, à se demander ce qu'il pourrait bien faire, quand un autre monsieur sort du café, un homme d'un certain âge, un peu déguenillé, semble-t-il à Enno. Cet homme se dirige vers lui en hésitant, puis il se décide, retire son chapeau et lui demande s'il n'est pas le monsieur qui vient de chercher après une certaine Tutti, dans le café.

« Peut-être », répond Enno Kluge prudemment. Pourquoi demandait-il ?

« Ah, juste comme ça. Je peux peut-être vous dire où elle habite. Je peux aussi vous accompagner jusque chez elle, mais dans ce cas faudrait me rendre un petit service !

— Quoi donc comme service ? demande Enno, encore plus prudemment. Je sais pas bien ce que je pourrais vous rendre comme service. Je vous connais pas.

— Faisons déjà un bout de chemin ensemble ! s'écrie le monsieur d'un certain âge. Non, ce n'est pas un détour si nous allons par là. Les choses étant ce qu'elles sont, il se trouve que la Tutti a encore une valise pleine d'affaires à moi. Peut-être que vous pourriez me refiler la valise en douce demain matin, quand la Tutti dort ou quand elle sera sortie faire des courses ? »

(Le monsieur plus tout jeune semble prendre pour acquis que Enno va rester pour la nuit chez Tutti.)

« Non, dit Enno. Je le ferai pas. Je m'embarque pas dans ce genre d'histoires. Désolé.

— Mais je peux vous dire exactement ce qu'il y a dans la valise. C'est vraiment ma valise !

— Mais pourquoi vous demandez pas vous-même à Tutti ?

— Ah, mais si vous parlez comme ça, dit le monsieur d'un certain âge, offensé, c'est que vous connaissez pas la Tutti. C'est une sacrée bonne femme, vous devriez le savoir pourtant ! Elle a le nez qui frise, et c'est pas des frisettes en soie, hein, c'est des piquants de hérisson ! Elle mord et elle crache, comme un babouin – et c'est pour ça qu'on l'appelle comme ça, d'ailleurs ! »

Et pendant que le vieux monsieur développe cette adorable description de Tutti, Enno se souvient tout à coup avec frayeur que la Tutti est vraiment comme ça, et qu'il a disparu la dernière fois en emportant son porte-monnaie et ses cartes de ravitaillement. Elle mord et elle crache vraiment comme un babouin quand elle est en colère, et elle laissera probablement libre cours à sa fureur sur Enno s'il débarque maintenant. Qu'il ait pu imaginer dormir chez elle était bien de l'ordre de l'imagination...

Et soudain Enno Kluge décide, comme ça, de changer de vie désormais : plus d'histoires de bonnes femmes, plus de petits larcins, plus de paris sur les courses non plus. Il a quarante-six marks en poche, il pourra en vivre d'ici le prochain jour de paye. Demain il s'accorde encore un jour de repos, il est tellement fourbu et brisé, mais après-demain il recommence vraiment à travailler. Ils vont se rendre compte qu'il vaut vraiment quelque chose, ils le renverront pas au front. Après tout ce qu'il a vécu ces dernières vingt-quatre heures, il ne peut vraiment pas prendre le risque d'un tel accueil de babouin chez Tutti.

« Oui », dit Enno Kluge, pensif, au monsieur plus tout jeune. « C'est bien vrai, ce que vous dites : Tutti est comme ça. Et puisqu'elle est comme ça, je viens de décider de pas aller chez elle. Je vais passer

la nuit dans ce petit hôtel, là-bas. Bonne nuit, monsieur... Désolé, mais... »

Sur quoi il s'en va à pas prudents, ses os à vif, et malgré son apparence d'écorché, malgré son absence totale de bagages, il quémande vraiment un lit à trois marks au portier déguenillé. Il se traîne dans ce trou étroit et puant jusqu'à son lit, dont les draps ont déjà servi à beaucoup d'autres avant lui ; il s'étire, il se dit : à partir de maintenant, je veux changer de vie. J'ai été une vraie charogne, en particulier avec Eva, mais à partir de maintenant je vais changer. On m'a mis cette déroutée à juste titre, mais à partir de maintenant je veux être différent...

Il est allongé sans un mot dans le lit étroit, les mains en quelque sorte sur la couture du pantalon, et il regarde le plafond. Il tremble de froid, d'épuisement, de douleur. Mais il ne sent rien de tout cela. Il se rappelle qu'il était un ouvrier estimé et apprécié, autrefois, et maintenant il n'est plus qu'un petit gars mesquin sur qui tout le monde crache. Non, sur lui, les coups ont eu de l'effet, désormais rien ne sera plus pareil. Et pendant qu'il s'imagine comment cela va être, autrement, il s'endort.

À cette heure-ci, tous les Persicke dorment aussi, Frau Gesch et Frau Kluge dorment, le couple Barkhausen dort – sans un mot, Emil a autorisé Otti à se glisser dans le lit près de lui.

Frau Rosenthal, angoissée, respirant avec difficulté, dort. Même la petite Trudel Baumann dort. Elle a réussi à chuchoter à l'un de ses conspirateurs qu'elle devait à tout prix leur parler de quelque chose et qu'ils devaient tous se réunir le lendemain soir à l'Elysium, le plus discrètement possible. Elle a un peu peur parce qu'elle va devoir avouer son bavardage, mais maintenant elle a tout de même fini par s'endormir.

Frau Anna Quangel est allongée sur le lit dans le noir, pendant que son mari, comme toujours à cette heure de la nuit, est dans son atelier et surveille chaque phase de travail. Ils ne l'ont pas convoqué à la direction technique pour améliorer la fabrication, là-bas aussi ils le tiennent pour un parfait imbécile. C'est aussi bien comme ça !

Anna Quangel qui est dans son lit, mais qui n'arrive toujours pas à dormir, tient encore son mari pour un homme parfaitement froid et sans cœur. La façon dont il a reçu la nouvelle de la mort d'Ottochen, dont il a jeté dehors la pauvre Trudel et Frau Rosenthal : froid, sans cœur, ne pensant jamais qu'à lui. Elle ne pourra jamais redevenir aussi bonne avec lui qu'elle l'était avant, quand elle pensait qu'il tenait au moins à elle. Elle l'a bien vu maintenant. Il est seulement vexé par ces mots qu'elle a dits trop vite, « toi et ton Führer ». Mais maintenant elle ne le vexera plus aussi vite, elle ne se remettra pas facilement à parler avec lui. Aujourd'hui, ils n'ont pas échangé un seul mot, ils ne se sont même pas dit bonjour.

Le juge à la cour d'appel en retraite, Herr Fromm, veille encore, comme toutes les nuits, il est debout. Il écrit une lettre de sa petite écriture calligraphiée, et elle commence ainsi : « Très honoré procureur du Reich... »

Sous la lampe l'attend, ouvert, son Plutarque.

Danse de la victoire à l'Elysium

La salle de l'Elysium, le grand café dansant du nord de Berlin, offrait en ce vendredi soir un tableau qui ne pouvait que réjouir les yeux de n'importe quel Allemand normalement constitué : des uniformes et encore des uniformes. Ce n'était pas tant la Wehrmacht qui avec ses gris ou ses verts fournissait le ton vigoureux et très coloré de ce tableau, c'étaient dans une bien plus large mesure les uniformes du parti et de ses ramifications, qui avec le brun, le brun clair, le brun doré, le brun foncé et le noir rendaient le tableau si haut en couleur. Il y avait, à côté des chemises brunes des SA, les chemises bien plus claires des Jeunesses hitlériennes, mais aussi celles de l'organisation Todt(11) et du Reichsarbeitsdienst(12), il y avait les uniformes jaune d'or des Sonderführer, les « faisans dorés » comme on les appelait, il y avait des dirigeants politiques aux côtés des préposés à la protection civile. Et ce n'étaient pas seulement les hommes qui étaient ainsi costumés à vous réjouir le cœur, beaucoup de jeunes filles portaient aussi l'uniforme ; toutes les organisations, le BDM(13), le Reichsarbeitsdienst, l'organisation Todt, semblaient avoir envoyé ici leurs dirigeantes, leurs sous-dirigeantes et leurs dirigées.

Les quelques personnes en civil se perdaient complètement dans ce foisonnement, elles étaient insignifiantes, ennuyeuses parmi tous ces uniformes, de la même façon d'ailleurs que la population civile, dehors, dans les rues et dans les usines, n'avait jamais acquis la moindre importance aux yeux du parti. Le parti était tout, et le peuple n'était rien.

C'est pour cela que personne ne prêtait trop attention à une table, en marge de la salle, où une jeune fille et trois jeunes hommes étaient installés. Aucun des quatre ne portait l'uniforme, on ne voyait pas même un insigne du parti.

Un couple, la jeune fille et un jeune homme, était arrivé en premier ; plus tard, un autre jeune homme avait demandé l'autorisation de s'asseoir à leur table, et finalement un quatrième civil avait encore formulé la même requête. Le jeune couple avait même une fois essayé de danser dans la cohue. Pendant ce temps les deux autres avaient entamé une discussion, et le couple, revenu écrasé et échauffé par la danse, y avait participé de temps en temps.

L'un des hommes, la trentaine, le front haut et la chevelure battant déjà en retraite, se penchait loin en arrière sur sa chaise et avait pendant un temps examiné la cohue de la piste de danse et les tables voisines. Puis il dit, en regardant à peine les autres : « Un endroit bien mal choisi pour une réunion. Nous sommes presque la seule table, dans toute la salle, occupée seulement par des civils. On ne voit que nous. »

Le cavalier de la jeune femme parla à cette dernière en souriant, mais en réalité ses mots s'adressaient à l'homme au grand front : « Au contraire, Grigoleit, on ne nous prête aucune attention, au mieux on nous méprise. Ces messieurs-dames pensent à une seule chose, en l'occurrence que cette soi-disant victoire sur la France va leur permettre de danser pendant quelques semaines.

— Pas de nom ! Sous aucun prétexte ! » dit l'homme au grand front d'un air tranchant.

Un instant, ils se turent tous. La jeune fille dessinait quelque chose sur la table avec son doigt, elle ne leva pas les yeux bien qu'elle sentît que les autres la regardaient.

« Quoi qu'il en soit, Trudel », dit le troisième homme, qui avait le visage innocent d'un nourrisson devenu grand, « c'est le bon moment maintenant pour nous parler. Qu'y a-t-il ? Les tables voisines sont presque toutes inoccupées, tout le monde danse. Allez ! »

Le silence des deux autres hommes indiquait qu'ils approuvaient. Trudel Baumann dit d'une voix saccadée, sans lever les yeux : « J'ai, je crois, commis une faute. En fait, j'ai pas tenu ma parole. Même si pour moi c'est pas vraiment une faute... »

— Oh, arrête ! s'écria l'homme au grand front, méprisant. Est-ce que toi aussi tu vas tomber dans les travers des oies ? Ne caquette pas, va droit au but et dis-nous ce qu'il y a ! »

La jeune fille releva la tête. Elle posa lentement ses yeux sur chacun des trois hommes qui la regardaient, lui sembla-t-il, avec une froideur cruelle. Dans ses yeux il y avait deux larmes. Elle voulait parler, elle n'y arrivait pas. Elle chercha son mouchoir...

L'homme au grand front se pencha en arrière. Il poussa un sifflement long et léger. « Faut pas qu'elle caquette ? Elle a déjà caqueté ! Y a qu'à la regarder ! »

Le cavalier de Trudel le contredit aussitôt : « Impossible ! Trudel est en or. Dis-leur que tu n'as pas parlé, Trudel ! » Et il lui pressa la main d'un air encourageant.

Le nourrisson presque inexpressif, dans l'expectative, posa ses yeux ronds très bleus sur la jeune fille. Le long au grand front sourit d'un air méprisant. Il écrasa sa cigarette dans le cendrier et dit d'un ton sarcastique : « Alors, ma mignonne ? »

Trudel s'était reprise, elle chuchota courageusement : « Si, il a raison. J'ai parlé. Mon beau-père m'a apporté la nouvelle de la mort de mon fiancé Otto. Et en fait, ça m'a complètement bouleversée. Je lui ai dit que je travaillais dans une cellule communiste.

— Donné des noms ? » Personne n'aurait soupçonné que l'inoffensif nourrisson puisse poser des questions d'un ton aussi tranchant.

« Bien sûr que non. J'ai rien dit de plus d'ailleurs. Et mon beau-père est un vieil ouvrier, il ne dira jamais rien.

— Ton beau-père, c'est un autre chapitre, mais toi c'est le premier ! Tu dis que t'as donné aucun nom...

— Et tu vas devoir me croire, Grigoleit ! Je ne mens pas. Je vous ai avoué ça de mon plein gré.

— Vous venez tout juste de donner encore un nom, Fräulein Baumann ! »

Le nourrisson dit : « Mais vous ne saisissez pas que peu importe qu'elle ait donné des noms ou pas ? Elle a dit qu'elle travaillait dans une cellule, elle a caqueté une fois, elle caquettera encore. Il suffira que certains de ces messieurs lui mettent la main dessus, qu'ils la torturent un petit peu, et puis elle parlera, peu importe ce qu'elle a déjà raconté.

— Je ne leur dirai jamais rien à eux, même si je devais mourir ! s'écria Trudel, les joues en feu.

— Oh ! dit le grand front, mourir, c'est très simple, Fräulein Baumann, mais parfois il arrive des choses bien désagréables avant la mort !

— Vous êtes impitoyables, dit la jeune fille. J'ai commis une erreur, mais...

— Je trouve aussi », dit alors celui qui était assis à côté d'elle sur la banquette. « Nous allons voir de plus près ce qu'il en est de ce beau-père, et s'il est fiable...

— Entre leurs mains, il n'y a pas de fiabilité qui tienne, dit Grigoleit.

— Trudel, dit le nourrisson en souriant doucement, Trudel, tu disais à l'instant que tu n'avais pas encore donné de noms ?

— Et c'est vrai, je ne l'ai pas fait !

— Et tu as affirmé que tu serais prête à mourir plutôt que de faire une chose pareille ?

— Oui ! Oui ! Oui ! s'écria-t-elle passionnément.

— Bien, dit le nourrisson d'un air victorieux, bien, Trudel, que dirais-tu de mourir dès ce soir, avant que tu aies pu en dire plus ? Cela nous assurerait une certaine sécurité et nous épargnerait une montagne de travail... »

Un silence de mort surgit soudain entre eux. Le visage de la jeune fille était blanc crayeux. Son cavalier dit une fois « Non » et posa doucement sa main sur la sienne. Mais il la retira aussitôt.

Puis les danseurs revinrent à leurs tables, les empêchant pour un instant de poursuivre cette discussion.

Le grand front s'alluma à nouveau une cigarette, le nourrisson sourit imperceptiblement en voyant que le troisième avait la main qui tremblait. Puis il dit à l'homme sombre qui était à côté de la jeune fille, muette et blême : « Vous dites non. Mais pourquoi, en fait ? C'est une solution presque satisfaisante à notre problème, et une solution que, d'après ce que j'ai compris, votre voisine a elle-même proposée.

— La solution est tout à fait insatisfaisante, dit le sombre lentement. Il y a déjà beaucoup trop de morts. Nous ne sommes pas là pour faire grimper le nombre des morts.

— J'espère, dit le grand front, que vous penserez à cette phrase au Volksgerichtshof, quand vous et moi, et elle, là...

— Silence ! dit le nourrisson. Allez donc danser encore un peu. Cette danse m'a tout l'air d'être bien sympathique. Vous pourrez vous parler, et nous deux on se concertera ici... »

À contrecœur le jeune homme sombre s'était levé et avait fait une légère révérence à sa dame. À contrecœur elle avait posé la main sur son bras, et ils rejoignirent tous les deux, blêmes, le flot des autres sur la piste de danse. Ils dansèrent avec sérieux, sans rien dire, il eut l'impression de danser avec une morte. Il en eut un frisson. Les uniformes autour d'eux, les brassards avec la croix gammée, les drapeaux rouge sang aux murs avec le sigle haï, le portrait du Führer décoré de verdure, les cadences rythmées du swing : « Tu ne feras pas ça, Trudel, dit-il. Il est fou d'exiger une chose pareille. Promets-moi... »

Ils faisaient presque du surplace, dans la cohue qui devenait toujours plus dense. Peut-être était-ce à cause du contact constant avec d'autres couples, peut-être était-ce pour ça qu'elle ne parlait pas.

« Trudel ! demanda-t-il encore une fois. Promets-le-moi ! Tu pourras toujours aller dans une autre usine, travailler là-bas pour qu'ils te perdent de vue. Promets-moi... »

Il essaya de capter ses yeux, mais elle regardait obstinément un point au-dessus de ses épaules.

« Tu es la meilleure d'entre nous, dit-il soudain. Tu es l'humanité, lui n'est que le dogme. Tu dois continuer à vivre, ne lui cède pas ! »

Elle secoua la tête, ce qui pouvait aussi bien signifier un oui ou un non. « Je voudrais y retourner, dit-elle. Je n'ai plus envie de danser.

— Trudel ! » dit Karl Hergesell hâtivement, lorsqu'ils se furent glissés hors de la masse des danseurs. « Ton ami Otto n'est mort qu'hier, tu n'as appris la nouvelle qu'hier. C'est trop tôt. Mais tu le sais bien, quand même, que je t'ai toujours aimée. Je n'ai jamais rien attendu de toi, mais maintenant je veux au moins que tu vives. Pas pour moi, non, mais que tu vives ! »

À nouveau elle ne fit que secouer la tête, à nouveau il était impossible de savoir ce qu'elle pensait de son amour, ce qu'elle pensait de son vœu de la voir en vie. Ils étaient revenus à la table des autres. « Alors ? demanda Grigoleit au grand front. C'est comment, la danse ? Un peu trop plein, non ? »

La jeune fille ne s'était pas rassise. Elle dit : « Alors je m'en vais maintenant. Portez-vous bien. J'aurais bien aimé travailler avec vous... »

Elle se tourna pour partir.

Ce fut ce gros nourrisson inoffensif qui fut le premier derrière elle, il l'attrapa par le poignet, il dit : « Un instant encore s'il vous plaît ! » Il le dit d'un ton parfaitement poli mais son regard était menaçant.

Ils retournèrent à la table. Ils se rassirent. Le nourrisson demanda : « Est-ce que je comprends bien, Trudel, ce que signifie ton adieu à l'instant ? »

— Tu as parfaitement compris, dit la jeune fille, et elle le regarda avec des yeux durs.

— Alors je te demande de m'autoriser à t'accompagner pour le reste de la soirée. »

Elle refusa d'un geste horrifié.

Il dit très poliment : « Je ne veux pas t'imposer ma présence, mais je fais juste remarquer que lors de la réalisation d'un tel projet on peut encore commettre des erreurs. » Il chuchota d'un air de menace : « Je

ne tiens vraiment pas à ce que le premier idiot te repêche dans l'eau ou que tu te retrouves demain à l'hôpital, après avoir raté un suicide au poison. Je veux en être !

— C'est vrai ! dit le grand front. J'approuve. C'est ce qui donne la seule garantie...

— Je vais, dit l'homme sombre en insistant, rester à ses côtés aujourd'hui et demain et tous les jours par la suite. Je vais tout faire pour déjouer la réalisation de ce projet. Je vais chercher de l'aide, si vous m'y obligez, même à la police ! »

Le grand front siffla de nouveau, longtemps, doucement, d'un air méchant.

Le nourrisson dit : « Ah bon, et voilà que maintenant nous avons un deuxième bavard à table. Amoureux, c'est ça ? C'est ce que je me suis toujours dit. Venez, Grigoleit, la cellule est dissoute. Il n'y a plus de cellule. Et c'est ce que vous appelez de la discipline, espèces de femmelettes !

— Non, non ! s'écria la jeune fille. Ne l'écoutez pas ! C'est vrai, il m'aime. Mais je ne l'aime pas. Je veux aller avec vous ce soir...

— Rien ! dit le nourrisson, maintenant vraiment en colère. Vous ne voyez donc pas que vous ne pouvez plus rien faire du tout puisqu'il... » Il fit un mouvement de tête vers l'homme sombre. « Bah ! dit-il alors sèchement. La partie est terminée ! Viens, Grigoleit ! »

Le grand front était déjà debout. Ils se tournèrent pour aller vers la sortie. Mais soudain une main se posa sur le bras du nourrisson. Il regarda le visage lisse, un peu boursoufflé d'un homme en uniforme brun.

« Un instant, s'il vous plaît ! Qu'est-ce que vous venez de dire concernant la dissolution de la cellule ? Car ça m'intéresserait drôlement... »

Le nourrisson libéra brutalement son bras. « Laissez-moi tranquille ! dit-il très fort. Si vous voulez savoir de quoi nous avons parlé, demandez donc à la jeune dame là-bas ! Pas plus tard qu'hier son fiancé est tombé, et aujourd'hui elle en a déjà un autre sur les talons ! Ces foutues bonnes femmes ! »

Il s'était frayé un chemin vers la sortie que Grigoleit avait déjà atteinte. Maintenant il sortait à son tour. L'homme gras le suivit un instant des yeux. Puis il se retourna vers la table où la jeune fille et l'homme sombre étaient encore assis, le visage pâle. Cela le rassura. Peut-être que je n'ai tout de même pas fait d'erreur en le laissant partir. Il m'a pris par surprise. Mais...

Il dit poliment : « Permettez-vous que je m'asseye un instant avec vous et que je vous pose quelques questions ? »

Trudel Baumann répondit : « Je ne peux rien vous dire de plus que ce monsieur. J'ai appris la nouvelle de la mort de mon fiancé hier, et aujourd'hui ce monsieur voudrait se fiancer avec moi. »

Sa voix était ferme et sûre. Maintenant que le danger était assis à sa table, l'angoisse et l'inquiétude s'étaient envolées.

« N'auriez-vous rien contre le fait de m'indiquer le nom de votre fiancé qui est mort au front ? Et sa formation ? » Elle le fit. « Et maintenant votre nom ? Votre adresse ? Votre lieu de travail ? Avez-vous peut-être une pièce d'identité sur vous ? Je vous remercie ! Et maintenant vous, monsieur.

— Je travaille dans la même usine. Je m'appelle Karl Hergesell. Voici mon livret de travail.

— Et les deux autres messieurs ?

— Nous ne les connaissons pas. Ils se sont assis à notre table et ils se sont soudain mêlés de notre dispute.

— Et pourquoi vous disputiez-vous ?

— Je ne veux pas de lui.

— Pourquoi le monsieur était tellement en colère contre vous si vous ne le voulez pas ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? Peut-être qu'il ne croyait pas ce que je disais. Il était aussi énervé parce que j'ai dansé avec lui.

— Bien, bien ! » dit le boursoufflé. Il referma son calepin, et son regard alterna de l'un à l'autre. Ils ressemblaient vraiment plus à des amoureux qui se sont disputés qu'à des criminels pris sur le fait. Il fallait déjà voir comment ils évitaient craintivement de se regarder... Et avec ça leurs mains qui se

touchaient presque sur la table. « Bien bien. Vos déclarations seront naturellement vérifiées, mais je pense tout de même... Quoi qu'il en soit, je vous souhaite une meilleure continuation de soirée...

— Pas moi ! dit la jeune fille. Pas moi ! » Elle se leva en même temps que l'autre. « Je rentre chez moi.

— Je te raccompagne.

— Non, merci, je préfère y aller toute seule.

— Trudel ! demanda-t-il. Laisse-moi encore te dire deux mots ! »

L'uniforme regarda l'un puis l'autre en souriant. Ils étaient vraiment amoureux. Une vérification de routine suffirait.

Soudain elle se décida : « Bon, d'accord, mais alors juste deux minutes ! »

Ils partirent. Ils étaient enfin sortis de cette épouvantable salle, de cette atmosphère de haine et de contradiction. Ils regardèrent autour d'eux.

« Ils sont partis.

— Nous ne les reverrons plus jamais.

— Et tu peux vivre. Non, maintenant, tu dois vivre, Trudel ! Un geste inconsidéré de ta part mettrait les autres en danger, beaucoup d'autres – pense toujours à ça, Trudel !

— Oui, dit-elle, maintenant je dois vivre. » Et après une décision rapide : « Adieu, Karl ! »

Un instant elle se posa contre sa poitrine, sa bouche effleura la sienne. Avant qu'il se soit décidé, elle courut de l'autre côté de la chaussée vers un tramway qui était à l'arrêt. Le train démarra.

Il fit un mouvement comme s'il voulait la rattraper. Mais il se ravisa.

Je la verrai parfois à l'usine, pensa-t-il. Nous avons toute la vie devant nous. J'ai le temps. Maintenant que je sais qu'elle m'aime.

Samedi : inquiétude chez les Quangel

Le vendredi non plus, les époux Quangel n'avaient pas échangé un seul mot – trois jours de silence entre eux, pas même pour demander l'heure, cela n'était pas arrivé de tout leur mariage. Quangel avait beau ne pas être bavard, il avait toujours dit une phrase de temps à autre, quelque chose à propos d'un de ses ouvriers à l'atelier, ou bien au moins sur le temps qu'il faisait, ou bien que le repas d'aujourd'hui lui avait particulièrement plu. Et maintenant plus rien !

Anna Quangel sentait que plus cette situation durait, plus le profond chagrin causé par la mort de son fils s'estompait devant l'inquiétude que lui causait son mari, tellement transformé. Elle ne voulait penser qu'à son garçon, mais elle n'y arrivait plus lorsqu'elle observait cet homme, Otto Quangel, son époux depuis de longues années, l'homme à qui elle avait somme toute consacré la plupart et les meilleures des années de sa vie. Qu'était-il arrivé à cet homme ? Qu'avait-il donc ? Qu'est-ce qui l'avait si profondément transformé ?

Le vendredi vers midi, toute la colère et tous les reproches qu'avait accumulés Anna Quangel envers Otto avaient disparu. Si elle avait pensé que cela puisse servir à quelque chose, ne serait-ce qu'un tout petit peu, elle se serait excusée pour ses mots dits trop vite, « toi et ton Führer ». Mais il était désormais clair que Quangel ne pensait plus à ce reproche, oui, il semblait même ne plus penser à elle. Son regard passait devant elle sans la voir, il la traversait comme si elle était transparente, il était près de la fenêtre, les mains dans les poches de sa veste de travail, et il sifflait longuement pour lui-même, l'air pensif, en faisant quelques grandes pauses : quelque chose qu'il n'avait jamais fait avant.

À quoi pensait cet homme ? Qu'est-ce qui l'agitait à ce point ? Elle posa son repas sur la table, il commença à manger avec sa cuillère. Elle l'observa un instant depuis la cuisine. Son visage acéré était penché sur l'assiette, mais il portait sa cuillère à la bouche de façon toute mécanique, ses yeux sombres regardaient quelque chose qui n'était pas là.

Elle se tourna de nouveau vers la cuisine pour faire chauffer un reste de chou. Il aimait bien le chou réchauffé. Elle s'était décidée, elle allait lui parler, là tout de suite, quand elle viendrait avec le chou. Il pourrait lui répondre aussi durement qu'il voulait, elle devait briser ce silence funeste.

Mais lorsqu'elle revint dans le séjour avec le chou réchauffé, Otto était parti, l'assiette était sur la table, à moitié mangée. Soit Quangel avait remarqué son intention et s'était faulxé dehors comme un enfant qui veut continuer à boudier, ou alors il était si préoccupé qu'il en avait oublié de manger. Quoi qu'il en soit, il était parti, et elle devrait l'attendre jusque tard dans la nuit.

Mais dans la nuit de vendredi à samedi, Otto arriva si tard du travail que, malgré toutes ses bonnes résolutions, elle dormait lorsqu'il se mit au lit. Elle fut réveillée seulement un peu plus tard en l'entendant tousser ; elle demanda prudemment : « Otto, tu dors ? »

La toux cessa, il était allongé en silence. Elle demanda encore une fois : « Otto, tu dors ? »

Et rien, pas de réponse. Ils restèrent longtemps ainsi, en silence. Chacun savait que l'autre ne dormait pas encore. Ils n'osaient pas changer de position pour ne pas se trahir. Finalement ils s'endormirent tous les deux.

Le samedi s'annonça pire encore. Otto Quangel s'était levé inhabituellement tôt. Et avant qu'elle ait pu poser son café de céréales sur la table, voilà qu'il était déjà parti pour faire l'une de ces promenades hâtives et incompréhensibles qu'il n'avait jamais entreprises avant. Il revint, de la cuisine elle l'entendit

aller et venir dans le séjour. Lorsqu'elle arriva avec le café, il replia soigneusement une grande feuille de papier blanc qu'il avait lue à la fenêtre, et il la rangea.

Anna était certaine que ce n'était pas un journal. Il y avait trop de blanc sur la feuille, et les caractères étaient plus grands que ceux d'un journal. Qu'est-ce que cet homme avait donc bien pu lire ?

Elle s'énerma à nouveau contre lui, contre ses cachotteries, contre tous ces changements qui lui donnaient tellement d'inquiétude et de nouveaux soucis, s'ajoutant aux autres qui auraient pourtant déjà bien suffi. Malgré tout elle dit : « Le café, Otto ! »

En entendant le son de sa voix, il tourna le visage vers elle et il la regarda comme s'il était étonné de ne pas être seul dans cet appartement, se demandant qui pouvait bien lui parler. Il la regarda, et là encore il ne la regardait pas. Ce n'était pas sa compagne, son épouse Anna Quangel qu'il regardait, mais quelqu'un qu'il avait autrefois connu et dont il devait chercher le souvenir à grand-peine. Il y avait un sourire sur son visage et dans ses yeux, un sourire qui s'étalait sur toute la surface de son visage comme elle n'en avait encore jamais vu chez lui. Elle était sur le point de s'exclamer : Otto, ah, Otto, ne me quitte pas, toi aussi !

Mais avant qu'elle ait pu s'y résoudre, il était déjà passé devant elle et était sorti de l'appartement. Là encore sans prendre son café ; elle dut encore le porter à la cuisine pour le garder au chaud. Elle sanglota doucement : quel homme ! Ne devait-il donc rien lui rester ? Après le fils, perdre encore le père ?

Quangel pendant ce temps marchait hâtivement vers la Prenzlauer Allee. Il lui était soudain venu à l'esprit qu'il ferait mieux de regarder avant à quoi ressemblait un immeuble de ce genre, et si l'idée qu'il s'en faisait était juste. Sinon, il faudrait réfléchir à autre chose.

Dans la Prenzlauer Allee, il ralentit, ses yeux passaient sur les plaques posées aux portes des immeubles, comme s'ils cherchaient quelque chose de bien précis. À un immeuble au coin d'une rue, il vit les plaques de deux avocats et d'un médecin, il y avait aussi plusieurs bureaux.

Il poussa la porte d'entrée. Elle s'ouvrit aussitôt. C'était bien ça : il n'y avait pas de portier dans ce genre de maisons très passantes. Il monta lentement les marches de l'escalier, la main sur la rampe, un escalier autrefois « très aristocratique » avec du parquet en chêne, mais à qui le grand passage et la guerre avaient ôté tout ce qu'il avait d'aristocratique. Il semblait seulement poisseux et défraîchi, les chemins d'escalier avaient bien entendu disparu depuis longtemps, sans doute mis à l'abri quand la guerre avait éclaté.

Otto Quangel passa devant la plaque d'un avocat à l'entresol, il hocha la tête, il continua à monter lentement. Et ce n'était pas comme s'il avait été tout seul à utiliser cette cage d'escalier, non, il y avait sans arrêt des gens qui passaient devant lui en toute hâte, qui le croisaient ou bien qui le doublaient. Il entendait sans arrêt des sonneries, des portes qui claquent, des téléphones qui sonnent, des machines à écrire qui crépitent, des voix qui parlent.

Et entre-temps il y avait toujours un moment où Quangel était seul dans la cage d'escalier, tout du moins dans sa portion d'escalier, un moment où toute la vie semblait s'être retirée dans les bureaux. Cela aurait été le bon moment pour le faire. D'ailleurs tout correspondait exactement à ce qu'il s'était imaginé. Des gens pressés qui ne se regardaient pas, des fenêtres sales au travers desquelles filtrait tout juste une lumière grise, pas de portier, absolument personne qui s'intéresse aux autres.

Lorsque Otto Quangel lut au premier étage la plaque du deuxième avocat et qu'il comprit, renseigné par une main qui indiquait le chemin, que le médecin était un étage au-dessus, il hocha la tête avec approbation. Il fit demi-tour : il sortait tout juste de chez l'avocat, et il quitta l'immeuble. Inutile d'explorer davantage cet endroit, c'était exactement le genre d'immeuble dont il avait besoin, et il y en avait des milliers comme ça à Berlin.

Le contremaître Otto Quangel est de nouveau dans la rue. Un jeune homme sombre, à la peau du visage très blanche, l'aborde.

« Herr Quangel, n'est-ce pas ? demande-t-il. Herr Otto Quangel, de la rue Jablonski, n'est-ce pas ? »

Quangel ronchonne un « 'lors ? » en attendant la suite, qui peut signifier aussi bien approbation que démenti.

Le jeune homme le prend pour une approbation. « Je dois vous demander de la part de Trudel Baumann, dit-il, de l'oublier complètement. Votre femme non plus ne doit plus rendre visite à Trudel. Ce n'est pas nécessaire, Herr Quangel, que...

— Faites dire, dit Otto Quangel, que je ne connais pas de Trudel Baumann et que je ne souhaite pas me faire baratiner... »

Son poing touche le jeune homme tout juste au bout du menton, il s'effondre comme un chiffon mouillé. Quangel traverse le flot des gens qui commencent à accourir sans leur prêter attention, il passe devant un flic et se dirige vers l'arrêt du tramway. Le train arrive, il monte, va deux arrêts plus loin. Puis il repart en sens inverse, cette fois il se met sur la plate-forme avant du wagon. C'est comme il pensait : la plupart des gens se sont dispersés dans l'intervalle, il n'y a plus qu'une dizaine, une douzaine de curieux qui sont encore devant un café où l'on a manifestement transporté l'homme chancelant.

Il est déjà revenu à lui. Pour la deuxième fois en quelques heures, Karl Hergesell doit décliner son identité aux autorités.

« Ce n'était vraiment rien, monsieur l'agent, assure-t-il. Je crois bien que je lui ai marché sur le pied, sans faire attention, et il m'a tout de suite frappé. Aucune idée de qui était ce monsieur, je n'ai pas même pas eu le temps de m'excuser, le voilà déjà qui me frappait. »

Là encore, Karl Hergesell peut partir sans être inquiété, aucun soupçon ne pèse contre lui. Mais il est bien conscient qu'il ne peut pas continuer à mettre sa chance à l'épreuve. Il n'est d'ailleurs venu voir cet ex-beau-père Otto Quangel que pour s'assurer de la sécurité de Trudel. Bon, en ce qui concerne Otto Quangel, il n'a pas de souci à se faire. Un oiseau pas commode, et agressif avec ça. Et certainement pas bavard, malgré son bec en crochet. La façon dont il l'a frappé, d'un coup rapide et méchant !

Et c'est parce qu'un type comme lui aurait pu éventuellement parler que Trudel avait été presque précipitée dans la mort. Il ne parlera jamais – et pas plus avec eux ! Et il ne fera sans doute que peu de cas de Trudel – il avait l'air de ne rien vouloir savoir concernant Trudel. Ce qu'un coup de poing comme celui-là peut parfois vous éclaircir les idées !

Karl Hergesell va maintenant sans crainte à l'usine, et lorsqu'il y apprend, en questionnant prudemment, que Grigoleit et le nourrisson ont mis les voiles, il respire à nouveau. Maintenant tout est sûr. Il n'y a plus de cellule, mais il ne le regrette même pas tellement. En revanche Trudel vivra !

Dans le fond, il ne s'est jamais vraiment intéressé à ce travail politique, par contre bien plus à Trudel !

Quangel repart avec le tramway en direction de son logement, mais au moment où il devrait descendre il continue en laissant passer la rue Jablonski. On n'est jamais sûr de rien, si jamais il devait encore y avoir quelqu'un sur ses talons, il veut s'expliquer tout seul avec lui, et ne pas l'attirer chez lui. Anna n'est vraiment pas dans de bonnes dispositions maintenant pour affronter une surprise désagréable. Il doit d'abord parler avec elle. Bien sûr, il va le faire, Anna joue un grand rôle dans ses projets. Mais il doit d'abord régler d'autres choses.

Quangel a décidé de ne pas repasser chez lui avant d'aller au travail aujourd'hui. Il faudra qu'il se passe de café et de déjeuner. Anna va se faire un peu de souci, mais elle l'attendra quoi qu'il arrive et ne fera rien de précipité. Il faut encore qu'il règle tout un tas de choses. Demain, c'est dimanche, il faut que tout soit prêt.

Il change de nouveau de tramway et il va dans le centre-ville. Non, à cause de ce jeune homme tout à l'heure, à qui il a si vite coupé le sifflet d'un coup de poing, Quangel ne se fait pas beaucoup de souci. Il ne croit pas non plus vraiment qu'il y ait d'autres gens qui le suivent, il croit bien plus que cet homme a vraiment été envoyé par Trudel. Elle avait mentionné quelque chose de ce genre, elle allait devoir avouer

qu'elle avait manqué à sa promesse. À la suite de quoi ils lui avaient naturellement interdit tout contact avec lui, et elle avait envoyé ce jeune gars comme messenger. Tout cela était vraiment sans danger. De vrais enfantillages, vraiment, des enfants qui se sont embarqués dans un jeu auquel ils ne comprennent rien du tout. Lui, Otto Quangel, comprend un peu mieux de quoi il retourne. Il sait ce dans quoi il s'embarque. Mais il ne jouera pas comme un enfant, il réfléchira à chacune de ses cartes.

Il revoit Trudel devant lui, dans ce couloir plein de courants d'air, appuyée contre l'affiche du Volksgerichtshof – inconsciente du danger. Il ressent à nouveau cette inquiétude qu'il avait éprouvée lorsque la tête de la jeune fille était couronnée du titre « Au nom du peuple allemand », il lit à nouveau, au lieu des noms des étrangers, les leurs – non, non, c'est une histoire pour lui tout seul. Et pour Anna, pour Anna aussi, naturellement. Il va lui montrer qui est donc « son » Führer !

Arrivé au centre-ville, Otto fait d'abord quelques achats. Il n'achète que pour des petits montants, quelques cartes postales, un encrier, quelques plumes en acier, une petite bouteille d'encre. Et il répartit même ses achats entre un grand magasin, une enseigne Woolworth et une papeterie. Finalement, après avoir longtemps réfléchi, il acquiert encore une paire de gants simples en tissu fin qu'il reçoit sans ticket de rationnement.

Puis il s'installe à l'une de ces grandes brasseries sur l'Alexanderplatz, il boit une bière, il peut aussi manger sans tickets. Notre histoire se passe en 1940, le pillage des pays envahis a commencé, le peuple allemand n'a pas de grosses privations à subir. En réalité, il y a encore de tout, ou presque, et ce n'est même pas si cher que ça.

Et en ce qui concerne la guerre à proprement parler, elle se règle loin de Berlin, dans des pays étrangers. Oui, on voit de temps en temps quelques avions anglais qui survolent la ville. Quelques bombes tombent alors, et la population fait le lendemain de grandes promenades pour aller voir les destructions. La plupart des gens rient et disent : « Si c'est comme ça qu'ils veulent nous liquider, il leur faudra cent ans, et encore on s'en apercevra à peine. Et entre-temps on va aller raser leurs villes de la surface de la terre ! »

Voilà comment parlent les gens, et depuis que la France a demandé l'armistice, le nombre de ceux qui parlent ainsi a beaucoup grossi. La plupart des gens courent après le succès. Un homme comme Otto Quangel qui sort du rang en pleine victoire est une exception.

Il est assis là. Il a encore du temps, il ne doit pas encore se rendre à l'usine. Mais maintenant l'inquiétude qu'il ressentait ces derniers jours est tombée. Depuis qu'il a visité cet immeuble, depuis qu'il a fait ces quelques petits achats, tout est décidé. Il n'a même plus besoin de beaucoup penser à ce qu'il lui reste à faire. Cela se fera tout seul, le chemin est clair devant lui. Il n'a qu'à le suivre, il a déjà fait en lui les premiers pas décisifs.

Puis, lorsque le moment est venu, il paye et se met en route pour l'usine. Bien que le chemin soit long depuis l'Alexanderplatz, il le fait à pied. Il a déjà suffisamment dépensé aujourd'hui, pour les trajets, pour les achats, pour le repas. Suffisamment ? Beaucoup trop ! Bien que Quangel se soit maintenant décidé pour une tout autre vie, il ne changera pour autant rien aux habitudes qu'il avait jusqu'ici. Il continuera à rester économe et à se tenir à distance des gens.

Finalement, il est revenu dans son atelier, attentif et éveillé, sans dire un seul mot, bourru, exactement comme avant. Rien ne transparait de tout ce qui a changé en lui. Et un fumeur de cigarettes comme ce faux menuisier de Dollfuß n'y verra jamais que du feu. Pour lui, le tableau est clair et définitif : c'est un vieil imbécile, salement avare, intéressé uniquement par son travail. Voilà l'image qu'il a de lui, et elle doit rester ainsi.

Enno Kluge travaille de nouveau

Lorsque Otto Quangel embaucha dans son atelier de menuiserie, cela faisait six heures qu'Enno Kluge était assis à un tour. Oui, le petit homme n'a plus supporté d'être dans son lit, malgré sa faiblesse et ses douleurs, il est parti à l'usine. L'accueil ne fut certes pas très sympathique, mais il ne s'attendait pas à autre chose.

« Tiens, tu viens nous rendre une petite visite, Enno ? lui avait demandé le contremaître. Combien de temps tu veux en être cette fois, une ou deux semaines ? »

— Je suis complètement guéri maintenant, maître, l'assura Enno Kluge avec empressement. Je peux de nouveau travailler, et je vais travailler, tu vas voir ce que tu vas voir !

— Aha », fit le contremaître, plutôt incrédule, et il voulut partir. Mais il resta encore un peu, observa, pensif, le visage d'Enno et demanda : « Et qu'as-tu donc fichu à ta bobine, Enno ? Tu s'rais pas un peu passé à la moulinette, dis voir ? »

Enno a baissé la tête sur la pièce qu'il était en train de façonner, il ne regarde pas le contremaître non plus lorsqu'il finit par répondre : « Oui maître, à la moulinette... »

Le contremaître reste quelques instants devant lui, pensif, et il l'observe encore. Finalement, il croit pouvoir lire entre les lignes de l'affaire et dit : « Bah, peut-être que ça aura vraiment servi à quelque chose, peut-être que tu auras maintenant un peu envie de travailler, Enno ! »

Sur ce, le contremaître partit et Enno Kluge était content que les coups qu'il avait reçus aient été compris de cette façon. Que le contremaître ne se prive pas de croire qu'il avait été étrillé à cause de sa fainéantise, c'était même mieux comme ça ! Il ne voulait parler de ça à personne. Et s'ils pensaient ça ici, alors ils lui épargneraient leurs questions. Ils riraient tout au plus de lui dans son dos, et qu'ils ne s'en privent pas, ça lui était égal. Il voulait maintenant travailler, ils n'allaient pas en revenir !

En souriant modestement, mais non sans fierté, Enno Kluge s'inscrivit pour le travail du dimanche, sur la base du volontariat. Quelques anciens collègues de travail, qui le connaissaient encore d'avant, firent des réflexions moqueuses. Il rit simplement avec eux, et même le contremaître sourit.

Par ailleurs, cette erreur du contremaître, qui croyait qu'il avait été frappé à cause de sa fainéantise, avait sans doute joué en sa faveur auprès de la direction. Il y avait été appelé juste après la pause de midi. Il était à la place de l'accusé et, comme parmi ses juges il y avait un homme en uniforme de la Wehrmacht, un autre en uniforme de la SA, et un seul en civil, décoré toutefois des emblèmes nationaux, cela ne fit qu'augmenter sa peur.

L'officier de la Wehrmacht feuilleta un bout de dossier et il énuméra toutes ses fautes à Enno Kluge d'une voix aussi indifférente que dégoûtée. Tel et tel jour, détaché de la Wehrmacht pour intégrer l'industrie de l'armement, tel et tel jour seulement s'est présenté dans l'usine assignée, a travaillé onze jours, arrêté pour hémorragies stomacales, a mobilisé trois médecins, deux hôpitaux. Puis là et là déclaré apte au travail et en bonne santé, a travaillé cinq jours, en a séché trois, a travaillé encore un jour, de nouveau des hémorragies stomacales, etc.

L'officier de la Wehrmacht mit le dossier de côté, il regarda Kluge d'un air écoeuré, en fait il posa ses yeux à peu près sur le bouton supérieur de la veste d'Enno, et il éleva la voix : « Qu'est-ce que tu t'imagines à vrai dire, salopaud ? » Il se mit soudain à crier, mais on pouvait bien voir qu'il criait par habitude, sans aucune agitation intérieure. « Tu crois peut-être qu'il y a une seule personne ici que tu

mènes en bateau, qui croit à tes conneries d'hémorragies stomacales ? Je vais t'envoyer en compagnie disciplinaire, tu vas voir, et ils vont t'arracher les tripes, et là tu vas comprendre ce que c'est vraiment les hémorragies stomacales ! »

L'officier cria ainsi encore un bon moment. Enno s'y était déjà habitué, à l'armée, cela ne pouvait pas l'effrayer plus que ça. Il écouta donc ce sermon, les mains posées selon le règlement sur la couture de son pantalon civil, son œil attentif rivé sur l'enguirlandeur. Quand l'officier devait reprendre son souffle, alors Enno disait, sur le ton réglementaire, clair et distinct, mais ni humble ni insolent, plutôt factuel : « Oui, Herr Oberleutnant ! À vos ordres, Herr Oberleutnant ! » À un moment il réussit même, apparemment sans aucun effet visible, à insérer une phrase : « Au rapport, Herr Oberleutnant, je suis en parfaite santé ! Au rapport, Herr Oberleutnant, je vais travailler ! »

Tout aussi brusquement qu'il avait commencé à crier, l'officier s'arrêta. Il ferma la bouche, détacha son regard du bouton de la veste de Kluge et le dirigea vers son voisin brun. « Autre chose ? » demanda-t-il, dégoûté.

Oui, ce monsieur avait encore quelque chose à dire, ou plus exactement à crier – on aurait dit que tous ces messieurs dans la hiérarchie ne savaient que crier avec leurs gens. Celui-ci cria à la trahison du peuple et au sabotage du travail, cria que le Führer ne pouvait pas tolérer de traîtres dans ses propres rangs, et cria encore quelque chose à propos des camps de concentration, où il n'aurait que ce qu'il mérite.

« Et comment que tu te présentes ici ? cria le brun subitement. Comment que t'es arrangé, espèce de salaud ? Tu viens travailler avec une trogne pareille ? T'es allé forniquer avec tes bonnes femmes, espèce de vieux cochon, hein ! T'y laisses toutes tes forces et nous on doit te payer ! Où est-ce que t'es allé, où est-ce que tu t'es amoché comme ça, espèce de minable, de maquereau, hein ?

— Ils ont fait de moi de la chair à pâté, dit Enno, intimidé sous le regard de l'autre.

— Qui, qui t'a amoché comme ça, je veux savoir ! » cria la chemise brune. Et il gesticulait du poing sous le nez de l'autre et il tapait du pied.

Ce fut le moment où toutes les pensées personnelles quittèrent le crâne d'Enno Kluge. Sous la menace de nouveaux coups, ses résolutions et son attention lui échappèrent, il murmura, angoissé : « Au rapport, c'est la SS qui m'a amoché comme ça. »

Il y avait quelque chose de tellement convaincant dans l'angoisse absurde de cet homme que les trois hommes à la table lui accordèrent aussitôt crédit. Un pauvre sourire compréhensif apparut sur leur visage. Le brun cria encore : « T'appelles ça amoché ? Châtié, ça s'appelle, puni à raison ! Comment que ça s'appelle ?

— Au rapport, ça s'appelle : puni à raison !

— Bon, j'espère que tu vas t'en souvenir. La prochaine fois, tu t'en sortiras pas aussi bien ! Rompez ! »

Une demi-heure plus tard, Enno Kluge tremblait encore tant et si bien qu'il ne pouvait pas faire correctement son travail au tour. Il se défila dans les cabinets où le contremaître finit par le débusquer et le chassa en grondant pour le remettre à son poste. Le contremaître se mit à côté de lui et vit en pestant qu'Enno Kluge gâchait une pièce après l'autre. Dans la tête du petit gars, tout virait et chavirait encore : engueulé par le contremaître, moqué par ses collègues de travail, menacé de camp de concentration et de compagnie disciplinaire, il n'arrivait plus à y voir clair. Ses mains d'ordinaire si habiles refusaient de le servir. Il ne pouvait pas, et pourtant il devait, sinon il était tout à fait perdu !

Finalement, le contremaître comprit par lui-même qu'il n'y avait pas là de mauvaise volonté ou de fainéantise. « Si tu ne venais pas justement d'être malade, je t'aurais dit de rester au lit pendant quelques jours et de te refaire une santé. » Le contremaître le quitta sur ces mots. Et il ajouta : « Mais tu sais bien ce qu'il t'arrivera si tu le fais ! »

Oui, il le savait. Il continua et essaya de ne pas penser à ses douleurs, à l'insoutenable pression dans sa tête. Pendant un moment, le fer qui tournait, avec ses reflets, l'attira comme par magie. Il lui suffisait d'y mettre ses doigts et il aurait la paix, il irait dans un lit, il pourrait être allongé, se reposer, dormir, oublier ! Mais aussitôt après il repensa que ceux qui se mutilaient délibérément étaient punis de mort, et sa main recula...

Et voilà à quoi cela se résumait : la mort dans la compagnie disciplinaire, la mort dans un camp de concentration, la mort dans la cour d'une prison, voilà ce qui le menaçait chaque jour, et contre quoi il devait lutter. Et il avait si peu de forces...

Et puis l'après-midi finit par passer, et puis il finit par se retrouver peu après cinq heures lui aussi dans le flot des travailleurs rentrant chez eux. Il avait tellement désiré se reposer et dormir ; mais lorsqu'il fut dans son étroite petite chambre d'hôtel, il ne put se résoudre à se mettre au lit. Il repartit, il s'acheta un peu de quoi manger.

Et il retourna dans sa chambre, posa la nourriture sur la table devant lui, le lit à côté – mais il n'arrivait pas à rester ici. Il se sentait traqué, il ne supportait pas de rester dans cette chambre. Il devait acheter encore un peu de linge de toilette, et trouver aussi une chemise bleue chez un fripier.

Il repartit et, une fois dans la droguerie, il se souvint qu'il avait encore une grosse valise avec toutes ses possessions chez Lotte, dont le mari revenu en permission l'avait si brutalement viré. Il sortit en courant de la droguerie, monta dans un tramway ; il prit le risque de se rendre tout bonnement chez elle. Il ne pouvait tout de même pas abandonner ses affaires ! Il était épouvanté à l'idée de se prendre une volée, mais c'était plus fort que lui, il fallait qu'il aille chez Lotte.

Et il eut de la chance, il trouva Lotte chez elle, le mari n'était pas là. « Tes affaires, Enno ? demanda-t-elle. Je les ai mises à la cave, pour qu'il ne les trouve pas. Attends, je vais chercher la clé ! »

Mais il la garda dans ses bras, il posa sa tête contre sa grosse poitrine. Les efforts des dernières semaines avaient été trop durs pour lui, il se mit à pleurer.

« Ah, Lotte, Lotte, c'est que je n'y arrive pas sans toi ! J'ai tellement besoin de toi ! »

Tout son corps était secoué de sanglots. Elle fut effrayée. Elle était habituée à fréquenter les hommes, et aussi ceux qui chialaient, mais alors ils étaient bourrés et celui-ci était tout à fait sobre... Et puis tout ce qu'il racontait sur le besoin qu'il avait d'elle, et qu'il n'y arrivait pas sans elle, cela faisait une petite éternité qu'on ne lui avait pas dit une chose pareille ! Si tant est que quelqu'un le lui ait jamais dit un jour !

Elle le calma autant qu'elle put. « Il n'est en permission que trois semaines, alors tu pourras revenir chez moi, Enno ! Reprends-toi, maintenant, et va chercher tes affaires avant qu'il rentre. Tu sais bien ! »

Oh oui, il savait, il savait très exactement tout ce qui le menaçait !

Elle le mit encore dans le tramway et elle l'aida avec sa valise.

Enno Kluge alla à son hôtel, tout de même un peu soulagé. Plus que trois semaines, dont quatre jours étaient déjà passés. Puis le mari retournerait au front et lui, il pourrait de nouveau se coucher dans son lit ! Enno avait pensé qu'il tiendrait le coup sans bonne femme, mais ça n'allait pas, il n'y arrivait pas, tout simplement. D'ici là, il irait aussi voir Tutti ; il voyait bien maintenant que, quand on leur pleurait un peu dans les jupes, alors elles n'étaient pas aussi dures. Alors elles étaient même prêtes à vous aider ! Il pourrait peut-être rester pendant ces trois semaines chez Tutti, cette chambre d'hôtel solitaire était vraiment trop dure !

Mais malgré les femmes, il travaillerait, travaillerait, travaillerait ! Il ne ferait plus de manières, pas lui, plus jamais ! Il était guéri !

La fin de Frau Rosenthal

Dimanche matin, Frau Rosenthal se réveilla d'un profond sommeil en criant de frayeur. Voilà qu'elle avait encore rêvé de cette chose épouvantable qui venait la hanter presque chaque nuit : elle fuyait avec Siegfried. Ils se cachaient, leurs poursuivants passaient devant eux et semblaient du coin de l'œil se moquer d'eux, qui étaient si mal cachés.

Soudain Siegfried se mettait à courir, et elle lui emboîtait le pas. Elle ne pouvait pas courir aussi vite que lui. Elle criait : « Pas si vite, Siegfried ! Je n'arrive pas à te rejoindre ! Ne me laisse pas toute seule ! »

Il se soulevait de terre, il volait. Il volait d'abord juste au-dessus des pavés, puis il s'élevait toujours plus haut, puis il disparaissait au-dessus des toits. Elle était toute seule sur la Greifswalderstrasse. Des larmes coulaient sur ses joues. Une grande main qui sentait fort lui écrasait soudain le visage, une voix murmurait à son oreille : « Sale youpine, je t'ai enfin attrapée ? »

Elle regardait fixement le calfeutrage des fenêtres, de la lumière s'infiltrait à ses bords. Les frayeurs de la nuit s'enfuyaient devant celles du matin. Il faisait à nouveau jour ! À nouveau elle avait dormi, à nouveau elle avait raté le juge, la seule personne à qui elle pouvait parler ! Elle s'était promis de rester éveillée, mais voilà qu'elle s'était rendormie ! À nouveau une journée toute seule, douze heures, quinze heures ! Oh, elle ne le supportait plus ! Les murs de cette chambre s'écroulaient sur elle, toujours le même visage blême dans le miroir, compter et recompter toujours le même argent – non, cela ne pouvait pas continuer comme ça ! Le pire ne pouvait pas être pire que de rester enfermée ainsi à ne rien faire.

Frau Rosenthal s'habille en toute hâte. Puis elle va à la porte, elle tourne le verrou, ouvre sans bruit et guette dans le couloir. Tout est calme dans l'appartement, dans l'immeuble aussi tout est encore calme. Les enfants ne font pas encore de bruit dans la rue – il doit être très tôt. Peut-être le juge est-il encore dans sa bibliothèque ? Peut-être peut-elle encore lui dire bonjour, échanger deux trois phrases avec lui, qui vont lui donner du courage pour supporter une journée interminable ?

Elle ose, elle ose malgré son interdiction. Elle traverse rapidement le couloir et entre dans son salon. Elle recule un peu, effrayée par tant de luminosité qui inonde la pièce par les fenêtres ouvertes, et la rue, l'espace public, cet air frais qui règnent ici. Mais elle est surtout effrayée par une femme qui nettoie le tapis de Zwickau avec un balai mécanique. C'est une vieille femme sèche ; le fichu sur la tête, le balai mécanique indiquent qu'elle est la femme de ménage.

À l'apparition de Frau Rosenthal dans la pièce, la femme a interrompu son travail. Elle fixe un instant la visiteuse inattendue et cligne rapidement des yeux comme si elle ne pouvait pas tout à fait croire que cette vision est vraiment réelle. Puis elle appuie le balai mécanique contre la table et elle commence à faire de grands gestes de protestation avec ses mains et ses bras, pendant qu'elle pousse de temps à autre un « Chhhh ! Chhh ! » aigu, comme si elle chassait les poules.

Frau Rosenthal, battant déjà en retraite, dit d'un air suppliant :

« Où est monsieur le juge ? Je dois lui parler un instant ! »

La femme pince les lèvres l'une contre l'autre et secoue violemment la tête. Puis elle recommence avec ses mouvements pour la chasser et ses « Chhh ! Chhh ! », jusqu'à ce que Frau Rosenthal se soit complètement repliée dans sa chambre. Pendant que la femme de ménage ferme doucement la porte, elle s'effondre dans le fauteuil près de la table et éclate en sanglots, décontenancée. Tout ça pour rien ! À

nouveau une journée qui la condamne à une attente solitaire et vaine ! Beaucoup de choses se passent dans le monde, peut-être que Siegfried est en train de mourir, ou bien une bombe allemande est en train de tuer son Eva – et elle, elle doit rester assise dans le noir à ne rien faire.

Elle secoue la tête, elle s'emporte : elle ne veut plus continuer comme ça, c'est tout. Elle ne veut plus ! Tant qu'à être malheureuse, tant qu'à vivre constamment traquée et dans l'angoisse, alors autant le faire à sa façon. Cette porte peut bien se refermer pour toujours derrière elle, elle n'y pourra rien. C'était gentil de lui offrir l'hospitalité, mais cela ne lui fait pas du bien.

Arrivée de nouveau à la porte, elle se ravise. Elle retourne à la table et prend le gros bracelet en or avec les saphirs. Peut-être comme ça...

Mais dans le bureau, la femme n'est plus là, les fenêtres sont à nouveau fermées. Frau Rosenthal attend un peu dans le couloir, près de la porte d'entrée. Puis elle entend des bruits d'assiettes, et elle les suit jusqu'à ce qu'elle trouve la femme dans la cuisine en train de faire la vaisselle.

Elle lui tend le bracelet d'un air suppliant et elle dit d'une voix saccadée : « Je dois vraiment parler au juge. S'il vous plaît, s'il vous plaît, vraiment ! »

La bonne plisse le front, à nouveau dérangée. Elle ne jette qu'un œil furtif au bracelet qu'on lui tend. Puis elle recommence à la chasser avec de grands mouvements de bras et ses « Chhh ! Chhh ! », devant quoi Frau Rosenthal s'enfuit dans sa chambre. Elle fonce droit sur sa table de nuit, elle prend dans le tiroir les somnifères que lui a donnés le juge à la cour d'appel.

Elle verse toutes les pilules, douze ou quatorze au total, dans le creux de sa main, elle va à la table de toilette et les avale avec un verre d'eau. Il faut qu'elle dorme aujourd'hui, elle veut passer tout le jour à dormir aujourd'hui... Alors elle pourra parler ce soir avec le juge et écouter ce qu'il faut faire. Elle s'étend tout habillée sur le lit, ne tire que très légèrement la couverture sur elle. Allongée sur le dos en silence, les yeux rivés au plafond, elle attend le sommeil.

Et on dirait vraiment qu'il va venir. Les pensées qui la tourmentent, toujours ces mêmes images effrayantes qui naissent dans son cerveau, générées par l'angoisse, s'estompent. Elle ferme les yeux, ses membres se détendent, ramollissent, elle est presque en sécurité dans son sommeil...

Et puis c'est comme si, au seuil de ce sommeil, une main l'avait retenue et renvoyée à l'état de veille. Elle a sursauté de frayeur, au sens propre, ça lui a donné une telle décharge. Son corps a tressailli comme dans un spasme soudain...

Et de nouveau elle est allongée, elle regarde le plafond, sur le dos, le même éternel engrenage entraîne en elle les mêmes éternelles pensées qui la tourmentent et qui l'angoissent. Puis – peu à peu – cela s'affaiblit, ses yeux se ferment, le sommeil n'est pas loin. Et à nouveau à son seuil, le choc, la secousse, le spasme, qui contracte tout son corps. La voilà de nouveau chassée de la tranquillité, de la paix, de l'oubli...

Après que cela s'est répété trois ou quatre fois, elle renonce à attendre le sommeil. Elle se lève, lentement, elle chancelle un peu, elle s'approche de la table, les membres ballants, et elle s'assied. Elle regarde fixement devant elle. Elle reconnaît dans cette chose blanche posée sur la table sa lettre à Siegfried commencée il y a trois jours, et qui n'est pas allée au-delà des premières lignes. Elle regarde ensuite : elle reconnaît les billets, les bijoux. Plus loin, il y a aussi le plateau avec son repas. Les autres matins, elle s'est toujours jetée dessus, complètement affamée, maintenant elle le considère d'un œil indifférent. Elle ne veut pas manger...

Pendant qu'elle reste assise ainsi, elle prend obscurément conscience que les pilules ont tout de même suscité une transformation chez elle : même si elles n'ont pas pu lui offrir le sommeil, elles lui ont tout de même ôté l'agitation qui la traque le matin. Elle reste ainsi, parfois elle s'endort presque, mais alors elle se réveille en sursaut. Un peu de temps a passé, un peu, beaucoup, elle ne sait pas, mais un peu de cette journée effroyable a tout de même filé...

Puis, plus tard, elle entend des pas dans l'escalier. Elle sursaute – pendant un instant, elle s'observe elle-même, elle essaie d'analyser si c'est possible d'entendre, depuis cette chambre, les gens qui grimpent dans l'escalier. Mais cette minute critique est déjà passée, et elle ne fait plus qu'écouter attentive, tendue, le bruit des pas dans la cage d'escalier, le pas d'un homme qui monte péniblement les marches en se traînant, fait régulièrement des pauses, et puis qui, après une petite toux, repart en tirant sur la rampe.

Et voilà qu'elle ne l'entend plus seulement, elle le voit aussi. Elle voit Siegfried très distinctement en train de se glisser dans l'escalier encore calme, pour monter dans leur appartement. Évidemment, ils l'ont encore maltraité, il a quelques bandages enroulés à la hâte autour de la tête, ils sont déjà pleins de sang, et son visage est tuméfié et taché par tous leurs coups de poing. Voilà comment Siegfried se traîne, laborieusement, de marche en marche. Sa poitrine râle, rauque et enrouée, cette poitrine blessée par leurs coups de pied. Elle voit Siegfried qui disparaît de l'autre côté du palier...

Elle reste encore assise un instant. Elle ne pense à rien du tout, c'est sûr, et pas non plus au juge à la cour d'appel et à ce qui est convenu avec lui. En revanche, il faut qu'elle soit là-haut dans son appartement – que va donc penser Siegfried s'il le trouve vide ? Mais elle est si fatiguée, terriblement fatiguée, et il lui est presque impossible de se lever du fauteuil !

Puis elle arrive tout de même à se mettre debout. Elle prend son trousseau de clés dans son sac, attrape son bracelet de saphirs comme si c'était un talisman capable de la protéger – et elle sort de l'appartement, lentement, chancelante. La porte se referme derrière elle.

Le juge, que sa bonne a tout de même fini par réveiller après de longues hésitations, arrive trop tard pour dissuader son hôte d'entreprendre une sortie dans un monde trop dangereux.

Le juge reste un moment dans la porte qu'il a rouverte sans bruit, il guette tous les bruits venant d'en haut. Il n'entend rien. Puis, lorsqu'il finit par entendre quelque chose, en l'occurrence le pas énergique et rapide des bottes, il se retire à nouveau dans son appartement. Mais il ne quitte pas le judas. S'il doit tout de même y avoir encore une possibilité de sauver cette malheureuse, il lui ouvrira encore la porte de chez lui, malgré le danger.

Frau Rosenthal n'a pas remarqué qu'elle a croisé quelqu'un dans l'escalier. Elle n'a qu'une pensée en tête, arriver le plus vite possible chez elle retrouver Siegfried. Mais le dirigeant aux Jeunesses hitlériennes, Baldur Persicke, qui veut justement se rendre à un appel matinal, reste bouche bée, complètement ahuri quand la femme, le bousculant presque, passe devant lui. C'est la Rosenthal disparue depuis des jours, la Rosenthal en ce dimanche matin, dans une chemise sombre brodée, sans étoile de David, un trousseau de clés et un bracelet dans une main, l'autre s'accrochant péniblement à la rampe de l'escalier pour monter – elle est ivre à ce point ! Tôt le dimanche matin et déjà ivre à ce point !

Baldur reste encore un instant sous le coup de la stupéfaction. Mais lorsque Frau Rosenthal disparaît de l'autre côté du palier, ses pensées lui reviennent et il ferme la bouche. Il a le sentiment que maintenant le bon moment est arrivé, maintenant il n'a plus le droit à l'erreur ! Non, cette fois, il se chargera de cette affaire tout seul, ni ses frères, ni le père, ni un quelconque Barkhausen ne viendront la lui foutre en l'air.

Baldur attend encore un peu pour être certain que Frau Rosenthal a atteint l'étage des Quangel, puis il rentre doucement dans l'appartement de ses parents. Tout le monde dort encore, et le téléphone est dans le couloir. Il décroche et tourne le cadran, puis il demande un poste précis. Il a de la chance : bien qu'on soit dimanche, il obtient la communication, et aussi le bonhomme qu'il cherchait. Il dit brièvement ce qu'il a à dire ; puis il déplace une chaise près de la porte, l'entrouvre et se prépare patiemment à monter la garde une demi-heure ou une heure s'il le faut pour que l'oiseau ne leur échappe pas encore une fois...

Chez les Quangel, seule Anna est déjà réveillée, elle s'active doucement dans l'appartement. De temps à autre, elle va voir Otto, il dort encore profondément. Il a l'air fatigué et tourmenté, même maintenant dans son sommeil. Comme si quelque chose ne le laissait pas en paix. Elle se tient près de lui et réfléchit, elle regarde le visage de l'homme avec qui elle a vécu, jour après jour, près de trois

décennies. Bien sûr, elle s'est habituée depuis longtemps à ce visage, son profil d'oiseau, aiguë et tranchant, ses lèvres minces, presque toujours fermées – cela ne l'effraie plus. Voilà à quoi ressemble l'homme à qui elle a dédié sa vie. Son apparence n'a pas d'importance...

Mais ce matin, il lui semble tout de même que ce visage est plus effilé, la bouche plus mince, que les plis autour du nez sont encore plus creusés que d'ordinaire. Il a des soucis, de graves soucis, et elle a négligé d'en parler à temps avec lui, de l'aider à en porter la charge. En ce dimanche matin, quatre jours après avoir reçu la nouvelle de la mort de son fils, Anna Quangel est à nouveau intimement convaincue non seulement qu'elle ne doit pas abandonner cet homme, mais surtout qu'elle a eu tort d'entamer cette bouderie. Elle aurait dû mieux le connaître : il avait toujours préféré se taire plutôt que parler. Elle avait toujours dû lui délier la langue – de lui-même, cet homme ne parlait jamais.

Bon, aujourd'hui il va parler. Il le lui avait dit dans la nuit, en rentrant du travail. Anna avait passé une dure journée. Quand il était parti sans petit déjeuner, quand elle l'avait attendu en vain pendant des heures, quand il n'était pas revenu pour le déjeuner, quand elle avait pris conscience qu'il avait déjà dû embaucher, que maintenant il ne reviendrait certainement pas – alors elle avait été tout à fait désespérée.

Qu'était-il arrivé à cet homme depuis qu'elle avait dit ces mots trop vite, sans réfléchir ? Qu'est-ce qui l'agitait ainsi, anxieusement ? Elle le connaissait bien pourtant : depuis qu'elle lui avait dit ça, il ne pensait qu'à une seule chose, lui démontrer que ce n'était pas « son » Führer. Comme si elle avait pu être sérieuse ! Elle aurait dû le lui dire, elle n'avait dit ça que dans sa toute première colère, dans son chagrin. Elle aurait aussi bien pu dire des tas d'autres choses contre ces criminels qui l'avaient si absurdement privée de son fils – mais il avait fallu que ce soient ces mots-là qui lui viennent !

Mais bon, c'est ça qu'elle avait dit, et voilà qu'il courait le monde et se mettait dans toutes sortes de dangers pour avoir raison, pour lui prouver, et de façon tangible encore, le tort qu'elle lui avait fait ! Peut-être même qu'il ne reviendrait pas. Qu'il avait dit ou fait quelque chose, et que la direction de son usine ou bien la Gestapo s'étaient lancées à ses trousses – et peut-être même qu'il était déjà au trou ! Il était si inquiet, cet homme d'ordinaire si calme, dès le petit matin !

Anna Quangel n'y tient plus, elle ne peut plus l'attendre ainsi sans rien faire. Elle prépare quelques tartines de pain et prend le chemin de son usine. En cela aussi, elle est bien sa fidèle épouse, puisque, alors même que chaque minute compte pour elle, qu'elle veut en avoir le cœur net le plus tôt possible, elle ne prend pas les transports en commun. Non, elle part à pied – elle économise ce sou-là, tout comme lui.

Elle apprend par le portier de l'usine de meubles que le contremaître Otto Quangel est arrivé comme toujours à l'heure à son poste de travail. Elle lui fait parvenir ses tartines « oubliées », et attend encore le retour du messenger.

« Eh bien, qu'est-ce qu'il a dit ? »

— Qu'est-ce qu'il pourrait bien avoir dit... ? Il ne dit jamais rien ! »

Maintenant elle peut rentrer chez elle, rassurée. Rien n'est encore arrivé, malgré toute l'agitation qui l'habitait ce matin. Et ce soir elle va parler avec lui...

Il arrive dans la nuit. À son visage, elle voit à quel point il est fatigué.

« Otto, lui dit-elle, je ne le pensais pas. Ce n'est que sur le moment, dans ma toute première frayeur, que ça m'est sorti comme ça. Ne sois plus fâché ! »

— Moi – fâché – contre toi ? À cause de ça ? Jamais !

— Mais tu veux faire quelque chose, je le sens ! Otto, ne le fais pas, ne te précipite pas dans le malheur à cause de ça ! Je ne pourrais jamais me le pardonner. »

Il la regarde un instant, il sourit presque. Puis il pose rapidement ses deux mains sur ses épaules. Il les retire déjà, comme s'il avait honte de cette tendresse précipitée.

« Ce que je veux faire ? Je veux dormir, voilà ce que je veux faire ! Et demain, je te dirai ce que nous allons faire ! »

Voilà que le lendemain est arrivé, et Quangel dort encore. Mais maintenant elle n'est plus à une demi-heure près. Il est près d'elle, il ne peut rien faire qui le mette en danger, il dort.

Elle se détourne de son lit, elle se remet à son petit ménage.

Frau Rosenthal, elle, est arrivée depuis longtemps à la porte de son appartement, malgré sa lenteur à monter l'escalier. Elle n'est pas surprise de trouver la porte fermée à clé – elle l'ouvre. Et, une fois chez elle, elle ne se met pas non plus à chercher Siegfried ou à l'appeler. Elle ne prête pas non plus attention à la pagaille innommable qui règne ici, tout comme elle a déjà oublié qu'en fait elle a suivi les pas de son mari jusque chez eux.

Son engourdissement grandit lentement, irrésistiblement. On ne peut pas dire qu'elle dorme, mais elle n'est pas non plus réveillée. Et si ses membres sont devenus lourds, s'ils se meuvent lentement et maladroitement comme s'ils étaient anesthésiés, son cerveau lui aussi est comme anesthésié. Des flocons d'images neigent dans son cerveau, qui fondent aussitôt, avant même qu'elle ait pu les distinguer. Elle est assise dans le coin du sofa, les pieds sur le linge souillé, elle regarde lentement et paresseusement autour d'elle. Dans la main, elle tient toujours ses clés et le bracelet de saphir que lui avait offert Siegfried à la naissance d'Eva. Le bénéfice de toute une semaine du blanc... Elle sourit un peu.

Puis elle entend qu'on ouvre avec prudence la porte d'entrée, et elle sait : c'est Siegfried. Voilà, il arrive. C'est pour ça que je suis montée ici. Je veux aller l'accueillir.

Mais elle reste assise, un sourire étalé sur son visage tout gris. Elle va l'attendre ici, comme si elle n'avait jamais quitté leur appartement, comme si elle était tout le temps restée assise ici, pour l'attendre.

Puis la porte s'ouvre enfin, et au lieu de Siegfried qu'elle attendait, il y a trois hommes dans l'encadrement. Déjà en voyant parmi eux un de ces uniformes bruns détestés, elle sait : ce n'est pas Siegfried, Siegfried n'est pas avec eux. Une pointe de peur tente de s'insinuer en elle, mais c'est vraiment une toute petite pointe. Maintenant nous y voilà enfin !

Lentement, le sourire s'estompe sur son visage, qui de gris est devenu verdâtre.

Les trois hommes sont maintenant tout près d'elle. Elle entend qu'on parle, un homme grand et lourd dans un paletot noir dit : « Pas ivre, mon garçon. Sans doute des somnifères. Tirons encore rapidement d'elle tout ce qu'il y a à en tirer. Écoutez-moi, êtes-vous Frau Rosenthal ? »

Elle hoche la tête. « Oui, messieurs, Lore, ou plus exactement Sara Rosenthal. Mon mari est en prison à Moabit, j'ai deux fils aux États-Unis, une fille au Danemark, une mariée en Angleterre...

— Et combien d'argent leur avez-vous envoyé ? demande l'inspecteur de la police judiciaire à toute vitesse.

— De l'argent ? Mais pourquoi de l'argent ? Ils en ont tous bien assez eux-mêmes ! Pourquoi leur enverrais-je encore de l'argent ? »

Elle hoche la tête d'un air grave. Ses enfants vivent tous très bien. Ils pourraient même entretenir leurs parents sans effort. Soudain, elle pense à quelque chose qu'elle doit absolument dire à ces messieurs. « C'est ma faute », dit-elle gauchement avec sa langue pâteuse, qui a de plus en plus de mal à articuler et qui commence à bredouiller, « tout est ma faute. Siegfried voulait quitter l'Allemagne depuis longtemps. Mais je lui ai dit : "Pourquoi laisser ici toutes ces belles choses, cette bonne boutique, les vendre pour une bouchée de pain ? On n'a jamais fait de mal à personne, à nous ils ne feront rien." Je l'ai convaincu, sinon on serait partis depuis longtemps !

— Et où avez-vous mis votre argent ? s'impatienta l'inspecteur.

— L'argent ? » elle essaie de reprendre ses esprits. Ils en avaient vraiment encore, quelque part. Où l'avaient-ils donc mis ? Mais elle a du mal à se concentrer, en revanche elle se souvient soudain d'autre chose. Elle tend le bracelet de saphir à l'inspecteur. « Là, dit-elle seulement. Là ! »

L'inspecteur Rusch jette un rapide coup d'œil au bracelet, puis il se retourne vers ses deux accompagnateurs, vers ce crâne dirigeant aux Jeunesses hitlériennes, et vers son homme de main, toujours là, le Friedrich, un gros rustre, on dirait un assistant de bourreau. Il voit que les deux autres le regardent

avec attention. Et donc il repousse impatientement la main avec le bracelet, il prend la lourde femme par les épaules et il la secoue consciencieusement dans tous les sens. « Réveillez-vous enfin, Frau Rosenthal ! crie-t-il. Je vous l'ordonne ! Vous devez vous réveiller ! »

Puis il la lâche : sa tête part en arrière contre le dossier du sofa, le corps s'effondre sur lui-même – sa langue bredouille quelques mots incompréhensibles. Cette méthode pour la réveiller ne semble pas être tout à fait la bonne. Pendant un instant, les trois hommes regardent en silence la vieille femme devant eux, affaissée, la conscience ne semble pas vouloir lui revenir.

L'inspecteur murmure, soudain tout bas : « Prends-la et occupe-toi d'elle, là, derrière, dans la cuisine, et fais en sorte qu'elle se réveille ! »

Le garçon bourreau hoche seulement la tête. Il prend la lourde femme dans ses bras comme un enfant et l'emmène, évitant les obstacles.

Lorsqu'il est à la porte, l'inspecteur lui lance encore : « Et qu'elle reste tranquille ! Je veux pas de foin dans un immeuble de rapport le dimanche matin ! Sinon nous ferons ça dans la Prinz-Albrecht-Strasse. Je l'emmène de toute façon. »

La porte claque derrière eux, l'inspecteur et le dirigeant aux Jeunesses hitlériennes sont seuls.

L'inspecteur Rusch se tient à la fenêtre et regarde dans la rue. « C'est une rue tranquille ici, dit-il. Parfait pour les jeux d'enfants, non ? »

Baldur Persicke confirme que la rue Jablonski est une rue calme.

L'inspecteur est un peu nerveux, non pas à cause de ce que Friedrich est en train de fabriquer avec la vieille Juive dans la cuisine. Allons donc, ce genre de choses, et de bien plus folles encore, sont tout à fait dans sa nature. Rusch est un juriste raté qui a trouvé le chemin de la police judiciaire. Celle-ci le céda ensuite à la Gestapo. Il y a pris volontiers du service. Il rendrait d'ailleurs volontiers tous les services possibles à n'importe quel gouvernement, mais les méthodes crânes de celui-ci lui plaisent particulièrement. « Pas de sensiblerie, surtout, dit-il parfois à un nouveau. Nous remplissons notre devoir seulement en atteignant notre but. Peu importent les méthodes. »

Non, à cause de la vieille Juive, l'inspecteur ne se fait pas la moindre bile, il est vraiment loin de toute sensiblerie.

Mais ce garçon, ce dirigeant aux Jeunesses hitlériennes Persicke ne lui revient pas. Il n'aime pas tellement les parasites dans ce genre d'affaires, on ne sait jamais comment ils vont prendre les choses. Bien sûr, celui-ci semble être de la bonne espèce, mais en réalité on ne le sait vraiment qu'après.

« Vous avez vu, monsieur l'inspecteur », demande Baldur Persicke avec zèle – il ne veut maintenant plus entendre ce qu'il se passe dans la cuisine, ce sont leurs affaires ! « Vous avez vu qu'elle ne portait pas l'étoile de David ?

— J'ai vu bien d'autres choses encore, dit l'inspecteur, pensif, par exemple, j'ai vu que cette femme avait des chaussures propres, et dehors il fait un temps de chien.

— Oui, confirme Baldur Persicke, qui n'a pas encore compris.

— Donc il y a sans doute quelqu'un ici, dans l'immeuble, qui l'a cachée depuis mercredi, si comme vous dites elle n'est vraiment pas retournée chez elle de tout ce temps-là.

— J'en suis presque sûr », commence Baldur Persicke, rendu quelque peu incertain par ce regard pensif qui ne le quitte pas.

« Presque sûr ce n'est rien, mon garçon, dit l'inspecteur méprisant. Presque sûr, ça n'existe pas !

— Je suis tout à fait sûr ! dit Baldur rapidement. Je peux jurer sous serment que Frau Rosenthal n'a plus été dans son appartement depuis mercredi !

— Bien bien, dit l'inspecteur, légèrement. Vous savez bien sûr qu'il vous est impossible d'avoir maintenu tout seul cet appartement sous surveillance depuis mercredi. Aucun juge ne gèrera ça.

— J'ai deux frères à la SS, s'empresse de dire Baldur Persicke.

— Ah très bien, se déclare l'inspecteur satisfait. Ça va aller tout seul. Par ailleurs, ce que je voulais encore vous dire, je ne pourrai revenir que ce soir pour faire la perquisition. Peut-être que vous pourriez continuer à surveiller l'appartement d'ici là ? Vous avez les clés, n'est-ce pas ? »

Baldur Persicke assure, satisfait, qu'il le fera volontiers. Dans ses yeux on peut voir une joie profonde. Eh bien voilà, ça marche aussi comme ça, il le savait bien, et de façon tout à fait légale !

« Ce serait vraiment bien », dit l'inspecteur, ennuyé, et il regarde à nouveau par la fenêtre, « si tout ce qu'il y a par terre pouvait rester en l'état. Évidemment, vous ne pouvez pas être tenu responsable de ce qui se trouve dans les armoires et les malles, mais sinon... »

Avant que Baldur ait pu répondre, leur parvient depuis le milieu de l'appartement un grand cri strident, un cri de terreur.

« Saloperie ! » dit l'inspecteur, mais il ne bouge pas.

Blême, le nez pointu, Baldur le regarde, il a les genoux en coton.

Le cri de terreur est aussitôt étouffé, on entend juste Friedrich qui jure.

« Ce que je voulais dire... », recommence doucement l'inspecteur.

Il ne dit rien de plus cependant, il continue à écouter. Soudain, ça gronde très fort dans la cuisine, on piétine, on tape du pied. Maintenant Friedrich hurle très fort : « Mais veux-tu bien ! Mais vas-tu donc ! »

Puis un grand cri. Et des jurons plus acerbes encore. Puis une porte s'ouvre, des pas qui martèlent le couloir, et Friedrich hurle au travers de la pièce : « Que voulez-vous, monsieur l'inspecteur ? Je l'avais tout juste travaillée comme il faut qu'elle pouvait parler raisonnablement, et voilà que la charogne me saute par la fenêtre ! »

L'inspecteur le frappe à la figure, de rage : « Espèce de foutu mariole, je vais t'arracher les tripes ! Allez, vite ! »

Et il se précipite hors de la pièce, il descend l'escalier quatre à quatre...

« Mais c'est dans la cour ! » lance Friedrich d'un air suppliant, pendant qu'il est sur ses talons. « Elle est seulement tombée dans la cour, pas dans la rue ! Ça fera pas d'histoires, monsieur l'inspecteur ! »

Pas de réponse. Ils dévalent tous les trois l'escalier, tout en essayant de faire le moins de bruit possible dans l'immeuble, de ne pas troubler le silence du dimanche. Derrière eux, une volée de marches plus haut, court Baldur Persicke. Il n'a pas oublié de bien refermer la porte de l'appartement des Rosenthal. Même si tous les membres de son corps sont encore saisis d'effroi, il sait bien qu'il a maintenant la responsabilité de toutes les belles choses qui se trouvent là-haut. Rien ne doit disparaître !

Les trois hommes passent en courant devant l'appartement des Quangel, celui des Persicke, celui du juge Fromm. Plus que deux volées de marches, et ils sont dans la cour.

Entre-temps Otto Quangel s'était levé, avait fait sa toilette, et regardait sa femme qui préparait le petit déjeuner dans la cuisine. Après le petit déjeuner, ils parleraient tous les deux, pour l'instant ils avaient échangé un bonjour matinal, simple mais affectueux.

Soudain ils sursautent tous les deux. Dans la cuisine au-dessus, il y a des cris, ils écoutent, ils se regardent l'un l'autre, tendus et inquiets. Puis pendant quelques secondes la fenêtre de la cuisine est obscurcie, on dirait que quelque chose de lourd est en train de tomber – et maintenant ils l'entendent s'écraser lourdement dans la cour. En bas quelqu'un crie – un homme. Et puis un silence de mort.

Otto Quangel ouvre la fenêtre d'un geste brusque, s'en retire lorsqu'il entend un vacarme de pas qui dévalent l'escalier.

« Toi, regarde par la fenêtre, Anna ! dit-il. Pour ce genre de choses, une femme passe plus inaperçue ! » Il la prend par les épaules et il la serre très fort. « Ne crie pas ! ordonne-t-il. Tu ne dois pas crier ! Bien, et maintenant, ferme la fenêtre !

— Mon Dieu, Otto ! » gémit Frau Quangel, et elle fixe son mari du regard, son visage est blanc. « La Rosenthal est tombée par la fenêtre. Elle est étendue dans la cour. Barkhausen est près d'elle et...

— Silence ! dit-il. Maintenant, silence ! Nous ne savons rien. Nous n'avons rien vu ni rien entendu. Apporte le café dans le séjour ! »

Et là, il insiste encore une fois : « Nous ne savons rien, Anna. Nous n'avons presque jamais vu la Rosenthal. Et maintenant, mange ! Mange, je te dis. Et bois du café ! Si quelqu'un vient, il ne doit se rendre compte de rien ! »

Le juge Fromm était encore à son poste d'observation. Il avait vu deux hommes en civil monter l'escalier, et maintenant ils étaient trois à le dévaler – le jeune Persicke avec eux. Il s'était donc passé quelque chose, et déjà sa bonne lui apportait la nouvelle, sortant de la cuisine, que Frau Rosenthal venait tout juste de tomber dans la cour. Il la fixa d'un air effrayé.

Pendant un instant, il ne dit rien. Puis il hocha lentement la tête, plusieurs fois.

« Oui, Liese, dit-il. Il n'en est pas autrement. Il ne suffit pas de vouloir sauver quelqu'un. L'autre doit aussi vouloir être sauvé. » Puis rapidement : « Est-ce que la fenêtre de la cuisine est de nouveau fermée ? » Liese approuva d'un signe. « Vite, Liese, remet la chambre de mademoiselle en ordre : personne ne doit voir qu'elle a été occupée. Enlève la vaisselle ! Enlève le linge ! »

Liese approuva encore d'un signe.

Puis elle demanda : « Et l'argent et les bijoux sur la table, monsieur le juge ? »

Il resta pendant un instant presque désespéré, il avait l'air misérable, un sourire perplexe sur le visage. « Oui, Liese, dit-il alors. Ceci sera autrement plus compliqué. Les héritiers, peu probable qu'ils se manifestent. Et pour nous, ce n'est qu'une charge...

— Je les mets à la poubelle », proposa Liese.

Il secoua la tête. « Pour les poubelles, ils sont trop intelligents, Liese, dit-il alors. Ils connaissent ça par cœur, eux, justement, fouiller dans les ordures ! Bon, je verrai bien où je peux mettre tout ça pour commencer. Fais vite avec la chambre ! Ils peuvent arriver d'une minute à l'autre ! »

Pour l'instant, ils étaient encore dans la cour, Barkhausen avec eux.

La frayeur avait saisi Barkhausen le premier, et pas qu'un peu. Il rôdait depuis le matin tôt dans la cour, tourmenté par sa haine des Persicke et par son avidité pour toutes ces belles choses qui lui avaient échappé. Il voulait au moins savoir – et donc il s'était mis à observer la cage d'escalier, les fenêtres...

Soudain, quelque chose s'était écrasé tout près de lui, si près, et de si haut, ça l'avait effleuré. Il avait été tellement saisi de frayeur qu'il avait dû s'appuyer contre le mur de la cour, et aussitôt s'asseoir par terre, sa vue s'était brouillée.

Puis il s'était relevé, car il avait soudain remarqué qu'il était assis à côté de Frau Rosenthal dans la cour. Bon Dieu, la vieille femme venait donc de se jeter par la fenêtre, et il savait bien à qui c'était la faute.

Barkhausen vit aussitôt que la femme était morte. Un peu de sang coulait de sa bouche, mais ça ne la défigurait quasiment pas. Il y avait sur son visage une telle expression de paix profonde que même le misérable petit mouchard dut détourner les yeux. Qui tombèrent alors sur ses mains, et il vit qu'elle tenait quelque chose, un bijou dont les pierres étincelaient.

Barkhausen jeta un regard soupçonneux autour de lui. S'il voulait entreprendre quelque chose, il fallait le faire vite. Il se pencha, tourna le dos à la morte, pour ne pas voir son visage, lui prit le bracelet de saphirs des mains et le fit disparaître dans la poche de son pantalon. Il regarda encore d'un air soupçonneux autour de lui. Il lui sembla qu'on venait de fermer tout doucement la fenêtre de la cuisine chez les Quangel.

Et voilà que trois hommes déboulèrent dans la cour, et il comprit aussitôt qui étaient les deux autres. Maintenant surtout, il ne fallait pas faire d'erreur.

« Ben voilà que Frau Rosenthal vient de se jeter par la fenêtre, monsieur l'inspecteur », dit-il, comme s'il annonçait un événement tout à fait ordinaire. « Un peu plus, et la femme me tombait sur la tête.

— On se connaît ? » demanda l'inspecteur incidemment, pendant qu'il se penchait au-dessus de la morte avec Friedrich.

« Je vous connais pas, monsieur l'inspecteur, dit Barkhausen. J'ai deviné. Parce que, des fois, il m'arrive de travailler pour l'inspecteur Escherich.

— Tiens donc ! dit l'inspecteur seulement. Tiens donc. Alors restez encore un peu avec nous. Dites, jeune homme », il se tourna vers Persicke. « Faites attention que ce garçon ne s'égare pas. Friedrich, arrange-toi pour que personne ne descende dans la cour. Dis au chauffeur qu'il surveille la porte cochère. Je remonte vite fait chez vous pour téléphoner ! »

Lorsque l'inspecteur Rusch revint dans la cour après son coup de fil, la situation s'était quelque peu modifiée. Il y avait des visages à toutes les fenêtres de l'immeuble sur cour, d'autres personnes étaient arrivées – mais elles se tenaient à une certaine distance. Le cadavre était maintenant recouvert d'un drap, un peu trop court, les jambes de Frau Rosenthal dépassaient jusqu'aux genoux.

Quant à Herr Barkhausen, il avait le visage un peu jaune, et puis des menottes aux poignets. Depuis le côté de la cour, sa femme et ses enfants le regardaient en silence.

« Monsieur l'inspecteur, je proteste ! s'écria Barkhausen d'un ton plaintif. Pour sûr, j'ai pas lancé le bracelet dans le soupirail de la cave. Le jeune Herr Persicke a une telle haine contre moi... »

Il s'avéra que Friedrich, une fois ses missions accomplies, s'était aussitôt mis à chercher le bracelet. Dans la cuisine, Frau Rosenthal l'avait encore à la main – et c'était précisément à cause de ce bracelet, qu'elle ne voulait pas lâcher, que Friedrich s'était un peu énervé. Et dans cet énervement, il n'avait pas fait aussi attention que d'habitude, et la femme avait pu lui faire le coup de la fenêtre. Le bracelet devait donc se trouver quelque part, ici, dans la cour.

Lorsque Friedrich s'était mis à chercher partout, Barkhausen était appuyé contre le mur. Soudain, Baldur Persicke avait vu briller quelque chose, et là-dessus il y avait eu du raffut dans le soupirail de la cave. Il avait aussitôt regardé ce qu'il en était et – voyez donc ça ! – le bracelet était là, dans le soupirail !

« Pour sûr, je l'ai pas jeté dedans, monsieur l'inspecteur ! protesta Barkhausen angoissé. Il a dû tomber dans le trou de la cave, en même temps que Frau Rosenthal !

— Tiens tiens ! dit l'inspecteur Rusch. Tiens donc, t'es ce genre d'oiseau là ! Ce genre d'oiseau travaille pour mon collègue Escherich ! Ça va drôlement lui faire plaisir, à mon collègue Escherich, d'entendre une chose pareille ! »

Mais pendant que l'inspecteur monologuait ainsi paisiblement, son regard passait de Barkhausen à Baldur Persicke, de l'un à l'autre alternativement. Puis Rusch continua : « Bien, je pense que tu n'auras rien contre le fait de nous accompagner pour une petite promenade ? Ou bien ?

— Bien sûr que non ! » l'assura Barkhausen, tout en tremblant, et son visage devint encore plus pâle. « Bien volontiers, même, je viens avec vous ! J'ai qu'une seule chose à cœur, c'est que tout s'explique vraiment, monsieur l'inspecteur !

— Bon, eh bien alors tant mieux ! » dit l'inspecteur d'un ton sec. Et après un rapide coup d'œil à Persicke : « Friedrich, enlève les menottes à cet homme. Il viendra bien comme ça, n'est-ce pas ?

— Pour sûr que je viens ! Pour sûr, bien volontiers ! l'assura Barkhausen avec empressement. J'm'enfuirai pas. Et si jamais il me prenait de le faire – vous me cueillerez n'importe où !

— C'est bien vrai ! dit-il encore d'un ton sec. Des oiseaux dans ton genre, on en attrape partout ! » Il s'interrompit. « L'ambulance est déjà là. Et la police. Allons, débarrassons-nous de cette histoire en vitesse. J'ai pas que ça à faire ce matin. »

Plus tard, lorsqu'ils se furent « débarrassés de cette histoire », l'inspecteur Rusch et le jeune Persicke grimpèrent encore une fois l'escalier jusqu'à l'appartement des Rosenthal. « Seulement pour fermer la fenêtre de la cuisine ! » avait dit l'inspecteur.

Dans l'escalier, le jeune Persicke s'arrêta soudain. « Vous n'avez pas remarqué quelque chose, monsieur l'inspecteur ? murmura-t-il.

— J'ai remarqué un certain nombre de choses, rétorqua l'inspecteur Rusch. Mais dis-moi plutôt ce que t'as remarqué, mon gars, par exemple ?

— Vous n'avez pas remarqué que l'immeuble sur rue est bien calme ? Vous avez vu qu'il n'y avait personne à la fenêtre, dans l'immeuble de devant, alors qu'ils ont tous regardé, ceux qui sont côté cour ! C'est suspect, non ? Pourtant, ils ont sûrement remarqué qu'il se passait quelque chose, ceux de devant. Vous devriez faire tout de suite des perquisitions chez eux, monsieur l'inspecteur !

— Et je commencerai chez les Persicke », répondit l'inspecteur, et il continua à grimper l'escalier tranquillement. « Car chez eux non plus, il n'y avait personne à la fenêtre. »

Baldur éclata d'un rire gêné. « Mes frères de la SS, expliqua-t-il alors, ils se sont tous les deux mis la tête à l'envers hier soir...

— Fiston », continua l'inspecteur, comme s'il n'avait rien entendu. « Ce que je fais, c'est mes affaires, et ce que tu fais, ce sont les tiennes. Tes conseils sont pas les bienvenus. Pour ça, t'as pas encore assez de poil au menton. » Il regarda par-dessus son épaule, intérieurement amusé, le visage pincé du garçon. « Mon garçon, dit-il alors, si je fais plus de perquisitions ici, c'est seulement parce qu'ils ont eu beaucoup beaucoup trop de temps pour se débarrasser de toutes les pièces à conviction. Et pourquoi faire un tel remue-ménage pour une Juive morte ? J'ai suffisamment à faire avec les vivants. »

Ils étaient entre-temps arrivés devant le logement des Rosenthal. Baldur ouvrit. Dans la cuisine, ils fermèrent la fenêtre et relevèrent une chaise qui était tombée.

« Bien ! dit l'inspecteur Rusch en regardant autour de lui. Tout baigne dans l'huile ! »

Il le précéda dans le salon et s'assit sur le sofa, exactement à l'endroit où, une heure plus tôt, il avait secoué dans tous les sens la vieille Frau Rosenthal, jusqu'à la rendre profondément inconsciente. Il s'étira avec volupté et dit : « Bon, fiston, et maintenant va d'abord nous chercher une bouteille de cognac et deux verres ! »

Baldur partit, revint, les servit. Ils trinquèrent tous les deux.

« Bien, fiston », dit l'inspecteur avec volupté, et il s'alluma une cigarette, « et maintenant raconte-moi ce que vous aviez déjà prévu de faire dans cet appartement, toi et Barkhausen ! »

Il ajouta rapidement, en voyant la réaction indignée du jeune Baldur Persicke : « Réfléchis bien, fiston ! S'il le faut, j'embarque même un dirigeant aux Jeunesses hitlériennes Prinz-Albrecht-Strasse, s'il me conte des mensonges qui dépassent de trop les bornes. Réfléchis si tu préfères pas plutôt me raconter la vérité. Peut-être que la vérité restera entre nous, on verra bien ce que tu as à raconter. » Et comme il voyait Baldur hésiter : « Parce qu'il se trouve que moi aussi j'ai remarqué un certain nombre de choses, on appelle ça des *observations*(14) chez nous. Tu vois, moi, ce qui m'a sauté aux yeux par exemple, c'est la trace des semelles de tes bottes là-bas sur le linge de lit. Dans ce coin-là t'as pas encore été aujourd'hui. Et d'où t'as su si vite qu'y avait du cognac ici, et où il se trouve ? Et qu'est-ce que tu crois que le Barkhausen va bien pouvoir me raconter, avec la peur qu'il a ? Nooon, tu crois que j'ai besoin de ça, moi, de rester assis là pendant que tu me débites tes salades ? Pour ça, t'as pas encore assez de poil au menton. »

Baldur dut bien le reconnaître, et il se mit à table.

« Eh ben ! dit l'inspecteur finalement. Eh ben. Oui, chacun fait comme il peut. Les idiots font des idioties, et les malins font souvent des idioties encore plus grandes. Bon, fiston, au final, t'as tout de même été bien avisé et t'as pas raconté de salades au père Rusch. Ça sera récompensé. Qu'est-ce qui te ferait plaisir, ici ? »

Les yeux de Baldur s'allumèrent tout d'un coup. L'instant d'avant, il était complètement découragé, et voilà qu'il voyait de nouveau la lumière.

« Le récepteur radio avec le tourne-disque et les disques, monsieur l'inspecteur !

— Très bien ! dit l'inspecteur, condescendant. Je t'ai dit, n'est-ce pas, que je ne serai pas de retour ici avant six heures. Quoi d'autre ?

— Peut-être une ou deux valises de linge, demanda Baldur. Ma mère est drôlement juste en linge !

— Bon Dieu, comme c'est touchant ! se moqua l'inspecteur. Quel fils touchant ! Un vrai petit fifils à sa maman, arrête, je vais pleurer ! Bon, si tu veux ! Mais après ça, fini ! Pour tout le reste, c'est toi qui es responsable ! Et j'ai une putain de bonne mémoire pour tout ce qui se trouve ici, où, comment, combien, tu me rouleras pas si facilement ! Et comme je te l'ai déjà dit, au moindre doute, perquisition chez les Persicke. Trouvé à coup sûr : un récepteur radio avec tourne-disque, deux valises de linge. Mais pas de panique, fiston, tant que tu resteras régulier, je le serai aussi. »

Il alla à la porte. Il dit encore, au-dessus de son épaule : « Par ailleurs, si Barkhausen devait revenir par ici, pas d'embrouilles avec lui. J'aime pas ça, compris ?

— Oui, monsieur l'inspecteur », répondit Baldur Persicke docilement, et ces deux messieurs se quittèrent ainsi – après une si fructueuse matinée.

Anna Quangel s'affranchit elle aussi

Pour les Quangel, ce dimanche ne fut pas aussi fructueux, tout du moins l'explication tant souhaitée par Anna Quangel n'eut pas lieu.

« Noon, dit Quangel quand elle se fit pressante. Noon, mère, pas aujourd'hui. La journée a mal commencé, un jour pareil, je ne peux pas faire ce que je voulais. Et si je ne peux pas le faire, alors je ne veux pas en parler. Peut-être dimanche prochain ? Tu tends l'oreille ? Oui, sans doute encore un de ces Persicke qui se faufilent dans l'escalier – bah, laisse-les ! Tant qu'ils nous laissent tranquilles ! »

Mais Otto Quangel fut inhabituellement doux ce dimanche-là. Anna eut le droit d'évoquer leur fils tombé autant qu'elle le voulut, il ne lui interdit pas de parler. Il regarda même avec elle les quelques photos qu'ils avaient de lui, et quand elle se remit à pleurer il lui posa la main sur l'épaule et dit : « Laisse donc, mère, laisse. Qui sait ce que ça peut avoir de bon, et tout ce qui lui sera épargné. »

Donc : ce dimanche, même sans l'explication attendue, avait été un bon dimanche. Il y avait longtemps qu'Anna n'avait pas vu le mari aussi tendre, c'était comme si le soleil brillait encore une fois, une dernière fois sur le pays avant que n'arrive l'hiver qui recouvrirait toute la vie sous sa couche de neige et de glace. Dans les mois suivants, qui rendirent Quangel toujours plus froid et plus taciturne encore, elle ne put s'empêcher de se rappeler souvent ce dimanche-là, il lui était une consolation et un réconfort tout à la fois.

Puis la semaine de travail recommença, l'une de ces semaines toujours identiques, qui se ressemblaient tellement l'une l'autre, que les fleurs poussent ou que la neige tombe au-dehors. Le travail était toujours le même, et les gens étaient aussi comme ils avaient toujours été. Il n'y eut qu'un petit événement, un tout petit, dans la semaine de travail d'Otto Quangel. Lorsqu'il se rendit à l'usine, il croisa le juge retraité Fromm dans la rue Jablonski. Quangel aurait bien aimé le saluer, mais il craignait les regards des Persicke. Il ne voulait pas non plus que Barkhausen voie quelque chose, lui dont Anna racontait que la Gestapo l'avait emmené. Car Barkhausen était de nouveau là, si tant est qu'il ait vraiment été parti, et il traînait devant l'immeuble.

Quangel passa donc devant le juge, sans le voir, borné. Ce dernier n'avait manifestement pas autant de scrupules, quoi qu'il en soit il souleva un peu son chapeau devant ce voisin, sourit des yeux et rentra dans l'immeuble.

Tout juste ! pensa Quangel. Quelqu'un qui verrait ça penserait : le Quangel est resté la même brute mal dégrossie, et le juge à la cour d'appel est un homme bien élevé. Mais qu'ils aient eu à faire ensemble, personne ne pourrait s'en douter.

Anna Quangel quant à elle avait cette semaine-là une tâche difficile à accomplir. En s'endormant le dimanche soir, son mari lui avait encore dit : « Arrange-toi pour quitter la Frauenschaft. Mais de telle manière que cela passe inaperçu. Moi aussi je me suis débarrassé de mon poste à l'Arbeitsfront.

— Ô mon Dieu ! s'exclama-t-elle. Comment est-ce que tu as réussi, Otto ? Comment ont-ils pu te laisser partir ?

— Pour cause de débilité corporelle innée », avait répondu Quangel, de belle humeur, et il avait ainsi clos cette conversation.

Mais elle, maintenant, avait cette mission devant elle. Jamais ils ne la laisseraient filer à cause de sa bêtise, pour cela, ils connaissaient trop bien la Quangel, il faudrait qu'elle imagine autre chose. Le lundi

et le mardi, Anna Quangel cogita, le mercredi, elle pensa avoir trouvé. Si la bêtise ne pouvait pas fonctionner pour elle, alors peut-être l'excès d'intelligence. L'excès d'intelligence, savoir trop, être trop maligne, ça les importunerait encore plus qu'un peu de bêtise. Et un excès d'intelligence assorti d'un excès de zèle, voilà ce qui devrait faire l'affaire.

Et sans y réfléchir plus que ça, elle se mit en route. Elle voulait en avoir fini au plus vite, elle voulait, dans la mesure du possible, annoncer dès ce soir à Otto qu'elle avait réussi tout comme lui, c'est-à-dire sans attirer l'attention du parti et sans devenir politiquement suspecte. Il fallait qu'elle leur gâte pour toujours l'envie d'avoir affaire à elle. Rien qu'en pensant à la Quangel, il faudrait qu'ils se disent : ah non, pour ça, pas elle, hors de question ! quoi que ce puisse être !

Parmi les tâches principales d'Anna Quangel ces jours-ci, elle devait – puisque l'importation de travailleurs forcés n'avait pas encore complètement démarré et qu'aucun chargé de mission de rang ministériel n'avait encore été nommé pour cette traite d'esclaves –, parmi ses tâches principales, donc, elle devait identifier, entre les citoyennes allemandes, celles qui se défilait devant le travail pour l'industrie de l'armement, et qui ainsi, selon la terminologie coutumière du parti, étaient des traîtres au Führer et à leur propre peuple. Tout récemment encore, ce petit ministre de rien du tout, Goebbels, avait déversé dans un article sa hargne contre ces petites dames peinturlurées, dont les ongles vernis rouges ne les exemptaient certainement pas de travailler pour le peuple – et pas seulement dans les bureaux.

Certes le ministre, dans un article suivant que lui avaient sans doute arraché les dames de son entourage, s'était empressé d'ajouter que les ongles vernis rouges et une apparence soignée n'étaient certainement pas à eux seuls les caractéristiques d'une femme asociale et fainéante. Il mettait en garde instamment contre toutes les altercations qui seraient faites sur ces seules raisons ! Le parti, dans son équité, vérifierait individuellement chaque cas qui lui serait transmis. Ce qui ouvrait en grand les portes à une marée de dénonciations bien intentionnées.

Mais comme ce fut déjà souvent le cas avant et comme cela le serait après, le ministre avec son premier article avait réveillé les instincts les plus bas de la populace, et Anna Quangel y vit d'emblée une opportunité. Certes, il n'y avait dans son secteur presque que des gens simples, mais elle y connaissait tout de même *une* dame qui correspondait admirablement à la description du ministre. Anna Quangel sourit d'avance en imaginant l'effet que pourrait bien produire sa visite.

La dame chez qui elle se rendit habitait dans une grande maison sur le Friedrichshain, et Frau Quangel dit à la bonne qui lui ouvrit, avec une brusquerie lui permettant de cacher le manque d'assurance qui la submergeait soudain : « Eh bien quoi, allez voir si je peux parler à Madame ! Je suis de la Frauenschaft, je dois lui parler, et je le ferai ! – Par ailleurs, Fräulein », ajouta-t-elle soudain en baissant la voix, « pourquoi Madame ? Il n'y a plus de ça qui tienne, dans le troisième Reich ! Nous travaillons tous pour notre Führer bien-aimé – chacun à sa place ! Je veux voir Frau Gerich ! »

Impossible de savoir avec certitude pourquoi Frau Gerich reçut cette envoyée de la Frauenschaft, si elle fut légèrement inquiétée par ce que lui rapporta sa bonne, ou bien si elle la reçut tout simplement par ennui, pour abréger d'une demi-heure un après-midi interminable et ennuyeux. Quoi qu'il en fût, elle reçut Frau Quangel.

Elle l'accueillit, souriant aimablement, au milieu de son opulent salon, et Frau Quangel sut d'un seul regard que Frau Gerich était vraiment la créature qu'elle recherchait : une blonde aux longues jambes, pomponnée et parfumée, portant au-dessus de son front une haute structure de boucles et de bouclettes. La moitié sont fausses ! décida Anna Quangel aussitôt. Cette constatation lui redonna un peu de son assurance qui s'était mise à vaciller en voyant cette pièce vraiment somptueuse, une pièce avec des tapis en soie, des divans, des fauteuils petits et grands, des tables hautes et basses, avec des tapisseries aux murs et d'innombrables luminaires qui brillaient, une pièce comme Anna Quangel n'en avait encore jamais vu de toute sa vie, pas même dans les très grandes maisons où elle avait été employée plus de vingt ans auparavant.

La dame salua dûment Anna Quangel, mais en tendant un bras plutôt décontracté : « Heil Hitler ! » Précise et grave, Anna Quangel corrigea sa négligence avec un énergique « Heil Hitler !

— Vous venez de la Frauenschaft, comme j'ai appris, Frau... ? » La dame attendit un instant, mais comme on ne lui indiqua aucun nom, elle sourit imperceptiblement et dit : « Mais je vous en prie, prenez place ! Il s'agit sans doute d'une collecte – je donne volontiers, autant qu'il m'est possible.

— Il ne s'agit pas d'une collecte ! » assena Anna Quangel, presque en rage. Elle ressentait soudain une profonde aversion pour cette ravissante créature qui n'était rien qu'une femelle, et qui ne serait jamais une épouse et une mère comme Anna Quangel l'avait été et l'était encore. Elle haïssait et méprisait l'autre car elle ne reconnaîtait jamais la valeur des engagements qui étaient aux yeux d'Anna Quangel, depuis toujours, sacrés et inaltérables. Pour celle-là tout n'était que jeu, elle était parfaitement incapable d'éprouver un amour véritable, et elle n'attachait réellement d'importance qu'à ces types de relations qui avaient toujours semblé tout à fait secondaires à Anna dans son mariage avec Otto Quangel. « Non, non ce n'est pas une collecte ! assena-t-elle encore impatientement. Il s'agit plutôt... »

Elle fut encore interrompue. « Mais je vous en prie, vraiment, asseyez-vous ! Je ne peux tout de même pas rester assise si vous restez debout, et alors que vous, la plus âgée...

— Je n'ai pas le temps ! dit Anna Quangel. Si vous voulez, levez-vous, sinon, vous pouvez bien rester assise. Ça ne me fait rien ! »

Frau Gerich plissa un peu les yeux et considéra, surprise, cette femme simple, cette femme du peuple qui la traitait avec autant de brutalité. Elle haussa légèrement les épaules et dit, encore aimable, mais plus aussi chaleureuse : « Comme il vous plaira ! Je resterai donc assise. Vous alliez dire...

— Je veux vous demander, dit Frau Quangel, résolue, pourquoi vous ne travaillez pas. Vous avez certainement lu les appels qui disent que tous ceux qui n'ont pas d'activité doivent travailler pour l'industrie de l'armement ? Pourquoi est-ce que vous ne travaillez pas, dans ce cas ? Quelles sont vos raisons ?

— J'ai une très bonne raison », dit Frau Gerich maintenant d'un air dégagé et décontracté, et elle regarda non sans moquerie les mains de l'autre, abîmées par le travail et tachées à force de gratter les légumes, « c'est que je n'ai encore, de toute ma vie, jamais travaillé de mes mains. Je ne suis absolument pas faite pour le travail physique.

— Avez-vous seulement essayé ?

— Je n'y pense même pas, me rendre malade pour essayer une chose pareille. Je peux vous apporter quand vous voulez une attestation médicale qui...

— Ça je vous crois ! l'interrompit Frau Anna Quangel. Une attestation achetée dix ou vingt marks ! Mais, pour ces choses-là, les attestations des médecins de ville ne sont pas valables, il faut une attestation du médecin de l'usine à laquelle vous serez envoyée, et c'est lui qui décidera de votre aptitude à travailler ! »

Frau Gerich observa un instant le visage furieux de la femme. Puis elle haussa les épaules. « Eh bien, envoyez-moi dans n'importe quelle usine ! Vous verrez bien ce que vous y gagnerez !

— C'est vous qui allez voir ! » Anna Quangel sortit un cahier, un cahier recouvert de toile cirée, comme ceux des écoliers. Elle s'approcha d'une petite table, repoussa, énervée, une coupe avec des fleurs, et mouilla de sa langue, avant de commencer à écrire, la pointe de son crayon. Elle fit tout cela très consciemment, elle voulait agacer l'autre ; elle ne pourrait pas considérer avoir atteint l'objectif de sa visite tant qu'elle n'aurait pas brisé la décontraction moqueuse de l'autre et qu'elle ne l'aurait pas mise en rage.

Qu'avait fait son père ? Maître menuisier, tiens – et de toute sa vie elle n'avait jamais travaillé de ses mains ! Oui bon, nous verrons bien. Combien de personnes au foyer ? Trois personnes ? L'employée de maison incluse ? Donc deux en réalité...

« Vous ne pouvez vraiment pas vous occuper toute seule de votre mari ? Encore une personne que vous retirez à l'industrie de l'armement, je note ! Vous n'avez aucun enfant, naturellement ? »

Le sang commençait à monter aux joues de l'autre, on ne le voyait qu'aux tempes, tellement elle était maquillée. Mais une artère qui allait du front à la racine du nez commença à gonfler et à battre.

« Non, aucun enfant, naturellement ! dit Frau Gerich elle aussi maintenant très tranchante. Mais vous pouvez aussi noter que j'ai deux chiens à charge ! »

Anna Quangel se redressa, raide, et elle regarda l'autre avec des yeux sombres et brûlants. (À cet instant, elle avait complètement oublié pourquoi elle était venue la voir.)

« Dites-moi ! » s'écria-t-elle, et elle donna volontairement un ton normal à sa voix. « Êtes-vous en train de vous moquer de moi et de la Frauenschaft ? Êtes-vous en train de vous moquer des dispositions légales du travail et de notre Führer ? Je vous préviens !

— Et moi aussi, je vous préviens ! rétorqua Frau Gerich en criant. Vous ne semblez pas savoir chez qui vous vous trouvez ! Moi, me moquer des dispositions légales ! Mon mari est Obersturmbannführer !

— Ah bon ! dit Anna Quangel. Ah bon ! » Sa voix était soudain redevenue très calme. « Eh bien, j'ai toutes vos coordonnées, on vous tiendra informée ! Ou bien avez-vous encore quelque chose à faire valoir ? Une mère malade dont vous vous occupez, peut-être ? »

Frau Gerich frémit seulement des épaules, méprisante. « Avant que vous partiez, dit-elle, j'aimerais tout de même voir votre carte. J'aurais bien aimé noter votre nom aussi.

— Je vous en prie ! dit Frau Quangel en lui tendant sa carte. Tout est là-dessus. Je n'ai pas de carte de visite, malheureusement. »

Deux minutes plus tard, Frau Quangel était partie, et moins de trois minutes plus tard un être décontenancé, noyé de larmes appelait l'Obersturmbannführer Gerich et lui racontait en sanglotant, mais parfois aussi en trépignant de rage, l'humiliation inouïe qu'elle venait de subir de la part d'une envoyée de la Frauenschaft.

« Non, non, non », réussit finalement à glisser l'Obersturmbannführer d'un ton apaisant. « Nous allons bien entendu vérifier tout cela, pour le parti. Mais il faut aussi que tu saches que les contrôles sont nécessaires. Bien sûr que c'était une idiotie de venir te voir, toi, pour te parler de ça. Je vais m'assurer que cela ne se reproduise plus jamais !

— Non, Ernst ! cria formellement la voix à l'autre bout du fil. Tu ne vas rien faire de ce genre ! Par contre tu vas t'arranger pour que cette femme vienne me présenter ses excuses. Déjà le ton avec lequel elle m'a parlé ! "Aucun enfant, naturellement !", voilà ce qu'elle m'a dit. Mais elle t'a offensé toi aussi, Ernst, en disant ça – tu ne le comprends pas ? »

L'Obersturmbannführer fut bien obligé de le comprendre, et en fin de compte il promit à sa « douce Claire » tout ce qu'elle voulait pour la calmer. Oui, on viendrait lui présenter des excuses. Oui, bien sûr, encore aujourd'hui. Naturellement il prendrait des places à l'opéra, et peut-être même voulait-elle aller ensuite à la Femina(15), pour qu'elle se divertisse, s'apaise un peu ? Oui, il réserverait tout de suite une table, qu'elle essaie donc d'appeler quelques-uns de leurs amis pour les réunir ce soir.

Après avoir ainsi donné une occupation à sa femme, il se fit mettre en relation avec la direction centrale de la Frauenschaft et il tança l'autre bout du fil vertement pour l'offense qu'on lui avait faite. N'y avait-il vraiment personne de mieux que ce genre de méchantes bonnes femmes pour remplir ces missions. Il fallait sans doute aller y regarder de plus près ! Oui, oui, cette Quangel-Quingel-Quungel devait présenter ses excuses à sa femme ! Ce soir encore, tout à fait ! Il exigeait aussi qu'on lui fasse aussitôt un rapport sur ce qu'il s'était passé !

Quand l'Obersturmbannführer finit par raccrocher, il n'avait pas seulement le visage violacé, non, il était aussi tout à fait convaincu d'avoir été gravement offensé, de façon irréparable. Il rappela aussitôt sa douce Claire, mais dut s'y reprendre au moins à dix fois avant d'avoir la ligne, car elle était en train de raconter avec ferveur cette ignominie à ses amies.

Mais la conversation téléphonique qu'avait eue son mari s'infiltra dans le réseau de Berlin, elle se propagea, elle mena ici, puis là, on prit des renseignements, on posa des questions, on chuchota sous le sceau du secret le plus strict. Parfois, la conversation semblait dévier tout à fait de son objectif initial, mais grâce à l'excellence et l'infaillibilité du service automatique interurbain, elle retrouvait toujours son chemin, jusqu'à ce qu'enfin, grosse jusqu'à l'avalanche, elle trouve la petite antenne de la Frauenschaft dont dépendait Anna Quangel. À ce moment-là, deux dames y tenaient la permanence (de façon bénévole), l'une sèche avec des cheveux blancs, décorée de la Mutterkreuz, la croix des mères, l'autre rondelette et encore jeune, mais avec une coupe d'homme et les insignes du parti sur le renflement de la poitrine.

C'est la femme aux cheveux blancs qui y passa, elle avait la première décroché le téléphone, c'est d'abord sur elle que se déversa l'avalanche. Elle fut complètement submergée, elle rama avec ses bras, désespérée, elle jeta des regards suppliants à la rondelette : « Mais la Quangel – une femme tout à fait fiable. Je la connais depuis des années... »

Inutile, rien ne pouvait plus la sauver ! Non, à la Frauenschaft non plus ils n'y allèrent pas avec le dos de la cuillère, on leur expliqua le bordel innommable qui régnait dans leur antenne. Elle pourrait être contente si elle arrivait à s'en sortir elle-même sans éclaboussure. Mais en ce qui concernait cette Quangel – évidemment, et ce dès aujourd'hui et pour toujours, il fallait la destituer, et qu'elle aille présenter ses excuses, oui, aujourd'hui encore ! Oui, Heil Hitler !

Et à peine la cheveux-blancs avait-elle raccroché et commencé, les membres tremblants, à raconter ce qu'il s'était passé à la rondelette, que le téléphone hurla de nouveau, et qu'un autre bureau dont elles dépendaient se crut également compétent pour crier, réprimander, menacer.

Cette fois, c'était la rondelette qui y était passée. Elle aussi vacilla sous le choc, elle aussi trembla car, même si elle était au parti, son mari était lui considéré comme politiquement suspect parce qu'il avait, en tant qu'avocat, assez souvent défendu des « rouges » devant le tribunal avant 1933. Une chose pareille pouvait leur briser le cou. Elle essaya d'employer l'humilité, l'empressement, le profond dévouement. « Oui, une regrettable méprise... Cette femme doit être devenue folle... Naturellement, tout sera fait, ce soir encore. J'y vais moi-même... »

Inutile, tout cela était inutile ! L'avalanche se déversa sur elle aussi et lui brisa tous les os du corps. Elle n'était plus qu'un chiffon mouillé.

Et puis s'ensuivit appel sur appel. C'était comme si l'enfer s'était abattu sur elles ! Elles pouvaient à peine reprendre leur souffle tant les appels se succédaient. Finalement, elles s'enfuirent de leur bureau, incapables de continuer à écouter ces invectives encore et encore répétées. Et en fermant la porte, elles entendirent le téléphone réclamer encore de nouvelles proies, mais elles n'y retournèrent pas. Pas elles, pas pour tout l'argent du monde ! Leurs besoins étaient couverts pour aujourd'hui, pour demain, pour les prochaines années !

Elles marchèrent un instant sans rien dire en direction de l'appartement des Quangel. Puis l'une dit : « Je vais pas me priver pour lui dire ce que je pense, nous causer tant de difficultés ! »

Et celle avec les insignes du parti : « C'est comme ça. On s'en fiche bien de la Quangel ! Mais vous savez, tout le monde a ses problèmes... »

— C'est sûr ! » dit la croix-des-mères brièvement, et elle pensa à un de ses fils qui s'était battu en Espagne, mais pas du bon côté, du côté des rouges.

Mais la conversation avec Frau Anna Quangel se déroula de façon bien différente de ce qu'imaginaient les deux femmes. Frau Quangel ne se laissa ni enguirlander ni intimider.

« Expliquez-moi d'abord ce que j'ai fait de mal. Voilà mes notes. Frau Gerich tombe sous le coup de la loi sur le service obligatoire du travail... »

— Mais voyons, très chère, chère amie », c'était la rondelette qui parlait, « il ne s'agit pas de ça ici. C'est l'épouse d'un Obersturmbannführer. Vous comprenez pourtant ? »

— Non ! Qu'est-ce que ça vient faire là-dedans ? Où est-il écrit que les femmes de hauts dirigeants sont libres ? Je ne sais rien de ça !

— Ne soyez pas si bornée ! » dit la cheveu-blancs, sévère. « En tant que femme d'un haut dirigeant, Frau Gerich a aussi des devoirs plus importants. Elle doit s'occuper de son mari qui travaille tant.

— Moi aussi c'est ce que je dois faire.

— Elle a beaucoup d'obligations de représentation.

— Qu'est-ce que c'est donc que ça ? »

Rien à faire, on ne peut rien faire entendre à cette femme, elle ne voit pas son tort. Elle ne veut tout simplement pas croire que les hauts dirigeants, leur parentèle incluse, sont exemptés de tous les devoirs envers l'État et la communauté.

La rondelette avec la croix gammée est celle qui semble avoir identifié la raison de l'acharnement de Frau Anna Quangel. Elle découvre la photo d'un garçon pâlot, manifestement sous-alimenté, accrochée au mur et ornée d'une couronne et d'un ruban noir.

« Votre fils ? demande-t-elle.

— Oui, répond Anna Quangel brièvement, l'air renfrogné.

— Votre fils unique – il est tombé ?

— Oui. »

La cheveu-blancs avec la croix des mères dit doucement : « C'est bien pour ça qu'il faut mettre plus d'un seul fils au monde ! »

Anna Quangel a une réponse qui lui démange le bout des lèvres. Mais elle se retient. Elle ne veut pas tout gâcher maintenant.

Les deux dames échangent un regard. Pour elles, tout est clair. Cette femme a perdu son seul fils, et elle voit alors une de ces dames qui, à son avis, cherche à se soustraire à tous ses devoirs et ne veut pas faire le moindre sacrifice... Forcément, ça ne peut que mal finir.

La rondelette dit : « Vous allez tout de même vous résoudre à vous excuser un peu ?

— Dès que vous m'aurez démontré que je suis dans mon tort. »

La cheveu-blancs : « Mais je vous l'ai démontré !

— Alors je n'ai pas compris. Je dois être trop bête pour ça.

— Eh bien, d'accord. Alors nous allons devoir nous y atteler nous-mêmes. Un chemin difficile pour nous.

— *Moi*, je ne vous ai rien demandé !

— Et puis ensuite, Frau Quangel, dans un premier temps, il faudra penser à prendre soin de vous. Toujours à monter et à descendre les escaliers, et maintenant avec ce chagrin. Vous avez été l'une de nos membres les plus actives.

— Alors vous me mettez dehors ! constate Anna Quangel. Parce que j'ai dit ses quatre vérités à une dame comme elle !

— Mais non, pour l'amour de Dieu, ne le prenez pas comme ça ! Pour l'instant, vous êtes d'abord suspendue pour prendre soin de vous. Nous reviendrons vous chercher... »

Les deux femmes font le chemin jusqu'au Friedrichshain sans dire un mot. Elles sont absorbées par leurs pensées. Sans doute auraient-elles dû être bien plus dures, à l'instant, avec la Quangel, elles auraient dû elles aussi lui hurler dessus et la démonter. Mais cela ne leur est malheureusement pas donné – elles appartiennent à ceux qui se couchent, toujours, elles sont sans défense. Et parce qu'elles le savent, elles deviennent le paillason de tous ceux qui savent crier. Si seulement ça pouvait bien se passer, cette visite chez la grande dame, si seulement elles pouvaient (sans toutefois amener avec elles la principale coupable) repartir chez elles avec un résultat au moins favorable.

Mais elles ont de la chance. Car – après tous ces coups de téléphone, ces cris, ces visites – il est déjà tard dans la journée. Madame est en train de s'habiller, Madame va à l'opéra. Mais elles peuvent attendre

dans le vestibule sur des tabourets.

Après un quart d'heure, la bonne leur demande de quoi il s'agit exactement. Elles l'expliquent à l'employée dans un chuchotement désolé, et on leur indique qu'elles doivent attendre encore.

Mais en réalité, toute cette histoire n'intéresse plus qu'à peine Frau Obersturmbannführer Gerich. Elle a téléphoné pendant trois heures à ses amies, elle a pris un bain, une soirée à l'opéra l'attend, qui se poursuivra à la Femina – en quoi une femme du peuple peut-elle encore intéresser une dame du monde comme elle ? Et donc Claire dit, après un autre quart d'heure, à son Ernst : « Ah, vas-y, hurle un peu sur ces femmes et renvoie-les ! Je ne veux pas gâcher ma soirée avec ça. »

Et donc l'Obersturmbannführer va dans le vestibule et hurle un peu sur les deux visiteuses. Il ne comprend même pas, ce faisant, qu'aucune des deux n'est la vraie responsable. Cela lui est égal, il leur crie dessus et puis il les vire. L'affaire est close, définitivement.

Les deux femmes retournent chez elles. La rondelette dit : « En fait, il y a des fois où je peux franchement comprendre une femme comme la Quangel. »

La cheveu-blancs pense à son fils et pince fort les lèvres.

La rondelette continue : « Il y a des fois où je préférerais franchement n'être rien de plus qu'une simple ouvrière et disparaître dans la masse. C'est tellement usant de devoir tout le temps faire attention, cette peur qui n'en finit jamais... »

La croix-des-mères secoue la tête. « Il vaudrait mieux ne pas parler ainsi, à votre place », dit-elle sèchement. Et elle ajoute, alors que l'autre se tait, vexée : « Quoi qu'il en soit, nous avons réussi, autant que faire se peut, même sans la Quangel. Il a dit expressément que l'affaire était close, et nous allons rapporter ça plus haut.

— Et que la Quangel est destituée !

— Oui, bien sûr, ça aussi ! Je ne veux plus la voir à notre antenne ! »

Et elles ne la virent plus jamais. Anna Quangel put cependant annoncer à son mari qu'elle avait réussi, et il eut beau la questionner minutieusement, il semblait vraiment qu'elle avait réussi. Les Quangel s'étaient tous les deux libérés de leurs postes, sans prendre de risque.

La première carte est écrite

Le reste de la semaine se déroula sans événement particulier, et ainsi revint le dimanche, ce dimanche où Anna Quangel espérait qu’Otto lui donne enfin les explications ardemment désirées et si longtemps repoussées sur ses projets. Il s’était levé très tard, mais il était de bonne humeur et apaisé. Elle lui jetait de temps à autre un coup d’œil de biais pendant qu’il buvait son café, pour l’encourager un peu, mais il sembla ne pas s’en apercevoir, il mangeait son pain, le mâchait lentement et remuait son café.

Anna dut prendre sur elle pour débarrasser la table. Mais cette fois, ce n’était vraiment pas à elle de commencer à parler. Il lui avait promis cette explication pour le dimanche, et il tiendrait bien parole, toute incitation aurait passé pour de l’insistance.

Elle se leva donc avec un long soupir et porta les tasses et les assiettes dans la cuisine. Lorsqu’elle revint pour prendre la corbeille à pain et la cafetière, il était agenouillé devant un tiroir de la commode et fouillait dedans. Anna Quangel ne savait plus bien ce qu’il y avait dans ce tiroir. Il ne s’agissait sans doute que d’un vieux bric-à-brac depuis longtemps oublié. « Cherches-tu quelque chose de précis, Otto ? » lui demanda-t-elle avec cette pointe d’humour berlinois dont elle avait le secret.

Mais il ne répondit que d’un grognement, alors elle se retira au plus profond de sa cuisine pour faire la vaisselle et préparer le repas. Il ne voulait pas. Il ne voulait donc toujours pas ! Et elle était plus que jamais convaincue que quelque chose se tramait en lui dont elle ne savait toujours rien, et il fallait pourtant qu’elle sache !

Plus tard, lorsqu’elle revint dans le séjour s’asseoir à côté de lui pour éplucher les pommes de terre, elle le trouva assis à la table dont il avait enlevé la nappe, le plateau était couvert de ciseaux à bois, et des petits copeaux jonchaient déjà le sol autour de lui. « Que fais-tu, Otto ? demanda-t-elle, très surprise.

— Je vais voir si je sais encore sculpter », répondit-il.

Elle était immensément déçue, et aussi un peu agacée. Otto n’était certes pas un grand connaisseur de l’âme humaine, mais il devait tout de même avoir une petite idée de ce qu’il se passait en elle, de la tension avec laquelle elle attendait la moindre information venant de lui. Et maintenant, voilà qu’il avait ressorti ses ciseaux à bois des premières années de leur mariage et qu’il taillait un peu de bois, tout comme autrefois, quand il la désespérait avec son silence interminable. À cette époque, elle n’était pas encore habituée comme aujourd’hui à son mutisme, aujourd’hui, justement aujourd’hui, alors qu’elle y était habituée, il lui semblait tout à fait insupportable. Sculpter, bon Dieu, si c’était la seule chose qui venait à l’esprit de cet homme, après des événements pareils ! S’il voulait retourner à son silence, le préserver jalousement en s’adonnant pendant des heures à l’art taiseux de la sculpture – ce serait une grave déception pour elle. Il l’avait déjà souvent beaucoup déçue, mais cette fois elle ne pourrait pas le laisser faire sans rien dire.

Tout en réfléchissant à cela, agitée et désespérée, elle regardait malgré tout avec une certaine curiosité le bout de bois long et gros qu’il tournait et retournait pensivement entre ses grandes mains, et dont il ôtait avec son ciseau un plus gros copeau. Non, cette fois ce ne serait pas un coffre à linge, voilà qui était sûr.

« Qu’est-ce que ça va être, Otto ? » demanda-t-elle, à moitié à contrecœur. Elle avait eu l’idée saugrenue qu’il était peut-être en train de sculpter une pièce d’usine, peut-être un morceau de détonateur de bombe. Mais cette pensée n’avait aucun sens – Otto n’avait rien à voir avec les bombes ! Par ailleurs,

on ne pouvait sûrement pas utiliser de bois pour les bombes. « Qu'est-ce que ça va être, Otto ? » avait-elle donc demandé, presque malgré elle.

Tout d'abord, il sembla vouloir répondre à nouveau d'un simple grognement, mais peut-être pensa-t-il qu'il avait déjà mis son Anna à trop rude épreuve ce matin, ou peut-être était-il simplement prêt à la renseigner. « Une tête, dit-il. Je veux voir si je peux encore sculpter une tête. À l'époque, j'ai sculpté beaucoup de pipes. »

Et il tourna et tailla de nouveau son bois.

Des pipes !

Anna poussa un cri d'indignation. Elle dit alors, d'un ton vraiment très agacé : « Des pipes ! Allons, Otto ! Reprends-toi ! Le monde s'écroule, et tu penses à sculpter des pipes ! Quand j'entends ça ! »

Il ne prêta pas plus attention que ça à son agacement ni à ses paroles. Il dit : « Ça ne sera pas une pipe, bien sûr. Je veux voir si j'arrive à tailler la tête de notre Ottochen de façon à peu près ressemblante ! »

L'humeur d'Anna se métamorphosa aussitôt. Donc il pensait à Ottochen, et s'il pensait à Ottochen, et qu'il voulait sculpter sa tête, alors il pensait aussi à elle et il voulait lui faire plaisir. Elle se leva de sa chaise et dit, en reposant le plat de pommes de terre : « Attends donc, Otto, je vais te chercher des photos pour que tu saches à quoi Ottochen ressemblait vraiment. »

Il refusa d'un signe de tête. « Je ne veux pas voir de photos, dit-il. Je veux sculpter Otto comme je l'ai gardé en moi. » Il tapota son grand front avec ses doigts. Et après une pause il ajouta : « Si je peux ! »

Voilà qu'elle était à nouveau émue. Ottochen était donc aussi en lui, il avait une image précise du garçon. Maintenant, elle était curieuse de voir à quoi ressemblerait cette tête quand elle serait finie. « Bien sûr que tu vas y arriver, Otto ! dit-elle.

— Bah ! » dit-il seulement, mais cela n'exprimait pas tant le doute que l'approbation.

Et ainsi se termina d'abord leur conversation. Anna dut repartir à la cuisine pour préparer le déjeuner, et elle le laissa ainsi à la table, tournant ce bloc de tilleul entre ses doigts, lui enlevant copeau après copeau en silence, patiemment et soigneusement.

Elle fut donc très surprise lorsqu'elle revint pour mettre le couvert peu avant le déjeuner, de trouver la table déjà rangée et ornée de sa nappe. Quangel était debout près de la fenêtre et regardait en bas dans la rue Jablonski où les enfants s'amusaient bruyamment.

« Eh bien Otto ? demanda-t-elle. C'est déjà fini la sculpture ?

— Fini pour aujourd'hui », répondit-il, et dans le même temps elle sut que leur explication était sur le point d'avoir lieu, qu'Otto avait quelque chose en tête, cet homme insaisissable et tenace, que rien ne pouvait pousser à agir trop vite, et qui était capable d'attendre toujours le bon moment.

Ils déjeunèrent en silence. Puis elle retourna dans la cuisine pour tout remettre en ordre, et elle le laissa, assis dans un coin du sofa, le regard fixe droit devant lui.

Lorsqu'elle revint une demi-heure plus tard, il était toujours assis à la même place. Mais maintenant elle ne voulait plus attendre qu'il se décide ; sa patience à lui, son impatience à elle la rendaient nerveuse. Il se pourrait bien qu'il soit encore assis là à quatre heures, et encore après le dîner ! Elle ne pouvait pas attendre plus longtemps !

« Eh bien, Otto, demanda-t-elle, qu'y a-t-il ? Pas de sieste, comme tous les dimanches ?

— Aujourd'hui n'est pas comme tous les dimanches. C'en est d'ailleurs fini de "tous les dimanches". » Il se leva soudain et sortit du séjour.

Mais aujourd'hui elle n'était pas d'humeur à le laisser partir à nouveau comme ça, pour l'une de ses mystérieuses promenades dont il ne lui racontait rien. Elle lui courut après. « Non, Otto... », commença-t-elle.

Il se tenait à la porte d'entrée, à laquelle il venait de mettre la chaîne. Il avait une main levée pour lui imposer le silence et il écoutait attentivement tous les bruits de l'immeuble. Puis il hocha la tête et il

repassa devant elle pour aller au séjour. Lorsqu'elle revint près de lui, il avait repris sa place sur le sofa, elle s'assit à côté de lui.

« Si ça sonne, Anna, dit-il, n'ouvre pas tant que je...

— Mais qui pourrait bien sonner, Otto ? s'impatientait-elle. Qui doit donc venir chez nous ? Eh bien, dis-moi enfin ce que tu veux me dire !

— Je vais le dire, Anna, répondit-il avec une tendresse inhabituelle. Mais si tu me presses, tu me rends les choses encore plus difficiles. »

Elle toucha rapidement sa main, la main de cet homme à qui pesait la moindre confiance sur sa vie intérieure. « Je ne veux pas te presser, Otto, dit-elle, apaisante. Prends tout ton temps ! »

Pourtant il commença aussitôt à parler, et cela faisait maintenant cinq minutes d'affilée qu'il parlait, lentement, avec des phrases brèves et saccadées, des phrases très réfléchies, qu'il terminait toujours en serrant ses lèvres fines l'une contre l'autre, comme si rien n'allait suivre. Et pendant qu'il parlait ainsi, son regard restait fixé sur quelque chose qui se trouvait légèrement à côté, derrière Anna, dans le séjour.

Anna Quangel par contre ne quittait pas son visage des yeux, et elle lui fut presque reconnaissante de ne pas la regarder, tellement elle avait du mal à dissimuler la déception croissante qui s'emparait d'elle. Mon Dieu, qu'est-ce que cet homme s'était donc imaginé là ! Elle avait pensé à de grandes actions (qu'elle avait d'ailleurs également craintes), à un attentat contre le Führer, ou au moins à un combat actif contre les gros bonnets et le parti.

Et que voulait-il faire ? Rien du tout, quelque chose de ridicule et de petit, quelque chose qui était tout à fait dans son genre, quelque chose qui ne faisait pas de bruit, quelque chose d'aberrant, qui préserverait sa tranquillité. Il voulait écrire des cartes. Des cartes postales avec des appels contre le Führer et le parti, contre la guerre, pour éclairer ses semblables, c'était tout. Et il ne voulait pas non plus envoyer ces cartes à des gens en particulier, ou bien les placarder comme des affiches sur les murs, non, il voulait les déposer dans des cages d'escalier d'immeubles très fréquentés, les abandonner là à leur sort, sans savoir du tout qui les récupérerait, si elles ne seraient pas aussitôt piétinées, déchirées... Tout en elle s'indignait contre cette guerre sans danger, menée dans l'ombre. Elle voulait être active, il fallait faire quelque chose dont on verrait un effet !

Mais Quangel, après avoir fini de parler, ne semblait attendre aucune réaction de sa femme, assise en silence dans son coin du sofa, et qui luttait intérieurement. Ne devrait-elle pas lui dire tout de même quelque chose ?

Il s'était levé et était retourné près de la porte d'entrée pour écouter les bruits du couloir. Lorsqu'il revint, il ôta la nappe de la table, la plia et la déposa soigneusement sur le dossier de la chaise. Puis il s'approcha du vieux secrétaire en acajou, sortit son trousseau de clés de sa poche et l'ouvrit.

Pendant qu'il cherchait encore dans les étagères, Anna se décida. Elle dit, hésitante : « Est-ce que ce n'est pas trop peu, ce que tu veux faire là, Otto ? »

Il s'interrompit dans sa recherche, encore penché au-dessus du meuble, il tourna la tête vers sa femme. « Que ce soit peu ou beaucoup, Anna, dit-il, s'ils nous y prennent, ça nous coûtera la tête... »

Il y avait quelque chose de si convaincant dans ces paroles, dans ce regard perçant d'oiseau, sombre, insondable avec lequel l'homme la regarda à cet instant qu'elle frémit soudain. Et pendant un moment, il vit distinctement devant ses yeux la cour en pierre de la prison, la guillotine dressée au milieu, dans la lumière grise du petit matin, son acier n'avait rien d'étincelant, c'était comme une menace sourde.

Anna Quangel sentit qu'elle tremblait. Puis elle regarda rapidement en direction d'Otto. Il avait peut-être raison, peu ou beaucoup, personne ne pouvait risquer plus que sa vie. Chacun selon ses forces et ses dispositions – l'essentiel étant : résister.

Quangel la regardait encore sans rien dire, comme s'il observait son combat intérieur. Puis son regard s'éclaircit, il sortit les mains du secrétaire et il dit, presque en souriant : « Mais ils ne nous auront pas si facilement ! S'ils sont malins, nous pouvons nous aussi être malins. Malins et prudents. Prudents, Anna,

toujours sur nos gardes – plus longtemps nous combattons, plus longtemps nous aurons de l’effet. Cela ne sert à rien de mourir trop vite. Nous voulons vivre, nous voulons encore voir le moment où ils tomberont. Nous voulons pouvoir dire alors que nous en étions, Anna ! »

Il avait dit ces mots légèrement, presque sur le ton de la blague. Et alors qu’il s’était remis à fouiller, Anna s’adossa de nouveau dans le sofa, soulagée. Un poids était tombé, maintenant elle était aussi convaincue qu’Otto voulait faire quelque chose de grand.

Il porta sur la table sa petite bouteille d’encre, ses cartes postales dans une enveloppe, ses gants blancs et immenses. Il ôta le bouchon de la bouteille, passa la plume sous la flamme d’une allumette et la trempa dans l’encrier. Elle grésilla légèrement, il examina attentivement la plume et il hocha la tête. Puis il mit les gants avec difficulté, il prit une carte dans l’enveloppe, la posa devant lui. Il fit un lent signe de tête à Anna. Elle avait suivi d’un regard attentif chacun de ces gestes précautionneux, longuement préparés. Puis il indiqua les gants et dit : « À cause des empreintes – tu comprends ! »

Puis il prit la plume dans sa main et dit doucement, mais avec détermination : « La première phrase de notre première carte sera : “Mère ! Le Führer a assassiné mon fils”... »

Et à nouveau elle frissonna. Il y avait quelque chose de si funeste, de si sombre, de si résolu dans les paroles qu’Otto venait de prononcer. Elle comprit aussitôt qu’avec cette première phrase il avait déclaré la guerre, aujourd’hui et pour toujours, et elle sentit aussi obscurément ce que cela signifiait : la guerre entre eux d’un côté, les pauvres et insignifiants petits ouvriers, qui à cause d’un mot pouvaient être éliminés pour toujours, et de l’autre le Führer, le parti, ce monstrueux appareil avec tous ses pouvoirs et son éclat, et les trois quarts, oui, les quatre cinquièmes même de tout le peuple allemand derrière eux. Et tous les deux ici, dans cette petite pièce de la rue Jablonski, tous les deux tout seuls !

Elle regarde son mari. Pendant qu’elle a pensé à tout cela, il est arrivé au troisième mot de la première phrase. Avec une infinie patience, il dessine le « F » de Führer. « Laisse-moi donc écrire, Otto ! demande-t-elle. Je vais bien plus vite ! »

D’abord il ne fait que grogner. Puis il lui donne tout de même une explication. « Ton écriture, dit-il. Ils nous pinceront tôt ou tard à cause de ton écriture. Ceci est une écriture artificielle, avec des lettres capitales – tu vois, une sorte de caractère d’imprimerie... »

Il se tait de nouveau, il continue à dessiner ses lettres. Oui, voilà tout ce à quoi il a pensé. Il ne croit pas avoir oublié quelque chose. Il connaît cette écriture des plans de meubles que faisaient les architectes d’intérieur, personne ne peut reconnaître, à une telle écriture, celui qui l’a tracée. Évidemment, avec les mains d’Otto Quangel, peu habituées à écrire, elle devient grossière et épaisse. Mais ça n’est pas du tout gênant, ça ne le trahit pas. C’est même plutôt bien, la carte ressemble alors presque à une affiche, qui attire tout de suite l’œil. Il continue patiemment à dessiner ses lettres.

Et elle aussi est devenue patiente. Elle commence à s’habituer à l’idée que ce sera une longue guerre. Elle a retrouvé le calme, Otto a pensé à tout, on peut compter sur Otto, encore et toujours. Comme il a étudié chaque point ! La première carte dans cette guerre prend son origine dans la mort du fils tombé, elle parle de lui. Avant ils avaient un fils, le Führer l’a assassiné, maintenant ils écrivent des cartes. Une nouvelle époque dans leur vie. Extérieurement, rien n’a changé. Tranquillité autour des Quangel. Intérieurement, plus rien n’est pareil, c’est la guerre...

Elle va chercher son panier de raccommodage et elle commence à reprendre des chaussettes. De temps en temps, elle regarde vers Otto qui, lentement, sans accélérer le rythme, dessine ses lettres. Après quasiment chacune de ses lettres, il prend la carte et la regarde à bout de bras, les yeux plissés. Puis il hoche la tête.

Finalement, il lui montre cette première phrase terminée. Elle prend une grosse ligne et demie sur la carte.

Elle dit : « Tu ne vas pas pouvoir mettre beaucoup de choses sur cette carte ! »

Il répond : « Peu importe ! Je vais écrire encore beaucoup de cartes de ce genre ! »

— Et une carte comme celle-là prend du temps.

— Je vais en écrire une, plus tard peut-être deux, tous les dimanches. La guerre n'est pas encore finie, les meurtres continuent. »

Rien ne peut l'ébranler. Il a pris une décision et il agira selon cette décision. Rien ne peut le faire revenir là-dessus, personne ne pourra obliger Otto Quangel à s'arrêter en chemin.

Il dit : « La deuxième phrase : "Mère ! Le Führer va aussi assassiner tes fils, il n'arrêtera pas, même quand il aura porté le deuil dans chaque maison de cette terre"... »

Elle répète : « Mère, le Führer va aussi assassiner tes fils ! »

Elle pense à la dame du conseil d'administration de la Frauenschaft, à la femme aux cheveux blancs qui portait la croix des mères et qui lui avait dit qu'il faut mettre plus d'un fils au monde. Elle avait eu une réponse toute prête sur le bout des lèvres : « Pour que mon cœur soit déchiqueté, morceau par morceau, c'est ça ? Non, je préfère encore tout perdre d'un coup. » Elle avait réprimé cette réponse, et maintenant c'est Otto qui la donne : « Mère ! Le Führer va aussi assassiner tes fils ! »

Elle hoche la tête, elle dit : « Écris ça ! » Elle réfléchit : « Il faudrait poser cette carte là où passent des femmes ! »

Il réfléchit, puis il secoue la tête : « Non. Les femmes qui sont sous le choc, on ne sait jamais ce qu'elles vont faire. Un homme mettra rapidement une carte comme ça dans sa poche, tant qu'il est dans l'escalier. Plus tard, il la lira attentivement. Par ailleurs : tous les hommes sont aussi les fils de leurs mères. »

Il se tait à nouveau, il recommence à dessiner ses lettres. L'après-midi se passe, ils ne pensent pas à goûter. Finalement, c'est le soir, et la carte est finie. Il se lève. Il la regarde encore une fois.

« Bien ! dit-il. Voilà une bonne chose de faite. Dimanche prochain, la deuxième. »

Elle approuve de la tête.

« Quand la portes-tu ? » murmure-t-elle.

Il la regarde : « Demain matin. »

Elle demande : « Laisse-moi venir avec toi, pour cette première fois ! »

Il secoue la tête. « Non, dit-il. Justement pour la première fois, c'est non. Je dois d'abord voir comment ça se passe.

— Si ! demande-t-elle. C'est ma carte ! C'est la carte de la mère !

— Bon ! décide-t-il. Viens avec moi. Mais seulement jusqu'à l'immeuble. Dedans, je veux être seul.

— Ça me va. »

Puis la carte est précautionneusement glissée dans un livre, la plume est rangée, les gants glissés dans la veste.

Ils dînent, ils parlent à peine. Mais ils ne remarquent pas à quel point ils sont silencieux, pas même Anna. Ils sont tous les deux fatigués comme s'ils avaient achevé une lourde tâche ou fait un long voyage.

Il dit en se levant de table : « Je vais tout de suite me coucher. »

Et elle : « Je range simplement la cuisine. Et je te rejoins. Mon Dieu, comme je suis fatiguée, et pourtant nous n'avons rien fait ! »

Il la regarde en souriant à moitié, puis il va rapidement dans la chambre à coucher et il commence à se déshabiller.

Mais ensuite, quand ils sont tous les deux allongés dans leur lit, quand la lumière est éteinte, ils n'arrivent pas à s'endormir. Ils se tournent et se retournent dans leur lit, ils écoutent la respiration de l'autre, et finalement ils commencent à parler. On parle mieux dans le noir.

« Que crois-tu, demande Anna, qu'il va arriver à nos cartes ?

— Tout le monde sera d'abord sous le choc en voyant la carte posée là et en lisant les premiers mots. Car tout le monde a peur, de nos jours.

— Oui, dit-elle. Tout le monde... »

Mais elle les exclut tous les deux, les Quangel. Presque tout le monde a peur, pense-t-elle. Nous, non.

« Ceux qui vont les trouver », et il répète ce qu'il a pensé des centaines de fois, « auront peur d'avoir été observés dans l'escalier. Ils rangeront rapidement la carte et partiront. Ou bien ils la remettront à sa place et ils s'éclipseront, et le suivant viendra...

— C'est comme ça que ça va se passer », dit Anna, et elle voit la cage d'escalier, n'importe laquelle de ces cages d'escalier berlinoises, mal éclairées, et tous ceux qui auront une carte comme celle-ci entre les mains se sentiront soudain comme des criminels. Parce que, en réalité, tout le monde pense comme celui qui écrit ces cartes, et pourtant personne n'a le droit de penser ainsi, car ce genre de pensée est puni par la mort...

« Certains, continue Quangel, iront tout droit la donner à l'îlotier ou à la police : vite, vite, s'en débarrasser ! Mais cela non plus, ce n'est pas grave, qu'ils soient au parti ou non, qu'ils soient dirigeants politiques ou bien policiers, ils vont tous lire la carte, elle aura un effet sur eux. Et même si le seul effet qu'elle a, c'est de leur apprendre encore et encore qu'il y a toujours de la résistance, que tout le monde ne suit pas ce Führer...

— Non, dit-elle. Pas tout le monde. Pas nous.

— Et il y en aura de plus en plus, Anna. Grâce à nous, il y en aura de plus en plus. Peut-être que d'autres auront l'idée, grâce à nous, d'écrire eux aussi des cartes comme les miennes. Au final, il y aura des dizaines, des centaines de gens qui s'assièrent à leur table comme moi pour écrire. Nous allons submerger Berlin avec ces cartes, nous allons entraver le fonctionnement de la machine, nous allons renverser le Führer, en finir avec la guerre... »

Il s'arrête, bouleversé par ses propres paroles, par ces rêves qui viennent si tard habiter son cœur froid.

Mais Anna Quangel dit, enthousiasmée par cette vision : « Et nous aurons été les premiers ! Personne ne le saura, mais nous, nous le savons... »

Il dit, soudain dégrisé : « Peut-être que beaucoup pensent déjà comme nous, des milliers d'hommes déjà ont dû mourir. Peut-être qu'il y a déjà des gens qui écrivent des cartes comme ça. Mais peu importe, Anna ! En quoi ça nous regarde ? Nous, nous le faisons !

— Oui », dit-elle.

Et lui, encore transporté par les perspectives d'une telle entreprise : « Et nous allons mettre en action la police, la Gestapo, la SS, la SA. Partout, on parlera de ce mystérieux auteur de cartes, ils chercheront, soupçonneront, observeront, ils feront des perquisitions – en vain ! Nous écrirons, toujours, encore et toujours ! »

Et elle : « Peut-être qu'ils montreront au Führer lui-même une de ces cartes – lui-même les lira, nous l'accusons ! Il va enrager ! Il paraît qu'il se met toujours en rage quand quelque chose ne va pas comme il veut. Il va ordonner qu'on nous trouve, et ils ne nous trouveront pas ! Il devra continuer à lire nos accusations ! »

Ils se taisent tous les deux, tous les deux éblouis par cette vision. Qu'étaient-ils jusqu'à présent ? Des existences inconnues ; dans cet immense grouillement obscur, ils avaient grouillé avec les autres. Et voilà qu'ils sont maintenant seuls tous les deux, séparés des autres, au-dessus d'eux, impossible de les confondre avec aucun d'entre eux. Un froid glacial les entoure tant ils sont seuls.

Et Quangel se voit dans son atelier, toujours dans le même mouvement, agi et agissant, sa tête attentive se tournant par à-coups de machine en machine. Pour eux, il sera toujours ce vieil imbécile de Quangel, obsédé par son travail et sa méchante avarice. Dans sa tête en revanche, il a des pensées qu'aucun d'eux ne peut avoir. Chacun d'eux mourrait de peur s'il avait ce genre de pensées. Mais lui les a, ce vieil abruti de Quangel. Il est là, au milieu d'eux, et il les trompe tous.

Anna Quangel quant à elle pense maintenant au chemin qu'ils parcourront demain pour porter la première carte. Elle s'en veut un peu de ne pas avoir insisté davantage pour entrer dans l'immeuble avec

Quangel. Elle réfléchit si elle ne devrait pas encore une fois le lui demander. Peut-être. En général, Otto Quangel change rarement d'avis quand on lui demande. Mais peut-être ce soir, alors qu'il semble être inhabituellement de si belle humeur ? Peut-être maintenant, tout de suite ?

Mais elle met trop de temps à se décider. Elle s'aperçoit : Quangel dort déjà. Alors elle s'installe aussi pour dormir, elle verra bien si l'occasion se présente demain. Et si l'occasion se présente, c'est sûr elle demandera.

Puis elle s'endort elle aussi.

La première carte est déposée

Elle n'ose lui en reparler qu'une fois dans la rue, tellement Otto était laconique ce matin. « Où veux-tu déposer la carte, Otto ? »

Il répond en bougonnant : « Ne parle pas de ça maintenant. Pas maintenant, pas dans la rue. »

Et puis il finit tout de même par ajouter, à contrecœur : « J'ai choisi un immeuble dans la Greifswalderstrasse.

— Non, dit-elle d'un ton résolu. Non, ne fais pas ça, Otto. C'est une erreur ce que tu veux faire !

— Viens ! dit-il d'un ton mauvais, car elle s'est arrêtée. Je te dis pourtant de ne pas en parler ici, pas dans la rue ! »

Il continue de marcher, elle le suit et elle revendique le droit de parler elle aussi. « Pas aussi près de notre appartement, souligne-t-elle. Si cela arrive entre leurs mains, ils auront aussitôt une indication, un doigt pointé sur le quartier. Descendons jusqu'à l'Alex... »

Il réfléchit, il considère la question. Peut-être, non, sûrement qu'elle a raison. Il faut se préparer à toutes les éventualités. Et pourtant, ce soudain changement de ses plans ne lui plaît pas. S'ils marchent maintenant jusqu'à l'Alex, ils vont manquer de temps, et pourtant il faut bien qu'il arrive à l'heure pour embaucher. Et il n'a pas repéré d'immeuble sur l'Alexanderplatz. Il y en a sûrement beaucoup, mais il faut d'abord trouver le bon, et il aime mieux le faire tout seul qu'avec sa femme, pour ça elle le gêne.

Puis, tout à coup, il se décide. « Bien, dit-il. Tu as raison, Anna. Allons jusqu'à l'Alex. »

Elle lui jette un coup d'œil reconnaissant. Elle est heureuse qu'il ait pour une fois accepté de suivre un de ses conseils. Et parce qu'il vient à l'instant de la rendre si heureuse, elle ne veut pas lui demander ce qu'elle voulait, aller dans l'immeuble avec lui. Eh bien d'accord, qu'il y aille tout seul. En attendant son retour, elle sera un peu angoissée – mais pourquoi en fait ? Elle ne doute pas un seul instant qu'il reviendra. Il est si calme et si froid, il ne se laisse pas surprendre. Et même entre leurs mains, il ne se trahirait pas, il se battrait pour sa liberté.

Pendant qu'elle marche à côté de l'homme silencieux, suivant le fil de ses réflexions, ils ont quitté la Greifswalderstrasse pour entrer dans la Neue Königstrasse. Ses pensées l'ont tellement préoccupée qu'elle n'a pas remarqué que les yeux d'Otto scrutent les immeubles avec attention. Le voilà qui s'arrête subitement – il leur reste encore tout un bout jusqu'à l'Alexanderplatz – et il dit : « Là, regarde la vitrine jusqu'à ce que je revienne. »

Et voilà qu'il a déjà traversé la chaussée en direction d'un immeuble de bureaux grand et clair.

Son cœur commence à battre fort. Elle aimerait lui crier : non, pas ici, nous avons dit l'Alex ! Restons encore ensemble jusque-là ! Et : Dis-moi au moins adieu ! Mais la porte claque déjà derrière lui.

Elle se tourne vers la vitrine avec un gros soupir. Mais elle ne voit rien de ce qui y est exposé. Elle pose le front contre la vitre froide, devant ses yeux tout tremble et tout scintille. Son cœur bat tellement fort qu'elle peut à peine respirer, tout le sang semble affluer vers sa tête.

Donc, j'ai tout de même peur, pense-t-elle. Mon Dieu, il ne doit en aucun cas s'apercevoir que j'ai peur ! Sinon il ne me prendra plus jamais avec lui. Mais je n'ai pas non plus vraiment peur, réfléchit-elle encore. Je n'ai pas du tout peur pour moi. C'est pour lui que j'ai peur. Et s'il ne revenait pas !

Elle ne peut pas s'en empêcher, il faut qu'elle se retourne pour regarder l'immeuble de bureaux. On ouvre la porte, des gens vont, des gens viennent ; pourquoi Quangel n'arrive-t-il pas ? Il doit être parti

depuis cinq bonnes minutes, non, dix. Pourquoi cet homme qui sort de l'immeuble part-il en courant ? Il va peut-être chercher la police ? Auront-ils attrapé Quangel dès la toute première fois ?

Oh, je ne le supporterai pas ! À quoi s'est-il donc attaqué ?! Et moi qui pensais que c'était quelque chose de petit ! Une fois par semaine, et quand il écrira deux cartes, il se mettra deux fois par semaine en danger de mort ! Et il ne voudra pas que je vienne tout le temps avec lui ! J'ai bien vu ce matin qu'il n'avait pas envie que je l'accompagne. Il ira tout seul, il ira déposer les cartes tout seul, et de là il ira à l'usine (ou bien il n'ira plus jamais à l'usine !), et je resterai à la maison, je resterai avec ma peur et je l'attendrai. Je sens que cette peur ne finira jamais, que je ne m'y habituerai jamais. Voilà Otto qui revient ! Enfin ! Non, ce n'est pas lui. Ce n'est toujours pas lui ! Maintenant j'y vais, il pourra se fâcher autant qu'il voudra ! Il est sûrement arrivé quelque chose, il est parti depuis au moins un quart d'heure, ça ne peut pas durer aussi longtemps, impossible ! Maintenant je vais le chercher !

Elle fait trois pas en direction de l'immeuble – et se retourne à nouveau. Se poste devant la vitrine et la regarde.

Non, je ne vais pas le suivre, je ne vais pas le chercher. Je ne peux pas échouer dès la première fois. Je m'imagine seulement qu'il s'est passé quelque chose ; ils entrent et sortent de l'immeuble comme d'habitude. Et ça ne fait sûrement pas un quart d'heure qu'Otto est parti. Je vais maintenant regarder ce qu'il y a dans cette vitrine. Des soutiens-gorge, des ceintures...

Entre-temps, Quangel était entré dans l'immeuble de bureaux. Il ne s'était décidé aussi vite que parce que sa femme était à ses côtés. Elle le rendait nerveux, elle pouvait à chaque instant se remettre à parler de « ça ». En sa présence, il ne voulait pas chercher longtemps. Elle se remettrait certainement à lui parler de ça, proposer cet immeuble, refuser celui-là. Non, plus rien de tel ! Il préférerait encore entrer dans le premier immeuble venu, même s'il s'avérait être le pire d'entre tous.

Et c'était bien le pire d'entre tous. C'était un immeuble clair, moderne, avec certes beaucoup de bureaux, mais aussi avec un portier en uniforme gris. Quangel passe devant lui en le regardant d'un air indifférent. Il est prêt à ce qu'on lui demande où il va, il a noté en passant que l'avocat Toll a ses bureaux au quatrième étage. Mais le portier ne demande rien, il parle avec un monsieur. Son regard ne fait qu'effleurer indifféremment le passant. Quangel tourne à gauche, se prépare à monter l'escalier quand il entend le ronflement d'un ascenseur. Tiens donc, il n'avait pas pensé à ça, que dans un immeuble moderne comme celui-ci il y a des ascenseurs, si bien que l'escalier est peu emprunté.

Mais Quangel continue à grimper les marches. Le garçon d'ascenseur va penser : c'est un vieil homme, il se méfie des ascenseurs. Ou bien il va penser qu'il ne se rend qu'au premier étage. Ou bien il ne va rien penser du tout. Quoi qu'il en soit, cet escalier est très peu utilisé. Il est déjà au deuxième étage, et il n'a encore croisé qu'un garçon de bureau qui, pressé, dévalait l'escalier, un paquet de lettres à la main. Il n'a pas regardé Quangel le moins du monde. Il pourrait déposer sa carte ici n'importe où, mais pas un instant il n'oublie qu'il y a cet ascenseur aux vitres étincelantes, d'où on peut à tout moment l'observer. Il faut qu'il aille encore plus haut, et que l'ascenseur soit descendu dans les profondeurs, alors il le fera.

Il s'arrête à une fenêtre haute entre deux étages, et il regarde en bas dans la rue. Alors, bien dissimulé à la vue de tous, il prend le gant dans sa poche et l'enfile sur sa main droite. Il remet cette main dans la poche, elle glisse avec précaution sur la carte, avec précaution pour ne pas la corner. Il la prend avec deux doigts...

Tout en faisant cela, Otto Quangel a vu depuis longtemps qu'Anna n'est pas restée devant la vitrine, mais qu'elle se tient debout sur le bord de la chaussée et regarde, le visage très pâle, vers l'immeuble de bureaux de l'autre côté de la rue, on ne voit qu'elle. Elle ne lève pas les yeux assez haut pour le voir, elle scrute manifestement les portes du rez-de-chaussée. Il secoue la tête, avec humeur, très décidé à ne plus jamais prendre la femme avec lui. Évidemment elle a peur pour lui. Mais pourquoi a-t-elle peur pour

lui ? Elle devrait plutôt avoir peur pour elle-même, elle se comporte si mal. C'est elle qui les met d'abord en danger !

Il continue à monter les marches. Lorsqu'il passe devant la fenêtre, un étage au-dessus, il regarde encore une fois dans la rue, mais maintenant Anna regarde de nouveau dans la vitrine. Bien, très bien, elle a surmonté sa peur. C'est une femme courageuse. Il ne lui en parlera pas. Et soudain Quangel prend la carte, la pose prudemment sur le rebord de la fenêtre, ôte, déjà reparti, le gant de sa main, et le fourre dans sa poche.

Après avoir descendu les premières marches, il regarde encore une fois derrière lui. Elle est là, en pleine lumière, d'ici il peut encore voir l'écriture grande et distincte de sa première carte ! Tout le monde va pouvoir la lire ! Et la comprendre aussi ! Quangel sourit d'un air féroce.

Mais dans le même temps il entend qu'une porte s'ouvre à l'étage au-dessus de lui. L'ascenseur est descendu il y a une minute. Si celui qui vient de quitter un bureau là-haut trouve le temps trop long pour attendre l'ascenseur, s'il descend l'escalier et trouve la carte : Quangel n'est qu'à un étage en dessous. Si l'homme se met à courir, il peut encore rattraper Quangel, peut-être seulement une fois en bas, mais il peut l'avoir, c'est sûr, car Quangel ne doit pas courir. Un vieil homme qui descend l'escalier en courant comme un gamin – non, ça ne passera pas inaperçu. Et il doit passer inaperçu, personne ne doit même se souvenir d'avoir vu un homme de telle et telle apparence dans cet immeuble.

Il descend malgré tout les marches de pierre en vitesse, et entre les bruits de ses pas il écoute vers le haut pour savoir si l'homme a emprunté l'escalier ou non. Si c'est le cas, alors il a dû voir la carte, on ne peut pas passer à côté. Mais Quangel n'est pas sûr de lui. D'abord il croit entendre des pas. Mais ensuite il n'entend plus rien du tout. Et maintenant il est bien trop bas pour pouvoir entendre quoi que ce soit. L'ascenseur remonte, toutes lumières allumées, et passe devant lui.

Quangel s'approche de la sortie. Juste à ce moment-là, un grand groupe de gens vient de la cour, des ouvriers d'une usine, Quangel se mêle à eux. Cette fois, il est certain que le portier ne l'a pas même regardé.

Il traverse la rue et il vient à côté d'Anna.

« C'est fait ! » dit-il.

Et lorsqu'il voit l'éclair de lumière dans ses yeux, le tremblement de ses lèvres, il ajoute : « Personne ne m'a vu ! » Et enfin : « Viens, allons-y. J'ai encore tout juste le temps d'aller à l'usine à pied. »

Ils s'en vont. Mais, en partant, ils jettent encore tous les deux un regard vers cet immeuble de bureaux dans lequel désormais la première carte des Quangel a fait son entrée dans le monde. Ils font un signe de tête vers l'immeuble, en quelque sorte pour lui faire leurs adieux. C'est un bon immeuble, et malgré tous les immeubles qu'ils verront dans les prochains mois et les prochaines années – cet immeuble, ils ne l'oublieront jamais.

Anna Quangel aimerait bien caresser rapidement la main de son mari, mais elle n'ose pas. Alors elle ne fait que l'effleurer, comme par hasard, et dit, effrayée : « Pardon, Otto ! »

Il la regarde de biais, étonné, mais il se tait.

Ils continuent leur chemin.

DEUXIÈME PARTIE

LA GESTAPO

Le chemin des cartes

Le comédien Max Harteisen avait, comme aimait à le dire son ami et avocat Toll, encore pas mal de beurre sur la tête datant de l'époque prénazie. Il avait tourné dans des films réalisés par des Juifs, dans des films pacifistes, et l'un des grands rôles qu'il avait joués au théâtre était cette lavette, ce fichu prince de Hombourg, sur qui tout national-socialiste digne de ce nom ne pouvait que cracher. Max Harteisen avait donc toutes les raisons du monde de se tenir sur ses gardes ; pendant un temps, il avait même douté de pouvoir jouer avec ces messieurs en chemise brune.

Mais il y était finalement arrivé. Bien évidemment, le bon garçon avait tout intérêt à faire preuve d'une certaine discrétion, et à d'abord laisser la politesse aux comédiens bruns teintés dans la masse, même si ces derniers n'étaient pas, et de loin, aussi bons que lui. Mais il avait justement manqué de discrétion ; le bon garçon, inconscient du danger, avait tant et si bien joué qu'il avait même attiré l'attention du ministre Goebbels. Oui, le ministre s'était même entiché de Harteisen. Quant à ce genre de faveurs du ministre, même un enfant savait de quoi elles étaient faites, car il n'y avait pas d'homme plus lunatique, plus imprévisible que le Doktor Joseph Goebbels.

Tout arriva donc comme cela devait arriver. Au commencement, tout n'avait été que joie et splendeur, car lorsque le ministre daignait honorer quelqu'un, peu importait si c'était un homme ou une femme. Le Doktor Goebbels avait passé chaque matin un coup de fil au comédien comme à une maîtresse, il s'était enquis de son sommeil, il lui avait envoyé des fleurs et des friandises comme à une diva, et il n'y avait pas une seule journée sans que le ministre passe ne serait-ce qu'un moment avec le comédien. Oui, il emmena même le comédien au congrès du parti à Nuremberg, il lui expliqua le « vrai » national-socialisme, et Harteisen comprit aussi tout ce qu'il fallait comprendre.

Une seule chose lui échappa : dans le vrai national-socialisme, un simple citoyen ne peut pas contredire un ministre. Car un ministre, simplement parce qu'il est ministre, est dix fois plus intelligent qu'un autre. Sur une question cinématographique anodine, Harteisen avait contredit son ministre, et avait même prétendu de but en blanc que Herr Goebbels racontait n'importe quoi. L'histoire ne dit pas si cette question parfaitement anodine et en outre purement théorique avait vraiment déclenché chez le comédien une colère exaspérée, ou bien s'il en avait eu plus qu'assez de cette adulation effrénée du ministre et qu'il avait cherché la rupture. Quoi qu'il en fût, et malgré quelques avertissements, il n'en démordit pas, c'était n'importe quoi et ça restait n'importe quoi, ministre ou pas, peu importe !

Oh, comme le monde de Max Harteisen changea ! Plus d'appels matinaux pour s'enquérir de la qualité de son sommeil, plus de chocolats, plus de fleurs, plus de visites chez Herr Doktor Goebbels, plus de leçons non plus sur ce qu'était le vrai national-socialisme ! Oh, tout cela aurait encore été supportable, oui, c'était peut-être même l'effet escompté, mais soudain il n'y avait plus non plus d'engagements pour Harteisen, des contrats de films déjà signés avaient été jetés aux orties, des tournées de spectacles s'étaient réduites à peau de chagrin, il n'y avait plus de travail pour le comédien Harteisen.

Comme Harteisen était un homme qui aimait son métier non seulement pour l'argent qu'il lui rapportait, mais surtout parce qu'il était un vrai comédien et que les grands moments de sa vie se passaient sur scène ou devant une caméra, il était vraiment désespéré par cette inactivité imposée. Il n'arrivait pas à croire que le ministre, qui avait été son meilleur ami pendant un an et demi, était désormais devenu un ennemi méchant et sans scrupule, qui utilisait jusqu'au pouvoir de ses fonctions pour

ôter, à cause d'une contradiction, toute joie de vivre à un de ses semblables. (Il n'avait toujours pas compris, en 1940, que les nazis étaient capables d'ôter au premier Allemand venu qui aurait exprimé une opinion divergente, non seulement la joie de vivre, mais aussi la vie tout court.)

Mais comme le temps passait et qu'aucun rôle ne se présentait, Max Harteisen dut bien se résoudre à le croire. Des amis lui rapportèrent que le ministre, lors d'une conférence sur le cinéma, avait expliqué que le Führer ne voulait plus voir ce comédien en tenue d'officier sur un écran de cinéma. Pas beaucoup plus tard, on disait déjà que le Führer ne voulait plus du tout voir ce comédien, et puis on annonça que le comédien Harteisen était « indésirable ». Fini, fichu, foutu, mon cher, à trente-six ans sur la liste noire – pour toute la durée du Reich millénaire !

Maintenant, le comédien Harteisen avait vraiment du beurre sur la tête. Mais il ne lâcha rien, il revint à la charge et questionna, il voulait à tout prix savoir si ces condamnations qui l'anéantissaient provenaient vraiment du Führer, ou bien si le petit homme les avait simplement inventées pour achever un ennemi. Et en ce lundi matin Harteisen avait déboulé sûr de son fait chez son avocat Toll et s'était écrié : « Ça y est ! Ça y est, Erwin ! Cette crapule a menti. Le film dans lequel je joue cet officier prussien, le Führer ne l'a même pas vu, et il n'a jamais dit un mot contre moi. »

Et il raconta avec empressement que cette information était tout à fait sûre, car elle venait de Göring lui-même. Une amie de sa femme avait une tante, dont la cousine avait été invitée à Carinhall(16) par Göring. Elle avait abordé le sujet avec lui, et voilà ce que Göring avait dit, exactement comme il venait de le lui raconter.

L'avocat regarda d'un air ironique l'homme agité devant lui. « Eh bien, Max, et qu'est-ce que ça change ? »

Le comédien murmura, tout à fait décontenancé : « Mais enfin, donc Goebbels a menti, Erwin !

— Et puis alors ? Tu as donc cru que tout ce que disait le boiteux était vrai ?

— Non, bien sûr que non. Mais si on porte l'affaire devant le Führer... Il a utilisé abusivement le nom du Führer !

— Oui, et pour cette raison le Führer va virer un vieux membre du parti, ministre de la Propagande, juste parce qu'il a fait du chagrin à Harteisen ! »

Le comédien supplia son avocat des yeux, qui cependant le regardait d'un air supérieur et ironique. « Mais il faut pourtant faire quelque chose dans cette affaire, Erwin ! finit-il par dire. Je veux travailler, moi ! Et Goebbels m'en empêche, c'est injuste !

— Oui, dit l'avocat. Oui ! » Et il se tut de nouveau. Mais comme Harteisen le regardait d'un air si implorant, il continua : « Tu es un gosse, Max, un gosse devenu grand ! »

Le comédien, qui avait toujours tenu en haute estime son savoir-vivre dans le monde, rejeta sa tête en arrière avec mauvaise humeur.

« Nous sommes ici entre nous, Max, continua l'avocat, la porte est bien rembourrée, nous pouvons donc parler en toute franchise ensemble. Tu le sais bien, tout de même, ne serait-ce qu'un tout petit petit peu, qu'il se commet aujourd'hui en Allemagne des injustices criantes, sanglantes, déchirantes – et personne ne lève le petit doigt. Au contraire, ils se vantent même tout haut de leurs horreurs. Mais parce que le comédien Harteisen a un tout petit bobo, il découvre soudain que des injustices sont commises dans ce monde et il réclame justice. Max ! »

Harteisen dit, effondré : « Mais que veux-tu que je fasse, Erwin ? Il faut bien qu'il se passe quelque chose !

— Ce que tu dois faire ? Eh bien, c'est pourtant simple ! Tu te retires bien gentiment avec ta femme dans un joli village à la campagne et tu te tiens tranquille. Avant toutes choses, tu arrêtes avec ces histoires insensées sur "ton" ministre, et tu te gardes de diffuser les réponses de Göring. Sinon, il est bien possible que le ministre te fasse de tout autres choses.

— Mais combien de temps je vais devoir rester à ne rien faire à la campagne ?

— Les humeurs d'un ministre vont et viennent. Elles s'en vont aussi, Max, sois-en certain. Un jour, tu connaîtras à nouveau la gloire et la reconnaissance. »

Le comédien tressaillit. « Pas ça ! pria-t-il. Tout sauf ça ! » Il se leva. « Et tu penses vraiment que tu ne peux rien faire pour moi ? »

— Absolument rien ! dit l'avocat en souriant. À moins que tu n'aies le souhait d'aller en camp de concentration comme martyr du ministre. »

Trois minutes plus tard, le comédien Max Harteisen se trouvait dans la cage d'escalier de l'immeuble de bureaux et tenait, troublé, une carte dans la main : « Mère ! Le Führer a assassiné mon fils... »

Bonté divine ! pensa-t-il. Qui peut bien écrire une chose pareille ? Il faut qu'il soit devenu fou ! Il joue sa tête, à écrire des choses pareilles ! Involontairement, il retourna la carte. Mais il n'y avait ni expéditeur ni destinataire, seulement : « Faites passer cette carte, que beaucoup la lisent ! – Ne donnez rien au Winterhilfswerk ! – Travaillez lentement, encore plus lentement ! Jetez du sable dans les machines ! Tout ce que vous ferez en moins aidera à finir cette guerre plus vite ! »

Le comédien leva les yeux. Illuminé de tous ses feux, l'ascenseur passa à côté de lui. Il eut l'impression que beaucoup d'yeux le regardaient.

Il fourra rapidement la carte dans sa poche, et plus rapidement encore il la ressortit. Il voulait déjà la remettre sur le rebord de la fenêtre – et il eut des scrupules. Peut-être que ceux de l'ascenseur l'avaient vu se tenir ici, la carte à la main – et son visage était connu. La carte serait découverte, il s'en trouverait certains pour jurer sous serment que c'était lui qui l'avait posée. Et il l'avait vraiment posée, reposée en fait. Mais qui le croirait, maintenant, alors qu'il avait cette brouille avec le ministre ? Il avait tellement de beurre sur la tête, et puis ça encore !

Il se mit à transpirer, soudain il comprit que celui qui avait écrit cette carte n'était pas le seul à se trouver en grand danger de mort, mais lui aussi, lui peut-être plus encore. Sa main frémit ; il voulait reposer la carte, il préférerait plutôt l'emporter avec lui, il voulait la déchirer, ici, en lieu et place... Mais peut-être y avait-il quelqu'un là-haut, dans l'escalier qui l'observait ? Il avait eu plusieurs fois l'impression ces derniers jours d'être observé, il avait mis cela sur le compte de la nervosité, à cause de cette hargne que développait le ministre Goebbels contre lui...

Et peut-être que tout cela n'était qu'un piège de cet homme, conçu spécialement pour lui, pour qu'il se jette dedans ? Pour prouver au monde entier à quel point le jugement du ministre sur le comédien Harteisen était justifié ? Ô mon Dieu, voilà qu'il perdait la raison, il voyait des fantômes ! Un ministre ne faisait pas ce genre de choses ! Ou bien si, justement ?

Mais il ne pouvait pas rester ici éternellement. Il fallait qu'il se décide ; il n'avait pas le temps de penser à Goebbels maintenant, il fallait qu'il pense à lui-même, c'est tout !

Il se précipite et grimpe à nouveau la volée de marches, personne ne s'y trouve, en train de l'observer. Mais il sonne déjà chez l'avocat Toll. Il traverse précipitamment l'antichambre, passe devant la secrétaire et claque la carte sur le bureau de l'avocat, il s'exclame : « Là ! Ce que j'ai trouvé dans l'escalier ! »

L'avocat ne jette qu'un rapide coup d'œil à la carte. Puis il se lève et ferme soigneusement la double porte de son bureau, que l'homme agité a laissée ouverte. Il revient à son bureau. Il reprend la carte et la lit longuement, avec soin, pendant qu'Harteisen va et vient devant lui en lui jetant des regards impatients.

Maintenant, Toll laisse retomber la carte et demande : « Où dis-tu avoir trouvé cette carte ? »

— Ici, dans l'escalier, un demi-étage plus bas !

— Dans l'escalier ! Sur les marches, donc ?

— Ne chicane pas, Erwin ! Non, pas sur les marches, mais sur le rebord de la fenêtre !

— Et puis-je te demander pourquoi tu t'es senti obligé de rapporter ce charmant présent jusque sur mon bureau ? »

La voix de l'avocat est tranchante, le comédien prend un ton pressant : « Mais qu'est-ce que je pouvais bien faire ? La carte était là, je l'ai prise sans y penser.

— Et pourquoi ne l'as-tu pas reposée ? C'était l'évidence même !

— Un ascenseur est passé pendant que je la lisais. J'avais l'impression d'être observé. Mon visage est tellement connu.

— Encore mieux ! dit l'avocat, amer. Et tu es probablement aussi arrivé chez moi la carte bien en évidence à la main ? » Le comédien hocha la tête, lugubre. « Non, mon ami », dit Toll d'un air résolu, et il lui tendit la carte. « Je t'en prie, reprends-la. Je ne veux pas être mêlé à ça. Note, tu ne pourras pas t'appuyer sur moi. Je n'ai jamais vu cette carte de ma vie. Allons, reprends-la enfin ! »

Harteisen fixa son ami, le visage blême. « Il me semble, dit-il alors, que tu n'es pas seulement mon ami, tu es aussi mon avocat, tu défends mes intérêts !

— Pas dans ce cas, ou disons plutôt : ce n'est plus le cas. Tu as la poisse, tu as un incroyable talent pour te fourrer dans les pires histoires. Tu vas entraîner les autres avec toi dans le malheur. Alors reprends enfin ta carte ! »

Il la lui tendit encore.

Mais Harteisen restait toujours là, le visage blanc, les mains enfoncées dans les poches.

Après un long silence, il dit doucement : « Je ne me fais pas confiance. J'ai ces derniers jours plusieurs fois eu l'impression d'être observé. Rends-moi service et déchire la carte. Jette-la avec le reste des déchets dans ta corbeille !

— Trop dangereux, mon cher ! Le coursier ou bien une femme de ménage qui fouine, et je serai fait !

— Brûle-la !

— Tu oublies que nous avons le chauffage central ici !

— Prends une allumette et brûle-la au-dessus de ton cendrier. Personne ne le saura.

— Mais toi tu le sauras. »

Ils se toisèrent, le visage blême. C'étaient de vieux amis, ils se connaissaient depuis l'école, mais maintenant la peur s'était immiscée entre eux, et la peur avait apporté avec elle la méfiance. Ils se regardèrent en silence.

C'est un comédien, pensa l'avocat. Peut-être qu'il me joue simplement la comédie, qu'il veut me mouiller. Il vient sur commande pour mettre ma fiabilité à l'épreuve. Récemment, quand j'ai assumé cette malheureuse défense au Volksgerichtshof, je m'en suis encore sorti, de justesse. Mais depuis, on se méfie de moi...

Dans quelle mesure Erwin est-il mon avocat ? pensait de son côté le comédien. Dans l'affaire avec le ministre, il ne veut pas m'aider, et maintenant il veut même déclarer, en dépit de la vérité, qu'il n'a jamais vu la carte. Il ne défend pas mes intérêts. Il agit contre moi. Qui sait si cette carte n'est pas... partout on entend parler de ces pièges tendus à des gens. Mais foutaises, il a toujours été mon ami, un homme de confiance...

Et ils se reprirent, se regardèrent tous les deux. Ils sourirent, tous les deux.

« Nous avons perdu la tête, nous nous sommes méfiés l'un de l'autre !

— Nous qui nous connaissons depuis plus de vingt ans !

— Qui avons fait tout notre bahut ensemble !

— Oui, nous sommes allés sacrément loin !

— Qu'est-ce que nous faisons ici ? Le fils trahit sa mère, la sœur son frère, l'ami son amie...

— Mais pas nous !

— Nous allons réfléchir à ce qu'il y a de mieux à faire avec cette carte. Ce ne serait vraiment pas raisonnable que tu sortes dans la rue avec, puisque tu te sens observé.

— Ce n'est peut-être que de la nervosité. Donne-moi la carte, je trouverai bien à m'en débarrasser !

— Toi avec ta fâcheuse manie d'agir sans réfléchir ! Non, la carte reste ici !

— Tu as une femme et deux enfants, Erwin. Ton personnel ici n'est peut-être pas complètement fiable. Qui aujourd'hui est encore fiable ? Donne-moi la carte. Je t'appelle dans un quart d'heure pour te dire que je m'en suis débarrassé.

— Bonté divine ! C'est encore toi tout craché, Max. Pour une chose pareille, m'appeler au téléphone ! Mais pourquoi tu n'appelles pas directement Himmler dans ce cas ? Ça ira encore plus vite ! »

Et ils se regardent à nouveau, un brin consolés de ne pas être encore tout seuls, d'avoir encore un ami sur qui ils peuvent compter.

Soudain l'avocat tape la carte avec rage. « Qu'est-ce que cet idiot a bien pu s'imaginer en écrivant cette carte et en la déposant ici, dans la cage d'escalier ! Il veut mener encore plus de gens à l'échafaud !

— Et pour quoi en plus ? Qu'est-ce qu'il écrit, en fait ? Rien que nous ne sachions tous déjà ! Ce doit être un fou !

— Ce peuple tout entier est devenu fou, c'est une véritable épidémie de folie !

— Si on pouvait attraper ce bonhomme, je serais vraiment bien content... Mettre les autres dans de telles difficultés !

— Allons donc ! Je ne crois pas que tu serais content d'en voir mourir un de plus. Mais comment allons-nous sortir de ce mauvais pas ? »

L'avocat regarda encore une fois la carte, pensif. Puis il attrapa le combiné de son téléphone. « Nous avons une sorte de dirigeant politique ici dans l'immeuble, expliqua-t-il à son ami. Je vais lui remettre la carte officiellement, relater les faits exactement comme ils se sont déroulés, mais sans accorder une trop grande importance à l'affaire. Tu es sûr de ce que tu vas dire ?

— Parfaitement.

— Et tes nerfs ?

— J'en suis certain, mon cher. Je n'ai encore jamais eu le trac sur la scène. Mais avant d'y monter, toujours ! C'est quel genre d'homme, ce dirigeant politique ?

— Aucune idée. Je ne me rappelle pas l'avoir déjà vu. Vraisemblablement une sorte de petit notable. Quoi qu'il en soit, je l'appelle. »

Mais le petit bonhomme qui arriva ne ressemblait pas tellement à un notable, beaucoup plus à un petit renard qui se sentit toutefois très flatté de faire la connaissance du grand comédien qu'il avait si souvent vu dans les films. Et il cita de mémoire six films ; le comédien n'avait joué dans aucun d'eux. Max Harteisen admira la mémoire du petit bonhomme, puis ils en vinrent aux affaires qui les préoccupaient.

Le petit renard lut la carte, et on ne pouvait pas lire sur son visage ce qu'il en pensait. Il avait seulement l'air rusé. Puis il écouta le récit, comment la carte avait été trouvée, comment elle s'était retrouvée sur ce bureau.

« Très bien. Parfait ! félicita le dirigeant. Et quand cela s'est-il passé, à peu près ? »

Pendant un instant, l'avocat resta médusé, il jeta un rapide coup d'œil à son ami. Mieux vaut ne pas mentir, pensa-t-il. Ils l'ont vu entrer très agité avec la carte à la main.

« Cela fait une bonne demi-heure », dit l'avocat.

Le petit bonhomme haussa les sourcils. « Si longtemps que ça ? demanda-t-il avec un léger étonnement.

— Nous avons encore d'autres affaires à discuter, expliqua l'avocat. Nous n'y avons pas accordé tellement d'importance. Ou bien est-ce important ?

— Tout est important. Il aurait été important que nous attrapions le gars qui a déposé la carte. Mais maintenant, une demi-heure après, c'est naturellement bien trop tard. »

Et en chacun de ses mots résonnait un léger reproche à cause de ce « trop tard ».

« Je regrette que nous ayons tardé, dit le comédien Harteisen d'une voix ronflante. C'est entièrement ma faute. J'ai accordé plus d'importance à mes affaires personnelles qu'à ce... torchon !

— J'aurais dû faire le nécessaire », dit l'avocat.

Le petit renard sourit d'un air apaisant. « Bien, messieurs, ce qui est trop tard reste trop tard. Je suis quoi qu'il en soit ravi d'avoir, grâce à cela, eu le privilège de faire personnellement la connaissance de Herr Harteisen. Heil Hitler ! »

Très fort, en bondissant : « Heil Hitler ! »

Et lorsque la porte se fut refermée derrière lui, les deux amis se regardèrent.

« Dieu merci, nous sommes débarrassés de cette carte !

— Et il n'a aucun soupçon nous concernant !

— Pas à cause de la carte ! Mais que nous avons hésité à la lui remettre, ça, il l'a parfaitement compris.

— Tu crois que cette affaire aura des suites ?

— Non, vraiment pas. Dans le pire des cas, ils t'interrogeront encore, où et quand et comment tu as trouvé la carte. Et il n'y a pas grand-chose à cacher à ce sujet.

— Tu sais, Erwin, en réalité, je suis maintenant très content de m'éloigner pour quelque temps de cette ville.

— Tu vois !

— On devient mauvais, dans cette ville !

— Oui, on devient mauvais ! On l'est déjà ! Et encore, drôlement ! »

Entre-temps, le petit renard s'était rendu à son groupe local. Une chemise brune tenait maintenant la carte à la main.

« Cela concerne uniquement la Gestapo, dit la chemise brune. Le mieux c'est encore que tu y ailles en personne, Heinz. Attends, je mets quelques lignes. Et les deux messieurs ?

— Tout à fait hors de cause ! Naturellement, ils ne sont pas fiables, politiquement parlant, ni l'un ni l'autre. Je te dis que ça, ils ont sué sang et eau pour décider ce qu'ils devaient faire de la carte.

— Il paraît que Harteisen est tombé en disgrâce chez Goebbels, indiqua la chemise brune d'un air pensif.

— Même ! dit le petit renard. Il ne tenterait jamais une chose pareille. Il a bien trop peur. Je lui ai balancé six films à la figure dans lesquels il n'a jamais joué et j'ai dit toute mon admiration pour sa prestation magistrale. Il a fait révérence sur révérence et il a rayonné de reconnaissance. Alors que j'ai bien senti qu'il suait de peur.

— Ils ont tous peur ! » déclara, catégorique, la chemise brune sur un ton méprisant. « Mais pourquoi, en fait ? Tout est pourtant si facile pour eux, ils n'ont qu'à faire ce qu'on leur dit.

— C'est parce que les gens ne peuvent pas s'empêcher de penser. Ils croient toujours qu'ils iront plus loin en pensant.

— Qu'ils obéissent, c'est tout. C'est le Führer qui s'occupe de penser. »

La chemise brune tapote sur la carte : « Et celui-là ? Qu'est-ce que t'en penses, Heinz ?

— Qu'est-ce que je pourrais bien te dire ? Sans doute qu'il a vraiment perdu son fils...

— Allons donc ! Ceux qu'écrivent et qui font ça, ce sont que des agitateurs. Ils cherchent que leur intérêt. Les fils, et toute l'Allemagne, ça leur est complètement égal. Ça doit être un vieux socialo ou un coco...

— J crois pas. Jamais de la vie. Ils peuvent pas s'empêcher d'utiliser leurs phrases toutes faites, fascisme, et réactionnaire, et solidarité, et prolétariat – et de tous ces slogans, y en a pas un seul sur la carte. Bah, les socialos et les cocos, je les flaire à dix kilomètres contre le vent !

— Mais si, j pense bien ! Ils sont tous camouflés maintenant... »

Cependant ces messieurs de la Gestapo n'étaient pas non plus de l'avis de la chemise brune. Par ailleurs, le rapport du petit renard y fut accueilli avec un calme serein. Il faut dire qu'on y était habitué à bien d'autres choses.

« Oui bon, dirent-ils. C'est bien beau tout ça. On verra bien. Si vous voulez aussi aller voir l'inspecteur Escherich, nous le prévenons par téléphone, c'est lui qui sera chargé de l'affaire. Redonnez tous les détails du comportement des deux messieurs. Bien évidemment il ne leur arrivera rien pour l'instant, c'est seulement pour avoir le maximum d'informations si d'éventuels cas semblables se produisaient par la suite, ça peut toujours servir, vous comprenez... ? »

L'inspecteur Escherich était un homme long et dégingandé avec une moustache molle couleur de sable, il portait un costume gris clair – tout en cet homme était si terne qu'on aurait pu le prendre pour une excroissance de la poussière de ses dossiers –, l'inspecteur Escherich donc tourna et retourna la carte entre ses mains.

« Une nouvelle rengaine, dit-il alors. Je ne l'ai pas encore dans ma collection. Une main lourde, n'a pas beaucoup écrit dans sa vie, a toujours travaillé de ses mains.

— Un KaPéDétiste(17) ? » demanda le petit renard.

L'inspecteur Escherich ricana : « Ne me racontez pas de blagues, monsieur ! Ça, un communiste ! Voyez-vous, si nous avions une vraie police et que l'affaire en valait la peine, l'auteur serait en vingt-quatre heures derrière les barreaux.

— Et comment feriez-vous ça ?

— C'est très facile ! Je ferais rechercher dans tout Berlin celui qui a perdu son fils à la guerre dans les deux, trois dernières semaines, un fils unique, notez, car l'auteur n'a eu qu'un seul fils !

— À quoi voyez-vous ça ?

— Mais c'est pourtant simple ! Dans la première phrase, où il parle de lui, c'est ce qu'il dit. Dans la deuxième, qu'il adresse aux autres, il parle des fils. Et puis tous ceux qui correspondront à la recherche – et il ne peut pas y en avoir tant que ça à Berlin –, je les aurais à l'œil, et l'auteur serait déjà bouclé !

— Mais pourquoi vous ne le faites pas ?

— Je vous l'ai dit, parce que nous n'avons pas l'appareil nécessaire pour ça et parce que l'affaire n'en vaut pas la peine. Voyez-vous, il y a deux possibilités. Soit il écrit encore deux, trois cartes, et puis il en a assez. Parce que ça lui demande trop d'effort, ou parce qu'il trouve que le risque est trop grand. Alors il n'aura pas eu le temps de faire trop de dégâts et il ne nous aura pas demandé beaucoup de travail.

— Vous croyez que toutes les cartes vous seront transmises ?

— Pas toutes, mais la plupart certainement. Le peuple allemand est un peuple plutôt fiable...

— Parce qu'ils ont tous peur !

— Non, je n'ai pas dit ça. Je ne crois pas, par exemple, que cet homme », il frappa avec sa phalange repliée sur la carte, « que cet homme ait peur. Je crois plutôt que c'est la deuxième possibilité qui va se produire : l'homme va continuer à écrire. Laisse-le donc faire, plus il écrit, plus il se trahit. Maintenant il ne s'est révélé qu'un tout petit peu, en l'occurrence il a révélé qu'il a perdu un fils. Mais, dans chaque carte supplémentaire, il me révélera un petit peu plus qui il est. Je n'ai pas besoin de faire beaucoup de choses pour ça. Je n'ai qu'une seule chose à faire, rester ici, faire un peu attention et – clac ! – il est à moi ! Nous ici, dans notre service, nous n'avons qu'une seule chose à faire, être patient, c'est tout. Parfois cela dure un an, parfois plus encore, mais finalement nous attrapons tous nos bonshommes. Ou presque tous.

— Et ensuite ? »

L'homme-poussière avait sorti un plan de la ville de Berlin qu'il avait accroché au mur. Alors il planta un petit drapeau rouge, exactement à l'endroit où se trouvait l'immeuble de bureaux de la Neue Königstrasse. « Vous voyez, c'est tout ce que je peux faire pour l'instant. Mais dans les prochaines semaines il y aura de plus en plus de petits drapeaux, et là où ils seront les plus denses, là se trouvera mon oiseau de malheur. Parce que, avec le temps, il va s'émousser, et il ira de moins en moins loin pour

déposer une carte. Vous voyez, l'oiseau de malheur ne pense pas à ce plan de la ville. Et c'est pourtant simple ! Et clac encore, et je l'aurai aussi comme ça !

— Et ensuite ? » demanda le petit renard, poussé par une curiosité avide.

L'inspecteur Escherich le regarda d'un air un peu moqueur. « Vous tenez tant que ça à le savoir ? Bah, je veux bien vous faire ce plaisir : Volksgerichtshof, et adieu la cafetière ! Qu'est-ce que ça peut me faire ? Qu'est-ce qui oblige ce type à écrire une carte aussi idiote, que personne ne lit et que personne ne veut lire ! Nooon, j'en ai rien à faire. Je touche mon salaire, et que je doive pour cela vendre des tickets ou planter des petits drapeaux, ça m'est bien égal. Mais je penserai à vous, je n'oublierai pas que c'est vous qui m'avez apporté la première carte, et quand j'aurai attrapé le type et qu'on en sera là, alors je vous enverrai un carton d'invitation pour l'exécution.

— Nooon, merci, vraiment. Je disais pas ça pour ça !

— Bien sûr que c'était pour ça. Pourquoi vous vous gênez devant moi ? Devant moi, personne n'a besoin de se gêner, les hommes, je les connais ! Si nous ne les connaissons pas, ici, qui les connaîtrait alors ? Pas même le Bon Dieu ! Alors, c'est convenu, je vous envoie un carton pour l'exécution. Heil Hitler !

— Heil Hitler ! Et vous m'oubliez pas, hein ! »

Six mois plus tard : les Quangel

Six mois plus tard chez les deux Quangel, la rédaction des cartes postales le dimanche était devenue une habitude, une habitude sacrée même, qui était désormais aussi essentielle à leur quotidien que la profonde tranquillité dont ils s'entouraient, ou que leur sens implacable de l'épargne. Ces heures qu'ils passaient assis ensemble le dimanche, elle dans le coin du sofa, occupée à de quelconques travaux de raccommodage ou de reprisage, lui droit sur sa chaise, assis à la table, la plume dans sa grande main, dessinant mot après mot, ces heures étaient les plus belles de la semaine.

Le rendement de Quangel d'une carte par semaine à ses débuts avait maintenant doublé. Oui, dans ses bons dimanches, il arrivait même à écrire jusqu'à trois cartes. Jamais cependant il n'écrivait deux cartes avec le même texte. Car en fait plus les deux Quangel écrivaient, plus ils découvraient les manquements du Führer et de son parti. Ils avaient autrefois été à peine choqués par certaines choses, l'oppression subie par les autres partis par exemple ; ou bien ils avaient trouvé que d'autres mesures allaient trop loin et étaient appliquées trop brutalement, comme la persécution des Juifs (car comme la plupart des Allemands, les Quangel au fond n'aimaient pas les Juifs, et étaient donc d'accord avec ces mesures) – mais ces choses avaient pris, maintenant qu'ils étaient des ennemis du Führer, un tout autre visage et un tout autre poids. Elles leur prouvaient la fausseté du parti et de son Führer. Et ils avaient le souci, comme tous les nouvellement convertis, de convertir d'autres gens, ainsi donc le ton de leurs cartes ne devenait jamais monotone, quant aux sujets ils n'en manquaient pas.

Anna Quangel avait depuis longtemps abandonné son poste de spectatrice silencieuse. Assise sur le sofa, elle était très animée, elle discutait, proposait des sujets et réfléchissait à des phrases. Ils travaillaient dans la plus belle complicité, et cette complicité intime et profonde qu'ils éprouvaient maintenant, pour la première fois après tant d'années de mariage, leur procurait un grand bonheur qui rayonnait ensuite sur toute la semaine. Il leur suffisait d'échanger un regard, un sourire, chacun savait que l'autre venait de penser à la prochaine carte, ou à l'effet qu'elles produisaient, à leurs partisans qui croissaient sans cesse et qui attendaient déjà avidement leur prochain message.

Les deux Quangel ne doutaient pas un seul instant que leurs cartes circulaient maintenant en secret, de main en main, dans les entreprises, et que Berlin commençait à parler de ces combattants. Ils savaient pertinemment que certaines cartes tombaient entre les mains de la police, mais ils supposaient : tout au plus une sur cinq ou six. Ils avaient tellement pensé à l'effet de ces cartes, ils en avaient tellement parlé : c'était une évidence pour eux que leurs messages circulaient et qu'ils créaient de l'agitation, on ne pouvait pas en douter.

Cela étant, les deux Quangel ne disposaient pas du moindre indice à ce sujet. Qu'Anna Quangel fasse la queue devant une épicerie, ou que le contremaître Otto Quangel se place silencieusement près d'un groupe de bavards pour justement par sa présence faire cesser leurs chuchoteries – ils n'entendirent jamais un seul mot à propos du nouvel ennemi du Führer, à propos des messages qu'il envoyait dans le monde. Mais ce silence sur leur travail ne pouvait pas les faire vaciller, tant leur croyance était grande que l'on en parlait pourtant, qu'il faisait son effet. Berlin était une très grande ville, et la distribution des cartes s'étendait sur un vaste territoire, il fallait du temps pour que partout elles s'infiltrèrent et se répandent. En bref, il en était des Quangel comme de tout un chacun : ils croyaient à ce qu'ils espéraient.

De toutes les précautions que Quangel avait considérées nécessaires au début, il n'avait abandonné que les gants. En y réfléchissant de plus près, il s'était dit que ces machins gênants, qui ralentissaient tant son travail, ne servaient à rien. Ses cartes passaient sans doute, avant que l'une d'entre elles atterrisse vraiment dans les bureaux de la police, entre tant de mains, que même le plus rompu des policiers ne pourrait plus déterminer laquelle de ces empreintes était celle de l'auteur. Naturellement, Quangel continuait d'observer la plus grande prudence. Avant d'écrire, il se lavait systématiquement les mains, il touchait les cartes tout doucement et bien sur les bords, et il disposait toujours un buvard sous sa main pendant qu'il écrivait.

Quant au dépôt des cartes dans les grands immeubles de bureaux, eh bien, il avait perdu depuis longtemps les attraits de la nouveauté. Déposer les cartes, ce qui leur avait semblé au début si dangereux, s'était avéré avec le temps la partie la plus facile de leur tâche. On allait dans un de ces immeubles très passants, on attendait le bon moment, et voilà qu'on redescendait déjà l'escalier, un peu soulagé, libéré d'une pression dans la région de l'estomac, se disant en pensée « ça s'est bien passé cette fois encore », mais sans plus d'agitation que cela.

Tout d'abord Quangel avait déposé les cartes tout seul, la présence d'Anna lui avait même paru indésirable. Mais ensuite Anna se mit tout naturellement à l'aider de façon active. Quangel tenait à tout prix à ce que les cartes, qu'il en ait écrit une ou deux, ou même trois, quittent toujours la maison dès le lendemain. Mais parfois il avait du mal à marcher à cause de ses rhumatismes aux jambes qui le faisaient souffrir, par ailleurs la prudence voulait que les cartes soient distribuées dans des quartiers éloignés les uns des autres. Les trajets nécessaires en transports en commun prenaient beaucoup de temps, et ils pouvaient difficilement être assumés par une seule personne dans la matinée.

Anna Quangel prit donc aussi en charge une partie de ce travail. Elle fut surprise de découvrir que c'était bien plus angoissant et rongeur de rester devant un immeuble à attendre le mari que de déposer soi-même les cartes. Car alors elle était toujours la tranquillité incarnée. Dès qu'elle avait pénétré dans un de ces immeubles, elle se sentait en sécurité parmi les gens qui montaient et descendaient l'escalier, puis elle attendait patiemment son moment et déposait rapidement sa carte. Elle était toujours sûre que jamais personne ne l'avait observée, que personne ne pourrait se souvenir d'elle et la décrire. À vrai dire, elle passait aussi beaucoup plus inaperçue que son mari avec son visage acéré qui ressemblait à un oiseau. C'était une petite femme du peuple qui allait en vitesse chez le docteur.

Les Quangel ne furent dérangés qu'une seule fois pendant leur séance d'écriture dominicale. Mais cette perturbation ne provoqua pas la moindre agitation ni le moindre trouble. Tout comme ils l'avaient tant de fois évoqué, Anna Quangel s'était glissée en silence à la porte d'entrée et s'était enquis de l'identité des visiteurs par le judas. Entre-temps, Otto Quangel avait remballé son nécessaire d'écriture et avait mis la carte commencée dans un livre. Il n'y avait encore que ces quelques mots : « Führer, commande, nous te suivons ! Oui, nous te suivons, nous sommes devenus un troupeau de moutons que notre Führer peut mener à n'importe quel abattoir. Nous avons renoncé à la pensée... »

La carte avec ces mots, Otto Quangel l'avait glissée dans un manuel de bricolage de radio qui avait appartenu à son fils défunt, et lorsque Anna Quangel entra avec les deux visiteurs, un petit bossu et une femme sombre, longue et fatiguée, Otto était occupé à sa sculpture et travaillait minutieusement au buste du garçon, qui commençait à être bien avancé et aussi, selon l'avis d'Anna Quangel, de plus en plus ressemblant. Il s'avéra que le petit bossu était un frère d'Anna ; le frère et la sœur ne s'étaient pas vus depuis presque trente ans. Le petit bossu avait toujours travaillé à Rathenow dans une usine d'optique, et avait récemment été rapatrié à Berlin, engagé comme spécialiste dans une usine fabriquant des instruments pour les sous-marins. La femme sombre et fatiguée était la belle-sœur d'Anna, elle ne l'avait jamais rencontrée. Otto Quangel n'avait jamais jusqu'ici fait la connaissance de ces membres de la famille.

Ce dimanche-là, ils n'écrivirent rien de plus, la carte entamée resta inachevée dans le manuel de radio d'Ottochen. Les Quangel étaient très hostiles aux visites, à l'amitié et à la famille afin de préserver leur tranquillité si recherchée, toutefois ce frère et sa femme débarqués inopinément ne leur déplurent pas pour autant. Les Heffke étaient aussi, à leur façon, des gens tranquilles, membres d'une secte religieuse quelconque qui était, à en croire une allusion, persécutée par les nazis. Mais ils n'en parlèrent qu'à peine, tout comme furent évités craintivement les sujets touchant de près ou de loin à la politique.

Mais Quangel écouta, étonné, Anna et son frère Ulrich Heffke échanger leurs souvenirs d'enfance. Il entendit pour la première fois qu'Anna avait aussi été une enfant, une enfant exubérante, mutine et malicieuse. Il avait connu sa femme à un âge déjà avancé pour une jeune fille ; il n'avait jamais imaginé qu'elle ait pu être si différente, avant son existence de bonne à tout faire dure et sans joie, qui l'avait esquinée et lui avait ôté tant de sa force et de ses espoirs.

Il vit alors devant lui, pendant que le frère et la sœur racontaient, le pauvre petit village du Brandebourg ; il apprit qu'elle avait dû garder les oies, qu'elle s'était toujours cachée pour la récolte de pommes de terre, qu'elle détestait, et cela lui avait valu beaucoup de raclées, et il apprit aussi qu'elle était vraiment très appréciée dans le village, car elle s'était toujours révoltée, courageuse et opiniâtre, contre tout ce qui pouvait ressembler à de l'injustice. Elle avait même fait tomber trois fois de suite le chapeau d'un maître d'école injuste, avec trois lancers de boule de neige – et personne ne l'avait jamais découverte. Seuls elle et Ulrich savaient, mais Ulrich ne rapportait jamais.

Non, cette visite n'avait pas été désagréable, même s'ils écrivirent deux cartes de moins que d'habitude. Les Quangel étaient sincères lorsqu'ils promirent, au départ des Heffke, de leur rendre la visite. Et ils tinrent promesse. Environ cinq ou six semaines plus tard, ils allèrent voir les Heffke dans le logement provisoire qu'on leur avait attribué dans l'ouest, près de la Nollendorfplatz. Les Quangel profitèrent de cette visite et déposèrent pour une fois une carte dans l'ouest ; bien que ce fût dimanche et que l'immeuble de bureaux fût peu animé, tout se passa sans anicroche.

À partir de ce moment-là, les visites réciproques se succédèrent, toutes les six semaines environ. Elles n'étaient pas plus excitantes que cela, mais elles apportèrent tout de même un peu d'air frais dans la vie des Quangel. La plupart du temps, Otto et la belle-sœur restaient assis en silence à la table et écoutaient la conversation tranquille du frère et de la sœur, qui ne se lassaient pas de parler de leur enfance. Cela fit du bien à Otto de découvrir aussi cette autre facette d'Anna ; certes, il ne trouva jamais le lien entre la femme qui vivait aujourd'hui à ses côtés et cette jeune fille qui connaissait le travail de la terre, jouait des tours espiègles et qui était pourtant la meilleure élève de la petite école de campagne.

Ils apprirent que les parents d'Anna vivaient toujours dans leur petit village natal, de très vieilles gens – le beau-frère indiqua au passage qu'il envoyait tous les mois dix marks aux parents. Anna Quangel était déjà à deux doigts de dire au frère qu'ils allaient désormais faire de même, mais elle attrapa juste à temps un regard d'avertissement de son mari et elle se tut.

Ce n'est que sur le chemin du retour qu'il dit alors : « Non, il ne vaut mieux pas, Anna. Pourquoi gêner de si vieilles gens ? Ils ont leur retraite, et si le beau-frère envoie encore dix marks par mois, c'est bien suffisant.

— Mais nous avons tellement d'argent sur le livret de caisse d'épargne ! pria Anna. Nous ne l'utiliserons jamais. Autrefois, nous nous disions que ce serait pour Ottochen, un jour, mais maintenant... Faisons-le, Otto ! Et même si ce ne sont que cinq marks par mois ! »

Impassible, Otto Quangel répondit : « Maintenant que nous avons entamé notre grande affaire, nous ne savons pas à quoi pourrait nous servir notre argent, un jour. Peut-être utiliserons-nous jusqu'au dernier mark, Anna. Et ces vieilles gens ont bien réussi à vivre sans nous jusqu'à présent, pourquoi ne continueraient-ils pas ? »

Elle se tut, un peu blessée, pas vraiment dans son amour pour ses parents car elle n'avait jamais beaucoup pensé aux deux vieux, et leur avait seulement envoyé tous les ans, par sens du devoir, une lettre

à Noël. Mais elle se sentait un peu ridiculisée et mesquine devant son frère. Le frère ne devait pas penser qu'ils n'avaient pas les moyens de faire la même chose que lui.

Anna dit, obstinée : « Ulrich va penser que nous ne pouvons pas, Otto. Il va mépriser ton travail et croire qu'il te rapporte vraiment très peu.

— Mais on se fiche bien de ce que les autres peuvent penser de moi, rétorqua Quangel. Il est hors de question que je sorte de l'argent de notre épargne pour ça. »

Anna sentit que cette dernière phrase était définitive. Elle se tut, elle se soumit, comme toujours lorsque Otto disait une phrase comme celle-ci, mais elle était tout de même un peu blessée que son mari ne prête jamais attention à ses sentiments. Pourtant Anna Quangel oublia bien vite cette vexation en travaillant à leur grand œuvre.

Six mois plus tard : l'inspecteur Escherich

Six mois après la réception de la première carte, l'inspecteur Escherich lissait sa moustache couleur de sable, observant le plan de Berlin sur lequel il avait planté des petits drapeaux rouges aux endroits où on avait retrouvé les cartes des Quangel. Il y avait maintenant quarante-quatre petits drapeaux sur le plan ; des quarante-huit cartes que les Quangel avaient écrites et distribuées pendant ces six mois, seules quatre n'avaient pas atterri à la Gestapo. Et ces quatre-là n'avaient certainement pas circulé de main en main dans les usines comme l'avaient espéré les Quangel, mais elles avaient été, à peine lues, aussitôt anxieusement déchirées, jetées aux toilettes ou brûlées.

La porte s'ouvre et le supérieur d'Escherich, l'Obergruppenführer de la SS Prall, entre : « Heil Hitler, Escherich ! Eh bien, pourquoi est-ce que vous vous mordillez la moustache comme ça ?

— Heil Hitler, Herr Obergruppenführer ! C'est à cause de l'auteur des cartes, l'oiseau de malheur comme je l'appelle.

— Tiens donc ? Pourquoi donc oiseau de malheur ?

— Je ne sais pas. Ça m'est venu comme ça. Peut-être parce qu'il veut faire peur aux gens.

— Et où en sommes-nous, Escherich ?

— Moui ! » dit l'inspecteur, tendu. Il regarda à nouveau le plan, plongé dans ses réflexions. « D'après la répartition des cartes sur le plan, il doit se trouver quelque part au nord de l'Alexanderplatz, c'est là qu'il y en a le plus. Mais l'est et le centre sont aussi bien quadrillés. Le sud, rien du tout, à l'ouest deux incidences un peu au sud de Nollendorfplatz – il doit y aller à l'occasion.

— Pour être clair : il n'y a encore rien à tirer de ce plan ! Ça ne nous avance pas d'un pouce !

— Il faut attendre ! Dans six mois, si mon oiseau de malheur ne fait pas d'autre faux pas, le plan sera bien plus concluant.

— Six mois ! Magnifique, Escherich ! Donc vous voulez encore laisser ce salopard fouiller et grogner pendant six mois et ne rien faire, à part planter tranquillement vos petits drapeaux !

— Dans notre travail, il faut avoir de la patience, Herr Obergruppenführer. C'est comme si vous étiez dans l'affût et que vous attendiez le chevreuil. Il vous faut attendre, voilà tout. Avant qu'il arrive, vous ne pouvez pas tirer. Mais quand il arrivera, je vais tirer, vous pouvez me faire confiance !

— J'entends à tout bout de champ qu'il faut de la patience, Escherich ! Vous croyez peut-être que les messieurs au-dessus de nous ont tant de patience que ça ? J'ai bien peur qu'on nous en colle bientôt une derrière la tête qui nous laissera longtemps songeurs. Pensez donc, quarante-quatre cartes en six mois, c'est à peu près deux cartes qui atterrissent chez nous par semaine, ce que voient bien ces messieurs. Et alors ils me demandent : Eh bien ? Toujours pas pris ? Et pourquoi ça ? Qu'est-ce que vous faites donc ? Planter des drapeaux et se tourner les pouces, je répons. Et alors on me passe un savon, et l'ordre d'attraper le bonhomme dans les quinze jours. »

L'inspecteur Escherich afficha un grand sourire sous sa moustache couleur de sable. « Et puis vous me passez un savon, Herr Obergruppenführer, et aussi l'ordre comminatoire d'attraper le bonhomme sous huit jours !

— Ne ricanez pas si bêtement, Escherich ! Une histoire pareille, si elle arrive aux oreilles d'Himmler, peut foutre en l'air la plus belle des carrières, et nous penserons peut-être tous les deux d'un

air morose, une fois dans le camp de Sachsenhausen, à la belle époque où nous pouvions encore planter des petits drapeaux sur un plan.

— Pas d'inquiétude, Herr Obergruppenführer ! Je suis un vieux de la criminelle, et je sais que personne ne peut rien faire de mieux que ce que nous faisons : attendre. Qu'ils nous disent ce qu'on peut faire de mieux, ces pédants de mes deux, pour attraper mon oiseau de malheur. Mais bien entendu, ils n'en ont pas la moindre idée.

— Escherich, réfléchissez, si quarante-quatre cartes ont atterri jusque chez nous, alors ça veut dire qu'il y en a au moins autant, peut-être même plus de cent qui circulent aujourd'hui dans Berlin et qui sèment l'insatisfaction, appellent au sabotage. On ne peut pas regarder ça sans rien faire !

— Cent cartes en circulation ! rit Escherich. Vous ne connaissez rien au peuple allemand, Herr Obergruppenführer ! Je demande mille fois pardon, Herr Obergruppenführer, je ne voulais vraiment pas dire ça, c'est sorti tout seul ! Bien sûr que le Herr Obergruppenführer connaît le peuple allemand, sans doute beaucoup plus que moi, mais les gens ont tellement peur de nos jours ! Ils dénoncent à tout va – il n'y a certainement pas plus de dix cartes en circulation ! »

Après son geste de colère à cause de la réflexion vexante d'Escherich (ces gens qui venaient de la criminelle étaient sacrément des imbéciles et ils étaient tous bien trop familiers !), après donc que l'Obergruppenführer Prall eut réprimandé la réflexion d'Escherich d'un regard noir de colère et d'un furieux mouvement de bras, il dit : « Mais dix, c'est encore beaucoup trop ! Une seule, c'est encore trop ! Il ne doit plus y en avoir aucune qui circule ! Vous devez attraper ce bonhomme, Escherich – et en vitesse ! »

L'inspecteur resta planté là comme un idiot. Il ne leva pas les yeux, son regard ne quitta pas la pointe brillante des bottes de son supérieur, il lissa sa moustache d'un air songeur et persista obstinément dans son silence.

« Oui, vous êtes là et vous vous taisez ! s'écria Prall, énervé. Et je sais aussi ce que vous pensez. Vous pensez, en l'occurrence, que moi aussi je suis un de ces pédants de mes deux, qui sait certes sonner les cloches mais qui n'est pas capable de proposer quoi que ce soit de mieux. »

Rougir, voilà quelque chose que l'inspecteur ne pouvait plus faire depuis longtemps. Mais à cet instant précis, alors que ses plus intimes pensées avaient été très exactement découvertes, il en était presque là. Et il était aussi embarrassé, ce qui ne lui était pas arrivé depuis une éternité.

L'Obergruppenführer Prall se rendait bien compte de tout cela. Il dit sereinement : « Bon, je ne veux pas vous mettre dans l'embarras, Escherich, sûrement pas moi ! Et je n'ai pas non plus de conseils à vous donner. Vous savez bien que je ne suis pas un spécialiste des affaires criminelles, j'ai seulement été affecté dans cette boutique. Mais dites-moi plutôt de quoi il retourne. Je vais sans doute devoir faire un rapport dans les prochains jours, j'aimerais bien savoir exactement ce qu'il en est. L'homme n'a jamais été observé au moment où il déposait ses cartes ?

— Jamais.

— Et personne n'a jamais exprimé de soupçons dans les immeubles où les cartes ont été retrouvées ?

— Des soupçons ? Il y en a à la pelle, des soupçons ! Aujourd'hui il n'y a que ça partout, des soupçons. Mais ce n'est rien de plus qu'un peu de haine contre le voisin, de l'espionnite aiguë, de la fièvre dénonciatrice. Non, il n'y a aucune piste de ce côté-là !

— Et ceux qui ont trouvé les cartes ? Sont-ils tous insoupçonnables ?

— Insoupçonnables ? » Escherich tordit la bouche. « Mon Dieu, Herr Obergruppenführer, de nos jours personne n'est insoupçonnable. » Et après un rapide coup d'œil au visage de son supérieur : « Ou bien tout le monde. Mais nous avons passé au peigne fin l'ensemble de ceux qui ont trouvé les cartes, encore et encore. Aucun d'entre eux n'a à voir avec l'auteur des cartes. »

L'Obergruppenführer soupira. « Vous auriez dû être pasteur. Vous avez un talent extraordinaire pour consoler, Escherich ! dit-il. Restent donc les cartes elles-mêmes. Et qu'avons-nous là comme indices ?

— Minces. Très minces ! dit Escherich. Noon, pasteur ce n'est pas pour moi, mais par contre toute la vérité pour vous, Herr Obergruppenführer ! Après le premier faux pas qu'il a fait en parlant de son fils unique, j'ai pensé qu'il se jetterait de lui-même dans mes filets. Mais c'est un renard rusé.

— Dites-moi, Escherich, s'écria Prall soudain, avez-vous déjà imaginé que ça pourrait aussi être une femme ? Ça m'est venu tout d'un coup, lorsque vous avez parlé de fils unique. »

L'inspecteur regarda un instant son supérieur avec étonnement. Il réfléchit. Puis il dit, soucieux, secouant la tête : « Là non plus, il n'en est rien, Herr Obergruppenführer. C'est bien un des seuls points d'ailleurs que je considère comme absolument certains. Mon oiseau de malheur est un veuf, ou pour le moins un homme qui vit retiré, pour lui tout seul. S'il y avait une femme dans l'histoire, il y aurait depuis longtemps eu des bavardages. Pensez donc : six mois, aucune femme ne peut tenir sa langue aussi longtemps !

— Mais une mère, qui aurait perdu son fils unique ?

— Non plus. Au contraire même ! décida Escherich. Qui a du chagrin a besoin d'être consolé, et pour être consolé, il faut parler. Non, il n'y a certainement pas de femme dans cette histoire. Il n'y a qu'un seul homme au courant, et celui-ci sait se taire.

— Comme je disais : un vrai pasteur ! Et quoi d'autre comme indices ?

— Minces, Herr Obergruppenführer, très minces. On peut être à peu près certain que l'homme est avare, ou bien qu'il a déjà eu maille à partir avec le Winterhilfswerk. Car sur les cartes il peut y avoir tout ce que vous voulez, il n'y en a pas une seule où manque la mise en garde : ne donnez rien au Winterhilfswerk !

— Bah, s'il faut trouver quelqu'un à Berlin qui n'aime pas donner au Winterhilfswerk, Escherich...

— C'est bien ce que je dis, Herr Obergruppenführer. Trop peu. Trop mince.

— Et sinon ? »

L'inspecteur haussa les épaules. « Peu, rien, dit-il. Nous pouvons encore supposer avec un peu de certitude que celui qui dépose les cartes n'a pas de métier stable, car de fait les cartes ont été trouvées à peu près à toutes les heures de la journée, entre huit heures le matin et neuf heures le soir. Et avec l'animation qui règne dans les cages d'escalier choisies par mon oiseau de malheur, on peut encore supposer que chaque carte a été trouvée peu de temps après qu'elle a été déposée. Et sinon ? C'est un homme manuel, il a peu écrit dans sa vie mais son éducation n'a pas été mauvaise, il fait peu de fautes d'orthographe, il ne s'exprime pas avec maladresse... »

Escherich se tut, ils se turent tous les deux assez longtemps, tout en fixant distraitement le plan aux petits drapeaux rouges.

Puis l'Obergruppenführer Prall dit : « Un gros morceau, Escherich. Gros pour vous, et gros pour moi. »

L'inspecteur dit, d'un ton consolateur : « Il n'y a pas de morceau qui soit si gros qu'on n'arrive pas à l'avaler – il y aura toujours un marteau pour le réduire en miettes.

« Plus d'un s'y pincera aussi les doigts, Escherich !

— Juste un peu de patience, Herr Obergruppenführer, juste un petit peu de patience !

— Si seulement ceux d'au-dessus pouvaient en avoir, ça ne tient pas qu'à moi, Escherich. Bon, creusez-vous un peu la cervelle, Escherich, peut-être que vous allez penser à quelque chose de mieux que cette stupide attente. Heil Hitler, Escherich !

— Heil Hitler, Herr Obergruppenführer ! »

Resté seul, l'inspecteur Escherich contempla encore un moment le plan, pensif, en lissant sa moustache claire. La situation n'était pas tout à fait comme il avait bien voulu le faire croire à son supérieur. Dans cette histoire, il n'était pas seulement un spécialiste blasé de la criminelle que plus rien ne pouvait exciter. Au contraire il avait commencé à s'intéresser à cet auteur de cartes, muet et malheureusement tout à fait inconnu encore, qui s'était jeté avec tant d'intelligence et de calcul dans un

combat presque vain, sans jamais se ménager et pourtant avec toutes les précautions du monde. Cette affaire oiseau de malheur n'avait d'abord été qu'une affaire parmi tant d'autres. Puis elle l'avait électrisé. Il fallait qu'il attrape cet homme qui vivait comme lui sous un des dix mille toits de Berlin, il fallait qu'il le voie les yeux dans les yeux, lui qui envoyait à l'inspecteur toutes les semaines, avec la régularité d'une machine, deux, trois cartes postales, qui atterrirent sur son bureau le lundi soir, au plus tard le mardi matin.

Escherich était à l'opposé de cette patience qu'il venait tout juste encore de chaudement recommander à l'Obergruppenführer. Escherich était en chasse – ce vieux de la criminelle était un vrai chasseur. Il avait ça dans le sang. Il pourchassait les hommes comme d'autres pourchassaient les sangliers. Que les sangliers et les hommes dussent mourir à la fin de la chasse, cela ne lui faisait ni chaud ni froid. Les sangliers étaient destinés à mourir ainsi, tout comme l'étaient les hommes qui écrivaient de telles cartes. Cela faisait longtemps qu'il s'était creusé la cervelle pour essayer d'arriver plus vite à son oiseau de malheur – l'Obergruppenführer Prall n'avait pas besoin de le lui conseiller. Mais il ne trouvait rien, car dans ce cas précis il n'y avait que la patience. On ne pouvait pas mobiliser dans une affaire aussi insignifiante l'ensemble de l'appareil de police pour faire fouiller tous les appartements de Berlin – indépendamment du fait que cela provoquerait une inquiétude en ville qu'il ne pouvait pas se permettre. Il devait continuer à être patient.

Et quand on avait été suffisamment patient, cela arrivait soudain : presque toujours il arrivait quelque chose. Le criminel commettait une erreur, ou bien le hasard lui jouait un tour. Il fallait attendre l'un des deux, le hasard ou l'erreur. L'un des deux se produisait toujours, ou presque toujours. Escherich espérait bien que dans cette affaire il n'y aurait pas de « presque ». Cela l'intéressait, oh oui, cela l'intéressait vraiment beaucoup. Dans le fond, cela lui était égal de mettre fin ou non aux agissements d'un criminel. Escherich, cela a déjà été dit, Escherich était en chasse. Pas pour le rôti, non, mais parce que la chasse est un plaisir. Il savait que, à l'instant où son gibier serait liquidé, où le criminel serait sous les barreaux et que ses crimes auraient été démontrés – au même instant l'intérêt d'Escherich pour cette affaire cesserait. Le gibier était à terre, l'homme était en détention provisoire – la chasse était finie. En avant pour une nouvelle affaire !

Escherich a détourné du plan son regard sans couleur. Il est maintenant assis à sa table et mange lentement son casse-croûte du matin, plongé dans ses pensées. Lorsque le téléphone sonne, il ne décroche qu'après une hésitation. Il est encore parfaitement indifférent quand il entend annoncer : « Ici le commissariat de la Frankfurter Allee. Inspecteur Escherich ?

— Lui-même.

— Vous vous occupez de l'affaire cartes anonymes ?

— Oui. Qu'y a-t-il ? Dépêchez-vous un peu !

— Nous sommes à peu près certains d'avoir attrapé celui qui dépose les cartes.

— Au moment du dépôt ?

— Presque. Il nie, évidemment.

— Où l'avez-vous ?

— Encore chez nous, au commissariat.

— Gardez-le là-bas, je viens en voiture, je serai là dans dix minutes. Et : ne l'interrogez plus ! Laissez l'homme tranquille ! Je veux lui parler moi-même. Compris ?

— À vos ordres, inspecteur !

— J'arrive ! »

L'inspecteur se tint un instant presque immobile au-dessus du téléphone. Le hasard – ce bon, ce généreux hasard ! Il le savait bien, il fallait seulement avoir un peu de patience !

Il partit à toute vitesse interroger pour la première fois l'homme qui déposait les cartes.

Six mois plus tard : Enno Kluge

Six mois plus tard, le mécanicien de précision Enno Kluge s'impatientait dans la salle d'attente d'un médecin. Il s'y trouvait avec trente ou quarante autres personnes qui attendaient avec lui. Une secrétaire médicale, constamment sur les nerfs, venait d'appeler le numéro 18, mais Enno avait le 29. Il lui faudrait encore patienter plus d'une heure, alors qu'on l'attendait déjà au café Tête et Corde...

Enno Kluge n'en pouvait plus de rester assis. Il savait bien qu'il ne devait pas s'en aller avant que le médecin, là-bas, ne lui donne un arrêt maladie, sinon ça allait barder à l'usine.

Mais à vrai dire il ne pouvait pas attendre plus longtemps, sinon il serait trop tard, il ne pourrait plus faire ses paris.

Enno veut faire les cent pas dans la salle d'attente. Mais elle est bien trop pleine pour ça, il se fait engueuler. Alors il va dans le couloir, et lorsque la secrétaire l'y découvre et, très énervée, le prie de regagner la salle d'attente, il lui demande où se trouvent les toilettes.

Elle les lui indique, plutôt récalcitrante, et elle a bien l'intention d'attendre que l'homme en sorte. Mais on sonne brièvement à la porte d'entrée, plusieurs fois de suite, et elle doit accueillir le quarante-troisième, le quarante-quatrième, le quarante-cinquième patient, elle doit enregistrer les noms, remplir des fiches pour ses dossiers, mettre des tampons sur des feuilles de maladie.

Il en est ainsi du petit matin jusque tard dans la nuit. Elle est à moitié morte, le médecin est à moitié mort, et ce déplorable état d'irritation constante dans lequel elle se trouve maintenant depuis des semaines et des semaines ne la quitte plus. Dans cet état, elle a développé une haine bien réelle contre ce flot continu de patients qui ne la laissent plus jamais tranquille, qui à huit heures déjà, quand elle arrive, attendent patiemment devant la porte et qui traînent encore à dix heures le soir dans la salle d'attente, la remplissant de leurs mauvaises odeurs : tous des tire-au-flanc qui ne veulent pas travailler, tous des embusqués qui ne veulent pas aller au front, des hommes et des femmes qui sur certificat médical veulent s'arroger de la nourriture en plus grande quantité et de meilleure qualité. Tous des gens qui veulent se défilier devant leurs devoirs, mais elle, elle ne peut pas le faire. Il faut bien qu'elle tienne, ici, elle ne peut pas tomber malade (que ferait le docteur, sans elle ?), et il faut encore qu'elle soit gentille avec eux, ces hypocrites, qui salissent tout, qui bavent sur tout, qui vomissent sur tout ! Aux toilettes, c'est toujours plein de cendres de cigarette.

Là-dessus elle pense au petit sournois à qui elle a dû indiquer les toilettes tout à l'heure. Il y est encore en train de s'en griller une, à coup sûr. Elle saute sur ses pieds, se rue dehors, tambourine à la porte.

« C'est occupé ! crie-t-on de l'intérieur.

— Est-ce que vous voulez bien sortir de là ! commence-t-elle à l'admonester furieusement. Vous croyez peut-être que vous pouvez rester là des heures et des heures ? Il y en a d'autres qui voudraient bien aller aux toilettes, eux aussi ! »

À Kluge qui passe devant elle, elle jette des mots furieux : « Évidemment, c'est tout enfumé là-dedans ! Je vais raconter au docteur comment vous êtes malade ! Vous allez voir ce que vous allez voir ! »

Découragé, Enno Kluge s'adosse contre le mur – sa chaise est occupée maintenant. Le médecin est entre-temps arrivé au numéro 22. C'est sûrement tout à fait inutile de continuer à attendre ici. La bête

sauvage, là-dehors, est bien capable de monter le médecin contre lui et de tout faire pour qu'il ne lui donne vraiment pas d'arrêt. Et alors, quoi ? Alors ça va chauffer, dehors, à l'usine ! Aujourd'hui ça fera quatre jours qu'il est absent ; ils sont bien capables de l'envoyer vraiment dans une compagnie disciplinaire ou en camp de concentration – ils en sont bien capables ces gars-là ! Oui, il faut qu'il obtienne aujourd'hui son arrêt maladie, et le plus intelligent à faire c'est encore de continuer à attendre ici, alors qu'il a déjà tant attendu. Chez un autre médecin ce sera plein tout pareil, il devra attendre jusqu'à la nuit, et de celui-ci il a au moins entendu dire qu'il arrêterait facilement les gens. Il ne pourra pas parier sur ses chevaux aujourd'hui, voilà tout, il faudra bien qu'ils se passent d'Enno aujourd'hui, rien à faire...

Il s'adosse en toussotant contre le mur, un pauvre quelque chose. Ou plutôt un moins que rien. Il n'a jamais pu se remettre vraiment de la raclée infligée par le SS Persicke. Oui bien sûr, après quelques jours, ça allait déjà mieux avec le travail, bien que ses mains n'aient pas retrouvé leur ancienne habileté. Cela suffisait tout juste pour un travail médiocre. Il ne récupérerait jamais son ancienne dextérité, il ne serait plus jamais un professionnel respecté dans son domaine.

Peut-être était-ce cela qui le rendait si indifférent à son travail, peut-être aussi était-ce parce que, à la longue, il n'aimait plus du tout travailler. Il ne voyait pas bien le sens que cela avait. Pourquoi donc se fatiguer quand on pouvait avoir suffisamment de quoi vivre sans travailler ! Pour la guerre peut-être ? Ils pouvaient bien mener leur saloperie de guerre tout seuls, à leur aise, lui, ça ne l'intéressait pas. Peut-être qu'ils pourraient envoyer au front toutes les huiles du parti, leurs grands pontes, alors ils en auraient plus vite fini avec cette guerre !

Mais non, ce n'était pas non plus le sens du travail qui lui faisait détester la moindre activité. C'était le fait qu'Enno, en ce moment, pouvait vivre sans travailler. Oui, il avait été faible, il se l'avouait maintenant, il était retourné chez ses bonnes femmes, d'abord chez Tutti, et puis chez Lotte, et elles avaient été tout à fait prêtes à entretenir ce petit homme câlin pendant un temps. Et dès qu'on commençait à fricoter avec les bonnes femmes, c'en était fini du travail régulier. Déjà le matin elles pestaient quand il réclamait son café et son petit déjeuner à six heures, qu'est-ce que ça voulait bien dire ? À cette heure-ci, les gens dormaient, et est-ce qu'il en avait vraiment besoin ? Il n'avait qu'à revenir tranquillement dans le lit tout chaud !

Bon, une ou deux fois, on pouvait encore sortir vainqueur d'un tel combat, mais, quand on était un Enno Kluge, on n'y résistait pas une troisième fois. On succombait, on se glissait sous les plumes, contre la femme, et on dormait encore pendant une, deux, voire trois heures.

S'il était aussi tard que ça, il n'allait plus à l'usine, il séchait toute la journée. Mais s'il était un peu plus tôt, eh bien on arrivait un peu en retard au travail, avec une quelconque excuse vaseuse, on se faisait engueuler (mais ça, on y était habitué depuis longtemps, ça entrait d'un côté et ça ressortait de l'autre), on travaillait quelques heures et on rentrait, de nouveau accueilli par une engueulade : pourquoi est-ce qu'on entretenait un homme à la maison si c'était pour qu'il soit parti toute une journée ? Pour les quelques marks qu'il rapportait ? On aurait sûrement pu les gagner beaucoup plus facilement ! Non, s'il avait voulu travailler, il aurait mieux fait de rester dans son étroite chambre d'hôtel, les bonnes femmes et le travail, ça ne pouvait pas se concilier. Si, avec l'une d'elles, avec Eva – et naturellement Enno Kluge avait de nouveau fait une tentative pour que sa femme, la factrice, le reprenne chez elle. Mais il apprit alors par Frau Gesch qu'Eva était partie en voyage. La Gesch avait reçu une lettre, elle était quelque part dans la région du Ruppın, chez des parents. Oui, bien sûr, elle, la Gesch, avait les clés de l'appartement, mais elle ne pensait pas un seul instant les donner à Enno Kluge. Qui est-ce qui envoyait le loyer régulièrement : lui ou sa femme ? Bon eh bien voilà, l'appartement était à elle, pas à lui ! Elle avait eu assez d'ennuis à cause de lui, elle ne pensait pas un seul instant à lui donner l'appartement.

Par ailleurs, s'il voulait absolument faire quelque chose pour sa femme, il pourrait bien aller faire un tour à la poste. Ils étaient plusieurs fois venus chercher Frau Kluge, et il y a peu, elle avait même reçu une

assignation devant un tribunal du parti ou quelque chose de la sorte ; la Gesch l'avait simplement renvoyée avec la mention : « Destinataire partie sans laisser d'adresse ». Mais il pourrait bien aller régler cette histoire à la poste. Elle y avait sûrement encore des droits à faire valoir.

Cette histoire de droits, ça l'avait travaillé ; car en fin de compte, il pouvait prouver qu'il était son mari devant la loi, les droits qu'Eva pouvait faire valoir étaient aussi les siens. Mais ce chemin s'était révélé une erreur ; à la poste ils l'avaient drôlement cuisiné. Il ne savait pas ce qu'Eva avait fabriqué avec le parti, mais ils étaient furieux contre elle ! Il n'était plus tellement pressé de prouver qu'il était le mari d'Eva devant la loi – au contraire, il eut tout le mal du monde à leur démontrer qu'il vivait depuis longtemps séparé d'Eva, et qu'il n'avait aucune idée de ses faits et gestes.

Finalement, ils le laissèrent partir. Que pouvait-on bien tirer d'un petit bonhomme comme lui, qui était toujours sur le point de fondre en larmes et qui se mettait à trembler dès qu'on haussait la voix ? Donc, il pouvait partir, qu'il mette les voiles, et si jamais il revoyait sa femme, qu'il la leur envoie aussitôt ici au bureau. Ou mieux encore : qu'il leur fasse signe et leur dise où elle habitait, ils se chargeraient bien du reste eux-mêmes.

Sur le chemin, pour revenir chez Lotte, Enno Kluge se remit à sourire. Comme ça, la vaillante travailleuse Eva était elle aussi dans le pétrin, elle avait fichu le camp dans sa famille, dans le Ruppin, et n'osait plus se montrer à Berlin ! Enno n'avait pas non plus été assez bête pour révéler aux gens de la poste où était partie Eva ; il était aussi malin que la Gesch. Cela lui laissait une dernière échappatoire ; si ça devait vraiment mal tourner pour lui à Berlin, il pourrait toujours refaire surface là-bas, auprès d'Eva, peut-être qu'elle le reprendrait malgré tout. Elle serait aussi un peu embarrassée devant sa famille et elle se garderait bien de se montrer trop dure avec lui. Pour Eva, c'était encore important d'éviter le scandale et de préserver sa bonne réputation. Et en fin de compte, il la tenait toujours, avec les hauts faits de Karlemann ; elle ne supporterait jamais qu'il raconte cela à sa famille, elle préférerait encore s'occuper de lui.

C'était une dernière échappatoire, si vraiment tout devait mal tourner. Pour l'instant, il avait encore sa Lotte. Elle était vraiment gentille, à part sa grande gueule qu'elle ne pouvait pas boucler une seule seconde, et sa fichue habitude de ramener sans cesse des gars dans sa piaule. Il était alors obligé de passer la moitié de la nuit, et parfois la nuit entière, dans la cuisine – et le lendemain, c'était pas encore un jour pour aller travailler.

Ce n'était vraiment plus ça avec le travail, et ça ne le redeviendrait jamais, il le savait. Mais peut-être que cette guerre finirait plus vite qu'on ne pensait, et il arriverait peut-être à tenir jusque-là. C'est ainsi que petit à petit il était retourné à ses flâneries et à ses jours chômés. Le rouge montait déjà au visage du contremaître, de colère, rien qu'en le voyant. Puis la direction lui avait encore remonté les bretelles, mais cette fois ça n'avait pas fait effet bien longtemps. Enno Kluge avait bien compris ce qui se jouait là, ils avaient tous les jours besoin de travailleurs, ils ne le vireraient pas si facilement !

Puis soudain il y avait eu trois jours de flâneries. Il avait alors rencontré une charmante veuve, plus tout à fait jeune, un peu déglinguée, mais sans nul doute possible beaucoup mieux que toutes ses autres bonnes femmes. Il faut dire qu'elle avait une animalerie qui marchait bien, près de la Königstor ! Elle vendait des oiseaux, et des poissons, et des chiens, elle avait des croquettes, et des colliers, et du sable, et des biscuits pour chien, et des vers de farine. On trouvait des tortues dans son magasin, des rainettes, des salamandres, des chats... Une boutique qui rapportait vraiment, et c'était une femme compétente, une vraie femme d'affaires.

Il s'était prétendu veuf lui aussi auprès d'elle, il lui avait aussi fait croire qu'Enno était son nom de famille, elle l'appelait Hänschen. C'est sûr, il avait toutes ses chances auprès de cette femme, il l'avait bien remarqué pendant les trois jours de flânerie où il l'avait aidée au magasin. Un petit bonhomme comme lui, qui ne demandait qu'un petit peu de tendresse, c'était exactement ce dont elle avait besoin. Elle était dans cet âge où une femme a un peu peur d'être toute seule et se demande si elle trouvera encore

un homme pour ses vieux jours. Bien sûr, elle allait vouloir se marier avec lui, mais il pourrait encore s'arranger pour que la chose puisse se faire. Et puis il y avait les mariages de guerre où les papiers n'étaient pas aussi bien vérifiés, et à cause d'Eva il n'avait pas besoin de se faire de souci. Elle serait contente d'être débarrassée de lui, elle tiendrait bien sa langue !

Soudain avait surgi en lui, brûlant, le souhait de se libérer complètement de l'usine. Il fallait bien qu'il joue les malades, maintenant, puisque ça faisait trois jours qu'il avait manqué le travail sans excuse. Alors il voulait être malade pour de bon ! Et pendant qu'il serait malade, il s'arrangerait pour que l'affaire avec la veuve Hete Häberle soit vraiment dans la poche. Maintenant, cela lui répugnait, chez Lotte ; il ne pourrait plus supporter très longtemps ce bazar, ni sa logorrhée ni ses gars, et encore moins sa tendresse quand elle était ivre. Non, dans trois, quatre semaines il voulait être marié et avoir une vraie boutique à lui ! Et le médecin devait l'y aider.

D'abord le numéro 24, il va falloir attendre encore une demi-heure avant que ce soit le tour d'Enno. Il enjambe machinalement tous ces pieds et il se retrouve à nouveau dans le couloir. Malgré la secrétaire qui montre les dents, il va encore fumer une cigarette dans les toilettes. Il a de la chance, il arrive à se faufiler sans se faire voir, mais à peine a-t-il tiré ses premières bouffées que cette mégère tambourine déjà comme une folle contre la porte.

« Vous revoilà encore aux toilettes ! Vous fumez encore ! crie-t-elle. Je sais parfaitement que c'est vous ! Voulez-vous sortir de là, ou bien faut-il que j'aille chercher le docteur ? »

Comme elle crie, c'est répugnant comme elle crie ! Il préfère céder tout de suite, tout comme il a d'ailleurs toujours préféré céder plutôt que résister. Il se laisse chasser vers la salle d'attente, il ne dit pas un mot d'excuse. Et le voilà qui se tient à nouveau adossé contre le mur, et il attend que ce soit son numéro. Elle va le balancer comme il faut auprès du médecin, cette saleté de vipère, oui !

La secrétaire médicale a renvoyé le petit Enno Kluge dans la salle d'attente, elle revient par le couloir. Elle l'a drôlement remis en place, le bonhomme !

Alors elle voit une carte sur le sol, un peu éloignée de la fente de la boîte aux lettres. La carte n'était pas là il y a cinq minutes, lorsqu'elle a ouvert au dernier patient, elle s'en souvient très bien. Et personne n'a sonné non plus, et d'ailleurs ce n'est plus du tout l'heure du courrier.

Voilà tout ce que la secrétaire s'est dit furtivement pendant qu'elle se penchait pour ramasser la carte, et plus tard elle se souvient très précisément qu'elle a déjà pensé, à ce moment-là, avant même qu'elle ait eu la carte en main, avant même qu'elle ait vu de quoi il retournait, déjà elle avait eu le sentiment que ce bonhomme, que ce petit être sournois devait tremper dans cette histoire.

Elle ne jette qu'un coup d'œil au texte, elle lit quelques mots et se précipite, agitée, dans la salle de consultation pour voir le médecin. « Docteur ! Docteur ! Regardez ce que je viens de trouver dans notre couloir ! »

Elle interrompt la consultation, elle arrive à faire envoyer le patient à moitié déshabillé dans la pièce d'à côté, puis elle fait lire la carte au médecin. Elle peut à peine attendre qu'il ait fini de lire, déjà elle lui parle de ses soupçons : « Il ne peut vraiment pas s'agir de quelqu'un d'autre que ce petit sournois ! Il m'a tout de suite été antipathique, avec ses regards farouches ! C'est la mauvaise conscience incarnée, il n'a pas été capable de se tenir tranquille une seule minute, il est sans cesse allé dans le couloir, je l'ai chassé deux fois des toilettes ! Elle ne peut pas avoir été glissée de l'extérieur, pour ça elle se trouvait bien trop loin de la fente de la boîte aux lettres ! Docteur, appelez tout de suite la police avant que ce type s'envole ! Ô mon Dieu, il est peut-être déjà parti, il faut que j'aille voir... »

Et là-dessus elle se précipite hors de la salle de consultation, en laissant derrière elle la porte grande ouverte.

Le médecin reste là, debout, la carte encore à la main. Il trouve que c'est extrêmement gênant qu'une chose pareille lui arrive, juste pendant ses consultations ! Dieu soit loué, heureusement que c'est la secrétaire qui a trouvé la carte et qu'il peut prouver qu'il n'a pas quitté son bureau depuis deux heures, il

n'est même pas allé aux toilettes. La jeune femme a raison, le mieux c'est d'appeler aussitôt la police. Il commence à chercher dans l'annuaire le numéro de son commissariat.

La jeune femme passe une tête à travers la porte restée ouverte. « Il est encore là, docteur ! murmure-t-elle. Il pense naturellement qu'ainsi il détournera les soupçons de lui. Mais je suis tout à fait sûre que...

— C'est bon, interrompt-il la femme agitée. Refermez la porte s'il vous plaît. Je parle avec la police maintenant. »

Il fait sa déclaration, il reçoit l'ordre de retenir l'homme à tout prix en attendant que quelqu'un arrive du commissariat, il transmet cet ordre à la secrétaire, il lui dit qu'elle le prévienne aussitôt si l'homme semble vouloir partir, et il se rassied à son bureau. Non, il ne peut pas reprendre sa consultation, il est trop agité. Fallait-il que ça tombe sur lui, pourquoi justement sur lui ? Un type sans scrupule, celui qui écrit ces cartes, il met les autres dans une grande détresse ! Ne pensait-il pas aux difficultés qu'il causait avec ses foutues cartes ?

Vraiment, il ne manquait plus que cette carte pour que le bonheur du médecin soit complet ! Voilà que la police allait arriver chez lui, peut-être même qu'il serait soupçonné, on ferait une perquisition, et même si le soupçon était erroné, alors on trouverait, derrière, dans la chambre de bonne...

Le médecin se leva, il fallait au moins qu'il la prévienne...

Et il se rassit. Comment pourrait-il être soupçonné ? Et par ailleurs, même si on la trouvait, eh bien c'était sa gouvernante, voilà tout, comme l'indiquaient d'ailleurs ses papiers. Tout cela avait déjà été pensé et discuté des centaines de fois, depuis qu'il avait dû, une bonne année de cela, divorcer de sa femme, une Juive – sous la pression des nazis. Il l'avait fait, essentiellement à sa demande, pour protéger au moins l'existence des enfants. Plus tard, après avoir changé d'appartement, il avait alors repris son ancienne femme chez lui, avec des faux papiers, comme gouvernante. En réalité, il ne pouvait rien arriver, elle n'avait pas l'air si juive que ça...

Cette fâcheuse carte ! Qu'elle doive justement lui tomber dessus, à lui ! Mais sans doute en était-il de même partout ailleurs, où qu'elle arrive, elle devait semer la terreur et l'effroi. Tout le monde avait quelque chose à cacher à cette époque !

Mais peut-être était-ce précisément le but de cette carte, de provoquer effroi et terreur ? Peut-être que cette carte était distribuée délibérément aux gens suspects, pour regarder la façon dont ils se comportaient ? Peut-être qu'il se trouvait depuis longtemps sous surveillance, et ceci n'avait été que l'un des moyens de voir si le suspect ne se dévoilait pas ?

Bon, quoi qu'il en soit, il s'était comporté comme il fallait. Cinq minutes après avoir trouvé la carte, il en avait informé la police. Et il pouvait même lui présenter un suspect, peut-être un pauvre bougre qui n'avait rien à voir avec l'affaire. Mais bon, il ne pouvait lui être d'aucune aide, qu'il se débrouille tout seul pour se dépêtrer de cette histoire ! L'essentiel, c'était que lui soit épargné.

Et bien que ces réflexions aient tranquilisé le médecin, il se lève et se prépare avec des gestes rapides et assurés une petite piqûre de morphine. Elle va le remettre d'aplomb pour accueillir ces messieurs en route vers chez lui avec calme, voire avec une pointe d'ennui. Cette petite piqûre est l'expédient auquel recourt le médecin de plus en plus souvent depuis l'infamie de son divorce, comme il appelle toujours intimement cette étape de sa vie. Il n'est pas encore morphinomane, loin de là, mais si des difficultés surgissent sur le chemin de sa vie, et ces difficultés s'accroissent maintenant de plus en plus avec la guerre, alors il prend de la morphine. C'est la seule chose qui l'aide encore, sans cette aide artificielle il perd les nerfs. Non, il n'est pas encore morphinomane ! Mais il est en très bonne voie de le devenir. Ah, si seulement cette guerre était déjà derrière nous, qu'on puisse quitter ce pays de malheur ! Il se contenterait du moindre petit poste de médecin assistant à l'étranger.

Quelques minutes plus tard, c'est un médecin pâle, les traits un peu tirés, qui reçoit les deux messieurs du poste de police. L'un n'est qu'un agent en uniforme, appelé pour monter la garde dans le couloir. Il remplace aussitôt la secrétaire.

L'autre est en civil, c'est l'inspecteur adjoint de police criminelle Herr Schröder – dans la salle de consultation, le médecin lui remet la carte postale. Ce qu'il pouvait déclarer ? Bon, à vrai dire, il n'avait rien à déclarer, cela faisait deux heures qu'il recevait des patients sans interruption, peut-être vingt ou vingt-cinq à la suite. Mais il allait aussitôt chercher la secrétaire médicale.

La secrétaire arrive, et elle a beaucoup de choses à déclarer. Vraiment beaucoup. Elle décrit ce sounois, comme elle l'appelle désormais, avec une haine parfaitement incompréhensible pour deux malheureuses cigarettes fumées dans les toilettes. Le médecin l'observe attentivement en train de déposer son témoignage à la police, agitée, la voix qui flanche souvent. Il pense : il faut qu'elle soigne sa maladie de Basedow, je dois m'en occuper. C'est de pire en pire. À voir l'agitation avec laquelle elle parle, elle n'est, en fait, plus complètement responsable de ses actes.

L'adjoint de la police criminelle Schröder semble penser la même chose. Avec un bref « Merci ! J'en sais assez pour l'instant », il interrompt son témoignage. « Montrez-moi encore, Fräulein, où la carte se trouvait dans le couloir. Mais je vous prie, soyez la plus précise possible ! »

La Fräulein, la secrétaire pose la carte à un endroit où elle n'a manifestement pas pu arriver depuis la fente de la boîte aux lettres. Mais l'adjoint essaie d'envoyer la carte avec l'aide de l'agent de police, aussi longtemps que nécessaire jusqu'à ce que la carte arrive presque à l'endroit désigné par la secrétaire. Presque, il manque une dizaine de centimètres...

« Elle pourrait aussi bien s'être trouvée là, non, Fräulein ? » demande l'adjoint.

La secrétaire médicale est visiblement outrée que l'adjoint ait réussi l'expérience. Elle explique, résolue : « Non, c'est impossible que la carte se soit trouvée si près de la porte ! Elle devait alors se trouver un peu plus à l'intérieur du couloir que ce que je vous ai montré. » Et elle désigne un endroit qui est encore éloigné d'un demi-mètre. « Je suis presque sûre de m'être cognée à cette chaise en la ramassant.

— Tiens donc », dit l'adjoint, et il observe froidement la colérique. Intérieurement, il fait une croix sur sa déclaration. Elle est hystérique, pense-t-il. C'est un homme qu'il lui faudrait, évidemment. Ben oui, alors qu'ils sont tous sur le champ de bataille, et on ne peut pas dire qu'elle soit très attirante.

Il se tourne vers le médecin : « J'aimerais maintenant passer trois minutes dans la salle d'attente comme n'importe quel patient et pouvoir d'abord observer le monsieur qu'on accuse sans qu'il sache qui je suis. Ça devrait pouvoir se faire ?

— Bien sûr que cela peut se faire. Fräulein Kiesow va vous dire où il est assis.

— Il est debout ! explique la secrétaire, énervée. Quelqu'un comme lui ne s'assied pas, voyons ! Il préfère marcher sur les pieds des autres ! Sa mauvaise conscience ne le laisse pas tranquille, lui ! Ce sounois...

— Donc, où se trouve-t-il, l'interrompt l'adjoint de nouveau, et pas très poliment.

— Tout à l'heure il se trouvait debout près du miroir, à côté de la fenêtre, lui répond-elle, vexée. Mais, je ne peux bien évidemment pas vous dire où il se trouve maintenant, tellement il est agité !

— Je le trouverai bien, dit l'adjoint Schröder. Vous me l'avez décrit. »

Et il se rend dans la salle d'attente.

Il y règne une certaine agitation. Cela fait plus de vingt minutes qu'aucun patient n'a été appelé chez le médecin – combien de temps vont-ils devoir encore attendre ici ? Ils ont vraiment d'autres choses à faire ! Sûrement que le médecin reçoit des patients privés, qui payent bien, et les patients de la caisse de maladie, ils peuvent rester assis ici jusqu'à la Saint-Glinglin ! Mais voyons, les médecins font tous pareil, mon bon monsieur, vous pourrez bien aller où vous voulez ! Partout c'est l'argent qui a la priorité !

Alors qu'on s'enflamme de plus en plus sur la vénalité des médecins, l'adjoint observe son homme en silence. Il l'a tout de suite reconnu. L'homme n'est ni agité ni sounois comme l'a dit la secrétaire médicale. Il est là, à côté de son miroir, il ne participe pas à la discussion des autres. Il ne semble même

pas écouter ce qu'ils disent, et pourtant tout le monde le fait volontiers, ça fait patienter, ça abrège un peu le long ennui de l'attente. Il a un air abruti et un peu angoissé. Un petit ouvrier, décide l'adjoint. Noon, un peu mieux que ça, les mains ont l'air habiles, elles ont des marques de travail, mais pas d'un travail difficile... Le costume et le manteau, entretenus avec beaucoup de soin, ce qui ne trompe pas pour autant sur leur usure. Dans l'ensemble, rien qui ressemble à l'homme qu'on s'imagine d'après le ton de la carte. Il écrit d'un style bien plus vigoureux, alors que là, ce petit lapin à l'air soucieux...

Mais l'adjoint sait depuis longtemps que les gens sont souvent bien différents de ce dont ils ont l'air. Et le témoin a tout de même tellement accablé cet homme dans sa déclaration qu'il faut dans tous les cas aller y regarder de plus près. Ce rédacteur de cartes a dû rendre ces messieurs là-haut un peu nerveux, ils ont encore reçu récemment, portant la mention « Confidentiel ! Strictement confidentiel ! », l'ordre d'explorer immédiatement la moindre petite piste dans cette affaire.

Ce serait drôlement bien de faire avancer l'affaire ! pense l'adjoint. Il serait grand temps que j'aie une petite promotion.

Dans le tumulte général, il s'approche du petit homme presque sans se faire remarquer, il lui tapote sur l'épaule et lui dit : « Suivez-moi un instant dans le couloir. J'aimerais bien vous demander quelque chose. »

Docile, Enno Kluge le suit, tout comme il obéit docilement à tous les ordres qu'on lui donne. Mais pendant qu'il marche derrière cet inconnu, la peur le prend : qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est-ce qu'il me veut ? Il a l'air d'un flic, et il parle aussi comme un flic. Qu'est-ce que j'ai à voir avec la crim' – je n'ai pourtant rien fait !

Au même instant lui revient le cambriolage chez la Rosenthal. Aucun doute, Barkhausen s'est fait pincer et il l'a balancé. Et la peur devient plus forte en lui, il a pourtant juré de ne rien dire, et s'il se met à parler quand même, alors ce gars de la SS va encore lui faire sa fête et lui flanquer une raclée, et cette fois, ce sera pire encore ! Il ne doit rien dire, mais s'il ne dit rien, alors c'est ce flic qui va lui faire sa fête, et alors il va quand même parler. De ce côté-ci je suis perdant, de ce côté-là je suis perdant... Oh cette angoisse !

Lorsqu'il pénètre dans le couloir, quatre visages sont tournés vers lui, expectatifs – mais il ne les voit pas, il ne voit que l'uniforme de l'agent et il sait qu'il avait raison d'avoir peur, qu'il est vraiment coincé entre deux choix impossibles.

Et cette angoisse donne à Enno Kluge des qualités qu'il ne possède pas, en l'occurrence détermination, force et rapidité. Il projette l'adjoint étonné, qui n'aurait jamais attendu une chose pareille d'un petit gringalet comme lui, contre l'agent, il passe en courant devant le médecin et la secrétaire médicale, il arrache la porte d'entrée et le voilà déjà dans l'escalier...

Mais derrière lui retentit déjà le sifflet de l'agent, et il n'est pas de taille à se mesurer au tempo de ce jeune homme aux longues jambes. Il est rattrapé sur la dernière volée de marches, l'agent lui assène un coup qui l'envoie aussitôt à terre, et quand il ouvre les yeux, des étoiles et des cercles de feu dansent devant lui, et cet agent lui dit gentiment : « Allez, donne-moi tes papattes ! Je préfère t'offrir un bracelet. La prochaine fois, on la fera ensemble la promenade, non ? »

Et les menottes tintent à ses poignets, et on remonte à nouveau l'escalier, entouré du flic silencieux, le regard sombre, et de l'agent souriant de plaisir, car ce petit fugueur l'amuse.

Là-haut, les patients sont maintenant dans le couloir et ils ne sont plus fâchés d'avoir tant attendu chez leur docteur, car une arrestation, c'est toujours quelque chose d'intéressant, et d'après la secrétaire, c'est même un politique, un communiste, et ces gars-là, c'est bien fait pour eux – là-haut, donc, on se rend en passant devant tous ces visages jusque dans la salle de consultation du médecin. Fräulein Kiesow est aussitôt renvoyée, mais le médecin peut rester pendant l'interrogatoire et il entend l'adjoint dire : « Bon, fiston, maintenant assieds-toi sur cette chaise et commence par te reposer de ta petite course. T'as l'air

bien pressé, dis-moi ! Agent, vous pouvez enlever les menottes à ce monsieur. Il ne va pas nous filer de nouveau entre les doigts – n'est-ce pas ?

— Non, non ! » assure Enno Kluge, désespéré, et déjà les larmes roulent sur son visage.

« Je te le conseille ! La prochaine fois, je tire, et je sais tirer, fiston ! » L'adjoint persiste à appeler Kluge, bien de vingt ans son aîné, « fiston ». « Eh bien, pleure donc pas comme ça ! Ça va pas être si grave ce que t'as sur la conscience. Si ?

— J'ai rien sur la conscience ! hoquette Enno Kluge au milieu de ses larmes. Rien du tout !

— Mais bien sûr, fiston ! acquiesce l'adjoint. C'est d'ailleurs pour ça que tu te mets à courir dès que tu aperçois l'uniforme d'un agent de police ! Docteur, vous n'auriez pas un petit quelque chose à donner à ce pauvre bougre pour le requinquer un peu ? »

Maintenant que le médecin sent que le danger flottant au-dessus de sa tête est écarté, il regarde ce pauvre bougre avec une compassion chaleureuse. Encore un qui a été salement ballotté par la vie, et que le moindre obstacle fait chuter. Le docteur est tenté d'accorder au petit homme une piqûre de morphine, très faiblement dosée. Mais il n'ose pas à cause du fonctionnaire de la criminelle. Plutôt un peu de bromure...

Mais pendant qu'il fait dissoudre le bromure dans l'eau, Enno Kluge dit : « Je n'ai besoin de rien. Je ne veux rien prendre. Je ne me laisserai pas empoisonner. Je préfère parler...

— Ah ben voilà ! dit le fonctionnaire de la police criminelle. Je savais bien que tu reviendrais à la raison, fiston ! Alors donc, raconte-moi... »

Et Enno Kluge essuie les larmes sur ses joues et commence à raconter...

Car lorsqu'il avait commencé à pleurer, ses larmes étaient tout ce qu'il y a de vrai, ses nerfs avaient lâché, voilà tout. Mais cela avait beau être de vraies larmes, Enno savait de son expérience avec les femmes qu'on pouvait très bien réfléchir en pleurant. Et c'est donc en réfléchissant qu'il en est venu à la conclusion que c'était peu probable qu'ils viennent l'arrêter dans la salle d'attente d'un médecin à cause d'un cambriolage. S'ils l'avaient vraiment pris en filature, alors ils pouvaient aussi bien l'arrêter dans la rue ou dans l'escalier, ils n'avaient pas besoin de le laisser deux heures dans la salle d'attente...

Non, cette affaire n'a sans doute pas le moindre rapport avec le cambriolage chez Frau Rosenthal. Sûrement y a-t-il un malentendu à l'origine de l'arrestation, et Enno Kluge sent confusément que cela a quelque chose à voir avec cette méchante secrétaire médicale...

Mais voilà que maintenant il a pris ses jambes à son cou, et jamais il ne pourra faire rentrer dans la tête d'un flic qu'il s'est juste mis à courir par nervosité, simplement parce qu'il perd tous ses moyens à la vue d'un uniforme. Jamais il ne fera avaler ça à un flic comme celui-là. Il doit donc avouer quelque chose de crédible, quelque chose qu'on peut vérifier, et il sait aussitôt ce que ça pourrait être. C'est certes grave, de parler de ça, et c'est difficile d'en imaginer les conséquences, mais un tel aveu est, à choisir entre deux maux, sans doute le moindre.

Lorsqu'il est donc invité à parler, il sèche ses larmes et il commence à raconter avec une voix plutôt ferme son travail comme mécanicien de précision, et qu'il a été tellement malade que les messieurs là-bas se sont fâchés contre lui, et que maintenant ils voulaient l'envoyer soit dans un camp de concentration, soit dans une compagnie disciplinaire. Bien sûr, Enno Kluge ne raconte rien de sa fainéantise, mais il pense que le flic le comprendra bien tout seul.

Et il a d'ailleurs raison, le flic comprend très bien à quel genre de vaurien, de loustic il a à faire avec cet Enno Kluge. « Oui, monsieur l'inspecteur, quand je vous ai vu, vous et l'uniforme de monsieur l'agent, et moi j'étais encore chez le médecin pour me faire arrêter, alors j'ai pensé, maintenant ça y est, maintenant ils viennent te chercher pour te mettre au camp, et alors je me suis mis à courir...

— Tiens tiens, dit l'adjoint. Tiens tiens ! » Il réfléchit un instant et dit alors : « Mais il me semble, fiston, que tu ne crois plus tellement que c'est pour ça que nous sommes ici.

— Non, en fait, non, admet Kluge.

— Et pourquoi tu n’y crois plus vraiment, fiston ?

— Parce que ça aurait été bien plus facile de venir m’arrêter à l’usine ou dans mon appartement.

— Tu as donc aussi un appartement, fiston ?

— Mais bien sûr, monsieur l’inspecteur. Ma femme travaille à la poste, bien sûr, et je suis vraiment marié. Mes deux garçons sont à la guerre, il y en a un qui est à la SS, en Pologne. J’ai aussi mes papiers sur moi, je peux prouver tout ce que j’ai dit, pour l’appartement et pour mon travail. »

Et Enno Kluge sort son petit portefeuille râpé et abîmé, et il commence à en extraire ses papiers.

« Laisse donc tes papiers là où ils sont, fiston, dit l’adjoint. On aura le temps tout à l’heure... »

Il plonge dans ses pensées et tout le monde se tait.

Le médecin par contre, derrière son bureau, commence hâtivement à écrire. Peut-être qu’il aura encore la possibilité de glisser un arrêt maladie à ce petit bonhomme chassé d’une peur à l’autre. La vésicule, a-t-il dit, bon d’accord. Nous sommes à une époque où il faut aider son prochain, chaque fois que c’est possible !

« Qu’est-ce que vous écrivez là, docteur ? demande l’adjoint, soudain tiré de ses réflexions.

— Des notes pour mes dossiers médicaux, explique le médecin. Je veux profiter du temps au maximum, il y a encore un paquet de gens dans ma salle d’attente.

— C’est vrai, docteur », dit l’adjoint, et il se lève. Il a pris une décision : « Nous ne voulons pas vous retenir plus longtemps. »

L’histoire de cet Enno Kluge peut bien être vraie, c’est même tout à fait probable qu’elle soit vraie, mais l’adjoint n’arrive pas à se défaire du sentiment qu’il manque encore des bouts à l’histoire. « Bon, alors viens, fiston ! Tu nous accompagnes un bout ? Oh non, pas jusqu’à l’Alex, ici, à notre commissariat. J’aimerais bien discuter encore un peu avec toi, fiston, un p’tit gars bien courageux comme t’es, et on ne peut pas retenir plus longtemps l’oncle docteur. » Il dit à l’agent : « Non, pas de menottes. Il va venir bien gentiment avec nous, c’est un garçon intelligent. Heil Hitler, docteur, et merci bien ! »

Ils sont déjà arrivés à la porte, on dirait vraiment qu’ils sont sur le point de partir. Mais l’adjoint sort soudain la carte, la carte des Quangel de sa poche, il la lui tend et dit d’un ton tranchant à Enno Kluge, très étonné : « Tiens, lis-nous donc ça, fiston ! Mais bien vite, sans hésiter et sans bégayer ! »

Tout ça sur un vrai ton de flic.

Mais dès que l’adjoint voit comment Kluge prend la carte, qu’il voit ses yeux s’écarter d’un air d’incompréhension grandissante, puis qu’il l’entend ânonner : « Allemand, n’oublie pas ! Ça a commencé avec l’annexion de l’Autriche. Suivirent les Sudètes et la Tchécoslovaquie. La Pologne a été envahie, puis la Belgique, la Hollande » – dès ce moment-là, l’adjoint sait avec quasi-certitude : cet homme n’a encore jamais eu la carte entre les mains, il ne l’a jamais lue, et a encore moins pu la rédiger – il est bien trop bête pour ça !

Et il arrache la carte des mains d’Enno Kluge, énervé, il dit brièvement « Heil Hitler ! » et quitte la salle de consultation avec l’agent et son détenu.

Lentement, le médecin déchire la feuille de soins qu’il avait préparée pour Enno Kluge. Aucune occasion ne s’est présentée pour la lui glisser. Dommage ! Mais peut-être que ça ne lui aurait servi à rien, peut-être que cet homme, qui semblait si peu équipé pour les difficultés de l’époque actuelle, était déjà condamné au naufrage. Peut-être qu’aucune aide extérieure ne pouvait vraiment l’aider, parce qu’il n’y avait rien de ferme en lui.

Dommmage...

L'interrogatoire

Si l'adjoint de la criminelle, malgré son intime conviction qu'Enno Kluge n'était en aucun cas celui qui rédigeait ou déposait les cartes, avait néanmoins laissé entendre au téléphone, lors de son rapport à l'inspecteur Escherich, que Kluge était bien le distributeur de ces pamphlets, il l'avait fait pour la seule et unique raison qu'un subordonné intelligent ne doit jamais devancer l'avis de son supérieur. Il y avait contre Kluge une plainte formelle de la secrétaire médicale Fräulein Kiesow, et qu'elle soit justifiée ou non, c'était à l'inspecteur de s'en rendre compte par lui-même.

Si elle était justifiée, alors l'adjoint était un homme compétent, assuré de la bienveillance de l'inspecteur. Si elle n'était pas justifiée, alors l'inspecteur était plus intelligent que l'adjoint, et ce surcroît d'intelligence chez un supérieur était souvent bien plus digeste pour le subordonné que toutes les compétences du monde.

« Eh bien ? » dit un Escherich gris, tout en longueur, en entrant dans le commissariat sur ses grandes échasses. « Eh bien, collègue Schröder ? Où avez-vous mis votre prise ? »

— Dans la dernière cellule à gauche, monsieur l'inspecteur.

— Est-ce que notre oiseau de malheur a avoué ?

— Qui ? L'oiseau de malheur ? Ah bien sûr, je comprends ! Non, monsieur l'inspecteur, je l'ai fait emmener aussitôt après notre conversation téléphonique, bien entendu.

— Bien ! le félicite Escherich. Et que sait-il au sujet des cartes ?

— Je lui ai, dit l'adjoint prudent, fait lire une fois la carte que nous avons trouvée. Enfin, le début.

— Impressions ?

— Je ne voudrais pas anticiper, monsieur l'inspecteur, dit l'adjoint prudent.

— Ne soyez pas si frileux, collègue Schröder ! Impressions ?

— Quoi qu'il en soit, il me semble, personnellement, assez peu probable qu'il ait écrit cette carte.

— Pourquoi ?

— Il n'est pas très malin. Et en plus, terriblement apeuré. »

L'inspecteur Escherich, insatisfait, caressa sa moustache couleur de sable. « Pas très malin – terriblement apeuré, répéta-t-il. Bon, mon oiseau de malheur est malin, et certainement pas apeuré. Pourquoi pensez-vous que vous avez attrapé le bon ? Expliquez-moi ! »

L'adjoint Schröder s'exécuta. Il répéta surtout avec force les accusations de la secrétaire médicale et souligna également la tentative de fuite. « Je ne pouvais pas faire autrement, monsieur l'inspecteur. D'après les ordres qui ont circulé, je devais l'arrêter.

— Très bien, collègue Schröder. Vous avez très bien agi. Je n'aurais pas agi autrement. »

L'humeur d'Escherich s'était quelque peu revigorée en entendant ce rapport. Il sonnait mieux que « pas très malin » et « terriblement apeuré ». Peut-être était-ce un homme qui déposait les cartes, bien que l'inspecteur ait tenu jusqu'ici pour sûr que l'oiseau de malheur n'avait pas de complice.

« Avez-vous déjà vérifié ses papiers ? »

— Ils sont ici. Et confirment dans l'ensemble ce qu'il dit. J'ai l'impression, monsieur l'inspecteur, que nous avons à faire à un fainéant, un tire-au-flanc, un embusqué, qui a peur du front et pas envie de travailler, il parie aussi de temps en temps aux courses de chevaux – j'ai trouvé sur lui tout un tas de

journaux hippiques et des colonnes de calculs. Et puis des lettres assez banales de femmes communes, c'est ce genre de loustic, vous voyez, monsieur l'inspecteur. Quoi qu'il en soit, la cinquantaine.

— Bien, bien », dit l'inspecteur, mais il ne trouvait pas ça bien du tout. Ni l'auteur des cartes ni un éventuel distributeur ne pouvaient beaucoup fréquenter les femmes. C'était une certitude pour lui. Son espoir tout juste réanimé se dégonfla de nouveau. Mais alors Escherich pensa à son supérieur, l'Obergruppenführer Prall, et à ses supérieurs encore au-dessus jusqu'à Himmler. Ils allaient lui rendre la vie horriblement difficile dans les prochains temps s'il ne trouvait pas la moindre piste. Ici toutefois, il y avait une piste, tout au moins y avait-il de graves accusations et un comportement suspect. On pouvait donc la suivre, même si au plus profond de soi-même on ne pensait pas vraiment que c'était la bonne. On gagnait du temps, pour continuer à patienter. Personne n'en prendrait ombrage. Et peu importait un loustic de ce genre !

Escherich se leva. « Je vais derrière dans les cellules, Schröder. Donnez-moi la nouvelle carte et attendez ici. »

L'inspecteur marcha en silence, il serrait les clés dans sa main pour qu'elles ne fassent pas de bruit. Il poussa très doucement le cache du judas et il regarda dans la cellule.

Le détenu était assis sur un tabouret. Il avait la tête posée sur ses mains et les yeux dirigés vers la porte. Cela donnait l'impression que l'homme regardait droit dans l'œil épieur de l'inspecteur. Mais l'expression de Kluge révélait qu'il ne voyait rien. L'homme n'avait pas sursauté quand le judas s'était ouvert, son visage n'était pas non plus tendu, comme il l'est chez les gens qui se sentent observés. Non, il regardait simplement devant lui, à peine plongé dans ses pensées, plutôt somnolent, plein de mauvais pressentiments.

L'inspecteur le savait maintenant avec certitude : ce n'était ni l'oiseau de malheur ni l'un de ses acolytes. Non, c'était tout simplement une mauvaise pioche – les accusations pouvaient bien raconter ce qu'elles voulaient, et le comportement pouvait bien être suspect.

Mais Escherich pensa encore une fois à ses supérieurs, il mordilla sa moustache, il réfléchit à la façon de faire traîner en longueur cette histoire jusqu'à ce qu'on découvre que ce n'était pas l'homme qu'on cherchait. Mais il ne fallait pas non plus qu'il se ridiculise au passage.

Il ouvrit d'un seul coup la cellule et entra. Le détenu avait tressauté en entendant le bruit de la serrure, il regarda d'abord d'un air troublé celui qui entra puis tenta de se lever.

Mais Escherich le repoussa aussitôt sur son tabouret.

« Restez assis, Herr Kluge, restez assis. À nos âges, on ne fait plus si facilement le trajet vers le haut ! »

Il rit, et Kluge fit aussi mine de sourire, par politesse uniquement, il sourit lui aussi d'un air un peu pitoyable.

L'inspecteur décrocha le bat-flanc du mur et s'assit. « Bien, Herr Kluge », dit-il, et il plongea son regard dans ce visage pâle au menton un peu fuyant, les lèvres étonnamment rouges et épaisses, et les yeux clairs qui clignaient sans arrêt. « Bien, Herr Kluge, et maintenant racontez-moi ce que vous avez sur le cœur. Je suis l'inspecteur Escherich, de la police secrète d'État. » Il continua à parler doucement, d'un ton rassurant, quand il vit l'autre tressaillir de crainte à la simple évocation de la Gestapo : « Vous n'avez pas besoin d'avoir peur. Nous ne dévorons pas les petits enfants. Et je vois bien que vous n'êtes qu'un petit enfant... »

Devant le soupçon d'empathie qui transparaissait dans ces paroles, les yeux de Kluge se remplirent à nouveau de larmes, son visage se mit à palpiter, les muscles de ses joues se crispèrent.

« Eh ben, eh ben ! » dit Escherich, et il posa sa main sur celle du petit homme. « Ça va pas être si grave. Ou bien est-ce que c'est si grave que ça ? »

— Tout est perdu ! s'écria Enno Kluge d'un ton désespéré. Je suis foutu ! J'ai pas d'arrêt maladie et il faudrait que j'aille travailler. Et voilà que je me retrouve sous les verrous et alors ils vont m'envoyer en

camp de concentration et je vais clamser aussi sec, je tiendrai jamais plus de quinze jours !

— Bah, bah ! dit l'inspecteur de nouveau comme à un enfant. À votre usine, ça pourra toujours s'arranger. Quand nous arrêtons quelqu'un et qu'il s'avère que c'est un homme comme il faut, alors nous nous arrangeons pour qu'il n'ait pas de soucis à cause de son arrestation. Vous êtes bien un gars comme il faut, Herr Kluge, n'est-ce pas ? »

Le visage de Kluge palpita de nouveau, puis il décida de faire un demi-aveu à cet homme sympathique. « Mais c'est que, pour eux, je ne travaille pas assez !

— Ah, et vous, qu'est-ce que vous en pensez, Herr Kluge ? À votre avis, est-ce que vous travaillez assez – ou bien ? »

À nouveau Kluge réfléchit. « Mais je suis si souvent malade, dit-il finalement d'un ton pitoyable. Et ils disent seulement que c'est pas l'époque pour tomber malade.

— Mais vous n'êtes tout de même pas tout le temps malade, non ? Bon, et quand vous n'êtes pas malade et que vous travaillez – là, est-ce que vous travaillez assez ? Qu'est-ce que vous en pensez, vous, Herr Kluge ? »

À nouveau Kluge se décida. « Mon Dieu, monsieur l'inspecteur, se plaignit-il, les bonnes femmes me courent tellement après ! »

Son ton était pitoyable et vaniteux en même temps.

L'inspecteur secoua la tête d'un air compatissant, comme si c'était vraiment grave.

« Ce n'est pas bien, Herr Kluge, dit-il alors. À nos âges, on ne laisse pas volontiers passer une occasion, n'est-ce pas ? »

Kluge le regarda avec un faible sourire, content d'avoir trouvé un peu de compréhension chez cet homme.

« Oui, dit l'inspecteur. Et niveau finances, vous en êtes où ?

— Je parie un peu de temps à autre, avoua Kluge. Pas souvent, et pas beaucoup à la fois, monsieur l'inspecteur. Jamais plus de cinq marks une fois de temps en temps, quand le tuyau est vraiment sûr, je vous le jure, monsieur l'inspecteur !

— Et comment vous payez tout ça, Herr Kluge, les femmes et les paris ? Si vous ne travaillez pas beaucoup ?

— Mais ce sont les bonnes femmes qui me payent, voyons, monsieur l'inspecteur ! » dit Kluge, presque blessé devant tant d'ignorance. Il sourit d'un air vaniteux. « Parce que je suis tellement bon à la tâche ! » ajouta-t-il.

À ce moment-là, l'inspecteur Escherich classa définitivement sans suite l'accusation qui faisait de cet Enno Kluge un quelconque complice dans la rédaction ou la distribution des cartes. Ce Kluge n'en était simplement pas capable, toutes les dispositions lui manquaient pour cela. Mais il fallait tout de même qu'il l'interroge à ce sujet, car il fallait bien établir un procès-verbal de cet interrogatoire, un procès-verbal pour ces messieurs les supérieurs, pour qu'ils se tiennent un peu tranquilles, un procès-verbal qui continuerait à maintenir les soupçons sur Kluge, et qui justifierait des actions contre lui...

Il sortit donc la carte de sa poche, la posa devant Kluge et dit sur un ton indifférent : « Vous connaissez cette carte, Herr Kluge ?

— Oui », dit Enno Kluge d'abord sans réfléchir, mais il se reprit dans un sursaut. « Enfin je veux dire, non, évidemment. J'ai dû la lire à haute voix tout à l'heure, enfin, le début je veux dire. Sinon, je ne connais pas cette carte ! Vrai de vrai, monsieur l'inspecteur !

— Ah ah ! fit Escherich, sceptique. Herr Kluge, alors que nous venons pourtant de faire la lumière sur un sujet si important que votre travail et le camp de concentration, alors que je vais moi-même aller voir vos patrons et arranger l'affaire pour vous, on va quand même pouvoir tomber d'accord sur cette toute petite histoire de carte !

— J'ai rien à voir avec ça, rien du tout, monsieur l'inspecteur !

— Je ne vais pas aussi loin, Herr Kluge, continua l'inspecteur, impassible devant ces protestations, je ne vais pas aussi loin que mon collègue, qui vous considère comme l'auteur de cette carte et qui voudrait à tout prix vous traîner devant le Volksgerichtshof et : hop, adieu la cafetière, Herr Kluge ! »

Le petit homme frémit et son visage devint cendreau.

« Non », dit l'inspecteur d'un ton apaisant et il posa de nouveau sa main sur celle de l'autre. « Non, je ne crois pas que vous ayez écrit la carte. Mais cette carte s'est trouvée dans le couloir chez le docteur, et vous vous êtes drôlement fait remarquer avec vos va-et-vient suspects dans le couloir, et puis aussi votre agitation, et votre fuite. Et pour tout ça, il y a de bons témoins – non, Herr Kluge, le mieux, c'est tout de même de me dire la vérité. Je ne voudrais pas que vous vous jetiez vous-même dans le malheur !

— La carte a dû être glissée par la fente de la boîte aux lettres depuis l'extérieur, monsieur l'inspecteur. J'ai rien à voir là-dedans, vrai de vrai, monsieur l'inspecteur !

— Elle ne peut pas avoir été glissée depuis l'extérieur, là où elle se trouvait ! Et cinq minutes avant, elle n'y était pas, c'est ce que jurera la demoiselle chez le médecin. Mais vous entre-temps, vous avez été aux toilettes. Ou bien prétendez-vous qu'il y avait aux cabinets quelqu'un d'autre de la salle d'attente ?

— Non, je ne crois pas, monsieur l'inspecteur. Non, sûrement pas. Si ça se joue à cinq minutes, alors sûrement pas. Parce que ça faisait déjà un bout de temps, vous voyez, que je voulais aller fumer, et alors c'est pour ça que j'ai fait attention s'il y avait quelqu'un qui allait aux toilettes.

— Eh ben voilà ! dit l'inspecteur, apparemment très satisfait. Vous le dites vous-même : il n'y a que vous, uniquement vous, qui ayez pu déposer la carte dans le couloir ! »

Kluge le fixe, les yeux écarquillés, maintenant vraiment terrorisé.

« Puisque vous avez avoué cela...

— J'ai rien avoué, rien ! J'ai juste dit que, pendant les cinq minutes précédentes, il n'y avait personne aux cabinets avant moi ! »

Kluge cria presque.

« Allons, allons ! » dit l'inspecteur, et il secoua la tête d'un air réprobateur. « Vous n'allez pas revenir sur un aveu tout juste fait, vous êtes un homme bien trop raisonnable pour ça. Je vais devoir indiquer que vous vous êtes rétracté dans le procès-verbal, Herr Kluge, et ça fait pas joli-joli. »

Kluge le regarda d'un air désespéré. « Mais je n'ai rien avoué..., murmura-t-il, sans voix.

— Nous finirons bien par tomber d'accord là-dessus, dit alors Escherich d'un ton apaisant. Mais dites-moi d'abord : qui vous a confié cette carte pour la déposer ? Est-ce que c'était une bonne connaissance, un ami, ou bien est-ce que quelqu'un vous a abordé dans la rue et vous a donné quelques marks en échange ?

— Rien de tout ça ! Rien ! cria Kluge à nouveau. Je n'ai pas eu cette carte en main, je ne l'ai pas vue une seule fois avant que votre collègue me la donne !

— Allons, allons, Herr Kluge ! Vous avez avoué vous-même tout à l'heure que c'est vous qui aviez déposé la carte dans le couloir...

— Rien, j'ai rien avoué ! J'ai jamais dit une chose pareille !

— Non », dit Escherich en se lissant la moustache, et il en profita pour faire disparaître un sourire. Il prenait déjà un malin plaisir à mener un peu en bateau ce pauvre bougre lâche et plaintif. Ça allait faire un bien joli procès-verbal avec un gros soupçon – pour les supérieurs. « Non, dit-il. Sous *cette* forme, vous ne l'avez pas dit. Vous avez seulement dit qu'il n'y a que vous qui ayez pu déposer la carte là-bas, que personne hormis vous n'y a été, et cela signifie à peu près la même chose. »

Enno le fixa, les yeux grands ouverts. Puis il dit, soudain renfrogné : « Je n'ai pas non plus dit ça. D'ailleurs, d'autres personnes ont pu aller aux toilettes, pas seulement ceux de la salle d'attente. »

Il se rassit ; dans l'agitation provoquée par ces fausses accusations, il avait bondi sur ses jambes.

« Mais je ne dis plus rien du tout. Je demande un avocat. Et je ne signerai pas non plus de procès-verbal.

— Allons, allons, dit Escherich. Est-ce que je vous ai demandé, Herr Kluge, de signer un procès-verbal ? Est-ce que j'ai pris une seule note de tout ce que vous venez de me dire ? Nous sommes assis ici comme deux vieux amis, ce que nous disons, ça ne regarde personne. »

Il se leva, ouvrit la porte de la cellule en grand.

« Regardez, personne dans le couloir qui écoute. Et vous, vous êtes là à me compliquer la vie à cause d'une stupide carte ? Vous voyez, je n'accorde aucune importance à cette carte. C'est un idiot qui l'a écrite ! Mais comme la secrétaire médicale et mon collègue en font toute une histoire, je dois bien y regarder de plus près ! Ne faites pas de manières, Herr Kluge, dites-moi enfin : un monsieur me l'a donnée dans la Frankfurter Allee, il veut jouer un tour au docteur, a-t-il dit. Et il vous a donné dix marks pour ça. Vous aviez un billet de dix marks tout neuf dans la poche, je l'ai bien vu. Vous voyez, si vous me racontez ça, alors vous êtes mon homme. Alors vous ne me compliquez pas la vie, alors je peux rentrer chez moi, rassuré.

— Et moi ? Où je vais, moi ? À la Plötze ! Et puis clac la tête ! Noon, monsieur l'inspecteur, jamais je dirai une chose pareille, jamais !

— Mais où vous allez, vous, Herr Kluge, quand moi je rentre chez moi ? Mais vous aussi vous rentrez chez vous, vous n'avez toujours pas compris ? Vous êtes libre, dans un cas comme dans l'autre, je vous laisse filer...

— Vrai, monsieur l'inspecteur, vrai de vrai ? Je peux partir, sans faire de déposition et sans procès-verbal ?

— Mais naturellement vous pouvez partir, Herr Kluge, là maintenant, tout de suite vous pouvez partir. Il n'y a qu'une chose à laquelle vous devriez réfléchir, avant de partir... »

Et il tapote sur l'épaule de l'homme qui vient de bondir sur ses jambes, excité, il est déjà tourné vers la porte.

« Vous voyez, je règle ça pour vous, à l'usine, je vous rends ce service. Je vous l'ai promis, et je tiendrai parole. Mais maintenant, pensez aussi un instant à moi, Herr Kluge. Pensez à toutes les difficultés que va me faire mon collègue, et pas qu'une, si je vous laisse filer. Il va aller moucharder auprès de mes supérieurs, bien sûr, et je peux avoir tous les ennuis du monde vous voyez. Ce serait vraiment chic de votre part, Herr Kluge, si vous pouviez me signer ça, l'histoire avec l'homme dans la Frankfurter Allee, il n'y a aucun risque pour vous. On peut pas le retrouver ce bonhomme de toutes les façons, alors, hein, Herr Kluge ! »

Jamais de toute sa vie Enno Kluge n'aurait été capable de résister à une exhortation si douce, si pressante. Il hésitait. La liberté l'attirait, et avec l'usine tout serait de nouveau réglé s'il ne froissait pas cet homme-là. Il avait une peur terrible de froisser ce gentil inspecteur. Et puis si ça se trouvait, le flic continuerait alors à enquêter sur l'affaire, et il l'amènerait sûrement un jour à avouer le cambriolage chez la Rosenthal. Alors Enno Kluge serait perdu, le SS Persicke...

Il pouvait vraiment rendre ce service à l'inspecteur – qu'est-ce que ça pouvait bien faire ? C'était n'importe quoi, cette carte, un truc politique quelconque dont il ne s'était jamais mêlé, et auquel il ne comprenait rien. Et l'homme de la Frankfurter Allee, on ne le retrouverait vraiment jamais, parce qu'il n'existait tout simplement pas. Oui, il voulait bien rendre ce service à l'inspecteur, et signer.

Mais alors sa prudence innée, sa frousse le mirent de nouveau en garde. « Oui, dit-il, et quand j'aurai signé, alors vous n'allez pas non plus me libérer.

— Allons ! Allons ! » dit l'inspecteur Escherich qui vit que la partie était déjà presque gagnée. « À cause d'une foutue carte, et alors que vous voulez me rendre service. Je vous donne ma parole d'honneur, Herr Kluge, ma parole d'inspecteur de la police criminelle, et ma parole d'homme : dès que vous aurez signé le procès-verbal, vous êtes libre.

— Et si je ne signe pas ?

— Vous êtes libre aussi, naturellement ! »

Enno Kluge se décida. « Bon, alors je vais le signer, monsieur l'inspecteur, pour que vous n'ayez pas d'ennuis, et je vous rends aussi un service. Mais vous ne m'oubliez pas, avec l'usine, hein ?

— Je le fais aujourd'hui même, Herr Kluge. Aujourd'hui même ! Vous vous y montrez un peu demain, et laissez tomber un peu cette habitude idiote d'être tout le temps malade ! Vous pouvez sécher, disons, un jour par semaine, et alors plus personne ne vous dira rien dès que j'aurai parlé avec eux. Est-ce que ça vous va comme ça, Herr Kluge ?

— Mais bien sûr ! Je vous suis très reconnaissant, monsieur l'inspecteur ! »

Et tout en parlant, ils étaient remontés le long des cellules jusque dans la grande pièce où l'adjoint Schröder attendait, assis, très curieux de savoir comment se terminerait l'interrogatoire, et déjà résigné à subir son sort quoi qu'il advienne. Il se leva d'un bond à l'entrée des deux hommes.

« Ah, Schröder », dit l'inspecteur en souriant, et il montra de la tête Kluge qui se trouvait à côté de lui, petit et craintif, car le flic le regardait de nouveau de son air effrayant. « Voilà donc notre ami. Il vient tout juste de m'avouer que c'est lui qui a déposé la carte dans le couloir chez le docteur, que c'est un homme dans la Frankfurter Allee qui la lui a donnée...

Un bruit, on aurait dit un soupir, s'arracha de la poitrine de l'adjoint. « Bon sang ! dit-il alors. Mais il ne peut pourtant pas...

— Et maintenant, continua l'inspecteur, impassible, et maintenant nous allons rédiger un petit procès-verbal, et puis Herr Kluge rentrera chez lui. Il est libre. C'est vrai, Herr Kluge, ou c'est pas vrai ?

— Oui », répondit Kluge, mais tout doucement, car la présence du flic lui inspirait de nouveaux doutes et de nouvelles craintes.

L'adjoint quant à lui avait un air stupide. Kluge n'avait pas déposé la carte, jamais, jamais de la vie, il en était sûr et certain. Et voilà maintenant que Kluge était prêt à signer le contraire.

Quel rusé, cet Escherich ! Comment avait-il bien pu s'y prendre ? Schröder reconnut – non sans jalousie –, que cet Escherich le dépassait de très très loin. Et puis, après un tel aveu, laisser encore le gars en liberté ! C'était à n'y rien comprendre, impossible d'y voir clair ! Mais voilà, il y avait toujours des gens plus intelligents que soi, si intelligent qu'on se croie.

« Dites donc, collègue », dit Escherich qui avait suffisamment savouré la stupéfaction de l'adjoint, « vous pourriez me faire une petite course à vrai dire, là maintenant, à la préfecture.

— À vos ordres, monsieur l'inspecteur !

— Vous savez, je suis sur cette affaire – comment elle s'appelle déjà ? – ah oui, l'affaire oiseau de malheur. Vous vous en souvenez, non, collègue ? »

Leurs yeux se croisèrent et se comprirent aussitôt.

« Donc, Herr Schröder, vous allez pour moi à la préfecture et vous dites au collègue Linke – mais asseyez-vous donc, Herr Kluge, excusez-moi, je dois dire quelques mots à mon collègue. »

Il se dirigea avec l'adjoint vers la porte. Il chuchota : « Demandez-lui deux hommes. Qu'ils se rendent immédiatement ici, deux hommes doués pour la filature. Ce Kluge sera pris en filature sans interruption dès sa sortie du commissariat. Rapport sur ses déplacements toutes les deux, trois heures selon, par téléphone à mon bureau de la Gestapo. Mot de passe : oiseau de malheur. Montrez notre bonhomme aux deux agents, qu'ils se relaient. Et rentrez de nouveau quand les hommes seront en place. Alors je laisserai courir notre lapin.

— Pas de problème, monsieur l'inspecteur. Heil Hitler ! »

La porte claqua derrière lui, le flic était parti. L'inspecteur s'assit à côté d'Enno Kluge et dit : « En voilà déjà un de moins ! Vous ne l'aimez pas tellement, Herr Kluge, si je ne me trompe ?

— Pas autant que vous, monsieur l'inspecteur !

— Est-ce que vous avez vu les yeux qu'il a faits quand il a entendu que je vous laissais en liberté ? Il doit bouillir de rage ! C'est pour ça que je l'ai envoyé faire une course pour moi, j'ai pas besoin qu'il soit dans les parages pendant notre procès-verbal. Il se serait constamment mêlé de nos oignons. Je vais

même pas faire venir de secrétaire pour taper à la machine, je vais gribouiller tout seul les quelques lignes. C'est seulement un arrangement entre nous, pour que j'aie de quoi me couvrir, devant mes supérieurs, à cause de votre libération. »

Et après qu'il eut ainsi un peu rassuré le petit froussard, il prit la plume et se mit à écrire. Il prononçait parfois tout haut et distinctement ce qu'il écrivait (si tant est qu'il écrivait ce qu'il disait, ce qui n'était même pas certain avec un spécialiste de la criminelle aussi roublard que l'était Escherich), parfois il ne faisait que marmonner. Kluge ne comprenait pas vraiment ce qu'il disait.

Il vit par contre qu'il ne s'agissait pas seulement de quelques lignes, mais de trois, presque quatre feuilles entières. Cela dit pour l'instant, cela ne l'intéressait pas tellement, la seule chose qui l'intéressait, c'était de savoir s'il serait vraiment libéré. Il regarda vers la porte. Pris d'une soudaine détermination, il se leva, il alla vers elle et l'ouvrit un peu...

« Kluge ! » cria-t-on derrière lui, mais le ton n'avait rien d'autoritaire. « Herr Kluge, ah, s'il vous plaît !

— Oui ? » demanda-t-il, et il regarda derrière lui. « Je n'ai pas le droit de partir finalement ? » Il sourit d'un air craintif.

L'inspecteur le regarda, le porte-plume à la main, un sourire aux lèvres. « Alors vous regrettez déjà, Herr Kluge, ce dont nous sommes convenus ? Ce que vous m'avez promis juré ? Eh bien d'accord, j'aurai gribouillé ce machin pour rien ! » Il posa la plume d'un geste énergique. « Mais partez donc, Kluge – vraiment, je vois bien maintenant que vous n'êtes pas un homme de parole. Allez, partez donc, je le sais bien que vous n'allez pas signer ! Ça ira aussi, en ce qui me concerne... »

Et c'est de cette façon que l'inspecteur arriva à vraiment faire signer le procès-verbal à Enno Kluge. Oui, Kluge n'exigea même pas qu'il lui soit relu clairement et distinctement. Il signa sans se douter de rien.

« Et maintenant j'ai le droit de partir, monsieur l'inspecteur ?

— Bien entendu. Et merci beaucoup, hein, Herr Kluge, vous vous en êtes bien sorti. Au revoir. Enfin, de préférence pas ici, de préférence pas dans cette situation. Ah, un instant encore, Herr Kluge...

— Je n'ai pas le droit de partir finalement ? »

Le visage de Kluge tressaillit de nouveau.

« Mais bien sûr que si ! Vous ne me faites plus confiance, c'est ça ? Qu'est-ce que vous pouvez être méfiant, Herr Kluge ! Pourtant, vous allez quand même vouloir récupérer vos papiers et votre argent, non ? Eh ben voilà ! Alors, voyons voir si tout est bien là, Herr Kluge... »

Et ils commencèrent à comparer : livret de travail, livret militaire, extrait de naissance, certificat de mariage...

« Mais pourquoi est-ce que vous trimbalez tous ces papiers sur vous, Kluge ? Si vous veniez à les perdre ! »

... Déclaration de résidence, quatre bulletins de salaire...

« On ne peut pas dire que vous gagnez beaucoup, Herr Kluge ! Ah mais oui, bien sûr, je vois, chaque semaine seulement trois, quatre jours travaillés, quel tire-au-flanc, dites voir ! »

... Trois lettres...

« Noon, laissez, vraiment, elles ne m'intéressent pas du tout ! »

... 37 Reichsmarks en billets et 63 Reichspfennigs en pièces...

« Vous voyez, vous avez là aussi ce billet de dix marks que le monsieur de la Frankfurter Allee vous a donné, il vaut mieux que je le mette avec le dossier. Mais attendez, il faut pas que ça vienne à vous manquer, je vais vous donner dix marks de ma poche, en échange... »

C'est ainsi que l'inspecteur fit traîner les choses en longueur jusqu'à ce que l'adjoint Schröder entre à nouveau : « Mission accomplie, monsieur l'inspecteur. Et je dois vous dire, de la part de l'inspecteur Linke, qu'il aimerait bien vous parler aussi de l'affaire oiseau de malheur.

— Bien, bien. Je vous remercie beaucoup, collègue. Oui, quant à nous, nous avons terminé. Alors donc, hein, au revoir, Herr Kluge. Schröder, montrez donc à Herr Kluge le chemin de la sortie. Eh bien voilà, Herr Schröder vous raccompagne. Encore au revoir, Herr Kluge. Je n’oublie pas l’usine. Non, non ! Heil Hitler !

— Sans rancune, hein, Herr Kluge », dit Schröder, dans la Frankfurter Allee, et il lui tendit la main. « Vous savez ce que c’est, le métier c’est le métier, et parfois on est aussi obligés d’y aller un peu franco. Mais je vous ai fait enlever les menottes aussitôt. Et le coup que vous a mis l’agent, ça vous fait encore mal ?

— Non, plus du tout. Et je comprends, bien sûr... Excusez seulement la peine que je vous ai causée, monsieur l’inspecteur.

— Alors donc : Heil Hitler, Herr Kluge !

— Heil Hitler, monsieur l’inspecteur ! »

Et le petit Enno Kluge tout fluet partit en trottant. Il traversa le flot des gens sur la Frankfurter Allee en trottinant tranquillement, et l’adjoint Schröder le suivit du regard. Il s’assura également que les deux personnes qu’il avait mises à ses basques étaient bien derrière lui, il hocha la tête et rentra dans le commissariat.

L'inspecteur Escherich travaille sur l'affaire oiseau de malheur

« Là, lisez ! » dit l'inspecteur Escherich à l'adjoint Schröder, et il lui mit le procès-verbal entre les mains.

« Moui », répondit Schröder, et il lui rendit les feuilles. « Il a donc tout de même fini par avouer et il est maintenant mûr pour le Volksgerichtshof et pour la peine de mort. Je n'y aurais pas cru. » Il ajouta, pensif : « Et ça court les rues en toute liberté !

— Tout à fait ! » dit l'inspecteur, qui mit le procès-verbal dans une chemise et la chemise dans sa serviette en cuir. « Tout à fait, ça court maintenant les rues en toute liberté – mais pris en filature par nos gens, n'est-ce pas ?

— Bien entendu ! s'empressa de garantir Schröder. J'ai moi-même vérifié : ils étaient bien derrière lui.

— Et voilà qu'il va et vient », continua pensivement l'inspecteur Escherich en lissant sa moustache, « il va et vient avec nos gens sur ses talons ! Et un jour – aujourd'hui ou dans une semaine ou dans six mois – notre infect petit Herr Kluge va aller voir son homme, celui qui écrit les cartes, et qui lui a donné comme mission : dépose-la ici et là. Il va nous y conduire aussi certain que vient l'*Amen* à l'église. Et là je l'attrape, et alors seulement ils seront tous les deux vraiment mûrs pour la Plötze et ainsi de suite.

« Monsieur l'inspecteur, dit l'adjoint Schröder, je n'arrive toujours pas à croire que c'est Kluge qui a déposé la carte. J'ai bien vu, quand je lui ai mis la carte entre les mains, qu'il ne l'avait jamais vue ! C'est seulement ce qu'a imaginé cette bonne femme hystérique, cette secrétaire médicale.

— Mais ça figure pourtant dans le procès-verbal, qu'il l'a déposée », rétorqua l'inspecteur, sans toutefois insister plus que ça. « Par ailleurs, j'aimerais vous conseiller de ne pas parler de bonne femme hystérique dans votre rapport. Pas de préjugés personnels, restez objectif. Si vous voulez, vous pouvez encore interroger le médecin sur la crédibilité qu'on peut accorder à sa secrétaire. Ah non, laissez tomber. C'est encore un avis personnel, laissons au juge d'instruction le soin d'évaluer chacun des témoignages. Nous ne travaillons que dans l'objectivité, n'est-ce pas, Schröder, sans aucun préjugé.

— Bien entendu, monsieur l'inspecteur.

— S'il y a un témoignage, eh bien, il y a un témoignage, et nous nous y tenons. Comment, et pourquoi il a eu lieu, cela ne nous regarde pas. Nous ne sommes pas des psychologues, nous sommes des spécialistes des affaires criminelles. Criminelles, qui ont trait au crime, Schröder, seul le crime nous intéresse. Et si quelqu'un avoue qu'il a commis un crime, eh bien, cela nous suffit pour commencer. C'est en tout cas mon point de vue sur la question, ou bien vous êtes d'un autre avis, Schröder ?

— Mais évidemment que non, monsieur l'inspecteur ! » s'écria l'adjoint Schröder. Sa voix trahissait la frayeur démesurée qu'il ressentait à l'idée de concevoir les choses autrement que son supérieur. « C'est exactement ce que je pense ! Toujours contre le crime !

— Je le savais bien », dit l'inspecteur Escherich, et il caressa sa moustache. « Nous, les vieux de la criminelle, nous sommes toujours du même avis. Vous savez, Schröder, il y a beaucoup de gens qui viennent d'ailleurs maintenant, dans notre métier, mais nous, nous ne faisons qu'un bloc, et parfois ça a aussi du bon. Donc, Schröder », et il reprit le ton du service, « je veux aujourd'hui même votre rapport sur l'arrestation de Kluge et le procès-verbal avec les témoignages de la secrétaire médicale et du médecin. Oui, c'est vrai, vous étiez aussi avec un agent, Schröder...

— Le sergent-chef Dubberke de notre commissariat, ici...

— Connais pas. Mais qu'il fasse aussi un rapport sur la fuite de Kluge. Bref, objectif, pas de blabla, pas de jugements personnels, compris, Herr Schröder ?

— À vos ordres, monsieur l'inspecteur !

— Bien, Schröder ! Lorsque vous aurez remis ces rapports, vous ne vous occuperez plus de cette affaire, tout au plus viendrez-vous témoigner devant un juge ou bien chez nous, à la Gestapo... » Il considéra son subordonné d'un air songeur. « Ça fait combien de temps que vous êtes adjoint, Herr Schröder ?

— Trois ans et demi déjà, monsieur l'inspecteur. »

Le regard du flic, maintenant posé sur l'inspecteur, avait quelque chose d'émouvant.

Mais l'inspecteur dit seulement : « Oui, alors il va commencer à être temps », et il quitta le commissariat.

Arrivé Prinz-Albrecht-Strasse, il se fit aussitôt annoncer auprès de son supérieur immédiat, l'Obergruppenführer Prall. Il dut attendre presque une heure ; non pas que Herr Prall fût très occupé, ou plutôt si, il était justement très occupé. Escherich entendit le tintement des verres, le bruit des bouchons, il entendit des rires et des cris : c'était l'une de ces fréquentes rencontres au sommet. Convivialité, tournées de boisson, décontraction joyeuse, repos bien mérité après s'être donné tant de peine à torturer ses semblables et à les mener à l'échafaud.

L'inspecteur attendit sans impatience, bien qu'il ait encore beaucoup de choses à faire ce jour-là. Il connaissait les supérieurs en général, et il connaissait celui-ci en particulier. Le presser ne servirait à rien, la moitié de Berlin pouvait être en flammes, s'il voulait picoler, alors il picolait. C'était comme ça !

Après une petite heure, Escherich fut tout de même reçu. La pièce, jonchée de traces de la beuverie, était dévastée, et Herr Prall, rouge foncé, incandescent d'armagnac, était lui aussi dévasté. Mais il dit d'un ton affable : « Tenez, Escherich ! Servez-vous donc aussi un verre ! Ce sont les fruits de notre victoire sur la France : du véritable armagnac, dix fois meilleur que le cognac. Dix fois ? Cent fois ! Pourquoi vous ne buvez pas ?

— Je vous prie de m'excuser, Herr Obergruppenführer, j'ai encore beaucoup de choses à faire aujourd'hui, j'aimerais garder la tête claire. D'ailleurs, je ne suis plus habitué à boire beaucoup.

— Bah, pas habitué ! La tête claire, balivernes, oui ! Pourquoi vous avez besoin de garder la tête claire ? Faites donc faire votre travail par quelqu'un d'autre et reposez-vous. Prost, Escherich – à notre Führer ! »

Escherich trinqua avec lui, parce qu'il y était obligé. Il trinqua encore une deuxième et une troisième fois, tout en pensant à quel point la compagnie de ses camarades – associée à l'alcool – avait changé cet homme. Prall était sinon très supportable, de loin pas aussi pénible que la centaine d'autres gars qui traînaient dans ce bâtiment en uniforme noir. Il était même un peu sceptique parfois, il avait seulement été « affecté » ici, comme il avait pu dire, et il n'était certainement pas le plus convaincu de tous.

Mais sous l'influence de ses camarades et de l'alcool, il devenait comme eux : imprévisible, brutal, versatile et prêt à exterminer à la racine tout autre point de vue que le sien, ne serait-ce qu'un point de vue différent sur la consommation de schnaps. Si Escherich avait sérieusement refusé de trinquer, alors il aurait été perdu, perdu comme s'il avait laissé filer le pire des criminels. Oui, en réalité, c'était presque plus impardonnable encore parce que cela frisait la vexation personnelle si un subordonné ne trinquait pas autant et aussi souvent que son supérieur le souhaitait.

« Alors qu'y a-t-il, Escherich ? » dit enfin Prall, en essayant de se tenir le plus droit possible, debout – près de son bureau et grâce à lui. « Qu'avez-vous donc là ?

— Un procès-verbal, expliqua Escherich. Que j'ai moi-même établi dans l'affaire de mon oiseau de malheur. D'autres rapports et d'autres procès-verbaux suivront, mais celui-ci est le plus important. Je vous en prie, Herr Obergruppenführer.

— Oiseau de malheur ? demanda Prall en réfléchissant fort. C'est bien le gars avec ses cartes. Bon, est-ce que vous vous êtes finalement creusé la cervelle, Escherich, comme je vous l'ai ordonné ?

— À vos ordres, Herr Obergruppenführer. Si Herr Obergruppenführer voulait bien lire le procès-verbal ?

— Lire ? Noon, pas maintenant. Plus tard, peut-être. Lisez-le-moi donc, Escherich ! »

Mais il interrompit la lecture après les trois premières phrases. « On va d'abord s'en boire un petit. Prost Escherich ! Heil Hitler !

— Heil Hitler, Herr Obergruppenführer ! »

Et après qu'il eut vidé son verre, Escherich continua de lire.

Mais maintenant, alcoolisé comme il était, Prall avait imaginé un petit jeu taquin. Chaque fois qu'Escherich avait lu trois, quatre phrases, il l'interrompait avec un « Prost ! », et Escherich devait, après avoir lui aussi trinqué, recommencer depuis le début. Prall ne le laissa pas aller au-delà de la première page, voilà déjà qu'il l'interrompait avec un nouveau « Prost ! ». Il voyait bien – si bourré qu'il fût – que l'autre bouillait, que la boisson forte lui répugnait, qu'il avait eu dix fois envie de poser le procès-verbal et de partir (allez tous vous faire foutre !), et qu'il n'osait pas parce que l'autre était justement son supérieur, et qu'il devait marcher droit, et qu'il ne pouvait pas montrer sa colère...

« Prost, Escherich !

— Merci bien, à vos ordres, Herr Obergruppenführer ! Prost !

— Bon, alors continuez à lire, Escherich ! Noon, recommencez plutôt dès le début. Ce passage, j'ai pas encore réussi à tout comprendre. Penser, ça a jamais été mon fort... »

Et Escherich lut. Oui, maintenant c'est lui qui se faisait martyriser exactement comme il avait martyrisé deux heures plus tôt ce gringalet de Kluge, et tout comme ce dernier tout à l'heure, il était maintenant rongé par le désir de filer par la porte. Mais il devait lire, lire et boire, boire et lire, aussi longtemps que l'autre le voudrait. Il sentait déjà sa tête devenir floconneuse, embrumée – tout le travail qu'il voulait encore faire, adieu ! Foutue discipline !

« Prost, Escherich !

— Prost, Herr Obergruppenführer !

— Bon, alors reprenez depuis le début ! »

Jusqu'à ce que le jeu ennue soudain Prall, jusqu'à ce qu'il dise grossièrement : « Ah, mais arrêtez donc de lire, c'est stupide ! Vous voyez bien que je suis soûl, comment voulez-vous que je comprenne quelque chose à c'machin ? Et puis quoi, vous voulez vous faire mousser avec votre procès-verbal plein d'esprit ? D'autres rapports suivront mais ils ne sont pas aussi importants que celui du grand spécialiste Escherich ! Quand j'entends des trucs pareils ! Grosso merdo : vous l'avez pincé, l'auteur de vos cartes, oui ou non ?

— À vos ordres, non, Herr Obergruppenführer. Mais...

— Et pourquoi vous venez me déranger ici, alors ? Pourquoi vous venez me faire perdre mon temps précieux et me siffler mon bon armagnac ? » Il poussait déjà des hurlements. « Vous avez complètement perdu la tête, monsieur ? Mais je vais maintenant prendre un autre ton avec vous, monsieur ! J'ai été bien trop bon avec vous, je vous ai laissé devenir trop insolent, c'est compris ?

— À vos ordres, Herr Obergruppenführer ! » Et en vitesse, avant que les hurlements ne repartent de plus belle, Escherich réussit à placer : « Mais j'ai arrêté quelqu'un qui a déposé des cartes. Je le pense en tout cas. »

Cette nouvelle adoucit Prall un petit peu. Il fixa l'inspecteur et dit : « Amenez-moi cet homme ! Qu'il me dise qui lui a donné les cartes. Je vais le cuisiner – je suis justement dans l'humeur idéale pour ça ! »

Un instant, Escherich hésita. Il aurait pu dire que l'homme n'était pas encore Prinz-Albrecht-Strasse, qu'il allait le chercher – et alors il irait vraiment le chercher, en l'occurrence dans la rue, ou bien dans

son appartement, avec l'aide des gens qui le suivaient. Ou bien il attendrait tranquillement de loin que l'Obergruppenführer ait déçu. Alors il aurait sans doute tout oublié.

Mais parce que Escherich était Escherich, en l'occurrence un spécialiste de la police criminelle jusqu'au bout des ongles et en l'occurrence tout sauf lâche, voire courageux, c'est donc avec courage qu'il dit (advienne que pourra) : « J'ai remis cet homme en liberté, Herr Obergruppenführer ! »

Des beuglements – non, bonté du ciel, des hurlements de bête ! Prall, d'ordinaire plutôt très bien élevé pour un de ces hauts dirigeants, s'oublia au point qu'il agrippa son inspecteur à la poitrine, qu'il le secoua dans tous les sens en criant : « Remis en liberté ? Remis en liberté ? Tu sais ce que je vais faire de toi, salaud ? Je vais te foutre au trou, maintenant tu vas aller en taule ! Attends voir, je vais te coller une ampoule de mille watts devant ta moustache, tu vaux pas mieux que la crotte de chien, et si tu t'endors, je vais te faire réveiller à coups de botte, espèce d'ordure... »

Cela dura ainsi pendant un temps. Escherich se laissa secouer et insulter, il se tut. Finalement, c'était peut-être aussi bien qu'il ait bu de l'alcool maintenant. Un peu engourdi par l'armagnac, il ne percevait ce qu'il se passait que de façon indistincte, comme si tout cela n'était qu'un rêve.

Vas-y, crie donc ! pensait-il. Plus tu cries fort, plus vite tu auras la voix cassée. Continue comme ça, montre voir de quoi t'es capable à ce vieux sac d'Escherich !

Et vraiment, après qu'il eut hurlé à en perdre la voix, Prall lâcha son subordonné. Il se servit un verre d'armagnac, considéra Escherich d'un air mauvais et croassa : « Et maintenant au rapport, faites-moi le plaisir de me dire pourquoi vous avez fait cette monumentale connerie !

— D'abord j'aimerais dire, commença Escherich doucement, que notre homme est constamment suivi par deux des meilleurs agents de la préfecture. Je pense que tôt ou tard il rendra visite à celui qui l'a missionné, celui qui écrit les cartes. Aujourd'hui, il nie le connaître. Ce grand inconnu que nous connaissons si bien.

— Je lui aurais soutiré son nom, moi. Cette filature – et si ça se trouve, ils vont encore perdre la trace du bonhomme !

— Pas eux ! Ce sont les meilleurs hommes de l'Alexanderplatz !

— Ah, ah ! » Mais visiblement le temps semblait tourner à l'embellie chez Prall. « Vous savez, je ne veux pas de ces initiatives ! Je préférerais avoir cet homme entre les mains ! »

Tu aimerais bien ! pensa Escherich. Et en trente minutes, tu comprendrais qu'il n'a rien à voir avec les cartes et tu recommencerais à me traquer...

Mais il dit tout haut : « C'est une petite créature complètement apeurée, Herr Obergruppenführer. À dire vrai : il est brave comme une épée sans lame. Si vous le cuisinez, il va nous chier mensonge sur mensonge, il va vous dire tout ce que vous voulez entendre, et nous allons suivre les pistes de cent mensonges à la fois. Alors qu'ainsi, il va nous amener tout droit à l'auteur des cartes. »

L'Obergruppenführer rit : « Ah ben vous alors, vieux renard rusé, allez, buvons encore un coup ! »

Et ils en burent encore un.

L'Obergruppenführer toisa l'inspecteur. Visiblement, son accès de colère lui avait fait du bien, il l'avait dégrisé.

Il réfléchit, puis il dit : « Ce procès-verbal, là... »

— À vos ordres, Herr Obergruppenführer !

— ... ce procès-verbal, faites-m'en faire quelques copies. Et reprenez le sous-produit de votre esprit brillant. » Ils sourirent tous les deux d'un air sarcastique. « Ici, il est bien probable qu'il finisse dans l'armagnac... »

Escherich remit le procès-verbal dans la chemise et la chemise dans la serviette.

Entre-temps, son supérieur avait fouillé dans un tiroir de son bureau et il revint, une main dans le dos. « Dites-moi, Escherich, avez-vous déjà eu la croix de guerre ?

— Non, Herr Obergruppenführer.

— Erreur, Escherich ! Là, vous l'avez ! » Et il tendit soudain sa main cachée, la croix dans la paume.

L'inspecteur était tellement bouleversé qu'il ne put balbutier que quelques mots. « Mais, Herr Obergruppenführer ! Mérite pas... Trouve pas les mots... »

Tout, il s'était tout imaginé pendant l'engueulade qu'il avait subie cinq minutes plus tôt, il avait même envisagé devoir passer quelques jours et quelques nuits au trou, mais qu'il reçoive là-dessus la croix de guerre...

« ... Quoi qu'il en soit je vous remercie beaucoup. »

L'Obergruppenführer Prall se délectait de la surprise du décoré.

« Moui, Escherich, dit-il alors. Vous le savez bien, je suis pas comme ça. Et au final, vous êtes aussi un fonctionnaire très compétent. Il faut juste vous secouer les puces de temps en temps, sinon vous risquez de vous endormir complètement. Encore un. Prost Escherich, à votre croix de guerre !

— Prost, Herr Obergruppenführer ! Et encore une fois mes remerciements les plus dociles ! »

L'Obergruppenführer se mit à bavarder : « En fait, la croix n'était pas du tout pour vous, au départ, Escherich. En fait, c'était votre collègue, Rusch, qui aurait dû la recevoir, pour une affaire avec une vieille Juive qu'il a menée avec éclat. Mais bon, vous êtes arrivé plus tôt. »

Il bavarda encore un moment, puis il alluma la lumière rouge au-dessus de la porte de son bureau, ce qui voulait dire « Réunion importante ! Ne pas déranger ! », et il s'allongea sur son canapé pour dormir.

Lorsque Escherich, la croix de guerre toujours à la main, entra dans son bureau, son second était assis, le téléphone dans la main, s'écriant : « Quoi donc ? L'affaire oiseau de malheur ? Vous êtes sûr que vous ne faites pas erreur ? Il n'y a pas d'affaire oiseau de malheur ici !

— Donnez-moi ça ! » dit Escherich, et il prit le combiné. « Et disparaissent de ma vue ! »

Il cria dans l'appareil : « Oui, ici l'inspecteur Escherich ! Qu'y a-t-il avec l'oiseau de malheur ? Vous venez au rapport ?

— Au rapport, monsieur l'inspecteur, en l'occurrence, nous avons malheureusement perdu l'homme des yeux...

— Vous avez quoi ? »

Escherich n'était pas loin de laisser libre cours à sa colère comme venait de le faire son supérieur un quart d'heure plus tôt. Mais il se maîtrisa : « Comment cela a-t-il pu arriver ? Je croyais que vous étiez un homme compétent, et celui que vous suiviez n'est qu'un petit bonhomme de rien du tout !

— Oui, c'est ce que vous dites, monsieur l'inspecteur. Mais il court comme une belette, et dans la cohue du métro à l'Alexanderplatz, voilà qu'il a soudain disparu. Il a dû se rendre compte qu'on le suivait.

— En plus ! soupira Escherich ! Il s'en est rendu compte ! Espèces de bourriques, vous m'avez gâché tout mon scénario ! Et donc maintenant je peux même plus vous y renvoyer, il vous connaît. Et si j'envoie de nouveaux gars, c'est eux qui ne le connaîtront pas ! » Il réfléchit : « Alors retournez au plus vite à la préfecture ! Chacun de vous se trouve un remplaçant. Et l'un de vous deux se poste tout près de son appartement, mais bien à couvert, c'est compris ?! Qu'il ne vous échappe pas encore une fois ! La seule consigne que vous ayez, c'est de montrer Kluge à votre remplaçant, et après vous fichez le camp. L'autre va à l'usine où il travaille, et il s'annonce auprès de la direction. Attendez donc, gros malin, il faut encore que je vous donne l'adresse de l'appartement ! » Il la trouva et la lui indiqua. « Bon, et maintenant au plus vite à vos postes ! À l'usine, cela dit, le remplaçant peut y aller tout seul, et seulement à partir de demain matin. Là-bas ils lui montreront bien le bonhomme ! Je les préviens. Et dans une heure, je serai moi-même à son appartement... »

Il avait cependant tant de choses à dicter, tant d'appels à passer qu'il arriva bien plus tard à l'appartement d'Eva Kluge. Il ne vit pas ses hommes, et il sonna en vain à la porte. Aussi ne restait-il que la voisine, la Gesch.

« *Le Kluge ? Vous voulez dire lui, le bonhomme Kluge ?* Nooon, il habite pas ici. Ici y a qu'sa femme qu'habite, mon bon monsieur, ça fait ben longtemps qu'elle le laisse plus rentrer dans l'appartement. Mais elle est en voyage. Où il habite, *lui ?* Comment voulez-vous que je sache, mon bon monsieur ? Il fait que traîner par-ci par-là, vous savez, toujours avec des bonnes femmes. Enfin, c'est ce que j'ai entendu dire, hein, mais j'vous ai rien dit moi. Elle m'a fait suffisamment de reproches comme ça, la bonne femme, parce que j'ai aidé son mari à s'introduire chez elle une fois.

— Écoutez-moi, Frau Gesch », dit Escherich, et il avait pénétré dans le couloir de chez elle alors qu'elle voulait lui claquer la porte au nez. « Maintenant c'est bien simple, racontez-moi tout ce que vous savez sur les Kluge !

— Mais allons, pourquoi donc que je f'rais ça mon bon monsieur, et pourquoi que vous vous permettez d'entrer comme ça chez moi...

— En l'occurrence, je suis l'inspecteur Escherich, de la police secrète, et si vous voulez voir ma carte...

— Nooon, nooon ! » s'écria la Gesch récalcitrante, et elle avait reculé de frayeur jusqu'au mur de la cuisine. « Je veux rien voir, je veux rien entendre ! Et sur les Kluge, je vous ai déjà dit tout ce que j'sais !

— Bon, réfléchissez-y à deux fois, parce que si vous ne voulez rien me dire ici, alors je vais devoir vous convoquer Prinz-Albrecht-Strasse à la Gestapo pour un interrogatoire en bonne et due forme. Je ne pense pas que ça vous amuse. Alors qu'ici nous discutons un petit peu, bien gentiment, rien n'est enregistré...

— Oui mais quand même, monsieur l'inspecteur. J'ai vraiment rien d'autre à raconter. Je sais rien du tout sur eux.

— Comme vous voulez, Frau Gesch. Préparez-vous, alors, j'ai des gens à moi en bas, vous pouvez venir avec nous tout de suite. Et pour votre mari – vous avez bien un mari ? Mais bien sûr que vous avez un mari ! –, donc pour votre mari, mettez un petit mot : “Suis à la Gestapo. Je ne sais pas quand je rentre !” Allez, Frau Gesch ! Écrivez le petit mot ! »

La Gesch avait pâli, ses membres tressaillaient, ses dents claquaient dans sa bouche.

« Mais vous n'allez quand même pas faire ça, cher monsieur ! » supplia-t-elle.

Il lui répondit avec une grossièreté feinte : « Bien sûr que je vais faire ça, Frau Gesch, si vous continuez à refuser de me donner des renseignements qui vont de soi. Alors maintenant, soyez raisonnable, asseyez-vous ici, et racontez-moi tout ce que vous savez sur les Kluge. Comment est donc la femme ? »

Bien entendu, Frau Gesch entendit raison. Dans le fond, c'était un très gentil monsieur, ce monsieur de la Gestapo, très différent de tout ce qu'elle avait imaginé sur ces messieurs. Et naturellement, l'inspecteur Escherich apprit sur les Kluge tout ce que la Gesch avait à lui apprendre. Il entendit même parler du SS Karlemann, car ce qui se savait au bistrot du coin, la Gesch le savait aussi, bien évidemment. Cela aurait fendu le cœur de l'ancienne factrice Eva Kluge si elle avait su à quel point elle et son ancien préféré, Karlemann, étaient dans la bouche de tout un chacun.

Lorsque l'inspecteur quitta la Gesch, il avait non seulement laissé quelques cigares pour son mari, mais il avait surtout gagné pour la Gestapo une espionne assidue, inestimable et bienveillante. Elle ne garderait pas seulement un œil sur l'appartement des Kluge, mais elle aurait aussi constamment l'oreille qui traîne, en tous lieux, dans l'immeuble, dans les queues devant les magasins, et elle appellerait aussitôt le gentil inspecteur si elle apprenait quelque chose d'utile.

À la suite de cette discussion, l'inspecteur releva ses deux hommes. La probabilité qu'on attrape Kluge chez sa femme était mince, d'après ce qu'il venait d'apprendre, et en outre la Gesch surveillait l'appartement. Puis l'inspecteur alla encore au bureau de poste et à la section locale du parti et il y recueillit des informations supplémentaires sur cette Frau Kluge. On ne savait jamais à quoi cela pourrait servir.

Escherich aurait tout à fait pu leur dire, à la poste et au parti, qu'il pensait avoir trouvé un lien entre la démission de Frau Kluge du parti et les infamies de son fils en Pologne. Il aurait aussi pu leur transmettre l'adresse de Frau Kluge dans le Ruppin, il avait en effet noté l'adresse sur la lettre quand Kluge avait envoyé les clés à la Gesch. Mais Escherich ne faisait pas ce genre de choses, il posait beaucoup de questions, mais il ne communiquait aucune information. Bien sûr, c'était le parti, et le bureau de poste, donc aussi des organes officiels, mais la Gestapo n'est pas là pour aider les autres dans leurs affaires. Elle se trouve trop bien pour ça – et au moins sur ce point l'inspecteur Escherich partageait totalement la prétention de la Gestapo.

Ces messieurs de l'usine durent eux aussi en faire les frais. Ils portaient l'uniforme, et ils étaient, aussi bien au niveau de la hiérarchie qu'au niveau des salaires, certainement bien plus haut placés que cet inspecteur incolore. Mais celui-ci n'en démordit pas : « Non, messieurs, ce que nous entreprenons contre Kluge est seulement affaire de la police secrète. Je n'en dirai pas un mot. Je vous informe seulement que vous devez laisser Kluge aller et venir sans lui faire de difficultés, à son gré, plus d'engueulades, plus d'intimidations, vous devez également donner accès à votre usine, sans faire de difficultés, aux fonctionnaires que je vais affecter ici et les aider dans leur travail autant qu'il vous sera possible. Est-ce que nous nous sommes bien compris maintenant ?

— Je demande une confirmation écrite de ces dispositions ! s'écria l'officier. Et aujourd'hui encore !

— Aujourd'hui ? Ça va être un peu tard. Mais peut-être demain. Kluge ne viendra certainement pas avant demain. S'il revient ici, d'ailleurs ! Alors donc, Heil Hitler, messieurs !

— Saloperie ! grinça l'officier. Ces gars sont de plus en plus arrogants ! C'est toute la Gestapo qui devrait être pendue haut et court ! Parce qu'ils sont en mesure de foutre tous les Allemands au trou, ils croient qu'ils peuvent tout se permettre. Mais je suis officier, moi, officier de carrière même...

— Ce que je voulais encore vous dire... », la tête d'Escherich apparut de nouveau dans l'encadrement de la porte, « est-ce que notre bonhomme a encore des papiers, des lettres, des effets personnels ici ?

— Il vous faut demander ça au contremaître ! Il a une clé de son placard...

— Alors bien », dit Escherich, et il s'assit sur une chaise. « Vous pouvez donc demander au contremaître, Herr Oberleutnant ! Et si ça ne vous dérange pas trop, un peu vite, d'accord ? »

Pendant un instant, ils échangèrent un regard. Les yeux sans couleur et moqueurs d'Escherich, et ceux noirs de colère du lieutenant s'affrontèrent. Puis l'officier claqua des talons et quitta la pièce à toute vitesse pour s'enquérir des renseignements demandés.

« Drôle de zigoto ! » dit Escherich au responsable du parti qui avait soudain fort à faire à son bureau. « Il aimerait pendre toute la Gestapo haut et court. J'aimerais bien savoir combien de temps vous resteriez encore en sécurité ici si nous n'étions pas là. En définitive : c'est tout l'État qui est la Gestapo. Sans nous, tout s'écroulerait – et c'est vous qui seriez pendus haut et court ! »

Frau Hete décide

L'inspecteur Escherich et ses deux sbires de l'Alexanderplatz n'en seraient pas revenus s'ils avaient appris que le petit Enno Kluge ne se doutait absolument pas qu'il était suivi. Mais à partir de l'instant où l'adjoint Schröder lui avait définitivement rendu la liberté, Kluge n'avait plus eu qu'une seule pensée en tête : déguerpir d'ici et, vite, aller chez Hete !

Il longeait les rues et ne voyait personne, il n'avait pas la moindre idée de qui se trouvait derrière, de qui se trouvait à côté de lui. Il ne levait pas les yeux, il pensait simplement : vite, aller chez Hete !

La bouche du métro l'engloutit. Il monta dans un train et échappa pour cette fois à l'inspecteur Escherich, à ces messieurs de l'Alexanderplatz et à toute la Gestapo.

Enno Kluge avait pris une décision : il irait d'abord chez Lotte pour chercher ses affaires. Il voulait rappliquer chez Hete avec sa valise, alors il verrait bien si elle l'aimait vraiment, et il lui prouverait par là qu'il voulait en finir avec son ancienne vie.

Et c'est donc ainsi que ses deux poursuivants le perdirent des yeux dans la cohue et le faible éclairage du métro. Il faut dire qu'il n'était vraiment qu'une ombre, cet Enno petit et fluet ! S'il était allé droit chez Hete – et de l'Alex jusqu'à la Königstor, on pouvait vraiment faire le chemin à pied, il n'y avait pas besoin de prendre le métro –, alors ils ne l'auraient pas perdu de vue, et à la petite animalerie ils auraient disposé d'un point de départ pour leurs observations.

Chez Lotte, il avait eu de la chance. Elle n'était pas chez elle, et il mit à toute allure ses quelques affaires dans sa mallette. Il résista même à la tentation de fouiller dans ses affaires, peut-être trouverait-il quelque chose d'utile à emporter – non, cette fois, ce serait différent. Les choses ne devaient pas se passer comme autrefois quand il avait emménagé dans l'étroite chambre du petit hôtel, non, cette fois, il voulait vraiment mener une autre vie – si Hete l'accueillait.

Il allait de plus en plus lentement à mesure qu'il approchait du magasin. Il posait de plus en plus souvent sa valise, et pourtant elle n'était pas bien lourde. Il essayait de plus en plus souvent la sueur sur son visage, et pourtant il ne faisait pas non plus si chaud.

Puis il arriva finalement devant le magasin et il épia à l'intérieur, à travers les barreaux étincelants des cages à oiseaux : oui, Hete travaillait. Elle était en train de servir des clients ; il y avait quatre ou cinq personnes dans le magasin. Il se mêla à eux et l'observa avec fierté et pourtant le cœur tremblant, pendant qu'elle s'occupait avec soin de ses clients, qu'elle leur parlait si poliment.

« Il n'y a plus de millet indien, madame. Vous devriez le savoir, l'Inde appartient à l'Empire britannique. Mais nous avons encore du millet bulgare, et en réalité il est de bien meilleure qualité. »

Et elle dit, en plein milieu de son travail : « Ah, Herr Enno, c'est gentil de vouloir m'aider un peu. Mettez votre valise derrière, ce sera mieux. Et puis si vous pouvez aller me chercher du sable pour les oiseaux à la cave. J'aurais aussi besoin de litière pour chat. Et puis des œufs de fourmi... »

Et pendant qu'il remplissait toutes ces missions, très occupé, il pensait : elle m'a tout de suite vu, et elle a tout de suite vu que j'avais une valise. Que j'aie pu la mettre derrière, c'est bon signe. Elle va sûrement me questionner, elle est toujours terriblement regardante. Mais je vais bien trouver une histoire à lui raconter.

Et cet homme qui avait dans les cinquante ans, ce noceur, ce propre-à-rien, ce coureur de jupons se mit à prier comme un écolier : Ah, mon Dieu, laisse-moi encore avoir de la chance, juste cette fois ! Et

puis je vais vraiment commencer une autre vie, pour sûr, mais je t'en prie, fais que Hete m'accueille chez elle !

Et il pria et il supplia. Pourtant, il souhaitait aussi que le temps soit encore long avant l'heure de la fermeture, avant cette explication détaillée et son aveu, car il allait bien devoir avouer quelque chose à Hete, c'était évident. Comment pourrait-il sinon lui expliquer pourquoi il avait débarqué ici avec armes et bagages ! Alors qu'il avait toujours cherché à l'impressionner !

Et puis, soudain, le moment était venu. La porte de la boutique était fermée depuis longtemps, il avait encore fallu passer une heure et demie à pourvoir tous ses habitants en eau fraîche et en nourriture, et à ranger la boutique. Maintenant ils étaient tous les deux assis l'un en face de l'autre autour de la table basse et ronde du salon, ils avaient mangé, ils avaient un peu bavardé, en évitant toujours craintivement le sujet principal, et soudain cette femme flasque et fanée avait levé la tête et demandé : « Eh bien, Hänschen ? Qu'y a-t-il ? Que t'est-il arrivé ? »

À peine avait-elle dit ces mots sur un ton d'inquiétude toute maternelle que les larmes d'Enno commencèrent à rouler ; d'abord lentement, puis elles s'écoulèrent en flots de plus en plus abondants sur son visage maigre et sans couleur dont le nez semblait de plus en plus pincé.

Il soupira : « Ah, Hete, je n'en peux plus ! C'est trop dur ! La Gestapo m'a arrêté... »

Il éclata en sanglots et enfouit son visage dans la généreuse poitrine maternelle.

À ces mots, Frau Hete Häberle releva la tête, un éclat dur se mit à briller dans ses yeux, son cou se raidit et elle demanda, presque avec précipitation : « Mais que te voulaient-ils ? »

En disant ces mots, le petit Enno Kluge – avec l'assurance des somnambules – n'aurait pas pu viser plus juste. Avec toutes les autres histoires qu'il aurait pu raconter pour éveiller la pitié ou l'amour de Hete, il n'aurait pas pu mieux tomber qu'avec ce mot : Gestapo. Car la veuve Hete Häberle détestait le désordre et jamais elle n'aurait accueilli dans sa maison et dans ses bras maternels un débauché et un tire-au-flanc répugnant. Mais le seul mot de Gestapo avait ouvert toutes les portes de son cœur maternel, un homme poursuivi par la Gestapo était sûr quoi qu'il arrive d'obtenir sa pitié et son aide.

Car son premier mari, un petit fonctionnaire communiste, avait été enfermé en camp de concentration par la Gestapo dès 1934, et elle ne l'avait plus jamais revu ni n'en avait entendu parler, n'était ce paquet qu'elle avait reçu avec quelques-unes de ses affaires sales et déchirées. Au-dessus se trouvait le certificat de décès, délivré par le bureau d'état civil II d'Oranienburg cause de la mort : pneumonie. Mais elle avait compris, plus tard, par d'autres détenus qui avaient été libérés, ce qu'ils entendaient par pneumonie à Oranienburg et dans le camp tout proche de Sachsenhausen.

Et maintenant qu'elle avait de nouveau un homme dans ses bras, un homme pour qui elle avait éprouvé jusque-là un peu de sympathie en raison de sa personnalité timide, câline et avide d'amour, voilà qu'il était lui aussi poursuivi par la Gestapo.

« Calme-toi, Hänschen ! dit-elle pour le consoler. Raconte-moi tout. Celui qui est poursuivi par la Gestapo peut tout me demander ! »

Ces paroles étaient un baume à ses oreilles, et Enno Kluge n'aurait pas été Enno Kluge, c'est-à-dire un homme qui avait l'expérience des femmes, s'il n'avait pas profité de cette occasion. L'histoire qu'il lui servit, au milieu des sanglots et des larmes, était toutefois un étrange mélange de vérité et de mensonge : il réussit même à insérer dans ces toutes nouvelles aventures la rouste qu'il avait reçue du SS Persicke.

Mais la haine que Hete Häberle vouait à la Gestapo l'aveuglait, et jetait le voile sur toutes les invraisemblances de cette histoire. Son amour commençait déjà à tisser un éclat rayonnant autour de la tête du vaurien qui reposait contre sa poitrine, elle dit : « Tu as donc signé le procès-verbal, et ainsi couvert le vrai coupable, Hänschen. C'était très courageux de ta part, je t'admire. Sur dix hommes, il n'y en aurait pas eu un pour oser faire la même chose. Mais tu le sais bien, non, que s'ils t'attrapent, tu devras

t'attendre au pire, car tu es bien conscient qu'avec ce procès-verbal, tu es dans leurs filets pour toujours ? »

Il dit, déjà à moitié consolé : « Oh, si seulement tu es avec moi, alors ils m'attraperont jamais ! »

Mais elle secoua lentement la tête et prit un air suspicieux. « Par contre je ne comprends pas pourquoi ils t'ont relâché. » Soudain elle comprit, effrayée : « Mon Dieu, et s'ils t'ont suivi jusqu'ici, et s'ils voulaient seulement savoir où tu allais ? »

Il secoue la tête. « Je ne crois pas, Hete. Je suis d'abord allé chez... je suis d'abord allé à un autre endroit pour chercher mes affaires. Je l'aurais remarqué si quelqu'un m'avait suivi. Mais pourquoi feraient-ils ça ? Ils avaient vraiment pas besoin de me relâcher dans ce cas. »

Mais elle y avait déjà réfléchi : « Ils croient que tu connais celui qui a écrit la carte et que tu les amèneras sur sa piste. Et peut-être le connais-tu vraiment et peut-être est-ce effectivement toi qui as déposé la carte là-bas. Mais je ne veux pas le savoir, tu ne dois jamais me le dire ! » Elle se pencha vers lui et murmura : « Je vais sortir maintenant une petite demi-heure, Häschen, et observer l'immeuble pour voir s'il n'y a pas tout de même un espion qui traîne dans le coin. Tu restes bien tranquillement dans la chambre, n'est-ce pas ? »

Il lui dit que cette vérification était tout à fait inutile, personne ne l'avait suivi, certainement pas.

Mais elle avait encore à l'esprit ces terribles souvenirs quand ils étaient venus la première fois prendre son mari et qu'ils l'avaient ainsi arraché à sa vie. Son inquiétude ne la lâcherait pas, il fallait qu'elle se lève et sorte pour vérifier.

Et pendant qu'elle marche lentement autour du pâté de maisons – elle a mis Blacky en laisse, un ravissant petit terrier écossais, et grâce à lui cette promenade du soir a l'air tout à fait anodine –, donc pendant qu'elle fait de lents va-et-vient pour s'assurer qu'il est en sécurité, pendant qu'elle donne l'apparence d'être toute à sa promenade, alors qu'en réalité elle a ses yeux et ses oreilles grands ouverts – pendant ce temps Enno entreprend de ses mains prudentes un premier et rapide inventaire de son logement. Il ne peut être que très superficiel toutefois, car la plupart des meubles sont fermés à clé. Mais déjà ce premier examen lui révèle qu'il n'a encore jamais eu une femme comme elle de toute sa vie, une femme avec un compte en banque, et même avec un compte courant de la poste, avec son nom à elle vraiment imprimé sur tous les formulaires !

Et Enno Kluge décide encore une fois, pour sa part, de commencer une toute nouvelle vie, de se comporter toujours correctement dans cet appartement et de ne rien s'approprier qu'elle ne lui donnerait pas de bon cœur.

Elle revient et dit : « Non, je n'ai rien vu de particulier. Mais peut-être aussi t'ont-ils vu entrer et ils reviendront demain matin. J'irai encore faire un tour demain, je mettrai le réveil à six heures.

— Inutile, Hete, dit-il encore. C'est sûr, personne ne m'a suivi. »

Puis elle lui prépare un couchage sur le sofa et se met elle-même au lit. Mais elle laisse ouverte la porte entre les deux pièces et elle l'écoute, qui se tourne et se retourne, qui soupire, qui s'agite dans son sommeil, il dort enfin. Puis, alors qu'elle-même s'est un peu assoupie, elle est réveillée par ses pleurs. Il pleure de nouveau, réveillé ou bien endormi, il pleure. Frau Hete voit nettement son visage dans le noir, ce visage qui, malgré ses cinquante ans, a toujours quelque chose d'enfantin – peut-être à cause de ce menton fuyant et de cette bouche rouge bien pleine.

Pendant un moment elle écoute en silence ces pleurs qui continuent encore et encore, sans une plainte dans la nuit, comme si la nuit elle-même était affligée de tous les chagrins du monde.

Puis Frau Häberle se décide, elle se lève et va en tâtonnant jusqu'à son sofa.

« Ne pleure donc pas comme ça, Häschen ! Tu es en sécurité voyons, tu es avec moi. Ta Hete va t'aider... »

Elle lui parle ainsi pour le consoler et, puisque malgré tout les pleurs ne s'arrêtent pas, elle se penche au-dessus de lui, elle glisse son bras sous ses épaules, elle emmène le pleureur dans son lit, et elle le

prend dans ses bras contre son cœur...

Une femme vieillissante, un homme plus tout jeune, avide d'amour comme un enfant, un peu de consolation, un peu de passion, un tout petit peu de l'éclat de la gloire au-dessus de la tête de l'amant – et pas une fois Frau Hete ne se demande comment cet être inconsistant et pleurnicheur pourrait être un combattant et un héros.

« Maintenant tout va bien, n'est-ce pas, Hänschen ? »

Mais non, cette question justement fait couler à nouveau le flot des larmes tout juste tari, il tremble dans ses bras.

« Mais qu'y a-t-il, Hänschen ? As-tu d'autres soucis dont tu ne m'as encore rien dit ? »

Voici maintenant le moment que ce vieux coureur de jupons recherche depuis des heures, car il a décidé que c'était tout de même trop dangereux, et à la longue tout bonnement impossible de la laisser dans l'ignorance de son vrai nom et de son mariage. Voilà qu'il est passé aux aveux, bien, il avouera cela aussi, il faudra bien qu'elle l'accepte, elle ne va pas l'aimer moins à cause de ça. Maintenant, alors qu'elle vient de le prendre dans ses bras, elle ne va pas le remettre à la rue !

Elle a demandé à Hänschen s'il y avait encore des soucis dont il ne lui aurait rien dit. Maintenant il avoue, en pleurant, désespéré, qu'il ne s'appelle pas du tout Hans Enno, mais Enno Kluge, et qu'il est un homme marié, avec deux grands garçons. Oui, c'est un misérable, il a voulu lui mentir et la tromper, mais il n'a pas le cœur à ça tout de même, alors qu'elle a été si bonne avec lui.

Comme toujours, son aveu n'est qu'un aveu partiel, un peu de vérité mélangée à beaucoup de mensonges. Il trace le portrait de sa femme, cette nazie dure et méchante qui travaille à la poste, qui ne tolère plus son mari chez elle parce qu'il ne veut pas adhérer au parti. Cette femme qui a obligé son fils aîné à entrer à la SS – et il raconte les atrocités de Karlemann. Il esquisse le portrait de ce mauvais mariage mal assorti, le mari silencieux, patient, qui supporte tout, et la femme méchante, ambitieuse, nazie. Ils ne peuvent pas vivre ensemble, ils ne peuvent que se haïr. Et voilà que maintenant elle l'a chassé de chez eux ! Et voilà pourquoi il a menti à sa Hete, par lâcheté, parce qu'il l'aime tellement, parce qu'il ne voulait pas lui faire de mal !

Mais maintenant il a dit tout ce qu'il avait sur le cœur. Non, maintenant il ne pleure plus. Il va se lever, faire ses valises et partir loin d'elle – et retourner dans ce monde dangereux. Il trouvera bien un endroit où se cacher de la Gestapo, et s'ils le coincent tout de même, eh bien ça n'a plus tellement d'importance. Maintenant qu'il a perdu l'amour de Hete, la seule femme qu'il ait vraiment aimée de toute sa vie !

Oui, c'est un vieux tombeur de femmes, il est rusé, cet Enno Kluge. Il sait bien comment il faut s'y prendre, avec les bonnes femmes : amours et boniments, tout ça mêlé intimement.

Il faut juste qu'il y mette un petit peu de vérité, il suffit qu'elle puisse croire un peu ses histoires, et surtout surtout, qu'il soit toujours prêt à lâcher les larmes et à montrer sa détresse...

Frau Hete cette fois a écouté son aveu avec une véritable frayeur. Pourquoi lui a-t-il menti comme ça ? Lorsqu'ils se sont rencontrés, il n'avait aucune raison de raconter de pareils mensonges ! Avait-il alors déjà eu des intentions envers elle ? Alors ce ne pouvaient être que de mauvaises intentions, si elles avaient conduit à des mensonges pareils.

Son intuition lui dit qu'elle devrait le renvoyer, qu'un homme qui est capable de tromper une femme sans scrupule dès les premiers instants sera toujours prêt à lui mentir par la suite. Et vivre avec un menteur, ça elle ne peut pas. Elle a toujours mené une vie convenable avec son premier mari, et elle ne peut que sourire des quelques petites aventures qu'elle a eues depuis qu'il est mort, une femme expérimentée comme elle.

Non, elle lui demanderait volontiers de quitter ses bras – si elle ne le jetait pas justement entre les mains de l'ennemi, cette Gestapo haïe. Car elle est intimement convaincue que c'est ce qui arrivera si elle lui demande de partir. Elle a pris toute cette histoire de persécution par la Gestapo pour argent

comptant, depuis qu'il lui en a fait le récit la veille. Il ne lui vient même pas à l'idée de douter de sa véracité, bien qu'elle vienne tout juste d'apprendre qu'il est un menteur.

Et puis il y a cette femme... Il n'est pas possible que tout ce qu'il a dit sur cette femme soit faux. Aucun homme ne peut inventer une chose pareille, il doit bien y avoir un peu de vrai là-dedans. Elle croit encore connaître cet homme à ses côtés, une créature faible, un enfant, d'un bon naturel, dans le fond : quelques mots gentils suffisent pour le tenir. Mais cette femme, dure, ambitieuse, cette nazie qui veut faire carrière grâce au parti, pour elle naturellement, un homme comme lui ne valait rien, un homme qui détestait le parti, qui peut-être même travaillait en secret contre lui, un homme qui refusait d'adhérer au parti !

Pouvait-elle le chasser et le renvoyer dans les bras d'une femme pareille ? Dans les bras de la Gestapo ?

Elle ne pouvait pas faire ça, et elle n'en avait pas le droit.

La lumière s'allume. Il est déjà debout à côté de son lit, sa chemise bleue bien trop courte, des larmes silencieuses roulent sur son visage blême. Il se penche au-dessus d'elle, il lui murmure : « Adieu, Hete ! Tu as été très bonne avec moi, mais je ne le mérite pas, je suis mauvais. Adieu, je m'en vais maintenant... »

Elle le retient. Elle murmure : « Non, tu restes près de moi. Je te l'ai promis, et je tiendrai ma promesse. Non, ne dis rien. Retourne maintenant s'il te plaît sur le sofa, et essaie de dormir encore un peu. Je vais réfléchir à la meilleure façon de régler ça. »

Il secoue lentement la tête d'un air triste. « Hete, tu es trop bonne pour moi. Je veux faire tout ce que tu me diras, mais vraiment, Hete, c'est mieux que tu me laisses partir. »

Mais naturellement il ne part pas. Naturellement il se laisse convaincre de rester. Elle va réfléchir à tout ça, tout remettre en ordre. Et naturellement il obtient aussi que son bannissement sur le sofa soit levé, il obtient de revenir près d'elle dans le lit. Tout entouré de sa chaleur maternelle, il s'endort bien vite, et cette fois sans plus de pleurs.

Elle en revanche reste encore longtemps éveillée. En fait elle ne dort pas de la nuit. Elle écoute son souffle, c'est bon d'entendre de nouveau un homme respirer à côté de soi, de l'avoir encore si près de soi dans le lit. Elle est restée si longtemps toute seule. Maintenant, elle a de nouveau quelqu'un dont elle peut s'occuper. Elle a retrouvé un peu de sens à sa vie. Oh oui, peut-être bien qu'il lui causera plus de soucis qu'à son tour. Mais des soucis pareils, des soucis à cause de quelqu'un qu'on aime, ce sont de bons soucis.

Frau Hete décide d'être forte pour deux. Frau Hete décide de le protéger de tous les dangers qui le menacent venant de la Gestapo. Frau Hete décide de l'éduquer et d'en faire quelqu'un d'authentique et de sincère. Frau Hete décide de délivrer Hänschen, ah non, maintenant c'est vrai qu'il s'appelle Enno, Frau Hete décide de délivrer Enno de cette autre femme, la nazie. Frau Hete décide d'apporter dans cette vie-là, qui est maintenant près d'elle, ordre et propreté.

Et Frau Hete ne se doute pas que cet homme faible près d'elle sera suffisamment fort pour apporter désordre, souffrance, culpabilité, larmes et danger dans sa vie à elle. Frau Hete ne se doute pas que toute sa force s'est réduite à rien quand elle a décidé de garder cet Enno Kluge auprès d'elle et de le défendre contre le monde entier. Frau Hete ne se doute pas qu'elle s'est mise elle-même en grand danger, elle et tout le petit royaume qu'elle s'est construit.

Angoisse et crainte

Depuis cette nuit-là, deux semaines ont passé. Frau Hete et Enno Kluge ont appris à mieux se connaître, à force de vivre si étroitement ensemble, si proches l'un de l'autre. L'homme, à cause de la peur de la Gestapo, n'avait pas le droit de quitter la maison. Ils vivaient comme sur une île, tous les deux seuls. Ils ne pouvaient pas s'éviter, aller prendre un peu l'air avec d'autres gens. Ils étaient complètement dépendants l'un de l'autre.

Les premiers jours, elle n'avait même pas permis à Enno de l'aider au magasin, tant qu'elle n'était pas complètement sûre qu'un agent de la Gestapo ne traînait pas autour de l'immeuble. Elle lui avait dit qu'il devait rester bien tranquillement dans le logement à l'arrière. Personne ne devait le voir. Elle fut un peu surprise de la placidité avec laquelle il prit cette nouvelle ; elle aurait trouvé horrible, elle, de devoir être condamnée à une telle inactivité, condamnée à rester assise toute la journée dans l'étroit salon. Mais il avait seulement dit : « Ben d'accord, alors je vais prendre un peu soin de moi !

— Et qu'est-ce que tu vas faire, Enno ? avait-elle demandé. Une journée, comme ça, c'est long, je ne peux pas beaucoup m'occuper de toi, et ruminer ça ne vaut rien.

— Faire ? avait-il demandé, très surpris. Comment ça, faire ? Ah, tu veux dire, si je veux travailler ? » Il avait été sur le point de dire que, à son avis, il avait déjà suffisamment travaillé pour un bon bout de temps, mais il était encore prudent avec elle, et c'est pour ça qu'il dit : « Évidemment, j'aimerais bien travailler. Mais qu'est-ce que je pourrais bien faire ici dans cette pièce ? Oui, s'il y avait un tour, je dis pas ! » Et il rit.

« Ah, mais je sais ce que tu pourrais faire ! Regarde plutôt ça, Enno ! » Elle rapporta un gros carton plein de graines de toutes sortes. Elle posa ensuite une planche devant lui, une de ces petites planches en bois avec un rebord, pour compter les pièces, comme on en voit beaucoup sur les comptoirs des magasins. Et elle prit un porte-plume avec la plume à l'envers. En l'utilisant comme une pelle, elle se mit à trier une poignée de ces graines qu'elle avait versées sur la planche. Rapide et habile, elle fit courir la plume de-ci, de-là, et séparait, poussait d'un côté, triait de nouveau, tout en expliquant : « Ce sont tous les restes de nourriture que j'ai ramassés par terre, que j'ai récupérés des poches qui ont crevé, j'ai tout gardé depuis des années. Maintenant, alors qu'on commence à être si juste avec la nourriture, ça se révèle être une aubaine. Je les trie...

— Mais pourquoi tu les tries ? C'est un travail colossal ! Donne-le comme ça aux oiseaux, ils le trieront bien eux-mêmes !

— Et ils vont m'en gaspiller les trois quarts ! Ou bien ils vont manger de la nourriture qui ne leur convient pas, et ils vont crever ! Non, c'est une petite tâche qu'il faut faire. Je faisais ça le plus souvent le soir et le dimanche, dès que j'avais un petit peu de temps. Un dimanche, j'ai réussi à trier presque cinq livres, et en plus de mon ménage encore ! Bon, alors nous allons voir si tu bats mon record. Maintenant tu as plein de temps, et ça laisse aussi l'esprit libre pour réfléchir. Tu as sûrement des tas de choses auxquelles tu dois réfléchir. Alors vas-y, essaie maintenant, Enno ! »

Elle lui mit la petite pelle dans la main et le regarda se mettre au travail.

« Tu es assez adroit ! le félicita-t-elle. Tu as de bonnes mains ! »

Et puis un instant plus tard : « Mais il faut que tu fasses plus attention, Hänschen – non, Enno je veux dire. Il va falloir que je m'y habitue ! Regarde, ce grain pointu et brillant, c'est du millet, et celui qui est

mat, noir et rond, c'est du colza. Tu ne dois pas les confondre. Le mieux, c'est que tu commences par enlever les graines de tournesol à la main, c'est plus facile qu'avec la plume. Attends, je vais t'apporter des bols où tu pourras mettre ce que tu as trié ! »

Elle se démenait pour lui trouver du travail pour ses jours ennuyeux. Puis la sonnette du magasin sonna une première fois, et le flot des clients ne s'interrompit plus, elle ne put jamais venir le voir plus de quelques instants. Alors elle le trouvait en train de rêvasser devant la planche avec les graines. Ou bien, plus grave encore, il se glissait précipitamment à son poste de travail, effrayé par le bruit de la porte, comme un enfant pris en flagrant délit de fainéantise.

Elle vit bien vite qu'il ne battrait jamais son record, qu'il ne trierait jamais plus de cinq livres, il n'en ferait même pas deux. Et il faudrait encore qu'elle les vérifie, il avait tellement bâclé le travail.

Elle était un peu déçue, mais elle acquiesça quand il dit : « Pas très satisfaite, n'est-ce pas, Hete ? » Il sourit, gêné. « Mais tu sais, ce n'est pas un vrai travail pour un homme. Donne-moi un vrai travail d'homme et tu verras bien comment je m'y mets ! »

Évidemment il avait raison, et le lendemain elle n'installa pas la planche avec les graines. « Il faudra que tu te débrouilles tout seul pour passer la journée, mon pauvre ! dit-elle, compatissante. Ce doit être terrible pour toi. Mais peut-être veux-tu lire un peu ? J'ai encore beaucoup de livres de mon mari, là-bas, dans l'armoire. Attends, je vais te l'ouvrir. »

Il était derrière elle lorsqu'elle passa les étagères en revue. « Il était fonctionnaire au KPD(18). Là, ce Lénine, j'ai encore réussi à le sauver de justesse lors d'une perquisition. Je l'ai mis dans la bouche du poêle, et quand un homme de la SA a voulu ouvrir la porte du poêle, alors je lui ai offert une cigarette, et il a oublié. » Elle regarda son visage. « Mais ce ne sont pas des livres pour toi, n'est-ce pas, mon cher ? Je dois bien t'avouer que j'ai à peine regardé là-dedans depuis que mon mari est mort. Peut-être ai-je tort, peut-être que tout le monde devrait s'occuper de politique. Si tout le monde l'avait fait en temps voulu, nous n'en serions pas là où nous en sommes aujourd'hui avec les nazis, c'est ce que Walter a toujours dit. Mais je ne suis qu'une femme... »

Elle s'interrompit, elle avait remarqué qu'il ne l'écoutait pas du tout.

« Mais là en bas il y a encore quelques romans à moi.

— Ce que je préférerais, c'est un vrai bon roman policier, tu vois, avec des criminels et des meurtres, expliqua Enno.

— Je ne crois pas qu'il y en ait. Mais ici j'ai vraiment un très beau livre, je l'ai souvent relu. Raabe, *La Chronique de la rue aux moineaux*. Essaie donc, ça va te plaire... »

Mais elle vit bien, quand elle revenait dans l'appartement, qu'il ne lisait pas. Le livre était ouvert sur la table, plus tard il l'avait mis de côté.

« Il ne te plaît pas ?

— Aah, tu sais, je ne sais pas... Ce sont des gens qui sont tous tellement, tellement bons, c'est ennuyant à la fin. C'est vraiment un livre pour les bigots. C'est pas un livre pour un homme. Nous voulons des choses plus excitantes, tu comprends...

— Dommage, dit-elle. Dommage. » Et elle remit le livre dans l'armoire.

Cela l'énervait maintenant, quand elle venait dans le logement, de trouver l'homme assis toujours avachi dans la même position, en train de somnoler. Ou bien il dormait, la tête posée sur la table. Ou encore il se tenait à la fenêtre et regardait fixement dans la cour, en sifflant toujours la même mélodie. Cela l'énervait beaucoup. Elle avait toujours été une femme active, elle l'était encore, une vie sans travail n'avait pas de sens à ses yeux. Elle aimait plus que tout avoir son magasin plein de clients, et elle aurait bien voulu se démultiplier pour servir dix clients à la fois.

Et maintenant cet homme était là, debout, assis, accroupi, couché, dix heures, douze heures, quatorze heures durant et il ne faisait rien, rien du tout ! Il volait sa journée au Bon Dieu ! Que lui manquait-il ? Il dormait assez, il mangeait avec appétit, il ne manquait de rien, mais il ne travaillait pas ! Une fois sa

patience fut à bout et elle lui dit, agacée : « Si tu voulais bien arrêter de siffler toujours la même chanson, Enno ! Ça fait six ou huit heures que tu siffles : “les petites filles doivent aller se coucher...” »

Il sourit, embarrassé. « Est-ce que ça te dérange que je siffle ? Bah, je peux aussi siffler autre chose. Tu veux que je te joue le chant de *Horst Wessel* (19) ? » Et il commença : « Hissez le drapeau ! Les rangs sont bien serrés. La SA défile, d'un pas ferme et courageux... »

Elle retourna dans le magasin sans un mot. Cette fois il ne l'avait pas seulement énervée, cette fois il l'avait sérieusement blessée.

Mais cela lui passa. Elle n'était pas rancunière, en outre il avait lui-même compris qu'il était allé trop loin, et il lui avait préparé une surprise en lui bricolant une nouvelle lampe au-dessus de son lit. Oui, il était aussi capable de ça ; quand il voulait, il était plutôt habile de ses mains, mais la plupart du temps il ne voulait pas.

D'ailleurs, ces jours de réclusion passèrent rapidement. Frau Hete avait vite acquis la certitude qu'il n'y avait vraiment pas d'espion qui rôdait autour de chez elle, et Enno pouvait à nouveau l'aider au magasin. Certes, il ne devait absolument pas aller dans la rue pour l'instant, il pourrait toujours y rencontrer une de ses connaissances. Mais il pouvait aider au magasin, ça oui, et il s'y révéla de nouveau vraiment utile et adroit. Elle comprit bientôt que les tâches répétitives le fatiguaient rapidement, aussi lui demandait-elle d'abord une chose, ensuite une autre.

Bientôt, il l'aida à servir les clients. Il se débrouillait bien avec la clientèle, il était poli, avait de la répartie, il était même parfois drôle, à sa façon un peu flegmatique.

« Vous avez eu la main heureuse avec ce monsieur, Frau Häberle, dirent de vieux clients. Quelqu'un de la famille ?

— Oui, c'est un cousin à moi », mentait Frau Hete, et elle était heureuse du compliment qu'on faisait à Enno.

Un jour, elle lui dit : « Enno, aujourd'hui, j'aimerais aller à Dahlem. Tu sais bien, l'animalerie de Löbe ferme parce qu'il doit aller à l'armée. Je peux acheter son stock. Il a beaucoup de choses, ce serait très utile pour nous, alors qu'on est de plus en plus juste avec la marchandise. Penses-tu que tu pourras te débrouiller tout seul au magasin ?

— Mais bien entendu, Hete, bien entendu ! Ce sera un jeu d'enfant pour moi. Combien de temps veux-tu t'absenter ?

— Bah, j'aimerais bien partir tout de suite après le déjeuner, mais je ne crois pas que je serai de retour avant l'heure de fermeture. J'aimerais aussi en profiter pour aller voir ma couturière...

— Fais-le donc, Hete. Quant à moi, je te donne quartier libre jusqu'à minuit si tu veux. Ne te fais pas de souci pour ton magasin, je vais très bien m'en occuper. »

Et il l'accompagna jusqu'au métro. C'était la pause de midi, le magasin était fermé.

Elle souriait toute seule lorsque le train se mit en marche. La vie à deux, tout de même, c'était autre chose ! C'était bon de travailler comme ça ensemble. Alors on avait un vrai sentiment de satisfaction. Et il se donnait de la peine, il se donnait vraiment de la peine pour qu'elle soit contente. Il faisait tout ce qu'il pouvait. Bien sûr, il n'était pas énergique, pas même travailleur, elle voulait bien l'admettre. Lorsqu'il avait trop couru il lui arrivait même de se retirer un peu dans le logement, le magasin pouvait encore être plein de monde, il la laissait toute seule avec la clientèle. Une fois elle le retrouva même, après l'avoir longtemps appelé, assis sur le bord du bac de sable, en train de somnoler ; le petit seau n'était rempli qu'à moitié – et ça faisait déjà dix minutes qu'elle l'attendait !

Il sursauta quand elle le héla un peu vigoureusement : « Mais Enno, qu'est-ce que tu fabriques ? Je ronge mon frein à t'attendre, moi ! »

Il bondit sur ses jambes comme un écolier effrayé. « Me suis un peu endormi », murmura-t-il embarrassé, et il commença lentement à pelleter. « J'arrive tout de suite, patronne, ça n'arrivera plus. »

Avec des petites boutades de ce genre, il essayait alors de l'amadouer.

Non, ce n'était certainement pas une lumière, cet Enno, ça elle s'en était déjà rendu compte, mais il faisait ce qu'il pouvait. Et puis il était facile à vivre, poli, conciliant, câlin, sans vice apparent. Il fumait certes un peu beaucoup de cigarettes, mais elle le lui pardonnait volontiers. Elle aimait bien fumer elle aussi une cigarette de temps en temps, quand elle était fatiguée...

Mais ce jour-là, Frau Hete n'eut pas de chance avec ses courses. Le magasin de Löbe à Dahlem était fermé lorsqu'elle arriva, et personne ne put lui dire quand Herr Löbe serait de retour. Non, il n'était pas encore enrôlé, mais il devait faire beaucoup d'allers et retours pour son incorporation. Le matin à dix heures, le magasin était d'habitude toujours ouvert – peut-être devrait-elle essayer demain matin ?

Elle remercia et se rendit chez sa couturière. Elle resta toutefois interdite de frayeur devant l'immeuble. Dans la nuit une bombe aérienne était tombée, l'immeuble n'était plus qu'une ruine. Les gens passaient devant, pressés, certains détournaient ostensiblement le regard, ils ne voulaient pas voir les horreurs de la destruction, ou bien ils avaient peur de ne pas pouvoir dissimuler leur rancœur, d'autres ralentissaient plus particulièrement (la police faisait en sorte que personne ne s'arrête), et soit ils étaient curieux, leurs visages étaient souriants et insoucians, soit ils examinaient les ravages le regard sombre, presque menaçant.

Oui, Berlin descendait maintenant de plus en plus souvent à la cave, et des bombes tombaient aussi de plus en plus souvent, ainsi que des bombes incendiaires au phosphore si redoutées. On citait de plus en plus souvent les paroles de Göring, qui avait dit qu'il voulait bien s'appeler Meier si on voyait voler un seul avion ennemi au-dessus de Berlin. La nuit précédente, Frau Hete avait elle aussi été à la cave, seule, car elle ne voulait pas encore qu'on considère Enno comme son ami officiel qui habitait avec elle. Elle avait entendu le sifflement des avions au-dessus d'elle, ce bruit qui démolissait les nerfs, comme lorsqu'un moustique ne cesse de bombiller et grésiller. Mais elle n'avait pas entendu le bruit des impacts, son quartier avait été complètement épargné jusqu'à présent. Les gens racontaient aussi que les Anglais ne voulaient pas faire de mal aux ouvriers, ils voulaient juste en finir avec les familles chics de l'Ouest...

La couturière n'était pas quelqu'un de riche et elle avait pourtant été touchée. Frau Hete Häberle tenta de se renseigner auprès d'un policier pour savoir où pouvait bien se trouver la couturière, et s'il lui était arrivé quelque chose. Le policier regrettait de ne pas pouvoir la renseigner. Peut-être que la dame pouvait aller au commissariat, ou bien s'informer à la section de défense passive la plus proche ?

Mais Frau Hete n'avait plus la tranquillité d'esprit nécessaire pour cela. La couturière avait beau lui faire de la peine, et elle avait certes envie de savoir comment elle allait, Hete était maintenant pressée de rentrer chez elle. Quand on voyait des choses de ce genre, on était toujours pressé de rentrer chez soi. Il fallait qu'on s'assure aussitôt que tout y était en ordre. C'était aberrant, on le savait, mais on rentrait quand même. On devait d'abord se convaincre de ses propres yeux que rien n'était arrivé.

Malheureusement il était arrivé quelque chose à la petite animalerie de la Königstor. Rien de tragique, certes, et pourtant cela ébranla profondément Frau Häberle, plus profondément que bien des événements de ces dernières années. Frau Häberle trouva le rideau de son magasin baissé, et un panneau y était accroché, un panneau avec cette inscription idiote, qui l'avait toujours indignée : « Je reviens tout de suite. » Et en dessous : « Frau Hedwig Häberle. »

Que son nom figure sur ce papier, et qu'elle doive couvrir cette débauche et ce manquement aux obligations avec son nom à elle, dont elle était si fière, cela l'offensa presque aussi profondément que l'abus de confiance d'Enno. Il avait filé comme ça, en douce, et il aurait aussi rouvert le magasin en douce, il ne lui aurait rien dit de son mensonge. Et comme c'était bête en plus, extraordinairement bête, car c'était pourtant sûr qu'une de ses habituées lui aurait demandé : « Vous étiez fermée hier après-midi ? Vous aviez des courses à faire, Frau Häberle ? »

Elle rentre chez elle par le hall de l'immeuble. Puis elle lève le rideau de la porte du magasin. Elle attend que le premier client arrive, non, maintenant elle préférerait que personne ne vienne. Une telle trahison, dans son dos – tout au long de son mariage avec Walter, il ne s'était jamais rien produit de

semblable. Ils avaient toujours eu pleine confiance l'un en l'autre, et jamais l'un n'avait déçu la confiance de l'autre. Et ça maintenant ! Elle ne lui avait pourtant donné aucun motif pour ça !

La première cliente arrive, elle la sert ; mais lorsque Hete veut lui rendre la monnaie sur un billet de vingt marks et qu'elle ouvre la caisse, celle-ci est vide. Il y avait beaucoup de monnaie dans la caisse lorsqu'elle était partie, à peu près cent marks. Et maintenant la caisse est vide. Elle se maîtrise, elle prend de l'argent dans son portefeuille, rend la monnaie, c'est tout ! La porte du magasin sonne. Oui, maintenant elle aimerait bien fermer le magasin et rester toute seule. Il lui vient à l'esprit – pendant qu'elle continue de servir ses clients –, qu'elle a déjà eu quelquefois l'impression ces derniers jours que la caisse n'était pas vraiment juste, que la recette du jour aurait dû être plus importante. Mais elle avait rejeté de telles pensées avec mauvaise humeur. Que pouvait donc bien faire Enno avec cet argent ? Il ne sortait pas de la maison, il était toujours sous ses yeux !

Mais tout à coup elle se dit que les toilettes sont un demi-étage au-dessous, et qu'il a fumé bien plus de cigarettes qu'il n'a pu en apporter dans sa petite valise. Il a certainement trouvé quelqu'un dans la maison qui va lui en chercher, achetées au marché noir, sans carte, dans son dos ! Comme c'est ignoble, infâme ! Elle lui aurait très volontiers procuré des cigarettes, il n'aurait eu qu'à ouvrir la bouche pour le lui demander !

Pendant cette heure et demie avant que resurgisse Enno, Frau Häberle mène un dur combat intérieur. Ces derniers jours, elle s'est habituée à avoir de nouveau un homme à la maison, elle n'est plus toute seule, et elle a quelqu'un dont elle peut s'occuper, quelqu'un qu'elle aime bien. Mais si cet homme est comme ce que les apparences laissent maintenant entrevoir, alors elle doit arracher l'amour de son cœur ! Mieux vaut encore être toute seule que de vivre toujours dans la méfiance et dans une angoisse pareille ! Elle ne va même plus pouvoir aller chercher de la verdure au coin de la rue, elle aura peur qu'il la trompe de nouveau !

Puis Hete se rappelle soudain qu'elle a déjà eu l'impression que ses affaires n'étaient pas tout à fait à leur place dans son armoire à vêtements. Non, il le faut, il faut qu'elle le chasse, aujourd'hui même, si difficile que ce soit pour elle. Plus tard, ce sera encore plus difficile.

Mais alors elle se dit qu'elle est une femme vieillissante, que ceci est peut-être la dernière occasion d'échapper à de vieux jours solitaires. Après cette expérience avec Enno Kluge, elle aura beaucoup de mal à retenter l'aventure avec un autre homme. Après cette effroyable, anéantissante expérience avec Enno !

« Oui, nous avons de nouveau des vers de farine. Combien vous en faut-il, madame ? »

Une demi-heure avant l'heure de fermeture, Enno arrive. Elle pense seulement maintenant, et cela reflète bien son état d'esprit, qu'il ne doit pas se montrer dans la rue, vu le danger qu'il court avec la Gestapo ! Jusque-là, elle n'y a même pas pensé, tellement elle était préoccupée par sa trahison. Mais à quoi peuvent donc servir toutes les mesures de précaution s'il file dès qu'elle a le dos tourné ? Et peut-être bien que toute cette histoire avec la Gestapo est aussi inventée de toutes pièces ? Avec cet homme, tout est possible !

Bien sûr il a déjà remarqué, en voyant le rideau relevé, qu'elle est de nouveau au magasin. Il arrive par la rue, il se glisse avec prudence et précaution parmi les clients, il lui sourit comme si rien, absolument rien ne s'était passé, et dit, en disparaissant à l'arrière : « Je reviens tout de suite pour aider, patronne ! »

Et il revient vraiment très vite, et, contrainte et forcée de maintenir les apparences devant la clientèle, elle doit lui parler, lui donner des instructions, faire comme si de rien n'était – et pourtant son monde s'est effondré ! Mais elle ne montre rien, elle réagit même à ses petites plaisanteries faiblardes dont il use en abondance aujourd'hui, et ce n'est que lorsqu'il veut aller à la caisse qu'elle lui dit d'un ton tranchant : « Pardon, c'est moi qui m'occupe de la caisse ! »

Il a un peu sursauté, il la regarde un peu de côté d'un air craintif – comme un chien battu, oui, exactement comme un chien roué de coups, pense-t-elle. Puis sa main est allée tâter dans sa poche, un sourire est apparu sur son visage, oui, il a déjà surmonté le coup. « À vos ordres, patronne ! » dit-il d'un air ronflant, et il claque des talons.

Les clients s'amuse de ce petit homme comique, qui veut jouer au soldat, mais elle n'est pas d'humeur à rire.

Puis ils ferment le magasin. Ils travaillent encore intensément ensemble pendant une heure et quart, tout occupés à nourrir, à donner à boire, à nettoyer, tous les deux presque sans un mot ; elle n'a pas voulu réagir aux plaisanteries qu'il a pourtant bien tentées.

Frau Hete est dans la cuisine, elle prépare le dîner. Elle a fait revenir des pommes de terre sautées dans la poêle, de vraies belles pommes de terre avec du lard. Elle a obtenu le lard grâce à une cliente, en échange d'un canari du Harz. Elle s'est réjouie de pouvoir lui faire la surprise d'un si bon dîner, car il aime manger de bonnes choses. Les pommes de terre sont bien dorées.

Mais soudain elle éteint la flamme sous la poêle. Soudain, elle ne peut plus attendre cette explication. Elle va dans le salon, elle s'adosse, sombre et massive, contre le poêle, et demande sur un ton presque menaçant : « Alors ? »

Il était assis à la table, la table à manger sur laquelle il avait mis le couvert pour tous les deux, en sifflant comme à son habitude.

À cet « Alors ? » menaçant, il tressaille, il se lève et regarde en direction de la silhouette sombre.

« Oui, Hete ? dit-il. On va manger bientôt ? J'ai drôlement la dalle. »

Elle pourrait le frapper tellement il la met en colère, cet homme qui croit qu'elle est prête à passer sous silence une telle trahison ! Il se sent déjà bien en sécurité, ce monsieur, parce qu'il a dormi avec elle dans un seul et même lit ! Elle est submergée par une fureur tout à fait inhabituelle, elle préférerait par-dessus tout secouer et frapper ce bonhomme, encore et encore. Mais elle se maîtrise et elle répète son « Alors ? », cette fois encore plus menaçant.

« Ah bon ! dit-il. Tu veux parler de l'argent, Hete. » Il met sa main dans la poche et il en tire un paquet de billets. « Là, Hete, ce sont 210 marks, et j'avais pris 92 marks dans la caisse. » Il sourit, un peu gêné. « Pour que je puisse moi aussi contribuer un peu à l'économie du ménage !

— Et comment as-tu ramassé tout cet argent ?

— Cet après-midi il y avait la grande course de trot de Karlshorst. Je suis arrivé juste à temps pour parier sur Adebar. Adebar, victoire. Parce que j'aime bien parier sur les chevaux. Je touche ma bille, en courses de chevaux, Hete. » Il dit ça avec une fierté qui ne lui est pas coutumière. « Je n'ai pas misé tous les 92 marks, seulement 50. La quote-part était de...

— Et qu'est-ce que tu aurais fait si le cheval n'avait pas gagné ?

— Mais Adebar devait gagner – il n'y avait pas d'autre solution !

— Et s'il n'avait tout de même pas gagné ? »

Maintenant voilà que pour une fois il se sent supérieur à la femme. Il sourit quand il dit : « Écoute, Hete, tu n'y connais rien, aux courses de chevaux, alors que moi, c'est ma partie, je sais de quoi je parle. Et si je dis : Adebar va gagner, et que je risque même 50 marks sur lui... »

Elle l'interrompt. Elle dit d'un ton vif : « C'est mon argent que tu as risqué ! Je ne veux pas de ça ! Si tu as besoin d'argent, tu le dis, il n'est pas question que tu travailles seulement pour la nourriture que je te donne. Mais sans ma permission, tu ne prends pas d'argent dans la caisse, c'est compris ? »

Avec ce ton inhabituellement dur, il a perdu toute son assurance. Il dit d'un air plaintif (et elle sait qu'il va se mettre à pleurer, et elle redoute déjà ces larmes), il dit donc d'un air plaintif : « Mais comment me parles-tu, Hete ? Comme si je n'étais que ton employé ! Bien sûr que je ne prendrai plus d'argent dans la caisse. Je pensais seulement que je pourrais te faire plaisir en gagnant tant d'argent. Alors que la victoire était si sûre ! »

Elle ne répond pas à ces sottises. L'argent a toujours été accessoire pour elle, le plus important c'est qu'il a trahi sa confiance. Et maintenant il pense qu'elle est en colère uniquement à cause de l'argent, quel imbécile ! Elle dit : « Et c'est à cause de ces trucs, de ces paris sur les chevaux que tu as décidé de tout bonnement fermer le magasin ? »

— Oui, dit-il. Tu aurais dû le fermer toi aussi si je n'avais pas été là !

— Et tu savais déjà que tu voulais le fermer quand je suis partie ?

— Oui », dit-il bêtement. Et il se reprend bien vite : « Non, bien sûr que non, sinon je t'aurais demandé la permission. Ça m'est seulement venu quand je suis passé devant la petite boutique du bookmaker, dans la Neue Königstrasse, tu sais. En passant devant, j'ai lu les pronostics, et quand j'ai vu qu'il y avait Adebar comme outsider, c'est seulement là que je me suis décidé.

— Tiens ! » dit-elle. Elle ne le croit pas. Il l'avait prévu plus tôt, avant qu'il l'accompagne au métro. Elle se souvient que ce matin il avait longuement tripoté et froissé le journal, et qu'il avait fait de longs calculs sur un petit bout de papier, et ce bien après que les premiers clients étaient entrés dans le magasin. « Tiens ! dit-elle encore. Et tu vas tout simplement te promener en ville, alors que nous avons décidé que tu dois sortir le moins possible à cause de la Gestapo ? »

— Mais tu as pourtant permis que je t'accompagne jusqu'au métro !

— Là, nous étions ensemble. Et j'avais bien dit que c'était seulement un essai ! Ça ne veut pas dire, et de loin, que tu peux courir la ville tout un après-midi. Où étais-tu donc ?

— Ah, seulement dans un petit café que je connais, d'avant. Il n'y a jamais personne qui vient, là-bas, de la Gestapo, y a que des bookmakers et des parieurs.

— Qui te connaissent tous ! Qui peuvent tous raconter partout : nous avons vu Enno Kluge ici et là !

— Mais la Gestapo sait bien qu'il faut que je me trouve quelque part. Par contre où, elle n'en sait rien. Le café est très loin d'ici, à Wedding. Et je n'y ai vu personne me connaissant qui pourrait me balancer ! »

Il parle avec empressement et bon cœur ; à l'écouter, il est parfaitement dans son bon droit. Il ne comprend pas à quel point il a déçu sa confiance, et il ne voit pas le combat qu'elle mène intérieurement à cause de lui. Il a pris de l'argent – pour lui faire plaisir. Il a fermé le magasin – elle l'aurait fait elle aussi. Il est allé dans un café – mais qui est loin, à Wedding. Mais qu'elle ait eu peur pour son amour, ça non, il ne le comprend pas, ça ne veut pas rentrer dans son crâne !

« Donc, Enno, demande-t-elle, c'est tout ce que tu as à me dire là-dessus ? C'est bien ça ? »

— Oui, qu'est-ce que tu veux que je te dise de plus, Hete ? Je vois bien que tu es drôlement fâchée à cause de moi, mais je trouve vraiment pas que j'aie fait tant de choses de travers que ça ! » Et voilà qu'elles arrivaient, finalement, les larmes tant redoutées. « Ah, Hete, redeviens bonne avec moi ! Je vais vraiment te demander la permission pour tout maintenant ! Mais redeviens gentille avec moi. Je ne le supporterai pas sinon... »

Mais cette fois plus rien n'y fit, ni les larmes ni les supplications. Quelque chose sonnait faux. L'homme qui pleurait la dégoûtait presque.

« Il faut que je réfléchisse d'abord à tout cela, Enno, dit-elle, tout à fait sur la défensive. Tu sembles ne pas comprendre que tu as gravement trahi ma confiance. »

Et elle passa devant lui pour retourner dans la cuisine, continuer à faire cuire les pommes de terre. Elle avait donc eu son explication. Et qu'est-ce que cela lui avait rapporté ? Avait-elle apporté un soulagement, éclairci la situation, facilité une décision ?

Rien de tout cela ! Cela lui avait seulement montré que cet homme ne se rendait même pas compte de sa culpabilité. Qu'il mentait aveuglément lorsque la situation semblait l'exiger, et que par-dessus le marché peu lui importait la personne à qui il mentait.

Non, un homme pareil n'était pas celui qu'il lui fallait. Elle devait rompre avec lui. Une chose était sûre, elle ne pouvait pas le mettre dès ce soir à la rue. Il ne savait pas quels étaient ses torts. Il était

comme un jeune chien qui a mordillé une paire de chaussures et qui ne comprend pas pourquoi son maître le bat.

Non, elle devait lui laisser un ou deux jours pour trouver un nouveau logis. S'il devait tomber alors entre les mains de la Gestapo – il fallait bien prendre ce risque. Il le prend d'ailleurs lui-même, ce risque – à cause d'un pari de courses ! Non, elle doit le quitter, elle ne pourra jamais retrouver confiance en lui. Elle devra vivre pour elle seule maintenant, et jusqu'à la mort ! À cette pensée, elle a peur.

Malgré cette peur, elle lui dit après le dîner : « J'ai réfléchi à tout ça, Enno, nous devons nous séparer. Tu es un homme gentil, tu es aussi un homme aimable, mais tu vois le monde avec des yeux trop différents des miens, sur la durée nous ne pourrions pas nous entendre. »

Il la fixe des yeux, elle qui, comme pour confirmer ses paroles, lui installe son lit sur le sofa. Il n'en croit tout d'abord pas ses oreilles, et puis il se met à gémir : « Ô mon Dieu, Hete, tu ne parles pas sérieusement ! Alors que nous nous aimons tant ! Tu ne peux pas le vouloir vraiment, me jeter à la rue, et dans les bras de la Gestapo !

— Ah ! » dit-elle, et elle tente de se convaincre elle-même en disant cela. « Cette histoire avec la Gestapo, ça ne doit sûrement pas être si grave que ça, sinon tu n'aurais pas traîné dans la ville tout l'après-midi ! »

Mais il tombe à genoux. Oui, vraiment, il se traîne vers elle à genoux. La peur lui fait perdre la raison. « Hete ! Hete ! » crie-t-il, et il sanglote. « Tu ne veux quand même pas me tuer ? Tu dois me garder ici ! Où est-ce que je pourrais bien aller ? Ah, Hete, aime-moi encore un petit peu, je suis tellement malheureux... »

Des braillements et des cris, un chien, un petit chien qui gémit de peur !

Il veut s'accrocher à ses jambes, il attrape ses mains. Elle fuit devant lui dans sa chambre à coucher, elle s'enferme à clé. Mais elle l'entend toute la nuit frapper contre la porte, essayer d'actionner la poignée, gémir et supplier...

Elle est allongée calmement. Elle rassemble toutes ses forces pour ne pas céder, pour ne pas se laisser adoucir par son cœur à elle, et par les supplications là-dehors ! Elle se montre ferme et maintient sa décision de ne pas continuer à vivre avec lui.

Au petit déjeuner, ils sont assis tous les deux face à face, le visage blême et les traits tirés par la nuit blanche. Ils échangent à peine quelques mots. Ils font comme si cette discussion n'avait jamais eu lieu.

Maintenant, il sait ce qu'il en est, pense-t-elle, et s'il ne se cherche pas une chambre aujourd'hui, demain soir il faudra qu'il soit dehors. Demain midi, je le lui redirai. Nous devons nous séparer !

Oh oui, Frau Hete Häberle est une femme aussi courageuse que convenable. Et si elle n'a finalement pas mis sa décision à exécution, et si elle n'a finalement pas repoussé Enno, cela ne tient pas à elle, cela tient à des gens qu'elle ne connaît pas encore. Par exemple à l'inspecteur Escherich et à Herr Barkhausen.

Emil Barkhausen se rend utile

Pendant qu'Enno Kluge et Frau Häberle se décidaient pour la vie à deux, qui devait pourtant si vite voler en éclats, l'inspecteur Escherich traversait une période difficile. Il n'avait pas cru bon de dissimuler à son supérieur Prall qu'Enno Kluge avait si vite échappé à sa filature, et qu'il avait disparu, sans laisser de trace, dans l'océan de la grande ville.

L'inspecteur Escherich avait laissé grêler sur lui, avec résignation, toutes les insultes provoquées inéluctablement par cet aveu : il était un idiot, un incapable, on allait le coffrer, ce bonnet de nuit qui n'avait pas réussi, en presque un an, à identifier un imbécile qui écrivait des cartes postales !

Et quand, pour une fois, il avait une piste, alors il laissait le bonhomme filer, cornichon qu'il était ! Parce que, en fait, l'inspecteur Escherich s'était rendu coupable de complicité de haute trahison, et on le traiterait aussi en conséquence s'il ne présentait pas dans un délai d'un jour et une semaine cet Enno Kluge à l'Obergruppenführer Prall.

Oui, l'inspecteur Escherich avait écouté ces insultes avec résignation. Mais elles avaient eu un curieux effet sur lui : bien qu'il sût pourtant que cet Enno Kluge n'avait absolument rien à voir avec les cartes postales, qu'il ne pourrait pas l'aider d'un pouce sur la voie de l'identification du vrai coupable, malgré cela, l'intérêt de l'inspecteur se concentra soudain presque uniquement sur la recherche du petit et insignifiant Enno Kluge. Il faut dire que c'était aussi vraiment énervant qu'une punaise comme lui, avec qui il avait voulu si joliment faire patienter ses supérieurs, lui ait filé entre les doigts. Cette semaine-là, l'oiseau de malheur avait été particulièrement assidu : trois de ses cartes atterrirent sur le bureau de l'inspecteur. Mais pour la première fois depuis qu'il travaillait sur cette affaire, les cartes et son expéditeur n'intéressèrent pas Escherich le moins du monde. Il oublia même d'indiquer d'un petit drapeau sur le plan de Berlin les lieux où on les avait trouvées.

Non, il voulait tout d'abord retrouver cet Enno Kluge, et l'inspecteur Escherich déploya vraiment des efforts inhabituels pour remettre la main sur cet homme. Il partit même dans le Ruppin, voir Eva Kluge, muni, pour toutes les éventualités, d'un mandat d'arrêt contre elle et contre lui. Mais il vit très vite que cette femme n'avait vraiment plus rien à faire avec cet homme, et qu'elle connaissait très peu de chose de sa vie des dernières années.

Ce qu'elle savait, elle le raconta à l'inspecteur, ni de bon cœur ni particulièrement récalcitrante, mais avec indifférence. Visiblement cette femme était tout à fait indifférente à ce qu'il advenait de son mari, à ce qu'il avait pu faire ou ne pas faire. L'inspecteur apprit d'elle seulement le nom de deux ou trois cafés qu'Enno Kluge avait autrefois fréquentés, il entendit parler de sa passion pour les courses de chevaux, et il fut informé de l'adresse d'une certaine Tutti Hebekreuz dont une lettre était arrivée, une fois, à l'appartement. Dans cette lettre, Enno Kluge était accusé d'avoir volé de l'argent et des cartes de ravitaillement à la Hebekreuz. Non, la dernière fois qu'elle l'avait vu, Frau Kluge n'avait pas transmis la lettre au mari, ni ne lui en avait parlé. Elle avait seulement retenu l'adresse, par hasard, comme elle était factrice, elle avait une mémoire particulièrement bonne pour les adresses.

Armé de ces informations, l'inspecteur Escherich était revenu à Berlin. Il s'était naturellement abstenu, fidèle en cela à son principe : poser des questions, mais ne répondre à aucune et ne donner aucune information ; fidèle à ce principe, donc, l'inspecteur Escherich s'était abstenu de faire ne serait-ce qu'une allusion à la procédure dont elle était l'objet à Berlin. Cela ne le regardait pas. Il ne rapporta

donc pas grand-chose mais il y avait tout de même un début, la piste d'une piste, en quelque sorte – et il pouvait alors montrer à Prall qu'il faisait tout de même quelque chose, et pas seulement attendre. Voilà tout ce qui comptait pour ces messieurs là-haut, que quelque chose soit fait, même si c'était un non-sens, puisque tout le dossier Kluge était un non-sens. Mais attendre, ces messieurs ne le supportaient pas.

Les investigations chez la Hebekreuz restèrent infructueuses. Elle avait connu Kluge dans un café, elle savait aussi où il travaillait. Il avait logé deux fois chez elle pendant quelques semaines, oui, c'est vrai, elle lui avait écrit à cause d'une histoire d'argent et de cartes de ravitaillement. Mais il avait tiré cela au clair lors de sa deuxième visite, c'était un autre sous-locataire qui les lui avait dérobés, pas Enno.

Et puis il était reparti, sans rien lui dire, sans doute pour une quelconque bonne femme, c'étaient bien les manières d'Enno. Non, *elle*, bien sûr que non, elle n'avait jamais eu de liaison avec lui. Non, elle n'avait pas la moindre idée d'où il avait pu aller. Mais ici, dans le coin, il n'y était sûrement pas, sinon elle aurait depuis longtemps entendu parler de lui.

Dans les deux cafés, il était connu sous le nom d'Enno, oui, c'est bien ça. Cela faisait bien longtemps qu'on ne l'avait pas vu, non, mais il finissait toujours par revenir. Oui bien sûr, monsieur l'inspecteur, on fera comme si de rien n'était. Nous sommes des cafetiers sérieux, chez nous on ne trouve que des gens convenables, qui s'intéressent à ce noble sport, la course hippique. Nous vous ferons tout de suite un signe s'il refait surface. Heil Hitler, monsieur l'inspecteur.

L'inspecteur Escherich manda dix agents pour recueillir des renseignements sur Enno Kluge auprès de tous les bookmakers et les cafetiers du nord et de l'est de Berlin. Et pendant qu'Escherich attendait les résultats de cette action, il lui arriva cette deuxième bizarrerie : soudain, il ne lui sembla plus tout à fait exclu que cet Enno Kluge ait tout de même quelque chose à voir avec les cartes. Des circonstances trop étranges entouraient ce bonhomme : la carte trouvée chez le médecin, et puis l'épouse, d'abord ardente nazie et puis soudain cette demande de quitter le parti, sans doute parce que le fils avait fait des choses à la SS qui ne plaisaient pas à la mère. Tout ce qui tournait autour de ce petit bonhomme le ramenait d'une façon ou d'une autre à la politique, et Escherich l'avait justement considéré, lui, comme cent pour cent indifférent politiquement. Peut-être qu'Enno Kluge était bien plus malin que ce que l'inspecteur avait pensé, peut-être avait-il aussi d'autres casseroles au cul que cette carte, mais des casseroles, il en avait, cela semblait certain.

C'est aussi ce que confirma l'adjoint Schröder, avec qui l'inspecteur reparla longuement de toute l'affaire, pour se rafraîchir la mémoire. L'adjoint Schröder avait lui aussi eu le sentiment que quelque chose clochait avec Kluge, qu'il cachait quelque chose. Bon, on verrait bien, cette affaire allait bientôt évoluer. L'inspecteur en avait l'intuition, et dans ce genre d'histoire, son intuition le trompait rarement.

Cette fois elle ne le trompa vraiment pas. Lors de ces journées pleines de menaces et de tourments, il se trouva qu'on annonça à l'inspecteur qu'un certain Barkhausen demandait à lui parler.

Barkhausen ? se demanda l'inspecteur Escherich. Barkhausen ? Qu'est-ce que ça peut bien être, ce Barkhausen ? Ah oui, je sais, ce petit mouchard qui donnerait sa mère pour huit sous.

Et tout haut : « Qu'il entre ! » Toutefois, lorsque Barkhausen entra, il lui dit : « Par contre, si c'est pour me parler des Persicke, vous pouvez tout de suite faire demi-tour ! »

Barkhausen fixa l'inspecteur et se tut. Il semblait bien vouloir lui parler des Persicke.

« Eh ben alors ! dit l'inspecteur. Pourquoi vous ne faites pas demi-tour, Barkhausen ? »

— Mais c'est que le Persicke a vraiment la radio de la Rosenthal, monsieur l'inspecteur, dit-il d'un ton plein de reproches. J'en suis certain maintenant, j'ai...

— La Rosenthal ? demanda Escherich. C'est bien cette vieille Juive qui s'est jetée par la fenêtre rue Jablonski ?

— C'est elle ! confirma Barkhausen. Et il lui a tout simplement piqué sa radio, enfin, je veux dire, elle était déjà morte, mais dans l'appartement...

— Je vais vous dire quelque chose, Barkhausen, expliqua Escherich. Je me suis entretenu avec l'inspecteur Rusch à propos de cette affaire. Si vous ne cessez pas de chercher des noises aux Persicke, alors nous allons vous souffler dans les bronches. Nous ne voulons plus entendre un seul mot sur toute cette histoire – et venant de vous, encore moins ! Vous êtes bien le dernier, le tout dernier à pouvoir remuer la merde dans cette affaire. Oui, vous, Barkhausen !

— Mais il a quand même piqué la radio... », recommença Barkhausen avec cette opiniâtreté que seule confère la haine aveugle. « Alors que je peux carrément vous le prouver... »

— Sortez maintenant, Barkhausen, ou bien je vous fais emmener au sous-sol, ici chez nous !

— Alors je vais à la préfecture sur l'Alex ! expliqua Barkhausen, profondément blessé. Le droit, c'est le droit, et s'il l'a volée, il l'a volée... »

Mais Escherich avait soudain pensé à autre chose, en l'occurrence à son affaire oiseau de malheur, qui occupait presque toujours ses pensées. Il n'écoutait plus ce que disait l'imbécile. « Dites voir, Barkhausen, dit-il, vous connaissez un paquet de gens, non, et vous allez beaucoup dans les cafés ? Vous connaissez peut-être un certain Enno Kluge ? »

Barkhausen, qui flairait une affaire, dit, encore renfrogné : « Je connais bien un certain Enno. Mais est-ce qu'il s'appelle aussi Kluge, j'en sais pas assez pour le dire. En fait, j'ai toujours cru qu'Enno c'était son nom de famille.

— Un homme petit, chétif, pâle, effacé, timide ?

— Ça pourrait coller, monsieur l'inspecteur.

— Paletot clair, casquette de sport marron, à gros carreaux ?

— C'est comme ça que j'le connais.

— Sans arrêt des histoires de bonnes femmes ?

— Je suis pas au courant de bonnes femmes pour le mien. Là où je l'ai vu, y a jamais de bonnes femmes.

— Petit parieur de courses...

— C'est ça, monsieur l'inspecteur.

— Cafés Tête et Corde et Avant le départ ?

— Lui-même, monsieur l'inspecteur. Votre Enno Kluge, c'est mon Enno !

— Il faut que vous le trouviez, Barkhausen ! Laissez tomber tout ce fichu cirque avec les Persicke, ça vous amènera seulement au camp de concentration ! Trouvez-moi plutôt Enno Kluge !

— Mais ce n'est pas du tout un poisson pour vous, monsieur l'inspecteur ! s'exclama Barkhausen en rechignant. C'est un tout petit pékin ! Un vrai lavedu ! Qu'est-ce que vous voulez à un idiot comme ça, monsieur l'inspecteur ?

— Ça, c'est mon affaire, Barkhausen ! Si j'attrape Enno Kluge grâce à vous, vous aurez gagné cinq cents marks !

— Cinq cents marks, monsieur l'inspecteur ? Cinq cents marks ne valent pas dix fois mon Enno ! Il doit y avoir une erreur.

— Peut-être même qu'il y a effectivement une erreur, mais cela ne vous regarde pas, Barkhausen. Vous touchez vos cinq cents balles – point !

— Ah ben ça ! Si vous l'dites, monsieur l'inspecteur, alors je veux bien voir à mettre la main sur Enno. Mais je vous montre seulement le bonhomme, moi je vous l'amène pas ici. Je parle pas à un type comme ça...

— Qu'est-ce que vous avez eu comme histoire tous les deux ? Tu n'es pas si difficile que ça, d'habitude, Barkhausen ! Vous avez sûrement un sale coup enterré quelque part à vous deux. Mais je ne veux rien savoir de vos tendres secrets, dégage, Barkhausen, et livre-moi le Kluge !

— Je voudrais encore vous demander une petite avance, monsieur l'inspecteur. Non, pas une avance, se reprit-il, mais de l'argent pour mes frais.

— Qu'est-ce que tu as donc comme frais, Barkhausen ? Ça m'intéresserait drôlement de le savoir.

— Il faut que je prenne les transports, aller dans toutes sortes de cafés, ici une mousse, là payer ma tournée, ça fait chérot, monsieur l'inspecteur ! Mais je pense que cinquante marks devraient suffire.

— Oui, quand le grand et puissant Barkhausen sort, tout le monde attend qu'il paie sa tournée ! Bah, je te donne dix marks et maintenant fiche-moi vraiment le camp. Tu crois que j'ai rien d'autre à faire que de papoter avec toi ? »

Barkhausen était vraiment d'avis qu'un inspecteur comme lui n'avait rien d'autre à faire qu'à tirer les vers du nez des gens et laisser travailler les autres à sa place. Mais il se garda bien de le lui dire. Il se dirigea vers la porte, tout en disant : « Mais si je vous trouve le Kluge, il faudra aussi que vous m'aidiez avec les Persicke. Les frangins m'ont bien trop foutu en rage... »

D'un bond Escherich fut derrière lui, l'attrapa à l'épaule et lui mit son poing sous le nez.

« Tu le vois ? cria-t-il, furieux. Tu veux y goûter à mon bourre-pif, pauvre con. Encore un seul mot sur les Persicke et je t'envoie au trou, même si tous les Enno Kluge du monde courent en liberté ! »

Et là-dessus il donna à l'homme surpris un coup de genou dans le derrière qui l'expédia comme un boulet de canon dans le couloir. Là il déboula justement sur un planton de la SS, qui lui assena à son tour un vigoureux coup de pied...

Le bruit provoqué par ces deux coups avait attiré l'attention des deux sentinelles de la SS sur le palier. Ils cueillirent Barkhausen encore chancelant et le jetèrent dans l'escalier comme un sac de pommes de terre, sens dessus dessous, comme ça venait, aucune importance.

Et comme Barkhausen, une fois en bas, resta un instant allongé, mais à peine un instant, en gémissant et saignant un peu, encore tout engourdi par la chute, la sentinelle suivante le prit par le col, lui cria : « Espèce de gros porc, tu veux nous saloper tout notre beau parquet, ici ? » Il le traîna à la sortie et le jeta dehors.

L'inspecteur Escherich avait regardé le début de cette chute avec plaisir, jusqu'à ce que l'escalier dérober la suite à ses yeux.

Les passants de la Prinz-Albrecht-Strasse évitèrent craintivement de regarder le malheureux étendu dans la boue, car ils savaient bien de quel bâtiment dangereux on venait de le jeter. C'était peut-être déjà un crime de regarder avec pitié un homme échoué comme lui, quant à l'aider, ça non, c'était interdit. Mais la sentinelle réapparut à l'entrée, le pas lourd, et dit : « Si dans trois minutes t'es encore là, mon cochon, à défigurer notre façade, je vais te mettre la pelle au cul, et pas qu'un peu ! »

Cela eut de l'effet. Barkhausen se releva péniblement et tituba jusque chez lui sur ses membres lourds et douloureux. Intérieurement toutefois, il se consumait à nouveau de haine désespérée et de colère, et cette haine le brûlait plus fort que la douleur de ses blessures. Il était bien décidé à ne pas bouger le petit doigt pour cette crapule d'inspecteur, qu'il aille se chercher son Enno Kluge tout seul !

Mais le jour suivant, lorsque la colère se fut un peu apaisée et que la voix de la raison recommença à parler, il se dit que premièrement il avait reçu dix marks de l'inspecteur Escherich, et que déjà pour ça il devait travailler, sinon il recevrait inévitablement une plainte pour escroquerie. Et deuxièmement ce n'était vraiment pas malin de se fâcher avec des messieurs si haut placés. C'étaient eux qui avaient le pouvoir, et quand on était petit, il fallait se soumettre. Ce qui était arrivé hier, qu'il se soit fait jeter dehors, c'était venu comme ça, finalement. S'il n'avait pas heurté le planton, tout se serait passé en douceur. Ils voyaient ça comme une blague, et si Barkhausen avait vu un autre se faire traiter de la sorte, il aurait lui aussi ri de bon cœur, par exemple si ça avait été un Enno Kluge qu'on avait jeté de la sorte.

Oui, et c'était la troisième raison pour laquelle Barkhausen préférait tout de même accomplir la mission : il pouvait ainsi en profiter pour jouer un sale tour à Enno Kluge qui lui avait gâté toute sa belle affaire en buvant comme un idiot.

Barkhausen se rendit donc, certes avec les os en compote, mais avec bonne volonté, dans les deux cafés dont avait parlé l'inspecteur Escherich et dans d'autres encore. Il ne demandait pas après Enno aux

tenanciers, il restait là et se vautrait dans un coin, il buvait lentement une mousse, une heure durant, discutait un peu chevaux, et il commençait à s'y connaître, à force d'en entendre continuellement parler (mais il n'avait pas du tout la passion des paris) – et il allait ensuite dans le café suivant, pour y faire exactement la même chose. Il avait de la patience, Barkhausen, il pouvait continuer comme ça des jours entiers, peu lui importait.

Mais il n'eut pas besoin de beaucoup de patience, car dès le deuxième jour il vit Enno au café Tête et Corde. Il vit le triomphe du petit fluet grâce à Adebar, et il ressentit une jalousie violente pour la veine qu'un idiot pareil pouvait avoir. En outre, il fut étonné par le billet de cinquante marks que Kluge avait donné au bookmaker. Ce n'était pas le fruit de son travail, Barkhausen le sentit aussitôt. Il avait dû se trouver une couche bien douillette, petit fourbe qu'il était !

Cela allait de soi que ces messieurs Barkhausen et Kluge ne se reconnussent pas, ils ne se virent même pas.

Cela n'allait pas de soi, par contre, que le cafetier n'appelât pas Escherich, malgré sa promesse formelle. Mais voilà, c'était comme ça, on craignait la Gestapo et on vivait constamment en tremblant de peur devant elle, mais c'était encore autre chose de lui servir d'homme de main. Non, on ne pousserait pas non plus trop loin dans l'autre sens, au point de prévenir Enno, mais en tout cas il ne fut pas trahi.

D'ailleurs, l'inspecteur Escherich n'oublia pas cette négligence. Il transmit cette information à un certain service, suite à quoi on établit une fiche sur le cafetier, sur laquelle on indiqua : « Pas fiable ». Un jour, tôt ou tard, le cafetier finirait bien par apprendre ce que ça signifiait, quand la Gestapo considérerait que vous n'étiez pas fiable.

De ces deux messieurs, Barkhausen fut le premier à quitter le café. Mais il n'alla pas très loin, il se planta derrière une colonne d'affichage où il attendit avec une joie tranquille la sortie du petit homme. Barkhausen, quand il prenait quelqu'un en filature, n'était pas homme à perdre si facilement sa victime des yeux, et encore moins cette victime-là. Il s'arrangea même pour se tasser dans le même wagon de métro, et bien que Barkhausen soit grand Enno Kluge ne le vit pas.

Enno Kluge ne pensait qu'à son triomphe grâce à Adebar, à l'argent qui crissait enfin de nouveau en abondance dans sa poche, et puis il pensa à Hete chez qui il était tout de même drôlement bien. Il pensa avec amour et émotion à la femme flasque et vieillissante, à sa bonne Hete, mais il ne pensa pas le moins du monde que, quelques heures plus tôt, il lui avait menti et l'avait volée.

Certes, lorsqu'il arriva devant le magasin et qu'il vit que le rideau était levé, qu'elle s'activait déjà dans la boutique, et elle lui en voulait certainement d'avoir filé comme ça, sa bonne humeur se dégonfla aussitôt. Mais avec le fatalisme typique qu'ont les gens de son espèce face aux pires des désagréments, il entra dans le magasin et alla au-devant de sa raclée. Personne ne s'étonnera donc que, occupé qu'il était par de telles pensées, il n'ait pas regardé avec attention s'il n'y avait personne sur ses talons.

Barkhausen avait vu Kluge disparaître dans le magasin. Il se tenait un peu plus loin dans une porte cochère, car il pensait naturellement que Kluge voulait y acheter quelque chose et qu'il ressortirait aussitôt. Mais les clients entraient et sortaient, entraient et sortaient, et Barkhausen commença à devenir nerveux. S'il avait raté la sortie de Kluge – il avait déjà senti, très concrètement et dès ce soir, les cinq cents balles dans sa poche.

Puis le rideau se baissa bruyamment et maintenant c'était certain : Enno s'était volatilisé d'une manière ou d'une autre. Peut-être avait-il tout de même senti qu'il était suivi, et il était entré sous un prétexte quelconque dans la boutique, pour en ressortir par l'immeuble. Barkhausen se maudit d'avoir été si bête et de ne pas avoir pensé à jeter aussi un œil à la porte de l'immeuble. Il avait seulement regardé la porte du magasin, quel âne !

Maintenant restait la possibilité de croiser à nouveau Enno demain ou après-demain dans le café. Maintenant qu'il s'en était mis plein les poches avec Adebar, sa passion des paris ne le laisserait plus tranquille. Il y retournerait tous les jours et il parierait jusqu'à ce qu'il n'ait plus d'argent. Un outsider

comme Adebar ne courait pas toutes les semaines, et quand il courait, on ne misait pas toujours sur lui. Enno serait bien vite délesté de son argent. Barkhausen, en retournant chez lui, passa encore tout près de la petite animalerie. Il vit alors à travers la vitrine (seule la porte du magasin était fermée par le rideau) qu'une lampe isolée brûlait dans la boutique, et en écrasant son nez contre la vitre pour pouvoir loucher à travers les aquariums et les cages, il vit qu'il y avait encore deux personnes dans le magasin : une vioque, gros pudding gonflé à l'âge le plus redoutable comme il devina très justement, et puis son copain Enno. Enno en bras de chemise et en tablier bleu, Enno qui remplissait vaillamment des gamelles, versait de l'eau, brossait un terrier écossais.

Ce qu'il pouvait avoir le cul bordé de nouilles, cet idiot d'Enno ! Qu'est-ce que les bonnes femmes pouvaient bien lui trouver ? Lui, Barkhausen, était ferré à son Otti et ses cinq galopins, et il suffisait qu'un vieux chnoque comme Enno débarque dans une animalerie pour s'y installer au complet avec femme, poissons et oiseaux.

Barkhausen cracha de mépris. Quel monde dégueulasse quand même, qui le privait de toutes les bonnes choses pour les fourrer toutes cuites dans la gueule d'un idiot pareil !

Mais plus Barkhausen regardait, plus il s'apercevait que ce couple, là à l'intérieur, ne s'épanouissait pas dans les charmes de l'amour. Au contraire, ils parlaient peu ensemble, ils ne se regardaient presque jamais, et il était bien possible que le petit Enno Kluge ne fût rien d'autre qu'un employé qui aidait la femme à ranger la boutique. Donc il fallait s'attendre à ce qu'il sorte bientôt de l'immeuble.

Barkhausen retourna alors à son poste d'observation, dans la porte cochère. Comme le rideau de la boutique était fermé, Kluge sortirait par la porte de l'immeuble, et donc Barkhausen la garda à l'œil. Mais la lumière dans la boutique s'était éteinte, et Kluge n'était toujours pas sorti. Alors Barkhausen tenta le tout pour le tout. En prenant le risque de croiser Enno dans la cage d'escalier, il se glissa dans l'immeuble qui n'était pas encore fermé à clé. C'était un de ces immeubles de rapport avec deux voire trois bâtiments sur cour, et qui n'étaient la plupart du temps jamais fermés à clé, tant il y avait de familles qui y habitaient.

Barkhausen nota tout d'abord le nom « H. Häberle » dans son cerveau et se glissa dans la cour. Et voyez donc, il avait de la chance, ils n'avaient pas encore calfeutré les fenêtres bien qu'il fût déjà plus de huit heures, et en regardant par un store pendu de travers Barkhausen put embrasser du regard le salon tout entier. Mais ce qu'il y vit le surprit tant qu'il en eut presque un choc.

Car son copain Enno était à genoux, par terre, il se traînait à genoux vers la grosse femme qui reculait pas à pas, ses jupes craintivement relevées. Le petit Enno quant à lui avait levé ses petits bras vers elle, il semblait pleurer et pousser de petits cris plaintifs.

Eh ben, mes chers ! pensa Barkhausen qui trépignait de ravissement depuis son poste d'observation, mes chers, si c'est comme ça que vous vous donnez de l'appétit pour la nuit, ma foi il manquait plus que ça, ma foi c'est que vous êtes de drôles de zigotos ! Ben moi, j'veux bien rester ici jusqu'à la moitié de la nuit pour vous regarder faire.

Mais alors la vieille claqua la porte derrière elle, et Enno debout devant la porte actionna la poignée plusieurs fois ; on aurait dit qu'il chialait et suppliait encore.

Peut-être que ce n'était pas juste un prologue aux joies de la nuit, pensa Barkhausen. Peut-être qu'ils se sont disputés, ou bien Enno a voulu obtenir quelque chose qu'elle ne veut pas lui donner, ou bien elle ne veut plus rien savoir de ce vieux coq amouraché... Qu'est-ce que ça peut bien me faire ? Quoi qu'il en soit, il reste là pour la nuit, pourquoi est-ce qu'on lui aurait préparé un si joli petit lit sur le sofa sinon ?

Enno Kluge était juste devant le petit lit. Barkhausen pouvait voir très nettement le visage de son ancien complice. C'était très surprenant de voir à quoi il ressemblait maintenant.

À l'instant encore, il pleurait et poussait des plaintes de douleur, et maintenant le bonhomme souriait d'un air sarcastique, regardait vers la chambre, souriait de nouveau...

Donc il joue seulement la comédie à la vieille. Eh ben alors, mon vieux, bonne chance ! J'ai bien peur qu'Escherich ne te gâte la fête !

Kluge avait mis une cigarette à sa bouche. Puis il alla tout droit à la fenêtre derrière laquelle épiait Barkhausen. Ce dernier fit précipitamment un pas de côté, dans l'ombre – le store de calfeutrage descendit en sifflant, et Barkhausen put tranquillement abandonner son poste d'observation pour cette nuit. On ne s'agiterait plus beaucoup maintenant, et de toute façon il n'y aurait plus rien à voir. Mais déjà il savait Enno en lieu sûr pour cette nuit...

À vrai dire, Barkhausen était convenu avec l'inspecteur Escherich de le prévenir dès qu'il aurait retrouvé Enno Kluge, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit. Mais alors que dans la nuit Barkhausen s'éloignait de la Königstor, il se demanda si un appel immédiat à Escherich était vraiment dans ses intérêts, si c'était vraiment la meilleure chose à faire.

Il avait soudain pensé que, dans cette histoire, il y avait deux parties en jeu, et qu'en fait il pouvait tirer profit des deux.

L'argent d'Escherich lui était garanti, pourquoi ne pourrait-il pas essayer de faire aussi un peu d'argent avec Enno Kluge ? Ce gars avait eu un billet de cinquante marks entre les mains qu'il avait multiplié avec la victoire d'Adebar en plus de deux cents marks – bon, pourquoi ne devrait-il pas, lui, Barkhausen, profiter aussi de cet argent ? Escherich n'en subirait pas de préjudice, il aurait tout de même son Enno, et Enno n'en subirait pas non plus de préjudice, car à la Gestapo ils lui prendraient son argent de toute façon. Alors ?

Et puis il y avait aussi cette grosse femme devant laquelle Enno s'était si bizarrement traîné à genoux. Cette vieille courge avait sûrement de l'argent, et peut-être même un bon paquet. La boutique avait l'air de bien tourner, il y avait encore beaucoup de marchandises, et elle ne semblait pas non plus manquer de clients. Non, après avoir vu Kluge pleurnicher et user ses genoux, on ne pouvait pas dire que l'union la plus parfaite régnait précisément entre eux, certes pas, il fallait bien l'admettre, mais qui livrerait volontiers un amant à la Gestapo, fût-ce un amant éconduit ? Rien que le fait que la vieille, bien qu'elle l'ait éconduit, le tolère encore auprès d'elle, qu'elle lui prépare un lit sur le sofa, démontrait qu'elle tenait encore un peu à Enno. Et si elle tenait encore un peu à cette tête grise, alors elle paierait aussi, peut-être pas beaucoup, mais tout de même quelque chose. Et ce quelque chose, Barkhausen ne voulait en aucun cas le laisser filer.

Lorsque Barkhausen en arrivait à ce point de ses pensées – et il y arriva plus d'une fois sur le chemin du retour et dans la nuit, allongé dans le lit près d'Otti –, il était saisi d'une légère frayeur, car chaque fois il pensait qu'il jouait un jeu assez dangereux. Cet Escherich n'était sûrement pas homme à tolérer des initiatives personnelles, aucun de ces messieurs de la Gestapo n'était comme ça, et c'était la chose la plus simple du monde pour lui que d'envoyer un homme en camp de concentration. Et le camp de concentration, Barkhausen en avait une peur terrible.

Quoi qu'il en soit, il était déjà tellement contaminé par le crime, sa philosophie et sa morale, qu'il se disait avec obstination que la magouille est faite pour être magouillée, c'était dans l'ordre des choses. Et cette magouille avec Enno, aucun doute, il y avait de quoi la magouiller. Barkhausen allait laisser passer la nuit sur toute cette histoire, et au matin il verrait bien s'il irait directement chez Escherich ou bien s'il irait d'abord se présenter chez Kluge. Maintenant, il voulait dormir...

Mais il ne s'endormit pas, il pensa qu'il lui manquait quelqu'un dans cette histoire. Lui, Barkhausen, devait avoir un peu de liberté de mouvement. Il devait par exemple pouvoir rapidement prévenir Escherich, mais pendant ce temps Enno Kluge resterait sans surveillance. Ou bien s'il cuisinait la grosse, il se pourrait qu'Enno en profite pour filer. Non, il lui manquait quelqu'un dans cette histoire. Mais il n'y avait pas de deuxième en qui il pourrait avoir confiance, et en outre ce deuxième réclamerait aussi sa part sur l'affaire. Et partager, non, ce n'était pas son truc à Barkhausen.

Enfin, Barkhausen pensa soudain que, parmi ses cinq gosses, il avait aussi un fils de treize ans, et qui était peut-être même le sien. Il avait toujours eu le sentiment que ce garnement qui portait le nom si distingué de Kuno-Dieter aurait pu, quand même, être de lui, bien qu’Otti ait toujours prétendu qu’il était le fils d’un comte, un grand propriétaire terrien de Poméranie. Mais Otti avait toujours été une crâneuse, tout comme le montrait d’ailleurs le prénom du garçon – celui de son prétendu père.

Avec un lourd soupir, Barkhausen se résolut à prendre le garçon avec lui comme réserve, pour faire le guet. Ça ne lui coûterait rien de plus que quelques engueulades avec Otti et quelques marks pour le garçon. Puis les pensées de Barkhausen recommencèrent de nouveau à tourner autour de tout cela, devinrent de plus en plus floues, et finalement il s’endormit.

Joli petit chantage

On a déjà raconté que ce matin-là Frau Hete Häberle et Enno Kluge avaient petit-déjeuné ensemble et qu'ils avaient travaillé dans le magasin quasiment sans échanger un mot, tous les deux pâles à cause de la nuit qu'ils avaient passée presque entièrement à veiller, et très occupés par leurs pensées. Frau Häberle se disait qu'Enno devrait impérativement être parti de chez elle le lendemain, Enno qu'il ne se laisserait certainement pas mettre à la porte.

C'est dans ce silence que le premier client arriva, un homme long qui dit à Frau Häberle : « Dites voir, z'avez un couple de perruches là, en vitrine. Combien ça coûte, un couple comme ça ? Parce qu'il faudrait que ce soit un petit couple, j'ai toujours été pour les petits couples... » Et Barkhausen se retourna, et avec un étonnement feint, un étonnement visiblement mal feint, il apostropha Kluge qui voulait à ce moment-là se carapater tout doucement dans le logement : « Mais c'est bien toi, Enno ! Eh ben, je cause, je mate, j'me dis, ça peut quand même pas être Enno, qu'est-ce qu'Enno peut bien fiche dans un petit zoo comme çui-là ? Et pourtant c'est bien toi, compère ! Ça alors, qu'est-ce donc que tu fabriques en ce moment, compère ? »

Enno était resté figé sur place, la poignée dans la main, comme frappé par un sort, incapable de s'enfuir ou de répondre.

Frau Hete toutefois regarda avec de grands yeux l'homme tout en long qui parlait si amicalement à Enno, ses lèvres commencèrent à trembler et ses genoux se dérobaient sous elle. Il était donc là finalement, le danger, ce n'étaient pas que des mensonges alors, tout ce qu'avait raconté Enno sur le harcèlement de la Gestapo. Car, que cet homme au visage aussi lâche que brutal soit un espion de la Gestapo, elle n'en doutait pas un seul instant.

Mais maintenant que ce danger était devenu concret, seul le corps de Frau Hete tremblait. Son esprit était tranquille et cet esprit lui disait : maintenant, en plein danger, tu ne peux pas laisser tomber Enno, il peut bien être comme il est.

Et Frau Hete dit à cet homme aux yeux certes perçants mais qui se détournaient sans cesse, elle dit à cet homme qui ressemblait vraiment à un mouchard : « Peut-être que vous boirez un café avec nous, Herr – quel est votre nom ? »

— Barkhausen. Emil Barkhausen, se présenta le mouchard. Je suis un vieux copain d'Enno, on est copains du sport. Qu'est-ce que vous en dites, Frau Häberle, du coup magnifique qu'il a fait hier avec Adebar ? On s'est croisés au café – il vous l'a pas dit ? »

Frau Hete jeta un rapide coup d'œil à Enno. Il était encore là, la main sur la poignée, exactement comme l'avait cueilli l'apostrophe familière de Barkhausen. L'image même de la peur et du désarroi. Non, il n'avait pas parlé de cette rencontre avec une vieille connaissance, il avait même prétendu n'avoir vu personne qu'il connaissait. Il lui avait donc encore une fois menti – et c'était surtout un tort qu'il s'était fait à lui-même car maintenant c'était clair, voilà comment ce mouchard avait trouvé le refuge d'Enno chez elle. S'il lui avait parlé de cette connaissance dès hier soir, on aurait encore pu le mettre en lieu sûr...

Mais ce n'était pas le moment d'en vouloir à Enno ou bien de lui reprocher ses mensonges. C'était le moment d'agir. Et donc elle dit encore une fois : « Allons boire une tasse de café, Herr Barkhausen. Il n'y a pas encore beaucoup de clients, Enno tu t'occupes du magasin. Je vais d'abord parler avec ton ami... »

Maintenant Frau Hete avait aussi surmonté le tremblement de son corps. Et elle ne pensait plus qu'à la façon dont tout s'était passé avec son Walter, et ces souvenirs lui donnèrent de la force. Elle savait que, face à ces gens, il ne servait à rien de trembler, de se lamenter, d'en appeler à leur pitié, ils n'avaient pas de cœur, et fournissaient sans vergogne des victimes aux bourreaux Hitler et Himmler. Par contre, s'il y avait bien une chose qui était utile, c'était d'avoir du courage, de ne pas être lâche, de ne jamais avoir peur. Ils croyaient que tous les Allemands étaient lâches, tout comme l'était Enno maintenant ; mais elle ne l'était pas ; Frau Hete, veuve Häberle, ne l'était pas.

Grâce à son calme elle obtint que les deux hommes se soumettent à elle sans objection. En allant dans le logement, elle dit encore : « Et pas de bêtises, Enno ! Ne fais pas la sottise de t'enfuir ! Rappelle-toi que ton manteau est dans l'appartement et tu n'as pas beaucoup d'argent dans la poche.

— Z'êtes une femme intelligente », dit Barkhausen en s'asseyant à la table, et il la regarda lui servir une tasse de café. « Et z'êtes aussi une femme énergique, j'aurais jamais cru ça hier soir, quand je vous ai vue pour la première fois. »

Leurs yeux se rencontrèrent.

« M'enfin, renchérit Barkhausen rapidement, en fait, z'étiez aussi très énergique hier soir, et qu'il se traînait devant vous à genoux et vous qui lui avez fermé la porte au nez. Vous lui aurez plus rouvert de la nuit – ou bien ? »

Un peu de rouge était monté aux joues de Frau Hete à cette allusion impudente ; cette dégoûtante et humiliante scène avait donc eu un témoin, et un témoin si répugnant en plus ! Mais elle retrouva rapidement ses esprits et dit : « Je suppose que vous êtes aussi un homme intelligent, Herr Barkhausen, nous n'allons pas parler de détails accessoires, mais uniquement de notre affaire. Je suppose que nous pouvons faire affaire ?

— Peut-être, peut-être sûrement... », s'empressa d'assurer Barkhausen, involontairement intimidé par le rythme qu'imposait cette femme.

« Vous voulez donc, continua Frau Hete, un couple de perruches. Je suppose que c'est pour les remettre en liberté. Car si elles restent dans la cage, les perruches n'y gagnent rien... »

Barkhausen se gratta la tête. « Frau Häberle, dit-il alors, cette histoire avec les perruches, c'est trop compliqué pour moi. Je suis un homme simple, moi, sûrement que vous êtes bien plus intelligente que moi. J'espère que vous allez pas me rouler.

— Et vous non plus !

— Aucune idée ! Je veux vous parler franchement, pas avec des perruches et tout ça. Je vous dis tout comme c'est, toute la vérité. C'est qu'en fait j'ai été chargé par la Gestapo, par l'inspecteur Escherich, si ça vous dit que'que chose ? » Frau Hete fit non de la tête. « Donc j'ai été chargé de retrouver où se cache Enno. Rien de plus. Pourquoi et comment, ça j'en ai aucune idée. Je veux vous dire quelque chose, Frau Häberle, chuis un homme simple, moi, et franc... »

Il se pencha vers elle ; elle le regarda dans ses yeux perçants. Il avait le regard fuyant cet homme simple et franc.

« J'ai été très surpris qu'on me demande ça, en fait, Frau Häberle, je vous le dis tout net. Car tous les deux, on sait bien quel genre de bonhomme c'est notre Enno, enfin, c'est un moins que rien, avec dans la tête seulement des paris de courses et des histoires de bonnes femmes. Et voilà main'nant que la Gestapo est après notre Enno, et au service politique encore, là où ça se termine toujours qu'avec la haute trahison et hop, adieu la caboche. J'comprends pas bien ça moi – vous comprenez, vous ? » Il la regarda plein d'espoir. À nouveau leurs yeux se croisèrent, et à nouveau : il ne pouvait pas la regarder.

« Continuez donc à raconter, Herr Barkhausen, continua-t-elle. J'écoute...

— Quelle femme intelligente ! acquiesça Barkhausen. Quelle femme sacrément intelligente et énergique. Cette histoire, hier au soir, et ce numéro sur les genoux...

— Nous ne voulons parler que de notre affaire, Herr Barkhausen !

— Bah bien sûr ! Parce que moi chuis un brave gars, un Allemand tout ce qu'il y a de plus franc, et alors vous vous étonnez peut-être que je sois à la Gestapo. C'est peut-être ce que vous pensez. Noon, Frau Häberle, chuis pas à la Gestapo, j'y fais seulement que'ques petits boulots à l'occasion. Faut bien vivre, n'est-ce pas, et j'ai cinq gosses à la maison, le plus vieux qu'a tout juste treize ans. Faut bien que je les nourrisse tous...

— Notre affaire, Herr Barkhausen !

— Noon, Frau Häberle, chuis pas à la Gestapo, chuis quelqu'un d'honnête. Et là comme j'apprends qu'ils recherchent mon copain Enno, et qu'ils offrent même une grosse récompense pour lui, et pourtant je le connais bien Enno, depuis longtemps, et je suis vraiment son copain, même si on s'est un peu disputés une fois – alors j'ai pensé, Frau Häberle : mate donc ça, c'est Enno qu'ils r'cherchent ! Ce petit moins que rien. Si seulement je pouvais le trouver, j'ai pensé, vous comprenez, Frau Häberle, alors je pourrais peut-être lui faire signe pour qu'il mette les voiles tant qu'il est encore temps. Et j'ai dit à l'inspecteur Escherich : “Pour Enno, vous donnez pas trop de peine, je vous le retrouve, parce que c'est un vieux copain à moi, vous savez.” Et alors j'ai décroché la mission, et de l'argent pour mes frais, et maintenant me voilà assis chez vous, Frau Häberle, et y a Enno qui s'active dans la boutique, et tout est pour le mieux, en fait... »

Un instant, ils se turent tous les deux, Barkhausen attendait, Frau Häberle réfléchissait.

Puis elle dit : « La Gestapo n'a donc pas encore reçu d'information de votre part ?

— Allons donc, avec eux chuis pas si pressé, et si c'est pour me foutre en l'air toute la combine ! » Il se reprit : « D'abord, je voulais faire un signe à mon vieux copain Enno... »

Et ils se turent à nouveau. Et de nouveau Frau Hete finit par demander : « Et qu'est-ce que la Gestapo vous a promis comme récompense ?

— Mille marks ! C'est vachement d'argent pour un moins que rien comme lui, j'admets, Frau Häberle, moi-même j'étais soufflé. Mais l'inspecteur Escherich m'a dit : “Ramenez-moi Kluge, et je vous paie mille marks.” C'est ce qu'il a dit Escherich. Et il m'a accordé aussi cent marks pour mes frais, je les ai déjà reçus, et ils viennent en plus des mille marks de récompense. »

Ils restèrent longtemps à réfléchir.

Puis Frau Hete recommença : « Ce n'est pas pour rien que j'ai parlé des perruches tout à l'heure, Herr Barkhausen. Car si maintenant je vous paie mille marks...

— Deux mille marks, Frau Häberle, entre amis, toujours deux mille marks. Et puis y aurait encore les cent marks de frais qui s'y ajoutent...

— Donc maintenant, même si je vous payais ça, et vous savez pourtant que Herr Kluge n'a pas d'argent, et moi, rien ne me lie à lui...

— Bah, Frau Häberle, bah ! Vous, une femme tout ce qu'il y a de plus convenable ! Vous allez quand même pas livrer à la Gestapo votre ami, qui s'est traîné à genoux devant vous, pour ce tout petit peu d'argent ? Alors que je vous ai dit en plus que c'était la totale, haute trahison et adieu la caboche ? Z'allez quand même pas faire ça, Frau Häberle ! »

Elle aurait pu lui dire que lui, l'homme simple, l'honnête Allemand, était justement sur le point de faire ce qu'elle n'avait en aucun cas le droit de faire, elle, une femme tout ce qu'il y a de plus convenable, autrement dit vendre son ami. Mais elle savait bien que ce genre de remarques ne servaient à rien, ces messieurs ne comprenaient pas ces nuances-là.

Et donc elle dit : « Oui, donc, même si je payais ces deux mille cent marks, qui est-ce qui me garantit que les perruches ne restent pas tout de même enfermées dans leur cage ? » Elle se décida, en voyant qu'il se grattait de nouveau la tête d'un air déconcerté, à parler elle aussi sans ambages : « Donc, qui me garantit que vous n'allez pas me prendre mes deux mille cent marks et que vous irez pas quand même trouver Escherich pour lui prendre ses mille marks à lui aussi ?

— Mais moi je vous le garantis, Frau Häberle ! Je vous donne ma parole ; chuis un homme simple et franc, et quand je promets que'que chose, alors je tiens aussi ma parole. Vous avez bien vu, chuis venu directement voir Enno et je l'ai prévenu, en courant le risque qu'il se carapate de la boutique. Et dans ce cas, toute l'affaire serait fichue pourtant. »

Frau Hete le regarda avec un faible sourire. « C'est bel et bon tout ça, Herr Barkhausen, dit-elle alors. Mais justement parce que vous êtes un si bon copain d'Enno, vous comprendrez que je dois avoir toutes les garanties pour lui. Et encore faudrait-il que je parvienne à rassembler cet argent, déjà. »

Barkhausen fit un geste apaisant, censé signifier qu'une femme comme elle ne pouvait certainement pas en manquer.

« Non, Herr Barkhausen », continua Frau Hete, car elle voyait bien qu'il n'était pas sensible à l'ironie, il fallait donc qu'elle lui parle ouvertement, « qui me dit que vous n'allez pas me prendre mon argent maintenant... »

Barkhausen devint tout excité à l'idée qu'il puisse recevoir, maintenant tout de suite, la somme vertigineuse, encore jamais vue de deux mille marks...

« ... et qu'il n'y a pas un agent de la Gestapo devant la porte pour arrêter Enno ? Là-dessus il me faut quand même d'autres garanties de votre part !

— Mais y a personne devant la porte, je vous l'jure, Frau Häberle ! Chuis un honnête homme, pourquoi est-ce que je vous mentirais ? Je viens tout droit de chez moi, vous pouvez aussi bien demander à mon Otti ! »

Elle interrompit Barkhausen qui s'énervait : « Alors réfléchissez un peu aux garanties que vous pouvez me donner en plus – à part votre parole ?

— Mais y en a pas d'autres ! Voilà, c'est une de ces affaires qui reposent uniquement sur la confiance. Et vous allez bien avoir confiance en moi, Frau Häberle, maintenant que je vous ai parlé si franchement ?

— Oui, la confiance... », répondit Frau Häberle distraitement, et puis ils sombrèrent tous les deux dans un long silence, lui attendant simplement ce qu'elle pourrait décider, elle se creusant la tête pour essayer d'obtenir ne serait-ce qu'un minimum de garanties.

Pendant ce temps dans le magasin, Enno Kluge s'activait. Il servait le flot des clients déjà assez abondant, il était rapide et plutôt habile, il se laissa même de nouveau aller à faire de petites plaisanteries. La première frayeur ressentie en apercevant Barkhausen était déjà envolée. Hete était assise derrière dans le logement et parlait avec Barkhausen, elle allait tout arranger. Et le fait qu'elle arrange tout, ça prouvait bien qu'elle n'avait pas parlé sérieusement hier, quand elle l'avait menacé de le mettre dehors. Donc il était soulagé maintenant, et c'est pourquoi il se sentait de nouveau capable de faire de petites plaisanteries.

Derrière, Frau Häberle rompit le long silence. Elle dit d'un air décidé : « Bon, Herr Barkhausen, j'ai réfléchi à tout ça. Je veux bien conclure cette affaire avec vous, mais sous les conditions suivantes...

— Oui... ? Mais dites, allez-y ! » pressa Barkhausen avidement. Il voyait déjà sa récompense toute proche.

« Je vous donne deux mille marks, mais je ne vous les donne pas ici. Je vous les donne à Munich.

— À Munich ? » Il la regarda avec de grands yeux abrutis. « Mais je vais jamais à Munich ! Qu'est-ce que je pourrais bien aller faire à Munich ?

— Nous allons, continua-t-elle, ensemble au bureau de poste, et je vous fais un mandat postal de deux mille marks à votre nom : poste restante Munich. Et puis je vous amène à la gare, et vous partez avec le premier train pour Munich et vous allez là-bas chercher l'argent. À la gare de l'Anhalter, je vous donne encore deux cents marks pour le voyage en plus du billet de train...

— Nooon ! s'écria Barkhausen, outré. Je fais pas ça ! Je marche pas dans cette combine ! Après je pars à Munich et vous aurez retiré votre mandat à la poste !

— Je vous donnerai le reçu de versement au moment du départ, comme ça je ne pourrai pas le faire.

— Et Munich ? s'écria-t-il encore. Pourquoi donc Munich ? On est des honnêtes gens pourtant ! Pourquoi pas maintenant, là, tout de suite dans le magasin et on n'en parle plus ! Pour aller jusqu'à Munich et revenir, il me faudra au moins deux jours et une nuit, et entre-temps Enno se sera volatilisé, évidemment !

— Mais, Herr Barkhausen, c'est bien ce que nous avons décidé, c'est bien pour ça que je vous donne de l'argent ! La perruche ne doit pas rester dans sa cage. Je veux dire, Enno doit pouvoir se cacher, c'est bien pour ça que je vous paye les deux mille marks ! »

D'un air renfrogné, Barkhausen dit, n'ayant pas grand-chose à objecter à cela : « Et les cent marks de frais, je les veux aussi !

— Vous les aurez aussi. En liquide. À la gare de l'Anhalter. »

Mais cette confirmation ne put améliorer l'humeur de Barkhausen. Il resta grincheux. « Munich, jamais entendu une bêtise pareille ! Alors que tout aurait pu être si simple – et maintenant Munich ! Justement Munich ! Pourquoi vous dites pas tout de suite Londres – comme ça je pourrai y aller après la guerre ! Et tout foutu en l'air ! Tout allait si bien, c'était si simple, mais noon, faut que ce soit compliqué ! Et pourquoi ? Parce que z'avez pas confiance en vos semblables, parce que z'êtes quelqu'un de méfiant, Frau Häberle ! J'ai été si honnête avec vous...

— Et je suis honnête avec vous ! C'est comme ça que je conclus cette affaire, et pas autrement !

— Si c'est comme ça ! dit-il. Si c'est comme ça, je peux partir. » Il se leva, prit sa casquette. Mais il ne partit pas. « Munich, c'est hors de question pour moi...

— Ce sera un petit voyage intéressant pour vous, tenta de le convaincre Frau Häberle. Le trajet est joli, et à Munich il paraît qu'on mange et qu'on boit très bien. On y trouve une bière bien plus forte que celle qu'on boit chez nous, Herr Barkhausen !

— Boire, c'est pas trop mon truc », dit-il encore, mais il n'était plus si grincheux, plutôt pensif.

Frau Hete vit bien qu'il était en train de se creuser la tête pour trouver une solution afin de prendre son argent et tout de même livrer Enno. Elle examina encore sa proposition. Elle lui semblait bonne. Elle mettait Barkhausen pour deux jours au moins hors d'état de nuire, et si l'immeuble n'était vraiment pas sous surveillance (ce qu'elle pourrait bien assez vite vérifier), il serait toujours temps de mettre Enno en lieu sûr.

« Oui, bon », dit Barkhausen finalement, et il la regarda. « Vous ne changerez pas d'avis, Frau Häberle ?

— Non, dit Frau Hete. Ce sont mes conditions, et je ne m'en écarterai pas.

— Alors il faut bien que je le fasse, dit Barkhausen. Je peux quand même pas fiche au vent deux mille balles comme ça. »

Il avait dit cela plutôt pour lui-même, pour se justifier lui-même.

« Alors je vais partir à Munich. Et maintenant vous allez tout de suite avec moi à la poste.

— Tout de suite », dit Frau Häberle, plongée dans ses pensées. Maintenant, alors qu'il avait tout de même accepté, elle n'était toujours pas satisfaite. Elle était convaincue qu'il préparait une nouvelle entourloupe. Elle devait réussir à deviner quoi...

« Oui, nous partons tout de suite, dit-elle encore une fois. Ou plutôt : je veux d'abord me préparer un peu et fermer le magasin. »

Il dit rapidement : « Pourquoi que vous voulez fermer le magasin, Frau Häberle ? Enno est là pourtant !

— Enno vient avec nous, dit-elle.

— Pourquoi ça, encore ? Enno a rien à voir dans nos affaires !

— Parce que je veux qu'il en soit ainsi. Parce que, sinon, il se pourrait bien, aussi, ajouta-t-elle, qu'Enno se fasse précisément arrêter au moment où je vous verse l'argent. De telles méprises peuvent arriver, Herr Barkhausen.

— Mais qui voulez-vous donc qui l'arrête ?

— Eh bien, par exemple, l'espion qui est devant la porte...

— Y a pas d'espion devant la porte ! » Elle sourit. « Vous pouvez vous en assurer vous-même, Frau Häberle. Faites le tour, allez regarder tous les gens. J'ai pas d'espion devant la porte ! Chuis quelqu'un d'honnête... »

Elle s'obstina : « Je veux qu'Enno soit avec moi. C'est quand même plus sûr.

— Z'êtes plus bornée qu'un mulet ! s'écria-t-il furieusement. Bon alors d'accord, Enno n'a qu'à venir avec nous. Mais maintenant, magnez-vous un peu !

— Nous ne sommes pas non plus si pressés, dit-elle. Le train de Munich ne part que vers midi. Nous avons tout le temps. Et maintenant, excusez-moi pour un quart d'heure, j'aimerais me préparer un petit peu. » Elle le toisa, assis à la table, il maintenait son regard attentif vers la vitre qui permettait d'observer le magasin. « Et j'ai encore une chose à vous demander, Herr Barkhausen. Ne parlez pas à Enno maintenant, il a beaucoup à faire dans le magasin, et de toute façon...

— Qu'est-ce que vous voulez que je parle avec cet idiot ! dit Barkhausen agacé. Je parle pas à une truffe comme lui ! »

Mais il obéit et changea de position, si bien qu'il avait maintenant sous les yeux la porte de l'appartement et la fenêtre sur cour.

L'expulsion d'Enno

Deux heures plus tard, le plus dur était passé. Le train express pour Munich, emportant Barkhausen dans un compartiment de deuxième classe, avait quitté la gare de l'Anhalter ; bouffi d'un orgueil ridicule, fanfaronnant, Barkhausen occupait pour la première fois de sa vie un compartiment de deuxième classe. Oui, Frau Häberle, qui pouvait elle aussi être poseuse, avait encore acheté dans le train, à la demande du petit mouchard, un supplément de deuxième classe pour lui conserver sa bonne humeur, et peut-être aussi parce qu'elle était si contente d'être débarrassée de ce bonhomme pour deux jours au moins.

Puis, alors que les autres accompagnateurs se pressaient lentement derrière les barrières, elle dit doucement à Enno : « Attends un peu, Enno, asseyons-nous ici un instant dans la salle d'attente et réfléchissons à ce qu'il faut faire maintenant. »

Ils s'assirent de façon à avoir toujours la porte d'entrée dans leur champ de vision. La salle d'attente était moyennement occupée, personne d'autre n'entra derrière eux avant longtemps.

Frau Hete demanda : « As-tu fait attention à ce que je t'ai dit, Enno ? Crois-tu que nous avons été observés ? »

Et Enno Kluge de répondre, avec son inconscience coutumière, à peine le plus grand danger était-il écarté : « Allons donc ! Observés ? Crois-tu qu'un idiot comme ce Barkhausen soit capable d'envoyer quelqu'un sur nos talons ? Y a personne d'assez naïf pour faire une chose pareille ! Personne d'assez imbécile pour ça ! »

Elle était démangée par l'envie de lui dire qu'elle tenait Barkhausen, ce roublard, ce méfiant, pour infiniment plus intelligent que lui, petit homme lâche et inconscient assis à côté d'elle. Mais elle ne dit rien. Elle s'était promis, ce matin tôt, en se changeant, que c'en était fini des reproches. La seule chose qui lui restait à faire, c'était de mettre Enno Kluge en lieu sûr. Quand cette mission serait accomplie, elle ne voulait plus jamais le revoir.

Tourmenté depuis une heure par une seule et même pensée, il dit, plein d'envie : « Moi à ta place, j'aurais jamais donné deux mille cent marks à ce type. Et puis encore deux cent cinquante marks de frais de voyage. Et puis encore un billet de train et le supplément. Tu lui as filé en tout plus de deux mille cinq cents marks, à ce salaud ! Jamais j'aurais fait ça ! »

Elle demanda : « Et qu'est-ce que tu serais devenu si je ne l'avais pas fait ? »

— Si tu me les avais donnés à *moi* les deux mille cinq cents marks, t'aurais dû voir comment je t'aurais combiné l'affaire, *moi* ! Tu peux me croire, Barkhausen se serait bien contenté de cinq cents !

— La Gestapo lui a promis mille marks !

— Mille – laisse-moi rire ! Comme s'ils balançaient les billets de mille à tout va, à la Gestapo ! Et en plus, à un mouchard aussi minable que ce Barkhausen ! Ils lui donnent des ordres, c'est tout – et lui il faut qu'il s'exécute, pour cinq marks par jour ! Mille, deux mille cinq cents – ah ça, il t'a plumée dans les grandes largeurs, Hete ! »

Il rit d'un ton moqueur.

Son ingratitude la blessa. Mais elle n'avait pas envie de s'embarquer dans un long débat avec lui. Elle dit seulement d'un ton vif : « Je ne veux plus parler de ça ! Tu comprends, je ne veux plus ! » Elle le regarda droit dans les yeux, aussi longtemps qu'il fallut pour faire baisser ses yeux pâles. « Réfléchissons plutôt à ce que nous allons faire de toi maintenant.

— Ah, mais on a encore le temps, dit-il. Il va pas être revenu avant après-demain. On retourne au magasin, et d'ici après-demain on trouvera bien quelque chose.

— Je ne sais pas, à vrai dire je préférerais que tu ne reviennes plus au magasin, ou tout au plus pour chercher tes affaires. Je suis si inquiète – peut-être avons-nous été suivis ?

— Mais je te dis qu'on n'a pas été suivis ! Et je m'y connais plus que toi sur ce rayon ! Et Barkhausen peut pas se payer un espion, il a jamais d'argent !

— Mais la Gestapo peut lui en avoir mis un à disposition !

— Et l'espion de la Gestapo resterait les bras croisés en regardant Barkhausen monter dans le train de Munich et moi qui l'accompagne ! T'es tellement naïve, Hete ! »

Elle dut admettre qu'il n'avait pas tort. Mais son inquiétude demeurait. Elle demanda : « Et cette histoire de cigarettes, tu en dis quoi ? »

Il ne se souvenait plus. Elle dut d'abord lui rappeler que Barkhausen, à peine étaient-ils sortis de l'immeuble, cherchait partout des cigarettes, il fallait absolument qu'il en grille une. Il avait essayé de taxer Hete et Enno. Mais ils n'en avaient pas non plus, Enno avait tout fumé dans la nuit. Barkhausen toutefois s'était obstiné, il fallait qu'il en grille une, il ne le supporterait pas, il était habitué à en griller une le matin. Il avait rapidement « emprunté » vingt marks à Hete et appelé un grand garçon qui jouait dans la rue en s'égosillant.

« Dis donc, Edi(20), t'sais pas quéqu'un qui pourrait m'avoir des clopes ? Ma j'ai pas d'tickets de tabac.

— P'têt ben, oui. Z'avez des ronds ? »

Le garçon qui parlait avec Barkhausen était très blond avec les yeux bleus, il portait le costume des Jeunesses hitlériennes, un vrai rejeton dégourdi de Berlin.

« Bah, donnez-moi donc le bifton d'vingt, j'vas vous en chercher...

— Et oublier da rev'nir ! Nooon, j'viens d'avec. Un instant, Frau Häberle ! »

Et ils avaient ainsi disparu tous les deux dans un immeuble. Après un moment, Barkhausen était revenu tout seul et avait rendu à Frau Hete le billet de vingt marks sans même qu'elle ait besoin de le lui demander.

« Z'en avaient pas. Le morveux voulait seulement me rabioter le billet de vingt. Je lui en ai foutu une, il est encore étalé dans la cour ! »

Ils avaient continué leur chemin, à la poste, à l'agence de voyages.

« Bah et alors, qu'est-ce que tu trouves là d'bizarre, Hete ? Le Barkhausen est tout comme moi : quand il a envie de s'en griller une, il est bien capable d'arrêter un général dans la rue pour lui taxer une clope !

— Oui mais, après, il n'a plus du tout parlé de cigarettes, et pourtant il n'en avait pas trouvé ! Je trouve ça bizarre. Est-ce qu'il avait prévu son coup avec le garçon ?

— Qu'est-ce que tu veux qu'il ait prévu comme coup, Hete ? Il lui en a collé une, ça sera sûrement vrai.

— Mais est-ce que c'est peut-être lui, le garnement qui est chargé de nous surveiller ? »

Un instant, même Enno Kluge resta interdit. Mais il dit ensuite, avec son inconscience coutumière : « Ce que tu peux encore aller t'imaginer ! J'aimerais bien avoir tes soucis, moi, vraiment ! »

Elle se tut. Mais l'inquiétude demeurait présente, et elle insista pour qu'ils se rendent seulement dans le magasin, un court instant, pour prendre ses affaires. Ensuite, elle voulait aller l'installer chez une amie avec toutes les précautions possibles.

Ça ne lui allait pas du tout. Il sentait qu'elle voulait se débarrasser de lui. Et lui ne voulait pas partir. Chez elle, il se sentait en sécurité, et il y avait de bons repas, et pas plus de travail qu'il lui en fallait. Et de l'amour et de la chaleur et de la consolation. Et puis : c'était une si bonne brebis, le Barkhausen venait tout juste de la tondre de deux mille cinq cents marks, maintenant c'était son tour !

« Ton amie ! dit-il d'un air insatisfait. Qu'est-ce que c'est donc comme femme ? Je n'aime pas tellement aller chez des inconnus. »

Hete aurait pu lui dire que cette amie était une ancienne collaboratrice de son mari, que maintenant encore, en silence, elle continuait à agir, et que tous les gens qui étaient poursuivis pouvaient trouver refuge chez elle. Mais elle ne faisait plus confiance à Enno maintenant, elle avait déjà constaté un certain nombre de fois qu'il était lâche, il ne devait pas trop en savoir.

« Mon amie ? dit-elle donc. C'est une femme comme moi. À peu près mon âge. Peut-être quelques années de moins.

— Et qu'est-ce qu'elle fait ? De quoi vit-elle ? continua-t-il à demander.

— Je ne sais pas précisément, elle doit être secrétaire quelque part. Par ailleurs, elle n'est pas mariée.

— Si elle a à peu près ton âge, alors il va être grand temps », dit-il d'un air moqueur.

Elle tressaillit, mais ne répondit rien.

« Noon, Hete », dit-il et il teinta sa voix d'un peu de tendresse. « Qu'est-ce que tu veux que j'aie faire chez ton amie ? Nous deux tout seuls, c'est quand même ce qu'il y a de mieux. Laisse-moi rester chez toi – Barkhausen ne revient qu'après-demain –, au moins jusqu'à après-demain !

— Non, Enno ! dit-elle. J'aimerais maintenant que tu fasses ce que je te dis. Je vais aller toute seule à la maison et je fais tes valises. Entre-temps, tu peux m'attendre dans un café. Puis nous irons ensemble chez mon amie. »

Il eut encore beaucoup d'objections, mais finalement il se soumit. Il se soumit lorsqu'elle lui dit – non sans calcul : « Tu auras aussi besoin d'argent. Je te mettrai de l'argent dans ta valise, suffisamment pour que tu ne manques de rien dans les premiers temps. »

La perspective de trouver bientôt de l'argent dans sa valise (et c'était impossible qu'elle lui donne moins que ce qu'elle avait donné à Barkhausen !), cette perspective l'attira et le décida. S'il restait jusqu'à après-demain chez elle, il n'y aurait de l'argent qu'après-demain. Mais lui, il voulait tout de suite savoir combien elle allait lui donner.

Elle vit avec chagrin ce qui l'avait fait changer d'avis. Il veillait lui-même à détruire en elle les derniers restes d'estime et d'amour qu'elle avait encore pour lui. Mais elle s'en accommoda sans maugréer. Elle avait depuis longtemps appris, dans sa vie, qu'on devait payer pour tout, et la plupart du temps bien plus que cela ne valait. Le principal, c'était qu'il se plie à sa volonté.

Lorsque Frau Hete Häberle s'approcha de chez elle, elle revit le garçon blond aux yeux bleus de tout à l'heure, avec une horde d'autres enfants qui chahutaient dans la rue. Elle eut un sursaut de frayeur. Puis elle lui fit signe de s'approcher : « Qu'est-ce que tu fais encore ici ? demanda-t-elle. T'es vraiment obligé de chahuter ici ?

— Ma c'est qu'j'habite ici, moi ! dit-il. Où qu'c'est qu'vous voulez qua j'm'amuse sinon ? »

Elle scruta son visage, cherchant les traces d'un coup, mais elle ne vit rien. Visiblement le garnement ne l'avait pas reconnue, et pendant qu'il avait parlé avec Barkhausen il n'avait pas du tout fait attention à elle. Cela parlait contre l'idée qu'il les espionnait.

« Tu habites ici ? demanda-t-elle. Je ne t'ai encore jamais vu ici, dans la rue.

— Qua-ce que j'y peux pour vos mirettes ? » demanda-t-il, insolent. Il siffla de façon pénétrante le signal des macs, d'un doigt. Il cria en direction de l'immeuble, en haut : « M'man, montr' donc ta bobine au carreau ! Y a une femme qua veut pas croire que t'es bigleuse ! Mam, bigle un peu pour lui faire voir ! »

Frau Hete rentra dans son magasin en riant, maintenant tout à fait convaincue que, en ce qui concernait ce garçon, elle avait vu des fantômes.

Mais en faisant la valise elle redevint sérieuse. Elle fut assaillie de scrupules, elle se demandait si elle avait raison d'amener Enno chez son amie Anna Schönlein. Certes, Annette risquait chaque jour sa

vie pour tous les inconnus qu'elle hébergeait chez elle. Mais Frau Hete avait le sentiment de lui faire un véritable cadeau empoisonné en lui amenant Enno Kluge. Certes, Enno semblait vraiment être un criminel politique, et non de droit commun, même Barkhausen l'avait confirmé, mais...

Il était si inconscient, pas tant par légèreté que par la totale indifférence qu'il ressentait pour le destin de ses semblables. Il se fichait complètement de ce qui pouvait leur arriver. Il ne pensait jamais qu'à lui, et il serait bien capable de se rendre deux fois par jour chez Hete, sous le prétexte qu'il se languissait d'elle, et il attirerait ainsi tous les dangers sur la tête d'Annette. Elle, Hete, avait de l'autorité sur lui, mais pas Annette.

Avec un lourd soupir, Frau Häberle met trois cents marks dans une enveloppe qu'elle dépose sur le haut de la valise. Aujourd'hui elle a dépensé plus que ce qu'elle a mis de côté pendant ces deux dernières années. Mais elle va faire encore un autre sacrifice, elle va promettre à Enno cent marks pour chaque journée où il ne quittera pas l'appartement de son amie. Il est comme ça, malheureusement, et c'est bien pour ça qu'elle peut lui faire une proposition pareille. Il n'en sera pas offensé, tout au plus feindra-t-il d'abord d'être offensé. Mais cela le maintiendra au moins chez elle, il est tellement avide d'argent.

La valise à la main, Frau Hete quitte l'immeuble. Le garçon blond ne joue plus dans la rue, peut-être est-il retourné chez sa mère bigleuse. Elle se rend dans le café sur l'Alexanderplatz, où elle va retrouver Enno.

Emil Barkhausen et son fils Kuno-Dieter

Oui, Barkhausen s'était senti très bien dans ce train express distingué, dans ce luxueux compartiment de deuxième classe, plein d'officiers et de généraux, et de dames qui sentaient si merveilleusement bon. Cela ne le gênait pas le moins du monde de ne pas être élégant, de ne pas sentir bon, et cela ne le gênait pas non plus que ses compagnons de voyage lui jettent des regards pas vraiment sympathiques. Barkhausen était habitué à ce qu'on le regarde d'un air antipathique. De toute sa lamentable vie, il ne lui était quasiment jamais arrivé qu'un de ses semblables lui accorde un regard sympathique.

Barkhausen profita de son court bonheur à longues lampées, car court, il le fut. On n'était pas obligé de le faire durer jusqu'à Munich, ce bonheur, pas même jusqu'à Leipzig, comme il l'avait d'abord craint, mais seulement jusqu'à Lichterfelde, car ce train s'arrêtait aussi à Lichterfelde. Voilà quelle avait été l'erreur dans le calcul de Frau Hete : on n'était pas obligé, pour aller chercher de l'argent à Munich, de s'y rendre tout de suite. On pouvait le faire plus tard, quand on aurait réglé les affaires plus pressantes qu'on avait dans la ville de Berlin. Et l'affaire la plus pressante maintenant, c'était de livrer Enno à Escherich, et d'encaisser cinq cents marks. D'ailleurs, on n'aurait peut-être même pas besoin d'aller jusqu'à Munich, il suffirait d'écrire à la poste, lui demander d'envoyer l'argent ici à Berlin, pour versement. Quoi qu'il en soit, un voyage immédiat n'était pas à l'ordre du jour.

Donc Emil Barkhausen descendit – non sans un léger regret – à Lichterfelde. Il eut encore un vif débat avec le chef de gare qui ne voulait pas comprendre qu'on puisse déjà, entre la gare de l'Anhalter et Lichterfelde, changer d'avis et renoncer à un voyage à Munich. D'ailleurs, Barkhausen tout entier semblait hautement suspect à cet homme.

Mais Barkhausen resta inflexible : « Appelez donc la Gestapo, l'inspecteur Escherich, et vous verrez bien qui a raison, monsieur le chef de gare ! Mais c'est vous qui aurez cherché à vous mettre dans ce pétrin ! Parce que moi, chuis en service ! »

Finalement le béret rouge lui remboursa l'argent du voyage avec un haussement d'épaules, ça lui était égal. Tout était possible aujourd'hui, il était tout à fait possible que ce genre d'individu douteux coure les rues en service commandé pour la Gestapo. C'était encore pire !

Emil Barkhausen quant à lui se mit à la recherche de son fils.

Mais il ne le trouva pas devant l'animalerie de Frau Hete Häberle, bien que le magasin soit ouvert et que des clients entrent et sortent. Caché derrière une colonne d'affichage, Barkhausen, les yeux toujours rivés sur la porte du magasin, réfléchit à ce qui avait bien pu se passer. Est-ce que Kuno-Dieter avait abandonné son poste, par ennui, tout simplement ? Ou bien est-ce qu'Enno était parti – peut-être à nouveau pour le café Tête et Corde ? Ou bien le petit homme avait-il vraiment déménagé, et la femme s'activait désormais seule dans la boutique ?

Emil Barkhausen envisagea un instant de se présenter encore une fois, sans scrupule, devant la Häberle tout juste bernée pour lui demander des comptes, lorsqu'un gamin de peut-être neuf ans s'adressa à lui : « Dites-y voir ! Sarez pas l'père du Kuno ?

— C'est moi ! Qu'est-ce y a ?

— Un mark, donnez-moi z'un mark !

— Mais pourquoi donc que je te donnerais un mark !

— Pour qua j'vous dise c'qua ch'sais ! »

Barkhausen tenta d'attraper le garçon d'un mouvement rapide. « D'abord la came, ensuite l'argent ! » dit-il.

Mais le garçon fut plus leste que lui, il lui avait glissé entre les bras et il s'écria : « Bah, alors c'est non ! Gardez-y donc vot' mark ! » Et il rejoignit ses camarades de jeu qui chahutaient sur la chaussée, juste devant le magasin.

Barkhausen ne pouvait pas le suivre, il préférait finalement ne pas se faire voir. Il appela et siffla le garçon en le maudissant intérieurement, tout comme d'ailleurs il maudissait son propre sens de l'économie, ici si mal à propos. Mais le garçon ne se laissa pas si facilement enjôler et attirer ; ce n'est qu'un bon quart d'heure plus tard qu'il resurgit près de Barkhausen, il se plaça prudemment à une certaine distance de l'homme furieux, et il annonça d'un ton insolent : « Main'nant, c'est deux marks ! »

Barkhausen aurait voulu choper le garnement et lui tomber sur le poil, mais que pouvait-il bien faire ? Il était à sa merci car il ne pouvait pas le poursuivre. « Je vais te donner un mark, dit-il, sombre.

— Noon, deux marks !

— Bon, tu vas les avoir tes deux marks ! »

Barkhausen sortit un paquet de billets, en trouva un de deux, refourra les autres dans sa poche et tendit l'argent au garçon.

Celui-ci secoua la tête. « Bah, vous, j'vous connais ! dit-il. Si ja l'prends c't'argent, z'allez me mett' la main d'ssus. Noon, posez-le là, sul pavé ! »

Sombre, sans dire un mot, Barkhausen fit ce que le garçon lui avait dit. « Eh bien ? » dit-il ensuite, il se releva et fit un pas en arrière.

Le garçon se glissa lentement vers le billet, l'œil attentif toujours rivé sur l'homme. Lorsqu'il se pencha vers l'argent, Barkhausen put à peine résister à la tentation d'attraper cette petite charogne et de lui secouer les puces. Il aurait pu le choper, mais il ne céda pas, car peut-être bien qu'alors il n'aurait plus obtenu d'information du tout, et le garnement aurait hurlé à en rameuter toute la rue.

« Eh bien ? » demanda-t-il encore, et cette fois d'un ton menaçant.

Le garçon répondit : « J'pourrais moi zaussi êt'une charogne et vous d'mander encor' d'l'argent, et encore, et encore et encore. Mais moi chuis pas comme ça. Ch'ais ben qu'vouliez m'en coller une, mais moi chuis pas une charogne ! » Puis, après avoir dûment démontré sa supériorité morale sur Barkhausen, il dit en vitesse : « Attendez-y chez vous, le Kuno vous y f'ra signe ! » Et le garçon était parti.

Les deux bonnes heures pendant lesquelles Barkhausen dut attendre le signe de Kuno, dans son appartement en sous-sol, n'amoinèrent pas sa colère, non, elles l'accrurent encore. Les mioches braillaient, Otti était sans arrêt dans ses pattes, elle ne l'épargnait pas, lui lançait des piques sur ces salauds de fainéants qui restent assis toute la journée à ne rien faire, juste bons à enfumer l'appartement, et qui laissent tout le boulot à leur femme.

Il aurait pu tirer un billet de dix ou de cinquante marks de sa poche, et transformer aussitôt l'humeur orageuse d'Otti en ciel sans nuages, mais il ne voulait pas. Il ne voulait pas faire encore cadeau de ses marks, il venait tout juste d'en être délesté de deux pour une information idiote qu'il aurait pu deviner lui-même. Il était pris d'une colère contre Kuno-Dieter, lui envoyer une charogne pareille, il avait sûrement foiré quelque chose ! Kuno-Dieter, et ça Barkhausen y était déterminé, devait prendre la raclée à laquelle le petit s'était dérobé.

Puis on frappa à la porte, et au lieu du messenger de Kuno-Dieter, il trouva un homme en civil qui avait encore tout du Feldwebel.

« Vous êtes Barkhausen ?

— Oui, qu'y a-t-il ?

— Vous devez venir voir l'inspecteur Escherich. Préparez-vous, je vous emmène.

— Je peux pas maintenant, objecta Barkhausen, j'attends un messenger. Dites à l'inspecteur que j'ai attrapé notre poisson.

— Je dois vous emmener voir l'inspecteur, dit l'ancien Feldwebel, buté.

— Pas maintenant ! J'me laisserai pas foutre mon plan en l'air ! Pas par vous, les gars ! » Barkhausen était furieux mais il se retint. « Dites à l'inspecteur que j'ai chopé notre oiseau et que je passe le voir aujourd'hui même !

— Bon, faites pas tant d'histoires maintenant et venez avec moi ! répéta l'autre avec entêtement.

— Vous avez appris ça par cœur ou quoi, vous savez rien me chanter d'autre que "venez avec moi" ! Mais t'arrives pas à piger, j'te dis que j'attends ici qu'on me fasse un signe, que j'dois rester ici sinon le gibier va faire la planche ? C'est vraiment trop fort pour toi ? » Il regarda son vis-à-vis, le souffle court. Puis il ajouta d'un air grognon : « C'est pour l'inspecteur, le gibier que je dois attraper, vous comprenez ? »

L'ancien Feldwebel dit, impassible : « Je sais rien de tout ça. L'inspecteur m'a dit : Fritsche, va chercher Barkhausen. Allez, venez, bon sang !

— Noon ! dit Barkhausen. T'es vraiment trop bête. Je reste ici – ou bien tu veux m'arrêter peut-être ? » Il voyait bien à la tête de l'autre qu'il n'était pas en mesure de le faire. « Alors dégage ! » s'écria-t-il, et il lui claqua la porte au nez.

Trois minutes plus tard, il vit le vieux Feldwebel traverser la cour pour décamper, ah ça, il avait changé d'avis, y avait plus de « venez avec moi » qui tiennent !

Et dès que l'homme eut disparu de l'autre côté de la porte cochère, Barkhausen eut peur des conséquences que pourrait avoir son comportement insolent envers le messager de l'inspecteur tout-puissant. S'il était allé si loin, c'était seulement à cause de sa fureur contre Kuno-Dieter. Quelle impertinence, aussi, de faire attendre son père des heures et des heures, peut-être même jusqu'à la nuit. Y avait des garnements partout, à tous les coins de rue y avait quelqu'un qu'on pouvait envoyer porter un message ! Ah mais ça, il lui montrerait au Kuno ce qu'il pensait de sa façon de faire, fallait pas qu'il se permette de jouer au malin comme ça, impunément !

Barkhausen se mit à rêver avec plaisir et volupté à la façon dont il voulait tabasser le garçon. Il se voyait en train de battre ce corps juvénile, et un sourire apparut sur son visage, mais ce n'était pas le sourire d'une colère qui s'apaise... Il l'entendait crier, et il lui mettait la main sur sa bouche hurlante, tandis que de l'autre il continuait à le frapper, le frapper jusqu'à ce que le garçon tout entier tremble et que sa bouche ne fasse plus que geindre...

Barkhausen ne se lassait pas d'évoquer ces images, encore et encore. Il s'étendit sur son sofa en gémissant de délice.

Et le garçon envoyé par Kuno-Dieter, le messager enfin arrivé, le déranga presque en toquant à la porte. « Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il sèchement.

— Je dois vous amener voir Kuno. »

Cette fois c'était un grand gaillard de quatorze ou quinze ans, qui portait la chemise des Jeunesses hitlériennes.

« Mais d'abord donnez-moi cinq marks.

— Cinq marks ! » gronda Barkhausen, mais il n'osa pas s'opposer franchement à ce grand gars en chemise brune. « Cinq marks ! Ah ben vous, les gars, on peut dire que vous savez comment jeter mon argent par les fenêtres ! » Il chercha parmi ses billets.

Le grand garçon des Jeunesses hitlériennes regarda captivé le paquet de billets dans la main de l'autre. « J'ai dû payer les transports pour venir jusqu'ici, dit-il. Et puis, qu'est-ce que vous croyez, tout ce que j'ai perdu comme temps à venir jusqu'ici depuis l'Ouest(21) ?

— Et ton temps il coûte cher, c'est ça ? » Barkhausen n'avait toujours pas trouvé le bon billet. « Et l'Ouest, tu dis ça, mais c'est sûrement pas vrai ! Qu'est-ce que c'est donc pour toi que l'Ouest ? Ça serait pas plutôt Stadtmitte, non, ça pourrait encore coller !

— Bah, si elle est pas à l'Ouest, l'Ansbacher... »

Le garçon comprit trop tard qu'il s'était trahi. Barkhausen avait déjà remis ses billets dans sa poche. « Merci ! dit-il avec un rictus moqueur. Tu n'as pas besoin de continuer à gaspiller ton temps précieux. Je trouverai bien tout seul. Le mieux c'est que j'aille en métro jusqu'à la Viktoria-Luise-Platz, non ?

— Vous me ferez pas ça, pas à moi ! Vous allez pas m'faire une chose pareille, pas à moi ! » dit le garnement des Jeunesses hitlériennes en s'avançant près du bonhomme, poings fermés. Ses yeux sombres brillaient de rage. « J'ai dû payer les transports, j'ai...

— T'as perdu ton temps précieux, je sais, merci ! rit Barkhausen. Fiche le camp, mon garçon, la bêtise a toujours coûté cher ! » Soudain la colère le submergea de nouveau. « Qu'est-ce que tu fiches encore chez moi ? Tu veux me casser la figure dans mon appartement peut-être ? Je te conseille de sortir d'ici tout de suite, ou bien je vais te faire crier, je vais te faire chanter ! »

Il poussa brusquement le garçon furieux, le jeta hors de la pièce et lui claqua la porte au nez. Et pendant tout le trajet jusqu'à la sortie du métro Viktoria-Luise-Platz, il lança des remarques soit moqueuses, soit furieuses au garnement qui ne le quittait pas d'une semelle mais qui – bien qu'il soit vert de rage – ne réagissait plus d'un seul mot à toutes ses railleries.

Une fois arrivé Viktoria-Luise-Platz, dès qu'ils furent sortis de la bouche de métro, le garçon se mit à trotter et il prit une bonne longueur d'avance. Barkhausen se décida à lui emboîter le pas aussi vite que possible : il ne voulait pas laisser trop longtemps les garnements parler tous les deux tout seuls. Il n'était pas tout à fait sûr du parti que prendrait Kuno-Dieter, s'il serait du côté de son père ou bien du côté de ce chien.

Ils étaient en effet tous les deux devant un immeuble de l'Ansbacherstrasse. Le garçon des Jeunesses hitlériennes parlait avec conviction et empressement à Kuno-Dieter, qui l'écoutait la tête baissée. Lorsque Barkhausen s'approcha, le messenger s'éloigna d'une dizaine de pas et les laissa tout seuls pour parler.

« Mais qu'est-ce que tu t'imagines, Kuno-Dieter ? commença Barkhausen d'un ton furieux. À me coller sans arrêt des gars comme ça sur le dos, des gars sans gêne, qu'exigent d'abord de l'argent ?

— Sans argent, tu trouves personne pour t'rend' service, p'pa, répondit Kuno-Dieter d'un ton placide. Tu l'sais ben toi-même. Et moi aussi j'veuille savoir c'qua j'va y gagner à c't'affaire, alors qu'j'a payé pou transport...

— Toujours la même rengaine, ah mais ça, vous avez rien d'autre comme argument, hein ! Noon, Kuno-Dieter, d'abord tu vas dire à ton père bien comme il faut c'qu'y s'passe ici dans l'Ansbacher, et pis après tu verras bien ce que ton p'pa t'a réservé. Ton p'pa l'est pas comme ça, hein, toujours à le presser, le presser, il supporte pas ça, ton p'pa !

— Noon, p'pa, dit encore Kuno-Dieter. J'a ben peur qua t'oublies juste à m'payer – avec d'l'argent ben sûr. Parce que des beignes, chsais ben qu't'en as en reste pour moi. T'as déjà eu un paquet d'argent dans ct'histoire et tu vas en ramasser encore drôl'ment, chpense bien. Chuis déjà resté toute la journée à bosser pour toi, sans becqueter, j'veux moi aussi voir la couleur d'l'argent. J'me suis dit que cinquante marks...

— Cinquante marks ! » Barkhausen s'étouffa presque en entendant cette revendication qui dépassait les bornes. « J'm'en va te dire c'que j'vas t'donner. J'vas t'donner cinq marks, tout juste les cinq marks que cette pantoufle-là voulait avoir, et encore, je t'assure que tu vas êt' content ! Chuis pas comme ça, mais...

— Noon, p'pa », dit Kuno-Dieter, et il regarda Barkhausen de ses yeux bleus, l'air buté. « Tu te fais des lingots d'or dans cette affaire, j'vas pas te faire tout l'boulot et te laisser t'en tirer en me refilant cinq marks, chuis pas si naïf, ou si c'est ça j'te dis rien !

— Qu'esse tu veux me dire de plus ! ricana Barkhausen. Que le p'tit est dans c'te boutique, j'le sais bien main'nant. Et pis l'reste ja l'trouv'ra ben tout seul. Noon, main'nant tu rent' à la maison et tu

d'mandes à ta mère qu'elle t'file à bouffer ! Ton p'pa l'est pas si bête non plus ! Les deux fiers-à-bras qu'voilà !

— Si c'est ça j'm'en va là-haut, dit Kuno-Dieter d'un ton décidé, et j'préviens le p'tit qu'tu l'suis. Si c'est ça j'vends la mèche, p'pa !

— Espèce de morveux ! » cria Barkhausen, et il frappa en direction de son fils.

Mais il courait déjà, il s'engouffra dans la porte latérale de l'immeuble. Barkhausen le suivit dans la cour, et il le rattrapa sur la première marche du bâtiment de derrière. Il le balança sur le sol et commença à rosser le garçon étendu à terre qui se débattait avec ses pieds. C'était presque comme ce qu'il s'était imaginé un peu plus tôt sur le sofa, hormis que Kuno-Dieter ne criait pas, mais qu'il se défendait avec une rage acharnée. La fureur de Barkhausen en redoubla. De toute sa supériorité, il frappa le garçon au visage et lui bourra le ventre de coups de pied. « Charogne, j'vas t'montrer, moi, oui ! » ahana-t-il, et ses yeux étaient embrumés de rouge.

Soudain, il sentit que quelque chose l'attrapait par-derrière, quelqu'un retenait son bras prisonnier. Quelque chose saisissait une jambe, puis l'autre. Il jeta un rapide coup d'œil autour de lui : c'était le garçon des Jeunesses hitlériennes, c'était toute une bande de garnements, de demi-portions, quatre ou cinq gars qui s'étaient jetés sur lui. Il fallait qu'il renonce à Kuno-Dieter, il fallait qu'il se défende contre ces garnements qu'il aurait, pris un à un, écrabouillés d'un revers de la main, mais qui à eux tous pouvaient devenir extrêmement dangereux pour lui.

« Bande de lâches, foutus lâches ! » cria-t-il, et il essaya de se débarrasser du garçon accroché à son dos en le cognant contre le mur. Mais ils lui fauchèrent les jambes. Ils le firent tomber.

« Kuno, haleta-t-il. Aide ton père ! Cette bande de lâches... »

Mais Kuno n'aida pas son père. Il s'était relevé avec peine, et ce fut lui qui assena le premier coup au visage de Barkhausen.

Un grognement, un râle, presque un profond soupir expira de la poitrine de l'homme. Puis il roula sur le sol, les garnements accrochés à lui, en s'efforçant toujours de les coincer et de les écraser, contre les marches, contre le mur, pour se remettre debout.

Maintenant on n'entendait plus que les gémissements essoufflés des lutteurs, le bruit des coups, les pieds qui raclaient le sol... Sans un mot, avec un acharnement sauvage, ils se battaient.

Une vieille dame qui descendait l'escalier s'arrêta, horrifiée, quand elle vit cette bagarre sauvage à ses pieds. Elle s'accrocha à la rambarde, elle s'écria d'un ton désespéré : « Mais ! Mais non... ! Dans notre bon immeuble ! »

Sa cape violette ondoya. Puis la femme se décida et poussa un cri de frayeur sauvage.

Les garçons s'arrachèrent de Barkhausen et disparurent. L'homme se rassit et regarda la vieille dame sauvagement.

« Foutus mioches ! haleta-t-il. Qui veulent passer un vieux à tabac, et mon garçon avec eux encore ! »

En entendant le cri de la vieille dame, des portes s'étaient ouvertes, et quelques voisins s'approchèrent craintivement, parlèrent à voix basse en regardant l'homme assis par terre.

« Ils se sont bagarrés ! couina la vieille couleur violette. Ils se sont bagarrés, dans notre bon immeuble ! »

Barkhausen reprit ses esprits. Si Enno Kluge habitait ici, alors il était grand temps de disparaître. Il pouvait surgir à tout instant pour regarder, poussé par la curiosité, ce que signifiait cette agitation.

« J'ai juste foutu une petite trempe à mon garçon », expliqua-t-il en ricanant aux locataires qui le regardaient en silence. « Y a rien à dire. Tout va bien. Tout baigne dans l'huile. »

Il se leva et traversa la cour, passa dans le « jardin » et retourna dans la rue en lissant ses vêtements et en renouant sa cravate. Il n'y avait bien sûr plus aucune trace des garnements. Mais attends voir, dès ce soir Kuno-Dieter verrait bien de quel bois il se chauffe ! Se battre contre son père, le frapper en premier

au visage ! Toutes les Otti du monde ne pourraient rien pour le protéger ! Noon, et d'ailleurs elle pourrait bien prendre une trempe elle aussi pour lui avoir ramené ce coucou dans son nid !

Pendant que Barkhausen surveille l'immeuble, sa colère contre Kuno-Dieter s'accroît plus encore. Mais il perd presque la raison quand il découvre que les garnements, pendant la bagarre, lui ont volé tout son paquet de billets. Il ne lui reste que quelques marks dans la poche de sa veste. Quel peuple de salauds, quelle maudite race, l'enfler comme ça. Il se jetterait bien à leurs trouses pour les retrouver et en faire du goulasch, récupérer son argent !

Et d'ailleurs il se jette à leurs trouses.

Mais il se raisonne : il ne peut pas partir, voyons ! Il faut qu'il reste ici, sinon les cinq cents marks vont aussi lui filer entre les doigts ! C'est évident : jamais il ne pourra reprendre son argent à ces garnements, alors autant s'arranger pour sauver au moins les cinq cents marks !

Ravagé par une colère corrosive, il va dans un petit café et téléphone à l'inspecteur Escherich. Oh, comme il est morose ! Toute cette peine qu'il s'est donnée – et tout est toujours contre lui ! D'autres réussissent tout ce qu'ils touchent, une petite teigne comme cet Enno récupère une femme avec beaucoup d'argent et une belle boutique, un moins que rien comme lui mise sur un seul cheval et le voilà déjà qui gagne – mais lui ! Il peut faire ce qu'il veut : il foire tout. Toute cette peine qu'il s'est donnée avec cette Häberle, il était content d'avoir un peu d'argent dans la poche – et voilà qu'il s'est déjà envolé ! Le bracelet de la Rosenthal, à l'époque – envolé ! Le beau cambriolage, toute une opération de linge – envolé ! Quoi qu'il touche, il foire tout, tout va de travers avec lui.

Je suis un foireux, voilà ce que je suis ! se dit-il, plein d'amertume. Bah, pourvu que l'inspecteur vienne avec les cinq cents balles ! Et Kuno, je vais le tabasser à mort ! Je vais le cuisiner, je vais le priver de repas jusqu'à ce qu'il crève ! Ça, j'l'oublierai jamais !

Barkhausen a dit à l'inspecteur au téléphone d'apporter l'argent tout de suite.

« Je vais voir ça ! » a répondu l'inspecteur.

Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Il veut aussi m'enfler, celui-là... ? C'est quand même pas permis !

Non, dans toute cette affaire, y a qu'une chose qui l'intéresse, c'est l'argent. Dès qu'il aura l'argent, il se casse, et peu importe ce qu'il arrivera à Enno ! Ça ne l'intéresse plus ! Et peut-être qu'il va vraiment partir à Munich. Il en a tellement ras-le-bol de tout ça, ici ! Il n'en peut plus. Kuno qui lui casse la figure et qui lui tire son fric – c'est quand même pas permis, son fils, à lui !

Non, la Häberle a raison : il va partir à Munich. Enfin, si Escherich apporte l'argent, sinon il ne pourra pas s'acheter de billet. Mais un inspecteur qui ne tient pas sa parole, ça n'est quand même pas possible ! Si ?

Visite chez Frau Anna Schönlein

L'appel téléphonique de Barkhausen disant qu'il avait retrouvé Enno Kluge dans l'Ouest berlinois avait plongé l'inspecteur Escherich dans un drôle d'embarras. Il avait répondu sans réfléchir : « Oui, j'arrive. J'arrive tout de suite ! » Il était déjà prêt à partir quand il fut pris à nouveau de doutes.

Oui, maintenant il l'avait, celui qu'il avait souhaité si ardemment retrouver, celui qu'il pourchassait depuis des jours. Il l'avait sous la main, il lui suffisait de tendre le bras et il tiendrait son gars. Pendant toute cette intensive et impatiente recherche, il avait toujours pensé au seul moment où il le prendrait ; il avait violemment évité de penser aux dispositions qu'il devrait prendre ensuite, une fois Enno dans ses filets.

Mais maintenant, on y était. Maintenant la question se posait : que devait-il faire, au juste, avec Enno ? Il le savait pourtant, il le savait de nouveau très clairement : Enno Kluge n'était pas l'auteur des cartes, il en avait la certitude. Pendant qu'il le cherchait, il avait encore pu se voiler la face, il avait même reparlé de l'affaire avec l'adjoint Schröder qui disait que Kluge avait certainement autre chose à cacher.

Oui justement, autre chose, mais pas ça, ce n'était pas lui qui avait écrit les cartes ! Jamais de la vie ! S'il l'arrêtait, s'il l'amenait ici Prinz-Albrecht-Strasse, rien ne pourrait empêcher l'Obergruppenführer d'interroger lui-même Kluge, et alors tout éclaterait au grand jour, c'était évident, et en l'occurrence rien du tout sur les cartes, par contre beaucoup de choses concernant un procès-verbal obtenu par la ruse ! Non, c'était impossible d'amener Kluge ici !

Mais il était tout aussi impossible de laisser Kluge dehors, même étroitement surveillé, jamais Prall ne l'accepterait. Il ne pourrait d'ailleurs pas le balader encore très longtemps, même si Escherich lui taisait pour l'instant qu'il avait retrouvé Kluge. Il avait déjà plusieurs fois très sérieusement évoqué de mettre toute l'affaire oiseau de malheur entre d'autres mains, des mains plus habiles ! Et l'inspecteur ne pouvait pas se ridiculiser ainsi – par ailleurs, il tenait à cette affaire, elle était importante pour lui.

Escherich est assis à son bureau et il regarde devant lui, l'œil fixe, il mordille sa moustache adorée, couleur de sable. Foutu cul-de-sac, se dit-il. Foutu cul-de-sac dans lequel je me suis fourré moi-même ! Quoi que je fasse, ça ne va pas, et si je ne fais rien, pour le coup ça n'ira vraiment pas ! Satané cul-de-sac !

Il est assis et il rumine. Le temps passe, et l'inspecteur est encore assis en train de ruminer. Et Barkhausen – au diable Barkhausen ! Qu'il reste là et qu'il surveille l'immeuble ! Il n'a que ça à faire ! Et si entre-temps Enno lui file entre les doigts, il lui arrachera les entrailles morceau après morceau ! Cinq cents marks, et apportez-les tout de suite ! Il l'emmerde avec ses cinq cents marks ! Enno tout entier, cent fois Enno ne valent pas cinq cents marks ! Il va lui en foutre une dans la gueule à Barkhausen, quel bâtard, quel débile ! Qu'est-ce qu'il en a à foutre de Kluge, il a besoin de celui qui écrit les cartes !

Puis, alors qu'il est encore à son bureau, silencieux, en train de ruminer, l'inspecteur Escherich change peut-être d'avis sur le cas Barkhausen. Quoi qu'il en soit, il se lève et va à la caisse. Il s'y fait verser cinq cents marks (« sera décompté plus tard ») et retourne dans son bureau. Il voulait partir en voiture officielle Ansbacherstrasse, et aussi prendre deux de ses gens avec lui – mais il décommande tout ça maintenant, il n'a besoin ni de la voiture ni de ses gens.

Peut-être qu'Escherich n'a pas seulement changé d'avis au sujet de Barkhausen, peut-être a-t-il aussi trouvé une solution concernant Kluge. Quoi qu'il en soit, il sort son flingue, son revolver de service de sa poche et il met à la place un petit pistolet récemment saisi. Il l'a déjà essayé, ce petit machin tient incroyablement bien dans la main, et ça tire comme il faut.

Bien, alors allons-y. Sur le seuil de son bureau, l'inspecteur s'arrête, il se retourne encore une fois. Quelque chose d'étrange se passe : il fait, sans le vouloir, un geste de salut, il fait ses adieux à cette pièce. Porte-toi bien... C'est un sentiment sombre, une intuition dont il a presque honte, comme si l'inspecteur Escherich n'allait pas revoir cette pièce de la même façon qu'il la quitte maintenant. Jusqu'ici, il était un fonctionnaire qui pourchassait des hommes comme d'autres vendent des timbres, avec ordre, assiduité, d'après le règlement.

S'il revient dans ce bureau, aujourd'hui ou bien seulement demain matin, il ne sera peut-être plus le même fonctionnaire. Il aura quelque chose à se reprocher, quelque chose qu'il ne pourra pas oublier. Quelque chose que lui seul saura, mais c'est d'autant plus grave : il le saura, et jamais il ne pourra s'épancher.

Escherich salue donc son bureau et s'en va, et il a un peu honte de ces adieux. Nous verrons bien, se dit-il pour se reconforter. Tout peut encore arriver autrement. D'abord, il faut que je parle à Kluge...

Lui aussi prend le métro, et c'est déjà le soir lorsqu'il arrive dans l'Ansbacherstrasse.

« Ah ça, vous savez joliment faire attendre les gens, vous, hein ! grogne Barkhausen, furieux, en le voyant. Toute la journée, et j'ai rien mangé ! Est-ce que vous avez apporté mon argent, monsieur l'inspecteur ?

— Ta gueule », grogne l'inspecteur, ce que Barkhausen, très justement, interprète comme une réponse positive. Son cœur se remet à battre plus doucement : il y a de l'argent en vue !

« Où habite-t-il, Kluge ? lui demande l'inspecteur.

— Mais j'en sais rien, moi ! dit Barkhausen vexé, pour contrer d'éventuels reproches. Je peux quand même pas aller dans l'immeuble et demander après lui alors qu'il me connaît d'avant ! Nooon, mais par contre il loge sûrement côté cour, vous le trouverez bien vous-même, monsieur l'inspecteur. J'ai fait mon travail, maintenant moi j'aimerais mon argent. »

Escherich s'en fiche, il questionne Barkhausen, il veut savoir pourquoi Enno habite maintenant dans l'Ouest, et comment il a retrouvé sa trace.

Barkhausen doit tout raconter dans le détail, l'inspecteur prend des notes au sujet de Frau Hete Häberle, de l'animalerie, de la scène des genoux, l'autre soir : cette fois, l'inspecteur note tout. Naturellement, le récit que fait Barkhausen n'est pas complet, mais on ne peut pas en exiger autant. Personne ne peut exiger d'un homme qu'il avoue sa propre débâcle. Car si Barkhausen raconte comment il est parvenu à l'argent de la Häberle, il devra aussi raconter comment il l'a perdu. Et il devra alors également parler des deux mille balles qui roulent maintenant pour lui vers Munich. Nooon, ça personne ne peut l'exiger de lui !

Si Escherich avait été un tout petit peu plus en forme, il se serait aperçu qu'il y avait quelques incohérences dans le récit de son indic. Mais Escherich est, intérieurement, préoccupé par bien d'autres choses, il renverrait volontiers ce Barkhausen sur-le-champ. Mais il a encore besoin de lui pour un temps, et donc il lui dit : « Attendez-moi ici ! » et il retourne vers l'immeuble.

Toutefois, il ne se rend pas tout de suite dans la cour, non, il va à la loge du concierge, dans le bâtiment sur rue, et il y recueille des informations. Ce n'est qu'ensuite qu'il pénètre, accompagné du concierge, dans l'immeuble sur cour, et qu'il commence à monter lentement les marches jusqu'au quatrième étage.

Le concierge n'a pas pu lui confirmer qu'Enno Kluge se trouvait bien dans cet immeuble, certes. Le concierge est seulement là pour ces messieurs-dames du bâtiment de devant, pas pour les gens du bâtiment de derrière. Mais naturellement il les connaît tous, ceux qui habitent là, ne serait-ce que parce

qu'il doit leur distribuer les cartes de rationnement. Il y en a certains qu'il connaît bien, il y en a d'autres qu'il connaît moins. Par exemple, il y a cette Fräulein Anna Schönlein, au quatrième étage, on peut d'emblée présumer qu'elle serait tout à fait capable d'accueillir ce genre d'hommes. Celle-là, de toute façon, elle commence à lui courir, au concierge, il y a toujours toute une racaille qui couche chez elle, et le secrétaire de la poste, au troisième étage, juste en dessous, prétend dur comme fer qu'elle écoute des radios étrangères la nuit. Cela dit, le secrétaire ne pouvait pas encore en jurer, il voulait encore écouter bien attentivement. Oui, le concierge avait déjà voulu parler avec l'îlotier à cause de cette Schönlein, mais il pouvait aussi en parler maintenant avec l'inspecteur. Qu'il commence par aller voir chez la Schönlein, et seulement s'il s'avérait que l'homme n'était vraiment pas là, alors on pourrait demander aux autres étages. Mais dans l'ensemble, il n'y avait que des gens convenables, aussi dans le bâtiment sur cour.

« C'est ici ! murmura le concierge.

— Restez ici, qu'on puisse vous voir par le judas », murmura l'inspecteur en retour.

« Dites n'importe quoi, que vous venez pour la collecte de la NSV(22) ou pour le Winterhilfswerk.

— C'est d'accord ! » dit le concierge, et il sonne.

Pendant un instant, il ne se passe rien, le concierge sonne une deuxième, puis une troisième fois. Mais dans l'appartement tout est silencieux.

« Personne à la maison ? chuchote l'inspecteur.

— Mais j'en sais rien ! dit le concierge. Je n'ai pas vu la Schönlein dehors aujourd'hui. »

Et il sonne une quatrième fois.

La porte s'ouvre tout d'un coup, aucun des deux n'a entendu un seul bruit provenant de l'appartement. Une femme longue et sèche se tient devant eux. Elle porte un pantalon de survêtement, déformé et décoloré, et un pull-over jaune canari avec des boutons rouges. Elle a un visage maigre aux traits tranchants, des taches rouges sur le visage, des taches rouges comme celles qu'ont souvent les tuberculeux. Ses yeux brillent aussi, comme pris par la fièvre.

« Qu'y a-t-il ? » demande-t-elle brièvement, et elle ne montre aucune frayeur quand l'inspecteur se place si près de la porte qu'elle ne peut plus la fermer.

« J'aimerais bien échanger quelques mots avec vous, Fräulein Schönlein. Je suis l'inspecteur Escherich, de la police secrète d'État. »

Là encore, aucun signe de frayeur ; la femme continue seulement à le regarder de ses yeux brillants. Puis elle dit rapidement : « Venez ! », et elle le précède dans son appartement.

« Vous restez ici près de la porte, chuchote l'inspecteur au concierge. Et si quelqu'un cherche à entrer ou sortir, vous m'appellez ! »

L'inspecteur entre dans une pièce poussiéreuse et négligée. D'antiques meubles en peluche, avec des colonnades et des pompons du temps de nos grands-pères. Des rideaux en velours. Un chevalet, avec l'image d'un homme barbu, un agrandissement photographique colorisé. En suspension dans l'air, de la fumée de cigarette, il y a quelques mégots dans le cendrier.

« Qu'y a-t-il ? » demande Anna Schönlein de nouveau.

Elle est restée debout près de la table, elle n'a pas proposé à l'inspecteur de s'asseoir.

Pourtant l'inspecteur s'assied, il tire un paquet de cigarettes de sa poche et il montre la photo : « Qui est-ce ? demande-t-il.

— Mon père », dit la femme. Et elle demande à nouveau : « Qu'y a-t-il ?

— Je voulais vous demander plusieurs choses, Fräulein Schönlein », dit l'inspecteur, et il lui tend des cigarettes. « Mais asseyez-vous donc, et prenez une cigarette ! »

La femme dit rapidement : « Je ne fume jamais !

— Un, deux, trois, quatre », Escherich compte les mégots dans le cendrier. « Et de la fumée de cigarette dans la pièce. Vous avez de la visite, Fräulein Schönlein ? »

Elle le regarde sans frayeur et sans peur. « Je ne reconnais jamais que je fume, dit-elle alors, parce que le médecin m'a interdit de fumer à cause de mes poumons.

— Il n'y a donc personne chez vous ?

— Il n'y a donc personne chez moi.

— Je vais faire un petit tour dans votre appartement », explique l'inspecteur, et il se lève. « Non, s'il vous plaît, ne vous dérangez pas. Je trouverai bien le chemin tout seul. »

Il parcourut rapidement les deux autres pièces, surchargées de sofas, de bahuts, de fauteuils et de colonnes. Il s'arrêta à un seul endroit et écouta attentivement, le visage tourné vers une armoire, et il sourit. Puis il retourna auprès de Fräulein Schönlein. Elle se tenait encore debout comme il l'avait laissée, près de la table.

« On est venu me signaler, dit-il en se rasant, que vous recevez beaucoup de visites, des gens qui restent le plus souvent pour quelques nuits, mais qui ne sont jamais déclarés. Vous connaissez la réglementation en matière de déclaration pour les gens qui logent chez vous ?

— Il ne s'agit la plupart du temps que de neveux et de nièces qui ne restent jamais beaucoup plus que deux nuits chez moi. Je crois que l'obligation de déclaration commence à partir de la quatrième nuit.

— Vous devez avoir une très grande famille, Fräulein Schönlein, dit l'inspecteur pensivement. Presque toutes les nuits, il y a une, deux, parfois même trois personnes qui campent chez vous.

— C'est très exagéré. Par ailleurs, j'ai effectivement une très grande famille. Six frères et sœurs, tous mariés avec beaucoup d'enfants.

— Et beaucoup de vieux et dignes messieurs-dames parmi vos neveux et nièces !

— Mes parents me rendent également visite à l'occasion.

— Une très grande famille qui aime voyager... Par ailleurs, je voulais encore vous demander où se trouve votre poste de radio, Fräulein Schönlein ? Je n'en ai pas vu. »

Elle pressa les lèvres. « Je ne possède pas de radio.

— Bien sûr ! dit l'inspecteur. Bien sûr. Tout comme vous ne reconnaissez jamais que vous fumez. Mais la musique de la radio n'est pas nocive pour vos poumons.

— Mais pour les opinions politiques, par contre, répondit-elle en se moquant un peu. Non, je ne possède pas de poste de radio. Si on a entendu de la musique dans mon appartement, alors il doit sûrement s'agir de mon phono-valise qui se trouve sur l'étagère, dans votre dos.

— Et qui parle en langues étrangères ? compléta l'inspecteur.

— J'ai beaucoup de disques étrangers, de la musique dansante. Je ne considère pas que ce soit un crime, à vrai dire, même maintenant pendant la guerre, de les passer à mes visiteurs.

— Vos neveux et nièces ? Non, ce ne serait vraiment pas un crime. »

Il se leva, les mains dans les poches. Soudain il abandonna son ton moqueur, il dit sans ménagement : « Que pensez-vous qu'il arriverait si je vous bouclais maintenant, Fräulein Schönlein, et si je plaçais un agent ici dans votre logement ? Comme ça il pourrait recevoir vos visiteurs, et regarder de près leurs papiers, à vos neveux et à vos nièces. Peut-être même que l'un de vos visiteurs apportera avec lui un poste de radio ! Qu'en pensez-vous ?

— Je pense, dit Fräulein Schönlein, intrépide, que vous aviez dès le début l'intention de m'arrêter. Alors ce que je peux vous dire n'a aucune importance. Allons-y ! Mais vous me laisserez tout de même enfiler une robe à la place de ce survêtement ?

— Un instant, Fräulein Schönlein ! » s'écria l'inspecteur pour la retenir.

Elle s'arrêta et se retourna vers l'homme, la main sur la poignée.

« Un instant ! Il est tout à fait normal que vous libériez le monsieur qui se trouve dans votre armoire avant que nous nous en allions. Déjà tout à l'heure, quand j'ai traversé votre chambre à coucher, il semblait vraiment manquer d'air. Et puis avec tout l'antimite qu'il doit y avoir dans l'armoire... »

Les taches rouges avaient disparu de son visage, elle le regardait fixement, blanche comme un linge.

Il secoua la tête. « Les enfants ! Les enfants ! dit-il avec une désapprobation moqueuse. Vous nous rendez la tâche vraiment facile ! Et vous voulez conspirer ? Vous voulez entreprendre quelque chose contre cet État, avec vos sornettes, vos enfantillages ? Cela ne nuit qu'à vous ! »

Elle le fixait toujours. Sa bouche était pincée, ses yeux brillaient de fièvre, sa main était encore sur la poignée de la porte.

« Bon, vous avez de la chance, Fräulein Schönlein », continua l'inspecteur toujours sur ce ton de légère et méprisante supériorité, « dans la mesure où, aujourd'hui, votre cas ne m'intéresse pas le moins du monde. Aujourd'hui, seul ce monsieur caché dans votre armoire m'intéresse. Il est possible que, lorsque je réfléchirai à votre cas, une fois revenu à mon bureau, je me sente dans l'obligation de vous signaler aux services compétents. C'est possible, je vous dis, même si je ne le sais pas encore. Peut-être que votre cas me semblera négligeable – en particulier si l'on considère votre affection aux poumons... »

Soudain, elle explosa : « Je ne veux pas de vos faveurs ! Je déteste votre pitié ! Mon cas n'est pas négligeable ! Oui, j'ai régulièrement offert l'hospitalité à des gens persécutés pour leurs opinions politiques ! J'ai écouté des radios étrangères ! Bon, et maintenant vous le savez ! Maintenant vous ne pouvez plus me ménager – malgré mes poumons !

— Jeune fille ! » dit-il moqueur, et il regarda presque avec pitié cette créature étrange, cette vieille fille en survêtement et pull-over jaune à boutons rouges. « Ce ne sont pas seulement des poumons que vous souffrez, ce sont aussi les nerfs qui vous lâchent ! Trente minutes d'interrogatoire chez nous et vous seriez étonnée de voir que votre corps n'est plus qu'un lamentable tas de vermine hurlante ! C'est très désagréable de s'en rendre compte, cette blessure de l'amour-propre, certains ne s'en remettent jamais et se passent la corde au cou après ça. »

Il la regarda encore une fois, hocha pensivement la tête. Il dit d'un ton méprisant : « Et ça se veut conspirateur ! »

Elle tressaillit, comme si elle avait été touchée par un coup de fouet, mais elle ne répondit pas.

« Toutefois, nous en oublierions presque, à gentiment discuter comme ça, votre visiteur caché dans l'armoire, continua-t-il. Venez, Fräulein Schönlein ! Si nous ne le libérons pas bientôt, il va passer l'arme à gauche. »

Il n'était vraiment pas loin de l'étouffement, Enno Kluge, lorsque Escherich le tira de l'armoire. L'inspecteur étendit le petit bonhomme sur une méridienne et lui activa plusieurs fois les bras de haut en bas afin de faire entrer l'air dans ses poumons.

« Et maintenant », dit-il, et il regarda vers la femme qui se tenait toujours sans un mot dans la pièce, « et maintenant, Fräulein Schönlein, laissez-moi donc un quart d'heure tout seul avec Herr Kluge. Installez-vous donc dans la cuisine, c'est encore de là-bas qu'on peut le moins bien écouter à la porte.

— Je n'écoute jamais aux portes !

— Non, tout comme vous ne fumez jamais, et que vous réjouissez seulement vos neveux et vos nièces grâce à vos disques ! Non, le mieux, c'est que vous vous installiez dans la cuisine. Je vous appellerai si j'ai besoin de vous ! »

Il hocha de nouveau la tête dans sa direction et s'assura lui-même qu'elle était vraiment allée dans la cuisine. Alors il se tourna vers Herr Kluge qui était maintenant assis sur le sofa et qui regardait craintivement l'inspecteur de ses yeux sans couleur. Déjà les larmes commençaient à couler sur son visage.

« Bah, bah, Herr Kluge, dit l'inspecteur d'un ton apaisant. Vous êtes si content que ça de revoir cette vieille branche d'inspecteur Escherich ? Vous vous êtes donc tellement languis de moi ? À dire vrai, moi aussi je me suis languis de vous, et je suis bien content de vous avoir retrouvé. Bon, mais maintenant, nous ne serons pas séparés de sitôt, cher Herr Kluge ! »

Les larmes d'Enno coulaient à torrents. Il sanglota et dit à travers ses hoquets : « Ah, monsieur l'inspecteur, vous m'avez pourtant promis juré que vous me laisseriez en liberté !

— Est-ce que je ne vous ai pas laissé en liberté peut-être ? demanda l'inspecteur, surpris. Mais ça ne veut pas dire pour autant que je ne vous arrête pas de nouveau quand je me languis de vous. Peut-être que j'ai un nouveau procès-verbal à vous faire signer, hein, Herr Kluge ? Vous qui êtes mon ami, vous n'allez tout de même pas me refuser ça à moi, non ? »

Enno se mit à trembler sous ce regard impitoyable, ces yeux sarcastiques rivés sur lui. Il savait que ces yeux tireraient tout de lui, presseraient tout aussitôt, et alors il serait perdu, pour toujours et pour l'éternité, d'une façon ou d'une autre...

Escherich et Kluge vont se promener

Il faisait déjà complètement nuit lorsque l'inspecteur Escherich quitta l'immeuble sur cour de l'Ansbacherstrasse en compagnie d'Enno Kluge. Non, malgré ses poumons, l'inspecteur n'avait pas pu se résoudre à considérer que le cas de Fräulein Anna Schönlein était négligeable. Cette vieille fille semblait en effet accueillir le moindre criminel sans aucune distinction, sans même connaître ne serait-ce que son histoire. Enno Kluge, par exemple, elle ne lui avait même pas demandé son nom, elle l'avait caché simplement parce qu'une amie le lui avait amené.

Il faudrait aussi aller voir de plus près ce que faisait cette Frau Häberle. C'était malheureux, ce peuple, tout de même ! Maintenant, alors qu'on faisait la plus grande guerre pour lui assurer un avenir heureux, même maintenant il se montrait rétif. Partout où l'on fourrait le nez, ça puait. L'inspecteur Escherich était intimement convaincu qu'il trouverait dans presque tous les foyers allemands le même ramassis de cachotteries et de mensonges. Presque personne n'avait la conscience tranquille – les membres du parti mis à part, bien sûr. Par ailleurs, il se garderait bien de mener le même type d'enquête chez un membre du parti que celle qu'il avait menée à l'instant chez la Schönlein.

Bon, quoi qu'il en soit, il avait demandé au concierge de rester dans l'appartement et de le surveiller. Ça avait l'air d'être un gars tout à fait digne de confiance, d'ailleurs il était aussi membre du parti ; il faudrait voir qu'il obtienne un petit poste bien payé. Ça encourageait les gens comme lui et ça aiguisait leurs yeux et leurs oreilles. Récompenser et punir, voilà qui était la meilleure façon de gouverner.

L'inspecteur, avec Enno Kluge à son bras, va vers la colonne derrière laquelle se cache Barkhausen. Barkhausen n'a pas tellement envie de revoir son ancien copain ; pour échapper à son regard, il tourne autour de la colonne. Mais l'inspecteur qui a fait demi-tour le coince tout de même, et Emil et Enno se retrouvent face à face.

« 'Soir Enno ! » dit Barkhausen, et il lui tend la main.

Mais Kluge ne la prend pas. Un petit peu d'indignation finit tout de même par remuer ce minable petit être. Il déteste Barkhausen, lui qui l'a persuadé de participer à un cambriolage où il n'a récolté que des coups, qui a extorqué des milliers de marks ce matin et qui l'a finalement tout de même trahi.

« Monsieur l'inspecteur, dit Kluge avec empressement, Barkhausen ne vous a pas dit que ce matin il a extorqué deux mille cinq cents marks à mon amie Frau Häberle ? Il voulait me laisser filer en échange, et voilà maintenant qu'il... »

L'inspecteur n'est allé trouver Barkhausen que pour lui donner son argent et le renvoyer chez lui. Mais maintenant il laisse retomber le paquet d'argent dans sa poche et écoute en jubilant la réponse grossière de Barkhausen : « Et est-ce que je t'ai pas laissé filer, Enno ? Si t'es assez couillon pour te laisser r'prendre, j'y peux rien, moi. J'ai tenu ma promesse. »

L'inspecteur dit : « Bien, nous reparlerons de tout cela ensemble, Barkhausen. Maintenant, rentrez chez vous.

— Mais avant ça je veux mon argent, monsieur l'inspecteur, exige Barkhausen. Vous m'avez promis cinq cents balles si je vous livre Enno. Maintenant que vous l'avez à votre bras, vous allez cracher vous aussi !

— Vous ne pouvez pas être payé deux fois pour la même chose, Barkhausen ! l'éconduit l'inspecteur. Si vous avez déjà touché deux mille cinq cents marks !

— Mais je n'ai pas encore l'argent ! » proteste Barkhausen, à nouveau déçu, il crie presque. « Elle l'a fait verser poste restante à Munich pour que je ne sois plus dans leurs pattes !

— Quelle femme intelligente ! félicite l'inspecteur. Ou bien était-ce votre idée, Herr Kluge ?

— Mais il ment de nouveau ! crie Enno, ulcéré. Y a que deux mille marks qui sont partis à Munich. Il a reçu cinq cents marks en liquide, et même plus de cinq cents marks. Vous avez qu'à regarder dans ses poches, monsieur l'inspecteur !

— On me les a volés ! Une bande de demi-portions m'est tombée dessus et m'a volé tout mon argent ! Vous pouvez me fouiller des pieds à la tête, monsieur l'inspecteur, j'ai seulement quelques marks sur moi qui étaient par hasard dans ma veste !

— On ne peut pas vous confier d'argent, Barkhausen, dit l'inspecteur en secouant la tête. Vous ne savez pas y faire, avec l'argent. Vous faire dévaliser par des demi-portions, une grande personne comme vous ! »

Barkhausen recommence à supplier, à exiger, à tenter de le convaincre, mais l'inspecteur ordonne — ils sont maintenant arrivés Viktoria-Luise-Platz : « Et maintenant, voyez à rentrer chez vous, Barkhausen !

— Monsieur l'inspecteur, mais vous m'avez pourtant promis, dur comme fer...

— Et si vous ne disparaissiez pas immédiatement dans le métro, je vous confie à cet agent ! Il pourra déjà vous arrêter pour chantage. »

Sur ce, l'inspecteur s'approche de l'agent et Barkhausen, furieux, prétendu criminel à qui le pactole échappe toujours juste avant la victoire, disparaît de la Viktoria-Luise-Platz. (Attends donc seulement que j'arrive à la maison, Kuno-Dieter !)

L'inspecteur parle effectivement avec l'agent, il décline son identité et lui confie la mission d'aller arrêter Fräulein Anna Schönlein et de la garder au commissariat : « Disons, tout d'abord, pour avoir écouté des radios étrangères. Aucun interrogatoire, je l'exige. Quelqu'un de chez nous viendra demain chercher la bonne femme. 'Soir, monsieur l'agent !

— Heil Hitler, monsieur l'inspecteur !

— Oui », dit l'inspecteur qui continue de marcher dans la rue Motz, vers Nollendorfplatz. « Et qu'est-ce qu'on fait maintenant ? J'ai faim, c'est l'heure à laquelle je mange. Vous savez quoi, je vous invite à dîner. Vous ne serez sans doute pas si pressé d'arriver chez nous à la Gestapo. J'ai bien peur que la nourriture laisse un peu à désirer chez nous, et les gens sont si étourdis, parfois ils n'apportent rien pendant deux, trois jours. Pas même de l'eau. C'est mal organisé. Moui, qu'en dites-vous, Herr Kluge ? »

En continuant à le baratiner de la sorte, l'inspecteur a traîné Kluge, complètement déconcerté, dans un petit bar à vins où il semble être connu. L'inspecteur commande des plats copieux, non seulement le repas est excellent, accompagné de vin et de schnaps, mais on leur sert aussi du vrai café, du gâteau et des cigarettes. Et Escherich d'expliquer, sans gêne : « Ne pensez surtout pas que c'est moi qui paye tout ça, Kluge ! Ça va sur le compte de Barkhausen. Je vais payer ça avec l'argent qu'il aurait dû toucher, lui. C'est quand même bien que vous vous remplissiez la panse avec ce qu'il aurait dû toucher pour votre prise. Une sorte de compensation... »

L'inspecteur parle et parle encore, mais peut-être ne domine-t-il pas autant la situation qu'il veut bien le laisser croire. Il a peu mangé, en revanche il a bu beaucoup et à toute vitesse. Peut-être est-il saisi d'une inquiétude, l'homme tout entier est sous l'emprise d'une nervosité inhabituelle. Il se met par exemple à jouer avec des boulettes de pain, et puis soudain il porte sa main à la poche arrière de son pantalon où se trouve le petit pistolet, tout en jetant un regard furtif à Kluge.

Enno assiste à tout cela avec une certaine indifférence. Il a donné un bon coup de fourchette mais il a à peine bu. Il est tout à fait déconcerté, il ne sait pas ce qu'il doit penser de l'inspecteur. Est-ce qu'il est en état d'arrestation, ou pas ? Enno n'y pige plus rien.

C'est d'ailleurs ce qu'est en train de lui expliquer Escherich. « Vous êtes assis ici, Herr Kluge, dit-il, et je vous étonne. Bien entendu, je vous ai raconté des bobards, je n'avais pas si faim que ça, je veux

seulement tuer le temps jusqu'à dix heures. Parce qu'il va d'abord falloir que nous fassions une petite promenade, et alors on verra bien ce que je peux faire de vous. Oui – alors – on – verra – bien... »

L'inspecteur a parlé de plus en plus bas, de plus en plus lentement, de plus en plus absorbé par ses pensées, et Enno Kluge lui jette un regard soupçonneux. Un sale tour se cache sûrement derrière cette promenade à dix heures du soir. Mais lequel ? Et comment y échapper ? Escherich lui prête une attention de tous les diables, Kluge ne peut même pas aller aux toilettes tout seul.

L'inspecteur continue : « La chose est la suivante, en réalité, je ne peux joindre mon bonhomme qu'après dix heures. Il habite en dehors de Berlin à Schlachtensee, vous comprenez, Herr Kluge ? Voilà ce que j'appelle une petite promenade.

— Et qu'est-ce que j'ai à voir avec ça, moi ? Je le connais, cet homme ? Je connais personne, moi, à Schlachtensee ! J'ai toujours habité près du Friedrichshain...

— Je pense quand même que vous le connaissez peut-être. J'aimerais au moins que vous le voyiez.

— Et quand je l'aurai vu, et qu'il s'avère que je le connais pas, qu'est-ce qu'il se passe ensuite ? Qu'est-ce qu'il m'arrivera à moi ? »

L'inspecteur fait un geste impassible : « On verra bien. Je pense, moi, que vous le reconnaîtrez. »

Ils se taisent tous les deux. Puis Enno Kluge demande : « Est-ce que ça a encore à voir avec cette foutue histoire de cartes postales ? Je voudrais bien n'avoir jamais signé ce procès-verbal. J'aurais pas dû vous rendre ce service, monsieur l'inspecteur.

— Vraiment ? J'aurais presque tendance à croire moi aussi que vous avez raison, pour vous comme pour moi il aurait mieux valu que vous ne l'ayez pas signé, Herr Kluge ! » Il regarde son vis-à-vis avec un air si sombre qu'Enno Kluge est de nouveau pris de frayeur. L'inspecteur s'en rend compte. « Bah, bah, dit-il d'un ton apaisant, nous verrons bien. Buons encore un schnaps et puis nous pourrons y aller. J'aimerais bien attraper le dernier train pour revenir en ville. »

Kluge le fixe du regard d'un air épouvanté. « Et moi ? demande-t-il. Je vais – devoir – rester – là-bas ?

— Vous ? » L'inspecteur rit. « Vous allez bien sûr rentrer avec moi, Herr Kluge ! Pourquoi vous me regardez avec cet air épouvanté ? Je n'ai rien dit qui puisse vous terroriser à ce point. Nous retournerons en ville tous les deux, bien entendu. Tiens, voilà le serveur avec nos schnaps. Garçon, attendez un instant, nous vous reprenons tout de suite un verre. »

Peu après ils se dirigeaient vers la gare de Zoo. Ils prirent la S-Bahn(23), et lorsqu'ils arrivèrent à Schlachtensee, la nuit était si noire qu'ils restèrent tout d'abord un peu perplexes sur la place de la gare. À cause du couvre-feu, on ne voyait pas une lumière, nulle part.

« Dans cette obscurité, nous n'allons jamais trouver le chemin, dit Kluge, angoissé. Monsieur l'inspecteur, s'il vous plaît, faisons demi-tour ! S'il vous plaît ! Je préfère passer la nuit chez vous à la Gestapo plutôt que...

— Ne dites pas de bêtises, Kluge ! » l'interrompit brutalement l'inspecteur, et il serra le bras du gringalet sous le sien. « Vous croyez peut-être que je vais passer la moitié de la nuit à me promener jusqu'ici avec vous pour faire demi-tour un quart d'heure avant d'arriver ? » Il continua sur un ton un peu plus doux : « Je vois déjà un peu. Il faut prendre ce petit chemin, là, et c'est par là que nous arriverons le plus rapidement au lac... »

Ils se mirent à marcher sans un mot, tâtonnant tous les deux du pied pour éviter les obstacles qu'ils ne voyaient pas.

Après un petit bout de chemin, l'air devant eux sembla s'éclaircir.

« Regardez, Kluge, dit l'inspecteur, je savais bien que je pouvais me fier à mon sens de l'orientation. Voilà le lac ! »

Kluge se tut, et sans un mot ils continuèrent à marcher. La nuit était calme, sans le moindre souffle, tout était paisible. Ils ne croisèrent personne. Au-dessus de la surface lisse de l'eau du lac, qu'ils

devinaient plus qu'ils ne voyaient, une clarté grise semblait s'évaporer, comme si le lac restituait très faiblement la lumière capturée dans la journée.

L'inspecteur se racla la gorge comme s'il allait parler, et il continua à se taire.

Soudain Enno Kluge s'arrêta. D'un geste brusque, il libéra son bras de celui de son accompagnateur. Il s'exclama, presque en criant : « Maintenant je ne fais pas un pas de plus ! Si vous voulez me faire quelque chose, vous pouvez aussi bien le faire maintenant que dans un quart d'heure ! Il y a personne pour me venir en aide ! Il doit être minuit ! »

Comme pour confirmer ses paroles, une horloge se mit soudain à sonner. Son carillon semblait étonnamment près et fort dans la nuit obscure. Involontairement, les deux hommes comptèrent.

« Onze ! dit alors l'inspecteur. Onze heures. Il y a encore une heure jusqu'à minuit. Venez, Kluge, nous n'avons plus que cinq minutes à marcher. »

Et il prit de nouveau le bras de l'autre.

Mais Kluge s'arracha de lui avec une force surprenante : « J'ai dit que je ne faisais pas un pas de plus, et je ne ferai pas un pas de plus ! »

Il cria, sa voix dérailla et partit dans les aigus à cause de la peur. Un oiseau aquatique, pris de frayeur, s'envola au milieu des roseaux et s'éloigna lourdement.

« Ne criez donc pas comme ça ! dit l'inspecteur d'un ton agacé. Vous allez ameuter tout le lac ! »

Puis il se ravisa : « Bon d'accord, reposez-vous un peu. Vous allez bien entendre raison. Vous voulez que nous nous asseyions ici ? »

Et il prit à nouveau le bras de Kluge.

Enno frappa la main qui l'attrapait. « Je ne me laisserai plus toucher par vous ! Faites de moi ce que vous voulez, mais ne me touchez pas ! »

L'inspecteur dit d'un ton tranchant : « Ne me parlez pas sur ce ton, Kluge ! Tu es quoi, au fond, hein ? Un lâche, un pauvre petit imbécile répugnant ! »

Les nerfs de l'inspecteur commençaient eux aussi à lâcher.

« Et vous ? cria de nouveau Kluge. Vous êtes quoi, vous ? Un assassin, voilà ce que vous êtes, un atroce meurtrier ! »

Il fut lui-même effrayé par ce qu'il venait de dire. Il murmura : « Ah, excusez-moi, monsieur l'inspecteur, je voulais pas dire ça... »

— Ce sont les nerfs qui lâchent, dit l'inspecteur. Vous devriez mener une autre vie, Kluge, cette vie-là, vos nerfs ne la supportent pas. Asseyons-nous là-bas sur le ponton. Ne craignez rien, je ne vous toucherai plus si vous avez tellement peur de moi. »

Ils se dirigèrent vers le ponton. Le bois craqua quand ils marchèrent dessus. « Encore quelques pas, encouragea Escherich. Ce serait bien de s'asseoir tout au bout. J'aime bien ce genre d'endroits, avec seulement de l'eau autour de moi... »

Mais à nouveau Kluge refusa. Lui qui à l'instant venait de faire preuve d'un peu de détermination et de courage, se mit soudain à geindre : « Je vais pas plus loin ! Oh, ayez pitié de moi, monsieur l'inspecteur ! Ne me noyez pas ! Je sais pas nager, je vous le dis tout de suite ! J'ai toujours eu peur de l'eau ! Je veux bien vous signer n'importe quel procès-verbal ! À l'aide ! À l'aide ! À l'ai... »

L'inspecteur saisit le petit gars et porta le gigoteur au bout du ponton. Il pressait le visage d'Enno contre sa poitrine, si fort que Kluge ne pouvait plus hurler. Il le porta ainsi jusqu'au bout du ponton et il le maintint ensuite juste au-dessus de l'eau.

« Si tu cries encore une fois, espèce de bâtard, je te jette dedans ! »

Un profond sanglot s'échappa de la gorge d'Enno. « Je ne vais pas crier, dit-il en murmurant. Ah, mais je suis foutu, jetez-moi donc dedans ! Je supporterai pas ça plus longtemps... »

L'inspecteur l'assit sur le ponton et prit place à côté de lui.

« Bien, dit-il. Et maintenant que tu as vu que je peux te jeter dans le lac et que je ne le fais quand même pas, tu vas bien finir par comprendre que je ne suis pas un assassin, Kluge, non ? »

Kluge murmura quelque chose d'incompréhensible. Ses dents claquaient fort les unes contre les autres.

« Bon, et maintenant écoute-moi. J'ai quelque chose à te dire. Cette histoire de l'homme que tu es censé reconnaître ici à Schlachtensee, c'est un bobard bien sûr.

— Mais pourquoi ?

— Attends. Et je sais aussi que tu n'as rien à voir avec celui qui écrit les cartes ; j'ai cru que ce serait une bonne idée, ce procès-verbal, avoir au moins une trace pour mes supérieurs jusqu'à ce que je mette la main sur le vrai coupable. Mais ce n'était pas une bonne idée. Ils veulent t'avoir maintenant, Kluge, ces grands messieurs de la SS, et ils veulent te faire la fête à leur façon. Ils y croient eux, à ce procès-verbal, ils te prennent pour l'auteur des cartes, ou au moins pour celui qui les distribue. Et ils tireront bien ça de toi, ils tireront de toi tout ce qu'ils veulent avec leurs interrogatoires, ils vont te presser comme un citron et puis ils vont t'abattre, ou bien te traîner devant le Volksgerichtshof, ce qui revient à la même chose, sauf que les tortures vont durer quelques semaines de plus. »

L'inspecteur fait une pause, et Enno, complètement terrorisé, se serre maintenant en tremblant contre celui qu'il vient pourtant de traiter de meurtrier, comme s'il cherchait son aide.

« Vous le savez que ce n'est pas moi ! bégaya-t-il. Vrai de vrai ! Vous pouvez pas me livrer à eux, je supporterai pas ça, je vais crier...

— C'est certain que tu vas crier, confirma l'inspecteur d'un ton impassible. Évidemment que tu vas crier. Mais eux, ils s'en moquent, ça les amuse, c'est tout. Tu vois, Kluge, ils vont te faire asseoir sur un tabouret, et ils vont te coller un projecteur ultra-puissant juste devant ta figure et il faudra que tu regardes sans arrêt dans la lumière, et tu vas crever à force de chaleur et de lumière. Et en même temps, ils vont te poser des questions, heure après heure, ils vont te questionner, ils vont se relayer les uns les autres, mais personne ne va te relayer, toi, et tu pourras être aussi fatigué que tu veux. Et si tu tombes d'épuisement, ils vont t'obliger à te relever à coups de pied et à coups de fouet, et ils vont te donner à boire de l'eau salée, et quand tout ça ne servira plus à rien, ils vont te déboîter toutes les articulations des doigts. Ils vont verser de l'acide sur tes pieds...

— Arrêtez, ah, s'il vous plaît, arrêtez enfin, je peux pas écouter ça...

— Tu ne vas pas seulement devoir l'écouter, tu vas devoir le supporter, Kluge, un jour, deux jours, trois jours, cinq jours – tout le temps, jour et nuit, et en plus ils vont te faire mourir de faim, tant et si bien que ton estomac va se ratatiner et prendre la taille d'un petit pois, et alors tu vas avoir l'impression de clamer de douleur à l'intérieur et à l'extérieur. Mais tu ne vas pas clamer ; ils ne laissent pas si facilement partir ceux qu'ils ont enfin entre leurs griffes. Ils vont plutôt te...

— Non, non, non, cria le petit Enno, et il se boucha les oreilles. Je veux plus rien entendre ! Plus un seul mot ! Je préfère encore mourir tout de suite !

— Oui, c'est ce que je pense moi aussi, confirma l'inspecteur. Plutôt mourir tout de suite ! »

Pendant un instant, un silence profond s'installa entre les deux hommes.

Puis le petit Enno dit soudain en tressaillant : « Mais je n'irai pas dans l'eau...

— Non, non », dit l'inspecteur en le rassurant d'un air bienveillant. « Vous n'y êtes pas obligé, Kluge. Regardez, je vous ai apporté autre chose, mais regardez donc, un joli petit pistolet. Il vous suffit de l'appuyer contre le front, n'ayez pas peur, je vais vous tenir la main pour qu'elle ne tremble pas et puis vous recroquevillez juste un tout petit peu le doigt... Vous ne sentirez aucune douleur, soudain vous serez parti, vous aurez quitté tous ces tourments et ces persécutions et vous aurez enfin le calme et la paix...

— Et la liberté, dit le petit Enno Kluge pensif. C'est exactement pareil, monsieur l'inspecteur, que quand vous m'avez convaincu pour le procès-verbal, alors vous m'avez aussi promis la liberté. Est-ce que ce sera vraiment vrai cette fois ? Qu'en penses-tu ?

— Mais naturellement, Kluge. C'est la seule vraie liberté pour nous les hommes. Parce qu'alors je ne pourrai plus te rattraper pour t'effrayer à nouveau et te tourmenter. Personne ne pourra plus le faire. Tu pourras te moquer de nous tous...

— Et qu'est-ce qui vient après, après le calme et la paix ? Est-ce qu'il y aura encore autre chose, après ? Qu'est-ce que tu crois ?

— Je ne crois pas qu'il y ait quelque chose qui vienne après ça, pas de châtiment et pas d'enfer non plus. Rien que le calme et la paix, c'est tout ce qu'il y aura.

— Et pourquoi est-ce que j'ai vécu ? Pourquoi il m'a fallu supporter tant de choses ici ? Je n'ai pourtant rien fait, je n'ai donné de joie à personne, je n'ai jamais vraiment aimé quelqu'un.

— Moui, dit l'inspecteur, on ne peut pas dire que tu aies été un grand héros, Kluge. Et tu ne t'es pas non plus rendu très utile, ni d'une façon ni d'une autre. Mais pourquoi est-ce que tu veux y réfléchir maintenant ? Maintenant, quoi qu'il arrive, que tu fasses ce que je te propose ou que tu préfères aller à la Gestapo avec moi, c'est trop tard pour tout ça. Je te le dis, Kluge, à la première demi-heure tu te mettras à genoux pour supplier qu'on te tire une balle dans la tête. Mais il y aura encore beaucoup beaucoup d'autres demi-heures de torture avant qu'ils te fassent passer de la vie à la mort...

— Non, non, dit Enno Kluge. Je n'irai pas. Donne-moi le pistolet – est-ce que c'est comme ça qu'il faut le tenir ?

— Oui...

— Et où est-ce que je dois le mettre ? Là sur la tempe ?

— Oui...

— Et maintenant le doigt ici, sur le chien. Je veux faire ça prudemment, je ne veux pas encore, pas tout de suite... J'aimerais encore parler un petit peu avec toi...

— Tu n'as pas besoin d'avoir peur, le pistolet a encore le cran de sûreté...

— Tu sais, Escherich, que tu es la dernière personne avec qui je parle ? Après il n'y aura plus que le calme, plus jamais je ne parlerai avec quelqu'un. »

Il frissonna.

« Quand j'ai posé le pistolet sur ma tempe à l'instant, c'était tellement froid. Le calme et la paix qui m'attendent après doivent être aussi glacés que ça. »

Il se pencha vers l'inspecteur et chuchota : « Est-ce que tu veux bien me promettre quelque chose, Escherich ?

— Oui. Qu'est-ce que c'est ?

— Mais il faut que tu tiennes ta promesse !

— Je le ferai, bien sûr, si je peux.

— Ne me laisse pas glisser dans l'eau quand je serai mort, promets-le-moi. J'ai peur de l'eau. Laisse-moi allongé ici, en haut, sur le ponton, au sec.

— Évidemment. Je te le promets !

— Bon, alors donne-moi ta main, tope là, Escherich.

— Tiens !

— Et tu ne vas pas me tromper, Escherich ? Tu vois, je ne suis qu'une minable petite charogne, ça ne change pas grand-chose qu'on me trompe. Mais tu ne le feras pas, hein ?

— Je ne le ferai certainement pas, Kluge !

— Donne-moi encore le pistolet, Escherich – le cran de sûreté est enlevé maintenant ?

— Non, pas encore, seulement quand tu le diras.

— Est-ce que je l'ai placé correctement, là, oui ? Maintenant je ne sens presque plus le froid du canon, je suis aussi froid que le canon. Tu sais que j'ai une femme et des enfants ?

— J'ai même parlé avec ta femme, Kluge.

— Oh ! » Le petit était tellement intéressé qu'il baissa encore le pistolet. « Elle est ici, à Berlin ? J'aimerais bien lui parler encore une fois.

— Non, elle n'est pas à Berlin », répondit l'inspecteur, et il se maudit lui-même, il n'avait pas respecté son principe, ne jamais donner d'information. On en subissait aussitôt les conséquences ! « Elle est toujours dans le Ruppin chez des parents. Et il vaut mieux que tu ne parles pas avec elle, Kluge.

— Elle a une dent contre moi ?

— Non, pas du tout, elle en a deux contre toi.

— Dommage, dit le petit. Dommage. En fait, c'est bizarre, Escherich. Je ne suis pourtant qu'un moins que rien, que personne ne peut aimer. Mais haïr, oui, il y en a beaucoup qui me haïssent.

— Je ne sais pas si c'est de la haine chez ta femme, je crois seulement qu'elle veut avoir la paix, ne plus entendre parler de toi. Tu la déranges...

— Le pistolet a encore son cran de sûreté, inspecteur ?

— Oui », répondit l'inspecteur, surpris que Kluge, qui s'était complètement calmé pendant le dernier quart d'heure, soit à nouveau tout agité. « Oui, il a encore son cran de sûreté... Mais bon sang ? »

L'éclair du pistolet passa tellement près de ses yeux qu'il tomba en arrière sur le ponton en gémissant ; se sentant toujours ébloui, il pressa les mains contre ses yeux.

Le Kluge chuchota à son oreille : « Je le savais que le cran de sûreté n'était pas mis ! Cette fois encore tu voulais me tromper ! Et maintenant tu es à ma merci, maintenant je peux te donner ton calme et ta paix... » Il posa le canon du pistolet contre le front du gémissant, il eut un petit rire étouffé : « Tu sens comme c'est froid ? C'est le calme et la paix, c'est la glace dans laquelle nous serons tous enterrés, pour toujours... »

L'inspecteur se redressa en gémissant. « Est-ce que tu l'as fait exprès, Kluge ? » demanda-t-il d'un ton sévère, et il décolla ses paupières brûlantes pour ouvrir ses yeux douloureux. Il eut l'impression de voir l'autre comme une masse encore plus noire dans l'immense obscurité de la nuit.

« Oui, je l'ai fait exprès, ricana le petit.

— C'était une tentative de meurtre ! dit l'inspecteur.

— Mais tu as pourtant dit qu'il y avait le cran de sûreté ! »

Maintenant l'inspecteur était certain qu'il n'était rien arrivé à ses yeux.

« Je vais te jeter à l'eau, espèce de salopard ! Et alors ce ne sera que de la légitime défense ! » Et il attrapa le petit par l'épaule.

« Non, non, s'il vous plaît ! Pas ça, s'il vous plaît ! Je ferai aussi ce que vous me demandez ! Mais pas dans l'eau, non ! Tu me l'as promis solennellement... »

L'inspecteur l'avait attrapé par l'épaule.

« Bah ! Suffit, les pleurnicheries ! Tu n'auras jamais le courage de faire ça ! À l'eau... ! »

Deux coups se succédèrent rapidement l'un après l'autre. L'inspecteur sentit que l'homme s'effondrait entre ses poings, il s'affaissait, inexorablement. Un instant, Escherich fit un geste en voyant le mort glisser de l'autre côté du ponton. Ses mains voulaient encore le retenir.

Et puis, haussant les épaules, l'inspecteur observa le corps lourd claquer sur l'eau et disparaître aussitôt.

« Aussi bien comme ça », dit-il, et il mouilla ses lèvres sèches. « Moins de traces. »

Il resta un instant, hésita à pousser aussi dans l'eau le pistolet resté sur le ponton. Puis il le laissa là. Il s'éloigna lentement du ponton, remontant les berges, vers la gare.

La gare était fermée, le dernier train était parti. L'inspecteur entreprit, impassible, de dérouler sous ses pieds le long chemin jusqu'à Berlin.

L'horloge recommença tout juste à sonner.

Minuit, pensa l'inspecteur. Il a réussi. Minuit. Je suis curieux de savoir comment sa paix va lui plaire, vraiment curieux. Est-ce qu'il va encore se sentir floué ? Charogne, espèce de petite charogne

pleurnicharde !

TROISIÈME PARTIE

LA PARTIE SE RETOURNE CONTRE LES QUANGEL

Trudel Hergesell

Les Hergesell étaient dans le train qui mène d'Erkner à Berlin. Eh oui, il n'y avait plus de Trudel Baumann, l'amour assidu de Karl avait triomphé, ils s'étaient mariés et maintenant, en l'an de disgrâce 1942, Trudel était enceinte de cinq mois.

Ils s'étaient mariés et dans la foulée ils avaient abandonné leur travail à l'usine d'uniformes – après l'expérience oppressante avec Grigoleit et le nourrisson, ils ne s'y étaient plus jamais sentis à l'aise. Lui travaillait maintenant dans une usine de produits chimiques à Erkner, pendant que Trudel gagnait quelques marks pour le foyer comme couturière à domicile. C'est avec une légère honte qu'ils repensaient à l'époque de leurs activités illégales. Ils étaient tous les deux parfaitement conscients d'avoir échoué ; mais ils savaient aussi tous deux maintenant qu'ils n'étaient pas faits pour une telle activité, qui exigeait un total sacrifice de soi. Ils ne vivaient désormais plus que pour leur bonheur familial, et ils se réjouissaient par avance de l'enfant qui s'annonçait.

Lorsqu'ils avaient quitté Berlin pour emménager à Erkner, ils s'étaient dit qu'ils pourraient, là-bas, vivre dans la tranquillité la plus parfaite, loin du parti et de ses exigences. Comme beaucoup d'habitants des grandes villes, ils avaient cru de façon tout à fait erronée que la délation n'était nulle part ailleurs aussi grave qu'à Berlin, et qu'à la campagne, dans les petites villes, on savait encore se tenir. Et comme beaucoup d'habitants des grandes villes, ils avaient eux aussi dû faire l'expérience que justement la délation, les écoutes et les espionnages étaient dix fois pires dans une petite ville que dans une grande. Dans une petite ville, on ne pouvait jamais se fondre dans la masse, tout le monde était visible et à découvert, les situations personnelles étaient rapidement connues de tous, on pouvait difficilement éviter de parler avec les voisins, et ils avaient déjà dû faire l'amère expérience de la déformation de leurs propos.

Comme ils n'étaient tous deux pas membres du parti, comme ils ne donnaient tous deux que le plus petit montant possible aux collectes, comme ils comptaient tous deux manifestement vivre pour eux seuls plutôt que pour la communauté, comme ils préféraient tous deux lire plutôt que d'aller à des réunions, comme Hergesell avec ses cheveux foncés, longs, toujours en bataille, et avec ses yeux noirs et ardents ressemblait vraiment à un socialiste et à un pacifiste (selon l'avis des membres du parti), comme Trudel dans une minute de légèreté avait dit que les Juifs pouvaient faire de la peine à plus d'un – ils furent vite considérés comme politiquement suspects, et chacun de leurs pas fut surveillé, chacune de leurs paroles relayée.

Les Hergesell souffraient vraiment de l'atmosphère dans laquelle ils devaient vivre à Erkner. Mais ils se persuadaient que cela leur était égal et que rien ne pouvait leur arriver puisqu'ils n'entreprenaient rien contre cet État. « Les pensées sont libres », disaient-ils, mais en réalité ils auraient dû savoir que, dans cet État, pas même les pensées n'étaient libres.

Ils se réfugiaient donc de plus en plus dans leur bonheur amoureux. Ils étaient comme deux amants qui en plein raz-de-marée, au milieu des vagues, au milieu des maisons qui s'écroulent, au milieu du bétail qui se noie, s'accrochent l'un à l'autre et croient qu'ils peuvent survivre au désastre général par la force de leur lien commun, de leur amour. Ils n'avaient pas encore compris que, dans cette Allemagne de guerre, la vie privée n'existait plus du tout. Et le repli sur soi n'y changeait rien, tout Allemand appartenait quoi qu'il advienne à la collectivité des Allemands, et devait partager le destin allemand

avec les autres – de la même façon que les bombes, qui devenaient de plus en plus nombreuses, tombaient sans distinction sur les justes et les injustes.

Sur l'Alexanderplatz, les Hergesell se séparèrent. Elle devait livrer un petit ouvrage dans la Kleine Alexanderstrasse, tandis que lui voulait aller voir une poussette parue dans le journal pour un troc. Ils convinrent de se retrouver autour de midi à la gare, et chacun alla son chemin. Trudel Hergesell, qui, après les désagréments du début, ressentait maintenant, au cinquième mois de grossesse, un sentiment puissant de confiance en elle et un bonheur encore jamais connu, Trudel Hergesell, donc, se rendit rapidement dans la Kleine Alexanderstrasse et entra dans la cage d'escalier.

Devant elle, un homme montait les marches. Elle ne le vit que de dos, mais elle le reconnut aussitôt à son port de tête caractéristique, à sa nuque raide, à sa silhouette tout en longueur, à ses épaules remontées : c'était Otto Quangel, le père de son ancien fiancé, et l'homme à qui elle avait un jour révélé le secret de leur organisation illégale.

Involontairement elle se tint en retrait. Il était évident qu'Otto Quangel n'avait pas encore remarqué sa présence. Il montait sans hâte, d'un pas égal. Elle le suivait à une volée de marches de distance, prête à s'arrêter dès que Quangel sonnerait à l'une des nombreuses portes de cet immeuble de bureaux.

Mais il ne sonna pas, elle le vit au contraire s'arrêter à une fenêtre, tirer une carte de sa poche et la poser sur son rebord. À ce moment précis, son regard croisa celui de la jeune femme qui l'observait. Quangel l'avait-il reconnue ou non, il n'en laissa rien paraître, il passa devant elle et redescendit l'escalier sans la regarder.

À peine fut-il un peu plus bas qu'elle se précipita à la fenêtre et prit la carte dans sa main. Elle ne lut que les premiers mots : « N'avez-vous toujours pas compris que le Führer vous a menti de façon ignoble quand il a dit que la Russie s'armait pour envahir l'Allemagne ? »

Puis elle courut derrière Quangel.

Elle le rattrapa alors qu'il sortait de l'immeuble, elle se pressa à ses côtés et dit : « Est-ce que tu ne m'as pas reconnue, à l'instant, père ? C'est pourtant moi, Trudel, la Trudel d'Ottochen ! »

Il tourna la tête vers elle, et jamais elle ne lui avait trouvé un visage aussi dur, aussi méchant qu'à cet instant, acéré tel le profil d'un oiseau. Elle crut un moment qu'il n'allait pas vouloir la reconnaître, mais alors il hocha la tête d'un geste bref et dit : « Tu as l'air en forme, ma fille ! »

— Oui », dit-elle, et ses yeux rayonnaient. « Je me sens forte et heureuse comme jamais. J'attends un bébé. Je me suis mariée. Tu n'es pas fâché, père ? »

— Pourquoi je serais fâché contre toi ? Parce que tu t'es mariée ? Ne sois pas ridicule, Trudel, tu es jeune, et cela fera bientôt deux ans qu'Ottochen est mort. Non, même Anna ne pourrait le prendre mal, ton mariage, et pourtant elle pense encore tous les jours à son Ottochen.

— Comment va donc la mère ?

— Comme toujours, Trudel, tout comme toujours. Chez nous, les vieilles gens, rien ne change plus.

— Si ! dit-elle et elle s'arrêta. Si ! » Son visage était maintenant devenu très sérieux. « Si, beaucoup de choses ont changé chez vous. Tu te souviens, quand nous étions tous les deux dans le couloir de l'usine d'uniformes, sous les affiches annonçant les exécutions ? Alors, tu m'avais mise en garde... »

— Je ne sais pas de quoi tu parles, Trudel. Un vieil homme oublie tant de choses.

— Aujourd'hui, c'est moi qui te mets en garde, père », continua-t-elle doucement, mais avec d'autant plus d'insistance. « Je t'ai vu poser la carte dans la cage d'escalier, cette terrible carte qui est maintenant dans mon sac à main. »

Il la fixa de ses yeux froids qui semblaient maintenant luire méchamment.

Elle chuchota : « Père, c'est ta tête que tu mets en danger. Comme moi, il y en a d'autres qui auront pu te voir. Est-ce que mère sait que tu fais ces choses ? Est-ce que tu le fais souvent ? »

Il se tut longtemps, elle crut presque qu'il n'allait pas lui répondre. Mais alors il dit : « Tu le sais pourtant, Trudel, que je ne fais rien sans la mère. »

— Oh ! » fit-elle dans un soupir, et des larmes montèrent à ses yeux. « C'est bien ce que je craignais. Tu as aussi entraîné mère avec toi là-dedans.

— Mère a perdu son fils. Elle n'a pas encore surmonté cette douleur – ne l'oublie pas, Trudel ! »

Ses joues se colorèrent de rouge comme s'il lui avait adressé un reproche. « Je ne crois pas, murmura-t-elle, qu'Ottochen aurait été d'accord s'il avait vu sa mère faire ça.

— Chacun suit son chemin, Trudel, répondit Otto Quangel froidement. Toi le tien, nous le nôtre. Oui, nous allons notre chemin. » Il rejeta brusquement sa tête en arrière et la ramena ensuite, c'était comme si l'oiseau donnait un coup de bec. « Et maintenant, nous devons nous quitter. Porte-toi bien, Trudel, toi et ton bébé. Je vais saluer la mère de ta part – peut-être. »

Il était déjà parti.

Puis il revint sur ses pas. « Cette carte, là, dit-il, tu ne vas pas la garder dans ton sac, tu comprends ? Tu la poses quelque part, tout comme je l'ai fait moi-même. Et tu n'en dis pas un seul mot à ton mari, tu me le promets, Trudel ? »

Elle hocha doucement la tête, elle le regardait emplie de crainte.

« Et puis ensuite tu nous oublies. Tu oublies tout ce que tu sais des Quangel ; si tu me revois encore une fois, tu ne me connais pas, c'est compris ? »

Elle ne put que hocher la tête.

« Alors porte-toi bien », dit-il encore une fois, et il partit pour de bon, et pourtant elle aurait eu tant de choses à lui dire.

Lorsque Trudel posa la carte d'Otto Quangel, elle ressentit toutes les angoisses du criminel qui a peur d'être pris sur le fait. Elle n'avait pas pu se résoudre à lire la suite de la carte. Destin tragique, aussi pour cette carte d'Otto Quangel ; trouvée par une personne amie, elle aussi avait manqué son but. Elle aussi avait été écrite en vain, elle aussi avait seulement déclenché, chez celle qui l'avait trouvée, le souhait de s'en débarrasser au plus vite.

Lorsque Trudel eut posé la carte exactement sur le même rebord de fenêtre qu'avait choisi Otto Quangel (jamais elle n'aurait pensé la poser à un autre endroit), elle se précipita et monta les dernières marches pour sonner au cabinet d'avocat où travaillait cette secrétaire pour qui elle avait cousu une robe – avec un tissu volé en France qu'un ami travaillant dans les services de renseignement lui avait envoyé.

Lors de l'essayage, Trudel eut d'abord très chaud, puis très froid, soudain elle vit noir. Elle dut s'allonger dans le bureau de l'avocat – il était à un rendez-vous – et boire plus tard un café, un vrai bon café de grains (volé en Hollande par un autre ami qui était à la SS).

Mais alors, pendant que l'ensemble du personnel du cabinet s'empressait avec émotion autour d'elle – son état n'était pas difficile à deviner puisqu'elle portait tout le poids « à l'avant » –, pendant ce temps Trudel Hergesell pensait : il a raison, je ne dois jamais en parler à Karl. J'espère seulement que cela n'a pas fait de mal au bébé, parce que tout de même, ça m'a tellement agitée. Ah, père ne devrait pas faire une chose pareille ! Est-ce qu'il ne se rend pas compte qu'il plonge les gens dans l'angoisse et dans les difficultés ? La vie est déjà bien assez dure comme ça !

Lorsqu'elle redescendit enfin l'escalier, la carte avait disparu. Elle respira, soulagée, mais ce soulagement ne dura pas. Au contraire, elle ne put s'empêcher de penser à la personne qui avait dû trouver la carte, et elle se demanda si elle avait eu aussi peur qu'elle, et ce qu'elle allait bien pouvoir en faire. Ses pensées y revenaient sans cesse.

Elle retourna sur l'Alexanderplatz beaucoup moins légère qu'elle n'en était partie. Elle avait au départ prévu de faire quelques autres petites courses, mais elle ne s'en sentait plus capable. Elle s'assit bien tranquillement dans la salle d'attente et espéra seulement que Karl reviendrait bientôt. Dès que Karl serait là, la frayeur qu'elle ressentait encore dans ses membres s'envolerait – même si elle ne lui disait rien. Sa présence, déjà, lui ferait cet effet...

Elle sourit et ferma les yeux.
Ce bon Karl ! pensa-t-elle. Mon unique... !
Elle s'endormit.

Karl Hergesell et Grigoleit

Karl Hergesell n'avait pas pu conclure son troc de poussette, non, et cela l'avait beaucoup énervé. La poussette avait vingt, peut-être vingt-cinq ans, c'était un modèle antédiluvien, possible même que Noé, sur l'arche, avait promené son benjamin dedans. Et la vieille femme avait demandé en échange une livre de beurre et une livre de lard. Avec une obstination incompréhensible, elle avait soutenu que « vous là-bas, à la campagne, vous avez de tout ! Vous nagez dans le gras, oui ! ».

Quelle sacrée dose de culot il fallait pour exiger autant ! Hergesell objecta qu'Erkner, c'était vraiment tout sauf la campagne, et qu'on ne leur donnait pas une once de graisse de plus qu'à Berlin. Et puis il n'était qu'un simple ouvrier et il n'était pas en mesure de payer des prix de rapace.

« Oui, mais vous croyez peut-être, avait dit la femme, que je vais me séparer d'une pièce pareille, où j'ai couché mes deux enfants, si j'ai pas quelque chose de beau en échange ? Vous allez sûrement vouloir me mettre quelques pauvres marks sur la table ? Noon, merci bien, cher monsieur, pour ça, il va falloir que vous trouviez plus bête que moi ! »

Hergesell, qui n'aurait pas pris la poussette pour cinquante marks, cette bestiole aux grandes roues, branlante sur ses ressorts, n'en démordit pas : quel culot. En outre, elle se mettait hors la loi, c'était interdit de demander du gras pour échanger des marchandises.

« Hors la loi ! » La vieille femme renâcla dans un sifflement méprisant. « Hors la loi ! Essayez donc de porter plainte, jeune homme ! Mon mari est brigadier de police, pour nous, il n'y a rien de hors la loi ! Et maintenant dépêchez-vous de déguerpir. Je me laisserai pas engueuler sous mon toit ! Je compte jusqu'à trois, et si vous n'êtes pas sorti, c'est une violation de domicile, et c'est *moi* qui vais porter plainte contre *vous* ! »

Bon, Karl Hergesell lui avait encore dit ses quatre vérités avant de partir. Il lui avait exposé en détail ce qu'il pensait de ce genre de vautours qui voulaient se repaître sur le dos des nombreux Allemands dans le besoin. Puis il était parti, mais il avait tout de même continué à s'énerver.

Et c'est donc tout fraîchement énervé qu'il était tombé sur Grigoleit, sur un des hommes de cette fameuse époque, quand ils se battaient encore pour un avenir meilleur.

« Tiens, Grigoleit », avait dit Hergesell lorsque le long personnage au front haut et fuyant, chargé de deux valises et d'une serviette, avait croisé son chemin. « Tiens, Grigoleit, de nouveau à Berlin ? » Il prit une valise. « Nom d'un chien, ce que ça peut être lourd ce machin ! Tu vas sans doute sur l'Alex ? J'y vais aussi, je porte ta valise jusque-là. »

Grigoleit fit un petit sourire. « Ah, c'est bien, Hergesell, c'est sympa de ta part. Je vois que tu es resté le bon vieux camarade serviable d'autrefois. Qu'est-ce que tu fais maintenant ? Et que devient cette jolie petite jeune femme de l'époque – comment elle s'appelait déjà ?

— Trudel – Trudel Baumann. Il se trouve justement que j'ai épousé cette jolie petite jeune femme de l'époque, et nous attendons un enfant.

— Oui, il fallait évidemment s'y attendre. Toutes mes félicitations. » Les changements dans la situation familiale des Hergesell ne semblaient pas intéresser Grigoleit plus que ça – alors qu'ils étaient pour Karl Hergesell une source constante et bouillonnante de bonheur nouveau.

« Et qu'est-ce que tu fais, Hergesell ? demanda encore Grigoleit.

— Moi ? Tu veux dire, le travail que je fais ? Je suis de nouveau électrotechnicien, dans une usine de produits chimiques à Erkner.

— Non, je veux dire ce que tu fais vraiment, Hergesell – pour notre avenir.

— Rien, Grigoleit », répondit Hergesell, et il sentit soudain quelque chose comme de la culpabilité. Il dit d'un ton explicatif : « Tu vois, Grigoleit, nous sommes de jeunes mariés, et nous vivons retirés, pour nous tout seuls. Qu'est-ce que ça peut bien nous faire, ce qui se passe dans le monde dehors, avec eux et leur saloperie de guerre ? Nous sommes heureux d'attendre un petit. Regarde, Grigoleit, c'est quand même quelque chose. Si nous faisons tout pour rester convenables et élevons notre enfant pour qu'il devienne quelqu'un de convenable...

— Ça va être sacrément dur d'y parvenir dans le monde que ces messieurs en brun nous préparent ! Bah, laisse, Hergesell, il y avait rien d'autre à attendre de vous. Vous avez toujours plus réfléchi avec le bas-ventre qu'avec la tête ! »

Hergesell devint rouge de colère. Le mépris avec lequel parlait Grigoleit dépassait les bornes. Et en plus il ne semblait même pas avoir voulu le blesser, car il continua, placide, sans remarquer l'énervement de l'autre : « Moi je continue, et le nourrisson continue lui aussi. Non pas ici à Berlin. Nous sommes installés beaucoup plus à l'ouest, enfin, à vrai dire je ne suis pas vraiment installé, je suis constamment sur la route, je remplis plus ou moins un rôle de messenger...

— Et vous espérez beaucoup de ce que vous faites ? Vous, quelques pelés et cette énorme machine... ?

— Premièrement, nous ne sommes pas que quelques pelés. Tous les Allemands convenables, et il doit bien y en avoir deux ou trois millions, participeront eux aussi. Il faut seulement qu'ils arrivent à surmonter leur peur. Aujourd'hui, ils ont moins peur de l'avenir que nous concoctent les pontes bruns que des menaces qui pèsent sur le présent. Mais cela va bientôt changer. Hitler peut encore vaincre pendant quelque temps, mais alors viendront les revers, il va se tuer à vouloir la victoire. Et les attaques aériennes vont aussi devenir de plus en plus violentes...

— Et deuxièmement ? » demanda Hergesell, que ces pronostics militaires dans lesquels se perdait Grigoleit ennuyaient prodigieusement. « Deuxièmement...

— Deuxièmement, mon lascar, tu devrais savoir que ce n'est pas ça qui compte, d'être trop peu qui se battent contre beaucoup. Mais au contraire, une fois qu'on a reconnu la vérité d'une chose, il faut se battre pour elle, voilà. Que ce soit toi qui vives le moment de la victoire, ou bien celui qui t'a remplacé, peu importe. Je ne peux pas rester assis les bras croisés et dire : "Ce sont certes des salauds, mais en quoi ça me regarde ?"

— Oui, dit Hergesell. Mais tu n'es pas non plus marié, tu n'as pas à t'occuper de femme et enfant...

— Oh, bon sang ! cria Grigoleit, écœuré. Arrête avec ces foutues conneries sentimentales ! Tu ne crois pas toi-même à ce que tu déblatères ! Femme et enfant ! Eh oui, espèce d'idiot, il ne te vient donc pas à l'esprit que j'aurais pu vingt fois être marié si ce qui comptait pour moi c'était de fonder une famille ? Mais je ne fais pas ça, moi. Je me dis que je n'aurai le droit d'être heureux dans ma vie personnelle que quand il y aura de la place, sur terre, pour un bonheur de ce genre !

— Nous nous sommes bien éloignés l'un de l'autre ! murmura Karl Hergesell, mi-ennuyé, mi-oppressé. Je n'enlève rien à personne en étant heureux.

— Si, tu voles ! Tu voles leurs fils aux mères, leurs maris aux femmes, leurs petits amis aux jeunes filles, aussi longtemps que tu toléreras qu'ils soient chaque jour des milliers à être abattus, et que tu ne bougeras pas le petit doigt pour mettre un terme à ce massacre. Tu sais tout ça très bien, et je me demande si tu n'es pas presque pire que n'importe lequel de ces nazis bruns cent pour cent pur jus. Ils sont trop bêtes pour se rendre compte des crimes qu'ils commettent. Mais toi tu le sais, et tu ne fais pourtant rien pour empêcher tout ça ! N'es-tu pas pire que les nazis ? Bien sûr que tu es pire !

— Dieu soit loué, nous voilà à la gare », dit Hergesell, et il posa la lourde valise. « Je n'ai pas besoin de me faire assaisonner plus longtemps. Si nous étions allés un peu plus loin, tu aurais fini par découvrir que ce n'est pas Hitler, mais bien moi, Hergesell, qui a en réalité commencé toute cette guerre.

— Mais oui, mais c'est pourtant ça ! Au sens figuré, bien sûr. Si on regarde ça de près, c'est avant tout ta tiédeur qui a tout rendu possible... »

Alors Hergesell se mit finalement à rire, et Grigoleit le sombre se laissa lui aussi aller à un sourire en regardant ce visage éclatant de rire.

« Bah, laissons donc ça ! dit Grigoleit. On ne se comprendra jamais. » Il passa la main sur son grand front. « Mais en réalité, tu pourrais me rendre un petit service, Hergesell.

— Oui, volontiers, Grigoleit.

— J'ai cette vieille valise bien lourde, là, celle que tu viens de traîner jusqu'ici. Dans une heure, je dois continuer mon chemin pour Königsberg, je n'ai pas besoin de ma valise là-bas. Tu ne voudrais pas me la garder pendant ce temps chez toi ?

— Oui, tu sais, Grigoleit », dit Hergesell, et il regarda la valise avec répugnance. « Je t'ai déjà dit que j'habite loin maintenant, à Erkner. Ça fait une sacrée trotte à se coltiner jusque là-bas. Pourquoi est-ce que tu ne mets pas ta valise à la consigne ?

— Oui, pourquoi ? Et pourquoi les poules n'ont pas de dents ? Parce que, ici, j'ai pas confiance. J'ai tout mon linge et mes chaussures et mes meilleurs costumes dedans. Et il y a tellement de vols ici. Et puis aussi, à cause des bombes, les Tommies les balancent si volontiers sur les gares – et alors j'aurai perdu tout ce que je possède. »

Il insista : « Allez, dis oui, Hergesell !

— Bon, si tu veux. Ma femme va pas aimer ça. C'est bien parce que c'est toi. Mais tu sais, Grigoleit, je préférerais ne pas dire à ma femme que je t'ai croisé. Ça va l'agiter, et ce n'est pas bien dans son état, ni pour elle ni pour l'enfant, tu vois ?

— Bien, bien. Fais comme tu veux. Le principal c'est que tu me la gardes. Dans une semaine environ je passe chez toi pour récupérer cette grosse dondon. Donne-moi ton adresse. Bien, bien ! Alors donc, hein, à bientôt, au revoir, Hergesell !

— Au revoir, Grigoleit ! »

Karl Hergesell entra dans la salle d'attente pour voir si Trudel y était. Il la trouva blottie dans un coin sombre, la tête appuyée sur le dossier d'un banc, profondément endormie. Il la regarda un instant. Sa respiration était douce. Sa poitrine pleine se levait et se baissait doucement. La bouche était légèrement ouverte, mais son visage était très pâle. Il avait l'air soucieux, et elle avait de petites perles claires de sueur sur le front, comme si elle avait dû faire un gros effort.

Il posa le regard sur sa bien-aimée. Puis, prenant une résolution subite, il attrapa la valise de Grigoleit et se rendit à la consigne. Non, pour Karl Hergesell, la chose la plus importante au monde, maintenant, c'était que Trudel n'ait pas de sombres pensées et qu'elle ne s'agite pas. S'il prenait la valise jusqu'à Erkner, il devrait lui parler de Grigoleit et il savait bien que la moindre évocation de sa « condamnation à mort » de l'époque la mettait dans tous ses états.

Lorsque Hergesell revient dans la salle d'attente avec le bon de consigne dans son portefeuille, Trudel est réveillée et elle met du rouge sur sa petite bouche. Elle lui sourit, un peu pâle, et lui demande : « Mais qu'est-ce que tu faisais à l'instant avec cette énorme valise ? Il n'y avait certainement pas de poussette dedans, Karli !

— Une énorme valise ! fait-il surpris. Je n'ai pas d'énorme valise ! Je viens juste d'arriver, et d'ailleurs avec la poussette, ça tombe à l'eau, Trudel. »

Elle le regarde, étonnée. Son mari lui ment ? Mais pourquoi donc ? Qu'a-t-il donc comme secret à lui cacher ? Elle vient de le voir très clairement, ici, près de la table, avec la valise, et puis il a fait demi-tour et il a traîné la valise hors de la salle d'attente.

« Mais Karli ! dit-elle, un peu blessée. Je viens de te voir à l'instant avec la valise, ici, près de la table !

— Mais comment veux-tu que j'aie une valise ? rétorque-t-il, un peu agacé. Tu as rêvé, Trudel !

— Je ne comprends pas pourquoi tu me racontes soudain des bobards ! On n'a encore jamais eu ça entre nous !

— Je ne te raconte pas de bobards, non mais, je ne te permets pas ! » Maintenant il est assez énervé, c'est sa mauvaise conscience qui le rend comme ça. Il se ressaisit et continue, plus calme : « Je te dis que je viens tout juste d'arriver. Je ne sais pas de quelle valise tu parles, tu as dû rêver, Trudel !

— Bon, bon », dit-elle seulement, et elle ne le quitte pas des yeux. « Bon, bon. Eh bien d'accord, Karli. Alors j'ai dû rêver. N'en parlons plus. »

Elle baisse le regard. Elle est profondément blessée qu'il lui cache des choses, et cette blessure est encore plus vive parce qu'elle aussi lui cache des choses. Elle a promis à Otto Quangel de ne pas raconter à son mari qu'elle l'a rencontré, et encore moins de lui parler de la carte. Mais ce n'est pas bien. Les époux ne devraient avoir aucun secret l'un pour l'autre. Et voilà que maintenant lui aussi a des secrets.

Karl Hergesell a honte lui aussi. C'est ignoble qu'il ait menti à sa bien-aimée, et il l'a même engueulée parce qu'elle a dit la vérité. Il lutte avec lui-même, il se demande s'il ne devrait pas, tout de même, lui parler de sa rencontre avec Grigoleit. Mais il se décide : non, cela l'agiterait encore plus.

« Excuse-moi, Trudel », dit-il, et il lui presse la main d'un geste rapide. « Excuse-moi de t'avoir bousculée. Mais cette histoire de poussette m'a tellement énervé. Écoute... »

Le premier avertissement

L'agression de la Russie par Hitler avait donné de nouvelles forces à la colère de Quangel contre le tyran. Cette fois, Quangel avait suivi dans tous ses détails l'évolution de l'agression. Rien ne l'avait surpris, des premiers rassemblements de troupes à « nos frontières », jusqu'à l'invasion à proprement parler. Il avait su dès le départ qu'ils mentaient, ces Hitler, Goebbels, Fritzsche(24), il n'y avait pas un mot qui ne soit mensonge ou boniment. Ils ne pouvaient donc laisser personne en paix, et pris d'une colère indignée, il avait écrit sur l'une des cartes : « Que faisaient donc les soldats russes lorsque Hitler les a attaqués ? Ils jouaient aux cartes, personne ne pensait à la guerre, en Russie ! »

Maintenant quand dans son atelier il s'approche d'un groupe de bavards, si jamais ils parlent politique, il aimerait bien parfois qu'ils ne se dispersent pas si vite. Il aimerait bien entendre, maintenant, ce que les autres disent de la guerre.

Mais ils plongeaient tous aussitôt dans un silence grincheux, il était devenu très dangereux de bavarder. Le menuisier Dollfuß, en comparaison inoffensif, avait depuis longtemps été remplacé ; qui était son successeur, là-dessus Quangel ne pouvait faire que des suppositions. Onze de ses gens, parmi eux deux hommes qui avaient travaillé plus de vingt ans dans cette usine de meubles, avaient disparu en plein milieu de leur service sans laisser de traces, ou alors ils ne s'étaient pas présentés à l'usine, un matin. Jamais on ne sut ce qu'il leur était arrivé, et c'était une preuve de plus qu'ils avaient dû dire, à un moment ou à un autre, un mot de trop et que pour cette raison ils avaient atterri dans un camp de concentration.

À la place de ces onze personnes, de nouveaux visages étaient apparus, et le vieux contremaître se demandait souvent si ces onze n'étaient pas tous des mouchards, et si une moitié de son équipe n'était pas en train de surveiller l'autre, et vice versa. L'air puait la trahison. Personne ne pouvait faire confiance à personne, et dans cette terrible atmosphère, les gens semblaient s'abrutir de plus en plus, ils n'étaient plus que des pièces dans la machine qu'ils servaient.

Mais parfois dans cette torpeur une colère terrible s'enflammait soudain, comme la fois où un ouvrier avait poussé son bras sous la scie en criant : « Qu'il crève, ce Hitler ! Et il va crever ! Aussi sûr que je suis en train de me scier le bras ! »

Ils avaient eu toutes les peines du monde à arracher le dément de sa machine, et naturellement ils n'avaient plus jamais entendu parler de lui. Sans doute était-il mort depuis longtemps, en tout cas il fallait l'espérer ! Oui, il fallait être sacrément prudent, car tout le monde n'était pas au-dessus de tout soupçon comme ce vieux bourreau de travail devenu complètement insensible, cet Otto Quangel qui semblait uniquement s'intéresser à leur quota journalier de cercueils. Oui, des cercueils ! D'abord des caisses pour les bombes, ils avaient encore régressé à la fabrication de cercueils, de misérables choses fabriquées dans les chutes les plus fines des bois les moins chers, barbouillées d'un noir brunâtre. Ils fabriquaient des milliers et des dizaines de milliers de ces cercueils, des trains de marchandises entiers, une gare entière pleine de ces trains de marchandises, plein de gares remplies en entier !

Quangel, sa tête tournée avec attention vers chacune de ces machines, pensait souvent à toutes ces vies qui étaient mises au tombeau dans ces cercueils, des vies assassinées, des vies inutilement assassinées, que ces cercueils fussent destinés aux victimes des attaques aériennes, donc essentiellement à des personnes âgées, des mères et des enfants..., ou bien peut-être, plutôt, que ces cercueils atterrisent dans

les camps de concentration, chaque semaine quelques milliers, pour des hommes qui n'avaient pas pu dissimuler leurs convictions, chaque semaine quelques milliers de cercueils pour un seul camp de concentration. Ou bien peut-être que ces trains de marchandises pleins de cercueils empruntaient vraiment le long trajet jusqu'au front – bien qu'Otto Quangel ne veuille toutefois pas y croire car qui se souciait donc des soldats morts ? Un soldat mort ne valait pas plus qu'un rat mort à leurs yeux.

Son œil froid d'oiseau, dans la lumière électrique, cligne d'un air dur, méchant, la tête remue par à-coups, la bouche aux lèvres fines est très serrée. Personne ne se doute de la révolte, du dégoût qui animent la poitrine de cet homme, mais il sait qu'il a encore beaucoup à faire, il sait qu'il est destiné à accomplir une grande mission, et désormais il n'écrit plus seulement le dimanche. Il écrit aussi dans la semaine, avant d'aller au travail. Depuis l'offensive en Russie, il écrit aussi de temps en temps des lettres qui lui demandent deux jours de travail, mais il doit donner libre cours à sa colère.

Quangel l'admet, il ne travaille plus avec la même prudence qu'avant. Cela fait maintenant déjà deux ans qu'il leur échappe, qu'il a de la chance, il n'y a jamais eu le moindre soupçon sur lui, il se sent parfaitement en sécurité.

Il y a certes ce premier avertissement, cette rencontre avec Trudel Hergesell. Il aurait aussi bien pu y avoir quelqu'un d'autre dans l'escalier qui l'aurait observé, et alors c'en aurait été fini de lui et d'Anna. Non, ce qui comptait, ce n'était ni lui ni Anna ; la seule chose qui comptait, c'était que ce travail soit accompli, aujourd'hui et tous les jours d'après. Dans l'intérêt de ce travail, il devait redevenir plus prudent. Le fait que Trudel l'ait observé dans l'escalier en train de déposer la carte démontrait une bien trop grande légèreté de sa part.

En outre, Otto Quangel ne se doutait pas que l'inspecteur Escherich, à ce moment précis, disposait déjà d'une description de sa personne par deux témoins différents. Cela faisait déjà deux fois que Quangel avait été vu en train de déposer sa carte, les deux fois par des femmes qui avaient alors pris les cartes par curiosité mais n'avaient pas donné l'alerte assez vite pour rattraper le malfaiteur dans l'immeuble.

Oui, l'inspecteur Escherich disposait maintenant de deux descriptions de celui qui déposait les cartes. Malheureusement toutefois, ces descriptions divergeaient l'une de l'autre presque sur tous les points. Les deux observatrices n'étaient d'accord que sur un point, en l'occurrence sur le fait que le visage du malfaiteur était très singulier, pas du tout comme chez les autres gens. Mais lorsque Escherich demanda à avoir une description plus précise de ce visage singulier, il s'avéra que les deux femmes soit ne savaient pas observer, soit ne savaient pas mettre des mots sur leurs observations. Elles furent seulement capables de dire que le malfaiteur ressemblait à un véritable criminel. Quand on leur demanda à quoi ressemblait donc un véritable criminel à leur avis, elles haussèrent les épaules et déclarèrent que ces messieurs devaient le savoir bien mieux qu'elles.

Quangel avait longtemps hésité à raconter à Anna sa rencontre avec Trudel. Mais il finit tout de même par s'y résoudre : il ne voulait pas avoir le moindre secret pour elle.

Et elle avait aussi le droit de connaître la vérité, même si le danger que quelque chose soit révélé par Trudel était bien mince ; mais n'importe quel danger, si mince fût-il, Anna devait le connaître. Il lui raconta donc tout, exactement comme cela s'était passé, sans minimiser sa propre légèreté.

C'était typique d'Anna, la façon dont elle avait réagi. Trudel, son mariage, l'enfant qu'elle attendait ne l'intéressaient pas du tout, par contre elle chuchota, très effrayée : « Mais imagine donc, Otto, s'il y avait eu quelqu'un d'autre, quelqu'un de la SA ! »

Il sourit d'un air méprisant : « Mais il n'y avait pas quelqu'un d'autre ! Et à partir de maintenant je serai de nouveau prudent ! »

Mais cette déclaration ne suffit pas à la rassurer. « Non, non, dit-elle vivement. À partir de maintenant, c'est moi seule qui distribuerai les cartes. Personne ne prête attention à une vieille femme. Tu attires tout de suite l'attention des gens, Otto !

— En deux ans, je n'ai attiré l'attention de personne, mère. Il est hors de question que tu te charges de la partie la plus dangereuse ! Ce serait comme si je me cachais dans tes jupes !

— Oui, c'est ça, répliqua-t-elle agacée. Et maintenant ne me sers pas en plus cette phrase toute faite, ces inepties de bonhomme ! Quelles sornettes : toi, te cacher dans mes jupes ! Que tu as du courage, je le savais déjà, merci, mais que tu es imprudent, je viens tout juste de l'apprendre, et c'est ça qui me fait changer d'avis. Tu peux parler autant que tu veux !

— Anna », dit-il, et il lui prit la main, « tu ne peux pas, comme le font d'autres femmes, me reprocher constamment la même erreur ! Je t'ai dit que je serais plus prudent, et il faut que tu me croies. Je ne m'en suis pas si mal sorti pendant deux ans – pourquoi est-ce que cela devrait mal tourner à l'avenir ?

— Je ne comprends pas bien, dit-elle, obstinée, pourquoi je ne pourrais pas distribuer les cartes. Je le fais pourtant moi aussi de temps en temps.

— Et tu pourras aussi continuer à le faire. Quand il y en a trop, ou quand j'ai mes élancements.

— Mais j'ai plus de temps que toi. Et je n'attire vraiment pas l'attention. Et j'ai des jambes plus jeunes que les tiennes. Et je ne veux pas crever d'angoisse, chaque jour, quand je te saurai en route.

— Et qu'est-ce que tu vas penser de moi ? Tu crois peut-être que je vais me contenter de rester ici à la maison alors que je sais qu'Anna est en ville ? Tu ne comprends pas que j'aurai honte de moi si c'est toi qui prends les plus grands risques ? Non, Anna, tu ne peux pas me demander ça !

— Alors allons-y ensemble. Deux paires d'yeux voient plus clair qu'une seule, Otto.

— À deux, nous passerions moins inaperçus, quand on est tout seul on se fond plus facilement parmi les autres. Et je ne crois pas non plus que, dans une affaire comme celle-là, deux paires d'yeux y voient plus clair qu'une seule. Chacun compte toujours sur l'autre. Et de toute façon, Anna, ne sois pas fâchée, mais ça me rendrait nerveux de te savoir à mes côtés, et je crois que ce ne serait pas différent pour toi.

— Ah, Otto, dit-elle. Je sais bien que quand tu veux quelque chose, tu finis toujours par l'obtenir. Je ne peux pas m'imposer face à toi. Mais je vais crever d'angoisse, maintenant que je te sais en si grand danger.

— Le danger n'est pas plus grand qu'autrefois, pas plus grand qu'à l'époque, lorsque j'ai déposé la première carte dans la Neue Königstrasse. Du danger, il y en a toujours, Anna, pour chacun de ceux qui font ce que nous faisons. Ou bien aimerais-tu que nous arrêtions complètement ?

— Non ! s'écria-t-elle tout haut. Non, je ne tiendrais pas deux semaines sans ces cartes ! Pour quoi vivrions-nous, alors ? Ces cartes, c'est notre vie ! »

Il sourit d'un air sombre, la regarda, une fierté grave dans les yeux. « Tu vois, Anna, dit-il alors. C'est comme ça que je t'aime. Nous ne ressentons aucune peur. Nous savons ce qui nous menace, et nous sommes prêts, à chaque instant nous sommes prêts – mais espérons que cela arrivera le plus tard possible.

— Non, dit-elle. Non, je me dis toujours que cela n'arrivera jamais. Nous allons survivre à la guerre, nous allons survivre aux nazis, et puis...

— Et puis ? » demanda-t-il aussi, car soudain ils entrevirent – après une victoire enfin remportée – une vie complètement vide s'étalant devant eux.

« Bon, dit-elle, je pense que nous trouverons aussi une cause pour laquelle il vaudra la peine de se battre. Peut-être ouvertement, sans trop de danger.

— Le danger, dit-il, il y a toujours du danger, Anna, sinon ce n'est pas un combat. Parfois je sais qu'ils ne me prendront pas, et puis d'autres fois je reste allongé des heures et des heures durant et je rumine pour savoir où il y a encore un danger que je n'aurais peut-être pas vu. Je rumine, mais je ne trouve rien. Et pourtant il y a quelque part un danger, je le sens. Qu'est-ce que nous pourrions avoir oublié, Anna ?

— Rien, dit-elle. Rien. Si tu es prudent en déposant les cartes... »

Il secoua la tête avec un mouvement d'humeur. « Non, Anna, dit-il, ce n'est pas ce que je veux dire. Le danger n'est pas dans l'escalier, et pas non plus au moment où j'écris. Le danger se situe tout à fait ailleurs, là où je ne peux pas le voir. Soudain nous allons nous réveiller et nous saurons qu'il était toujours là, mais nous ne l'aurons pas vu. Et alors il sera trop tard. »

Elle ne le comprenait toujours pas. « Je ne sais pas pourquoi tu te fais soudain du souci, Otto, dit-elle. Nous avons pourtant réfléchi et testé tout cela des centaines de fois. Si nous faisons bien attention, si nous essayons de bien tout prévoir...

— Prévoir ! » s'écria-t-il de mauvaise humeur en constatant son manque de compréhension. « Comment pourrait-on prévoir quelque chose qu'on ne peut pas voir ! Ah, Anna, tu ne me comprends pas ! On ne peut pas tout évaluer dans la vie !

— Non, je ne te comprends pas, dit-elle en secouant la tête. Je crois que tu te fais inutilement des soucis, père. Je crois que tu devrais dormir plus la nuit, Otto. Tu dors trop peu. »

Il se tut.

Après un moment, elle demanda : « Sais-tu comment s'appelle maintenant Trudel Baumann, et où elle habite ? »

Il secoua la tête. Il dit : « Je ne le sais pas, et puis je ne veux pas le savoir.

— Mais moi j'aimerais bien le savoir, dit-elle, obstinée. Je veux entendre par moi-même qu'elle a déposé la carte comme il faut. Tu n'aurais jamais dû lui confier ça, Otto ! Qu'est-ce qu'une enfant comme elle peut bien comprendre à ce qu'elle fait. Peut-être qu'elle a déposé la carte, ouvertement, et qu'ils l'ont prise sur le fait. Et avec une si jeune femme entre leurs griffes, alors ils apprendront bien vite le nom des Quangel. »

Il secoua la tête : « Je sais qu'aucun danger ne viendra de Trudel.

— Mais moi j'aimerais en être sûre ! s'écria Frau Quangel. Je vais me rendre à son usine et me renseigner.

— Tu n'iras pas, mère ! Trudel n'existe plus pour nous. Non, ne dis rien, tu restes ici. Je ne veux plus en entendre parler. » Puis, lorsqu'il vit qu'elle se montrait encore récalcitrante, il dit : « Crois-moi, Anna, tout ce que je te dis est juste. Nous n'avons plus besoin de parler de Trudel, c'est réglé. Mais, continua-t-il plus doucement, mais la nuit, quand je suis réveillé, alors je me dis souvent que nous n'en sortirons pas vivants, Anna. »

Elle le regarda avec de grands yeux.

« Et alors je m'imagine comment ça sera. C'est bien de s'imaginer ce genre de choses à l'avance, comme ça plus rien ne pourra nous surprendre. Tu y penses, parfois ?

— Je ne vois pas bien de quoi tu parles, Otto », dit-elle d'un ton bourru.

Il était adossé contre l'étagère des livres d'Ottochen, une de ses épaules touchait le manuel de bricolage de radio de leur garçon. Il la regarda d'un air pénétrant.

« À partir du moment où ils nous auront arrêtés, nous serons séparés, Anna. Nous nous reverrons peut-être encore deux ou trois fois, pendant les interrogatoires, pendant les audiences, peut-être plus tard encore une fois, une demi-heure avant l'exécution...

— Non ! Non ! Non ! » Elle cria. « Je ne veux pas que tu parles de ça ! Nous allons nous en sortir, Otto ! Nous devons nous en sortir vivants ! »

Il posa sa grosse main apaisante de travailleur sur la sienne, petite et tremblante.

« Et si nous n'en sortons pas vivants ? Est-ce que tu regretterais quelque chose ? Y a-t-il une seule chose que tu préférerais n'avoir pas faite, dans tout ce que nous avons accompli ?

— Non, rien ! Mais nous allons nous en sortir sans être découverts, Otto, je le sens !

— Tu vois, Anna », dit-il, sans prêter attention à sa dernière déclaration. « C'est ce que je voulais entendre. Nous ne regretterons jamais rien. Nous assumerons ce que nous avons fait, ils auront beau nous torturer autant qu'ils veulent. »

Elle le regarda, elle essaya de réprimer un tremblement. En vain. « Ah, Otto ! s'écria-t-elle dans un sanglot. Pourquoi dois-tu parler ainsi ? Tu ne fais qu'attirer le malheur au-dessus de nos têtes. Tu n'as encore jamais parlé comme ça !

— Je ne sais pas pourquoi j'avais besoin de parler de ça aujourd'hui », dit-il, et il s'éloigna de l'étagère avec les livres. « Il fallait que je le fasse, une fois. Probablement que je ne parlerai plus jamais de ça avec toi. Mais il le fallait, une fois. Car tu dois savoir que nous serons alors très seuls dans nos cellules, que nous ne pourrons pas échanger un mot l'un avec l'autre, nous qui en vingt ans et plus n'avons pas passé une seule journée l'un sans l'autre. Ce sera très dur pour nous. Mais nous aurons la certitude qu'aucun de nous deux ne craquera, que nous pouvons compter l'un sur l'autre, comme pendant toute notre vie, et aussi dans la mort. Nous devons aussi mourir tout seuls, Anna.

— Otto, tu parles comme si on y était déjà ! Et pourtant nous sommes libres et au-dessus de tout soupçon. Nous pourrions arrêter aujourd'hui, n'importe quel jour si nous voulions...

— Mais est-ce que nous le voulons ? Pourrions-nous même le vouloir ?

— Non, je ne dis pas que nous voulons arrêter. Je ne le veux pas, et tu le sais ! Mais je ne veux pas non plus que tu parles comme s'ils nous avaient déjà attrapés et qu'il ne nous restait plus que la mort. Je ne veux pas mourir, Otto, j'aimerais vivre avec toi !

— Mais qui veut donc mourir ? demanda-t-il. Tout le monde veut vivre bien sûr, tout le monde, tout le monde – même le plus misérable vermisseau crie pour continuer à vivre. Moi aussi je veux encore vivre. Mais, Anna, c'est peut-être bien de penser, alors que la vie est tranquille, à la possibilité d'une mort difficile, de nous y préparer. Que l'on sache que l'on mourra convenablement, sans gémir et sans crier. Je trouverais ça répugnant... »

Le silence régna pendant un instant.

Puis Anna Quangel dit doucement : « Tu peux compter sur moi, Otto. Je ne te ferai pas honte. »

La chute de l'inspecteur Escherich

Dans l'année qui suivit le « suicide » du petit Enno Kluge, l'inspecteur Escherich avait mené une vie relativement calme, sans trop subir l'impatience de ses supérieurs. À l'époque, lorsqu'on avait signalé ce suicide, lorsqu'il fut évident que le petit fluet s'était soustrait à tous les interrogatoires de la Gestapo et de la SS, l'Obergruppenführer Prall s'était naturellement déchaîné. Mais cela se calma avec le temps, la piste s'était refroidie une fois pour toutes, maintenant il fallait attendre une nouvelle piste.

Par ailleurs, l'oiseau de malheur n'était plus aussi important. La monotonie bornée avec laquelle il écrivait des cartes toujours de la même teneur, que personne ne lisait, que personne ne voulait lire et qui plongeaient tous les gens dans l'embarras ou la peur, le rendait ridicule et stupide. Escherich plantait certes toujours gentiment ses petits drapeaux sur le plan de Berlin. Avec une certaine satisfaction, il voyait qu'ils devenaient de plus en plus denses au nord de l'Alexanderplatz – l'oiseau devait avoir son nid là-bas ! Et puis cette concentration étrange de presque dix drapeaux au sud de Nollendorfplatz – l'oiseau de malheur avait régulièrement à y faire, même si c'était de façon plus espacée. Tout cela s'éclaircirait un jour de façon satisfaisante...

Tu finiras bien par tomber dans nos filets ! Tu t'approches de nous, irrémédiablement ! ricanait l'inspecteur, et il se frottait les mains.

Puis il retournait à ses autres affaires. Il y avait des affaires plus importantes et plus urgentes. Un genre de dément, un nazi convaincu comme il se qualifiait lui-même, était en ce moment d'une brûlante actualité, il n'avait rien trouvé de mieux qu'écrire tous les jours au ministre Goebbels une lettre grossière et offensante, souvent pornographique. Tout d'abord ces lettres avaient amusé le ministre, l'avaient plus tard agacé, puis il avait fait un foin d'enfer et exigé sa proie. Sa vanité avait été mortellement blessée.

Bon, l'inspecteur Escherich avait eu de la chance, il avait pu résoudre l'affaire « pourceau », comme il l'avait baptisée, dans les trois mois. L'auteur des lettres, qui était effectivement au parti et était même un de ses plus anciens membres, avait été amené à monsieur le ministre Goebbels, et l'inspecteur Escherich avait pu classer définitivement l'affaire. Il savait qu'il n'entendrait plus jamais parler du « pourceau ». Le ministre ne pardonnait jamais une offense qui lui avait été faite.

Puis d'autres affaires se présentèrent – il y eut surtout celle de cet homme qui envoyait à des personnages éminents des encycliques du pape et des discours radiophoniques de Thomas Mann, certains véritables et d'autres falsifiés. Un type habile, cet homme – ça n'avait pas été facile de le prendre. Mais finalement Escherich avait tout de même réussi à l'envoyer dans le couloir de la mort à la Plötze.

Et il y avait aussi eu ce petit fondé de pouvoir, soudain devenu mégalomane, qui s'était autopropulsé directeur général d'une aciérie qui n'existait pas, et qui envoyait des lettres confidentielles, non seulement à d'autres directeurs d'usine, pour le coup elles bien existantes, mais aussi au Führer, dans lesquelles il dévoilait des détails sur l'état alarmant de l'industrie de l'armement allemande, détails qui bien souvent n'avaient pas pu être inventés. Bon, cet oiseau-là avait été relativement facile à attraper ; le cercle des gens qui possédaient ce genre d'informations était assez restreint.

Oui, l'inspecteur Escherich avait eu quelques succès significatifs, chez ses collègues on racontait déjà qu'il prendrait bientôt du galon. L'année avait vraiment été réjouissante, toute cette période depuis le suicide du petit Kluge ; l'inspecteur Escherich était content.

Mais arriva un temps où les supérieurs d'Escherich revinrent se poster en silence devant le plan de l'oiseau de malheur. Ils se firent expliquer les petits drapeaux, ils hochèrent la tête d'un air pensif lorsqu'on leur indiqua la concentration au nord de l'Alexanderplatz, ils hochèrent la tête d'un air encore plus pensif lorsque Escherich évoqua cet intéressant regroupement au sud de Nollendorfplatz, et puis ils dirent : « Et quelles sont donc vos pistes, Herr Escherich ? Quels sont donc les plans que vous avez mijotés pour attraper cet oiseau de malheur ? Depuis l'invasion en Russie, le bonhomme est devenu sacrément actif ! La semaine dernière il y a bien eu en tout cinq lettres et cartes postales ?

— Oui, dit l'inspecteur. Et cette semaine, il y en a déjà trois qui sont arrivées !

— Alors, où en sommes-nous de cette affaire, Escherich ? Pensez donc, depuis combien de temps cet homme écrit, tout de même, cela ne peut décemment pas continuer ainsi ! Nous ne sommes pas un bureau de statistique qui enregistre l'envoi de cartes passibles de haute trahison, vous êtes un agent d'investigation, mon cher ! Alors, quelles sont vos pistes ? »

Ainsi poussé dans ses retranchements, l'inspecteur se plaignit amèrement de la bêtise des deux femmes qui avaient vu l'homme mais ne l'avaient pas arrêté, qui l'avaient vu mais ne pouvaient même pas le décrire.

« Oui, oui, tout cela est bien beau, mon cher. Mais nous ne parlons pas ici de la bêtise des témoins, nous parlons des pistes que votre astucieuse petite tête a trouvées ! »

Sur quoi l'inspecteur mena ces messieurs de nouveau devant le plan de la ville et leur montra en chuchotant qu'il y avait partout des drapeaux au nord de l'Alex, sauf dans un secteur bien précis, pas très grand, qui était totalement vierge de drapeaux.

« Et c'est dans ce secteur que se cache mon oiseau de malheur. Là, il ne dépose aucune carte, parce qu'il y est trop connu, parce qu'il craint sans doute de se faire voir par un voisin. Ce ne sont que quelques rues, où n'habitent que des petites gens. C'est là qu'il se trouve.

— Et pourquoi l'y laissez-vous ? Pourquoi n'avez-vous pas ordonné depuis longtemps de faire des perquisitions dans ces quelques rues ? Il faut pourtant que vous le harponniez, Escherich ! Nous ne vous comprenons pas, d'ordinaire vous êtes vraiment efficace dans votre domaine, mais dans cette affaire vous enchaînez les bourdes. Nous avons un peu regardé le dossier. Il y a d'abord cette histoire avec Kluge, que vous avez laissé courir malgré ses aveux ! Et puis vous ne vous occupez plus de lui et vous le laissez se suicider, juste au moment où nous aurions eu le plus besoin de lui ! Bourde sur bourde, Escherich ! »

L'inspecteur Escherich, tortillant sa moustache nerveusement, se permet d'indiquer à ce sujet que Kluge n'a pas la moindre chose à voir avec l'auteur des cartes. Les cartes postales étaient arrivées sans aucun changement, avant comme après sa mort.

« Je considère que ses aveux sont absolument crédibles, et que c'est bien un inconnu qui lui a donné la carte pour la déposer.

— Bien, si c'est ce que vous considérez ! *Nous* en revanche, nous considérons qu'il est indispensable que vous fassiez enfin quelque chose ! Peu nous importe de savoir quoi, mais maintenant nous voulons voir des résultats ! Commencez par faire des perquisitions dans ces quelques rues. Nous verrons bien ce qui en ressort. Il en ressort toujours quelque chose, ça empeste partout ! »

Cette fois encore, l'inspecteur fait remarquer en toute humilité que, même s'il ne s'agit que de quelques rues, ce sont tout de même un millier de logements qu'il conviendrait de faire fouiller.

« Cela va beaucoup inquiéter la population. Les gens sont déjà pas mal sur les nerfs à cause des attaques aériennes qui gagnent en intensité, et si nous leur donnons en plus des raisons de se plaindre ! Mais encore : que peut-on attendre d'une perquisition ? Que sommes-nous censés trouver au juste ? L'homme, pour accomplir son crime, n'a besoin que d'un porte-plume (que l'on trouve dans tous les foyers), d'une bouteille d'encre (*idem*), de quelques cartes postales (*idem, idem*). Je ne saurais pas quels repères indiquer à mes gens pour ces perquisitions, ni leur dire ce qu'ils doivent chercher au juste. Tout au plus des indications négatives : l'auteur des cartes ne possède sûrement pas de poste de radio. Je n'ai

encore décelé sur aucune de ces cartes d'informations qu'il aurait obtenues par la radio. Le plus souvent, il est seulement mal informé. Non, je ne sais pas par quel bout prendre ces perquisitions.

— Mais cher, très cher Escherich – nous ne vous comprenons plus du tout ! Vous avez constamment des scrupules, mais vous n'êtes jamais capable de faire une proposition positive ! Nous devons pourtant attraper cet homme, et vite maintenant !

— Nous allons l'attraper, dit l'inspecteur en souriant, cela dit, vite ? Ça, je ne peux pas vous le promettre. Quoi qu'il en soit, je ne crois pas qu'il continuera à écrire ses cartes postales pendant encore deux ans. »

Ils soupirèrent.

« Et pourquoi ? Car le temps joue contre lui. Regardez donc ces petits drapeaux, encore cent et nous y verrons beaucoup plus clair. C'est un gars vraiment résistant et avec un sacré sang-froid, mon oiseau de malheur, mais il a aussi eu une veine de pendu. Car le sang-froid n'y suffit pas en l'occurrence, on doit aussi avoir de la chance, et il en a eu jusqu'à présent de façon tout à fait incompréhensible. Mais c'est exactement comme pour les jeux de cartes, messieurs, un temps les cartes peuvent se montrer favorables à un joueur en particulier, mais arrive soudain le moment où c'est fini. Soudain la partie se retourne contre l'oiseau de malheur et c'est nous qui aurons les atouts dans la main !

— Tout cela est bien beau et intéressant, Escherich ! De la théorie criminelle très subtile, nous comprenons bien. Mais nous ne sommes pas tellement pour la théorie, et ce que nous entendons, dans tout ce que vous nous dites, c'est qu'il faudra attendre peut-être encore deux ans jusqu'à ce que vous vous décidiez à agir. Nous ne vous suivrons pas là-dessus, non, nous vous proposons au contraire de passer encore en revue tous les détails de cette affaire et de nous faire, disons dans une semaine, vos propositions. Alors nous verrons bien si vous êtes apte à régler cette affaire ou pas. Heil Hitler, Escherich ! »

L'Obergruppenführer Prall toutefois, qui avait dû la boucler à cause de la présence de supérieurs encore plus haut placés, retourna précipitamment dans le bureau d'Escherich : « Espèce d'âne ! Espèce d'idiot ! Vous pensez peut-être que je vais laisser déshonorer mon service encore longtemps par une bourrique comme vous ! Vous avez encore une semaine ! » Il secoua ses poings, furibard. « Que le ciel vous soit clément si aucune idée ne vous vient pendant cette semaine ! Je vais vous souffler dans les bronches ! » Et ainsi de suite et ainsi de suite. L'inspecteur Escherich n'écoutait déjà plus.

Pendant ce délai de grâce d'une semaine qui lui était encore accordé, l'inspecteur Escherich s'occupait tant et si bien de l'affaire oiseau de malheur qu'il ne s'en occupa pas du tout. Une fois déjà, ses supérieurs l'avaient poussé à abandonner la tactique qu'il estimait juste, et tout avait aussitôt déraillé et s'était engagé sur une mauvaise voie, et d'ailleurs cet Enno Kluge avait dû en faire les frais.

Non pas que ce Kluge pesât beaucoup sur sa conscience. Un braillard inutile et lamentable, sa vie ou sa mort étaient tout à fait sans importance. Mais l'inspecteur Escherich avait eu beaucoup de tracasseries à cause de cette petite bestiole, cela lui avait coûté bien des efforts de refermer cette bouche une fois ouverte. Oui, cette nuit-là, à laquelle il ne pensait pas volontiers, l'inspecteur avait été très agité – et s'il y avait une chose que cet homme sans couleur, long et gris détestait, c'était d'être agité.

Non, il ne se laisserait pas encore une fois tirer de sa patience obstinée – et pas non plus par les plus hauts de ses supérieurs. Que pouvait-il lui arriver de bien grave ? Ils avaient besoin de leur Escherich, pour beaucoup de choses il était tout simplement irremplaçable. Ils pourraient gueuler et faire un foin de tous les diables, mais au final ils feraient tout de même la seule chose qu'il fallait faire : attendre patiemment. Non, Escherich n'avait pas de propositions à faire...

Ce fut une séance mémorable. Cette fois elle ne se déroula pas dans le bureau d'Escherich, elle se déroula dans la grande salle, sous la présidence d'un des plus hauts dirigeants. Naturellement, l'affaire oiseau de malheur ne fut pas la seule à être abordée, beaucoup d'autres affaires provenant d'autres

services furent discutées. Il y eut des blâmes, des hurlements, des moqueries méprisantes. Et puis vint l'affaire suivante.

« Inspecteur Escherich, voulez-vous maintenant nous exposer ce que vous avez à nous dire sur cette affaire de cartes postales. »

L'inspecteur voulait bien en faire l'exposé. Il fit un bref récit de ce qui s'était passé et de ce qui avait été établi jusque-là. Il fut brillant, bref, précis, non sans humour, tout en lissant sa moustache d'un air pensif.

Puis vint la question du président de séance : « Et quelles sont les propositions que vous avez à nous faire ? Deux ans, inspecteur Escherich ! »

— Je ne peux que recommander d'attendre patiemment, il n'y a rien d'autre à faire. Mais peut-être pourrait-on transmettre l'affaire au commissaire Herr Zott, afin qu'il l'étudie ? »

Un silence de mort régna pendant un instant.

Puis des rires moqueurs fusèrent çà et là. Une voix s'écria : « Tire-au-flanc ! »

Une autre : « D'abord on bousille le boulot et puis après on le refile aux autres ! »

L'Obergruppenführer Prall laissa son poing s'abattre avec fracas sur la table : « Je vais te souffler dans les bronches, espèce de charogne ! »

— Je demande le calme le plus complet ! »

La voix du président de séance avait un ton légèrement dégoûté. Le silence se fit.

« Nous venons tout juste d'assister à un de ces comportements, messieurs, que l'on peut presque comparer... à une désertion. Abandon lâche devant des difficultés que n'importe quel combat apporte pourtant inévitablement avec lui. Je le regrette. Escherich, vous êtes dispensé de la suite de cette séance. Attendez mes ordres dans votre bureau ! »

L'inspecteur, tout blême (car il ne s'attendait à rien de la sorte), s'inclina. Puis il alla à la porte, claqua des talons et hurla, le bras tendu : « Heil Hitler ! »

Personne ne faisait attention à lui. L'inspecteur alla dans son bureau.

Les ordres qu'on lui avait laissé entrevoir firent d'abord leur apparition sous la forme de deux SS qui le regardèrent d'un air sombre, et l'un des deux lui dit, sur un ton de menace : « Interdiction de toucher à quoi que ce soit ici, compris ! »

Escherich tourna lentement la tête vers l'homme qui venait de lui parler de la sorte. Ce ton était nouveau. Non pas qu'Escherich ne l'eût pas connu, mais il n'avait encore jamais été utilisé avec lui. Un simple SS, ce type – le cas d'Escherich devait être grave s'il prenait ce ton envers l'inspecteur.

Un visage de brute, le nez aplati, le menton fort, tendance à commettre des actes de brutalité, intelligence insuffisamment développée, dangereux en état d'ébriété, résuma Escherich. Comment avait dit le gros bonnet, déjà, là-haut ? Désertion ? Ridicule ! L'inspecteur Escherich, déserteur !

Mais ça leur ressemblait bien à ces gars, ils employaient toujours de grands mots, et après il ne se passait rien !

L'Obergruppenführer Prall et le commissaire Zott entrèrent.

Eh bien voilà, ils auront fini par accepter ma proposition ! C'est ce qu'ils avaient de plus raisonnable à faire, même si je ne crois pas que même cet astucieux ratiocineur puisse trouver quelque chose de nouveau dans ce matériel !

Escherich est sur le point de saluer le commissaire Zott d'un air amical et joyeux, ne serait-ce que pour lui montrer qu'il n'est pas le moins du monde blessé que l'affaire lui soit transmise, quand il sent qu'on le tire sur le côté sans ménagement, ce sont les deux SS, et celui au visage de meurtrier crie : « Au rapport, SS Dobat et SS Jacoby avec un détenu ! »

Le détenu – c'est donc moi ? pense Escherich, surpris.

Et tout haut : « Herr Obergruppenführer, puis-je encore dire que... »

— Fais-lui fermer sa gueule à cette charogne ! » hurle Prall, furieux, qui s'est sans doute fait un peu voler dans les plumes lui aussi.

Le SS Dobat donne un coup de poing dans la bouche d'Escherich. Il sent une douleur furieuse, le goût répugnant du sang chaud. Puis il se penche en avant et crache quelques dents sur la moquette.

Et pendant qu'il fait tout cela, de façon très machinale, la douleur ne fait même pas si mal, il pense : je dois éclaircir la situation tout de suite. Bien entendu que je suis prêt à tout. Perquisitions dans tout Berlin. Espions dans tous les immeubles où sont installés plusieurs cabinets d'avocats et de médecins. Je fais tout ce que vous voulez, mais vous ne pouvez quand même pas me casser la figure comme ça, à moi, un vieil agent de la police criminelle et détenteur de la croix de guerre !

Et pendant qu'il pense à tout cela fébrilement, qu'il essaie de façon toute machinale de se libérer de la prise des SS et qu'il tente encore de prendre la parole – mais il ne peut pas du tout parler à cause de sa lèvre supérieure déchirée et de sa bouche en sang –, pendant ce temps l'Obergruppenführer Prall a sauté devant lui, l'a attrapé par le col de ses deux mains et a crié : « Voilà, tu vas enfin entendre raison, espèce de monsieur-je-sais-tout prétentieux ! Tu t'es toujours cru vachement intelligent quand tu me faisais tes exposés de pédant de merde, non ? Tu crois peut-être que j'ai pas remarqué que tu me prenais pour un con et que toi tu étais le super-intelligent, hein ? Bah, maintenant on va te faire la peau, et on va te souffler dans les bronches, tu vas voir ce que tu vas voir ! »

Un instant Prall, presque abruti de colère, regarda l'homme en sang.

Il cria : « Et tu vas encore me dégueulasser longtemps la moquette avec ton sang de fumier ? Avale le sang, fumier, ou bien je t'en fous une moi-même dans ta tronche ! »

Et l'inspecteur Escherich – non, le petit homme Escherich, apeuré et misérable, qui une heure auparavant était encore un puissant inspecteur de la Gestapo, s'efforça, une sueur mortelle perlant sur le front, d'avaler le répugnant flot de sang pour ne pas salir la moquette, sa moquette à lui, enfin non, la moquette du commissaire Herr Zott maintenant...

L'Obergruppenführer avait observé de ses yeux avides le lamentable comportement de l'inspecteur. Maintenant il se détourna d'Escherich en poussant un : « À quoi bon ! » et demanda au commissaire : « Avez-vous besoin de cet homme pour quelque éclaircissement que ce soit, Herr Zott ? »

C'était une coutume, tous les vieux criminalistes affectés au service de la Gestapo se tenaient les coudes pour le meilleur et pour le pire, tout comme d'ailleurs les SS se tenaient les coudes, tous ensemble – souvent contre les agents de la police criminelle. Jamais il ne serait venu à l'esprit d'Escherich de livrer un collègue à la SS, si coupable fût-il ; il aurait même fait tout son possible pour leur dissimuler même la plus grande des infamies. Et pourtant il vit le commissaire, après avoir jeté un bref regard à Escherich, dire froidement : « Cet homme ? Pour des éclaircissements ? Merci, Herr Obergruppenführer. Je préfère éclaircir cela moi-même !

— Emmenez-le ! cria l'Obergruppenführer. Et magnez-lui un peu le train, les gars ! »

Et Escherich fut traîné à un rythme d'enfer tout le long du couloir, entre les deux SS, ce même couloir dans lequel il avait renvoyé Barkhausen d'un coup de pied, tout juste un an auparavant, en riant de cette excellente blague. Et il fut jeté au bas de ce même escalier de pierre, il resta allongé, saignant, exactement à l'endroit où était resté Barkhausen en sang. Fut relevé à coups de pied, jeté en bas des marches de la cave, pour aller au trou...

Tous ses membres le faisaient souffrir et puis coup sur coup : enlever les vêtements civils, mettre sur le dos l'habit zébré, et les possessions d'Escherich furent réparties insolemment entre les SS présents. Et sans cesse des coups, des bourrades, des menaces...

Oh oui, bien sûr, l'inspecteur Escherich avait déjà vu tout cela ces dernières années, et il n'avait rien trouvé là de surprenant ou de répréhensible, car c'est ce qui arrivait aux criminels. C'était normal que cela leur arrive. Mais que lui, l'inspecteur de la police criminelle Escherich, doive compter maintenant parmi ces criminels sans foi ni loi, non, ça ne voulait pas rentrer dans sa tête. Il n'avait commis aucun

crime. Il avait juste proposé de transmettre une affaire pour laquelle même ses supérieurs réunis n'avaient pas été capables de faire la moindre proposition valable. Tout allait s'expliquer, ils devaient venir le rechercher ! Ils ne tiendraient pas sans lui ! Et en attendant il faudrait qu'il garde contenance, il ne fallait pas qu'il montre sa peur, il ne devait même pas montrer qu'il souffrait.

Ils amenaient justement un autre homme au trou. Un petit pickpocket qui, comme on l'apprit bientôt, avait eu le malheur de vouloir voler la dame d'un haut dirigeant de la SA – et qui avait été pris la main dans le sac.

Maintenant ils l'amenaient, ils l'avaient déjà un peu cuisiné, une créature geignante qui puait sa propre merde et qui tentait encore et toujours, rampant sur les genoux, de s'accrocher aux jambes des SS : qu'ils ne lui fassent rien, pour l'amour de la sainte Marie ! Qu'ils lui fassent grâce – le bon Jésus leur revaudrait ça !

Les SS s'amusaient à donner des coups de genou en plein visage au petit homme accroché à leurs jambes, au moment de ses plus belles supplications. Alors le petit pickpocket se vautrait par terre en criant – jusqu'à ce qu'il guette à nouveau les visages durs, qu'il croie déceler dans l'un d'eux une lueur de pitié et qu'il recommence à nouveau ses invocations...

Et c'est avec cette vermine, avec ce lâche qui puait la merde, que fut enfermé dans une cellule le tout-puissant inspecteur Escherich.

Le deuxième avertissement

Un dimanche matin, Frau Anna dit un peu timidement : « Je crois, Otto, qu'il nous faut retourner voir mon frère Ulrich. Tu sais, c'est notre tour. Cela fait huit semaines que nous ne nous sommes pas montrés chez les Heffke. »

Otto Quangel leva les yeux de ses travaux d'écriture. « Bien, Anna, dit-il. Alors dimanche prochain. Ça ira ? »

— Je préférerais que tu t'arranges pour y aller ce dimanche, Otto. Je crois qu'ils nous attendent.

— Mais pour eux les dimanches sont tous pareils. Ils n'ont pas un travail en plus comme nous, les mauviettes ! »

Et il rit d'un air moqueur.

« C'était l'anniversaire d'Ulrich vendredi, objecta Frau Quangel. Je lui ai fait un petit gâteau et j'aimerais le lui apporter aujourd'hui. Ils nous attendent sûrement.

— Aujourd'hui j'aimerais écrire une lettre en plus de cette carte, dit Quangel, renfrogné. J'avais prévu de faire ça comme ça aujourd'hui. Je n'aime pas bouleverser mon programme.

— S'il te plaît, Otto !

— Est-ce que tu ne peux pas y aller toute seule, Anna, et leur dire que j'ai mes élancements ? Tu l'as pourtant déjà fait une fois !

— Justement parce que je l'ai déjà fait une fois, je préférerais ne pas le refaire tout de suite, demanda Anna. Aujourd'hui, alors que c'est son anniversaire... »

Quangel regarda le visage de sa femme qui quémandait. Il lui aurait volontiers fait ce plaisir, mais l'idée de quitter son séjour aujourd'hui le mettait de mauvaise humeur.

« Alors que je voulais écrire cette lettre aujourd'hui, Anna ! La lettre est vraiment importante. J'ai pensé à quelque chose... Elle fera sûrement un effet énorme. Et puis Anna, maintenant je connais toutes vos histoires d'enfance, je les connais par cœur. C'est tellement ennuyant chez les Heffke. Je n'ai rien à dire à ton frère, et puis ta belle-sœur elle reste toujours assise avec nous comme si elle était de glace. Nous n'aurions jamais dû entamer des relations avec la famille, la famille, quelle horreur. Nous deux tout seuls, c'est parfaitement suffisant !

— Bon, d'accord, Otto, concéda-t-elle, alors cette visite aujourd'hui sera la dernière que nous leur rendrons. Je te promets de ne plus jamais te demander d'y retourner. Mais allons-y aujourd'hui, alors que j'ai fait un gâteau et que c'était l'anniversaire d'Ulrich ! Juste cette fois encore ! S'il te plaît, Otto !

— Aujourd'hui précisément, je n'en ai vraiment pas envie », dit-il.

Mais, vaincu par ses yeux suppliants, il finit tout de même par grogner : « Bon d'accord, Anna, je vais y réfléchir. Si j'arrive à écrire deux cartes jusqu'à midi... »

Il écrivit les deux cartes avant midi, et les Quangel sortirent donc vers trois heures de leur appartement. Ils voulaient prendre le métro jusqu'à Nollendorfplatz, mais juste avant l'arrêt Bülowstrasse, Quangel proposa à sa femme de descendre, peut-être pourrait-on y trouver ce qu'on cherchait.

Elle savait qu'il avait les deux cartes dans la poche, elle comprit tout de suite de quoi il parlait et hocha la tête.

Ils marchèrent un petit peu dans la Potsdamerstrasse sans trouver d'immeuble qui convienne. Puis ils durent tourner à droite dans la rue Winterfeldt, sinon ils se seraient trop éloignés de l'appartement du beau-frère. Et ils cherchèrent à nouveau.

« Ce n'est pas un quartier aussi bien que par chez nous, dit Quangel, insatisfait.

— Et aujourd'hui c'est dimanche, ajouta-t-elle. Surtout sois prudent !

— Je suis prudent, évidemment », répondit-il. Et : « Là, je vais entrer là ! »

Elle n'avait encore rien pu répondre qu'il avait déjà disparu dans l'immeuble.

Pour Anna commencèrent alors les minutes de l'attente, ces minutes de torture toujours nouvelle où elle avait peur pour Otto et ne pouvait toutefois rien faire d'autre qu'attendre.

Ô mon Dieu ! pensa-t-elle en examinant l'immeuble, cet immeuble ne me plaît pas du tout ! Pourvu que tout se passe bien ! Je n'aurais jamais dû insister pour que nous venions jusqu'ici. Il n'en avait vraiment pas envie, je l'ai bien remarqué. Et ce n'était pas seulement à cause de la lettre qu'il voulait écrire. Si quelque chose lui arrive aujourd'hui, je vais me le reprocher pour toujours ! Voilà Otto...

Mais ce n'était pas Otto qui sortait de l'immeuble, c'était une dame, qui passa devant Anna en la toisant du regard.

Est-ce qu'elle ne vient pas de me regarder d'un air soupçonneux ? J'en ai l'impression. Est-il arrivé quelque chose dans l'immeuble ? Otto y est déjà depuis si longtemps, au moins dix minutes ! Bah, je le sais pourtant, de toutes ces autres fois : quand on attend comme ça devant un immeuble, le temps s'étire à l'infini. Dieu soit loué, voilà vraiment Otto !

Elle voulut aller vers lui – et elle s'arrêta.

Car Otto n'était pas tout seul, il était accompagné d'un monsieur très grand en manteau noir et col de velours, dont la moitié du visage était défigurée par une énorme tache de vin et des cicatrices boursoufflées. Le monsieur portait une épaisse serviette noire. Sans échanger un seul mot, les deux hommes passèrent devant Anna dont le cœur, de frayeur, s'était arrêté de battre, et ils se dirigèrent en direction de la place Winterfeldt. Elle les suivit, ses pieds se dérobaient presque sous elle.

Qu'a-t-il bien pu arriver ? se demanda-t-elle, angoissée. Qui ça peut bien être ce monsieur qui marche avec Otto ? Est-ce que ça pourrait être quelqu'un de la Gestapo ? Il a vraiment l'air épouvantable avec cette tache de vin ! Ils ne se parlent pas – mon Dieu, si seulement je n'avais pas insisté pour venir ! Cette carte de malheur !

Soudain Anna n'y tint plus. Elle ne supportait plus cette incertitude qui la torturait. Avec une détermination rare chez elle, elle dépassa les deux messieurs et s'arrêta. « Herr Berndt ! » s'écria-t-elle, et elle tendit la main à Otto. « C'est bien que je vous trouve ! Il faut que vous veniez chez nous à l'instant. Nous avons une rupture dans les canalisations, toute la cuisine est déjà sous l'eau... » Elle s'interrompit, elle trouvait que le monsieur avec la tache de vin la regardait d'un air très étrange, si moqueur, si méprisant.

Mais Otto dit : « Je viens chez vous tout de suite. Je vais simplement conduire le docteur chez ma femme.

— Je peux aussi m'avancer tout seul, dit l'homme avec la tache de vin. Von-Einem-Strasse, numéro 17 m'avez-vous dit ? Bien. J'espère que vous arriverez vite.

— Dans un quart d'heure, docteur, tout au plus dans un quart d'heure je vous rejoins. Je vais simplement couper le robinet central. »

Et, dix pas plus loin, il pressa contre sa poitrine le bras d'Anna avec une tendresse inhabituelle. « C'était fantastique, Anna ! Je ne savais pas comment me débarrasser de ce bonhomme ! Comment est-ce que tu as eu cette idée ?

— Qui était-ce ? Un médecin ? J'ai cru que c'était un type de la Gestapo et je n'ai pas supporté cette incertitude plus longtemps. Marche moins vite, Otto, je tremble de tous mes membres. Tout à l'heure je n'ai pas tremblé, mais maintenant ! Qu'est-ce qui est arrivé ? Il sait quelque chose ?

— Rien, sois parfaitement rassurée. Il ne sait rien. Rien n'est arrivé, Anna. Mais depuis ce matin, depuis que tu m'as dit que nous devrions aller chez ton frère, je n'ai pas pu me défaire d'un mauvais pressentiment. J'ai pensé que c'était à cause de la lettre que j'avais prévu d'écrire. Et à cause de l'ennui aussi, que j'ai chez les Heffke. Mais maintenant je sais, c'est parce que j'avais le sentiment que quelque chose allait arriver. Que je préférais ne pas quitter la maison aujourd'hui...

— Il est donc arrivé quelque chose, Otto ?

— Non, rien du tout. Je t'ai déjà dit que rien n'était arrivé, Anna. Donc tu vois, je monte l'escalier et je suis sur le point de déposer ma carte, je l'ai dans la main, quand cet homme déboule de son appartement. Je te le dis, Anna, il était à ce point pressé qu'il m'aurait presque renversé. Je n'avais plus le temps de remettre la carte dans ma poche. "Qu'est-ce que vous faites ici dans l'immeuble ?" me dit-il aussitôt. Bon, tu sais, j'ai pris l'habitude de retenir un des noms sur les plaques à l'entrée des immeubles. "Je vais chez le docteur Boll", je dis. "C'est moi !" dit-il encore. "Qu'y a-t-il ? Vous avez un malade ?" Bon, qu'est-ce que je pouvais faire d'autre, je lui ai raconté des bobards. Je lui ai dit que tu étais malade, qu'il fallait qu'il vienne chez nous. Dieu soit loué, je me souvenais du nom de la Von-Einem-Strasse. Je pensais qu'il me dirait qu'il viendrait ce soir, ou demain matin, mais il s'est tout de suite écrié : "Parfait ! C'est justement sur mon chemin ! Venez avec moi, Herr Schmidt !" – parce que je lui ai dit que je m'appelais Schmidt, tu comprends, il y a beaucoup de gens qui s'appellent vraiment Schmidt.

— Oui, et je t'ai appelé Herr Berndt tout à l'heure devant lui, s'écria Anna, effrayée. Il a dû s'en rendre compte, c'est sûr. »

Quangel s'arrêta, interdit. « C'est bien vrai, dit-il, je n'y avais pas du tout pensé ! Mais on dirait bien qu'il ne s'en est pas rendu compte. La rue est vide. Personne ne nous suit. Il va évidemment se casser le nez Von-Einem-Strasse, mais ça fera un moment que nous serons autour de la table chez les Heffke. »

Anna s'arrêta. « Tu sais, Otto, dit-elle, maintenant c'est moi qui dis : je préfère que nous n'allions pas chez Ulrich aujourd'hui. Maintenant, j'ai le sentiment que ce n'est pas un bon jour. Rentrons à la maison. Je porterai les cartes demain. »

Mais il secoua la tête en souriant. « Non, non, Anna, alors que nous y sommes presque, maintenant, nous allons tout de même la faire, cette visite. Nous avons décidé que ce serait la dernière. Et puis, je préférerais aussi ne pas retourner sur la Nollendorfplatz maintenant. Il se pourrait qu'on y recroise le médecin.

— Alors donne-moi au moins les cartes ! Je n'aime pas que tu traînes avec ces cartes dans ta poche ! »

D'abord réticent, il finit par lui remettre les deux cartes postales.

« Ce n'est vraiment pas un bon dimanche, Otto... »

Le troisième avertissement

Mais chez les Heffke, ils oublièrent tout à fait leurs graves pressentiments. Il s'avéra qu'ils y étaient vraiment attendus. La belle-sœur sombre et silencieuse avait elle aussi fait un gâteau, et après qu'ils eurent mangé les deux gâteaux avec le café de céréales Ulrich Heffke sortit une bouteille de schnaps que ses collègues de l'usine lui avaient offerte.

Ils burent lentement et avec plaisir, dans de petits verres, cette boisson à laquelle ils étaient si peu habitués, et cela les rendit bien plus animés que d'ordinaire, plus bavards. Finalement – la bouteille était déjà vide – le petit bossu aux yeux doux se mit à chanter. Il chanta des chants sacrés, des chorals : « *Es kostet viel, ein Christ zu sein*(25) » et « *Zeuch ein zu deinen Toren, sei meines Herzens Gast*(26) » – dont il chanta les treize strophes.

Il chanta d'une très haute voix de tête qui sonnait claire et pieuse, et même Otto Quangel se sentit revenu aux jours de son enfance, quand ces chants signifiaient encore quelque chose pour lui, quand il était encore un vrai croyant. À l'époque, la vie était facile, il ne croyait pas seulement en Dieu mais aussi en l'homme. Il avait cru que des phrases comme « Aime tes ennemis » et « Heureux ceux qui font œuvre de paix », que ces phrases étaient valables sur la terre. Depuis tout était très différent et certainement pas mieux. Personne ne pouvait plus croire en Dieu ; c'était impossible qu'un Dieu de bonté laisse commettre des infamies comme celles qu'on voyait aujourd'hui dans le monde, et en ce qui concernait les hommes, ces salauds...

Le bossu Ulrich Heffke chanta très haut, d'une voix très pure : « *Du bist ein Mensch, das weisst du wohl, was strebst du denn nach Dingen*(27)... »

Mais rester pour le dîner, ça non, les Quangel refusèrent tout net. Oui, ils avaient partagé un très beau moment, mais maintenant ils devaient rentrer à la maison. Otto avait encore des choses à faire. Et ce n'était pas possible, ne serait-ce qu'à cause des cartes de rationnement, ils savaient bien ce que c'était. En dépit de toutes les déclarations des Heffke, on pouvait bien faire ça exceptionnellement, on ne fêtait pas son anniversaire tous les dimanches, et tout était vraiment prêt, ils pouvaient aller vérifier eux-mêmes dans la cuisine – en dépit de toutes ces déclarations, les Quangel n'en démordirent pas, ils devaient partir.

Et ils partirent bien que cela vexât vraiment les Heffke.

Dans la rue, Anna dit : « Tu as vu, Ulrich l'a mal pris, et sa femme aussi... »

— Laisse donc, s'ils veulent mal le prendre ! C'était de toute façon notre dernière visite !

— Mais pourtant cette fois c'était très sympathique, tu ne trouves pas toi aussi, Otto ?

— Sûr. Évidemment. Le schnaps y a été pour beaucoup...

— Et Ulrich a si bien chanté – n'as-tu pas trouvé aussi que c'était beau ?

— Oui, très beau. Un drôle de gugusse. Je suis sûr qu'il prie le Bon Dieu tous les soirs dans son lit.

— Laisse donc, Otto ! Les gens pieux comme eux ont la vie plus facile par les temps qui courent. Ils ont au moins quelqu'un vers qui se tourner avec tous leurs soucis. Et ils croient que tous ces meurtres ont un sens.

— Merci ! fit Quangel, soudain fâché. Un sens ! Mais tout ça n'a aucun sens, aucun ! Et parce qu'ils croient au ciel, ils ne veulent rien changer sur la terre. Que ramper par terre, et se défilier ! Au ciel, tout

ira mieux ! Dieu sait pourquoi tout cela arrive. Nous l'apprendrons au Jugement dernier ! Ah non, merci. »

Quangel avait parlé précipitamment, très fâché. L'alcool, inhabituel, lui faisait de l'effet. Soudain Quangel s'arrêta. « Voilà l'immeuble ! dit-il soudain. C'est là que je veux entrer ! Donne-moi une carte, Anna !

— Oh non, Otto. Ne fais pas ça ! On était pourtant d'accord qu'aujourd'hui on ne voulait plus rien faire. Ce n'est pas un bon jour aujourd'hui !

— Non, plus maintenant. Donne la carte, Anna ! »

Elle la lui donna, hésitante. « Pourvu que ça n'aille pas de travers, Otto. J'ai tellement peur... »

Mais il ne prêta pas attention à ses paroles, il était déjà parti.

Elle attendit. Mais cette fois elle n'eut pas à s'angoisser trop longtemps, Otto revint très vite.

« Bien », dit-il, et il s'accrocha à son bras. « Voilà une bonne chose de faite. Tu vois comme c'était facile ? On ne devrait faire aucun cas des pressentiments.

— Dieu soit loué ! » dit Anna.

Mais à peine avaient-ils marché les quelques pas qui les séparaient de la Nollendorfplatz qu'un monsieur fondit sur eux. Il tenait dans la main la carte des Quangel.

« Vous ! Vous ! cria-t-il, énervé comme un fou. Vous venez tout juste de déposer cette carte dans mon couloir ! Je vous ai vu, oui, vous ! Police ! Allô ! Agent ! »

Et il cria de plus en plus fort. Les gens s'attroupèrent autour d'eux, un policier traversa rapidement la chaussée dans leur direction.

Il n'y avait aucun doute : la partie se retournait soudain contre les Quangel. Après que le contremaître eut œuvré avec succès pendant deux ans, voilà que la chance avait soudain tourné. Un déboire après l'autre. Sur ce point, l'ancien inspecteur Escherich avait bel et bien raison : on ne peut pas toujours s'en remettre à la chance, il faut aussi compter avec la malchance. C'est ce qu'Otto Quangel avait oublié. Il n'avait jamais pensé à tous les petits hasards défavorables que la vie tient toujours prêts, qu'on ne peut pas prévoir et avec lesquels il faut tout de même compter.

Dans ce cas précis, le hasard avait pris la forme d'un petit fonctionnaire avide de vengeance, qui avait passé tout son dimanche de libre à espionner la locataire au-dessus de chez lui. Il était en colère contre elle parce qu'elle dormait tard le matin, courait les rues en pantalon d'homme et écoutait la radio le soir jusque tard après minuit. Il la soupçonnait de ramener avec elle des « types ». Si c'était vrai, il lui rendrait la vie impossible. Il irait voir le propriétaire et lui dirait qu'une putain pareille ne pouvait pas continuer à habiter dans un immeuble convenable.

Cela faisait déjà trois heures qu'il attendait derrière sa porte, rivé au judas, quand, au lieu de sa voisine du dessus, Otto Quangel avait monté les marches. Il avait vu, de ses yeux vu, Quangel déposer la carte sur une des marches – c'est ce qu'il faisait parfois quand il n'y avait pas de rebord aux fenêtres de l'escalier.

« Je l'ai vu, de mes propres yeux, je l'ai vu ! » cria l'énervé à l'agent de police, et il agita la carte. « Lisez donc vous-même, monsieur l'agent ! C'est de la haute trahison ! Le bonhomme doit être pendu !

— Ne criez donc pas comme ça ! dit l'agent d'un air réprobateur. Vous voyez bien que l'autre monsieur est tout à fait calme. Il ne va pas s'enfuir. Bon, est-ce que ça s'est passé comme le dit ce monsieur ?

— Sornettes ! répondit Otto Quangel méchamment. Il m'a confondu. Je viens tout juste de rendre visite à mon beau-frère qui fêtait son anniversaire dans la rue Goltz. Ici, Maaßenstrasse, je ne suis entré dans aucun immeuble. Demandez donc à ma femme... »

Il regarda autour de lui. Anna se pressait de nouveau à travers la masse des curieux. Elle avait aussitôt pensé à la deuxième carte qui était dans son sac. Elle devait s'en débarrasser sur-le-champ, c'était le plus important. Elle s'était frayé un chemin à travers les gens, avait vu une boîte aux lettres et

sans se faire remarquer – tous les gens avaient le regard tourné vers l'accusateur qui criait –, elle avait glissé la carte dans la boîte.

Maintenant elle était retournée aux côtés de son mari et elle lui souriait d'un air encourageant.

L'agent avait entre-temps lu la carte. Tout d'un coup devenu très sérieux, il la glissa au revers de sa manche. Il avait entendu parler de ces cartes ; tous les postes de police avaient été non pas une fois, mais dix fois scrupuleusement informés à leur sujet. Il y avait obligation de suivre la moindre petite piste.

« Vous venez tous les deux au poste avec moi ! décida-t-il.

— Et moi ? » cria Anna Quangel indignée, et elle glissa son bras sous celui de son mari. « Je viens aussi ! Je ne laisserai pas mon mari partir tout seul !

— T'as ben raison, la mère ! dit une voix grave parmi les spectateurs. Avec ces frangins, on sait-y jamais – fais-y attention tout de bon !

— Silence ! cria l'agent. Silence ! Écartez-vous ! Circulez ! Y a rien à voir ! »

Mais le public était d'un autre avis, et l'agent, voyant qu'il n'était pas capable de surveiller trois personnes et de faire circuler une foule d'environ cinquante passants, renonça à demander aux gens de se disperser.

« Vous êtes sûr que vous ne faites pas erreur ? demanda-t-il au délateur agité. Est-ce que la femme était aussi dans l'escalier avec lui ?

— Non, elle n'y était pas. Mais je ne fais sûrement pas erreur, monsieur l'agent ! » Il recommença à crier. « Je l'ai vu, de mes yeux, ça faisait déjà trois heures que j'étais derrière mon judas... »

Une voix aiguë s'écria, d'un ton réprobateur : « Encore un foutu mouchard !

— Alors vous venez tous les trois ! décida l'agent. Écartez-vous, bon sang ! Vous voyez bien que ces messieurs veulent passer ! Cette curiosité idiote ! Oui, je vous prie, par ici, monsieur ! »

Au commissariat, ils durent attendre cinq minutes avant d'être appelés dans le bureau de l'officier responsable du poste, un homme grand au visage basané et ouvert. La carte de Quangel était posée sur son bureau.

L'accusateur répéta ses dénonciations.

Otto Quangel le contredit. Il avait seulement rendu visite à son beau-frère dans la rue Goltz, jamais il n'avait pénétré dans un immeuble de Maaßenstrasse. Il parlait sans agitation aucune ce vieux contremaître, comme il se présenta, et il offrait à l'officier de police un contraste bienfaisant en face de l'accusateur qui criait, s'énervait, crachait tout le temps.

« Dites-moi, dit lentement l'officier à ce dernier, comment se fait-il que vous ayez passé trois heures derrière votre judas ? Vous ne pouviez tout de même pas savoir que quelqu'un allait venir déposer une carte pareille. Si ?

— Ah, c'est qu'il y a une sorte de putain qui habite dans notre immeuble ! Elle court les rues en pantalon, laisse la radio allumée toute la nuit – alors je voulais la surveiller pour savoir qui sont les gars qu'elle ramène chez elle. Et alors cet homme est arrivé...

— Je n'ai jamais été dans cet immeuble, répéta Quangel d'un ton obstiné.

— Comment voulez-vous que mon mari en vienne à faire des choses pareilles ? Vous croyez peut-être que je l'accepterais ? glissa également Anna. Alors que nous sommes mariés depuis vingt-cinq ans et qu'il n'y a jamais rien eu contre mon mari ! »

L'officier jeta un regard furtif au visage fixe, à ce profil d'oiseau. Il doit pourtant être capable de tout un tas de choses ! pensa-t-il furtivement. De là à écrire de telles cartes ?

Il s'adressa à l'accusateur : « Comment vous appelez-vous ? Millek ? Vous faites bien quelque chose à la poste, non ?

— Secrétaire général de la poste, monsieur le responsable. Tout à fait.

— Et vous êtes bien ce même Millek dont nous recevons en moyenne toutes les semaines deux plaintes, disant que les vendeurs pèsent mal, que des tapis ont été battus le jeudi, que quelqu'un a fait ses

besoins devant votre porte et ainsi de suite. C'est bien vous ?

— Les gens sont si mauvais, monsieur le responsable ! Ils font tout ça seulement pour me fâcher ! Croyez-moi, monsieur le responsable...

— Donc cet après-midi vous avez surveillé une femme que vous qualifiez de putain, et maintenant vous accusez ce monsieur... »

Le secrétaire général de la poste assura qu'il ne faisait que son devoir. Il avait vu cet homme déposer la carte postale, et d'un seul coup d'œil il avait compris que cela relevait de la haute trahison, il s'était jeté à la poursuite de l'homme.

« Tiens tiens ! dit l'officier. Un instant s'il vous plaît... »

Il s'assit à son bureau et fit semblait de lire encore la carte qu'il avait pourtant déjà lue trois fois. Il réfléchit. Il était convaincu que ce Quangel était un vieil ouvrier dont les déclarations étaient vraies, et que ce Millek en revanche était un chercheur de noises dont les dénonciations ne s'étaient jusqu'à présent jamais vérifiées. Il aurait préféré les renvoyer tous les trois chez eux.

On avait tout de même trouvé cette carte, c'était incontestable, et il y avait aussi cet ordre très strict d'examiner la moindre petite piste à ce sujet. L'officier de police ne voulait pas se mettre dans le pétrin. Il n'était déjà pas très bien vu, là-haut. On le soupçonnait de sensiblerie, et de sympathiser en secret avec des asociaux et des Juifs. Il devait être très prudent. Et dans le fond, qu'arriverait-il à cette femme et cet homme de bien méchant s'il les livrait à la Gestapo ? S'ils étaient innocents, ils pourraient repartir dans quelques heures ; le faux délateur par contre se ferait voler dans les plumes à cause de tout le travail qu'il avait provoqué pour rien.

Il voulait déjà appeler l'inspecteur Escherich quand il pensa soudain à quelque chose. Il sonna et dit à l'agent qui entra : « Prenez ces deux messieurs avec vous à l'avant et fouillez-les au peigne fin. Mais faites bien attention de ne pas mélanger leurs affaires. Et puis envoyez-moi quelqu'un, je vais rester ici pour fouiller moi-même la femme ! »

Mais le résultat des fouilles resta lui aussi infructueux, on ne trouva rien à charge contre Quangel. Anna Quangel pensa avec un soupir de soulagement à la carte dans la boîte aux lettres. Otto Quangel, qui ne savait rien de cette action et de la présence d'esprit qu'avait eue sa femme, pensa : Anna est bien habile. Qu'a-t-elle donc pu faire de la carte ? Je suis pourtant toujours resté avec elle ! Les papiers de Quangel confirmèrent également l'ensemble de ses dires.

En revanche on avait trouvé dans la poche de Millek une lettre de dénonciation toute prête à être adressée au poste de police contre une certaine femme s'appelant von Tressow, résidant au 17, Maaßenstrasse, et qui laissait courir son chien méchant malgré l'obligation de tenir les chiens en laisse. Deux fois déjà le chien avait grogné méchamment en direction du secrétaire général de la poste. Il craignait pour son pantalon, qu'en cette période de guerre on ne pouvait pas remplacer.

« Vous avez de ces soucis, dites donc ! dit l'officier. Maintenant, alors que c'est la troisième année de guerre ! Vous pensez peut-être que nous n'avons rien d'autre à faire ? Pourquoi est-ce que vous n'abordez pas vous-même cette dame pour lui demander poliment de tenir son chien en laisse ?

— Je ne fais pas ce genre de choses, monsieur le responsable ! Parler à une dame, la nuit, dans la rue – non ! Après elle va porter plainte contre moi pour mauvaises mœurs !

— Bon, gardien, amenez ces trois personnes à l'avant. J'aimerais téléphoner maintenant.

— Est-ce que ça signifie que je suis moi aussi arrêté ? s'écria le secrétaire général de la poste, furieux. Je vous ai fait une dénonciation importante et vous m'arrêtez ! Je vais porter plainte !

— Est-ce qu'il y a une seule personne ici qui ait parlé d'arrestation ? Gardien, amenez ces trois personnes à l'avant !

— Vous m'avez fait vider mes poches comme à un criminel ! » cria de nouveau le secrétaire général de la poste. Et puis la porte claqua derrière lui.

L'officier de police prit le téléphone, composa le numéro et s'annonça. « J'aimerais parler à l'inspecteur Escherich, dit-il. Pour cette histoire de cartes postales.

— L'inspecteur Escherich est vidé, fichu, foutu ! s'exclama une voix insolente à son oreille. C'est le commissaire Zott qui s'occupe maintenant de cette affaire !

— Alors donnez-moi le commissaire Zott – si tant est qu'il soit joignable aujourd'hui, un dimanche après-midi.

— Ah lui, toujours ! Je vous passe le commissaire !

— Zott à l'appareil !

— Ici l'officier responsable du poste de police, Kraus. Monsieur le commissaire, on vient de nous livrer un homme censé avoir un lien avec cette histoire de cartes postales – vous êtes au parfum ?

— Tout à fait ! L'affaire oiseau de malheur. Quel est cet homme, de profession ?

— Menuisier. Contremaître dans une usine de meubles.

— Alors vous aurez attrapé le mauvais ! Le bon travaille pour le tram ! Laissez filer cet homme, monsieur ! C'est réglé ! »

Et c'est ainsi que les Quangel repartirent librement, à leur plus grand étonnement, car ils avaient déjà compté avec quelques interrogatoires approfondis et une perquisition de leur logement.

Monsieur le commissaire de la police criminelle Zott

Monsieur le commissaire de la police criminelle Zott, avec barbe et ventre en pointe, un petit homme tout droit sorti d'une histoire d'Ernst Theodor Amadeus Hoffmann, produit d'un savant mélange de papier, de poussière, d'encre et d'une bonne dose de perspicacité, avait été jadis une figure proprement ridicule chez les criminalistes de Berlin. Il méprisait les méthodes habituelles, ne menait presque jamais d'interrogatoire, et les scènes de meurtre lui donnaient mal au cœur.

Il préférait largement se pencher sur les dossiers des autres, comparer, faire des recherches, recopier des pages et des pages d'extraits – et sa marotte consistait à établir des tableaux sur tout et n'importe quoi, des tableaux qui n'en finissaient pas, qu'il avait pensés avec minutie et application, et dont il tirait ses perspicaces conclusions. Comme le commissaire Zott avec sa méthode – ne faire travailler que sa tête – avait obtenu quelques succès surprenants dans des cas qui semblaient être sans espoir, on s'était habitué à lui refiler les affaires désespérées : si Zott n'en tirait rien, personne ne trouverait quoi que ce soit.

En soi, la proposition de l'inspecteur Escherich de donner l'affaire oiseau de malheur au commissaire Zott, n'était donc pas si inhabituelle. Seulement Escherich aurait dû laisser à ses supérieurs le loisir de la faire eux-mêmes ; émanant de lui, elle n'était que pure insolence, non, lâcheté devant l'ennemi, désertion...

Le commissaire Zott s'était enfermé trois jours durant avec le dossier oiseau de malheur, et seulement ensuite il avait demandé une entrevue avec l'Obergruppenführer. Avide de voir cette affaire enfin résolue, l'Obergruppenführer s'était rendu aussitôt dans le bureau de Zott.

« Alors, monsieur le commissaire, bon vieux Sherlock Holmes, qu'est-ce que vous nous avez encore déniché ? Je suis persuadé que vous avez déjà mis le grappin sur notre homme. Cet âne d'Escherich... »

S'ensuivit une longue bordée d'injures sur Escherich qui avait tout foutu en l'air. Le commissaire Zott l'écouta sans bouger d'un sourcil, pas le moindre hochement de tête ou mouvement de dénégation ne révéla son avis sur la question.

Lorsque l'orage se fut enfin dissipé, Zott dit : « Herr Obergruppenführer, nous avons donc là l'auteur de ces cartes, un homme simple, plutôt inculte, qui n'a pas beaucoup écrit dans sa vie et qui a des difficultés à s'exprimer par écrit. Il doit être célibataire ou bien veuf, il doit vivre tout seul chez lui car sinon sa femme ou sa logeuse l'auraient depuis longtemps surpris en train d'écrire, et cela se serait ébruité. Le fait que rien n'ait jamais transpiré de sa personne, bien que l'on doive supposer que ces cartes ont beaucoup fait parler d'elles au nord de l'Alexanderplatz, démontre que personne ne l'a jamais vu en train d'écrire. Il doit vivre absolument seul. Ce doit être un vieil homme – un homme plus jeune se serait depuis longtemps lassé de ces travaux d'écriture sans effet visible, et aurait depuis longtemps commencé autre chose. Par ailleurs, il ne possède pas de récepteur de radio... »

— Bien, bien, monsieur le commissaire ! l'interrompit l'Obergruppenführer Prall, impatient. Tout cela, avec les mêmes mots, cet idiot, cet Escherich me l'a déjà raconté depuis longtemps. Ce dont j'ai besoin, ce sont de nouvelles évaluations des faits, des résultats qui rendront possible l'emprisonnement de ce gars. Je vois que vous avez là un tableau. Qu'est-ce qu'il y a sur ce tableau ?

— J'ai ici un tableau », répondit le commissaire sans laisser transparaître à quel point Prall venait de le vexer en disant que toutes les perspicaces déductions de Zott avaient déjà été exposées par Escherich,

« sur lequel j'ai noté toutes les heures où ont été trouvées les cartes. Jusqu'à aujourd'hui, cela concerne deux cent trente-trois cartes et huit lettres. Si nous regardons plus précisément les heures de découverte des cartes, nous arrivons aux résultats suivants : après huit heures le soir et avant neuf heures le matin, aucune carte n'a jamais été déposée...

— Mais c'est pourtant clair comme de l'eau de roche ! cria l'Obergruppenführer qui s'impatiait. Parce que les immeubles sont fermés à cette heure-là ! J'ai vraiment pas besoin d'un tableau pour savoir ça !

— Un instant s'il vous plaît ! » dit Zott, et sa voix prit alors un ton plutôt agacé. « Je n'avais pas fini mes observations. Par ailleurs, les immeubles ne sont pas ouverts le matin à neuf heures, mais souvent déjà à sept heures, voire à six. Je continue : ensuite, quatre-vingts pour cent des cartes ont été trouvées entre neuf heures et midi. Jamais une seule carte n'a été trouvée entre midi et quatorze heures. Puis vingt pour cent des cartes ont été trouvées entre quatorze heures et vingt heures. On peut en conclure que la personne qui rédige les cartes, et qui est certainement la même que celle qui les distribue, mange régulièrement entre douze et quatorze heures ; qu'elle travaille de nuit, ou quoi qu'il en soit jamais le matin, rarement l'après-midi. Si je considère maintenant un des lieux où une carte a été trouvée, disons, l'Alex, je constate que la carte a été déposée à onze heures quinze, si maintenant je considère la distance qu'un homme peut parcourir à pied en quarante-cinq minutes, soit jusqu'à midi, et que je trace un cercle au compas autour de ce point, alors j'arrive systématiquement, dans le nord, à cet endroit où il n'y a aucun drapeau. Cela s'applique à tous les endroits où on a trouvé des cartes, avec quelques réserves, qu'il faut aménager puisque l'heure de découverte des cartes n'est pas systématiquement identique à l'heure où elles ont été déposées. J'en déduis premièrement : que l'homme est très ponctuel. Deuxièmement : qu'il n'aime pas prendre les transports publics. Il habite dans ce triangle dont les côtés sont formés par les rues Greifswalderstrasse, Danzigerstrasse et Prenzlauerstrasse, sans doute dans Chodowiecki, Jablonski ou Christburgerstrasse.

— C'est vraiment excellent, monsieur le commissaire ! dit l'Obergruppenführer de plus en plus déçu. Je me souviens d'ailleurs qu'Escherich avait déjà mentionné ces rues. Il disait toutefois qu'une perquisition ne servirait à rien. Que dites-vous d'une perquisition ?

— Un instant s'il vous plaît », dit Zott, et il leva sa petite main qui, à force de reposer sur tous les papiers de ces nombreux dossiers, semblait avoir jauni comme eux. Maintenant il était profondément blessé. « J'aimerais vous exposer mes résultats précisément afin que vous puissiez évaluer par vous-même si les mesures que je vais vous proposer sont également appropriées... »

Il veut prendre ses précautions, ce petit renard rusé ! pensa Prall. Mais attends, avec moi y a pas de précautions qui tiennent, et si je veux te souffler dans les bronches, alors je te soufflerai dans les bronches !

« Si nous regardons encore ce tableau, continua le commissaire d'un air docte, alors nous voyons que toutes les cartes ont été déposées en semaine. Il nous faut donc en conclure que l'homme ne quitte pas son logement le dimanche. Le dimanche est son jour d'écriture, ce qui est encore renforcé par le fait que la plupart des cartes ont été retrouvées le lundi ou le mardi. L'homme a toujours hâte de faire disparaître de son logement ce matériel à charge. »

Le ventre pointu leva un doigt en l'air. « Une seule exception, constituée par les neuf cartes qui ont été trouvées au sud de Nollendorfplatz. Elles ont toutes été déposées le dimanche, la plupart du temps à un trimestre d'intervalle, et toujours en fin d'après-midi ou tôt dans la soirée. D'où l'on peut déduire que le rédacteur y a un parent, peut-être une vieille mère qui habite là-bas, et à qui il rend régulièrement une visite de convention.

Le commissaire Zott fit une pause et regarda l'Obergruppenführer à travers ses lunettes à monture dorée, comme s'il attendait un mot d'approbation.

Mais il dit seulement : « Tout ça c'est bien beau. Sans doute très perspicace. Et puis c'est sans doute vrai. Mais je ne vois pas en quoi ça nous fait avancer... »

— Un peu pourtant, Herr Obergruppenführer ! le contredit le commissaire. Je vais bien entendu faire faire des recherches très confidentielles et très prudentes pour dénicher là-bas un homme qui correspondrait à mes déductions.

— Ah ben, ça serait déjà quelque chose ! s'écria soulagé l'Obergruppenführer. Autre chose ?

— J'ai maintenant là », dit le commissaire triomphant en secret, et il sortit un deuxième plan, « j'ai maintenant là un deuxième tableau sur lequel j'ai tracé, autour des principaux endroits où l'on a découvert des cartes, un cercle d'un kilomètre de diamètre. J'ai éliminé de ces calculs deux endroits, les lieux de découverte sur la Nollendorfplatz et le logement supposé. Si je regarde de plus près ces onze lieux principaux où l'on a trouvé des cartes – il y en a onze –, alors je fais la découverte étonnante qu'ils se trouvent tous, tous sans exception, tout près ou à proximité d'une station de tramway. Voyez vous-même, Herr Obergruppenführer ! Ici ! Et ici ! Et là ! Là, la station se trouve ici – un peu à droite, et presque en dehors du cercle, mais toutefois sur son rayon. Et maintenant à nouveau ici – bien au milieu... »

Zott regarda l'Obergruppenführer d'un air suppliant. « Cela ne peut pas être un hasard ! dit-il. Des hasards pareils, ça n'existe pas en criminalistique ! Herr Obergruppenführer, cet homme doit forcément avoir un lien avec le tramway électrique. Ce n'est pas possible autrement. Il doit y travailler de nuit, parfois aussi l'après-midi. Mais il ne porte pas d'uniforme, ça nous le savons par la déclaration des deux témoins, les deux femmes qui l'ont vu en train de déposer la carte. Herr Obergruppenführer, je vous demande l'autorisation de déployer dans chacune de ces gares un très bon agent. J'attends de cette action à vrai dire encore plus que de l'enquête dans les immeubles. Mais en menant les deux de front, et de façon rigoureuse, nous obtiendrons certainement des résultats !

— Quel renard rusé ! » s'écria alors l'Obergruppenführer, d'humeur splendide, et il donna un coup sur l'épaule du commissaire, si bien que le petit homme se tassa sur ses genoux. « Espèce de vieux brigand ! Cette histoire avec les stations de tramway, c'est fantastique. Escherich est une bête à cornes ! Il aurait dû y venir lui-même. Naturellement que vous avez mon autorisation ! Faites un peu vite, et dans deux trois jours annoncez-moi que l'homme est attrapé ! Je veux hurler moi-même à la gueule de cette andouille, cet Escherich, que c'est une véritable andouille ! »

L'Obergruppenführer, souriant de satisfaction, sortit du bureau.

Le commissaire de la police criminelle Zott, une fois seul, tousota. Il s'assit à son bureau, derrière ses tableaux, lorgna derrière les verres de ses lunettes en direction de la porte et tousota encore une fois. Il détestait tous ces types bruyants et débiles qui ne savaient rien faire d'autre que hurler. Et celui qui venait juste de sortir du bureau, il le détestait tout particulièrement, ce singe débile qui n'avait cessé de lui agiter Escherich sous le nez. « Escherich l'avait déjà dit », et « Je le sais déjà par Escherich, cette andouille ! »

Et puis il lui avait donné un coup sur l'épaule en plaisantant, et le commissaire avait en horreur le moindre contact physique. Non, ce type – bon, il fallait laisser passer le temps. Ces messieurs n'étaient pas si bien en selle que ça, et avec leurs braillements ils ne dissimulaient que mal leur peur d'être un jour renversés. Ils avaient beau apparaître pleins de hargne et d'assurance, dans le fond, ils savaient très bien qu'ils n'étaient capables de rien, qu'ils n'étaient rien du tout. Et dire que c'était à une buse pareille qu'il avait dû révéler sa grande découverte sur les stations de tramway, à un homme qui n'était pas capable d'apprécier à sa juste valeur toute la perspicacité qu'il fallait pour découvrir une telle chose ! Donner de la confiture aux cochons – toujours la même histoire !

Mais ensuite le commissaire retourne à ses dossiers, ses tableaux, ses plans. Il a une tête bien ordonnée ; il referme un tiroir et il ne sait plus ce qu'il contenait. Il ouvre le tiroir stations de tramway et commence à réfléchir au poste que peut bien occuper l'auteur des cartes, aux tramways. Il appelle la

direction des transports en commun, service du personnel, et il se fait donner une liste interminable de tout le personnel de la société de transports berlinois, la BVG. De temps en temps, il prend des notes.

Il est rempli de la seule et unique pensée que le coupable a à voir avec les tramways. Il est si fier de sa découverte. Il serait immensément déçu si on lui amenait maintenant Quangel comme coupable, contremaître dans une usine de meubles. Cela lui serait égal que le coupable soit enfin pris, cela l'affecterait beaucoup par contre que sa belle théorie soit fausse.

Et c'est pourquoi, un ou deux jours plus tard, alors que les recherches aussi bien dans les immeubles que dans les stations de tramway battent leur plein, lorsque l'officier responsable du poste de police annonce au commissaire qu'ils ont peut-être attrapé le malfaiteur, il demande seulement son métier. Il entend menuisier, et le cas de cet homme est réglé. Il faut qu'il soit aux tramways !

C'est une affaire classée et réglée ! Si bien réglée que le commissaire ne se rend même pas compte que ce poste de police est proche de la Nollendorfplatz, que c'est dimanche soir, et qu'une carte vient encore d'arriver Nollendorfplatz ! Il ne prend même pas la peine de noter le numéro du poste de police. Ces idiots font n'importe quoi – c'est réglé !

Mes gens vont bien m'apporter des résultats, demain, au plus tard après-demain. Ce que font les forces de l'ordre, la plupart du temps, ce ne sont que des conneries, ils ne sont pas de la police criminelle, voilà tout !

Et c'est ainsi que les Quangel déjà attrapés furent libérés...

Otto Quangel est moins sûr de lui

Les deux Quangel sont rentrés chez eux ce soir-là sans se dire un mot, sans un mot ils ont dîné. Frau Anna, qui s'était montrée si résolue et courageuse le moment venu, a pleuré en secret dans la cuisine quelques larmes dont Otto ne devait rien savoir. Maintenant, *a posteriori*, alors que tout est derrière eux, ils sont submergés par l'effroi et l'angoisse. Tout avait failli rater, ils s'en étaient sortis de justesse et alors tout aurait été fini pour eux. Si ce Millek n'avait pas été un chercheur de noises déjà connu. Si elle n'avait pas réussi à se débarrasser de l'autre carte. Si l'officier de police avait été quelqu'un d'autre – on voyait bien qu'il ne pouvait pas supporter ce délateur ! Oui, une fois encore tout s'est bien passé, mais jamais, jamais Otto ne devait s'exposer de nouveau à un tel danger.

Elle revient dans le séjour où son mari tourne en rond sans s'arrêter. Aucune lumière n'est allumée chez eux, mais il a relevé les rouleaux de calfeutrage, il y a un clair de lune.

Otto va et vient, toujours sans dire un mot.

« Otto !

— Oui ? »

Il s'arrête d'un coup et regarde sa femme, assise dans le coin du sofa, à peine visible dans la pâle et faible lueur de la lune qui filtre dans le séjour.

« Otto, je crois que nous ferions bien de faire une petite pause maintenant. En ce moment, nous n'avons pas de chance.

— Pas possible, répond-il. Pas possible, Anna. Cela attirerait l'attention si plus aucune carte n'arrivait, tout d'un coup. Justement maintenant, alors qu'ils nous ont presque attrapés, cela attirerait d'autant plus l'attention. Ils ne sont tout de même pas si bêtes – ils remarqueraient à coup sûr qu'il y a un lien entre nous et les cartes qui soudain n'arrivent plus. Nous devons continuer, que nous le voulions ou non. »

Il ajouta d'un ton dur : « Et je veux continuer ! »

Elle poussa un lourd soupir. Elle n'avait pas le courage de l'approuver tout haut bien qu'elle reconnût qu'il avait raison. Ce n'était pas un chemin sur lequel on pouvait s'arrêter si on le souhaitait. Il n'y avait pas de possibilité de retour, pas de pause. On devait toujours poursuivre.

Après un moment de réflexion, elle dit : « Alors à partir de maintenant laisse-moi déposer les cartes, Otto. Tu n'as pas de chance en ce moment. »

Il gronda : « Je n'y peux rien si un mouchard passe trois heures derrière son judas. J'ai bien regardé autour de moi, j'ai été prudent !

— Je n'ai pas dit, Otto, que tu as été imprudent. J'ai dit que tu n'as pas de chance en ce moment. Tu n'y peux rien. »

À nouveau il changea de sujet. « Où as-tu mis la deuxième carte ? Tu l'as cachée sur toi ?

— Ce n'était pas possible parce qu'il y avait tout le temps des gens autour de nous. Non, Otto, je l'ai glissée dans une boîte aux lettres sur la Nollendorfplatz, tout de suite, dès que ça a commencé à s'agiter.

— Dans une boîte aux lettres ? Très bien. Tu as bien fait, Anna. Dans les prochaines semaines, partout où nous irons, nous mettrons des cartes dans les boîtes aux lettres, pour que celle-là n'attire pas trop l'attention. Les boîtes aux lettres, ce n'est pas si mal, même à la poste il n'y aura pas que des nazis. Et le risque est aussi moins grand.

— S'il te plaît, Otto, laisse-moi distribuer les cartes dorénavant, demanda-t-elle encore une fois.

— Tu ne dois pas croire, mère, que j'ai commis une erreur que tu aurais pu éviter. Ce sont les hasards que j'ai toujours craints, et contre quoi aucune prudence ne peut rien, parce qu'on ne peut pas les prévoir. Qu'est-ce que je peux faire contre un mouchard qui passe trois heures derrière son judas ? Et tu peux aussi tomber malade, ou bien voilà que tu tombes et tu te casses une jambe – ils vont tout de suite te fouiller les poches et vont trouver une de ces cartes ! Non, Anna, contre les hasards, on ne peut pas se protéger !

— Cela me rassurerait tellement si tu me laissais faire la distribution ! recommença-t-elle.

— Je ne dis pas non, Anna. Pour t'avouer la vérité, soudain je sens que je suis moins sûr de moi. C'est comme si je n'arrivais à regarder qu'à un seul endroit, où l'adversaire ne se trouve pas. Et comme si des ennemis se trouvaient partout près de moi que je n'arrive pas à voir.

— Tu es devenu nerveux, Otto. Cela dure depuis trop longtemps. Si seulement on pouvait arrêter pendant quelques semaines ! Mais tu as raison, ce n'est pas possible. À partir de maintenant, c'est moi qui vais porter les cartes.

— Je ne dis pas non. Fais-le ! Je n'ai pas peur, mais tu as raison, je suis nerveux maintenant. C'est à cause de ces hasards avec lesquels je n'ai jamais compté. J'ai cru qu'il suffisait seulement de faire les choses avec assez de sérieux. Mais ça ne fait pas tout, il faut aussi avoir de la chance, Anna. Nous avons longtemps eu de la chance, maintenant on dirait bien que c'est un peu différent...

— Cette fois-ci, ça s'est encore bien passé, dit-elle d'un ton apaisant. Rien n'est arrivé.

— Mais ils ont notre adresse, ils peuvent revenir vers nous à n'importe quel moment ! Cette foutue parentèle, j'ai toujours dit que ça ne valait rien !

— Ne sois pas injuste, Otto. Qu'est-ce qu'Ulrich Heffke peut bien avoir à faire là-dedans ?

— Bien sûr qu'il n'y peut rien ! Qui a donc dit autre chose ? Mais s'il n'existait pas, nous ne lui aurions pas rendu visite là-bas. Cela ne vaut rien de s'attacher à des gens, Anna. Tout est plus difficile. Maintenant nous sommes soupçonnés.

— Si nous étions vraiment soupçonnés de quelque chose, ils ne nous auraient pas laissés partir, Otto !

— L'encre ! dit-il en s'arrêtant soudain. Nous avons encore l'encre à la maison ! L'encre avec laquelle j'ai écrit la carte, et la même encre se trouve ici dans le flacon ! »

Il courut vider le flacon dans l'évier. Ensuite il s'habilla.

« Où veux-tu aller, Otto ?

— Le flacon doit disparaître de la maison ! Nous nous en procurerons demain une autre sorte. Entre-temps, brûle le porte-plume, et surtout les vieilles cartes et le vieux papier à lettres que nous avons encore. Tout doit être brûlé ! Inspecte chaque tiroir. Il ne doit plus rien rester de tout cela chez nous !

— Mais, Otto, nous ne sommes soupçonnés de rien ! Cela peut encore attendre !

— Rien ne peut attendre ! Fais ce que je te dis ! Tout inspecter, tout brûler ! »

Il partit.

Lorsqu'il revint, il était plus calme. « J'ai jeté le flacon au Friedrichshain. Est-ce que tu as tout brûlé ?

— Oui !

— Vraiment tout ? Tout inspecté et tout brûlé ?

— Mais si je te le dis, Otto !

— Bien sûr, c'est bon, Anna ! Mais c'est bizarre, j'ai de nouveau l'impression que je n'arrive pas à voir l'ennemi où il se trouve vraiment. Comme si j'avais oublié quelque chose ! »

Il se passa la main sur le front, il la regarda d'un air pensif.

« Calme-toi, Otto, tu n'as sûrement rien oublié, rien du tout. Dans cet appartement, il n'y a plus rien.

— Est-ce que je n'ai pas de l'encre sur les doigts ? Tu comprends, je ne dois pas avoir la moindre tache d'encre maintenant, alors qu'il n'y a plus d'encre à la maison. »

Ils regardèrent avec attention et ils trouvèrent en effet une tache d'encre sur son index droit. Elle la lui enleva en frottant de sa main.

« Tu vois, j'avais raison, on trouve toujours quelque chose ! Ce sont les ennemis que je ne peux pas voir. Bon, c'était peut-être cette tache d'encre à laquelle je n'avais pas fait attention et qui me tourmentait encore !

— Elle est partie, Otto, maintenant il n'y a plus rien qui doive t'inquiéter !

— Dieu merci ! Tu comprends, Anna, je n'ai pas peur, mais je n'aimerais pas, tout de même, que nous soyons découverts trop tôt. J'aimerais faire encore mon travail le plus longtemps possible. J'aimerais bien voir tout ceci s'effondrer. Oui, j'aimerais bien voir ça. Nous y aurons tout de même un petit peu contribué ! »

Et cette fois c'est Anna qui le reconforte : « Oui, tu le verras, tous les deux nous le verrons. Qu'est-il donc arrivé ? Certes, nous avons été en grand danger, mais... tu dis que la chance a tourné, qu'elle s'est retournée contre nous ? La chance nous est restée fidèle, le danger est passé. Nous sommes ici.

— Oui, dit Otto Quangel. Nous sommes ici, nous sommes libres. Nous le sommes encore. Et j'espère bien que nous le resterons encore longtemps, longtemps... »

Le vieux Persicke camarade du parti

Le fouineur du commissaire Zott, un certain Klebs, était chargé de ratisser la rue Jablonski pour dénicher le vieil homme vivant seul qu'à la Gestapo on tenait tellement à arrêter. Il avait dans sa poche une liste indiquant pour chaque immeuble, et dans la mesure du possible aussi pour chaque bâtiment sur cour, le nom d'un camarade fiable du parti ; Persicke se trouvait aussi sur cette liste.

Si on tenait tant, Prinz-Albrecht-Strasse, à attraper celui qu'on recherchait, pour le fouineur Klebs ce n'était qu'une mission de routine. Petit, mal payé et mal nourri, les jambes tordues, la peau crasseuse et les dents cariées, Klebs faisait penser à un rat, et il exécutait ses affaires tout comme le rat fouille dans les poubelles. Il était toujours prêt à accepter une tartine de pain garnie, à mendier pour un verre ou une cigarette, et sa voix plaintive, couinante, prenait alors, en mendiant, un ton légèrement sifflant, comme si le malheureux allait rendre son dernier souffle.

Chez les Persicke, ce fut le vieux qui lui ouvrit. Il avait l'air dévasté, la tignasse en bataille, le visage bouffi, les yeux rouges, et l'homme tout entier vacillait et tanguait comme un navire sous la tempête qui fait rage.

« Qu'esse c'est ? »

— Je viens juste prendre quelques informations pour le parti. »

Car il était en effet formellement interdit à ces fouineurs de se référer à la Gestapo lors de leurs investigations. Toute cette enquête devait ressembler à une insignifiante demande d'informations à propos d'un membre du parti.

Mais sur le vieux Persicke, cette anodine demande d'« informations pour le parti » eut autant d'effet qu'un coup à l'estomac. Il soupira et s'appuya contre le montant de la porte. Son cerveau débile, embrumé par les vapeurs de l'alcool, émergea de nouveau pour un instant à la surface de la conscience – et avec la conscience revint l'angoisse.

Puis il se ressaisit et dit : « Entre ! »

Le rat le suivit sans rien dire. Il observait le vieil homme avec ses yeux acérés et vifs. Rien ne lui échappait.

Le salon avait l'air dévasté. Il y avait des chaises par terre, des bouteilles renversées, et devant leur goulot empestaient des flaques de schnaps. Une couverture roulée en boule traînait au sol. Une nappe avait été tirée et jetée par terre. Sous la glace, qu'un coup avait brisée en étoile, s'amassaient des éclats de verre. Un rideau était fermé, l'autre, arraché, pendait par terre. Et partout des mégots de cigarettes, des mégots de cigarettes, et des paquets de tabac à moitié entamés.

Les doigts cleptomanes du fouineur Klebs le démangeaient. Il aurait bien voulu commencer à rafler et à choper tout ce qui traînait : du schnaps, du tabac, des clopes, et aussi la montre de gousset dans la veste accrochée là-bas sur une chaise. Mais aujourd'hui il n'était qu'un messenger du parti ou de la Gestapo. Il s'assit donc gentiment et se mit à piailler gaiement : « Ah, ici il y a de quoi boire et de quoi fumer ! La vie est belle pour toi, Persicke ! »

Le vieux le fixa d'un regard lourd et trouble. Puis il poussa d'un coup brusque une bouteille de schnaps à moitié pleine vers le visiteur – Klebs réussit tout juste à l'attraper avant qu'elle se renverse.

« Trouve-toi quelque chose à fumer ! » murmura Persicke, et il regarda autour de lui dans la pièce. « Y doit y avoir de quoi fumer par ici. » Et il ajouta, la langue lourde : « Mais par contre, du feu, j'en ai

pas !

— T'inquiète pas pour ça, Persicke ! siffla Klebs, le ton apaisant. Je trouverai ce dont j'ai besoin. T'auras bien le gaz dans la cuisine et un allume-gaz. »

Il fit comme s'ils se connaissaient depuis longtemps. Comme s'ils étaient les plus vieux amis du monde. Comme une évidence, monté sur ses jambes biscornues, il se glissa dans la cuisine – elle offrait un spectacle pire encore que le salon, avec la vaisselle fracassée et les meubles renversés –, il trouva effectivement l'allume-gaz dans tout ce fouillis et se fit du feu.

Il s'était déjà fourré trois paquets de cigarettes entamés dans la poche. L'un d'eux avait certes baigné dans le schnaps, mais on pouvait le faire sécher. En revenant, Klebs regarda encore dans les deux autres pièces, tout avait l'air dévasté et délabré. Comme Klebs l'avait aussitôt supposé, le vieil homme était seul dans l'appartement. Le fouineur se frotta les mains, satisfait, et découvrit ses dents jaunes presque noires. Il y aurait de quoi se servir ici, et pas seulement en schnaps et en cigarettes.

Le vieux Persicke était resté assis à la table, toujours sur la même chaise, exactement comme Klebs l'avait laissé. Mais ce malin de Klebs remarqua pourtant que le vieux avait dû entre-temps se mettre sur ses jambes, car il avait devant lui une pleine bouteille de schnaps qui n'y était pas auparavant.

Il en a donc encore d'autres cachées quelque part. On finira bien par savoir où !

Klebs se rassit avec un gémissement de plaisir sur sa chaise, souffla un nuage de fumée sur le visage de son vis-à-vis, prit une gorgée à la bouteille et demanda, d'un ton anodin : « Bon alors, qu'est-ce que t'as sur la conscience, Persicke ? Déballe tout, vieux garçon, vide ton cœur ! Et lavé de la tête aux pieds, sinon tu s'ras fusillé ! »

Le vieil homme trembla à ces derniers mots. Il n'avait pas saisi leur contexte. Par contre qu'il était question d'être fusillé, ça, il l'avait bien compris.

« Non, non ! murmura-t-il craintivement. Ne tirez pas, surtout ne tirez pas. Baldur vient, Baldur va tout arranger ! »

Le rat ne s'occupa pas pour l'instant de savoir qui était Baldur, ce Baldur qui allait tout arranger. « Oui, si seulement tu peux tout arranger, Persicke ! » dit-il avec prudence.

Il jeta un coup d'œil au visage de l'autre qui le fixait, lui sembla-t-il, d'un air sombre et soupçonneux. « Mais bien sûr, seulement quand Baldur viendra... », dit-il d'un ton conciliant.

Le vieil homme le fixait toujours en silence. Soudain il dit, dans un de ces moments de lucidité comme en ont de temps en temps justement ceux qui sont toujours soûls, et cette fois sa langue ne bredouillait plus : « Mais qui vous êtes ? Qu'est-ce que vous me voulez ? Mais je vous connais pas ! »

Le rat regarda prudemment l'homme soudain lucide. Dans ce genre de phases les ivrognes devenaient souvent querelleurs et cherchaient la bagarre, et Klebs n'était qu'un petit bonhomme (doublé d'un lâche), alors qu'on pouvait voir, même dans cet état de délabrement avancé, que le vieux Persicke avait donné au Führer deux solides SS et un élève de la Napola.

Klebs concéda : « J vous l'ai déjà dit, Herr Persicke. Vous aurez p'têt pas bien compris. Mon nom est Klebs, je suis envoyé par le parti pour prendre quelques renseignements... »

Le poing de Persicke tonna sur la table. Les deux bouteilles chancelèrent – Klebs les sauva vite fait.

« Salopard, cria Persicke, comment peux-tu dire que j'ai pas compris quèque chose ? T'es p'têt' plus intelligent que moi, espèce d'ordure ? Tu viens chez moi, dans ma propre maison, assis à ma table me dire que je peux pas comprendre ce que tu dis. Espèce d'ordure, minable !

— Non, non, non, Herr Persicke ! susurra le rat pour l'apaiser. Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. C'est un petit malentendu. Tout est paisible et amical. Restons calmes – de vieux camarades du parti comme nous !

— Où sont donc tes papiers ? Pourquoi tu entres comme ça chez moi sans montrer tes papiers ? Tu sais bien que c'est interdit par le parti ! »

Mais sur ce point Klebs n'avait rien à craindre : la Gestapo s'était chargée de faire des papiers remarquables, parfaitement valides, sans aucune faiblesse.

« Là, Herr Persicke, regardez donc ça au calme. Tout est en ordre. Je suis en droit de venir recueillir des informations et vous êtes censé m'aider si vous le pouvez ! »

Le vieil homme regarda avec ses yeux vitreux les papiers qui lui étaient tendus – Klebs se garda bien de les lui mettre entre les mains. L'écriture flottait devant ses yeux, il tapota lourdement dessus avec son doigt : « C'est vous ça ? »

— Mais vous le voyez bien pourtant, Herr Persicke ! Tout le monde dit que cette photo me ressemble drôlement ! » Et avec coquetterie : « Seulement il paraît que, en vrai, je fais dix ans de moins. J'en sais rien, je suis pas coquet. Je regarde jamais dans un miroir ! »

— Range ce truc ! grogna l'ancien bistrotier. Veux pas lire maintenant. Assieds-toi, prends un schnaps, fume, mais tiens-toi tranquille. Faut d'abord que j'réfléchisse. »

Le rat Klebs fit ce qu'on lui avait ordonné, et il se mit donc à observer avec attention le visage de son vis-à-vis qui semblait de nouveau sombrer dans l'ivresse.

Oui, le vieux Persicke, qui avait lui aussi pris une grande gorgée de schnaps, avait de nouveau perdu sa lucidité, il était irrésistiblement rattrapé par son ivrognerie, et ce qu'il appelait réfléchir n'était que remâchage désespéré, il cherchait quelque chose qui lui avait échappé depuis longtemps. Il ne savait même pas ce qu'il cherchait.

Sa situation était grave, au vieil homme. D'abord l'un de ses fils était parti en Hollande, puis l'autre en Pologne. Baldur avait été envoyé dans une Napola, cet ambitieux garnement avait atteint son premier objectif : il avait été accepté parmi les premiers de la nation allemande, un élève de l'école spéciale du Führer lui-même ! Il continuait à apprendre, apprendre à dominer non seulement lui-même, mais aussi tous les gens qui n'avaient pas aussi bien réussi que lui.

Le père était resté seul avec sa femme et sa fille. Il buvait très volontiers et depuis toujours, et dans son bistrot qui avait coulé, le vieux Persicke avait déjà été son meilleur client. Lorsque les fils furent partis, lorsque Baldur surtout ne fut plus là pour le surveiller, Persicke avait commencé en buvant et avait continué en se soûlant. Sa femme avait d'abord trouvé cela inquiétant ; petite, craintive, pleurnicharde dans ce foyer d'hommes où elle n'avait jamais été plus qu'une boniche non payée et maltraitée, elle avait fini par avoir peur, car où son mari pouvait-il bien prendre l'argent pour payer tout ce schnaps ? À cela s'ajouta la crainte des menaces, des mauvais traitements que lui infligeait l'ivrogne – et elle s'était réfugiée en secret chez des parents, laissant le père aux bons soins de la fille.

La fille, une chose dévastée passée par le BDM, qui avait même été dirigeante au BDM, n'avait pas montré le moindre désir de passer derrière le vieux pour nettoyer sa merde, et se faire maltraiter par-dessus le marché. Elle dégota grâce à ses relations une place de surveillante au camp de concentration pour femmes de Ravensbrück et préféra y encadrer de vieilles femmes n'ayant jamais travaillé physiquement de toute leur vie, pour les amener, avec l'aide de méchants bergers allemands et de coups de cravache, à faire travailler leur corps au-delà de leurs forces.

Le père resté seul sombra de plus en plus. Il s'était fait porter pâle à son bureau, personne ne s'occupait de ses repas, il ne vivait presque plus que d'alcool. Les premiers jours il était encore allé chercher du pain de temps en temps avec ses tickets de rationnement, mais il les avait perdus, ou bien on les lui avait volés, cela faisait des jours que Persicke n'avait plus rien mangé.

Dans la nuit précédente, il avait été très malade, il s'en souvenait encore. Il ne se rappelait plus qu'il s'était déchaîné comme un fou furieux, qu'il avait brisé de la vaisselle, renversé des armoires, qu'il avait vu des persécuteurs partout, submergé par une horrible angoisse. Les Quangel et le vieux juge Fromm avaient passé un moment à sa porte et ils avaient sonné et sonné. Mais il n'avait pas bougé, il s'était bien gardé d'ouvrir à ses poursuivants. Dehors il n'y avait que des messagers du parti qui voulaient avoir des

comptes sur sa caisse, alors qu'il manquait plus de trois mille marks (ou bien peut-être même six mille, même dans ses moments de lucidité, il ne pouvait pas le dire avec précision).

Le vieux juge à la cour d'appel dit froidement : « Laissons-le se défouler tout seul. Cela ne m'intéresse pas du tout... »

Son visage d'ordinaire si aimable, la plupart du temps légèrement ironique, avait l'air très froid. Le vieux monsieur avait redescendu l'escalier.

Et Otto Quangel, avec sa profonde aversion à l'idée d'être entraîné dans des histoires, avait dit lui aussi : « Pourquoi nous en mêler ? Nous n'en retirerons que des tracas ! Tu entends, Anna, il est ivre ! Il découvrera bien à un moment ou à un autre. »

Mais Persicke ne se souvenait plus qu'à peine de tout cela, Persicke n'était pas dégrisé. Le lendemain matin il s'était trouvé mal, il avait tremblé de tous ses membres, si bien qu'il avait eu de la peine à porter la bouteille à sa bouche. Mais plus il buvait de schnaps plus le tremblement se calmait, ainsi que l'angoisse qui le prenait encore par à-coups. Seule l'impression qu'il avait oublié quelque chose dont il devait à tout prix se souvenir le tourmentait encore.

Et voilà que le rat était assis en face de lui, patient, malin, avide. Le rat n'était pas pressé, il avait flairé une affaire et il était bien décidé à la saisir. Le rat Klebs n'était pas pressé de rendre son rapport à monsieur le commissaire Zott. On pouvait toujours le baratiner pour expliquer qu'on n'avait pas avancé. C'était une occasion unique qu'il ne fallait pas laisser passer.

Et Klebs ne la laissa pas passer ! Le vieux Persicke sombrait de plus en plus dans son ivresse, et même s'il ne pouvait plus que bredouiller péniblement, une information bredouillée était toujours une information.

Une heure plus tard, Klebs sut tout ce qu'il avait besoin de savoir au sujet des infidélités du vieux ; il savait aussi où se trouvaient les bouteilles de schnaps et le tabac – le reste de l'argent était déjà dans sa poche.

Maintenant le rat est devenu le meilleur ami du vieux. Il l'a fichu dans son lit ; et quand Persicke se met à hurler Klebs accourt et lui donne à boire autant de schnaps qu'il faut pour qu'il cesse de hurler. Pendant ce temps le rat met dans deux valises ce qui lui semble valoir le coup. Le beau linge en damas de feu la Rosenthal change déjà de propriétaire, là encore de façon pas tout à fait légale.

Puis Klebs fait encore copieusement boire le vieux, il prend les deux valises et se faufile hors de l'appartement.

Lorsqu'il ouvre la porte d'entrée, un grand homme osseux s'avance tout près de lui et dit avec un visage sombre : « Qu'est-ce que vous faites ici chez les Persicke ? Qu'est-ce que vous êtes en train d'embarquer ? Vous n'aviez pas de valise en arrivant ! Hé, vous allez vous décider ? Ou bien vous préférez venir avec moi à la police ?

— S'il vous plaît, approchez donc, siffle le rat humblement. Je suis un vieil ami et un ancien camarade de parti de Herr Persicke. Il va vous le confirmer lui-même. Vous êtes le concierge, n'est-ce pas ? Monsieur le concierge, il se trouve que mon ami Persicke est très malade... »

Barkhausen se fait berner pour la troisième fois

Les deux messieurs avaient pris place dans le salon dévasté ; le « concierge » était maintenant assis à la place du rat, et Klebs était assis sur la chaise qu'avait occupée Persicke. Non, le vieux Persicke n'avait pas été en mesure de donner d'informations, mais l'assurance avec laquelle Klebs se déplaçait dans l'appartement, le calme avec lequel il parlait à Persicke et lui donnait à boire avaient tout de même forcé le « concierge » à la prudence.

Klebs ressortit son portefeuille tout élimé, en tissu synthétique, qui avait été noir à l'origine et qui scintillait désormais d'un rouge rouille à ses bords. Il dit : « Puis-je montrer mes papiers à monsieur le concierge ? Tout est en ordre, j'ai été chargé par le parti... »

Mais son vis-à-vis repoussa les papiers, il refusa aussi le schnaps, il prit seulement une cigarette. Non, il ne voulait pas boire de schnaps, il ne se souvenait que trop bien comment Enno à l'époque, chez la Rosenthal là-haut, lui avait fichu en l'air toute une fameuse affaire à force de boire du cognac. Cela ne lui arriverait pas deux fois. Barkhausen, car c'est bien Barkhausen qui se trouve là en tant que « concierge », réfléchit à la façon dont il peut se débarrasser de son vis-à-vis. Il a tout de suite vu clair dans son jeu : qu'il soit une vieille connaissance de Persicke ou non, qu'il soit ici en mission pour le parti ou non – peu importe : le bonhomme voulait se remplir les poches ! Ce qu'il avait dans ses valises, c'étaient des affaires volées – sinon il n'aurait pas été aussi effrayé en voyant Barkhausen, sinon il n'aurait pas été aussi craintif et prévenant. Jamais on ne rampe devant un autre quand on est dans son bon droit, Barkhausen le sait par expérience personnelle.

« Peut-être maintenant qu'un petit schnaps vous ferait plaisir, monsieur le concierge ?

— Non ! » Barkhausen hurle presque. « Fermez-la, je dois encore réfléchir à quelque chose... »

Le rat a sursauté et s'est tu.

Barkhausen a une très mauvaise année derrière lui. Non, il n'a pas non plus touché les deux mille marks qu'avait envoyés Frau Häberle. À sa demande de réexpédition du versement, la poste l'avait informé que la Gestapo avait saisi cet argent parce qu'il provenait d'un crime, il fallait qu'il se mette en relation avec la Gestapo. Ça par contre Barkhausen ne l'avait pas fait. Il ne voulait plus jamais avoir à faire à ce parjure d'Escherich et Escherich ne fit plus jamais appel à Barkhausen.

Le bide avait donc été total ; mais le plus grave encore, c'était que Kuno-Dieter n'était jamais rentré à la maison. D'abord Barkhausen avait pensé : bah, tu perds rien pour attendre ! Dès que tu seras revenu à la maison ! Il s'était repu de scènes imaginaires où il le frappait et il avait grossièrement envoyé balader Otti quand elle lui avait demandé avec angoisse où était passé le garçon.

Mais au fil des semaines, l'absence de Kuno-Dieter rendit la situation à peu près insupportable. Otti se transforma en vipère et fit de sa vie un enfer. Lui au final, ça lui était égal, le garnement pouvait bien ne jamais revenir, c'était aussi bien comme ça : c'était toujours une bouche inutile en moins ! Mais l'absence de son préféré rendit Otti tout bonnement enragée, c'était comme si elle ne pouvait pas passer un jour de plus sans Kuno-Dieter, et pourtant elle ne l'avait pas non plus épargné de ses cris et de ses coups, avant.

Finalement Otti était devenue complètement givrée, elle était allée à la police et elle avait porté plainte contre son propre mari pour le meurtre de son fils. Avec des gens comme Barkhausen la police ne se cassait pas trop la tête, il n'y bénéficiait d'aucune réputation tout simplement parce qu'il avait la pire, et ils l'incarcérèrent aussitôt en attente d'un jugement au tribunal criminel.

Ils l'avaient gardé là-bas pendant onze semaines, et il avait dû turbiner, coller des sacs et éplucher de vieux cordages sinon ils lui retireraient encore un peu de sa ration de nourriture, qui déjà ne le nourrissait pas comme il fallait. Mais le pire de tout ç'avait été les nuits, lors des attaques aériennes. Barkhausen avait une peur panique des attaques aériennes. Il avait vu une fois une femme dans la Schönhauser Allee : une bombe incendiaire au phosphore lui était tombée dessus et lui était restée plantée dans le corps – jamais Barkhausen ne pourrait oublier cette vision.

Il avait donc peur des avions, et peur quand ils s'approchaient de plus en plus en vrombissant, et l'air entier était rempli de leur vacarme, et puis venaient les premiers impacts, et les murs de sa cellule étaient baignés de rouge, avec la lueur dansante des incendies proches ou lointains... Non, ils ne faisaient pas sortir les prisonniers de leurs cellules, ils ne les laissaient pas descendre à la cave où ils auraient été en sécurité, ces salauds ! Dans des nuits pareilles, toute l'immense prison de Moabit devenait hystérique, ils s'accrochaient aux fenêtres et ils criaient – oh comme ils criaient ! Et Barkhausen avait crié avec eux ! Il avait hurlé comme une bête, il avait caché sa tête sur sa paille, et puis il avait couru la tête la première contre la porte de sa cellule, toujours le crâne en avant contre la porte de la cellule, jusqu'à rester sur le sol, abruti... C'était sa façon de s'anesthésier pour surmonter ces nuits !

Évidemment il n'était pas revenu chez lui d'humeur très sympathique après ces onze semaines de détention provisoire. On n'avait bien sûr pas trouvé la moindre chose contre lui, ce serait encore la meilleure ; mais il se serait bien passé de ces onze semaines, tout ça parce que Otti avait agi comme une charogne ! Et il la traita dès lors lui aussi comme une charogne, elle qui avait mené la belle vie avec ses copains, dans son appartement à lui (dont elle payait régulièrement le loyer), pendant que lui avait dû déchiqueter des cordes et avait cru devenir à moitié fou d'angoisse.

À partir de ce moment-là, les coups se mirent à pleuvoir chez les Barkhausen. Au moindre petit pet de travers, le mari se mettait à frapper, peu importe ce qu'il avait à la main, il le lui balançait dans la gueule à cette charogne, cette saloperie qui avait fait son malheur.

Mais Otti se défendait. Il n'y avait jamais rien à manger pour lui, jamais d'argent, jamais rien à fumer. Elle criait tant et si bien sous ses coups que les autres locataires accouraient, et ils prenaient tous parti contre Barkhausen, alors qu'ils savaient pourtant qu'elle n'était qu'une petite putain. Et puis un jour, alors qu'il lui avait arraché les cheveux par poignées, elle fit ce qu'elle pouvait faire de plus odieux : elle disparut de l'appartement sur le mode à tout jamais, et elle le laissa en plan avec les quatre gosses dont il n'était certain pour aucun d'entre eux d'être le père. Bon sang, Barkhausen avait vraiment dû aller travailler, sinon ils auraient tous crevé de faim, et c'était la petite de dix ans, Paula, qui s'occupait du foyer.

Une petite année, une année merdique, oui ! Et là-dessus se rajoutait la haine qui le rongeaient inlassablement pour les Persicke, à qui il ne savait pas comment jouer un sale tour, ce qu'il ne pouvait toutefois pas vraiment se permettre ; cette colère impuissante et la jalousie qui l'avait submergé quand on avait appris, dans l'immeuble, que Baldur allait être envoyé dans une Napola, et finalement cette faible, mince lueur d'espoir qui renaquit lorsqu'il observa la souïlographie du vieux Persicke – peut-être, peut-être bien tout de même que...

Et maintenant il était installé dans le salon des Persicke, là sur la petite table sous la fenêtre il y avait le poste de radio que Baldur avait volé à la vieille Rosenthal. Barkhausen était proche du but, maintenant il s'agissait seulement de se débarrasser de cette punaise sans attirer de soupçons...

Les yeux de Barkhausen se mirent à pétiller, Baldur serait fou furieux s'il voyait Barkhausen assis à leur table maintenant. Quel renard rusé, ce Baldur, mais toujours pas assez rusé pourtant. La patience vaut parfois plus que l'intelligence. Et soudain Barkhausen repensa à la façon dont Baldur avait voulu les rouler, lui et Enno Kluge à l'époque, quand ils avaient cambriolé l'appartement de la Rosenthal, enfin bon, ce n'était pas vraiment un cambriolage, c'était bien plus un service commandé...

Barkhausen pousse sa lèvre inférieure en avant, il observe pensivement son vis-à-vis qui s'est mis pendant ce long silence à gigoter dans tous les sens, et il dit : « Bon, alors montrez-moi ce que vous avez dans ces valises !

— Écoutez », le rat essaie de résister, « je crois que c'est un peu trop demander. Si mon ami Herr Persicke me l'a permis – cela dépasse tout de même vos droits en tant que concierge...

— Ah, cessez donc de bavasser ! dit Barkhausen. Ou vous me montrez ici ce que vous avez dans ces valises, ou bien nous allons tous les deux à la police.

— Je n'y suis pas obligé, constate le rat en couinant, mais je vais vous montrer ça de moi-même. Avec la police, on n'a jamais que des tracasseries, et puisque maintenant mon camarade du parti est tellement malade, ça va peut-être encore durer des jours avant qu'il puisse confirmer mes dires.

— Allez ! Allez ! On ouvre ! » dit soudain Barkhausen d'un ton sauvage, et il a maintenant tout de même fini par prendre une gorgée de schnaps.

Le rat Klebs le regarde, soudain un sourire sardonique apparaît sur le visage de l'espion. « Allez ! Allez ! On ouvre ! » Avec ce cri, Barkhausen a trahi son avidité. Il a aussi révélé qu'il n'est pas le concierge, ou que s'il devait tout de même l'être, alors il serait un concierge qui a l'intention de trahir.

« Alors compère ? dit le rat soudain sur un tout autre ton. Est-ce que nous ferions pas cinquante-cinquante ? »

Et un coup de poing l'envoie à terre. Par mesure de précaution, Barkhausen assène encore deux trois coups à Klebs avec un barreau de chaise. Bon, il ne mouffera plus pendant au moins une heure !

Et puis Barkhausen commence à défaire les valises, refaire les valises. Le linge ayant autrefois appartenu aux Rosenthal change à nouveau de propriétaire. Barkhausen travaille rapidement et avec grand calme. Cette fois, personne ne se mettra entre lui et le succès. Il serait même capable de tous les zigouiller s'il le faut, et même s'il doit y laisser sa trogne ! Il ne se fera pas carotter une fois de plus.

Et pourtant, un quart d'heure plus tard, le combat avec les deux agents de police fut assez bref lorsque Barkhausen sortit de l'appartement. Quelques pieds et poings qui se perdent, puis Barkhausen fut maîtrisé et ligoté.

« Bien ! » dit satisfait le petit Herr Fromm, ancien juge à la cour d'appel. « Il me semble que ceci met définitivement un terme à vos agissements dans cet immeuble, Herr Barkhausen. Je n'oublierai pas de confier vos enfants à l'assistance publique. Mais cela vous intéresse sans doute beaucoup moins. Bon, messieurs, maintenant il nous faut aller voir dans l'appartement. J'ose espérer, Herr Barkhausen, que vous n'aurez rien fait de trop grave avec le petit monsieur qui est monté avant vous dans l'escalier. Et puis il nous faudra encore trouver Herr Persicke, monsieur l'agent, la nuit dernière, il a eu une attaque de delirium tremens. »

Interlude : une idylle paysanne

L'ancienne factrice Eva Kluge travaille dans le champ de pommes de terre, exactement comme elle en a rêvé un jour. C'est une belle journée au début de l'été, plutôt chaude pour travailler, le ciel est d'un bleu éclatant et, en particulier dans ce coin protégé près du bois, il n'y a presque pas un souffle de vent. En sarclant, Frau Eva a enlevé ses vêtements les uns après les autres ; elle ne porte plus qu'une blouse et une jupe. Ses jambes solides et nues sont dorées, tout comme son visage et ses bras.

Sa houe s'abat sur l'arroche, la ravenelle, les chardons, le chiendent – elle avance très lentement, le champ est plein de mauvaises herbes. Souvent sa houe tombe aussi sur une pierre, et elle tinte alors d'un son clair et argenté – c'est beau. Maintenant Eva s'enfonce près de la lisière du bois dans un nid de salicaire rouge – cette dépression de terrain est humide, les pommes de terre y végètent, mais la salicaire y triomphe. Elle mangerait bien son casse-croûte, et à en juger par la position du soleil ce serait aussi le moment, mais elle préfère d'abord détruire cette peste de salicaire avant de faire sa pause. Elle se donne de la peine pour sarcler, ses lèvres sont étroitement closes. Elle a appris ici à la campagne à mépriser les mauvaises herbes, cette vermine, elle sarcle sans pitié.

Mais même si la bouche de Frau Eva est étroitement close, son œil est clair et calme. Son regard n'a plus cette expression sévère, toujours soucieuse qu'il avait deux ans plus tôt, à son époque berlinoise. Elle est devenue tranquille, elle s'est libérée. Elle sait que le petit Enno est mort, Frau Gesch le lui a écrit de Berlin. Elle sait qu'elle a perdu ses deux fils – Max est tombé en Russie, et Karlemann est perdu pour elle. Elle n'a pas tout à fait quarante-cinq ans, elle a encore pas mal d'années devant elle, elle ne désespère pas, elle travaille. Elle ne veut pas tuer le temps et attendre, elle veut agir.

Elle a aussi quelque chose qui la réjouit chaque jour : passer toutes ses soirées avec le maître d'école remplaçant du village. Le « vrai » instituteur Schwoch, un furieux membre du parti, un petit roquet lâche, un délateur, qui a déclaré des centaines de fois les larmes aux yeux à quel point il était peiné de ne pas pouvoir aller au front mais qu'il devait persévérer et prendre patience, tout comme l'ordonnait le Führer, à son poste de campagne – le « vrai » instituteur Schwoch donc, malgré tous ses certificats médicaux, a finalement été incorporé dans la Wehrmacht. Cela fait maintenant presque six mois. Mais le chemin jusqu'au front est apparemment difficile pour ce combattant enthousiaste : pour l'instant, l'instituteur Schwoch se trouve toujours clerc chez un comptable. Frau Schwoch part souvent voir son mari avec du lard et du jambon, mais le mari ne mange pas tous ces savoureux mets gras à lui tout seul : ça a marché, son bon Walter allait devenir sous-officier, a annoncé Frau Schwoch après son dernier voyage au lard. Sous-officier – alors que, suite à un ordre du Führer, les promotions ne peuvent être données que pour les troupes au combat. Mais pour d'ardents camarades du parti avec jambon et lard, les ordres du Führer ne valent rien évidemment.

Bon, tout cela laisse Frau Eva Kluge indifférente. Elle sait exactement ce qu'il en est depuis qu'elle a quitté le parti. Oui, tout à fait, elle est allée à Berlin. Lorsqu'elle avait retrouvé la sérénité nécessaire, elle était partie pour Berlin et s'était présentée au tribunal du parti et au bureau de poste. Ce ne furent pas des journées agréables, loin s'en faut, on lui cria dessus, elle fut menacée et, pendant son emprisonnement de cinq jours, elle fut même battue, elle n'était pas passée loin du camp de concentration – mais finalement on l'avait laissée partir. Ennemie de l'État – eh, elle verrait bien un jour ce que ça lui coûterait.

Eva Kluge avait liquidé son foyer. Elle avait dû vendre beaucoup de choses, car au village on ne lui avait accordé qu'une pièce, mais elle habitait toute seule. Elle ne travaillait plus uniquement pour son beau-frère, qui aurait préféré ne lui donner que de la nourriture et ne jamais la payer, et elle travaillait régulièrement pour toutes les fermes. Elle ne travaillait pas seulement dans les champs et dans les cours de ferme, elle offrait ses services aussi comme infirmière, couturière, jardinière, pour la tonte des moutons. Ses mains étaient habiles, et de fait jamais elle n'avait eu l'impression d'avoir à apprendre quelque chose de neuf, c'était plutôt comme si elle se souvenait d'un travail qu'elle n'avait pas exercé depuis longtemps.

Mais cette petite vie maintenant paisible qu'elle avait réussi à se reconstruire au milieu de tout cet effondrement ne prenait ses vraies couleurs et ne lui donnait de joie qu'avec la présence de l'instituteur remplaçant Kienschäper. Kienschäper était un long bonhomme qui marchait toujours un peu penché, la cinquantaine avancée, avec des cheveux blancs qui volaient au vent et un visage très brun où souriaient deux yeux bleus juvéniles. Tout comme Kienschäper avait réussi à dompter avec ses yeux bleus souriants les enfants du petit village et qu'il les avait amenés, les éloignant un peu de l'éducation crâne de son prédécesseur, dans des contrées un peu plus humaines ; tout comme il passait dans les vergers muni de son sécateur pour enlever les gourmands et les branches mortes aux arbres fruitiers qui poussaient sauvagement, et aussi pour tailler les plaies du cancer de l'arbre et les enduire de goudron – de la même façon, il avait guéri les plaies d'Eva, dissous son amertume, et lui avait apporté la paix.

Non pas qu'il en ait beaucoup parlé, Kienschäper n'était pas un grand parleur. Mais quand il était avec elle près de ses ruches et qu'il lui racontait la vie des abeilles qu'il aimait passionnément, quand il passait à travers champ le soir avec elle et lui montrait à quel point ce champ était vraiment mal cultivé et qu'il suffirait de pas grand-chose pour le rendre plus fructueux, quand Kienschäper aidait une vache à vêler, quand il redressait une clôture qui était tombée, sans qu'on le lui ait demandé, quand il était installé à l'orgue et jouait doucement rien que pour elle et lui, quand tout semblait, là où il était passé, ordonné et paisible – tout cela faisait beaucoup plus pour le bien-être d'Eva que n'importe quels mots de consolation. Une vie qui déclinait, à une époque pleine de haine, de larmes, de sang, mais une vie paisible, qui respirait la paix.

La femme de l'instituteur Schwoch, qui était encore plus national-socialiste que son mari va-t-en-guerre passionné, détesta naturellement tout de suite ce Kienschäper et fit tout ce que son cerveau haineux pouvait imaginer pour lui faire du tort. Elle avait l'obligation de loger et de nourrir le remplaçant de son mari, mais elle calculait tout de manière si juste que Kienschäper n'eut jamais de petit déjeuner avant de commencer l'école, que son repas était toujours brûlé et sa chambre jamais nettoyée.

Toutefois elle était impuissante face à sa joyeuse sérénité. Elle pouvait s'échauffer, l'attaquer, baver, raconter des horreurs à son sujet, espionner à la porte de la classe et ensuite le dénoncer auprès de l'inspecteur – il continuait à parler avec elle de la même façon, comme avec un enfant mal élevé qui finira bien par reconnaître de lui-même ses méchancetés. Et finalement Kienschäper prit pension chez Eva Kluge, s'installa dans le village, et la furieuse et grasse Schwoch ne put plus exercer que de loin sa guerre contre lui.

Frau Eva Kluge et l'instituteur aux cheveux blancs Kienschäper ne savaient plus eux-mêmes quand ils avaient parlé de se marier pour la première fois. Peut-être même n'en avaient-ils jamais parlé. Cela s'était fait tout seul. Ils n'étaient pas non plus pressés de le faire – un jour, oui, un jour ce serait le moment. Deux personnes vieillissantes qui ne voulaient pas vivre la tombée du jour en solitaire. Non, pas d'autres enfants, plus jamais d'enfants – Eva Kluge frémissait à cette idée. Mais de la camaraderie, un amour compréhensif et surtout de la confiance. Elle qui au long de son premier mariage n'avait jamais pu faire confiance, elle qui avait toujours dû être la meneuse, elle veut pouvoir se faire guider pour la fin de sa vie. Aux heures sombres, elle avait été abattue, mais le soleil avait une fois encore percé la couche des nuages.

La salicaire est anéantie, pour le moment la voilà exterminée. Bien sûr, elle va repousser, c'est une mauvaise herbe qu'il faut enlever au moment du labour, dans la terre meuble, le moindre petit bout de racine sous la terre recommence toujours à pousser. Mais Frau Eva connaît maintenant cet endroit, elle ne l'oubliera pas, elle y reviendra aussi longtemps qu'il faudra pour que la salicaire soit complètement éliminée.

Maintenant elle pourrait prendre son casse-croûte, ce serait grand temps, son estomac aussi approuve. Mais lorsqu'elle regarde vers sa bouteille de café et ses tartines qu'elle a laissées à l'ombre, à la lisière du bois, elle voit qu'elle ne prendra pas son petit déjeuner, pas aujourd'hui, son estomac devra se tenir tranquille. Car il y a déjà quelqu'un à l'œuvre, un garçon qui doit avoir dans les quatorze ans, incroyablement déguenillé et sale, et il engloutit ses tartines comme s'il avait été près de mourir de faim.

Ce garçon est à ce point occupé à manger qu'il ne fait pas attention que la houe s'est tue dans le champ de mauvaises herbes. Il ne sursaute que lorsque la femme se met tout près devant lui, et il la regarde avec de grands yeux bleus sous sa tignasse emmêlée de cheveux blonds. Bien qu'il ait été pris en train de chiper et que la fuite ne soit plus nécessaire, le garnement ne la regarde ni avec crainte ni avec culpabilité, au contraire ses yeux ont un petit air de défi.

Ces derniers mois, le village et avec lui Frau Kluge ont dû apprendre à s'habituer à ces enfants : les attaques aériennes sur Berlin se sont intensifiées et la population a été priée d'envoyer ses enfants à la campagne. La région est inondée de petits Berlinois. Mais, fait étrange, certains de ces enfants n'arrivaient pas du tout à s'habituer à la vie tranquille de la campagne. Ici ils profitaient du calme, d'une bien meilleure nourriture, de nuits complètes, mais ils ne le supportaient pas, ils étaient irrésistiblement attirés par la grande ville. Et ils se mettaient en route ; pieds nus, mendiant un peu de nourriture, sans argent, menacés par les gendarmes, ils cherchaient, opiniâtres, le chemin pour retourner dans la ville qui brûlait presque toutes les nuits. Repris, renvoyés à leur résidence à la campagne, ils attendaient tout juste d'être un peu ragaille pour s'enfuir de nouveau.

Celui-là, avec ce regard de défi, qui mangeait les tartines de Frau Eva, était manifestement depuis longtemps sur les routes. La femme ne se rappelait pas avoir vu une créature aussi déguenillée, aussi sale. Il avait de la paille dans les cheveux, on aurait pu semer des carottes dans ses oreilles.

« Alors, c'est bon ? demanda Frau Kluge.

— Sûr ! » dit-il, et déjà rien qu'en prononçant ce mot il révéla son origine berlinoise.

Il la regarda. « T'ya m'taper ? demanda-t-il.

— Non, dit-elle. Continue de manger. Moi, je peux tenir pour une fois sans casse-croûte, et toi tu as faim.

— Sûr ! » dit-il encore seulement. Et puis : « T'ya m'laisser filer après ?

— Peut-être, répondit-elle. Mais peut-être que tu seras d'accord si je te lave avant et que je mets un peu d'ordre dans tes habits. Peut-être même que je peux te trouver un pantalon à ta taille.

— Laisse don' ! dit-il d'un ton brusque. J'va just' le r'fourguer quant' j'aura la dalle. Qu'esse-tu crois toussque j'a r'fourgué pendant toute c't'année qua j'vadrouille ! Pas moins d'quinze futs ! Et dix paires de grolles ! »

Il la regarda d'un air triomphant.

« Et pourquoi est-ce que tu me racontes tout ça ? demanda-t-elle. Pour toi il aurait été plus avantageux de prendre le pantalon et de ne rien me dire.

— Chais pas, dit-il d'un air bourru. P'têt passque tu m'as pas engueulé passque j't'a volé ton casse-croûte. Engueuler, chtrouve ça bête.

— Alors donc, ça fait déjà un an que tu es sur la route ?

— J'me suis un peu vanté. J'a trouvé un r'fuge pour passer l'hiver. Chez un cafetier, dans un patelin. D'filer à bouffer aux cochons jusqu'à laver les verres, j'a tout fait. C'tait la bell'vie, dit-il pensivement.

Drôle de zigoto, l'patron. T'jours bourré, ma avec moi, l'a parlé comme si j'étais l'même qua lui, pareil en âge et tout. C'est là qu'j'a appris à boire du schnaps et à cloper. T'aimes ça l'schnaps, toi aussi ? »

Frau Kluge éluda pour l'instant la question de savoir si boire du schnaps était vraiment ce qu'il fallait à un garçon de quatorze ans.

« Mais tu es quand même parti ? Tu veux retourner à Berlin ?

— Noon, dit le garçon. Ch'fous pu les pieds chez mes gens. Trop ordinaires pour moi.

— Mais tes parents vont se faire du souci, ils ne savent même pas où tu te trouves !

— Eux, des soucis ! Sont juste contents d'êt' débarrassés d'moi, oui !

— Qu'est-ce qu'il fait ton père ?

— Lui ? Bah, un peu tout à la fois : barbeau et mouchard, et pis voler y fait aussi. Quand y trouve de quoi. Sauf que, comme y est couillon, y trouve jamais de bon plan.

— Eh bien », dit Frau Kluge, et après ces révélations sa voix était tout de même un peu plus dure. « Et qu'est-ce qu'elle en dit ta mère, de tout ça ?

— Ma mère ? Qu'esselle peut ben dire ? C'est-y jamais qu'une putain ! »

Paf ! Malgré la promesse qu'elle lui avait faite, voilà qu'il avait reçu sa gifle.

« Est-ce que t'as pas honte de parler de ta mère comme ça ? Bah, quelle horreur ! »

Le garnement se frotta la joue, sans faire de grimace.

« Bonne mesure cell'la, constata-t-il. J'en veux pu d'cette sorte.

— Tu ne dois pas parler de ta mère comme ça ! Tu comprends ? dit-elle en colère.

— Pourquoi pas ? » demanda-t-il, et il se pencha en arrière. Il clignait des yeux de plaisir, maintenant parfaitement rassasié, en direction de son hôtesse. « A pourquoi pas ? Alors qu' ça t'une putain. Et a dit ça elle-même. "Si ch'faisais pas l'trottoir", qu'a disait souvent, "crèveriez tous de faim !" Passqu'on est cinq marmots, ma tous d'un aut'père. Le mien l'a censé avoir un domaine en Poméranie. J'voula l'trouver en fait, et aller voir qui qu'c'est. Y s'ra aussi une drôle de prune, son prénom c'est Kuno-Dieter. Doit pas ya n'avoir beaucoup d'avec un prénom aussi con, j'devra pas avoir trop d'mal à l'trouver...

— Kuno-Dieter, dit Frau Kluge. Donc toi aussi tu t'appelles Kuno-Dieter ?

— Dis-y donc plutôt Kuno, tu peux fout' Dieter à ton chapeau !

— Alors, Kuno, dis-moi, dans quelle commune tu as été évacué ? Comment s'appelle le village où tu as été conduit avec le train ?

— Ma j'a pas été évacué moi ! Me suis barré d'chez mes vieux ! »

Il était maintenant allongé sur le côté, sa joue sale posée sur son bras sale. Il la regarda en clignant les yeux nonchalamment, tout à fait prêt à faire un petit brin de causette. « J'va t'expliquer tout comme c'est arrivé. C'est qu'mon soi-disant paternel à l'époque, ça fra presque un an main'nant, y m'a entubé d'cinquante balles, et en plus y m'a torgnolé. Bah alors moi j'a app'lé des copains, enfin, c'taient pas vraiment des copains non plus, des d'mi-portions tu vois, et alors on lui est tous tombé d'ssus, et pis c'est nous qui lui avons foutu une raclée. C'était ben utile pour le bonhomme, l'a aussi appris qu'c'est pas toujours les grands sul les p'tits ! Et pis on lui a encore volé l'argent qu'y avait dans ses poches. Chais pas combien qu'y avait, c'est les grands qu'ont fait l'partage. Y m'ont juste donné vingt balles et pis y m'ont dit : fous l'camp, ton vieux va te crever ou te fout' à l'assistance. Casse-toi à la campagne chez les paysans. Alors me suis cassé à la campagne chez les paysans. Et j'ai eu la belle vie depuis, ça ch'peux ben l'dire ! »

Il se tut et la regarda de nouveau.

Elle le regardait en silence, elle pensait à Karlemann. Celui-ci serait aussi un Karlemann d'ici trois ans, sans amour, sans foi, sans ambition, juste centré sur lui-même.

Elle demanda : « Et qu'est-ce que tu crois que tu feras plus tard, Kuno ? » Et elle ajouta : « Tu voudras sûrement entrer à la SA ou à la SS ? »

En étirant longuement les mots : « Chez ces frangins-là ? Pas si naïf ! Y sont pires qu'mon père chuisse-là ! Toujours qui gueulent et qui commandent ! Nooon, des prunes oui, ça c'est pas pour ma !

— Mais peut-être que ça te ferait plaisir si toi aussi tu te mettais à commander les autres ?

— Bah pourquoi don' ça ? Nooon, chuis pas fait pour ça. Tsé – comment qu'tu t'appelles donc ?

— Eva – Eva Kluge.

— Tsé, Eva, c'qui m'frait vraiment plaisir, ça s'rait les autos. J'amerais ben tout savoir su' les autos, comment qu'y fonctionne le moteur, et comment c'est avec le carburateur et l'allumage – non, pas comment qu'c'est, ça j'le sais d'jà un peu, mais pourquoi c'est comme ça... Mais bon, j'amerais ben savoir ça sauf que chuis trop bête. Y m'ont trop foutu sur la trogne dans ma jeunesse, depuis l'est toute molle. Chais même pas écrire comme y faut !

— Mais tu n'as pas l'air si bête que ça ! Je suis sûre que tu peux apprendre, d'abord à écrire et ensuite tout sur les moteurs.

— Apprendre ? Retourner à l'école ? Ren à faire, c'est hors de question, chuis ben trop vieux pour ça. Tsé, j'ai déjà eu deux amantes. »

Elle frémit un instant. Mais elle lui dit ensuite, avec courage : « Mais est-ce que tu crois qu'un ingénieur ou un technicien, ils ont un jour fini d'apprendre ? Il faut qu'ils continuent toujours à apprendre, à la faculté ou avec les cours du soir.

— Chais ben ! Chais ben tout ça ! C'est marqué su'toutes les colonnes d'affichage ! Cours du soir avancé pour électrotechniciens » – soudain, il s'était mis à parler un allemand impeccable, sans faute –, « les bases de l'électrotechnique.

— Ah ben tu vois ! s'écria Frau Eva. Et tu penses que tu es trop vieux pour ça ! Tu ne veux plus rien apprendre ? Tu veux rester toute ta vie un clochard qui passe l'hiver à laver les verres et à couper du bois ? Ça sera une vie tranquille, mais tu vas pas t'amuser beaucoup ! »

Il avait ouvert les yeux en grand et il la regardait d'un air scrutateur et méfiant tout à la fois.

« Tu veux p'têt' qua j'retourne chez mes gens et qu'jaille à l'école à Berlin ? Ou ben tu veux m'fout' à l'assistance publique ?

— Rien de tout ça. Mais je veux bien que tu restes avec moi. Et puis je veux bien te donner moi-même des leçons, moi et un ami à moi. »

Il resta méfiant. « Et quesse t'y gagnes à faire ça ? J'va t'coûter un bras, en bouffe, et en habits, et en liv' d'école et tout et tout.

— Je ne sais pas si tu pourras comprendre ça, Kuno. J'ai eu autrefois un mari et deux garçons, je les ai perdus. Et maintenant je suis toute seule, je n'ai plus que cet ami !

— Ben alors tu peux encore y avoir un enfant ! »

Elle rougit, elle, la femme vieillissante, elle rougit sous le regard du garçon de quatorze ans.

« Non, je ne peux plus avoir d'enfants », dit-elle, et elle le regarda fermement. « Mais cela me réjouirait vraiment si tu devenais quelque chose, un ingénieur auto ou un constructeur d'avions. Ça me réjouirait vraiment de réussir à faire quelque chose d'un garçon comme toi.

— Tu penses donc qua chuis un p'tit vaurien ?

— Tu sais bien toi-même qu'il ne se passe pas tellement de choses pour toi en ce moment, Kuno !

— Là t'as ben raison. C'est ben vrai !

— Et tu n'as pas envie de faire autre chose ?

— Envie, ben oui, mais...

— Mais quoi ? Tu n'aimerais pas venir chez moi ?

— J'amerais ben, oui, mais...

— Qu'est-ce que c'est encore que ce mais ?

— J'me dis toujours qu'ten auras vite marre de moi, et j'ame pas qu'on m'vire, chpréfère mett' les voiles tout seul.

— Tu pourras partir de chez moi quand tu voudras, je ne te retiendrai jamais.

— Ta parole ?

— C'est ma parole, je te le promets, Kuno. Chez moi, tu seras tout à fait libre.

— Ma c'est que si chuis chez toi, alors y faut qua chois déclaré chez toi et alors mes vieux y sauront où chuis. Y voudront pas m'laisser ici.

— Si chez toi ils sont comme tu m'as raconté, personne ne t'obligera à y retourner. Peut-être même qu'ils me transféreront les droits, et tu seras tout à fait mon garçon... »

Ils se regardèrent un instant tous les deux. Elle crut déceler un lointain éclat dans ce regard bleu et indifférent. Mais alors il dit – et il reposa la tête sur son bras et ferma les yeux : « Ah ben c'est bien. Alors j'vas m'faire un p'tit somme. R'tourne donc à tes patates, toi !

— Mais, Kuno, s'écria-t-elle. Tu dois au moins me donner une réponse !

— Je dois vraiment ? demanda-t-il tout somnolent. Y a personne qui doit devoir. »

Elle le regarda un instant en doutant. Puis elle retourna à son travail, un léger sourire aux lèvres.

Elle sarcla, mais elle sarcla très distraitement. Elle se surprit deux fois en train de déraciner un plant de pommes de terre. Fais donc attention, Eva ! se dit-elle en s'énervant.

Mais elle ne fit pas plus attention. Elle réfléchissait plutôt et se disait qu'il vaudrait sans doute mieux que ça ne donne rien, cette histoire entre ce garçon qui avait mal tourné et elle. Combien d'amour et d'efforts avait-elle mis en Karlemann qui avait été un garçon pur – et qu'étaient devenus tout cet amour et ces efforts ? Et elle voulait encore changer du tout au tout un garnement de quatorze ans qui méprisait la vie et les gens ? Qu'est-ce qu'elle était encore allée s'imaginer ? Par ailleurs, jamais Kienschäper ne serait d'accord...

Elle se tourna pour regarder le dormeur. Mais le dormeur n'était plus là, il y avait juste ses affaires à elle, posées à l'ombre du bois.

Alors d'accord ! pensa-t-elle. Ça m'évite de devoir prendre une décision. Il s'est sauvé ! Mieux comme ça !

Et elle se remit furieusement à sarcler.

Mais un instant plus tard elle découvrit Kuno-Dieter à l'autre bout du champ de pommes de terre, en train d'arracher les mauvaises herbes avec assiduité et de les empiler en touffes sur le bord du champ. Elle traversa les sillons jusqu'à lui.

« Déjà fini de dormir ? demanda-t-elle.

— Peux pas dormir, dit-il. Tu m'as farci la tête. Faut qua j'réfléchisse.

— Alors fais-le ! Mais ne crois pas que tu doives travailler à cause de moi.

— À cause de toi ! » Il avait mis tellement de mépris dans ces mots, c'était inimaginable. « J'arrache les mauvaises herbes passque ça fait mieux réfléchir, et passque ça m'amuse. Vrament vrai ! D'à cause de toi ! Pour les queques tartines à 5 pfennigs, tu penses ? »

À nouveau Frau Eva Kluge retourna à son travail, un sourire tranquille aux lèvres. Il faisait ça tout de même pour elle, même s'il ne voulait pas l'admettre. Maintenant elle ne doutait plus qu'il viendrait avec elle à midi, et à cette perspective les voix qui l'avertissaient et la mettaient en garde n'eurent plus aucune importance.

Elle arrêta de travailler plus tôt que prévu. Elle retourna auprès du garçon et lui dit : « Je fais ma pause de midi. Si tu veux, Kuno, tu peux venir avec moi. »

Il arracha encore quelques mauvaises herbes et se retourna sur la parcelle qu'il avait nettoyée. « J'ai fait un sacré bon bout, dit-il, satisfait. Sûr, j'a viré qu'les pus grosses, et pou' les p'tites, faut encore passer la houe, mais ça ira aussi pu vite.

— Bien sûr, dit-elle. Toi tu enlèves le plus gros des mauvaises herbes, et moi je viendrai bien à bout des plus petites. »

Il la regarda de nouveau en biais, et elle remarqua que ses yeux bleus avaient aussi un air malicieux.

« C't-y une allusion ou quoi ? s'informa-t-il.

— Comme tu veux, dit-elle. Ça n'a pas besoin d'en être une.

— Ah ben alors ! »

Elle s'arrêta sur le chemin du retour, près d'un petit ruisseau qui filait à toute vitesse.

« Je n'aimerais pas t'amener au village dans l'état où tu es maintenant, Kuno », dit-elle.

Un pli apparut aussitôt sur son front et il demanda l'air soupçonneux : « T'as honte de moi, dis donc ?

— Bien sûr, tu peux aussi venir comme ça, ce n'est pas moi que ça gêne, dit-elle. Mais si tu veux rester vivre longtemps dans le village, tu pourras rester cinq ans ici et toujours traîner bien habillé, les paysans n'oublieront jamais la façon dont tu es arrivé chez eux la première fois. Comme un cochon crasseux, ils le diront encore dans dix ans. Comme un clochard.

— Là-d'ssus t'as ben raison, dit-il. Y sont comme ça les frangins. Ah ben vas-y et ramène des affaires ! Dans c'temps-là j'vas m'frotter un peu.

— Je rapporte du savon et une brosse », s'écria-t-elle, et elle se hâta vers le village.

Plus tard dans la journée, bien plus tard dans la journée, lorsqu'ils eurent mangé à trois leur repas du soir : Frau Eva, Kienschäper aux cheveux blancs et un Kuno-Dieter presque méconnaissable, plus tard donc, Frau Eva dit : « Aujourd'hui tu dormiras encore ici sur la paille, Kuno. À partir de demain, j'aurai la petite chambre, ils doivent seulement sortir leur bric-à-brac. Je vais te l'aménager joliment. J'ai suffisamment de meubles. »

Kuno la regarda seulement. « Cesse juste pour me dire que là main'nant, y faut qua j'déguerpisse, dit-il. Ces messieurs-dames veuillent se retrouver tout seuls. Ben alors ! Ma j'vas pas encore me coucher, Eva, chuis pas un préma. J'vas jeter un œil au patelin.

— Ne rentre pas trop tard, Kuno ! Et ne fume pas sur la paille !

— Allons donc ! Ça s'rait pour ma pomme ! Chrais l'premier à griller. Bon alors ! Ben du plaisir, jeunes gens, dit l'papa, et y fit un gosse à maman ! »

Et Herr Kuno-Dieter s'en fut. Un superbe produit de l'éducation national-socialiste.

Frau Eva Kluge sourit, un peu préoccupée. « Je ne sais pas, Kienschäper, dit-elle, si j'ai bien fait d'introduire ce loustic dans notre petite famille. C'est un sacré défi ! »

Kienschäper rit. « Mais, Evi, dit-il, tu vois bien tout de même que ce garçon ne fait que frimer ! Il veut faire le grand ! Et aussi dans le domaine des atrocités. Précisément parce qu'il voit bien que tu es un peu prude...

— Je ne suis pas prude ! s'écria-t-elle. Mais quand un garçon de quatorze ans me raconte qu'il a déjà eu deux amantes...

— ... eh bien, c'est que tu es vraiment un peu prude, Evi. Et qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire, d'ailleurs, deux amantes, il ne les a sûrement pas eues, et dans le pire des cas ce seront elles qui l'auront eu ! Ça ne veut rien dire ! Je veux épargner tes oreilles, Evi, et ne pas te raconter tout ce que les enfants de ce village simple et pieux ont comme projets les uns avec les autres ; par rapport à eux, ton Kuno-Dieter, c'est de l'or !

— Mais les enfants n'en parlent pas !

— Parce qu'ils ont mauvaise conscience. Pas lui, au contraire il considère tout cela comme naturel, tout simplement parce qu'il n'a jamais vu ni entendu autre chose. Ça va se tasser. Le garçon a un bon fond ; dans six mois, il rougira jusqu'aux oreilles rien qu'en pensant à tout ce qu'il a pu te raconter les premiers jours. Ça va lui passer, tout comme son berlinois. Tu as remarqué, il sait parler l'allemand de façon impeccable, c'est juste qu'il ne veut pas.

— J'ai mauvaise conscience, en particulier envers toi, Kienschäper.

— Ce n'est pas la peine, Evi. Ce garçon m'amuse, et tu peux être sûre d'une chose, il peut devenir ce qu'il deviendra : jamais il ne grossira les rangs d'Hitler. Il deviendra peut-être un original, jamais un homme de parti, et à coup sûr un solitaire.

— Que Dieu t'entende ! dit Eva. Je n'ai pas plus d'ambition que ça. »

Et elle avait le sentiment obscur qu'elle réparait un petit peu, en sauvant Kuno-Dieter, les infamies qu'avait commises Karlemann.

Le commissaire Zott renversé

La lettre de l'officier responsable du poste de police avait certes été adressée à monsieur le commissaire de la police criminelle Zott, à la Gestapo, Berlin. Mais cela n'avait pas nécessairement pour conséquence qu'elle arrive directement au commissaire Zott. En l'occurrence, c'était son supérieur, l'Obergruppenführer de la SS Herr Prall, qui l'avait entre les mains lorsqu'il entra dans le bureau du commissaire.

« Qu'est-ce que c'est donc que ça, monsieur le commissaire ? demanda Prall. Voilà encore une carte de l'oiseau de malheur, avec un papier l'accompagnant qui dit : suite à l'ordre téléphonique donné par la Gestapo, commissaire Zott, détenus relâchés. C'est quoi, ces détenus ? Pourquoi est-ce qu'on ne m'a rien dit ? »

Le commissaire regarda son supérieur de biais à travers ses lunettes : « Ah ah ! Oui, maintenant je me souviens. C'était avant-hier, ou encore un jour avant. Maintenant je m'en souviens : c'était dimanche. Le soir. Entre six et sept, entre dix-huit et dix-neuf heures, voulais-je dire, Herr Obergruppenführer. »

Et fier de son excellente mémoire, il regarda l'Obergruppenführer.

« Et qu'est-ce qu'il s'est passé ce dimanche, entre dix-huit et dix-neuf heures ? Pourquoi y avait-il des détenus ? Et pourquoi ont-ils été relâchés ? Et comment se fait-il que rien ne m'ait été rapporté ? C'est certes rassurant, Zott, que vous vous souveniez de tout ça, mais moi j'aimerais bien savoir de quoi il retourne. »

Ce « Zott » envoyé sans plus aucune titraille sonna comme un premier coup de canon.

« Mais c'est une histoire tout à fait insignifiante ! » Le commissaire fit des gestes apaisants avec ses mains jaunies par les dossiers. « Des inepties au poste de police. Ils avaient attrapé le prétendu auteur des cartes ou son distributeur en la personne de deux petites gens, un couple, parfaites inepties évidemment de la part des forces de l'ordre. Un couple – alors que nous savons que l'homme doit vivre tout seul ! Et puis maintenant ça me revient aussi, il était menuisier de métier, alors que nous savons qu'il doit travailler pour le tramway !

— Est-ce que vous voulez dire par là, monsieur », répondit l'Obergruppenführer qui ne se retenait que péniblement (ce « monsieur » était le deuxième boulet de canon de cette guerre, et autrement plus violent que le premier), « voulez-vous dire par là que vous avez ordonné la libération de ces gens sans même les avoir vus, sans les interroger – simplement parce qu'ils étaient deux au lieu d'un seul et simplement parce que l'homme se disait menuisier ? Monsieur !

— Herr Obergruppenführer », répondit le commissaire Zott, et il se leva. « Nous les criminalistes, nous travaillons d'après un plan précis et nous n'en dévions pas. Je cherche un homme vivant seul, qui a à faire avec le tramway, et non pas un homme marié qui est menuisier. Celui-ci ne m'intéresse pas. Pour lui je ne bouge pas le petit doigt.

— Comme si un menuisier ne pouvait pas aussi travailler pour la BVG(28), par exemple pour réparer les wagons ! criait maintenant Prall. Triple buse ! »

Tout d'abord Zott voulut être vexé, mais la remarque pertinente de son supérieur lui donna tout de même à réfléchir. « Pour sûr, dit-il, déconfit, je n'ai pas pensé à ça, pour sûr. »

Il se recomposa. « Mais je cherche un homme qui vit seul, dit-il encore. Et cet homme a une femme.

— Est-ce que vous savez seulement quel genre de bêtes féroces peuvent être les bonnes femmes ! » grogna Prall. Mais il avait encore autre chose à mettre sur le tapis : « Et vous n'avez peut-être même pas, monsieur le commissaire Zott » (le troisième boulet de canon, et le plus violent), « pensé que cette carte a été déposée un dimanche soir, près de la Nollendorfpfplatz, dont dépend en l'occurrence ce poste de police ! Est-ce que ce petit détail insignifiant aurait échappé à votre perspicacité criminalistique ? »

Cette fois, le commissaire Zott fut sincèrement consterné, sa barbe en pointe tressaillit, un voile passa devant ses yeux sombres et perçants.

« Vous me voyez extrêmement embarrassé, Herr Obergruppenführer ! Je suis désespéré, comment cela a-t-il pu m'arriver ? Eh oui, je me suis obstiné. Je n'ai jamais pensé à autre chose qu'à ces stations du tramway électrique, j'étais si fier de cette découverte. Trop fier... »

L'Obergruppenführer regarda de ses yeux méchants ce petit bonhomme qui reconnaissait ses péchés avec une affliction sincère, mais sans ramper devant lui.

« C'était une erreur de ma part, une erreur lourde de conséquences, continua le commissaire avec empressement, ne serait-ce que de reprendre cette enquête. Je ne suis bon que pour le travail au calme, assis à mon bureau, mais pas pour l'investigation. Le collègue Escherich fait ça dix fois mieux que moi. Et pour mon malheur, continua-t-il à se confesser, il se trouve qu'un des agents que j'ai envoyés dans ces immeubles pour l'enquête a été arrêté, un certain Klebs. Comme on m'en a informé, il semble qu'il se soit rendu complice de vol, qu'il ait aidé à dépouiller un dipsomane. Par ailleurs il est gravement blessé. Une très vilaine affaire. L'homme ne tiendra pas sa langue au moment de l'audience, il dira qu'il était en service pour nous... »

L'Obergruppenführer tremblait de rage, mais la tristesse sérieuse avec laquelle le commissaire Zott parlait et le peu d'intérêt qu'il portait à son propre destin le maintenaient encore dans ses gonds.

« Et comment pensez-vous que cette affaire doive continuer, monsieur ? demanda-t-il froidement.

— Je vous demande, Herr Obergruppenführer, dit Zott, en levant ses mains suppliantes, je vous demande de me délier de mon engagement ! Retirez-moi ce service pour lequel je n'ai pas les épaules ! Allez chercher l'inspecteur Escherich au sous-sol, il s'en sortira bien mieux que moi...

— J'espère », dit Prall qui ne semblait pas avoir entendu ce qui venait d'être dit, « j'espère que vous avez au moins noté l'adresse des deux personnes qui ont été arrêtées ?

— Je ne l'ai pas fait ! J'ai agi avec une légèreté impardonnable, entraîné par ma lubie, mon idée. Mais je vais appeler ce poste de police, on va me donner l'adresse, nous verrons bien...

— Alors appelez-les ! »

La conversation fut très brève. Le commissaire dit à l'Obergruppenführer : « Là-bas non plus ils n'ont pas noté l'adresse. » Et en réagissant à un geste furieux de son supérieur : « C'est ma faute, à moi tout seul ! Après notre conversation téléphonique, ils ont dû considérer l'affaire définitivement close là-bas. C'est ma faute, à moi seul, s'ils n'ont pas même rédigé de fiche !

— Si bien que nous n'avons plus aucune piste maintenant ?

— Aucune piste !

— Et que pensez-vous de votre comportement ?

— Je demande que l'on aille chercher l'inspecteur Escherich au sous-sol et qu'on me mette à sa place ! »

L'Obergruppenführer Prall regarda le petit homme un instant, sans voix. Puis il dit, tremblant de rage : « Vous savez que je vais vous envoyer en camp de concentration ? Vous osez me balancer à la figure une proposition pareille, et vous ne tremblez pas, et vous ne hurlez pas d'angoisse ? Vous êtes fait du même bois que les rouges, les bolcheviques ! Vous reconnaissez vos erreurs, mais vous semblez en plus en être fier !

— Je ne suis pas fier de mes erreurs. Mais je suis prêt à en assumer les conséquences. Et j'espère que je le ferai sans trembler et sans hurler ! »

L'Obergruppenführer Prall sourit à ces mots d'un air méprisant. Il avait déjà vu beaucoup de dignités s'effondrer sous les coups des SS. Mais il avait aussi vu le regard dans les yeux de certains de ces martyrisés, ce regard qui malgré toutes les tortures disait une supériorité froide, presque moqueuse. Et c'est parce qu'il se souvint de ce regard qu'au lieu de crier et de taper, il dit seulement : « Vous vous tenez à ma disposition dans ce bureau. Je dois d'abord aller faire mon rapport. »

Le commissaire Zott approuva de la tête et l'Obergruppenführer Prall sortit.

L'inspecteur Escherich libre à nouveau

L'inspecteur Escherich est à nouveau en poste. Celui qu'on croyait mort a ressuscité des sous-sols de la Gestapo. Un peu abîmé et un peu chiffonné, il est de nouveau assis à son bureau, et ses collègues s'empressent de l'assurer de leur sympathie. Ils n'avaient jamais cessé de croire en lui. Ils auraient bien fait tout ce qui était en leur pouvoir pour lui. « Seulement tu sais bien comment c'est, quand la plus haute direction prend quelqu'un en grippe, aucun d'entre nous ne peut plus rien tenter. On ne ferait que s'y brûler les doigts. Mais bon, tu sais bien ça toi-même, tu comprends ce que c'est, Escherich. »

Escherich assure qu'il comprend bien, qu'il comprend tout. Sa bouche se tord pour esquisser un sourire un peu malheureux, sans doute parce que Escherich n'a pas encore appris à sourire avec quelques dents en moins dans la bouche.

Seuls deux discours lui ont fait forte impression quand il a repris du service. Le premier fut celui du commissaire Zott.

« Collègue Escherich, lui avait-il dit. Je ne serai pas envoyé au trou à votre place, bien que je l'eusse mérité dix fois plus que vous. Pas seulement à cause des fautes que j'ai commises, mais aussi parce que je me suis comporté comme un salaud envers vous. Ma seule excuse, j'ai cru que vous aviez mal travaillé...

— N'en parlons plus maintenant », avait dit Escherich avec son sourire aux dents manquantes. « Dans l'affaire oiseau de malheur, tout le monde a mal travaillé jusqu'à présent. Vous, moi, tout le monde. C'est étrange, je suis vraiment curieux de rencontrer cet homme qui a semé tellement de détresse chez ses semblables avec ses cartes. Ce doit être un drôle d'oiseau... »

Il regarda pensivement le commissaire.

Il lui tendit sa petite main jaunie par les dossiers. « Ne pensez pas trop de mal de moi, collègue Escherich, dit-il doucement. Et encore une chose : j'ai échafaudé une nouvelle théorie selon laquelle le coupable doit travailler pour le tramway. Vous la trouverez dans le dossier. S'il vous plaît, ne perdez pas complètement de vue cette théorie lors de votre enquête. Je serais très heureux si au moins sur ce point mes considérations devaient se révéler justes ! Je vous le demande ! »

Et sur ce le commissaire Zott disparut dans son bureau calme et à l'écart, pour ne plus se consacrer qu'à ses théories.

Le deuxième discours mémorable fut bien entendu celui de l'Obergruppenführer Prall. « Escherich, dit-il en levant la voix, inspecteur Escherich ! Vous vous sentez parfaitement bien, n'est-ce pas ?

— Parfaitement bien ! » répondit l'inspecteur. Il était debout derrière son bureau et tenait involontairement ses mains sur son pantalon, les pouces bien collés, comme il l'avait appris en bas dans sa cellule. Il avait beau lutter, l'inspecteur ne pouvait pas s'empêcher de trembler. Ses yeux étaient rivés sur son supérieur. Face à cet homme, il ne ressentait rien d'autre que de la peur, une peur aveugle, à chaque instant il pouvait le renvoyer en bas au sous-sol.

« Si donc vous vous sentez parfaitement bien, Escherich », continua Prall qui sentait très bien l'effet qu'avaient ses mots, « alors vous pouvez travailler. N'est-ce pas ?

— Je peux travailler, Herr Obergruppenführer !

— Si vous pouvez travailler, Escherich, alors vous allez bien pouvoir attraper l'oiseau de malheur ! Vous le pouvez, n'est-ce pas ?

— Je le peux, Herr Obergruppenführer !

— Dans les plus brefs délais, Escherich !

— Dans les plus brefs délais, Herr Obergruppenführer !

— Vous voyez, Escherich », dit l'Obergruppenführer Prall, magnanime, et il se repaissait de la peur de son subordonné, « comme ça peut faire du bien un petit séjour en bas, au trou ! C'est comme ça que j'aime mes gens ! Vous ne vous sentez plus tellement supérieur à moi, Herr Escherich ?

— Non, Herr Obergruppenführer, certainement pas. À vos ordres, Herr Obergruppenführer !

— Vous ne pensez plus que vous êtes le plus fin limier de la Gestapo et que tous les autres ne sont que de la merde de chien – vous ne le pensez plus, ça, Escherich ?

— À vos ordres, non, Herr Obergruppenführer, je ne le pense plus.

— Vous voyez, Escherich », continua l'Obergruppenführer, et il donna une chiquenaude puissante mais badine sur le nez d'Escherich qui sursauta d'angoisse, « et si jamais il vous arrive de vous sentir à nouveau bien malin ou bien si vous décidez de prendre des initiatives personnelles, ou bien si vous vous mettez à penser que l'Obergruppenführer Prall n'est qu'un salaud et un débile, dites-le-moi à temps. Alors je vous enverrai, avant que ce ne soit trop grave, faire un petit tour en bas. Hein, hein ? »

L'inspecteur Escherich ne fit que regarder son supérieur, les yeux fixes. Un aveugle aurait pu l'entendre, tellement l'inspecteur tremblait maintenant.

« Eh bien, qu'en sera-t-il, Escherich, est-ce que vous me le direz à temps si vous êtes à nouveau drôlement malin ?

— À vos ordres, Herr Obergruppenführer !

— Ou bien si le travail n'avance pas pour que je puisse un peu vous pousser aux fesses ?

— À vos ordres, Herr Obergruppenführer !

— Bon, eh bien alors nous sommes d'accord, Escherich ! »

Le pont tendit alors soudain sa main, de façon très surprenante, à l'homme courbé comme il faut en face de lui. « Ça me fait plaisir, Escherich, de vous revoir en service. J'espère que nous referons un excellent travail ensemble. Alors que voulez-vous faire pour commencer ?

— Me procurer auprès du fonctionnaire du poste de police près de la Nollendorfplatz un signalement précis. Nous allons enfin l'obtenir ! L'homme qui a interrogé les deux personnes dénoncées se souvient peut-être encore vaguement de leur nom. Continuer les enquêtes entamées par mon collègue Zott...

— Bien, bien. C'est déjà un début. Vous me ferez un rapport quotidien...

— À vos ordres, Herr Obergruppenführer ! »

Oui, cela avait été la deuxième entrevue qui avait laissé une certaine impression chez l'inspecteur de la police criminelle Escherich lors de sa reprise de fonction. Par ailleurs, plus rien ne transparaissait de ses récentes expériences depuis que les trous des dents avaient été rebouchés. Les collègues trouvèrent même qu'Escherich était devenu bien plus sympathique. Cela venait du fait qu'il avait perdu son ton de supériorité ironique. Il n'était plus capable de se sentir supérieur à qui que ce soit.

L'inspecteur Escherich travaille, il mène ses enquêtes, entreprend des interrogatoires, finalise ses signalements, lit des dossiers, téléphone – Escherich travaille comme il l'a toujours fait. Mais même si personne ne remarque rien, et s'il espère aussi pouvoir un jour reparler avec son supérieur Prall sans trembler, Escherich sait bien qu'il ne sera plus jamais le même. Il n'est plus qu'une machine à travailler ; ce qu'il fait n'est que du travail de routine. Avec son sentiment de supériorité, sa joie de travailler a aussi disparu, sa suffisance était l'engrais qui faisait mûrir ses fruits.

Escherich s'est toujours senti très sûr de lui. Il a toujours cru que rien ne pouvait lui arriver. Il s'est imaginé qu'il était très différent des autres gens. Et Escherich a dû abandonner toutes ses illusions, à vrai dire à la seconde même où le SS Dobat lui a assené son coup sur la bouche et où il a appris ce qu'était la peur. Escherich a, en quelques jours, si intensément appris ce qu'était la peur qu'il ne l'oubliera plus jamais. Il sait qu'il peut bien ressembler à ce qu'il veut, il sait qu'il peut atteindre l'impossible, qu'il

peut bien être honoré et fêté – il sait pourtant qu’il n’est rien du tout. Un coup de poing peut le transformer en un moins que rien hurlant, tremblant et angoissé, pas beaucoup mieux que le petit pickpocket puant et lâche avec qui il a partagé pendant des jours la même cellule et dont il a encore maintenant à l’oreille la litanie précipitée de prières. Pas beaucoup mieux que lui. Non, même pas mieux !

Mais il y a encore une chose qui tient l’inspecteur Escherich debout, c’est de penser à l’oiseau de malheur. Ce type il doit l’attraper, après adviennent que pourra. Il veut voir cet homme les yeux dans les yeux, il veut parler à cet homme qui est devenu la cause de son malheur. Il veut dire en face à ce fanatique à quel point il a semé la ruine, les soucis, la misère chez tant de gens. Il va le déchiqueter, cet ennemi tapi dans l’ombre.

Si seulement il pouvait déjà l’avoir sous la main !

Le lundi fatal

En ce lundi, qui devait être si fatal aux Quangel ;

en ce lundi, huit semaines après qu'Escherich eut repris ses fonctions ;

en ce lundi où Emil Barkhausen fut condamné à deux ans, le rat Klebs à un an de prison ;

en ce lundi où Baldur Persicke fut enfin de retour à Berlin, rentré de sa Napola, et rendit visite à son père à la maison de santé pour les alcooliques ;

en ce lundi où Trudel Hergesell tomba dans l'escalier de la gare d'Erkner, ce qui provoqua une fausse couche ;

en ce lundi lourd de conséquences donc, Anna Quangel était au lit avec une grosse grippe. Elle avait beaucoup de fièvre. Près d'elle était assis Otto Quangel. Le docteur venait de partir. Ils se disputaient pour savoir s'il devait aller déposer les cartes aujourd'hui ou non.

« Tu ne le fais plus, nous en avons décidé ainsi, Otto ! Les cartes peuvent bien attendre jusqu'à demain ou après-demain, jusqu'à ce que je sois de nouveau sur pied !

— Je ne veux pas savoir ces machins à la maison, Anna !

— Alors c'est moi qui vais y aller ! » Et Anna se redressa dans son lit.

« Tu restes allongée ! » Il la repoussa dans ses coussins. « Anna, ne sois pas stupide. J'ai déjà déposé plus de cent, plus de deux cents cartes... »

À cet instant on sonna.

Ils sursautèrent comme des voleurs pris sur le fait. Quangel mit rapidement dans sa poche les deux cartes qui étaient posées sur la couverture du lit.

« Qui ça peut bien être ? » demanda Frau Anna craintivement.

Et lui aussi : « À cette heure-ci ? Le matin à onze heures ! »

Elle imagina : « Peut-être est-il arrivé quelque chose aux Heffke ? Ou bien le docteur est revenu ? »

On sonna à nouveau.

« Je vais aller voir, murmura-t-il.

— Non, lui demanda-t-elle. Reste assis. Si nous avons été partis pour déposer les cartes, on aurait aussi bien sonné dans le vide !

— Je vais juste aller voir, Anna !

— Non, n'ouvre pas, Otto ! Je t'en prie ! J'ai un pressentiment : si tu ouvres la porte, le malheur va entrer chez nous !

— J'y vais sans un bruit et je te dirai d'abord qui c'est. »

Il y alla.

Elle resta allongée dans une impatience rageuse. Qu'il ne cédât jamais, vraiment jamais, qu'il ne fût jamais capable d'accéder à une de ses demandes ! Ce n'était pas bien ce qu'il faisait ; le malheur rôdait dehors, mais il ne savait pas où il se trouvait vraiment. Et voilà que maintenant il ne tient même pas sa promesse ! Elle entend qu'il a ouvert la porte et qu'il parle avec un homme. Alors qu'il lui a pourtant promis de d'abord lui dire qui c'était.

« Eh bien, qu'est-ce que c'est ? Dis-moi donc, Otto ! Tu vois bien que je crève d'impatience ! Qu'est-ce que c'est que cet homme ? Il est encore dans l'appartement !

— Ce n'est rien, ne t'agite pas, Anna. C'est juste un messenger de l'usine. Le contremaître de l'équipe du matin a eu un accident – je dois le remplacer au pied levé. »

Elle s'allonge, tout de même un peu tranquilisée, et replonge dans ses coussins.

« Et tu y vas ? »

— Évidemment !

— Mais tu n'as pas encore pris ton déjeuner !

— Je trouverai bien quelque chose à la cantine !

— Emporte au moins un bout de pain !

— Oui, oui, Anna, ne t'inquiète de rien. C'est grave que je doive te laisser si longtemps toute seule.

— Tu aurais dû partir de toute façon à une heure.

— Je vais enchaîner directement avec mon service habituel.

— L'homme attend ?

— Oui, je pars tout de suite avec lui.

— Alors reviens bien vite, Otto. Et prends donc le tramway aujourd'hui !

— Cela va de soi, Anna. Rétablis-toi bien ! »

Il était déjà en train de partir quand elle l'appela : « Ah, s'il te plaît, Otto, donne-moi quand même encore un baiser ! »

Il revint sur ses pas, un peu étonné, un peu embarrassé par ce besoin de tendresse si inhabituel chez eux. Il posa ses lèvres sur sa bouche.

Elle attira sa tête vers elle et l'embrassa vigoureusement.

« Je suis bête, Otto, dit-elle. J'ai encore peur. C'est sans doute la fièvre qui me fait ça. Mais maintenant pars ! »

C'est ainsi qu'ils se quittèrent. Ils ne devaient plus se revoir en liberté. Dans la précipitation du départ, ils n'avaient plus pensé aux cartes postales qui étaient dans sa poche.

Mais le vieux contremaître y repense aussitôt quand il est assis dans le tramway avec son accompagnateur. Il met la main dans la poche – elles sont là ! Il est très insatisfait de lui-même, il aurait vraiment dû y penser ! Il aurait préféré laisser ces machins à la maison, à tout prendre il serait même plutôt descendu du wagon pour aller les déposer à la minute dans n'importe quel immeuble. Mais il ne trouve aucun prétexte qui serait plausible aux yeux de son accompagnateur. Il doit donc emporter les cartes avec lui à l'usine, quelque chose qu'il n'a encore jamais fait, qu'il n'aurait jamais dû faire – mais maintenant c'est trop tard.

Il est aux toilettes. Il a les cartes dans la main, il veut les déchirer et tirer la chasse – et son regard tombe sur ce qu'il a écrit au prix de tant d'efforts, pendant de si longues heures, cela lui semble puissant, éloquent. Ce serait dommage de détruire une arme pareille. Son sens de l'économie, sa « méchante avarice » l'empêche de les détruire, mais aussi son respect du travail accompli ; tout ce qui est le fruit du travail est sacré pour lui. C'est un péché de détruire un travail sans raison.

Mais il ne peut pas non plus laisser les cartes dans cette veste, il la porte aussi à l'atelier. Il les met donc dans la sacoche avec son pain, sa thermos de café. Otto Quangel sait très bien que sur un côté de sa sacoche une couture est ouverte, cela fait des semaines qu'il veut l'apporter chez le cordonnier. Mais ce dernier est débordé de travail et il a grogné que la réparation ne serait pas prête avant au moins deux semaines. Quangel n'a pas voulu se priver de son sac si longtemps, et rien n'en est jamais tombé. Donc il y met les cartes sans s'inquiéter.

Il traverse l'atelier en direction des vestiaires, lentement, il regarde ici et là. C'est une autre équipe, il ne voit que très peu de visages connus, parfois il fait un signe de tête vers quelqu'un. Une fois il met même la main à la pâte. Les gens le regardent avec curiosité, beaucoup le connaissent : ah oui, c'est le vieux Quangel, un drôle d'oiseau, mais son équipe ne râle jamais contre lui, il est juste, il faut bien dire ce qui est. Allons donc, c'est un exploiteur, il tire le maximum de ses gens. Mais non, jamais personne ne

rôle contre lui dans son équipe. Comme il a l'air bizarre, on dirait bien qu'il a des charnières derrière le crâne, il hoche si bizarrement la tête. Silence, le voilà qui revient, il ne supporte pas les bavardages, il est capable de fixer à mort le moindre gus qui cause.

Otto Quangel a posé sa sacoche dans son vestiaire, les clés sont dans sa poche. Bon, encore onze heures et les cartes auront quitté l'usine, et même s'il fait nuit alors, il s'en débarrassera tout de même, il ne peut pas les rapporter à la maison. Anna serait bien capable de se lever juste pour aller les déposer.

Avec cette nouvelle équipe, Quangel ne peut pas occuper son poste d'observation habituel, au milieu de l'atelier – comme ça jacasse et ça bavasse ! Il doit aller d'un groupe à un autre, et ici ils ne savent pas tous encore ce que signifient ses silences et ses regards fixes ; certains ont même l'audace de vouloir entraîner le contremaître dans leur discussion. Ça dure un bon moment avant que le travail ronronne comme il y est habitué, jusqu'à ce qu'ils soient plus calmes et qu'ils aient compris qu'ici il n'y a rien d'autre que le travail.

Quangel veut justement se rendre à son poste de surveillance quand son pied se fige sur place. Son regard s'agrandit, il est traversé d'une secousse : devant lui par terre, sur le sol de l'atelier recouvert de sciure et de copeaux de bois, une de ses deux cartes est posée.

Ses doigts le démangent, il voudrait aussitôt ramasser discrètement la carte quand il voit que deux pas plus loin se trouve l'autre. Impossible de les ramasser sans se faire remarquer. Sans arrêt un des ouvriers pose son regard sur le nouveau contremaître, et quant aux femmes elles n'arrêtent pas de le regarder, comme si elles n'avaient encore jamais vu un homme.

Bah, je les ramasse et puis c'est tout, qu'ils le voient ou pas ! En quoi ça les regarde ! Non, je ne peux pas faire ça, la carte est certainement là depuis un bon quart d'heure, c'est un miracle que personne ne l'ait encore trouvée ! Mais peut-être aussi que quelqu'un l'a déjà vue et l'a rejetée par terre quand il a vu son contenu. Si celui-là me voit prendre la carte et la mettre dans ma poche !

Danger ! Danger ! crie une voix en Quangel. Danger extrême ! Laisse la carte par terre ! Fais comme si tu ne l'avais pas vue, laisse un autre la trouver ! Remets-toi à ta place !

Mais soudain quelque chose d'étrange se passe en Otto Quangel. Depuis si longtemps maintenant, deux ans déjà qu'il écrit et distribue des cartes postales – jamais encore il n'a vu l'effet qu'elles produisaient. Il a toujours vécu retiré dans sa grotte sombre ; ce qui arrivait aux cartes, le remous qu'elles étaient censées provoquer – il se l'est imaginé des centaines de fois mais jamais il ne l'a vécu.

J'aimerais bien voir ça quand même, une seule et unique fois ! Qu'est-ce qu'il peut bien m'arriver ? Ici je suis un parmi quatre-vingts ouvriers, ils sont tous autant suspects que moi, oui, plus encore parce que tout le monde me connaît comme une vieille bête de somme, loin de toutes considérations politiques. Je prends le risque, je veux absolument vivre ça.

Et avant qu'il ait vraiment poussé sa réflexion jusqu'au bout, il appelle un ouvrier : « Eh toi ! Ramasse donc ça ! Quelqu'un a dû perdre ces machins. Qu'est-ce que c'est ? Pourquoi tu ouvres de grands yeux comme ça ? »

Il prend l'une des cartes dans les mains de l'ouvrier, il fait comme s'il la lisait. Mais il n'arrive pas à lire maintenant, il n'arrive pas à lire sa propre écriture en lettres capitales. Il lui est impossible de détacher son regard du visage de l'ouvrier qui fixe la carte. L'homme ne lit plus non plus, sa main tremble, dans son regard il y a la peur.

Quangel le fixe. Donc c'est la peur, rien que de la peur. Cet homme n'a même pas lu la carte jusqu'au bout, il est à peine allé au-delà de la première ligne que déjà la peur le submerge.

Des ricanements font dresser l'oreille à Quangel. Il lève les yeux et voit que la moitié de l'atelier observe ces deux hommes qui sont debout en train de lire des cartes postales au beau milieu de la journée de travail... Ou bien sentent-ils déjà que quelque chose de terrible est arrivé ?

Quangel prend les cartes des mains de l'autre. Il doit continuer tout seul à jouer ce jeu-là, l'homme est si intimidé qu'il n'est plus capable de rien faire.

« Où est donc le délégué à l'Arbeitsfront dans cette équipe ? C'est celui en pantalon de velours, au châssis de la scie verticale ? Bon ! Retourne à ton travail, et ne va pas jacasser, sinon ça va mal aller pour toi !

« Écoute ! dit Quangel à l'homme qui est à la scie. Viens un peu avec moi dans le couloir. Je veux te donner quelque chose. » Et lorsqu'ils sont tous les deux dehors : « Ici, voici ces deux cartes ! L'homme là derrière les a ramassées. C'est moi qui les ai vues. Je crois que tu devrais les apporter à la direction de l'usine. Non ? »

L'autre lit. Lui aussi ne lit que quelques phrases. « Qu'est-ce que c'est ? demande-t-il effrayé. C'était par terre chez nous à l'atelier ? Mon Dieu, ça peut nous coûter la tête et tout ce qui va avec ! Qui c'est, tu dis, qui a ramassé ces machins ? Est-ce que tu as vu comment il les a ramassés ?

— Je te dis que c'est moi qui lui ai demandé de les ramasser ! C'est peut-être moi qui les ai vus en premier. Peut-être !

— Mon Dieu, qu'est-ce que je peux bien faire avec ces machins ? Bordel de merde ! Je vais les balancer dans les chiottes, et c'est tout !

— Tu dois les donner à la direction, sinon on va te considérer comme le coupable. L'homme qui les a trouvés ne va pas toujours garder sa langue. Vas-y tout de suite, je te remplace pendant ce temps à la scie. »

L'homme part, hésitant. Il tient les cartes dans ses mains comme si elles lui brûlaient les doigts.

Quangel retourne à l'atelier. Mais il ne peut pas s'installer à la scie tout de suite : tout l'atelier bruisse d'agitation. Personne ne sait encore rien de précis, mais que quelque chose est arrivé, ça tout le monde le sait. Ils font des messes basses, chuchotent, et cette fois les regards et les silences du contremaître ne suffisent pas à imposer le calme à nouveau. Il est obligé de hausser la voix, ce qu'il n'a plus fait depuis des années, de les menacer de sanctions, de faire celui qui est en colère.

Et lorsque le calme est revenu à un bout de l'atelier, c'est d'autant plus agité à l'autre, et quand tout tourne à peu près, il découvre que deux, trois machines n'ont plus tous leurs ouvriers : la bande est aux toilettes ! Il les en chasse, l'un d'entre eux a le culot de lui demander : « Qu'est-ce que vous avez lu tout à l'heure, maître ? C'était vraiment un tract des Anglais ?

— Fais ton travail ! » grogne Quangel, et il pousse les gars devant lui jusque dans l'atelier.

Là-bas, ça jacasse de nouveau. Ils se sont rassemblés en petits groupes, il règne une agitation inouïe. Quangel doit aller de-ci, de-là, il est obligé de crier, de menacer, de gueuler – la sueur perle sur son front...

Et pendant ce temps, le fil de ses pensées continue à se dérouler : c'est donc ça, le premier effet. Que de la peur. Tellement de peur qu'ils ne lisent même pas jusqu'au bout ! Mais ça ne veut rien dire. Ils se sentent observés ici. La plupart du temps, ce seront des gens seuls qui auront trouvé mes cartes. Ils auront pu les lire dans le calme, y réfléchir, elles auront eu un tout autre effet. J'ai fait une expérience idiote. On va voir comment ça se terminera. En fait, c'est bien que ce soit moi en tant que contremaître qui ait trouvé et transmis les cartes, cela va me décharger. Non, je n'ai pris aucun risque. Et même s'ils font une perquisition chez moi, ils ne trouveront rien. Anna va certes avoir une de ces frayeurs – mais non, avant qu'ils fassent une perquisition je serai déjà revenu et je pourrai préparer Anna... 14 heures et 2 minutes – la relève devrait arriver, c'est mon équipe qui vient maintenant.

Mais il n'y a pas de relève. La cloche ne retentit pas dans l'atelier, l'équipe de relève (l'équipe de Quangel en fait) ne vient pas, les machines continuent de ronronner. Maintenant les gens sont vraiment agités, ils font de plus en plus souvent des messes basses, ils regardent les horloges.

Quangel doit renoncer à mettre un terme à leurs bavardages, il est seul contre quatre-vingts ouvriers, il n'y arrive plus.

Puis soudain un monsieur des bureaux surgit dans l'atelier, un monsieur distingué avec un pantalon au pli très tranchant et avec l'insigne du parti. Il se place près de Quangel et crie dans le bruit des

machines : « À l'équipe ! Écoutez ! »

Tous les visages se tournent vers lui, des visages curieux, pleins d'attente, des visages sombres, récalcitrants, indifférents.

« Votre équipe continue de travailler pour l'instant, à titre exceptionnel. Les heures supplémentaires seront payées ! »

Il fait une pause, tout le monde le fixe. C'est tout ? À titre exceptionnel ! Ils veulent en savoir plus !

Mais il dit seulement : « Retournez au travail, toute l'équipe ! »

Et en s'adressant à Quangel : « Vous êtes chargé de faire régner le calme absolu et l'assiduité, maître ! Qui est l'homme qui a ramassé les cartes ? »

— Je crois que je les ai vues en premier.

— Je sais. Donc c'est lui là-bas ? Bien, vous connaissez son nom n'est-ce pas ?

— Non. Ce n'est pas mon équipe habituelle.

— Je sais. Ah, dites encore au personnel que l'accès aux cabinets est pour l'instant impossible, qu'il est formellement interdit de quitter le lieu de travail. Il y a deux gardes derrière chaque porte – à l'extérieur ! »

Et le monsieur au pli tranchant fait furtivement un signe de tête à Quangel et s'en va.

Quangel va de poste en poste. Il regarde un instant le travail accompli, regarde les mains des ouvriers. Puis il dit : « Il est provisoirement interdit de quitter l'atelier et de se rendre aux cabinets. Il y a deux gardes à chaque porte – à l'extérieur ! »

Et avant qu'ils aient pu poser une seule question, le voilà déjà au poste de travail suivant, où il répète son message.

Non, maintenant il n'a plus besoin de leur interdire de bavarder, de les pousser à travailler. Ils travaillent tous d'eux-mêmes en silence et avec acharnement. Ils ressentent tous le danger qui menace chacun d'entre eux. Car, parmi ces quatre-vingts, il n'y en a pas un seul qui n'ait pas, à un moment ou à un autre, d'une façon ou d'une autre, été contre cet État, ne serait-ce que d'un mot ! Chacun est menacé. La vie de chacun est en danger. Ils ont tous peur...

Mais entre-temps ils fabriquent des cercueils. Ils entassent dans un coin de l'atelier les cercueils qui ne peuvent pas être transportés ailleurs. D'abord ce ne sont que quelques-uns, mais avec les heures qui défilent il y en a de plus en plus, ils les empilent les uns sur les autres, ils poussent jusque sous le toit, ils font d'autres piles à côté. Des cercueils sur des cercueils, pour tout le monde dans l'équipe, pour tout le peuple allemand ! Ils vivent encore, mais ils fabriquent déjà leurs cercueils.

Quangel est debout parmi eux. Il remue sa tête par à-coups, encore et encore. Il sent lui aussi le danger mais cela le fait rire. Ils ne le prendront jamais. Il s'est permis de faire une blague, il a mis tout le système en pétard, mais il n'est que ce vieil imbécile de Quangel, possédé par l'avarice. Ils ne le soupçonneront jamais. Il se bat encore, encore et toujours.

Jusqu'à ce que la porte s'ouvre à nouveau et que surgisse le monsieur avec son pantalon au pli tranchant comme une lame de couteau. Un autre homme le suit, tout en longueur, dégingandé, avec une moustache couleur de sable qu'il caresse tendrement.

Le travail cesse aussitôt à tous les postes.

Et pendant que le monsieur des bureaux crie : « À toute l'équipe ! Fin de la journée de travail ! » – pendant qu'ils reposent leurs outils, comme délivrés et pourtant sans oser y croire – pendant que la lumière revient lentement dans leurs yeux qui étaient devenus ternes – pendant tout cela, l'homme long avec la moustache claire a dit : « Contremaître Quangel, je vous arrête pour soupçon de trahison d'État et de haute trahison. Passez devant moi discrètement ! »

Pauvre Anna, pensa Quangel, et il sortit de l'atelier devant l'inspecteur Escherich, la tête haute avec son profil d'oiseau.

Lundi, le jour de l'inspecteur Escherich

Cette fois, l'inspecteur Escherich avait travaillé vite et sans erreur.

À peine avait-il reçu la nouvelle que deux cartes postales avaient été trouvées à l'usine de meubles Krause & Co, dans un atelier où travaillaient quatre-vingts ouvriers, il l'avait su : c'était le moment qu'il avait tant attendu, maintenant l'oiseau de malheur avait enfin commis l'erreur qu'il avait tant attendue. Maintenant il allait l'attraper !

Cinq minutes plus tard, il avait demandé suffisamment de renforts pour boucler l'ensemble du périmètre de l'usine et il y filait à toute allure dans la Mercedes que conduisait l'Obergruppenführer en personne.

Mais alors que Prall avait aussitôt voulu enfermer les quatre-vingts personnes de l'atelier et les interroger une à une aussi longtemps qu'il le faudrait pour que la vérité surgisse à la lumière, Escherich avait dit : « J'ai besoin sur-le-champ d'une liste de tous les ouvriers qui travaillent dans cet atelier, avec leurs adresses. Dans combien de temps puis-je l'avoir ?

— Dans cinq minutes. Que fait-on avec ces gens ? Ils ont terminé leur journée dans cinq minutes.

— Vous leur ferez dire qu'ils doivent continuer de travailler. Pas besoin de donner de raison. Mettez deux gardes à chaque porte de l'atelier. Personne ne quitte la salle. Faites en sorte que tout cela se passe le plus discrètement possible, il faut éviter la moindre agitation chez ces gens ! »

Et lorsque l'employé de bureau revint avec la liste : « L'auteur des cartes doit habiter soit dans la rue Chodowiecki, soit dans la rue Jablonski, soit dans la rue Christburger. Des quatre-vingts, qui habite là-bas ? »

Ils passent toute la liste en revue : pas un ! Pas un seul !

Encore une fois la chance semblait vouloir sauver Otto Quangel. Il travaillait dans une équipe qui n'était pas la sienne, il n'était pas sur la liste.

L'inspecteur Escherich avança sa lèvre inférieure puis la ravala rapidement et il mordilla deux, trois fois sa moustache avec vigueur, qu'il avait encore à l'instant caressée. Il avait été sûr de son fait et il était maintenant immensément déçu.

Mais hormis le mauvais traitement qu'il infligea à sa moustache adorée, il ne montra rien de sa déception, il dit au contraire : « Nous allons passer en revue maintenant les situations personnelles de chacun des ouvriers. Qui de ces messieurs peut nous donner des indications précises ? Vous êtes le chef du personnel ? Bien, alors commençons, Abeking, Hermann... Que sait-on sur cet homme ? »

Cela avançait avec une lenteur incroyable. Une heure quinze plus tard, ils en étaient seulement à la lettre H.

L'Obergruppenführer Prall fumait des cigarettes qu'il écrasait aussitôt. Il entamait des conversations à voix basse qui s'enlisaient au bout de quelques phrases. Il martelait les fenêtres de marches militaires avec ses doigts. Il éclata soudain : « Je trouve tout ça idiot ! Ce serait bien plus simple de... »

L'inspecteur Escherich ne leva même pas les yeux. Maintenant la peur de son supérieur l'avait enfin quitté. Il devait trouver cet homme, même s'il s'avouait que l'échec avec les rues le troublait considérablement. Prall pourrait bien trépigner d'impatience, lui ne s'embarquerait pas dans un interrogatoire de masse.

« Suivant, s'il vous plaît !

— Kämpfer Eugen – c'est le contremaître !

— Hors de question, je vous demande pardon. Il s'est blessé la main dans la raboteuse ce matin dès neuf heures. C'est le contremaître Quangel qui a pris son service à sa place...

— Alors le suivant : Krull, Otto...

— Je vous demande encore une fois pardon : le contremaître Quangel ne figure pas sur la liste de monsieur l'inspecteur...

— Arrêtez donc de nous interrompre constamment ! Combien de temps allons-nous encore rester là ? Quangel, cette vieille carne, c'est hors de question ! »

Mais Escherich, une petite étincelle d'espoir a resurgi en lui, demande : « Où habite donc ce Quangel ?

— Nous devons aller chercher dans le fichier parce qu'il n'est pas de cette équipe.

— Alors allez chercher dans les fichiers ! Et dépêchez-vous un peu, oui ? J'avais demandé une liste *complète* !

— Bien sûr, nous allons vous chercher ça tout de suite. Mais je vous dis, monsieur l'inspecteur, ce Quangel est un vieil homme presque gâteux qui par ailleurs travaille depuis des années dans notre entreprise. Nous connaissons le bonhomme jusqu'au bout des ongles... »

L'inspecteur fit un geste de dénégation. Il savait à quel point les gens étaient capables de faire des erreurs à propos de personnes qu'ils pensaient connaître jusqu'au bout des ongles.

« Alors ? » demanda-t-il, tendu, au jeune employé de bureau qui revenait. « Alors ! »

Le jeune homme déclara, non sans solennité : « Le contremaître Quangel habite dans la rue Jablonski, numéro... »

Escherich sauta sur ses jambes. Avec une excitation tout à fait inhabituelle chez lui, il s'écria : « C'est lui ! Je tiens l'oiseau de malheur ! »

Et l'Obergruppenführer de crier : « Amenez-moi ce salaud ! Et on va le démonter, le démonter, le démonter tout entier ! »

L'excitation était générale.

« Le Quangel ! Qui aurait pu croire ça – Quangel ? Ce vieil imbécile – impossible ! Mais c'est lui qui a trouvé les cartes en premier ! Quel tour de force, alors qu'il les y a mises lui-même ! Mais qui est donc assez idiot pour se poser un piège à lui-même ? Quangel – impossible ! »

Et au-dessus du brouhaha, la voix de Prall qui dominait : « Amenez-moi ce salaud ! Et on va le démonter, le démonter ! »

C'est l'inspecteur Escherich qui retrouva le premier son calme.

« Accordez-moi un mot, s'il vous plaît, Herr Obergruppenführer ! Je vous demande l'autorisation de vous faire une proposition : commençons d'abord par une petite perquisition dans l'appartement de ce Quangel.

— Mais pourquoi tout compliquer, Escherich ? Après ça le bonhomme pourrait bien nous avoir échappé !

— Plus personne ne peut sortir de ce bâtiment ! Mais si nous pouvons trouver quelque chose dans son logement, quelque chose qui le confonde d'emblée, qui l'empêche carrément de nier ? Cela nous épargnerait beaucoup de travail ! Et maintenant c'est le bon moment pour le faire ! Maintenant, alors que l'homme et sa famille ne savent pas encore que nous le soupçonnons...

— Ce serait bien plus simple de lui extirper très très lentement les entrailles et de les débiter en petits morceaux jusqu'à ce qu'il avoue. Mais, ma foi : allons aussi prendre sa femme tout de suite ! Et je vous préviens Escherich, si le bonhomme entre-temps se met à faire des cochonneries, s'il se fout dans une machine ou un truc du genre, alors je vais vous montrer de nouveau comment je vous souffle dans les bronches ! Je veux voir l'homme se balancer au bout d'une corde !

— Vous le verrez ! Je vais demander qu'on observe sans relâche ce Quangel à travers la porte. Que le travail continue, messieurs, jusqu'à ce que nous soyons revenus – dans une heure environ, je pense... »

L'arrestation d'Anna Quangel

Après qu'Otto Quangel fut parti, Anna Quangel sombra dans un état d'hébétude fiévreux, dont elle se réveilla bientôt en sursaut. Elle tâtonna de ses mains sur la couverture, cherchant les deux cartes postales, mais elle ne les trouva pas. Elle réfléchit, et elle ne put pas se rappeler qu'Otto ait pris les cartes avec lui. Non, au contraire, maintenant elle se rappelait très bien qu'elle voulait les porter demain ou après-demain elle-même – ils en étaient convenus ainsi.

Les cartes postales devaient donc encore se trouver dans l'appartement. Et elle commença, tantôt glacée, tantôt brûlante de fièvre, à les chercher partout. Elle retourne l'appartement de fond en comble, elle cherche au milieu de son linge, elle rampe sous le lit. Elle respire avec peine, parfois elle s'assied sur le bord du lit tout simplement parce qu'elle n'en peut plus. Elle s'enroule dans sa couverture, les yeux fixés droit devant elle, maintenant elle a complètement oublié les cartes postales. Mais elle se réveille de nouveau en sursaut et se remet à les chercher.

C'est ainsi qu'elle passe les heures jusqu'à ce que la sonnette de la porte retentisse. Elle est interloquée. On a bien sonné ? Qui peut donc avoir sonné ? Qui lui veut donc quelque chose ?

Et elle sombre dans une léthargie fiévreuse dont elle se réveille en sursaut au deuxième coup de sonnette. Cette fois la sonnette retentit longtemps, stridente, elle réclame le droit d'entrer. Et maintenant on cogne même contre la porte à coups de poing. Elle entend des cris : « Ouvrez ! Police ! Ouvrez tout de suite ! »

Anna Quangel sourit, et c'est en souriant qu'elle se remet au lit, en calant bien la couverture autour d'elle. Ils peuvent bien sonner et crier autant qu'ils veulent ! Elle est malade, elle n'est pas obligée d'ouvrir. Qu'ils viennent une autre fois, ou alors quand Otto sera là. Elle, elle n'ouvrira pas.

Et ça continue à sonner, à crier, à cogner...

Des crétins ceux-là alors ! Comme si j'allais leur ouvrir pour autant ! Ils peuvent tous aller se faire voir !

Dans l'état de fébrilité où elle se trouve, elle ne songe ni aux cartes qu'elle n'a pas retrouvées, ni au danger que cette descente de police peut bien signifier. Elle se réjouit juste d'être malade et pour cette raison de ne pas être obligée de leur ouvrir.

Mais ils finissent bien sûr par entrer dans le logement, cinq ou six hommes – ils sont allés chercher un serrurier ou bien ils ont ouvert la porte avec un passe-partout. La chaîne n'était pas mise, parce qu'elle est malade, elle n'a pas refermé la porte et mis la chaîne après le départ d'Otto. Aujourd'hui, justement – alors que sinon la chaîne est toujours mise.

« Vous vous appelez Anna Quangel ? Vous êtes la femme du contremaître Otto Quangel ?

— Oui, cher monsieur. Depuis déjà vingt-huit ans.

— Pourquoi est-ce que vous n'avez pas ouvert quand nous avons sonné et frappé à la porte ?

— Parce que je suis malade, cher monsieur. J'ai la grippe !

— Ne nous jouez pas la comédie ici ! intervient en criant un gros monsieur en uniforme noir. Vous êtes aussi peu malade que mon cul ! Espèce de simulatrice ! »

L'inspecteur fait un signe d'apaisement à son supérieur. Même un enfant verrait que cette femme est vraiment malade. Et c'est peut-être aussi bien qu'elle soit malade : beaucoup de gens parlent quand ils ont de la fièvre. Pendant que ses hommes commencent à fouiller l'appartement, l'inspecteur se tourne à

nouveau vers la femme. Il prend sa main brûlante et lui dit d'un ton compatissant : « Frau Quangel, je dois malheureusement vous annoncer une triste nouvelle... »

Il fait une pause.

« Eh bien ? demande la femme, mais sans crainte aucune.

— J'ai dû arrêter votre mari. »

La femme sourit. Anna Quangel sourit seulement. Elle secoue la tête en souriant et dit : « Nooon, mon bon monsieur, vous ne pouvez pas me raconter des salades pareilles ! Personne n'arrête mon Otto, c'est un homme convenable. » Elle se penche vers l'inspecteur et chuchote : « Vous savez, cher monsieur, ce que je crois ? Je suis en train de rêver tout cela. C'est que j'ai de la fièvre. La grippe, a dit le docteur, et quand on a de la fièvre on rêve ce genre de choses. Je suis en train de rêver tout cela : vous, et le gros en noir et les messieurs là-bas près de ma commode en train de farfouiller dans mon linge. Nooon, mon bon monsieur, vous n'avez pas arrêté Otto, ce n'est que dans mon rêve. »

L'inspecteur Escherich lui dit, il chuchote lui aussi : « Frau Quangel, maintenant vous rêvez aussi des cartes postales. Vous savez bien, les cartes que votre mari écrit tout le temps ? »

Mais la fièvre n'a tout de même pas troublé la raison d'Anna Quangel au point qu'elle ne dresse pas l'oreille aux mots « cartes postales ». Elle tressaille d'effroi. Pendant un court instant, l'œil qui est dirigé sur l'inspecteur Escherich est tout à fait clair et lucide. Alors elle dit, en souriant de nouveau et en secouant la tête : « De quelles cartes parlez-vous ? Mon mari n'écrit pas de cartes, allons ! S'il faut écrire quelque chose chez nous, c'est moi qui le fais. Mais cela fait bien longtemps que nous n'écrivons plus. Depuis que mon fils est tombé, nous n'écrivons plus. C'est vous qui avez rêvé, cher monsieur, que mon Otto a écrit des cartes ! »

L'inspecteur a bien vu l'effroi dans ses yeux, mais un sursaut d'effroi est bien loin d'être une preuve. Il dit donc : « Vous voyez, et c'est depuis que votre fils est tombé que vous écrivez des cartes postales, tous les deux. Vous ne vous souvenez plus de la première carte ? »

Et il récite, avec une certaine solennité : « Mère ! Le Führer a assassiné mon fils ! Mère ! Le Führer va aussi assassiner tes fils, il n'arrêtera pas, même quand il aura porté le deuil dans chaque maison de cette terre... »

Elle écoute avec attention. Elle sourit. Elle dit : « C'est une mère qui a écrit ça ! Ce n'est pas mon Otto qui a écrit ça, vous avez rêvé ! »

Et l'inspecteur : « C'est ce qu'a écrit Otto, et tu le lui as dicté ! Dis-le ! »

Mais elle secoue la tête. « Non, cher monsieur ! Je ne suis pas capable de dicter une chose pareille, ma tête ne suffit pas pour ça... »

L'inspecteur se lève et sort de la chambre. Dans le séjour, il commence à chercher avec ses gens ce qu'il faut pour écrire. Il trouve un petit flacon d'encre, un porte-plume avec une plume qu'il observe attentivement, et une carte postale militaire. Il retourne avec auprès d'Anna Quangel.

Elle a entre-temps été interrogée par l'Obergruppenführer Prall, à sa façon à lui. Prall est convaincu dur comme fer que tous ces chichis de grippe et de fièvre ne sont que du bluff, que la femme simule. Mais même si elle était vraiment malade cela ne changerait rien à ses méthodes d'interrogatoire. Il attrape Anna Quangel par les épaules de façon à lui faire vraiment mal, et il commence à la secouer. La tête cogne contre le bois du lit. Pendant qu'il la soulève une vingtaine, une trentaine de fois et qu'il la fait retomber dans ses coussins, il lui hurle furieusement au visage : « Est-ce que tu vas continuer à mentir, espèce de salope de communiste ? Tu – ne – dois – pas – mentir ! Tu – ne – dois – pas – mentir !

— Non ! bredouille la femme. Ne faites pas ça !

— Dis – que – tu – as – écrit – les – cartes ! Dis – le – sur – le – champ ! Ou – je – t'éclate – ta – cervelle, espèce de salope de rouge ! »

Et à chacun de ses mots il laisse son crâne craquer contre le cadre du lit.

L'inspecteur Escherich, le porte-plume à la main, regarde depuis la porte avec un sourire. Voilà donc les méthodes de l'Obergruppenführer Prall ! S'il continue encore cinq minutes comme ça, la femme sera incapable de répondre à un interrogatoire pendant les cinq prochains jours. Aucune torture, si raffinée soit-elle, ne la ramènera à la conscience.

Mais pour un instant, ce n'est peut-être pas si mal. Elle peut bien avoir un peu peur et un peu mal, elle se raccrochera d'autant plus volontiers à lui, l'homme poli !

Quand l'Obergruppenführer voit surgir l'inspecteur au pied du lit, il arrête de la secouer et dit sur un ton à moitié d'excuse et à moitié de reproche : « Vous êtes bien trop doux avec ce genre de bonnes femmes, Escherich ! Il faut les démonter jusqu'à ce qu'elles se mettent à couiner !

— Certes, Herr Obergruppenführer, certes ! Mais est-ce que je peux d'abord montrer quelque chose à cette femme ? »

Il se tourne vers la malade qui halète péniblement, maintenant allongée dans son lit, les yeux fermés : « Frau Quangel, écoutez donc ! »

Elle ne semble pas l'entendre.

L'inspecteur la saisit et la relève avec précaution. « Bien, dit-il en lui parlant doucement. Et maintenant ouvrez les yeux ! »

Ce qu'elle fait. Escherich a vu juste : après avoir été ainsi secouée et menacée, sa voix sympathique et polie lui est agréable.

« Vous m'avez bien dit à l'instant que, chez vous, cela fait longtemps que personne n'écrit plus ? Eh bien, regardez donc cette plume. On vient juste d'écrire avec, peut-être aujourd'hui, ou bien hier, l'encre est encore fraîche ! Regardez, je peux la gratter avec mes ongles !

— Je comprends rien à tout ça ! dit Frau Quangel d'un ton réticent. Il vous faut demander à mon mari, je comprends rien à tout ça. »

L'inspecteur Escherich la regarde attentivement. « Vous comprenez très bien, Frau Quangel ! dit-il d'un ton un peu plus dur. Seulement vous savez que vous vous êtes déjà trahie !

— Personne n'écrit chez nous, répète Frau Quangel obstinément.

— Et je n'ai d'ailleurs plus besoin de demander à votre mari, continue l'inspecteur. Parce que, en l'occurrence, il a déjà tout avoué. Il a écrit les cartes et c'est vous qui les lui avez dictées...

— Ah bon, alors tout va bien si Otto a déjà avoué ça, dit Anna Quangel.

— Fous-lui une beigne dans la gueule à cette charogne effrontée, Escherich ! intervient soudain l'Obergruppenführer en criant. Quel culot de nous raconter des salades ! »

Mais l'inspecteur ne fout pas de beigne à la charogne effrontée, il lui dit plutôt : « Nous avons attrapé votre mari avec deux cartes postales dans la poche. Il ne pouvait pas nier ! »

Lorsque Frau Quangel entend ça, ces deux cartes postales qu'elle a tant cherchées dans sa fièvre, elle est à nouveau secouée par un mouvement de frayeur. Donc il les avait tout de même prises avec lui, alors qu'ils s'étaient pourtant mis d'accord qu'elle distribuerait les cartes demain ou après-demain. Ce n'était pas bien de la part d'Otto.

Il a dû arriver quelque chose avec les cartes, réfléchit-elle péniblement. Mais Otto n'a rien avoué, sinon ils ne seraient pas ici à chercher et à me poser des questions. Au contraire, ils seraient plutôt en train de...

Et tout haut elle demande : « Pourquoi est-ce que vous n'amenez pas Otto ici ? Je ne sais pas ce que c'est que cette histoire de cartes postales. Pourquoi est-ce qu'il écrirait des cartes postales ? »

Elle se rallonge à nouveau, la bouche et les yeux fermés, bien décidée à ne plus dire un seul mot.

L'inspecteur Escherich abaisse un instant son regard vers la femme. Elle est épuisée, il le voit bien. Pour l'instant, il n'y a plus rien à tirer d'elle. Il se retourne brièvement, appelle deux de ses gens et ordonne : « Allongez la femme dans l'autre lit, de l'autre côté, et puis fouillez ce lit sous toutes les coutures ! Je vous en prie, Herr Obergruppenführer ! »

Il veut attirer son supérieur hors de la pièce, il ne veut pas encore d'un interrogatoire à la Prall. Il est bien possible qu'il ait sérieusement besoin de cette femme dans les prochains jours, alors elle doit retrouver un peu de forces et être tout à fait lucide. Par ailleurs, elle semble faire partie de ces gens plutôt rares que les menaces physiques ne rendent que plus butés. On ne peut sûrement rien tirer d'elle avec des coups.

L'Obergruppenführer ne s'éloigne pas volontiers de cette femme. Il aurait bien aimé encore montrer à cette putain ce qu'il pensait vraiment d'elle. Il aurait bien aimé laisser libre cours à sa colère accumulée à cause de toutes ces foutues embrouilles d'oiseau de malheur. Mais avec ces deux fouines dans la chambre en plus – et par ailleurs : ce soir, cette vieille peau sera au trou, Prinz-Albrecht-Strasse, et alors il pourra faire d'elle ce qu'il voudra.

« Vous allez bien arrêter cette vieille, non, Escherich ? demanda-t-il dans le séjour.

— Bien sûr que je vais le faire », répondit l'inspecteur, et il regarda distraitement ses hommes qui, avec une pédanterie consciencieuse, dépliaient le moindre petit bout de linge puis le repliaient, sondaient avec de longues aiguilles les rembourrages du sofa et tapotaient tous les murs. Il ajouta : « Mais je dois d'abord m'arranger pour qu'elle soit capable de répondre à un interrogatoire. Avec cette fièvre, elle ne comprend qu'à moitié. Elle doit déjà saisir qu'elle est en danger de mort. Alors elle aura peur...

— Je vais lui apprendre, moi, ce que c'est que la peur ! grogna l'Obergruppenführer.

— Pas de cette façon – ou bien il faut d'abord qu'elle n'ait plus de fièvre », demanda Escherich, et il s'interrompit : « Qu'est-ce que nous avons là ? »

L'un des agents s'était occupé de quelques livres rangés sur une petite étagère. Il avait secoué un livre, et quelque chose de blanc avait voleté par terre.

L'inspecteur avait été le plus rapide. Il ramassa le bout de papier.

« Une carte ! s'écria-t-il. Une carte commencée et pas encore finie ! »

Et il lut à voix haute : « Führer, commande, nous te suivons ! Oui, nous te suivons, nous sommes devenus un troupeau de moutons que notre Führer peut mener à n'importe quel abattoir. Nous avons renoncé à la pensée... »

Il laissa retomber sa main avec la carte, il regarda autour de lui.

Tous avaient les yeux rivés sur lui.

« Nous avons la preuve ! dit l'inspecteur Escherich presque avec fierté. Nous avons le coupable. Il est confondu de façon irréfutable, pas d'aveu extorqué, non, une évidente preuve criminelle. Cela valait la peine d'attendre aussi longtemps ! »

Il regarda autour de lui. Ses yeux pâles brillaient maintenant. C'était son heure, l'heure qu'il avait si longtemps attendue. Un instant il pensa au long, long chemin qu'il avait parcouru pour arriver jusque-là. Depuis la première carte, qu'il avait encore reçue avec une indifférence souriante, jusqu'à celle-ci qu'il tenait maintenant à la main. Il pensa au flot grossissant des cartes, aux petits drapeaux qui s'accumulaient sans cesse, il pensa aussi au petit Enno Kluge.

De nouveau il se trouvait dans la cellule du poste de police avec lui, de nouveau il était assis à côté de lui au-dessus de l'eau sombre du Schlachtensee. Puis un tir partait et il croyait qu'il serait aveugle jusqu'à la fin de ses jours. Il se vit lui-même, deux agents des services secrets le jetaient dans l'escalier, il était en sang, anéanti pendant qu'un petit pickpocket se traînait à genoux en invoquant la Vierge Marie. Il pensa aussi furtivement au commissaire Zott – le pauvre, même sa théorie des tramways s'était révélée fausse.

C'était l'instant de fierté de l'inspecteur Escherich. Cela avait valu la peine d'être patient et d'endurer tant de choses. Il l'avait eu, son oiseau de malheur, comme il l'avait d'abord appelé en plaisantant, mais il avait vraiment été un oiseau de malheur : il avait presque fait couler le navire de la vie d'Escherich. Mais maintenant il était pris, la chasse était terminée, le jeu était fini.

L'inspecteur Escherich releva les yeux comme s'il se réveillait. Il ordonna : « Qu'on emmène la femme dans une ambulance. Deux hommes pour l'accompagner. Je vous tiens responsable d'elle, Kemmel, aucun interrogatoire, absolument aucun droit de visite. Mais un médecin tout de suite. La fièvre doit être retombée d'ici trois jours, dites-le-lui, Kemmel !

— À vos ordres, monsieur l'inspecteur !

— Les autres, vous remettez l'appartement comme il se trouvait, de façon impeccable. Dans quel livre était glissée cette carte ? Un manuel de bricolage de radio ? Bien ! Wrede, remettez la carte dedans, exactement comme avant. Dans une heure, tout doit être rangé ici, je reviens avec le coupable. Aucun d'entre vous ne doit rester. Aucune surveillance, rien ! Compris ?

— À vos ordres, monsieur l'inspecteur !

— Alors est-ce que nous y allons, Herr Obergruppenführer ?

— Est-ce que vous ne voulez pas montrer la carte que vous avez trouvée à la femme, Escherich ?

— Pour quoi faire ? Maintenant, alors qu'elle a de la fièvre, elle ne réagira pas comme il faut, et il n'y a que l'homme qui compte pour moi. Wrede, est-ce que vous avez vu une clé de l'appartement quelque part ?

— Dans le sac de la femme.

— Donnez-la-moi – merci. Alors allons-y, Herr Obergruppenführer ! »

En bas, à sa fenêtre, le juge Fromm suivait des yeux ceux qui partaient. Il dodelina de la tête. Plus tard, il vit qu'on glissait Frau Quangel sur un brancard dans une ambulance ; mais à l'allure de ses accompagnateurs, il comprit qu'elle ne serait pas conduite dans un hôpital ordinaire.

« L'un après l'autre », se dit le juge à la retraite, Herr Fromm. « L'un après l'autre. Les Rosenthal, les Persicke, les Barkhausen, les Quangel – j'habite presque tout seul ici. Une moitié du peuple enferme l'autre, cela ne pourra plus durer très longtemps. Mais quoi qu'il en soit, moi je vais rester habiter ici, personne ne viendra m'enfermer... »

Il sourit et hoche la tête.

« Pire ce sera, mieux ça vaudra. Plus tôt tout cela prendra fin ! »

La discussion avec Otto Quangel

L'inspecteur Escherich avait eu du mal à convaincre l'Obergruppenführer Prall de le laisser seul avec Otto Quangel pour son premier interrogatoire. Mais il y était tout de même parvenu.

Lorsqu'il monta avec le contremaître jusqu'à l'appartement, il faisait déjà sombre. La lumière était allumée dans l'escalier, Quangel alluma la lumière quand il entra dans le séjour. Il se tourna vers la chambre à coucher.

« Ma femme est malade, murmura-t-il.

— Votre femme n'est plus ici, dit l'inspecteur. Elle a été emmenée. Asseyez-vous là à côté de moi...

— Ma femme a beaucoup de fièvre – la grippe... », murmura Quangel.

On pouvait voir sur son visage que la nouvelle de l'absence de sa femme l'avait profondément ébranlé. L'indifférence obstinée qu'il avait affichée jusque-là avait cédé.

« Un médecin s'occupe de votre femme, dit l'inspecteur d'un ton apaisant. Je pense que dans deux, trois jours nous aurons vaincu la fièvre. J'ai demandé une ambulance pour l'emmener. »

Pour la première fois, Quangel regarda attentivement l'homme qui était là devant lui. Son œil fixe de rapace resta longtemps rivé sur l'inspecteur. Puis il hocha la tête. « Une ambulance, dit-il. Un docteur – c'est bien. Je vous remercie. C'est juste. Vous n'êtes pas mauvais. »

L'inspecteur saisit sa chance au vol. « Nous ne sommes pas aussi méchants, Herr Quangel, dit-il, que ce que l'on raconte souvent sur nous. Nous faisons tout pour faciliter la situation des détenus. Nous cherchons seulement à établir une culpabilité. C'est notre métier, tout comme c'est le vôtre de fabriquer des cercueils...

— Oui, dit Quangel d'une voix dure. Oui, quelqu'un pour fabriquer des cercueils et un autre pour les remplir, voilà comment c'est !

— Vous voulez dire, répondit Escherich d'un ton légèrement ironique, que je livre le contenu des cercueils ? Pensez-vous donc que votre cas soit si noir ?

— Je n'ai pas de cas !

— Oh si, tout de même un peu. Regardez par exemple cette plume, Quangel. Oui, c'est votre plume. L'encre y est encore fraîche. Qu'avez-vous donc écrit avec cette plume, aujourd'hui ou bien hier ?

— J'ai dû signer quelque chose.

— Et qu'avez-vous dû signer, Herr Quangel ?

— J'ai dû remplir une feuille de maladie, pour ma femme. Ma femme est malade, vous savez, la grippe...

— Et votre femme m'a dit que vous n'écriviez jamais. Tout ce qu'il y a à écrire, c'était elle qui le fait, a-t-elle dit.

— C'est parfaitement juste, ce qu'a dit ma femme. C'est elle qui écrit tout. Mais hier, c'est moi qui ai dû écrire, parce qu'elle avait de la fièvre. Elle ne le sait même pas.

— Et regardez donc comme la plume est fendue ! C'est une plume toute neuve, mais déjà elle est fendue. C'est parce que vous appuyez d'une main tellement lourde dessus, Herr Quangel. » Il posa sur la table les deux cartes trouvées dans l'atelier. « Vous voyez sur la première carte, le trait est encore très net. Mais sur la deuxième, regardez – ici – et ici – et là, sur la lettre B aussi –, là la plume s'est fendue. Eh bien, Herr Quangel ?

— Ce sont les cartes, dit Quangel sur un ton indifférent, qui étaient sur le sol de l'atelier. J'ai dit à l'homme en veste bleue de les ramasser. Alors il l'a fait. J'ai jeté un œil aux cartes et je les ai aussitôt données à l'homme délégué à l'Arbeitsfront. Il est parti avec les cartes. Et je ne sais rien d'autre sur ces machins. »

Quangel avait dit tout cela d'un ton monocorde et lent, avec une langue lourde, comme un vieil homme un peu borné.

L'inspecteur demanda : « Mais vous le voyez pourtant bien, Herr Quangel, que la deuxième carte a été écrite, à la fin, avec une plume qui s'est fendue ? »

— Je n'y entends rien. Je ne suis pas un savant, ni un scribe comme on les appelle dans la Bible. »

Pendant un instant, le silence régna dans la pièce. Quangel regardait devant lui avec un visage presque dénué d'expression.

L'inspecteur regarda l'homme. Il était intimement convaincu que cet homme n'était pas aussi lent et aussi pataud qu'il voulait bien se montrer, qu'il était au contraire aussi tranchant que son visage, aussi vif que son œil. L'inspecteur considéra que sa première tâche serait de faire surgir le tranchant de cet homme. Il voulait parler avec l'auteur des cartes, cet homme intelligent, et non pas avec ce vieux contremaître abruti de travail.

Après un moment l'inspecteur Escherich demanda : « Quel genre de livres avez-vous là, sur l'étagère ? »

Lentement Quangel leva les yeux, regarda l'autre un instant et tourna la tête par à-coups jusqu'à ce que l'étagère soit dans son champ de vision.

« Quel genre de livres est-ce ? Il y a là le livre de cantiques de ma femme et sa Bible. Et les autres ce sont tous des livres de mon fils qui est tombé au front. Je ne lis pas de livres, je n'en possède pas. Je n'ai jamais su bien lire... »

— Donnez-moi donc le quatrième livre sur la gauche, Herr Quangel, celui avec la reliure rouge. »

Lentement, soigneusement, Quangel sortit le livre de sa rangée, il le porta jusqu'à la table avec précaution comme si c'était un œuf et il le posa devant l'inspecteur.

« *Manuel de bricolage de radio* d'Otto Runges, lut l'inspecteur à voix haute sur la couverture. Eh bien, Quangel, ça ne vous rappelle rien quand vous voyez ce livre ? »

— C'est un livre de mon fils Otto qui est tombé au front, répondit Quangel lentement. Il avait vraiment un truc, avec les radios. Il était connu dans le milieu, les ateliers se l'arrachaient, il connaissait toutes les ficelles...

— Et sinon, cela ne vous rappelle rien d'autre, Herr Quangel, quand vous voyez ce livre.

— Noon ! » Quangel secoua la tête. « Je ne sais pas de quoi vous parlez. Je ne lis pas dans les livres. »

— Mais peut-être que vous mettez des choses dedans ? Ouvrez donc ce livre, Herr Quangel ! »

Le livre s'ouvrit aussitôt à l'endroit où se trouvait la carte.

Quangel regarda fixement ces mots : « Führer, ordonne, nous te suivons... »

Quand avait-il écrit cela ? Ce devait être il y a longtemps, il y a bien longtemps. Au tout début. Mais pourquoi est-ce qu'il ne l'avait pas écrite jusqu'au bout ? Pourquoi est-ce que la carte se trouvait là, dans le livre d'Ottochen ?

Et tout doucement resurgit à sa conscience le souvenir de la première visite de son beau-frère, Ulrich Heffke. À l'époque, ils avaient glissé la carte à toute vitesse dans un livre pour la cacher, et il s'était remis à sculpter la tête d'Ottochen. Ils l'avaient cachée et oubliée, lui aussi bien qu'Anna !

C'était donc ça le danger qu'il avait toujours perçu ! C'était donc ça l'ennemi tapi dans l'ombre qu'il n'avait pas pu voir, qu'il avait toujours pressenti. C'était donc ça, l'erreur qu'il avait commise et qu'il n'avait pas su prévoir...

Ils t'ont pris ! dit une voix en lui. Maintenant tu as joué ta tête – par ta propre faute. Maintenant tu es entre leurs mains.

Et : est-ce qu'Anna aura avoué quelque chose ? Ils lui auront certainement montré la carte. Mais Anna a nié malgré tout, je la connais, oui, et c'est aussi ce que je vais faire. Évidemment, Anna avait de la fièvre...

L'inspecteur demande : « Eh bien, Quangel, vous ne dites plus rien ? Quand est-ce que vous avez écrit cette carte ?

— Je ne sais rien de cette carte postale, répondit-il. Je ne suis pas capable d'écrire une chose pareille, je suis trop bête pour ça !

— Mais pourquoi cette carte se trouve-t-elle maintenant dans le livre de votre garçon ? Qui a bien pu la mettre là ?

— Comment voulez-vous que je sache ? répondit Quangel d'un ton presque grossier. Peut-être que c'est vous qui l'y avez mise vous-même, ou quelqu'un de chez vous ! Ça s'est souvent vu que des preuves soient fabriquées là où il n'y en a pas !

— La carte a été trouvée dans ce livre en présence de plusieurs témoins irréprochables. Votre femme aussi était présente.

— Ah, et qu'est-ce que ma femme a donc dit ?

— Lorsqu'on a trouvé la carte, elle a tout de suite avoué que c'était vous qui écriviez et que c'était elle qui dictait. Écoutez, Quangel, ne soyez pas buté. Avouez, tout simplement. Si vous avouez maintenant, vous ne me direz rien de plus que ce que je sais déjà. Mais votre situation en sera plus facile, ainsi que celle de votre femme. Si vous n'avouez pas, je vais devoir vous emmener chez nous à la Gestapo, et dans nos sous-sols, ce n'est pas joli à voir... »

Au souvenir de ce qu'il avait lui-même vécu dans ces sous-sols, la voix de l'inspecteur trembla un peu.

Mais il se reprit et continua : « Si par contre vous avouez, je peux vous remettre tout de suite au juge d'instruction. Alors vous irez à Moabit et vous serez bien traité, comme tous les autres détenus. »

Mais l'inspecteur pouvait dire ce qu'il voulait, Quangel maintint ses mensonges. Escherich venait en effet de commettre une erreur que la perspicacité de Quangel avait aussitôt remarquée. Escherich avait finalement été à ce point impressionné par la présence pataude de Quangel et par les remarques de ses supérieurs à son sujet, qu'il ne considérait plus que Quangel ait pensé lui-même les cartes. Il les avait seulement écrites, sous la dictée de sa femme...

Mais en répétant cela, il avait prouvé à Quangel qu'Anna n'avait rien avoué. C'était uniquement ce que ce gars-là avait imaginé.

Il continua à nier encore et encore.

Finalement, l'inspecteur Escherich interrompit l'interrogatoire infructueux et il quitta l'appartement pour rejoindre avec Quangel la Prinz-Albrecht-Strasse. Il espérait maintenant que le changement d'environnement, le défilé des SS, tout cet appareil menaçant intimideraient l'homme simple, le rendraient plus sensible à ses arguments.

Ils étaient dans le bureau de l'inspecteur, et Escherich conduisit Quangel devant le plan de Berlin avec ses petits drapeaux.

« Regardez donc ça, Herr Quangel, dit-il. Chaque petit drapeau indique une carte postale. Il est placé exactement à l'endroit où elle a été trouvée. Et si maintenant vous regardez à cet endroit », il l'indiqua en tapotant avec ses doigts, « vous voyez qu'il y a des drapeaux et des drapeaux en quantité, partout, mais ici aucun. En l'occurrence, c'est la rue Jablonski, la rue où vous habitez. Là, vous n'avez naturellement déposé aucune carte ; là, on vous connaît trop... »

Mais Escherich s'aperçut que Quangel ne l'écoutait plus du tout. Une agitation étrange, incompréhensible avait saisi cet homme en voyant le plan de la ville. Son regard vacillait, ses mains

tremblaient. Il demande presque timidement : « Mais ça en fait drôlement, des petits drapeaux, combien peut-il y en avoir ? »

— Je peux vous le dire très exactement », répondit l'inspecteur qui avait maintenant compris ce qui bouleversait tellement cet homme. « Il y a 267 drapeaux, 259 cartes et 8 lettres. Et combien en avez-vous écrit, Quangel ? »

L'homme se taisait, mais maintenant ce n'était plus un silence de défi, c'était plutôt de la consternation.

« Et pensez donc encore à une chose, Herr Quangel, continua l'inspecteur qui avait compris son avantage, toutes ces cartes et toutes ces lettres nous ont été remises spontanément. Nous n'en avons trouvé aucune nous-mêmes. Les gens ont littéralement couru pour nous les donner, comme si elles leur brûlaient les mains. La seule chose qu'ils voulaient, c'était s'en débarrasser au plus vite, la plupart n'ont même pas lu les cartes en entier... »

Quangel se taisait encore, mais son visage était pris de soubresauts. Il était travaillé par tout cela ; le regard porté par l'œil fixe et perçant de Quangel vacillait maintenant, se baissait vers le sol et se tournait de nouveau, subjugué, vers les petits drapeaux.

« Et encore une chose, Quangel : avez-vous pensé un seul instant à l'angoisse et à la misère dans lesquelles vous avez plongé les gens avec vos cartes ? Les gens ont cru mourir de peur, certains ont été arrêtés, et je peux certifier qu'il y en a même un qui s'est suicidé à cause de ces cartes... »

— Non ! Non ! cria Quangel. Je n'ai pas voulu faire une chose pareille ! Je n'ai jamais imaginé une chose pareille ! Ce que je voulais, c'est que ça aille mieux, que les gens apprennent la vérité, que la guerre s'achève plus vite, que ces crimes se terminent enfin – c'est ça que j'ai voulu faire ! Mais je n'ai sûrement pas voulu semer la peur et la frayeur, je n'ai pas voulu rendre les choses encore pires ! Les pauvres gens – et je les ai rendus encore plus pauvres ! Qui c'était, celui qui s'est suicidé ?

— Ah, un petit moins que rien, un parieur, il n'a aucune importance, ne vous peinez pas à cause de lui !

— Chacun est important. Son sang me sera réclamé.

— Vous voyez, Herr Quangel », dit l'inspecteur à l'homme sinistre, debout à côté de lui. « Finalement vous l'avez tout de même avoué, votre crime, et vous ne l'avez même pas remarqué !

— Mon crime ? Je n'ai pas commis de crime, ou en tout cas pas celui que vous pensez. Mon crime, c'est que je me suis cru trop intelligent, que j'ai voulu faire ça tout seul, et je sais pourtant qu'un seul n'est rien. Non, je n'ai rien fait dont je doive avoir honte, mais la façon dont je l'ai fait, ce n'était pas bien. C'est pour ça que je mérite d'être puni, et pour cela je veux bien mourir...

— Bon, ça ne sera pas tout de suite aussi grave que ça », remarqua l'inspecteur, réconfortant.

Quangel ne l'écoutait pas. Il se dit à mi-voix : « Je n'ai jamais vraiment compris les gens, car autrement je l'aurais su. »

Escherich demanda : « Mais alors est-ce que vous savez, Quangel, combien de lettres et de cartes vous avez réellement écrites ? »

— 276 cartes, 9 lettres.

— ... ce qui fait qu'il y en a dix-huit qui n'ont pas été livrées à la Gestapo.

— Dix-huit, voilà mon travail de plus de deux ans, voilà où se niche tout mon espoir. Dix-huit, payées avec la vie, mais dix-huit malgré tout !

— Mais ne croyez pas non plus, Quangel, dit l'inspecteur, que ces dix-huit ont continué à circuler. Elles ont été trouvées par des gens qui avaient eux-mêmes tellement de casseroles au cul qu'ils n'ont pas osé remettre les cartes à la police. Ces dix-huit-là n'ont pas non plus produit d'effet, nous n'avons jamais rien ressenti de leur effet dans le public...

— Si bien que je ne serai parvenu à rien ?

— Si bien que vous ne serez parvenu à rien, tout du moins, à rien de ce que vous vouliez ! Mais réjouissez-vous, Quangel, cela vous sera certainement compté comme circonstance atténuante ! Peut-être que vous vous en tirerez avec quinze ou vingt ans de prison ! »

Quangel frémit. « Non, dit-il. Non !

— Mais qu'est-ce que vous vous êtes donc imaginé, Quangel ? Vous, un simple ouvrier, vous avez voulu vous battre contre le Führer, qui a pourtant derrière lui le parti, l'armée, la SS, la SA ? Contre le Führer qui a déjà vaincu la moitié du monde, et qui, d'ici un, deux ans, aura vaincu notre dernier ennemi ? C'est ridicule, voyons ! Vous deviez bien vous douter dès le début que ça ne pouvait pas bien finir ! C'est comme si un moustique avait voulu se battre contre un éléphant. Je ne comprends pas, vous, un homme raisonnable !

— Non, et vous ne le comprendrez jamais. Peu importe qu'il n'y en ait qu'un qui lutte ou bien dix mille ; quand celui-là se rend compte qu'il doit lutter, alors il lutte, qu'il y ait des gens qui luttent à ses côtés ou non. Il fallait que je lutte, et si c'était à refaire je le referais. Seulement, je le ferais différemment, très différemment. »

Il tourna son regard à nouveau calme vers l'inspecteur : « Par ailleurs, ma femme n'a rien à voir dans ces histoires. Vous devez la laisser en liberté !

— Maintenant vous mentez, Quangel ! Votre femme vous a dicté les cartes, elle l'a avoué elle-même.

— C'est vous qui mentez ! Est-ce que j'ai l'air d'un homme qui se laisse dicter des choses par sa femme ? Si ça se trouve vous allez même dire que c'est elle qui a inventé tout cela. Mais non, c'est moi qui l'ai inventé, moi tout seul. C'est moi qui y ai pensé, c'est moi qui ai écrit les cartes, c'est moi qui les ai déposées, je veux être puni pour cela ! Pas elle ! Pas ma femme !

— Elle a avoué...

— Elle n'a rien avoué ! Je ne veux plus entendre de mensonges pareils ! Vous allez pas me débiter ma femme ! »

Ils restèrent un instant face à face, l'homme à la tête d'oiseau, au profil acéré comme une lame et aux yeux durs, face à l'inspecteur incolore, gris, avec sa moustache couleur de petit pain et ses yeux clairs.

Puis Escherich baissa les yeux et dit : « Je vais appeler quelqu'un, nous allons prendre note d'un petit procès-verbal. J'espère que vous maintiendrez votre déclaration ?

— Je la maintiendrai.

— Et vous êtes conscient de ce qui vous attend ? Une forte peine de prison, peut-être la mort ?

— Oui, parfaitement, je sais ce que j'ai fait. Et j'espère que vous aussi, vous savez ce que vous faites, monsieur l'inspecteur ?

— Mais qu'est-ce que je fais ?

— Vous travaillez pour un assassin, et vous livrez à cet assassin toujours de nouvelles proies. Vous le faites pour de l'argent, peut-être bien que vous ne croyez même pas en cet homme. Non, vous ne croyez certainement pas en lui. Juste pour de l'argent... »

De nouveau ils se tinrent debout face à face, et de nouveau l'inspecteur baissa les yeux après un instant, vaincu.

« J'y vais, alors, dit-il, presque gêné, je vais chercher un greffier. »

Il sortit.

L'inspecteur Escherich

À minuit, l'inspecteur est encore, ou plus exactement : à nouveau dans son bureau. Il est affalé, effondré sur lui-même, mais malgré tout l'alcool qu'il a bu, il n'a pas oublié la terrible scène à laquelle il a dû participer.

Cette fois, son très haut supérieur, ce connard en noir de Prall, n'avait pas de croix de guerre à décerner à son si cher inspecteur, si efficace, qui avait si bien réussi, mais il l'avait tout de même invité à une petite fête de la victoire. Ils avaient donc passé un moment assis ensemble, ils avaient bu beaucoup d'armagnac très fort dans des verres pas si petits que ça, ils s'étaient vantés de la prise de l'oiseau de malheur, et sous l'acclamation générale l'inspecteur Escherich avait dû lire à voix haute le procès-verbal contenant l'aveu de Quangel...

Un travail minutieux et pénible de criminaliste jeté aux cochons !

Mais ensuite, lorsqu'ils avaient tous été vraiment bien imbibés, ils s'étaient autorisés une plaisanterie supplémentaire. Munis de bouteilles et de verres, ils étaient descendus dans la cellule de Quangel, l'inspecteur avait lui aussi dû venir. Ils voulaient tout de même aller voir à quoi ressemblait ce drôle d'oiseau, cette tête brûlée qui avait eu l'insolence de lutter contre le Führer adoré !

Ils avaient trouvé Quangel sous sa couverture, allongé sur sa paille, il était profondément endormi. Quel visage étrange avait pensé Escherich, le sommeil ne le détend même pas, il a toujours l'air renfermé et soucieux, aussi bien éveillé qu'endormi. En tout cas, l'homme dormait profondément...

Naturellement, ils ne l'avaient pas laissé dormir. Ils l'avaient réveillé avec des bourrades, ils l'avaient chassé de sa paille, l'avaient fait se lever. Il était devant ces gens qui portaient leurs uniformes noir et argent, debout dans une chemise trop courte, qui ne recouvrait même pas complètement sa nudité, une figure ridicule – quand on ne regardait pas sa tête !

Et puis ils avaient eu l'idée de baptiser le vieil oiseau de malheur, ils lui avaient versé une bouteille de schnaps sur la tête. L'Obergruppenführer Prall avait tenu un petit discours joliment éméché, à propos de l'oiseau de malheur, de ce chien qui serait bientôt porté à l'abattoir, et à la fin de son discours il avait brisé son verre de schnaps sur la tête de Quangel.

Cela avait donné un signal aux autres, ils avaient tous brisé leur verre sur la tête du vieil homme. L'armagnac et le sang avaient coulé sur son visage. Mais pendant tout ce temps, Escherich avait eu l'impression que Quangel le fixait au milieu des flots de sang et d'eau-de-vie, et il lui semblait même l'entendre lui parler : C'est donc ça, la cause juste au nom de laquelle tu assassines ! Ce sont eux, tes acolytes tortionnaires ! Vous êtes donc comme ça. Tu sais parfaitement ce que tu fais. Moi je vais mourir pour des meurtres que je n'ai pas commis, et toi tu vas vivre – voilà la justice de ta cause !

Puis ils avaient découvert que le verre d'Escherich était encore intact. Ils lui avaient donné l'ordre de le briser lui aussi sur la tête de Quangel. Oui, Prall avait dû le lui ordonner deux fois d'un ton très dur – « Tu le sais, pourtant, Escherich, comment je te souffle dans les bronches quand tu n'obéis pas au doigt et à l'œil ? » –, et Escherich avait donc fini par briser son verre sur la tête de Quangel. Il avait dû s'y reprendre à quatre fois, à frapper sur sa tête d'une main tremblante avant que le verre se brise, et pendant tout ce temps il avait senti sur lui le regard perçant, sarcastique de Quangel qui assistait lui aussi en silence à son avilissement. Cette figure ridicule dans une chemise trop courte, elle était plus forte, plus digne que tous ses tortionnaires. Et chaque coup que l'inspecteur apeuré avait désespérément porté, il

l'avait ressenti comme un coup qu'il portait à sa propre existence, comme si une hache avait atteint les racines de l'arbre de sa vie.

Puis Otto Quangel s'était soudain écroulé, et ils l'avaient alors laissé ainsi, par terre, sur le sol nu de la cellule, inconscient et en sang. Ils avaient aussi interdit au gardien de s'occuper de ce chien et ils étaient remontés pour continuer à s'imbiber, continuer à faire la fête, comme s'ils avaient remporté on ne sait quelle victoire héroïque.

Maintenant l'inspecteur Escherich est à nouveau assis à sa table, dans son bureau. En face de lui sur le mur, le plan avec les petits drapeaux est toujours affiché. Son corps est complètement effondré sur lui-même, mais il est encore lucide.

Oui, ce plan, c'est une affaire réglée. Demain, on pourra l'enlever. Et après-demain je vais accrocher un nouveau plan, et aller chasser un nouvel oiseau de malheur. Et puis encore un autre. Et encore un autre. Quel sens tout cela pouvait-il bien avoir ? Est-ce pour cela que je suis au monde ? Il doit sans doute en être ainsi, mais s'il en est ainsi, alors je ne comprends plus rien à ce monde, alors plus rien n'a de sens. Alors vraiment, peu importe ce que je fais...

Son sang me sera réclamé... Comme il a dit ça ! Et son sang me le sera à moi ! Non, j'ai aussi le sang d'Enno Kluge sur les mains, ce misérable gringalet que j'ai sacrifié pour pouvoir livrer cet homme à une horde d'ivrognes. Il ne geindra pas comme le petit gars sur le ponton, il mourra dans la dignité...

Et moi ? Qu'en est-il de moi ? Un nouveau cas, et le compétent Escherich ne répond pas à l'attente de l'Obergruppenführer Prall, et voilà que je vais atterrir de nouveau au sous-sol. Finalement le jour viendra où on m'enverra en bas pour ne plus jamais venir m'en sortir. Est-ce que je veux vivre pour attendre ça ? Non, c'est Quangel qui a raison en traitant Hitler d'assassin, et moi de fournisseur de l'assassin. Il m'a toujours été égal de savoir qui tenait la barre, pourquoi cette guerre était menée, tant que je pouvais vaquer à mes occupations, la chasse aux hommes. Et puis dès que je les avais attrapés, j'étais indifférent à leur sort...

Mais maintenant, cela ne m'est plus indifférent. J'en ai plus qu'assez, cela me dégoûte de livrer d'autres proies à ces types ; depuis que j'ai attrapé Quangel, cela me dégoûte. Comme il se tenait là, à me regarder. Du sang et de l'eau-de-vie coulaient sur son visage, mais il me regardait ! Voilà ce que tu as fait, disait son regard, tu m'as trahi ! Ah, si c'était encore possible, je sacrifierais volontiers dix Enno Kluge pour sauver ce seul Quangel, je sacrifierais cette maison entière pour le libérer ! Si c'était encore possible, je m'en irais d'ici, je commencerais quelque chose comme Otto Quangel, quelque chose qui serait mieux pensé, mais j'aimerais lutter.

Et pourtant c'est impossible, ils ne me laisseront pas partir, ils appellent ça de la désertion. Ils viendraient me chercher et me remettre au trou. Et ma chair crie quand elle est martyrisée, oui, je suis lâche. Je suis lâche comme Enno Kluge, je ne suis pas aussi courageux qu'Otto Quangel. Quand l'Obergruppenführer Prall me crie dessus, alors je tremble et je fais ce qu'il m'ordonne en tremblant. Je brise mon verre de schnaps sur la tête du seul homme qui est convenable, mais chaque coup porté est une poignée de terre sur mon propre cercueil.

Lentement, l'inspecteur Escherich se leva. Un sourire désemparé flottait sur son visage. Il s'approcha du mur, il écouta attentivement.

Maintenant, à minuit passé, tout était silencieux dans le grand immeuble de la Prinz-Albrecht-Strasse. Seul le pas du garde dans le couloir qui va et vient, va et vient...

Toi non plus tu ne sais pas pourquoi tu vas et viens comme ça, pensa Escherich. Un jour tu comprendras que tu as raté ta vie...

Il attrapa le plan de la ville, il l'arracha du mur. Beaucoup de petits drapeaux tombèrent, claquèrent sur le sol avec leurs aiguilles. Escherich froissa le plan en boule et le jeta.

« Terminé ! dit-il. Fini ! Fini, le cas de l'oiseau de malheur ! »

Il retourna lentement à son bureau, ouvrit un tiroir et hocha la tête.

« Me voici donc, sans doute le seul homme qu’Otto Quangel ait converti avec ses cartes. Mais je ne te suis d’aucune utilité, Otto Quangel, je ne peux pas poursuivre ton œuvre. Je suis trop lâche pour ça. Ton unique partisan, Otto Quangel ! »

Il sortit rapidement le pistolet et tira.

Cette fois, il n’avait pas tremblé.

Le garde qui s’était précipité ne trouva qu’un cadavre presque sans tête derrière le bureau. Les murs étaient éclaboussés de sang et de cervelle, sur une lampe, déchiquetée et collante, pendait la moustache couleur de mie de l’inspecteur Escherich.

L’Obergruppenführer Prall était fou furieux. « Déserteur ! Tous les civils sont des salauds ! Tout ce qui ne porte pas l’uniforme devrait aller au trou, derrière les barbelés ! Mais attends de voir, le successeur de ce chien, de cet Escherich, je vais te le travailler au corps dès le début pour être sûr qu’il n’aura aucune pensée dans la tête, rien que de la peur ! J’ai toujours été trop gentil, c’est bien là ma plus grande erreur ! Allez chercher ce chien, ce Quangel ! Qu’il regarde cette cochonnerie, il peut la nettoyer ! »

Et c’est ainsi que le seul homme qu’avait converti Otto Quangel procura encore au vieux contremaître quelques difficiles heures dans la nuit.

QUATRIÈME PARTIE

LA FIN

Interrogatoire d'Anna Quangel

Deux semaines après son arrestation, pendant un des premiers interrogatoires d'Anna Quangel qui était désormais guérie, celle-ci laissa échapper que son fils Otto avait un jour été fiancé à une certaine Trudel Baumann. À ce moment-là, Anna n'avait pas encore compris que prononcer un nom était dangereux, dangereux pour celui qu'elle nommait. Car le cercle des amis et des connaissances des détenus était exploré avec une pédanterie minutieuse, la moindre piste était sondée pour « désinfecter complètement l'abcès ».

Celui qui menait les interrogatoires, l'inspecteur Laub, qui avait succédé à Escherich, un homme court et râblé qui aimait faire claquer ses doigts osseux comme un fouet sur le visage de ceux qu'il interrogeait, avait, comme à son habitude, commencé par ignorer cette information sans en prendre note. Il questionna Anna Quangel longuement et jusqu'à épuisement mortel sur les amis et les employeurs de son fils, demanda des choses qu'elle ne pouvait pas savoir, mais qu'elle aurait dû savoir, posa des questions et des questions encore, tout en la fouettant de temps en temps au visage avec ses doigts prestes.

L'inspecteur Laub était passé maître dans l'art de ce genre d'interrogatoires, il pouvait tenir pendant dix heures d'affilée sans se faire remplacer, celle qu'il interrogeait devait donc elle aussi pouvoir tenir. Anna Quangel vacillait de fatigue sur son tabouret. La maladie qu'elle venait à peine de surmonter, son angoisse sur le devenir d'Otto dont elle ne savait plus rien, l'ignominie d'être ainsi battue comme une enfant étourdie, tout cela la rendait distraite, égarée, et à nouveau l'inspecteur Laub la frappa.

Anna Quangel gémit doucement et couvrit son visage avec ses mains.

« Enlevez vos mains ! s'écria l'inspecteur. Regardez-moi ! Alors, ça vient ? »

Elle s'exécuta, elle leva les yeux vers lui, la peur dans le regard. Elle n'avait pas tant peur de lui que peur de faiblir.

« Quand est-ce que vous avez vu cette soi-disant fiancée de votre fils pour la dernière fois ?

— C'était il y a très longtemps. Je ne me souviens plus. Pas depuis que nous écrivons les cartes. Plus de deux ans... Oh, ne me frappez pas encore ! Pensez donc à votre mère ! Vous n'aimeriez pas que votre mère soit frappée. »

Il la gifla deux, trois fois d'affilée.

« Ma mère n'est pas une charogne coupable de haute trahison comme vous ! Mentionnez encore une fois ma mère, et je vais vous montrer comment je frappe ! Où habitait cette jeune fille ?

— Mais je n'en sais rien ! Mon mari m'a dit une fois qu'elle s'était mariée depuis ! Elle aura sûrement déménagé.

— Donc comme ça, votre mari l'a revue ? Quand est-ce que c'était ?

— Mais je ne le sais plus ! Nous écrivions déjà les cartes.

— Et elle a participé, hein ? Elle vous a aidés ?

— Non ! Non ! » s'écria Frau Quangel. Elle s'aperçut avec frayeur de ce qu'elle avait provoqué. « Mon mari, dit-elle en toute hâte, a juste croisé Trudel dans la rue. C'est là qu'elle lui a raconté qu'elle s'était mariée et qu'elle n'allait plus à l'usine.

— Bon, et ensuite ? Dans quelle usine allait-elle donc ? »

Frau Quangel indiqua l'adresse de l'usine d'uniformes.

« Et ensuite ?

— C'est tout. C'est vraiment tout ce que je sais. C'est sûr, monsieur l'inspecteur !

— Vous ne trouvez pas que c'est un peu bizarre que la fiancée de votre fils ne vienne plus voir ses beaux-parents, même pas après la mort de son fiancé ?

— Mais mon mari est comme ça ! Nous n'avons jamais entretenu de relations avec les gens, et depuis que nous écrivons les cartes il a définitivement rompu avec tout ça.

— Et voilà que vous mentez à nouveau ! Votre relation avec les Heffke a débuté seulement après que vous avez commencé à écrire les cartes !

— Oui, c'est vrai ! J'avais oublié. Mais Otto n'aimait pas ça non plus, il me l'a permis parce que c'était mon frère, c'est tout. Et il a toujours pesté contre la famille ! » Elle regarda l'inspecteur d'un air triste. Elle dit timidement : « Est-ce que moi aussi je peux vous poser une question, monsieur l'inspecteur ? »

L'inspecteur Laub grogna : « Posez donc votre question ! Celui qui pose beaucoup de questions obtient beaucoup de réponses.

— Est-ce que c'est vrai... » Elle s'interrompit. « Je crois que j'ai vu ma belle-sœur hier matin en bas dans le couloir... Est-ce que c'est vrai que les Heffke ont eux aussi été arrêtés ?

— Et voilà que vous mentez encore ! » Un coup violent. Et encore un. « Frau Heffke est tout à fait ailleurs. Pouvez pas l'avoir vue. Y en a une qui vous l'aura soufflé. Qui c'est qui vous a raconté ça ? »

Mais Frau Quangel secoua la tête. « Non, personne. J'ai vu ma belle-sœur de loin. Je n'étais pas tout à fait sûre que ce soit elle. » Elle soupira. « Et voilà maintenant que les Heffke sont aussi derrière les verrous alors qu'ils n'ont rien fait et qu'ils ne savaient rien. Les pauvres gens !

— Les pauvres gens ! » se moqua l'inspecteur Laub d'un ton sarcastique. « Savaient rien su rien ! C'est ce que vous dites tous ! Mais vous êtes tous des criminels, et aussi vrai que je m'appelle l'inspecteur Laub, je vais vous arracher les viscères jusqu'à ce que vous disiez la vérité ! Qui est avec vous dans la cellule ?

— Je ne sais pas comment s'appelle cette femme. Je lui dis simplement Berta.

— Depuis combien de temps Berta est avec vous dans la cellule ?

— Depuis hier soir.

— Alors c'est elle qui vous l'aura raconté, pour les Heffke. Avouez donc, Frau Quangel, sinon je vais aller chercher Berta et je vais la tabasser aussi longtemps qu'il faudra pour qu'elle avoue. »

Frau Anna Quangel fit à nouveau non de la tête. « Maintenant que je vous dise oui ou non, monsieur l'inspecteur, dit-elle, vous irez tout de même chercher Berta et vous allez la tabasser. Je peux juste dire que j'ai vu Frau Heffke en bas dans le couloir... »

L'inspecteur se retourna et laissa échapper un pet sonore au visage de Frau Anna Quangel. Puis il fit volte-face et la regarda de nouveau, un sourire sarcastique sur les lèvres. « Tenez, sentez-moi donc celui-là, dit-il, j'en ai d'autres dans le même genre si vous faites trop la maligne ! » Et soudain en hurlant : « Vous êtes que du fumier ! Du fumier tous autant que vous êtes ! De la merde ! Et j'aurai pas de repos tant que vous serez pas tous enterrés comme du fumier, à six pieds sous terre ! Vous allez tous y passer ! Tous ! Planton, allez me chercher Berta Kuppke ! »

Il passa une heure à tourmenter et à frapper les deux femmes, bien que Frau Berta Kuppke admît tout de suite qu'elle avait parlé de Frau Heffke à Frau Quangel. Elle avait été dans la même cellule que Frau Heffke. Mais cela ne suffisait pas à l'inspecteur Laub. Il voulait savoir exactement chaque mot qu'elles avaient échangé toutes les deux, alors qu'elles s'étaient seulement raconté leurs malheurs, comme les femmes aiment tant le faire. Lui toutefois flairait partout le complot et la haute trahison et ne cessa pas de les frapper et de les questionner.

Finalement, la Kuppke en pleurs avait été expédiée au sous-sol, et Anna Quangel était redevenue la seule victime de l'inspecteur Laub. Elle était maintenant si fatiguée qu'elle n'entendait plus sa voix que de très loin, sa silhouette se brouillait à sa vue et les coups ne lui faisaient plus mal.

« Qu'est-il alors arrivé pour que la soi-disant fiancée de votre fils ne vienne plus chez vous ?

— Rien n'est arrivé. Mon mari n'aimait pas les visites.

— Vous avez pourtant avoué qu'il était d'accord avec les visites des Heffke ?

— Les Heffke étaient une exception, parce que Ulrich est mon frère.

— Et pourquoi Trudel n'a plus remis les pieds chez vous ?

— Parce que mon mari ne le voulait pas.

— Quand est-ce qu'il le lui a dit ?

— Mais je ne sais pas ! Monsieur l'inspecteur, je n'en peux plus. Laissez-moi tranquille pendant une demi-heure. Un quart d'heure !

— Seulement quand vous l'aurez dit. Quand est-ce que votre mari a interdit à la jeune fille de venir chez vous ?

— Quand mon fils est décédé.

— Ah ben voilà ! Et où est-ce que ça s'est passé ?

— Chez nous à la maison.

— Et qu'est-ce qu'il a donné comme raison ?

— Parce qu'il ne voulait plus avoir de relations avec les gens. Monsieur l'inspecteur, je ne peux vraiment plus. Seulement dix minutes !

— Bien. Dans dix minutes nous ferons une pause. Qu'est-ce que votre mari a donné comme raison à Trudel pour lui dire qu'elle ne vienne plus ?

— Parce qu'il ne voulait plus avoir de relations avec les gens. Nous avons déjà prévu d'écrire nos cartes postales.

— Alors il lui a dit qu'il avait prévu d'écrire des cartes postales ?

— Non, il n'en a jamais parlé à personne.

— Qu'est-ce qu'il lui a donc donné comme raison ?

— Qu'il ne voulait plus avoir de relations avec les gens. Oh, monsieur l'inspecteur !

— Si vous me donnez la vraie raison, j'en ai terminé pour aujourd'hui !

— Mais c'est la vraie raison !

— Non, ce n'est pas la vraie raison ! Je le vois bien que vous mentez. Si vous ne me dites pas la vérité, alors je vais continuer à vous interroger pendant dix heures. Alors, qu'est-ce qu'il a dit ? Répétez-moi les mots qu'il a dits à Trudel Baumann.

— Je ne m'en souviens plus. Il était tellement furieux.

— Pourquoi est-ce qu'il était tellement furieux ?

— Parce que j'avais autorisé Trudel Baumann à dormir avec moi.

— Mais ce n'est pourtant qu'après qu'il lui a interdit de venir, ou bien l'a-t-il tout de suite fichue dehors ?

— Non, seulement le lendemain matin.

— Et le matin, il lui a interdit de revenir ?

— Oui.

— Pourquoi était-il tellement furieux ? »

Frau Anna Quangel prit sur elle. « Je vais vous le dire, monsieur l'inspecteur. Cela ne fera plus de tort à personne maintenant. J'avais aussi caché chez moi la vieille Juive, la Rosenthal, qui s'est ensuite tuée en sautant d'une fenêtre, je l'avais cachée en secret pour la nuit. C'est à cause de ça qu'il était tellement furieux, et après il a aussi jeté Trudel dehors.

— Pourquoi est-ce que la Rosenthal s'est cachée chez vous ?

— Parce qu'elle avait peur, toute seule dans son appartement. Elle vivait au-dessus de chez nous. Ils étaient venus chercher son mari. Alors elle a eu peur. Monsieur l'inspecteur, vous m'avez promis...

— Tout de suite. Tout de suite, nous y sommes presque. Donc Trudel savait que vous aviez caché une Juive ?

— Mais ce n'était pas interdit.

— Bien sûr que c'était interdit ! Un Aryen convenable ne recueille pas une salope de Juive chez lui, et une jeune fille convenable va dénoncer une chose pareille à la police. Et qu'est-ce qu'elle en a dit, Trudel, que la Juive soit chez vous ?

— Monsieur l'inspecteur, maintenant je ne dis plus rien. Vous transformez tout ce que je dis. Trudel n'a rien fait, elle ne savait rien de tout ça !

— Mais qu'une Juive a dormi chez vous, ça elle le savait !

— Mais ce n'était rien de grave !

— Nous sommes d'un autre avis là-dessus. Demain, je vais cuisiner Trudel.

— Ô mon Dieu, qu'est-ce que j'ai encore fait ! se mit à pleurer Frau Quangel. Et maintenant voilà que j'ai aussi causé le malheur de Trudel ! Monsieur l'inspecteur, vous n'avez pas le droit de faire quoi que ce soit à Trudel, elle attend un enfant !

— Ah noon, et voilà que vous êtes aussi au courant de ça alors que vous prétendez que vous n'avez pas vu Trudel depuis plus de deux ans ! Comment est-ce que vous le savez ?

— Mais je vous l'ai dit, monsieur l'inspecteur, que mon mari l'avait croisée une fois dans la rue.

— Quand est-ce que c'était ?

— Ça devait être il y a quelques semaines. Monsieur l'inspecteur, vous m'avez promis une petite pause. Juste une petite pause, s'il vous plaît. Je n'en peux vraiment plus.

— Un tout petit instant ! Tout de suite, nous y sommes presque. Qui a donc commencé à parler, la Trudel ou bien votre mari, s'ils étaient tous les deux brouillés ?

— Mais ils n'étaient pas brouillés, monsieur l'inspecteur.

— Alors que votre mari lui a interdit de venir chez vous !

— Mais Trudel ne lui en a pas voulu, elle connaît bien mon mari !

— Où est-ce qu'ils se sont rencontrés ?

— Je crois que c'est dans la Kleine Alexanderstrasse.

— Que faisait votre mari dans la Kleine Alexanderstrasse ? Vous avez pourtant dit qu'il allait seulement à l'usine et qu'il revenait.

— Mais parce que c'est vrai.

— Et qu'est-ce qu'il faisait dans la Kleine Alexanderstrasse ? Encore déposer une carte postale, c'est bien ça, Frau Quangel ?

— Non, non ! » s'écria-t-elle angoissée, et elle pâlit soudain.

« C'est toujours moi qui ai déposé les cartes ! Toujours moi toute seule, lui jamais !

— Pourquoi avez-vous pâli maintenant, Frau Quangel ?

— Mais je n'ai pas pâli. Ou plutôt si. Parce que je ne me sens pas bien. Vous vouliez faire une pause, monsieur l'inspecteur !

— Tout de suite, dès que nous aurons tiré cela au clair. Donc, votre mari était en train de déposer une carte et a rencontré Trudel Baumann à cette occasion ? Qu'est-ce qu'elle en a dit, de ces cartes ?

— Mais elle n'en savait rien !

— Est-ce que votre mari, lorsqu'il a vu Trudel, avait encore la carte dans sa poche ou bien est-ce qu'il l'avait déjà déposée ?

— Il l'avait déjà déposée.

— Vous voyez, Frau Quangel, maintenant nous commençons à arriver au fait. Maintenant dites-moi seulement ce que Trudel Baumann a dit au sujet de cette carte et nous en aurons terminé pour aujourd'hui.

— Mais elle ne pouvait rien en dire puisqu'il avait déjà déposé la carte.

— Réfléchissez bien ! Je le vois bien que vous mentez. Si vous restez là-dessus, vous y serez encore jusqu'à demain matin. Pourquoi voulez-vous vous tourmenter inutilement ? Je vais de toute façon balancer tout ça demain à la figure de Trudel Baumann, lui dire qu'elle était au courant pour les cartes postales, et elle avouera aussitôt. Pourquoi faire des difficultés supplémentaires, Frau Quangel ? Vous serez bien contente de pouvoir ramper sur votre paillasse. Alors, on en est où, Frau Quangel ? Qu'est-ce que Trudel Baumann a dit au sujet des cartes postales ?

— Non ! Non ! Non ! cria Frau Quangel désespérée en se relevant d'un seul coup. Je ne dirai plus un seul mot ! Je ne trahirai personne ! Vous pourrez dire ce que vous voulez, vous pouvez me frapper à mort : je ne dirai plus rien !

— Restez tranquillement assise », dit l'inspecteur Laub, et il assena quelques coups à la désespérée. « C'est moi qui décide quand vous avez le droit de vous lever. Et c'est aussi moi qui décide quand l'interrogatoire est fini. Maintenant, nous allons d'abord terminer notre petite discussion sur Trudel Baumann. Maintenant que vous avez avoué, à l'instant, qu'elle s'est rendue coupable de haute trahison...

— Je n'ai jamais avoué ça ! s'écria désespérément la femme torturée.

— Vous avez dit que vous ne vouliez pas trahir Trudel, dit l'inspecteur, impassible. Et maintenant je n'aurai pas de repos tant que vous ne m'aurez pas dit ce qu'il y a à trahir.

— Jamais je ne le dirai, jamais !

— Eh bien voilà ! Vous voyez, Frau Quangel, vous êtes bête. Vous devez pourtant savoir que je vais tirer de Trudel Baumann tout ce que je veux savoir en moins de cinq minutes demain, les doigts dans le nez. Une femme enceinte, ça ne supporte pas longtemps un interrogatoire de ce genre. Dès que je lui en aurai foutu quelques-unes...

— Vous n'avez pas le droit de frapper Trudel ! Vous n'avez pas le droit de faire ça ! Ô mon Dieu, si seulement je n'avais pas prononcé son nom !

— Mais vous l'avez prononcé ! Et vous rendrez la vie de Trudel bien plus facile en avouant tout ! Bon alors, où on en est, Frau Quangel ? Qu'est-ce que Trudel Baumann a dit au sujet des cartes postales ? »

Et plus tard : « Je pourrai très bien l'apprendre de Trudel, mais justement, je veux que ce soit vous qui me le disiez maintenant. Je n'arrêterai pas avant ! Il faut que vous appreniez que vous n'êtes que de la merde pour moi. Il faut que vous sachiez que toutes vos résolutions de ne rien dire, je les piétine. Il faut que vous sachiez que vous ne valez rien, vous, avec tous vos serments de fidélité et vos promesses de ne trahir personne. Rien, vous n'êtes rien ! Eh bien, Frau Quangel, vous pariez que d'ici une heure j'apprendrai de votre bouche comment Trudel était liée à vos cartes postales ? Vous pariez ?

— Non ! Non ! Jamais ! »

Mais évidemment l'inspecteur Laub sut tout, et il n'eut pas même besoin d'une heure pour ça.

La tristesse des Hergesell

Les Hergesell faisaient leur première promenade après la fausse couche de Trudel. Ils marchèrent le long de la route qui va à Grünheide, puis ils prirent à gauche dans le Frankenweg et ils se promenèrent sur la rive du Flakensee, en direction de l'écluse de Woltersdorf.

Ils marchaient très lentement, de temps en temps Karl jetait un regard rapide à Trudel qui marchait à ses côtés, les yeux baissés.

« C'est beau dans la forêt, dit-il.

— Oui, c'est beau », répondit-elle.

Un peu plus tard, il s'exclama : « Regarde là-bas, les cygnes sur le lac !

— Oui, répondit-elle. Des cygnes... » et rien de plus.

« Trudel, dit-il, soucieux, pourquoi est-ce que tu ne parles pas ? Pourquoi plus rien ne te réjouit ?

— Je ne peux pas m'empêcher de penser à mon enfant mort, chuchota-t-elle.

— Ah, Trudel, dit-il. Nous aurons encore beaucoup d'enfants ! »

Elle secoua la tête. « Je n'aurai plus jamais d'enfant. »

Il demanda, inquiet : « Est-ce que c'est le docteur qui te l'a dit ?

— Non, pas le docteur. Mais je le sens.

— Non, dit-il. Il ne faut pas penser ça, Trudel. Nous sommes encore jeunes, nous pouvons encore avoir beaucoup d'enfants. »

À nouveau elle secoua la tête pour dire non. « Je me dis parfois que c'est une punition.

— Une punition ! Mais pourquoi donc, Trudel ? Qu'est-ce que nous avons fait pour être punis ainsi ? Non, c'était un hasard, un hasard aveugle et idiot, un terrible hasard !

— Ce n'était pas le hasard, c'était une punition, dit-elle, obstinée. Nous ne devions pas avoir d'enfant. Je ne peux pas m'empêcher de penser à ce que serait devenu notre Klaus en grandissant. Le Jungvolk(29), et les Jeunesses hitlériennes, la SA ou bien la SS...

— Mais Trudel ! » s'écria-t-il, abasourdi par les pensées noires qui tourmentaient sa femme, « quand Klaus aurait été grand, toute cette fichue histoire avec Hitler aurait été finie depuis longtemps !

— Oui, dit-elle, et qu'avons-nous fait pour que l'avenir soit meilleur ? Rien du tout ! Et même pire que ça : nous avons laissé tomber les choses qui en valaient la peine. Je ne peux pas m'empêcher de penser à Grigoleit et au nourrisson... C'est pour ça que nous avons été punis...

— Ah, ce foutu Grigoleit ! » dit-il, énervé.

Il avait une grosse colère contre Grigoleit qui n'était toujours pas venu chercher sa valise.

Plus d'une fois déjà Hergesell avait dû renouveler le bon de consigne.

« Je pense, dit-il, que Grigoleit doit être depuis longtemps sous les verrous. Sinon on aurait forcément entendu parler de lui.

— S'il est sous les verrous, s'entêta-t-elle, alors c'est aussi notre faute. Nous l'avons laissé en plan.

— Trudel ! s'écria-t-il énervé. Je t'interdis ne serait-ce que de penser des bêtises pareilles ! Nous n'avons pas une âme de conspirateur. Pour nous deux, le plus raisonnable c'était d'arrêter.

— Oui, dit-elle avec amertume, mais nous avons une âme de tire-au-flanc, de lâche ! Tu dis que notre Klaus n'aurait pas été obligé d'aller aux Jeunesses hitlériennes. Mais s'il n'y avait pas été obligé, s'il

avait eu le droit d'estimer et d'aimer ses parents – qu'est-ce que nous aurions fait pour ça ? Qu'est-ce que nous avons fait pour avoir un avenir meilleur ? Rien !

— Tout le monde ne peut pas jouer au conspirateur, Trudel !

— Non. Mais on aurait pu faire autre chose. Si même un homme comme mon ancien beau-père, Otto Quangel... » Elle s'interrompt.

« Eh bien, qu'y a-t-il avec ce Quangel ? Que sais-tu de ce qu'il fait ?

— Non, je préfère ne pas te le dire. Et je le lui ai promis. Mais si même un vieil homme comme Otto Quangel travaille contre cet État, alors je trouve que c'est lamentable que nous nous tournions les pouces !

— Mais que pouvons-nous faire, Trudel ? Rien ! Pense à tout le pouvoir qu'a Hitler, et nous deux nous ne sommes rien du tout ! Rien, nous ne pouvons rien faire !

— Si tout le monde pensait comme toi, Hitler resterait au pouvoir pour toujours. Il faut bien que quelqu'un se mette à lutter contre lui.

— Mais qu'est-ce que nous pouvons faire ?

— Ce que nous pouvons faire ? Tout ! Nous pouvons écrire des appels à la rébellion et les accrocher aux arbres ! Tu travailles dans une usine de produits chimiques, en tant qu'électricien tu as accès à tous les ateliers. Il te suffirait de tourner un robinet autrement, de desserrer un boulon à une machine, et le travail de plusieurs jours serait fichu. Si tu fais cela, et quelques centaines d'autres comme toi, Hitler aura l'air fin quand il voudra son matériel de guerre.

— Oui, et dès la deuxième fois ils me mettraient la main au collet et hop, je serais bon pour l'exécution !

— Oui, c'est bien ce que je dis : nous sommes des lâches. Nous pensons seulement à ce qui va nous arriver, jamais à ce qui arrive aux autres. Regarde, Karli, tu es libéré de la Wehrmacht. Mais si tu devais être soldat, alors tu serais tous les jours en danger de mort, et tu trouverais même ça naturel.

— Ah, chez les Prussiens aussi je trouverais bien une planque !

— Et tu laisserais d'autres mourir pour toi ! C'est tout comme je dis. Lâches, nous sommes des lâches, nous ne valons rien !

— Ce fichu escalier ! s'emporta-t-il. Si seulement ça n'était pas arrivé, cette fausse couche, nous aurions encore pu être tellement heureux !

— Non, ça n'aurait pas été du bonheur, pas un bonheur véritable, Karli ! Même quand je portais Klaus, je ne pouvais pas m'empêcher de penser à ce qu'allait devenir notre garçon. Je n'aurais pas supporté de le voir tendre le bras pour faire le salut à Hitler, je n'aurais pas aimé le voir dans une chemise brune. S'il y avait encore eu une victoire, il aurait vu ses parents en train de gentiment hisser le drapeau avec la croix gammée, et il aurait su que nous sommes des menteurs. Bon, ça au moins, ça nous aura été épargné. Nous ne devons pas avoir Klaus, Karli ! »

Il marcha un moment à côté d'elle dans un silence sombre. Ils étaient maintenant sur le chemin du retour, mais ils ne voyaient ni le lac ni la forêt.

Finalement il demanda : « Tu crois donc vraiment que nous devrions faire quelque chose ? Que je devrais échafauder un plan à l'usine ?

— C'est sûr, dit-elle. Nous devons faire quelque chose, Karli, pour ne pas avoir trop honte. »

Il réfléchit un instant, puis il dit : « Je n'y peux rien, Trudel, quand je m'imagine en train de me faufiler furtivement dans l'usine et de saboter des machines, ça ne me va pas !

— Alors réfléchis à ce qui pourrait t'aller ! Ça te viendra bien. Ça n'a pas besoin d'être tout de suite.

— Et toi, est-ce que tu as déjà réfléchi à ce que tu voulais faire ?

— Oui, dit-elle. Je connais une Juive qui se tient cachée. Elle a déjà dû être transférée. Mais elle n'est pas chez des gens bien, et elle a peur chaque jour d'être trahie. Je vais la prendre chez nous.

— Non ! dit-il. Non. Ne fais pas ça, Trudel ! Espionnés comme nous sommes, ça se saura tout de suite. Et puis pense aux cartes de ravitaillement ! Elle n'en a sûrement pas ! Nous ne pouvons tout de même pas nourrir encore quelqu'un avec nos deux cartes !

— Est-ce que nous ne le pouvons pas ? Est-ce que nous ne pouvons vraiment pas avoir un petit peu faim et que la vie de quelqu'un soit sauvée ? Ah, Karli, si c'est comme ça, Hitler a vraiment la partie facile. Alors tous autant que nous sommes, nous sommes vraiment des moins que rien, alors tout ce qui nous arrive, nous l'avons bien mérité !

— Mais on va la voir, chez nous ! On ne peut cacher personne dans notre petit appartement ! Non, je ne te le permettrai pas !

— Je ne crois pas, Karli, que tu doives me permettre quoi que ce soit. C'est aussi bien mon appartement que le tien. »

Une vive dispute éclata entre eux à ce propos, une des premières vraies disputes de leur mariage. Elle dit qu'elle amènerait la femme chez eux pendant qu'il serait au travail, et il annonça qu'il la jetterait aussitôt dehors.

« Alors tu peux tout aussi bien me jeter dehors ! »

Ils allèrent aussi loin que ça. Ils étaient tous les deux furieux, irrités, en rogne. Ils ne démêlèrent pas cette affaire, il n'y avait aucun compromis possible. Elle voulait absolument faire quelque chose contre Hitler, contre la guerre. Sur le principe, il était lui aussi d'accord pour faire quelque chose, mais cela ne devait comporter aucun risque, il ne voulait pas courir le moindre risque. Cette histoire de Juive, c'était tout simplement de la folie. Il ne le permettrait jamais !

Ils marchèrent tous les deux en silence dans les rues d'Erkner pour rentrer chez eux. Leur silence était si intense qu'il semblait de plus en plus difficile à rompre. Ils n'étaient plus accrochés bras dessus bras dessous, ils marchaient côte à côte sans se toucher. Lorsqu'une fois leurs mains se frôlèrent par hasard, chacun retira la sienne en toute hâte et ils augmentèrent la distance entre eux.

Ils ne firent pas attention que devant leur porte stationnait une grosse voiture fermée. Ils montèrent les marches et ne s'aperçurent pas qu'à chaque porte les voisins les regardaient avec curiosité ou avec crainte. Karl Hergesell ouvrit la porte et laissa entrer Trudel devant lui. Dans le couloir, ils ne remarquèrent rien encore. Ce n'est que lorsqu'ils virent le petit homme trapu en veste verte qu'ils eurent une frayeur.

« Eh bien ? dit Hergesell, indigné. Qu'est-ce que vous faites chez moi ?

— Inspecteur de la police criminelle Laub, de la Gestapo à Berlin », se présenta l'homme en veste verte. Il avait encore sur la tête, ici dans le salon, son petit chapeau de chasseur orné d'un blaireau.

« Herr Hergesell, n'est-ce pas ? Frau Gertrud Hergesell, née Baumann, surnommée Trudel ? Bien ! J'aurais volontiers échangé quelques mots avec votre femme, Herr Hergesell. Vous pouvez peut-être attendre dans la cuisine ? »

Ils se regardèrent angoissés, leurs visages avaient pâli. Puis Trudel sourit soudain. « Alors au revoir, Karli ! » dit-elle, et elle l'enlaça. « Un bon au revoir ! Comme c'était bête de se disputer ! Les choses vont toujours autrement que ce qu'on croit ! »

L'inspecteur Laub se racla la gorge d'un ton d'avertissement. Ils s'embrassèrent. Hergesell partit.

« Vous avez fait vos adieux à votre mari, Frau Hergesell ?

— Je me suis réconciliée avec lui, nous nous sommes disputés.

— À quel sujet vous êtes-vous disputés ?

— À propos de la visite d'une de mes tantes. Il était contre, j'étais pour.

— Et en me voyant, vous vous êtes décidée à céder ? Étrange, votre conscience ne semble pas être très propre ! Un instant ! Vous restez ici ! »

Elle l'entendit parler dans la cuisine avec Karli. Karli donnerait probablement une autre raison à leur dispute, cette affaire s'embranchait mal dès le départ. Elle avait aussitôt pensé à Quangel. Mais en réalité

cela ne ressemblait pas tellement à Quangel de trahir quelqu'un...

L'inspecteur revint. Il dit, en se frottant les mains d'un air satisfait : « Votre mari a expliqué que vous vous étiez disputés pour savoir si vous vouliez adopter un enfant ou non. Voilà le premier de vos mensonges que je surprends. Aucune crainte, dans une demi-heure un tas d'autres mensonges seront venus s'y joindre, et je vais vous confondre sur tous ceux-là également ! Vous avez fait une fausse couche ?

— Oui.

— Vous avez un peu aidé, c'est ça ? Pour que le Führer n'ait plus de soldats, c'est ça ?

— C'est vous qui mentez ! Si j'avais voulu faire une chose pareille, je n'aurais certainement pas attendu jusqu'au cinquième mois ! »

Un homme entra, un bout de papier à la main.

« Monsieur l'inspecteur, voilà ce que Karl Hergesell a essayé de brûler dans la cuisine à l'instant.

— Qu'est-ce que c'est ? Un bon de consigne ! Frau Hergesell, qu'est-ce que c'est que cette valise, que votre mari a déposée à la gare de l'Alexanderplatz ?

— Une valise ? Je n'en ai aucune idée, mon mari ne m'en a pas touché un mot.

— Allez chercher Hergesell ! Qu'un homme se rende immédiatement en voiture jusqu'à l'Alexanderplatz et aille chercher la valise ! » Un troisième homme amena Karl Hergesell. L'appartement était donc rempli de policiers, ils y étaient entrés tête baissée.

« Qu'est-ce que c'est que cette valise, Herr Hergesell, que vous avez laissée à l'Alexanderplatz ?

— Je ne sais pas ce qu'il y a dedans, je n'ai jamais regardé ce qu'elle contenait. Elle appartient à une connaissance. Il disait qu'il y avait mis du linge et des vêtements.

— Très probable ! C'est d'ailleurs pour ça que vous vouliez brûler le bon de consigne quand vous avez remarqué que la police était chez vous ! »

Hergesell hésita, puis il dit en jetant un rapide coup d'œil à sa femme : « Je l'ai fait parce que je n'avais pas entièrement confiance en cette connaissance. Il aurait aussi bien pu y avoir autre chose dans cette valise. Elle est très lourde.

— Et qu'est-ce qu'il pourrait bien y avoir, à votre avis, dans cette valise ?

— Peut-être des imprimés. Je me suis toujours efforcé de ne pas y songer.

— Qu'est-ce que c'est donc que cette drôle de connaissance qui ne peut pas mettre elle-même sa valise à la consigne ? S'appelle-t-elle peut-être Karl Hergesell ?

— Non. Il s'appelle Schmidt. Heinrich Schmidt.

— Et d'où est-ce que vous le connaissez, ce soi-disant Heinrich Schmidt ?

— Ah, je le connais depuis longtemps, depuis au moins dix ans.

— Et pourquoi avez-vous pensé qu'il pourrait peut-être s'agir d'imprimés ? Il faisait quoi, cet Emil Schulz ?

— Heinrich Schmidt. Il était social-démocrate ou peut-être même communiste. C'est pour ça que j'ai pensé qu'il pouvait y avoir des imprimés dans la valise.

— Où êtes-vous donc né, Herr Hergesell ?

— Moi ? Ici, à Berlin. À Berlin-Moabit.

— Et quand ?

— Le 10 avril 1920.

— Bien, vous voulez donc nous faire croire que vous connaissez depuis au moins dix ans et cet Heinrich Schmidt et ses opinions politiques ! Vous deviez donc avoir dans les onze ans, Herr Hergesell ! Ne me prenez pas trop pour un imbécile, à me raconter vos salades, parce que sinon je deviens assez désagréable, et si je deviens désagréable, ça va tout de suite vous faire mal quelque part !

— Je n'ai pas menti ! Tout ce que j'ai dit est vrai.

— Le nom de Heinrich Schmidt : premier mensonge ! Contenu de la valise jamais regardé : deuxième mensonge ! Raison pour laquelle vous l'avez gardée : troisième mensonge ! Nooon, mon cher Herr

Hergesell, chaque phrase que vous avez prononcée contient un mensonge !

— Non, tout est vrai. Heinrich Schmidt voulait aller à Königsberg, et comme il trouvait que la valise était trop lourde et qu'il n'en avait pas besoin pour son voyage, il m'a demandé de la déposer à la consigne. Voilà toute l'histoire !

— Et il se donnerait la peine d'aller jusqu'à Erkner pour récupérer son bon de consigne, alors qu'il peut aussi bien le garder sur lui, dans sa poche ! Très crédible toute votre histoire, Herr Hergesell ! Bon, nous allons d'abord nous en tenir là sur cette affaire. Nous reparlerons manifestement de tout cela, je pense, vous serez bien aimable de m'accompagner faire un petit tour à la Gestapo. En ce qui concerne maintenant votre femme...

— Ma femme ne sait rien de cette histoire de valise !

— C'est aussi ce qu'elle prétend. Cela dit, ce qu'elle sait et ce qu'elle ne sait pas, je le découvrirai bien tout seul. Mais maintenant que je vous ai tous les deux bien gentiment sous la main – vous vous connaissez depuis l'époque où vous travailliez dans l'usine d'uniformes, n'est-ce pas ?

— Oui..., dirent-ils.

— Eh ben, c'était comment, là-bas, qu'est-ce que vous y avez fabriqué ?

— J'étais électricien...

— Je coupais des tenues de parade...

— Très bien, parfait, vous êtes de bons travailleurs. Mais quand vous ne découpiez pas vos petits bouts de tissu et que vous ne traficotiez pas des fils – qu'est-ce que vous faisiez, mes mignons ? Vous n'auriez pas monté peut-être une jolie petite cellule communiste tous les deux avec un certain Jensch, appelé le nourrisson, et un certain Grigoleit ? »

Ils le regardèrent, devenus blêmes. Comment cet homme pouvait-il savoir ? Ils échangèrent un regard perplexe.

« Oui, hihi ! rigola Laub d'un air ironique. Ça vous la coupe, hein ? Mais vous étiez sous surveillance à l'époque, tous les quatre, et si vous ne vous étiez pas si vite séparés j'aurais fait votre connaissance un peu plus tôt déjà. Ici aussi, vous êtes toujours sous surveillance dans votre usine, Hergesell ! »

Ils étaient si troublés qu'ils ne pensèrent même pas à le contredire.

Il les observa, pensif, et soudain l'inspecteur eut une idée. « À qui donc appartient cette valise, Herr Hergesell ? demanda-t-il. À Grigoleit ou au nourrisson ?

— À... bah, maintenant peu importe, puisque vous savez tout, c'est Grigoleit qui me l'a refilée. Il voulait venir la rechercher dans une semaine, mais ça fait si longtemps maintenant...

— Il se sera volatilisé, votre Grigoleit ! Bon, maintenant je vais aller me le choper celui-là – s'il est encore vivant, s'entend.

— Monsieur l'inspecteur, j'aimerais tout de même dire que ma femme et moi, depuis que nous sommes sortis de cette cellule, nous n'avons plus rien entrepris de politique. Oui, nous avons fait éclater la cellule, avant même qu'elle ne puisse faire quelque chose. Parce que, à vrai dire, nous avons bien vu que ce n'était pas notre truc.

— Moi aussi je l'ai remarqué ! Moi aussi ! » ironisa l'inspecteur.

Mais Karl Hergesell continua sans se troubler : « Depuis, nous n'avons pensé qu'à notre travail, nous n'avons rien entrepris contre cet État.

— Sauf cette histoire avec la valise, n'oubliez donc pas la valise, Hergesell ! Garder des imprimés à contenu communiste, c'est de la haute trahison, ça va vous coûter la tête, mon cher ! Eh bien, Frau Hergesell ! Frau Hergesell ! Qu'est-ce qui vous agite comme ça ? Fabian, détachez donc la jeune femme de son mari, mais tout doucement, Fabian, pour l'amour de Dieu, Fabian, ne faites pas de mal à ce petit cœur ! Elle vient tout juste de faire une fausse couche la petite chérie, elle ne veut absolument pas donner de soldat à notre Führer !

— Trudel ! demanda Hergesell. N'écoute pas ce qu'il dit ! Ce n'est pas du tout obligé que ce soient des imprimés dans la valise, c'est juste que j'y ai parfois pensé. Ça se peut vraiment qu'il n'y ait que du linge et des vêtements dedans, ce n'est pas sûr que Grigoleit m'ait menti !

— Voilà c'est bien, jeune homme, félicita l'inspecteur Laub, redonnez un peu de courage à votre jeune femme ! Vous vous êtes reprise, mon petit cœur ? Est-ce qu'on peut continuer à discuter ? Et maintenant passons de la haute trahison de Karl Hergesell à la haute trahison de Trudel Hergesell, née Baumann...

— Ma femme ne savait rien de ces choses ! Ma femme n'a jamais rien fait d'illégal !

— Non, non, vous êtes tous les deux de braves national-socialistes ! » Soudain l'inspecteur Laub fut pris de fureur. « Vous savez ce que vous êtes ? Des ordures de communistes, voilà ce que vous êtes ! Des rats d'égoûts qui fouillent la merde !! Mais je vais révéler votre vraie nature, je vais vous amener tous les deux à l'échafaud ! Je veux vous voir tous les deux pendre au bout d'une corde ! Toi avec ta valise à mensonges ! Et toi avec ta fausse couche ! T'as sauté et sauté encore de cette table jusqu'à ce que ça fasse tilt ! Hein, c'est ça ! C'est bien ça ! Dis-le ! »

Il avait attrapé Trudel et il la secouait, à moitié évanouie.

« Laissez ma femme tranquille ! Ne touchez pas ma femme ! » Hergesell avait pris l'inspecteur à deux mains. Fabian lui donna un coup de poing. Trois minutes plus tard, il était assis dans la cuisine, sous la surveillance de Fabian, les menottes aux poignets, et il savait – un désespoir sauvage dans le cœur – Trudel livrée aux mains du tortionnaire, sans son soutien.

Laub continua en effet à torturer Trudel. Elle qui avait presque perdu la raison à cause de son Karli devait maintenant s'expliquer au sujet des cartes postales des Quangel. Il ne croyait pas à leur rencontre fortuite, elle avait toujours été en relation avec les Quangel, ce n'étaient que de lâches conspirateurs, de la canaille de communistes, et son mari, le Karli, il était lui aussi au courant !

« Combien de cartes vous avez déposées ? Qu'est-ce qu'il y avait sur ces cartes ? Qu'est-ce que votre mari en disait ? »

Il la tortura ainsi, des heures et des heures, pendant que Hergesell attendait, dans la cuisine, accablé, l'enfer lui ravageant le cœur.

Finalement l'auto arriva, la valise arriva, l'ouverture de la valise arriva.

« Crochetez-moi donc ce machin, Fabian ! » avait dit l'inspecteur Laub. Karl Hergesell était à nouveau dans le salon, mais sous surveillance. Séparés l'un de l'autre par toute la largeur de la pièce, les Hergesell se regardaient, blêmes et désespérés.

« Drôlement lourd pour du linge et des vêtements ! » ironisa l'inspecteur pendant que Fabian fouraillait dans la serrure avec un fil de fer. « Bon, on va bientôt pouvoir constater l'étendue des dégâts ! Ça risque d'être gênant pour tous les deux, j'en ai bien peur, ou bien qu'en dites-vous, Hergesell ?

— Ma femme n'était au courant de rien pour cette valise, monsieur l'inspecteur ! déclara encore une fois Hergesell.

— Oui, et vous n'étiez pas non plus au courant que votre femme déposait dans des cages d'escalier, pour ce Quangel, des cartes postales avec des messages passibles de haute trahison ! Des petits traîtres à la nation, chacun pour soi ! Joli couple, je dois bien dire !

— Non ! cria Hergesell. Non, tu n'as pas fait ça, Trudel ! Dis-le que tu ne l'as pas fait, Trudel !

— Elle a déjà avoué !

— Juste une seule et unique fois, Karl, et c'était un pur hasard...

— Je vous interdis de parler entre vous ! Encore un seul mot et je vous réexpédie dans la cuisine, Hergesell ! Ah ben voilà, ce machin est ouvert. Et qu'est-ce que nous avons là ? »

Il se tenait devant la valise avec Fabian de telle sorte que les Hergesell ne pouvaient en voir le contenu. Les deux agents de la police criminelle discutèrent à voix basse. Puis Fabian souleva lourdement à la lumière une petite machine, des vis étincelantes, des ressorts, de l'encre noire qui brillait...

« Une presse ! dit l'inspecteur Laub. Une jolie petite presse – pour éditer des tracts communistes pleins de haine. Votre cas est donc réglé, Hergesell. Pour aujourd'hui et pour toujours !

— Je ne savais pas ce qu'il y avait dans cette valise », contredit Karl Hergesell, mais il était tellement épouvanté que sa contradiction était bien faible.

« Comme si cela avait maintenant une quelconque importance ! Il était déjà de votre devoir de signaler votre rencontre avec ce Grigoleit, et de transmettre la valise ! Terminons-en maintenant, Fabian. Remettez ce machin dans la valise. J'en sais assez et plus qu'assez. La femme aussi, menottez-la.

— Adieu, mon Karli ! s'écria Trudel Hergesell d'une voix forte. Adieu, mon chéri. Tu m'as rendue très heureuse...

— Faites boucler sa gueule à cette bonne femme ! s'écria l'inspecteur. Eh bien, Hergesell, qu'est-ce que c'est que ça ? »

Karl Hergesell s'était arraché des mains de son gardien lorsque de l'autre côté du salon un poing brutal avait fermé la bouche de Trudel. Malgré ses menottes, il avait réussi à jeter l'agresseur de Trudel au sol. Ils roulèrent par terre.

L'inspecteur avait fait un simple signe à Fabian. Il se plaça au-dessus des lutteurs, attendit, et puis Fabian assena trois, quatre coups sur le crâne de Karl Hergesell.

Hergesell gémit, ses membres tressaillirent, puis il resta à terre, aux pieds de Trudel. Elle le regardait sans bouger, sa bouche saignait.

Pendant le long trajet qui les menait en ville, elle espéra en vain qu'il se réveille encore une fois, qu'elle puisse le regarder encore une fois dans les yeux. Non, rien.

Ils n'avaient rien fait. Et pourtant ils étaient perdus...

Le fardeau le plus lourd d'Otto Quangel

Pendant les dix-neuf jours qu'Otto Quangel dut passer au mitard de la Gestapo avant d'être transféré au juge d'instruction près le Volksgerichtshof, ce ne sont pas les interrogatoires de l'inspecteur Laub qui furent le plus dur à supporter, bien que cet homme déployât toutes ses forces, qui n'étaient pourtant pas faibles, pour briser ce qu'il appelait la résistance de Quangel. Ce qui signifiait simplement qu'il se donnait tout le mal possible et qu'il employait toutes ses mauvaises forces pour transformer son prisonnier en un moins que rien hurlant et angoissé.

Ce n'était pas non plus le souci de sa femme Anna qui usait tellement Otto Quangel, bien que ce souci crût sans cesse et le tourmentât beaucoup. Il ne voyait pas sa femme, il n'entendait jamais rien directement à son propos. Mais lorsque Laub prononça le nom de Trudel Baumann, non, Trudel Hergesell maintenant, il sut que sa femme s'était laissé effrayer, qu'elle avait été bernée, un nom lui avait échappé qu'elle n'aurait jamais dû prononcer.

Plus tard, lorsqu'il devint évident que Trudel Baumann et son mari avaient aussi été arrêtés, qu'ils avaient été entendus, qu'ils avaient été entraînés dans ce tourbillon, il se disputa de longues heures en pensée avec sa femme. Cela avait toujours été sa fierté, dans sa vie à lui, de ne compter que sur lui seul, de ne pas avoir besoin des autres, de ne jamais leur peser, et voilà que maintenant par sa faute (car il se sentait complètement responsable d'Anna), deux jeunes gens avaient été mêlés à ses affaires.

Mais la discorde ne dura pas longtemps, la peine et le souci qu'il ressentait pour sa compagne reprirent le dessus. Quand il était seul, il pressait souvent ses ongles dans les paumes de ses mains, il fermait les yeux, il rassemblait toutes les forces qu'il avait en lui – et il pensait à Anna, il essayait de se la représenter dans sa cellule, et il lui envoyait des flux d'énergie pour lui redonner du courage, pour qu'elle ne perde jamais sa dignité, qu'elle ne s'humilie pas devant ce misérable qui n'avait presque plus rien d'humain.

Le souci qu'il avait d'Anna était difficile à supporter, mais ce n'était pas, de loin, ce qui était le plus dur.

Le plus dur, ce n'étaient pas non plus les incursions quasi quotidiennes dans sa cellule des SS ivres et de leurs dirigeants qui déchargeaient leur colère et laissaient libre cours à leurs envies de torture sur l'homme sans défense. Presque tous les jours ils ouvraient brutalement la porte de sa cellule, se précipitaient à l'intérieur, rendus sauvages par l'alcool, possédés par le seul désir de voir du sang, de voir sursauter de frayeur des hommes, de les voir mourir, de se repaître de la faiblesse des chairs. Cela aussi était difficile à supporter, mais ce n'était pas, et de loin, le plus dur.

Le plus dur en réalité, c'était qu'il n'était pas seul dans sa cellule, il avait un compagnon de cellule, un compagnon de souffrance qui était aussi coupable que lui : l'un de ses semblables. Mais c'était un homme devant qui Quangel était pris d'horreur, une bête sauvage, grossière, sans cœur et sans courage, tremblante et brutale, un être humain que Quangel ne pouvait regarder sans ressentir un profond dégoût, et avec qui il devait pourtant être complaisant car cet homme possédait beaucoup plus de force que le vieux contremaître.

Karl Ziemke, que les gardiens appelaient Karlchen, était un homme d'une trentaine d'années qui avait une carrure herculéenne et une tête ronde de bouledogue où étaient plantés de très petits yeux, et des bras et des mains couverts de poils longs et denses. Son front bas et bosselé, sur lequel pendait toujours une

touffe de cheveux emmêlés et drus, était sillonné de nombreuses rides. Il parlait peu, il vociférait et braillait seulement. Comme Quangel l'apprit bien vite en écoutant les discussions des gardiens, Karlchen Ziemke avait été lui-même, auparavant, un éminent membre de la SS, il avait été chargé d'accomplir une mission de bourreau hors du commun ; combien d'hommes et de femmes ces pattes velues avaient tués, on ne le saurait jamais, car Karlchen lui-même n'en avait aucune idée.

Toutefois, pour l'assassin de métier Karlchen Ziemke, il n'y avait souvent pas eu assez de gens à assassiner, même à cette époque sanguinaire, et il avait donc, lors de périodes calmes, perpétré des assassinats qui n'avaient pas été décrétés par ses supérieurs. S'il ne dédaignait pas, à ces occasions, dérober à ses victimes leur argent et leurs objets de valeur, le butin n'avait toutefois jamais été la raison de ses méfaits, mais bien seule l'envie de répandre le sang. On l'avait finalement démasqué, et comme il n'avait pas eu l'habileté de tuer uniquement des Juifs, des ennemis du peuple et autres gibiers de ce genre, mais qu'il comptait aussi parmi ses victimes des Aryens irréprochables et même un membre du parti, il s'était retrouvé au cachot, et on ne savait pas encore ce qui lui arriverait.

Karlchen Ziemke, qui avait envoyé tant de gens dans l'autre monde sans que son cœur batte plus vite pour autant, avait eu peur pour sa petite vie précieuse, et dans sa tête qui ne contenait pas beaucoup plus de pensées que celle d'un enfant de cinq ans, mais en bien pire, l'idée avait surgi qu'il pourrait échapper à la conséquence de ses actes en se faisant passer pour fou. Il avait pour cela imaginé prendre le rôle d'un chien. Ou bien l'un de ses camarades le lui avait conseillé, ce qui était le plus probable, et il assumait ce rôle avec conséquence, ce qui prouvait aussi qu'il lui allait comme un gant.

Il traînait la plupart du temps nu dans la cellule, sur quatre pattes, il aboyait comme un chien, mangeait dans sa gamelle comme un chien, et essayait constamment de mordre Quangel aux jambes. Ou bien il exigeait du vieux contremaître qu'il lui jette une brosse pendant des heures, que Karlchen rapportait alors pour récolter caresses et compliments. Ou bien Quangel devait faire tourner le pantalon de Karlchen comme une corde à sauter et Karlchen ne se lassait pas de sauter encore et encore.

Si le contremaître ne se montrait pas d'assez bonne volonté, alors le « chien » l'attaquait, le jetait au sol et attrapait sa gorge comme un chien avec ses dents, et on n'était jamais sûr que ce jeu ne devienne pas soudain sérieux. Les jeux de Karlchen réjouissaient profondément les gardiens. Ils se tenaient souvent à la porte de la cellule et éperonnaient le chien, ils l'excitaient, et Quangel devait tout supporter. Mais s'ils venaient sous l'emprise de leur fureur ivrogne pour la déchaîner contre les prisonniers, alors ils jetaient Karlchen par terre, et celui-ci écartait alors les bras sur le sol et il les suppliait de bourrer son corps nu de coups de pied jusqu'à lui arracher les boyaux.

Quangel était condamné à partager sa vie avec cet homme, jour après jour, heure après heure, minute après minute. Lui qui avait toujours vécu seul, pour lui-même, il ne pouvait même plus passer un quart d'heure seul désormais. Même la nuit quand il cherchait la consolation dans le sommeil, il n'était pas certain d'échapper à son oppresseur. Voilà que soudain il était agenouillé près de son lit, il posait sa paluche sur la poitrine de Quangel et il demandait de l'eau, ou bien une place dans le lit de Quangel. Il devait alors se pousser, il frissonnait de dégoût devant ce corps qui n'était jamais lavé, qui était velu comme celui d'une bête, mais qui n'avait rien de l'innocence des bêtes. Et puis Karlchen aboyait doucement et se mettait à lécher le visage d'Otto Quangel, et après le visage son corps tout entier.

Oui, c'était très dur à supporter, et souvent Otto Quangel se demandait pourquoi il le supportait, puisque la fin était pourtant sûre, et proche. Mais quelque chose résistait en lui à l'idée de se détruire lui-même, d'abandonner Anna qu'il ne voyait plus pourtant. Quelque chose résistait en lui à l'idée de leur rendre les choses plus faciles, d'anticiper le jugement. Ils allaient devoir lui dénier le droit à la vie, la lui prendre, avec la corde ou avec la guillotine, qu'importe. Ils ne devaient pas croire qu'il se sentait coupable. Non, il ne voulait rien leur épargner, si bien qu'il ne s'épargnait pas non plus Karlchen Ziemke.

Et c'était étrange : plus ces dix-neuf jours avançaient, plus le « chien » lui semblait dévoué. Il ne le mordait plus, il ne le jetait plus par terre en lui attrapant la gorge. Si ses camarades de la SS lui donnaient

une fois un meilleur morceau, il voulait absolument le partager, et le chien pouvait rester souvent, des heures durant, son immense crâne rond posé sur les genoux du vieil homme, les yeux fermés, jappant doucement, pendant que les doigts d'Otto Quangel passaient dans ses cheveux.

Alors le contremaître se demandait souvent si cette bête, à force de simuler la folie, n'était pas devenue vraiment folle. Mais si elle l'était, alors ses camarades dans le couloir du cachot l'étaient aussi. Alors cela ne changeait rien non plus, alors c'est qu'ils étaient tous, y compris leur Führer dément et ce Himmler qui souriait toujours comme un imbécile, une espèce qu'il fallait éliminer de la surface de la terre pour que les gens doués de raison puissent y vivre.

Lorsqu'il fut question que Quangel soit transféré, Karlchen fut très malheureux. Il glapit et gémit, il força Quangel à prendre tout son pain, et lorsque le contremaître dut sortir dans le couloir et écraser son visage contre le mur, les bras levés, l'homme nu se glissa hors de la cellule à quatre pattes, il s'accroupit à côté de lui et glapit doucement une longue plainte. Cela eut pour avantage que les SS d'ordinaire si brutaux ne traitèrent pas Quangel avec autant de brutalité que les autres prisonniers du convoi ; un homme qui avait réussi à obtenir le dévouement d'un chien pareil, cet homme avec ce profil d'oiseau mauvais et froid fit impression même sur ces garçons-bourreaux.

Lorsqu'on cria « Rompez ! », lorsque le chien Karlchen fut chassé dans sa cellule, alors le visage de Quangel ne fut plus seulement froid et mauvais, alors il sentit son cœur se serrer, quelque chose comme un regret. Cet homme qui de toute sa vie n'avait jamais aimé qu'une seule personne, en l'occurrence sa femme, vit à contrecœur cet assassin multiple, cette horreur d'être humain, sortir de sa vie.

Anna Quangel et Trudel Hergesell

Le fait qu'Anna Quangel, après la mort de Berta, eût Trudel Hergesell pour compagne de cellule n'était peut-être dû qu'au je-m'en-foutisme. Peut-être aussi n'avaient-elles toutes deux absolument aucune importance aux yeux de l'inspecteur Laub, dans le fond. On les cuisinait tant qu'il fallait pour leur tirer tout ce qu'elles savaient, tout ce qu'elles avaient appris par leurs bonshommes, et puis leur sort était réglé. Les vrais criminels étaient toujours les hommes, les femmes n'étaient que des suiveuses, ce qui certes n'empêchait pas qu'elles soient exécutées avec leurs maris.

Oui, Berta était morte, cette Berta qui avait révélé de façon tout anodine la présence de sa belle-sœur à Anna, et avait ainsi attiré sur sa tête la colère de l'inspecteur Laub. Elle s'était éteinte comme une lumière, elle était morte, faiblissant de plus en plus, dans les bras d'Anna Quangel et, avec une voix toujours plus faible, elle avait supplié sa compagne de cellule de n'appeler personne. Berta, quel que soit son nom de famille et quoi qu'elle ait bien pu commettre comme crime, était soudain devenue silencieuse. Des râles étaient encore sortis de sa gorge, elle avait lutté pour avoir de l'air, et puis soudain un grand flot de sang s'était écoulé, du sang et du sang ; les bras agrippés aux épaules d'Anna s'étaient déliés...

Et voilà qu'elle était allongée là, très blanche et très calme – et Anna s'était demandé pleine de chagrin si elle n'était pas en partie responsable de cette mort. Si seulement elle n'avait pas mentionné sa belle-sœur à l'inspecteur ! Et puis elle pensa à Trudel Baumann, Trudel Hergesell, elle se mit à trembler – elle, elle l'avait vraiment trahie ! Certes, certes, elle avait suffisamment d'excuses. Comment aurait-elle pu se douter du malheur que provoquerait la simple mention du nom de la fiancée d'Ottochen ! Mais ensuite tout avait continué, pas à pas, et finalement la trahison avait été manifeste, et elle avait rendu malheureuse une personne qui était chère à son cœur, et peut-être pas juste *une seule* personne.

Quand Anna Quangel s'imaginait affronter Trudel Hergesell les yeux dans les yeux, devoir lui répéter sa trahison en face, alors elle tremblait. Mais quand elle pensait à son mari, alors elle était désespérée. Alors elle était convaincue que cet homme consciencieux et droit ne lui pardonnerait jamais cette trahison et qu'à la toute fin de sa vie elle perdrait encore son seul et unique camarade.

Comment ai-je pu être aussi faible, s'accusait Anna Quangel, et lorsqu'on venait la chercher pour subir un interrogatoire de Laub, alors elle ne demandait pas, en son for intérieur, qu'il ne la torture pas trop, elle demandait bien au contraire d'avoir la force, malgré les tortures, de ne rien dire qui pourrait nuire à quelqu'un. Et cette petite femme fluette persista à vouloir porter sa part de responsabilité, et plus que sa part : c'était elle, et uniquement elle – à une ou deux exceptions près – qui avait distribué les cartes postales, et elle seule en avait inventé le contenu et l'avait dicté à son mari. Elle seule avait imaginé ces cartes ; parce que son fils était tombé au front, elle avait eu cette idée.

L'inspecteur Laub, qui avait bien remarqué que ses affirmations étaient mensongères, que cette femme n'était pas capable des choses qu'elle prétendait avoir faites – l'inspecteur Laub pouvait bien crier, menacer, torturer autant qu'il le voulait : elle ne signait pas d'autre procès-verbal, elle ne revenait sur aucune de ses déclarations, il avait beau lui démontrer dix fois qu'elles ne pouvaient pas être vraies. Laub avait trop serré la vis, elle tournait dans le vide, il était impuissant. Et quand Anna était ramenée au sous-sol après un interrogatoire de ce genre, elle avait un sentiment de soulagement, comme si elle avait expié une partie de ses fautes, comme si Otto pouvait de nouveau être un peu satisfait d'elle. Et l'idée se renforçait qu'elle pourrait peut-être sauver la vie d'Otto si elle seule assumait toute la responsabilité...

Selon les habitudes des cachots de la Gestapo, on ne s'était pas le moins du monde dépêché de sortir le cadavre de Berta de la cellule d'Anna. Cela pouvait, là encore, n'être que négligence, cela pouvait aussi être une torture recherchée – quoi qu'il en fût, cela faisait déjà trois jours que la morte était dans la cellule, empestant une odeur douceâtre et répugnante, lorsque la porte s'ouvrit pour qu'on puisse y précipiter celle dont Anna redoutait tant de croiser le regard.

Trudel Hergesell fit un pas dans la cellule. Ses yeux ne voyaient encore presque rien, elle était exténuée, et la peur qu'elle avait pour son Karli, qui n'était pas revenu à la vie et dont on venait tout juste de la séparer brutalement, lui faisait presque perdre la raison. Elle poussa un petit cri d'effroi quand elle sentit la répugnante odeur de décomposition qui régnait dans la cellule, lorsqu'elle vit la morte qui était maintenant toute tachée et gonflée sur la paille.

Elle soupira : « Je n'en peux plus », et Anna Quangel préserva de la chute la victime de sa trahison.

« Trudel ! » chuchota-t-elle à l'oreille de la jeune femme à demi inconsciente. « Trudel, est-ce que tu pourras me pardonner ? J'ai tout d'abord prononcé ton nom, parce que tu étais tout de même la fiancée d'Ottochen. Et puis, avec ses tortures, il a tout tiré de moi. Je ne comprends plus moi-même comment c'est arrivé. Trudel, ne me regarde pas comme ça, je t'en prie ! Trudel, ne devais-tu pas avoir un enfant ? Est-ce que j'ai aussi détruit ça ? »

Pendant qu'Anna Quangel parlait ainsi, Trudel Hergesell s'était détachée de ses bras et était retournée à l'entrée de la cellule. Maintenant elle était adossée à la porte en fer et regardait, le visage blême, la vieille femme qui depuis l'autre mur, séparée par toute la longueur de la cellule, l'observait en retour.

« C'était toi, mère ? demanda-t-elle. C'est toi qui as fait ça ? »

Et en explosant soudain : « Ah, mais ce n'est même pas vraiment pour moi que je m'en fais ! Mais ils m'ont cassé mon Karli, et je ne sais pas s'il va revenir à lui. Peut-être qu'il est déjà mort maintenant. »

Les larmes jaillirent de ses yeux lorsqu'elle s'écria : « Et je ne peux pas être auprès de lui ! Je ne sais rien, et je vais peut-être rester ici des jours et des jours sans rien savoir. Il sera peut-être déjà mort et enterré, mais pour moi il sera toujours vivant. Et je n'aurai pas non plus d'enfant de lui – comme je suis soudain devenue misérable ! Il y a quelques semaines encore, avant que je croise père, j'avais tout pour être heureuse, et j'étais aussi heureuse ! Et maintenant je n'ai plus rien. Rien ! Ah, mère... »

Et elle ajouta soudain : « Mais tu n'es pas responsable de la fausse couche, mère. C'était déjà arrivé avant tout ceci. »

Puis Trudel Hergesell se précipita en titubant de l'autre côté de la cellule, elle posa sa tête contre la poitrine d'Anna et se lamenta : « Ah, mère, comme je suis devenue malheureuse ! Dis-moi, toi au moins, que Karli va s'en sortir vivant ! »

Et Anna Quangel l'embrassa – et elle chuchota : « Il vivra, Trudel, et toi aussi tu vivras ! Vous n'avez rien fait de mal ! »

Un instant elles se tinrent enlacées et restèrent silencieuses. Leur amour mutuel leur apporta un peu de réconfort et réveilla un peu d'espoir.

Puis Trudel secoua la tête et elle dit : « Non, nous non plus, nous n'en sortirons pas vivants. Ils ont trouvé trop de choses contre nous. C'est vrai, ce que tu as dit : en fait, nous n'avons rien fait de mal. Karli a gardé une valise pour quelqu'un, sans savoir ce qu'il y avait dedans, et j'ai déposé une carte postale pour le père. Ils disent que c'est de la haute trahison et que cela va nous coûter nos têtes.

— C'est sûrement ce Laub qui a dit ça, cet horrible type !

— Je ne sais pas comment il s'appelle, et ça m'est égal. Parce qu'ils sont tous pareils ! Même ceux qui sont ici, ils sont tous pareils. Mais c'est peut-être même mieux ainsi, que ça soit si cher payé : plutôt que passer des années et des années en prison...

— Le pouvoir de ces gens-là ne durera plus si longtemps, Trudel !

— Qui sait ? Avec tout ce qu'ils ont pu faire aux Juifs et à tous les autres peuples – impunément ! Crois-tu que Dieu existe, mère ?

— Oui, Trudel, je le crois. Otto n'a pourtant jamais voulu me le permettre, mais c'est bien le seul secret que j'avais envers lui : je crois encore en Dieu.

— Je n'ai jamais vraiment réussi à croire en lui. Mais ce serait bien que Dieu existe, car alors je saurais que Karli et moi, nous nous retrouverons après la mort !

— Vous vous retrouverez, Trudel. Tu vois, Otto non plus ne croit pas en Dieu. Il dit qu'il sait que tout est terminé après cette vie-là. Mais moi je sais que je le retrouverai après notre mort, pour l'éternité. Ça, je le sais, Trudel ! »

Trudel regarda la paille où était allongée la silhouette silencieuse, elle s'angoissa.

Elle dit : « Elle a l'air en mauvais état, cette femme, là ! J'ai peur quand je la regarde, avec ses taches livides, et gonflée comme elle est ! Je n'aimerais pas rester comme ça, mère !

— Ça fait déjà trois jours qu'elle est là, Trudel, ils ne viennent pas la chercher. Elle était très belle quand elle est morte, si calme et solennelle. Mais maintenant son âme s'est échappée d'elle, maintenant elle reste là comme un morceau de viande moisie.

— Il faut qu'ils viennent la chercher ! Je ne peux plus la regarder ! Je ne veux plus respirer cette puanteur ! »

Et avant qu'Anna ait pu l'en empêcher, Trudel s'était précipitée à la porte. Elle tambourina avec ses mains contre la tôle de fer et cria : « Ouvrez ! Ouvrez tout de suite ! Écoutez ! »

C'était interdit, le moindre bruit était interdit, en réalité même parler était interdit.

Anna Quangel se précipita vers Trudel, elle lui tint les mains, l'éloigna de la porte et lui chuchota, angoissée : « Tu n'as pas le droit de faire ça, Trudel ! C'est interdit ! Ils vont venir et te frapper ! »

Mais c'était déjà trop tard. La serrure grinça, et un gigantesque SS déboula dans la cellule, la matraque dressée. « Qu'est-ce que vous avez à gueuler comme ça, espèces de putains ? brailla-t-il. Vous avez des ordres à donner peut-être, espèces de racaille à maquereaux ? »

Les deux femmes le regardèrent pleines d'angoisse depuis un coin de la cellule.

Il n'approcha pas d'elles pour les frapper. Il baissa son assommoir et murmura :

« Ça pue ici comme toute une cave de cadavres ! Ça fait combien de temps qu'elle est ici, celle-là ? »

C'était un tout jeune homme, son visage était devenu pâle.

« Ça fait déjà trois jours, dit Frau Anna. Ah, soyez bien brave et faites emmener la morte ! On ne peut vraiment plus respirer ici ! »

Le SS murmura quelque chose et sortit de la cellule. Il ne referma pas la porte à clé, il la repoussa seulement.

Les deux femmes se glissèrent sans un bruit à la porte et l'entrouvrirent un peu plus, juste un tout petit peu plus, et par l'entrebâillement elles respirèrent l'air du couloir, chargé des odeurs de désinfectants mêlées aux relents de latrines, comme un baume bienfaisant.

Puis elles s'écartèrent de nouveau car le jeune SS revenait le long du couloir.

« Bon ! » dit-il, et il avait un papier dans les mains. « Alors allons-y rapido ! Toi la vieille, tu la prends par les jambes, et toi la jeune, tu la prends par la tête. Allez-y toutes les deux – vous allez bien pouvoir porter une carcasse comme ça, non ? »

Son ton, malgré toute la rudesse qu'il employait, était presque bienveillant, il les aida même à porter.

Ils marchèrent le long d'un grand couloir, puis une grille en fer fut refermée, leur accompagnateur montra son papier à un gardien et puis ils descendirent beaucoup de marches en pierre. L'air était humide, la lumière électrique était sinistre.

« Là ! » dit le SS, et il ouvrit une porte. « C'est la cave des cadavres. Mettez-la ici, sur la paille. Mais déshabillez-la d'abord. On est juste en vêtements. On réutilise tout ! »

Il rit, mais son rire était forcé.

Les femmes poussèrent un cri d'épouvante. Car dans cette véritable cave de cadavres, il y avait des hommes et des femmes morts, et tous étaient nus comme ils étaient venus au monde. Ils avaient des

visages brisés, des marbrures sur le corps, des membres tordus, des croûtes de sang et de crasse. Personne n'avait pris la peine de leur fermer les paupières, ils regardaient de leurs yeux morts, et on aurait même pu croire que certains d'entre eux clignaient des yeux d'un air perfide, comme s'ils étaient curieux et qu'ils se réjouissaient de cette arrivée qui venait grossir leurs rangs.

Et pendant qu'Anna et Trudel s'efforçaient de retirer ses vêtements à la morte Berta le plus rapidement possible, elles ne purent pas s'empêcher de jeter encore et toujours un regard derrière elles, sur l'amoncellement des morts, sur cette mère dont les longs seins pendants s'étaient taris pour toujours, sur ce vieil homme qui avait certainement espéré pouvoir, après une longue vie de labeur, mourir dans son lit, sur cette très jeune fille aux lèvres blanches qui était faite pour donner et recevoir l'amour, sur ce jeune garçon au nez fracassé et dont le corps harmonieux semblait d'ivoire jauni.

Cette pièce était silencieuse, les vêtements de la morte Berta émettaient un léger froissement sous les mains des deux femmes. Puis une mouche bourdonna, et tout redevint silencieux.

Le SS, les mains dans les poches, regardait les deux femmes qui travaillaient. Il bâilla, il s'alluma une cigarette et dit : « Oui, oui, c'est la vie ! » Et tout redevint silencieux.

Puis, lorsque Anna Quangel eut ficelé les vêtements ensemble, il dit : « Alors allons-y ! »

Mais Trudel Hergesell posa la main sur sa manche noire et demanda : « Oh, je vous en prie, je vous en prie ! Permettez-moi de regarder un peu ici ! Mon mari – il est peut-être aussi ici en bas... »

Il la regarda un moment de haut. Soudain il dit : « Ma fille ! Ma fille ! Qu'est-ce que tu fais ici ? » Il remua lentement la tête d'un côté et de l'autre. « J'ai une sœur au village, elle doit avoir ton âge. » Il la regarda encore une fois. « Vas-y, regarde. Mais fais vite ! »

Elle passa en silence parmi les morts. Elle regarda tous ces visages éteints. Certains étaient tellement défigurés par leurs blessures qu'ils n'étaient pas reconnaissables, mais la couleur des cheveux, une tache de naissance sur le corps lui révélaient que ce ne pouvait pas être Karl Hergesell.

Elle revint, très pâle.

« Non, il n'est pas là. Pas encore. »

Le gardien évita son regard. « Alors allons-y ! » dit-il, et il les laissa passer devant.

Mais aussi longtemps qu'il resta en service dans ce couloir ce jour-là, il ouvrit régulièrement leur porte pour qu'elles puissent respirer un air meilleur dans la cellule. Il leur apporta aussi des draps propres pour le lit de la morte – et, dans cet enfer impitoyable, c'était un geste de grande compassion.

Ce jour-là, l'inspecteur Laub n'eut pas beaucoup de succès en interrogeant les deux femmes. Elles s'étaient consolées l'une l'autre, elles avaient reçu un peu de sympathie, et de la part d'un SS encore, elles étaient fortes.

Mais il y eut encore beaucoup d'autres jours, et ce SS ne fut plus jamais envoyé en service dans leur couloir. Il avait certainement été remplacé, considéré comme incompetent, il était encore bien trop humain pour travailler ici.

Baldur Persicke fait une visite

Baldur Persicke, fier étudiant de la Napola, descendant le plus brillant de la maison Persicke, a réglé ses affaires à Berlin. Il peut enfin repartir et continuer à devenir un maître du monde. Il est allé chercher sa mère dans son repaire chez sa famille, et il lui a strictement interdit d'abandonner encore l'appartement, sinon un tas de choses lui arriverait, et il a aussi rendu visite à sa sœur au camp de concentration de Ravensbrück.

Il n'a pas manqué de lui témoigner sa reconnaissance pour l'excellente façon qu'elle a d'exploiter les vieilles femmes, et le soir, frère et sœur ont fêté, avec quelques autres surveillantes de Ravensbrück et quelques amis de Fürstenberg, une vraie juteuse petite orgie, dans l'intimité, avec beaucoup d'alcool, de cigarettes et d'« amour »...

Mais l'essentiel des efforts de Baldur Persicke s'est concentré sur des affaires autrement plus sérieuses. Le père, le vieux Persicke, avait commis quelques bêtises pendant sa soûlographie, de l'argent manquait apparemment dans les caisses, et il était même question qu'il comparaisse devant un tribunal du parti. Mais Baldur avait fait jouer toutes ses relations, il y était allé avec des attestations médicales qui décrivaient le père comme un homme diminué par les années, il avait quémandé et menacé, s'était montré cassant et humble, il avait aussi abondamment exploité le cambriolage pendant lequel l'argent avait de nouveau été volé – et en fin de compte le plus fidèle des fils de la maison était parvenu à régler cette affaire pourrie sans pertes ni fracas. Il n'avait même pas été obligé de vendre quoi que ce fût – le montant qui manquait était enregistré comme volé. Mais certes pas volé par le vieux Persicke – oh non, oh non ! Il avait été volé par Barkhausen et compagnie, c'était ainsi que l'affaire s'était retournée, et c'était ainsi que l'honneur des Persicke était resté sauf.

Et pendant que les Hergesell étaient roués de coups et menacés de mort pour un crime qu'ils n'avaient pas commis, le membre du parti Persicke était, lui, lavé d'un crime dont il était coupable.

Tout cela, donc, Baldur Persicke l'avait réglé d'une main de maître, comme on pouvait s'y attendre avec lui. Il aurait pu partir rejoindre sa Napola, mais avant il veut encore remplir un devoir, une convenance, il veut rendre visite à son père dans la maison de santé pour alcooliques. Par ailleurs, il aimerait bien éviter que ce genre d'incident ne se reproduise et savoir sa mère en sécurité dans l'appartement.

Comme il est Baldur Persicke, il reçoit aussitôt un droit de visite, et il obtient même le droit de voir son père tout seul, sans la surveillance d'un médecin ou d'un infirmier.

Baldur trouve que le vieux a drôlement sombré dans la déchéance, il s'est ratatiné comme un animal en caoutchouc qu'on aurait percé d'une aiguille.

Oui, les beaux jours de l'ancien cafetier en faillite sont derrière lui, il n'est plus que le fantôme de lui-même, mais un fantôme qui ne manque pas de désirs. Le père quémande de quoi fumer à son fils, et après que le fils a plusieurs fois refusé (« tu le mérites vraiment pas, espèce de voyou »), il finit par offrir une cigarette à son vieux. Mais quand le vieux Persicke demande à son fils de bien vouloir lui apporter en cachette, juste une seule fois, une bouteille de schnaps, Baldur se met à rire. Il tape sur les genoux tremblants et durs de son père et dit : « Ça tu peux l'oublier ! Sors-toi ça de la tête, père ! Du schnaps, t'en boiras plus jamais de ta vie, tu as trop fait de bêtises avec ! »

Et pendant que le père le fixe méchamment, le fils raconte, imbu de lui-même, toute la peine qu'il s'est donnée pour régler ces bêtises.

Le vieux Persicke n'a jamais été un grand diplomate, il a toujours braillé haut et fort ce qu'il pensait et jamais il n'a réfléchi à ce que l'autre pouvait ressentir. C'est pourquoi il dit maintenant : « T'as toujours été un crâneur, Baldur ! Je l'savais bien que le parti me f'rait pas d'histoires, alors que je suis déjà depuis plus d'quinze ans dans sa boutique à Hitler ! Non, si tu t'es donné tant de peine pour ça, c'est seulement la faute à ta propre bêtise. J'aurais réglé ça en moins de deux dès que j'aurais été dehors ! »

Le père est bête. S'il avait un petit peu flatté son fils, s'il l'avait remercié et félicité, Baldur Persicke aurait sûrement été d'humeur bien plus clément envers lui. Mais maintenant il est blessé dans sa vanité, et il dit juste d'un ton bref : « Oui, dès que tu aurais été dehors, père ! Mais tu ne sortiras plus jamais de cette maison de fous, jamais de ta vie ! »

Le père a une telle frayeur en entendant ces paroles impitoyables qu'il tremble de tout son corps. Mais il se reprend : « J'aimerais le voir, celui qui pourrait me garder ici ! Pour l'instant, je suis encore un homme libre, et le médecin-chef m'a dit lui-même que si je fais encore six semaines de traitement ici, je pourrai sortir. Alors je serai guéri.

— Tu ne seras jamais guéri, père, dit Baldur, ironique. Tu recommenceras toujours à te soûler. Je l'ai vu trop souvent déjà. Je vais aussi aller le dire au médecin-chef tout à l'heure, et faire ce qu'il faut pour que tu sois mis sous tutelle !

— Il fera pas ça ! Le docteur Martens m'aime vraiment beaucoup ; il a dit que personne ne savait raconter d'aussi belles cochonneries que moi ! Il me fera pas ça. Et puis il m'a promis juré que je serais libéré dans six semaines !

— Mais si je lui raconte que tu as voulu me convaincre, à l'instant, de t'apporter une bouteille en cachette, il va penser autre chose de ta guérison !

— Tu feras pas ça, Baldur ! T'es pourtant mon fils, et moi je suis ton père...

— Et alors, qu'est-ce que ça peut bien faire ? Je dois bien être le fils de quelqu'un, et je trouve que j'ai eu un des pères les plus minables qui soient. »

Il regarda son père d'un air méprisant. Et puis il ajouta : « Noon, noon, père, sors-toi ça de la tête, faut que tu te fasses à cette idée : tu restes ici. Dehors, tu fais honte à tout le monde ! »

Le vieux est désespéré. Il dit : « Mère sera jamais d'accord que je sois mis sous tutelle et que je reste ici pour toujours !

— Bah, ça ne durera plus si longtemps, vu de quoi tu as l'air ! » Baldur rit et croise ses jambes avec sa belle culotte de cheval bien bouffante. Il regarde, satisfait, le brillant de ses bottes – obtenu par sa mère. « Et mère a tellement peur de toi, elle refuse même de venir te rendre visite. Tu penses que mère a oublié comment tu l'as agrippée par le cou et étranglée ? Mère oubliera jamais ça !

— Alors je vais écrire au Führer ! s'écria le vieux Persicke, furieux. Le Führer laissera pas tomber un vieux combattant comme moi !

— Mais à quoi tu peux encore être utile au Führer ? Le Führer s'en fout de toi comme d'une guigne, il ne jette pas un seul regard sur tes combines ! De toute façon, tu peux plus écrire avec tes vieilles mains tremblantes d'ivrogne, et de toute façon ils ne te laisseront pas envoyer de lettre ici, je vais en personne faire que ça soit pas possible ! Trop dommage pour le papier !

— Baldur, aie donc un peu pitié de moi ! Tu as été un petit garçon ! Je suis allé me promener avec toi le dimanche. Tu te souviens encore de la fois où on est allés sur le Kreuzberg, et l'eau qui coulait était rose et bleue, et c'était si joli ? Je t'ai toujours acheté des saucisses et des bonbons, et à l'époque, lorsque t'as fait cette bêtise avec ce petit gamin, j'ai tout fait pour que tu ne sois pas viré de l'école et que tu ailles pas en maison de correction ! Qu'est-ce que tu serais devenu sans ton vieux père, Baldur ? Alors maintenant, tu peux pas me laisser moisir ici ! »

Baldur avait écouté ce long épanchement sans rien laisser paraître. Puis il dit : « Maintenant tu cherches à appuyer sur la corde sensible, m'avoir par les sentiments, père, c'est ça ? Je trouve que c'est bien tenté de ta part. Mais c'est que ça marche pas bien sur moi, tu devrais pourtant le savoir, les sentiments ça me fait rien ! Les sentiments – je préfère de loin une bonne tartine de jambon à tous les sentiments du monde ! Mais je ne suis pas comme ça, je veux bien t'offrir une cigarette – allez(30) hop ! »

Mais le vieux était trop agité pour penser à fumer. La cigarette tomba sur le sol, délaissée – ce qui eut le don d'énerver encore Baldur.

« Baldur, supplia le vieux de nouveau. Tu sais pas comment c'est cette boutique ! Ici, ils laissent les gens mourir de faim, et les infirmiers frappent les gens à tout bout de champ. Et les malades me frappent aussi. J'ai les mains qui tremblent tellement, je peux pas me défendre, et puis ils me prennent encore le peu que j'ai à manger... »

Pendant que le vieux suppliait ainsi, Baldur se préparait à partir, mais son père s'accrocha à lui, il retint son fils et continua, toujours plus pressant : « Et il y a des choses encore plus horribles qui arrivent ici. Des fois l'infirmier en chef donne aux malades qui ont fait un peu trop de foin une piqûre avec un truc vert dedans, je sais pas comment ça s'appelle. Et ça fait gerber les gens, en continu, ils gerbent l'âme de leur corps, et puis soudain ils sont plus là. Raides morts, Baldur, tu veux quand même pas que ton père meure comme ça, en gerbant toute l'âme de son corps, ton père à toi ! Baldur, sois bon, aide-moi ! Fais-moi sortir d'ici, j'ai tellement peur ! »

Mais Baldur Persicke avait maintenant assez écouté ces jérémiades. Il se détacha brutalement du vieux Persicke, le repoussa dans son fauteuil et dit : « Bon, alors porte-toi bien, père ! Je saluerai mère de ta part. Et n'oublie pas qu'il y a encore une cigarette près de la table. Ce serait dommage de la perdre ! »

Et c'est ainsi que partit ce fils authentique d'un père authentique, tous deux authentiques produits de l'éducation hitlérienne.

Baldur toutefois ne quitta pas aussitôt la maison de santé, il se fit annoncer auprès du médecin-chef, le docteur Martens. Et il eut de la chance, le médecin-chef était non seulement là mais également disponible. Il salua son visiteur poliment et pendant un instant ils s'examinèrent avec prudence.

Puis le médecin-chef dit : « Comme je vois, vous êtes à la Napola, Herr Persicke, ou bien je me trompe ?

— Non, monsieur le médecin-chef, je suis bien à la Napola, répondit fièrement Baldur.

— Oui, tout un tas de choses arrivent à notre jeunesse, dit le médecin en hochant la tête d'un air favorable. J'aurais bien aimé moi aussi profiter de telles stimulations dans ma jeunesse. Vous n'avez pas encore été appelé sous les drapeaux, Herr Persicke ?

— Je serai certainement épargné par le service ordinaire, dit Baldur Persicke d'un ton négligent mêlé de mépris. Je vais sans doute recevoir une grande région rurale à gouverner, l'Ukraine ou la Crimée. Plusieurs douzaines de kilomètres carrés.

— Je comprends, approuva le médecin en hochant la tête. Et vous faites l'acquisition des connaissances nécessaires pour cela ?

— Je développe mes qualités de dirigeant, expliqua Baldur simplement. Pour toutes les questions spécialisées, j'aurai des forces sous mes ordres. Mais je vais coller aux basques de mes gens. Et je vais démolir les Ivan. Y sont bien trop nombreux !

— Je comprends, approuva de nouveau le docteur Martens. L'Est est le prochain territoire que nous coloniserons.

— Oui, monsieur le médecin-chef, dans vingt ans, y aura plus un seul Slave jusqu'à la mer Noire, jusqu'à l'Oural. Tout ne sera que pays allemand à cent pour cent. Nous sommes les nouveaux chevaliers de l'ordre teutonique ! »

Derrière ses lunettes, les yeux de Baldur étincelaient.

« Et nous pourrons tous en remercier le Führer, dit le médecin-chef. Lui et ses fidèles !

— Vous êtes au parti, docteur Martens ?

— Malheureusement non. À dire vrai, un de mes grands-pères a fait une absurdité, un petit défaut de tissage, vous voyez ? » Et il continua hâtivement : « Mais l'affaire est réglée et en ordre, mes chefs se sont prononcés en ma faveur, je suis considéré comme pur Aryen. Je dirais même : je le suis. Et j'espère bien pouvoir, moi aussi, porter bientôt la croix gammée. »

Baldur était assis très droit sur sa chaise. En tant que pur Aryen il se sentait largement supérieur à son vis-à-vis qui avait besoin de ficelles pareilles. « Je voulais vous parler de mon père, monsieur le médecin-chef, dit-il d'un ton condescendant.

— Oh, tout va pour le mieux avec votre père, Herr Persicke ! Je pense que dans six, huit semaines, on pourra le laisser sortir, il sera guéri...

— Mon père est incurable ! l'interrompit Baldur Persicke sèchement. Mon père boit depuis que je le connais. Et si vous le laissez sortir d'ici le matin, guéri, il arrivera chez nous ivre l'après-midi. Nous connaissons ce genre de guérison. Ma mère, mes frères et ma sœur souhaitent que mon père passe le restant de ses jours ici. Je me joins à eux pour vous formuler ce souhait, monsieur le médecin-chef !

— Certes, certes ! s'empessa de rassurer le médecin. Je vais en parler au professeur...

— C'est tout à fait inutile. Ce dont nous convenons ici est définitif. Si mon père devait vraiment revenir chez nous, alors il sera fait en sorte que vous ayez une nouvelle admission le jour même, et en l'occurrence d'un homme complètement ivre ! Voilà à quoi ressemblerait votre guérison complète, monsieur le médecin-chef, et je peux vous garantir que les conséquences n'en seraient pas des plus agréables pour vous ! »

Ils se toisèrent tous deux à travers les verres de leurs lunettes. Mais malheureusement le médecin-chef était un lâche : il baissa les yeux sous le regard impudent et effronté de Baldur. Il dit : « Certes, chez les dipsomanes, les alcooliques, le risque de rechute est toujours très grand. Et si monsieur votre père, comme vous venez de me le raconter, a toujours bu...

— Il a bu tout son bistrot. Il a bu tout ce que gagnait ma mère. Et il boirait encore tout ce que ses quatre enfants gagnent si nous le laissons faire. Mon père reste ici !

— Votre père reste ici. Jusqu'à nouvel ordre. Si plus tard, éventuellement après la guerre, vous deviez lors d'une visite avoir l'impression que monsieur votre père s'est tout de même considérablement amélioré... »

Baldur Persicke coupa de nouveau la parole au médecin. « Mon père ne recevra plus de visites, ni de mes frères, ni de ma sœur, ni de ma mère. Nous savons qu'il est en de bonnes mains ici, cela nous suffit. » Baldur regarda le médecin d'un œil pénétrant, il soutint son regard. Alors qu'il avait parlé jusqu'à présent d'une voix forte, presque impérieuse, il continua plus doucement : « Mon père m'a parlé de certaines piqûres vertes, monsieur le médecin-chef... »

Le médecin-chef sursauta un peu. « Pure mesure éducative. Nous ne l'utilisons que sur quelques jeunes patients récalcitrants. Rien que l'âge de votre père interdit... »

Il fut à nouveau interrompu. « Mon père a déjà reçu l'une de ces piqûres... »

Le médecin s'exclama : « C'est exclu ! Excusez-moi, Herr Persicke, il doit y avoir une erreur ! »

Baldur dit d'un ton strict : « Mon père m'a parlé de cette piqûre. Il m'a raconté qu'elle lui avait fait du bien. Pourquoi est-ce qu'on ne continuerait pas à le traiter ainsi, monsieur le médecin-chef ? »

Le médecin était troublé. « Mais, Herr Persicke, ce n'est qu'une pure mesure éducative ! Celui qui est traité ainsi vomit pendant des heures, parfois même pendant des jours !

— Bon, et après ? Laissez-le donc gerber ! Peut-être que gerber lui fait plaisir ! À moi, il m'a assuré que la piqûre verte lui avait fait du bien. Il aimerait même en avoir une deuxième. Pourquoi lui refusez-vous le moyen d'aller mieux ?

— Non, non ! » dit le médecin en toute hâte. Et il ajouta, honteux de lui-même : « Il doit y avoir un quiproquo ! Je n'ai encore jamais entendu un patient réclamer une piqûre de...

— Monsieur le médecin-chef, qui connaît mieux un patient que son fils ? Et je suis le fils préféré de mon père, il faut que vous le sachiez. Je vous serais vraiment très obligé si vous pouviez donner, tant que je suis encore là, l'ordre à l'infirmier en chef, ou à la personne qui est chargée de ce genre de choses, d'administrer tout de suite à mon père une piqûre de ce genre. Je rentrerais chez moi, comment dire, l'esprit plus tranquille – j'aurais pu exaucer un souhait du vieil homme ! »

Le médecin regarda, blafard, le visage de son interlocuteur.

« Vous êtes donc vraiment d'avis ? Je dois sur-le-champ ? murmura-t-il.

— Mais peut-il y avoir encore un doute à émettre sur mon avis, monsieur le médecin-chef ? Je vous trouve un peu mou, pour un médecin dirigeant. Vous aviez bien raison tout à l'heure : vous auriez dû aller à la Napola et développer plus vigoureusement vos qualités de dirigeant ! » Et il ajouta avec méchanceté : « Il y a sûrement des possibilités de rééducation avec votre défaut de naissance... »

Après une longue pause, le médecin dit doucement : « Je vais donc aller faire une piqûre à votre père...

— Mais je vous en prie, docteur Martens, pourquoi ne laissez-vous pas faire l'infirmier en chef ? Alors qu'il semble que ce soit vraiment dans ses fonctions ? »

Le médecin menait un difficile combat intérieur. Le silence régnait de nouveau dans la pièce.

Puis il se leva lentement. « Je vais donc dire à l'infirmier en chef...

— Je vous accompagne bien volontiers. Je m'intéresse beaucoup à votre activité. Vous comprenez, l'élimination des indésirables, les stérilisations, tout ça... »

Baldur Persicke était à côté du médecin quand celui-ci donna ses ordres à l'infirmier en chef. Il fallait administrer au patient Persicke telle et telle piqûre...

« Donc une piqûre pour faire gerber, mon très cher ! dit Baldur d'un ton bienveillant. Combien en donnez-vous, habituellement ? Bon, bon, alors, un peu plus ne fera pas de mal, non ? Venez donc par ici, j'ai quelques cigarettes. Bah, prenez donc tout le paquet, Oberpfleger ! »

L'infirmier en chef remercia et partit, la seringue pleine du liquide vert à la main.

« Eh bien, c'est un vrai taureau que vous avez là ! Je peux m'imaginer que, quand il se met à frapper, ça fait du petit bois. Des muscles, des muscles, ça simplifie la vie, docteur Martens ! Bon, avec mes meilleurs remerciements, monsieur le médecin-chef ! J'espère que le traitement continuera avec succès. Alors, Heil Hitler !

— Heil Hitler, Herr Persicke ! »

Revenu dans son bureau, le docteur Martens se laissa tomber dans un fauteuil. Il sentait qu'il tremblait de tous ses membres et qu'une sueur froide couvrait son front. Mais il ne trouvait pas le calme. Il se releva et s'approcha de l'armoire à pharmacie. Il se prépara lentement une seringue. Mais elle ne contenait pas de liquide vert, même s'il trouvait bien des raisons pour gerber sur le monde et sur sa vie en particulier. Le docteur Martens préférait la morphine.

Il retourna dans son siège, étendit les jambes confortablement en attendant l'effet de son narcotique.

Comme je suis lâche ! pensa-t-il. Répugnant de lâcheté ! Cet horrible garnement, cet insolent – sans doute que sa seule force d'influence réside dans sa grande gueule. Et j'ai rampé devant lui. Je n'en avais pas besoin. Mais toujours cette satanée grand-mère, et puis je ne peux pas tenir ma langue ! Alors qu'avec ça, c'était une vieille dame si charmante, et je l'aimais tellement...

Ses pensées se perdirent, il vit la vieille dame devant lui, son visage aux traits fins. Dans son appartement ça sentait toujours le pot-pourri avec les pétales de rose, et les biscuits à l'anis. Elle avait une main si fine, une main d'enfant devenue vieille...

Et c'est à cause d'elle que je me suis laissé humilier par cette crapule ! Mais je crois, Herr Persicke, que je ne vais finalement pas entrer au parti. Je crois que c'est trop tard, maintenant. Vous avez déjà un

peu trop tardé !

Il cligna des yeux, il s'étira. Il respirait voluptueusement, maintenant il se sentait à nouveau de belle humeur.

J'irai tout de suite après voir comment se porte Persicke. En tout cas, il n'aura pas d'autre piquê. Espérons qu'il arrivera à surmonter celle-là. J'irai le voir tout de suite après, mais d'abord je veux profiter de ce bel effet. Mais tout de suite après – parole d'honneur !

L'autre compagnon de cellule d'Otto Quangel

Lorsque Otto Quangel fut conduit dans sa nouvelle cellule à la maison d'arrêt, un homme grand se leva de la table où il était en train de lire et se posta sous la fenêtre de la cellule dans la position réglementaire, les doigts sur la couture du pantalon. Mais la façon dont il accomplissait ces « honneurs militaires » révélait qu'il ne les trouvait pas très nécessaires.

Le surveillant fit d'ailleurs aussitôt un geste dans sa direction. « C'est bon, Herr Doktor, dit-il. Z'avez un nouveau compagnon d cellule !

— Bien ! » dit l'homme qu'Otto Quangel considéra toutefois bien plus comme un « monsieur » que comme un camarade de cellule, avec son costume noir, sa chemise sport et sa cravate. « Bien ! Mon nom est Reichhardt, musicien. Accusé d'avoir fomenté des intrigues communistes. Et vous ? »

Quangel sentit sa petite main fraîche dans la sienne. « Quangel, dit-il en hésitant. Je suis menuisier. Il paraît que je suis coupable de trahison d'État et de haute trahison.

— Ah, s'il vous plaît ! » s'écria le musicien Reichhardt au surveillant qui était sur le point de fermer la porte. « À partir d'aujourd'hui, de nouveau deux portions, d'accord ?

— C'est bon, Herr Doktor ! dit le surveillant. Chais bien moi-même ! »

Et la porte se referma.

Ils s'examinèrent tous les deux un instant. Quangel était méfiant, il aurait presque eu la nostalgie de son chien Karlchen dans les sous-sols de la Gestapo. Et c'était avec ce monsieur très distingué, un vrai docteur, qu'il allait devoir vivre maintenant – il se sentait mal à l'aise.

Le « monsieur » souriait avec ses yeux. Puis il dit : « Faites exactement comme si vous étiez tout seul, si vous le préférez. Je ne vais pas vous déranger. Je lis beaucoup, je joue tout seul aux échecs. Je fais de la gymnastique pour garder le corps en forme. Parfois je chantonne un petit peu, mais très doucement ; c'est bien sûr interdit. Est-ce que ça vous dérangerait ?

— Non, ça ne me dérange pas », répondit Quangel. Et presque malgré lui il ajouta : « Je viens des cachots de la Gestapo, et j'ai vécu presque trois semaines enfermé avec un fou qui se prenait pour un chien et courait tout le temps tout nu. Il n'y a plus grand-chose qui puisse me déranger maintenant.

— Bien ! dit le Dr Reichhardt. Cela aurait été encore mieux évidemment si la musique vous avait fait un peu plaisir. C'est la seule façon de retrouver un peu d'harmonie entre ces murs.

— Je n'y comprends rien », répondit Quangel d'un ton un peu bourru. Et il ajouta : « C'est une maison drôlement chic en comparaison de là où je viens, non ? »

Le monsieur s'était rassis à la table et avait pris son livre à la main. Il répondit amicalement : « J'ai moi aussi passé un peu de temps là-bas. Oui, ici, c'est tout de même un peu mieux. Au moins on ne nous frappe plus. Les surveillants sont butés pour la plupart, mais ce ne sont pas complètement des brutes. Pourtant la prison, ça reste la prison, vous le savez aussi bien que moi. On a droit à quelques facilités. J'ai par exemple le droit de lire, de fumer, de faire venir ma propre nourriture, de garder mes vêtements personnels et mes draps de lit. Mais je suis un cas à part, et même une détention avec des facilités reste une détention. Il faut encore parvenir à ne plus sentir les barreaux.

— Et vous y arrivez ?

— Peut-être. La plupart du temps. Pas toujours. Vraiment pas toujours. Par exemple quand je pense à ma famille, alors non.

— Je n'ai qu'une femme, dit Quangel. Est-ce que cette prison a aussi un bâtiment pour les femmes ?

— Oui, il y en a un, mais nous ne voyons jamais les femmes.

— Bien sûr que non. » Otto Quangel soupira gravement. « Ils ont aussi enfermé ma femme. J'espère qu'ils l'auront transférée ici aujourd'hui. » Et il ajouta : « Elle est trop douce pour ce qu'elle a dû supporter au cachot.

— Espérons qu'elle soit aussi ici, dit le monsieur gentiment. Nous le saurons par le pasteur. Peut-être qu'il viendra dès cet après-midi. Par ailleurs, vous avez le droit de faire appel à un avocat pour vous défendre, maintenant que vous êtes ici. »

Il fit un signe de tête amical en direction de Quangel, il dit encore : « Dans une heure c'est le déjeuner », il remit ses lunettes et commença à lire.

Quangel le regarda un instant, mais le monsieur ne voulait pas continuer à parler, il lisait vraiment.

Bizarre, ces gens distingués ! pensa-t-il. J'aurais encore eu tout un tas de choses à lui demander. Mais s'il ne veut pas, ça me va aussi. Je ne veux pas devenir comme son chien qui ne le laisserait pas tranquille.

Et, un peu vexé, il se mit à faire son lit.

La cellule était très propre et claire. Elle n'était pas non plus si petite que ça, on pouvait faire trois pas et demi dans un sens et de nouveau trois pas et demi dans l'autre. La fenêtre était à moitié ouverte, l'air était doux. Cela sentait agréablement bon ici ; comme Quangel le constata par la suite, cette bonne odeur venait du savon et du linge de M Reichhardt. Après l'atmosphère puante et étouffante des cachots de la Gestapo, Quangel avait l'impression d'avoir été emmené dans un lieu clair et joyeux.

Son lit fait, il s'assit dessus et regarda son compagnon de cellule. Le monsieur lisait. Il tournait les pages assez vite. Quangel, qui ne pouvait se rappeler avoir lu un livre depuis l'école, s'étonna : qu'est-ce qu'il peut bien pouvoir lire ? Est-ce qu'il n'a pas assez de quoi réfléchir ici, dans cet endroit ? Je ne pourrais pas rester comme ça tranquillement, à lire ! Je ne peux pas m'empêcher de penser à Anna, et comment tout est arrivé, et comment ça va continuer, et si je vais réussir à rester convenable. Il dit que je peux prendre un avocat. Mais un avocat, ça coûte un paquet d'argent, et à quoi il va bien pouvoir me servir, alors que je suis déjà condamné à mort ? J'ai déjà tout reconnu ! Un monsieur si distingué – pour lui, tout est différent. Je l'ai vu tout de suite quand je suis entré dans la cellule, le gardien s'est vraiment adressé à lui en disant Herr, et Doktor. Il n'a sûrement pas grand-chose sur la conscience – il a beau jeu de lire. Lire, encore et toujours...

Le Dr Reichhardt s'interrompit seulement deux fois pendant sa lecture matinale. La première fois, il dit, sans lever les yeux : « Il y a des cigarettes et des allumettes dans le placard – si vous voulez fumer ? »

Mais lorsque Quangel répondit : « Mais je ne fume pas ! Ça me ferait trop de peine pour l'argent que ça coûte ! », il avait déjà replongé dans sa lecture.

La deuxième fois, Quangel était monté sur le tabouret et s'efforçait de regarder dehors, dans la cour, d'où parvenait le bruit monotone de quantité de pieds traînant par terre.

« Il vaut mieux ne pas regarder maintenant, Herr Quangel ! dit le Dr Reichhardt. C'est l'heure de la promenade, certains fonctionnaires regardent les fenêtres où quelqu'un se montre. Et alors ils l'expédient en cellule d'isolement, au pain et à l'eau. C'est le soir, la plupart du temps, que vous pourrez regarder dehors. »

Puis le repas de midi arriva. Quangel, qui était habitué au rata infâme des cachots de la Gestapo, vit avec étonnement qu'il y avait ici deux grosses gamelles de soupe et deux assiettes de viande, avec des pommes de terre et des haricots verts. Mais avec un étonnement plus grand encore, il regarda son compagnon de cellule mettre un peu d'eau dans le lavabo, se laver les mains avec soin et puis les essuyer. Le Dr Reichhardt remplit le lavabo d'eau à nouveau et dit très poliment : « Je vous en prie, Herr Quangel ! », et Quangel se lava les mains docilement, bien qu'il n'ait rien touché de sale.

Puis ils mangèrent presque en silence ce repas de midi inhabituellement bon pour Quangel.

Cela dura trois jours avant que le contremaître comprenne que ce repas n'était pas la ration ordinaire accordée aux détenus provisoires par le Volksgerichtshof, mais que c'était la nourriture personnelle du Dr Reichhardt dont il faisait profiter son camarade de cellule sans plus d'histoires que ça. Tout comme il était aussi prêt à donner de tout à Quangel, et partager son tabac, son savon, ses livres ; il suffisait que l'autre en ait envie.

Et cela dura quelques jours encore jusqu'à ce qu'Otto Quangel ne ressente plus de méfiance envers ce Dr Reichhardt, méfiance qui avait soudain surgi face à tant de gentilleses. Celui qui bénéficiait de tels avantages était forcément un espion du Volksgerichtshof, cette pensée s'était ancrée en Otto Quangel. Celui qui rendait tant de services devait forcément vouloir quelque chose en contrepartie. Prends garde, Quangel !

Ah, mais qu'est-ce que cet homme pouvait bien vouloir de lui ? Dans l'affaire de Quangel, tout était clair, il avait aussi répété au juge d'instruction, sobrement et sans beaucoup de mots, les déclarations qu'il avait faites devant les inspecteurs Escherich et Laub. Il avait tout raconté comme ça s'était passé, et si les dossiers n'avaient toujours pas été transmis pour la demande de mise en accusation et pour fixer la date de l'audience, cela n'était dû qu'à Frau Anna qui faisait preuve d'un entêtement sans pareil, et qui maintenait qu'elle avait tout fait et que son mari n'avait été qu'un instrument entre ses mains. Il n'y avait donc absolument aucune raison d'offrir à Quangel de précieuses cigarettes et des repas sains et nourrissants. Son affaire était claire, il n'y avait rien à espionner dans son cas.

Quangel arrêta vraiment d'être méfiant envers le Dr Reichhardt lors d'une nuit où son camarade de cellule, ce monsieur si distingué, si supérieur, lui avoua que lui aussi ressentait souvent une peur horrible de la mort, que ce soit par la guillotine ou par la corde ; cette pensée le préoccupait pendant des heures. Le Dr Reichhardt avoua que, souvent, il ne tournait les pages de son livre que machinalement : il ne voyait pas sous ses yeux les caractères noirs imprimés, mais une cour de prison en ciment gris, une potence avec une corde qui se balançait doucement dans le vent, et qui transformait en trois à cinq minutes un homme solide et plein de santé en un répugnant morceau de cadavre crevé.

Mais plus horribles encore que cette fin, qui avec chaque jour s'approchait inéluctablement du Dr Reichhardt (selon son intime conviction), plus atroces encore étaient ses pensées pour sa famille, qui le tourmentaient. Quangel apprit que Reichhardt avait trois enfants avec sa femme, deux garçons et une fille, le plus grand avait onze ans et le plus jeune seulement quatre. Et Reichhardt avait souvent peur, une peur atroce, une peur panique que ses persécuteurs ne se satisfassent pas de l'assassinat du père, mais qu'ils exercent encore leur vengeance sur la femme innocente et sur ses enfants, qu'ils les traînent en camp de concentration et qu'ils les supplicient lentement jusqu'à la mort.

Face à cette inquiétude, la méfiance de Quangel fut non seulement balayée, mais ce dernier s'estima encore être, en comparaison, un homme plutôt privilégié. Il n'avait de soucis à se faire qu'au sujet d'Anna, dont les déclarations absurdes et insensées lui révélaient toutefois qu'elle avait retrouvé force et courage. Un jour, ils devraient mourir tous les deux, mais la mort serait rendue plus facile par le fait qu'ils seraient ensemble, qu'ils ne laissent personne derrière eux sur terre pour qui ils devraient s'angoisser à l'heure dite. Les tourments que devait endurer le Dr Reichhardt concernant sa femme et ses trois enfants étaient incomparablement plus grands. Ils l'accompagneraient jusqu'à la dernière seconde avant sa mort, cela le contremaître l'avait compris.

Quel crime le Dr Reichhardt avait bien pu commettre qui le rendait si certain de mourir, Quangel ne l'apprit jamais avec précision. Il lui sembla que son compagnon de cellule n'avait pas porté atteinte de façon tellement active à la dictature d'Hitler, qu'il n'avait pas conspiré, pas posé d'affiches, préparé aucun attentat, mais bien plus qu'il avait mené simplement sa vie selon ses convictions. Il s'était dérobé à toutes les tentations du national-socialisme, il n'avait jamais contribué à leurs réunions, ni en paroles ni en argent, mais il avait souvent élevé la voix pour prononcer des mises en garde. Il avait dit clairement

que le chemin qu'empruntait le peuple allemand sous ce gouvernement lui semblait ô combien funeste, en bref, tout ce qu'avait écrit Quangel sur ses cartes postales avec quelques phrases maladroites, il l'avait exprimé à tout un chacun, en Allemagne aussi bien qu'à l'étranger. Car jusque dans ces dernières années de guerre, le Dr Reichhardt avait donné des concerts à l'étranger.

Il fallut beaucoup de temps au menuisier Quangel pour se faire une idée à peu près claire de la sorte de travail qu'accomplissait le Dr Reichhardt, dehors, dans le monde – et jamais il ne réussit à s'en faire une idée tout à fait claire, et jamais il ne réussit à considérer vraiment, dans son for intérieur, que l'activité de Reichhardt était vraiment un travail.

Tout d'abord, lorsqu'il avait entendu que Reichhardt était musicien, il avait pensé à ces musiciens qui jouent dans les cafés pour faire danser les gens, et il avait souri d'un air pitoyable et méprisant en pensant à un travail pareil pour un homme fort avec des jambes et des bras sains. C'était, exactement comme la lecture, quelque chose de superflu, et que seuls faisaient les gens distingués qui n'avaient pas de travail raisonnable.

Reichhardt dut expliquer au vieil homme avec beaucoup de détails et à de nombreuses reprises ce qu'était un orchestre et quel était le rôle d'un chef d'orchestre. Quangel voulait toujours le lui entendre dire.

« Et donc vous êtes là avec un petit bâton devant vos gens et vous-même vous ne jouez pas de musique... ? »

Oui, c'était bien comme ça.

« Et c'est seulement parce que vous montrez à chacun quand il doit jouer et avec quelle force – c'est seulement pour ça que vous recevez tant d'argent ? »

Oui, le Dr Reichhardt craignait bien qu'il en soit ainsi, ce n'était que pour ça qu'il recevait tant d'argent.

« Mais vous savez pourtant jouer d'un instrument, du violon ou bien du piano ? »

— Oui, je sais en jouer. Mais je n'en joue pas, tout au moins jamais en public. Regardez, Quangel, c'est la même chose que pour vous : vous aussi vous savez raboter et scier et planter des clous. Mais vous ne le faisiez pas pour autant, vous surveilliez seulement les autres en train de le faire.

— Oui, pour qu'ils en fassent le plus possible. Est-ce que vos gens, parce que vous étiez là devant eux, ont joué plus et plus vite ?

— Non, ça, certainement pas. »

Silence.

Puis Quangel dit soudain : « Et c'est seulement de la musique... Regardez, quand nous travaillions à la belle époque, que nous ne faisons pas seulement des cercueils mais aussi des meubles, des buffets et des bibliothèques et des tables, alors nous travaillions à des choses qui pouvaient se voir ! Du travail de menuiserie de la plus belle qualité, avec des chevilles et de la colle à bois, qui tiendra encore dans cent ans. Mais seulement de la musique – quand vous arrêtez d'en faire, il ne reste plus rien de votre travail.

— Si, Quangel, la joie que ressentent les hommes et les femmes qui ont entendu de la bonne musique, elle reste. »

Non, sur ce point ils ne parvinrent jamais à se mettre complètement d'accord ; Quangel conserva toujours un léger mépris pour l'activité du chef d'orchestre Reichhardt.

Mais il vit que l'autre était un homme, un homme droit, authentique, qui malgré les menaces et malgré les horreurs avait continué à vivre sa vie imperturbablement, qu'il était resté toujours sympathique, toujours serviable. Otto Quangel comprit avec étonnement que les attentions que lui accordait Reichhardt ne valaient pas spécialement pour lui, mais qu'il les accordait à chacun de ses compagnons de cellule, le « chien » par exemple en aurait aussi profité. Ils eurent pendant quelques jours un petit voleur dans leur cellule, une créature hypocrite et dépravée, et ce voyou avait exploité les amabilités du docteur en ricanant ; il fuma toutes ses cigarettes, il marchanda son savon avec l'auxiliaire, il lui vola du pain.

Quangel lui aurait bien volontiers fichu une bonne raclée, oh, le vieux contremaître aurait bien remis la tête au carré à ce voyou. Mais le docteur ne voulait pas de ça, il prit sous son aile le voleur qui se moquait de sa gentillesse, la prenait pour de la faiblesse.

Lorsque finalement on emmena le gars ailleurs, lorsqu'il s'avéra qu'il avait, avec une incompréhensible méchanceté, déchiré la seule photo que le Dr Reichhardt possédait de sa femme et de ses enfants, lorsque le docteur constata tout chagriné que les lambeaux de cette photo ne voulaient même plus se laisser recomposer, et lorsque Quangel dit, en colère : « Vous savez, Herr Doktor, je crois que parfois, vous êtes vraiment trop mou. Si vous m'aviez permis tout de suite de remonter les bretelles à cette crapule, une chose pareille ne serait jamais arrivée ! » – alors le chef d'orchestre répondit, avec un sourire triste : « Est-ce que nous voulons devenir comme les autres, Quangel ? Qui croient qu'ils vont finir par nous convertir à leurs idées avec des coups ! Nous ne croyons pas au pouvoir de la violence. Nous croyons à la bonté, à l'amour, à la justice.

— La bonté et l'amour, pour un salaud, un méchant pareil !

— Mais est-ce que vous savez comment il est devenu si méchant ? Est-ce que vous savez s'il ne se défend pas, tout simplement, contre la bonté et l'amour parce qu'il a peur de devoir changer sa vie s'il n'est plus mauvais ? Si nous avions encore eu ce garçon pendant quatre semaines seulement, vous auriez déjà senti l'effet sur lui.

— Il faut aussi savoir être dur, docteur !

— Non, il ne le faut pas. Une phrase pareille excuse tout manque d'amour, Quangel ! »

Quangel remua d'un côté et de l'autre, renfrogné, sa tête d'oiseau dure et tranchante. Mais il ne le contredit plus.

La vie dans la cellule

Ils s'habituaient l'un à l'autre, ils devinrent amis, si tant est qu'un homme dur et sec comme Otto Quangel puisse devenir l'ami d'un homme ouvert et bienveillant. Leur journée était organisée – par Reichhardt – de façon immuable. Le docteur se levait très tôt, il se lavait tout le corps à l'eau froide, il faisait une demi-heure de gymnastique et puis il nettoyait lui-même la cellule. Plus tard, après le petit déjeuner, Reichhardt lisait pendant deux heures, et puis il marchait une heure en parcourant la longueur de la cellule, et n'oubliait toutefois jamais d'enlever ses chaussures pour ne pas rendre ses voisins de cellule, au-dessus et au-dessous, nerveux à cause de ses allées et venues.

Pendant cette promenade matinale entre dix à onze heures, le Dr Reichhardt chantait pour lui-même. La plupart du temps il ne faisait que fredonner doucement, car il ne fallait attendre rien de bon de la plupart des surveillants, et Quangel s'était habitué à l'écouter fredonner. Bien qu'il ait une piètre opinion de la musique, il remarquait pourtant que ces airs avaient une influence sur lui. Parfois ils le rendaient courageux et assez fort pour supporter n'importe quel destin, alors Reichhardt disait évidemment : « Beethoven ». Et parfois ils le rendaient inexplicablement léger et gai, comme il ne l'avait jamais été de toute sa vie, alors Reichhardt disait : « Mozart », et Quangel ne pensait plus du tout à ses soucis. Et à l'inverse, la bouche du docteur pouvait aussi fredonner un air sombre et grave, alors Quangel ressentait parfois comme une douleur dans la poitrine, et c'était comme s'il se retrouvait encore une fois assis à l'église à côté de sa mère, enfant : la vie était devant lui, et c'était quelque chose de grand. Et Reichhardt disait alors : « Jean-Sébastien Bach ».

Oui, Quangel, qui continuait à avoir une piètre opinion de la musique, ne pouvait pourtant pas se soustraire complètement à son influence, bien que le chant du docteur fût très primitif. Il s'habitua à rester assis sur un tabouret pour l'écouter aller et venir, la plupart du temps les yeux fermés car ses pieds connaissaient par cœur l'étroit et bref parcours de la cellule. Quangel regardait le visage de l'homme, ce monsieur distingué avec qui il n'aurait jamais été capable d'échanger un seul mot à l'extérieur, dans le monde, et il était parfois pris de doutes, il se demandait s'il avait vraiment mené sa vie de la meilleure façon qui soit, à l'écart de tous les autres, une vie d'isolement volontaire.

Le Dr Reichhardt disait aussi parfois : « Nous ne vivons pas pour nous, mais pour les autres. Ce que nous faisons de nous, nous ne le faisons pas pour nous, mais pour les autres... »

Oui, il n'y avait aucun doute : la cinquantaine passée, assuré d'une mort proche, Quangel changeait encore. Il n'aimait pas s'en rendre compte, il s'en défendait, et pourtant il remarquait toujours plus qu'il changeait, pas seulement grâce à la musique, mais aussi et surtout grâce à l'exemple de cet homme fredonnant. Lui qui avait souvent interdit à son Anna d'ouvrir la bouche, qui considérait le silence autour de lui comme l'état le plus enviable qui soit, se surprenait à désirer que le Dr Reichhardt veuille bien enfin poser son livre et recommence à parler avec lui.

La plupart du temps, son vœu était exaucé. Soudain le docteur levait la tête de son livre et demandait avec un sourire : « Eh bien, Quangel ?

— Rien, Herr Doktor.

— Vous ne devriez pas rester aussi longtemps comme ça à ruminer. Êtes-vous bien sûr de ne pas vouloir essayer de lire ?

— Non, pour ça, c'est trop tard pour moi.

— Peut-être avez-vous raison. Qu'est-ce que vous faisiez sinon après votre travail ? Vous ne pouviez tout de même pas rester à ne rien faire chez vous, quand vous n'étiez pas dans votre atelier, un homme comme vous !

— J'écrivais mes cartes.

— Et avant, quand ce n'était pas encore la guerre ? »

Quangel dut d'abord réfléchir à ce qu'il faisait avant. « Oui, il y a longtemps j'aimais bien sculpter un peu. »

Et le docteur dit, pensif : « Moui, ça, ils ne nous l'autoriseront sûrement pas : des ciseaux. On ne peut pas enlever au bourreau ce qui lui appartient, Quangel ! »

Et Quangel, en hésitant : « Comment c'est, docteur, vous jouez toujours tout seul aux échecs ? On peut aussi y jouer à plusieurs, non ?

— Oui, à deux. Auriez-vous envie d'apprendre ?

— Je crois que je suis trop bête pour ça.

— Absurde ! Nous allons essayer tout de suite. »

Et le Dr Reichhardt referma son livre d'un coup sec.

C'est ainsi que Quangel apprit encore à jouer aux échecs. Il apprit à jouer, à son plus grand étonnement, très vite et sans aucune difficulté. Et il fit encore une fois cette singulière expérience, de constater que quelque chose qu'il avait pensé avant se révélait fondamentalement faux. Il avait toujours trouvé un peu niais et puérils ces hommes qu'il voyait parfois dans un café pousser des petits bouts de bois dans un sens et dans l'autre, il appelait même ça tuer le temps, c'était pour les enfants.

Maintenant il faisait l'expérience que pousser des morceaux de bois dans un sens et dans l'autre pouvait aussi apporter quelque chose comme du bonheur, une clarté dans la tête, une joie profonde et sincère quand on réussissait un joli coup, il découvrit surtout que la joie procurée par une partie bien menée était autrement plus grande que celle que donnait une partie gagnée grâce à une erreur du docteur.

Maintenant quand le Dr Reichhardt lisait, Quangel était assis en face de lui, l'échiquier sous les yeux avec les pièces noires et blanches, et posé à côté le petit livre paru chez Reclam : Dufresne, *Apprendre les échecs*, et il s'exerçait aux ouvertures et aux finales. Plus tard, il se mit à rejouer entièrement des parties de maître, sa tête claire et sobre retenait facilement vingt, trente coups, et rapidement vint le jour où il fut le plus fort.

« Échec et mat, Herr Doktor !

— Et voilà que vous m'avez encore eu, Quangel ! » dit le docteur, et il inclina son roi pour saluer son adversaire. « Vous avez l'étoffe d'un très bon joueur.

— Je pense parfois, maintenant, Herr Doktor, à toutes ces choses dont j'ai l'étoffe et dont je ne savais rien avant. Ce n'est que depuis que je vous connais, ce n'est que depuis que je suis arrivé ici dans cette boîte de ciment pour mourir que j'apprends tout ce que j'ai laissé passer dans ma vie.

— Il en est de même pour chacun d'entre nous. Tous ceux qui doivent mourir, et en particulier ceux qui doivent comme nous mourir trop tôt, sont forcément affligés par toutes les heures qu'ils ont perdues dans leur vie.

— Mais chez moi, c'est encore tout autre chose, Herr Doktor. J'ai toujours cru qu'il suffisait que je fasse mon métier comme il faut et que je ne gâche rien. Et voilà maintenant que j'apprends que j'aurais encore pu faire beaucoup d'autres choses : jouer aux échecs, être gentil avec les gens, écouter de la musique, aller au théâtre. Vraiment, Herr Doktor, si j'avais encore un souhait à faire avant de mourir, j'aimerais bien vous voir une fois avec votre petit bâton dans un de ces grands concerts symphoniques, comme vous appelez ça. Je serais curieux de voir à quoi ça ressemble, et quel effet ça me ferait.

— Personne ne peut aller dans toutes les directions, Quangel. La vie est tellement riche. Vous vous seriez éparpillé. Vous avez fait votre travail, et vous vous êtes toujours senti entier. Lorsque vous étiez dehors, rien ne vous a manqué, Quangel. Vous avez écrit vos cartes postales...

— Mais pourtant elles n'ont servi à rien, Herr Doktor ! J'ai cru que ça allait me foutre en l'air quand l'inspecteur Escherich m'a démontré que sur les 285 cartes que j'ai écrites, 267 étaient tombées entre ses mains ! Il y en a que dix-huit qu'il n'a pas eues ! Et ces dix-huit-là non plus, elles n'ont pas eu d'effet !

— Qui sait ? Et malgré tout vous avez résisté au mal. Vous n'êtes pas devenu mauvais, comme les autres. Et moi et les nombreuses personnes qui sont dans cette maison, et beaucoup, beaucoup d'autres, dans d'autres maisons d'arrêt, et les dizaines de milliers dans les camps de concentration – ils résistent tous encore, aujourd'hui, demain...

— Oui, et puis on va nous ôter la vie, et à quoi est-ce que ça aura servi de résister, alors ?

— À nous – ça nous aura beaucoup servi, parce que nous aurons pu nous considérer comme des personnes convenables jusqu'à notre mort. Et ça aura servi plus encore au peuple tout entier, qui sera sauvé à cause des justes comme il est dit dans la Bible. Vous voyez, Quangel, cela aurait été bien sûr cent fois mieux s'il y avait eu un homme pour dire : vous devez agir ainsi et ainsi, notre plan c'est ça et ça. Mais s'il y avait eu un homme pareil en Allemagne, alors nous n'en serions jamais arrivés à 1933. Et donc nous avons tous été obligés d'agir chacun tout seul, pour soi, et c'est tout seuls que nous sommes enfermés, et c'est tout seuls que nous devons mourir. Mais ce n'est pas pour autant que nous sommes seuls, Quangel, ce n'est pas pour autant que nous mourrons en vain. Rien n'arrive en vain dans ce monde, et puisque nous luttons contre la violence brutale, pour la justice, alors nous serons tout de même les vainqueurs à la fin.

— Et qu'est-ce que ça changera pour nous, enterrés dans nos tombes ?

— Mais Quangel ! Est-ce que vous aimez vraiment mieux vivre pour une cause injuste que mourir pour une cause juste ? Vous savez bien qu'il n'y a pas le choix, ni pour vous ni pour moi. C'est parce que nous sommes comme nous sommes que nous devons prendre ce chemin. »

Ils se turent longtemps.

Puis Quangel reprit : « Ce jeu d'échecs...

— Oui, Quangel, qu'y a-t-il ?

— Parfois je me dis que ce n'est pas bien ce que je fais, là. Pendant tellement d'heures, je n'ai que les échecs en tête, et pourtant j'ai une femme...

— Vous pensez déjà suffisamment à votre femme. Vous voulez rester fort et courageux ; tout ce qui vous maintient fort et courageux, c'est bon, et tout ce qui vous rend faible et vous fait douter, comme ruminer par exemple, c'est mauvais. À quoi cela peut bien servir, pour votre femme, que vous ruminiez ? Ce qui est utile pour elle, c'est que le pasteur Lorenz puisse encore lui dire que vous êtes fort et courageux.

— Mais depuis qu'elle a cette camarade de cellule, il ne peut plus parler ouvertement avec elle. Le pasteur considère que cette femme est une moucharde.

— Le pasteur saura bien faire comprendre à votre femme que vous allez bien et que vous vous sentez fort. En fin de compte, un signe de tête suffit pour cela, un regard. Le pasteur Lorenz s'y connaît.

— J'aimerais bien une fois lui donner une lettre pour Anna, dit Quangel pensivement.

— Ne le faites pas, il ne vaut mieux pas. Il ne vous le refuserait pas, mais cela mettrait sa vie en danger. Vous savez bien qu'il est sans arrêt soupçonné. Ce serait grave que notre bon ami finisse lui aussi dans une cellule comme la nôtre. Il risque déjà sa vie comme ça tous les jours.

— Je n'écirai donc pas de lettre », dit Otto Quangel.

Effectivement il ne le fit pas, bien que le pasteur lui apportât le jour suivant une mauvaise nouvelle, une très mauvaise nouvelle, et tout particulièrement pour Anna Quangel. Le contremaître lui demanda seulement de ne pas encore transmettre cette mauvaise nouvelle à sa femme.

« Pas tout de suite, je vous en prie, monsieur le pasteur ! »

Et le pasteur le lui promit.

« Non, pas tout de suite ; vous me direz quand ce sera le moment, Herr Quangel. »

Le bon pasteur

Le pasteur Friedrich Lorenz, qui accomplissait inlassablement son service dans la prison, était un homme dans la fleur de l'âge, autrement dit autour de la quarantaine, il était de grande taille, étroit de buste, il toussotait sans cesse, marqué par la tuberculose, et ignorait sa maladie parce que son travail ne lui laissait pas le temps de prendre soin de son corps. Son visage pâle, aux yeux sombres retranchés derrière des lunettes et un nez étroit et fin, portait une barbe qui descendait sur les joues, mais le tour de sa bouche était toujours parfaitement rasé et révélait des lèvres étroites, une grande bouche pâle et un menton ferme et rond.

C'était cet homme que des centaines de prisonniers attendaient chaque jour, le seul ami qu'ils comptaient dans cette maison, qui les reliait encore au monde extérieur, à qui ils exposaient leurs soucis et leur détresse, et qui leur venait en aide, dans la limite de ses capacités, et quoi qu'il en soit bien au-delà de ce qui lui était permis. Il allait inlassablement de cellule en cellule, n'était jamais usé par la souffrance des autres, oubliait constamment les siennes, et il ne craignait pas pour sa propre personne. Un vrai père spirituel qui ne demandait jamais à ceux qui l'appelaient à l'aide quelle était leur confession ou leur foi, qui priait avec eux quand on le lui demandait, et qui sinon était seulement le frère des hommes.

Le pasteur Friedrich Lorenz est debout devant le bureau du directeur de la prison, des gouttes de sueur perlent sur son front, deux taches rouges se dessinent sur ses joues, mais il dit d'un ton calme : « C'est le septième décès ces deux dernières semaines dû à de la négligence.

— Sur l'acte de décès il est écrit pneumonie », le contredit le directeur, mais il ne lève pas pour autant les yeux de ses travaux d'écriture.

« Le médecin ne remplit pas son devoir », s'obstine le pasteur, et il toque doucement sur le bureau avec ses doigts, comme s'il demandait audience au directeur. « Je suis désolé de devoir dire ça, mais le médecin boit trop. Il néglige ses patients.

— Oh, le docteur est très bien », répond le directeur sans y penser et il continue à écrire. Il n'accorde pas d'audience au pasteur. « J'aimerais bien qu'il en soit de même avec vous, monsieur le pasteur. Alors, qu'en est-il, vous avez fait passer un message au numéro 397, oui ou non ? »

Maintenant, enfin, leurs regards se croisent, celui du directeur au visage rouge plein de balafres et celui de son aumônier brûlé de fièvre.

« C'est le septième décès en deux semaines, dit le pasteur Lorenz qui s'obstine. La prison a besoin d'un nouveau médecin.

— Je vous ai demandé quelque chose à l'instant, monsieur le pasteur. Voudriez-vous bien avoir l'obligeance de me répondre ?

— Oui, j'ai transmis au numéro 397 une lettre, pas un message clandestin. C'était une lettre de sa femme qui lui annonçait que le troisième fils de cet homme n'était finalement pas mort au front mais qu'il avait été fait prisonnier de guerre. Il a déjà perdu deux de ses fils, il croyait que le troisième était mort.

— Vous trouvez toujours une raison pour enfreindre le règlement de la prison, monsieur le pasteur. Mais je ne vais plus regarder ce petit jeu très longtemps sans rien faire.

— Je demande que le médecin soit remplacé », répète le pasteur avec acharnement, et il frappe à nouveau doucement sur le bureau.

« Ah ça ! » se met soudain à hurler le directeur rougeaud. « Cessez de m'importuner avec vos idioties ! Le docteur est bien, il reste ! Quant à vous, respectez plutôt le règlement de la prison, sinon il va vous arriver quelque chose !

— Que peut-il bien m'arriver ? demanda le pasteur. Je peux mourir. Et je vais mourir. Très bientôt. Je demande encore une fois que le médecin soit remplacé.

— Vous êtes un fou, pasteur, dit le directeur froidement. Je suppose que votre phtisie vous a rendu un peu cinglé. Si vous n'étiez pas ce nigaud inoffensif – un fou, je vous dis ! –, vous seriez pendu depuis longtemps. Mais j'ai de la pitié pour vous.

— Offrez plutôt votre pitié à vos prisonniers, répondit le pasteur, tout aussi froidement. Et occupez-vous de trouver un médecin conscient de son devoir.

— Refermez maintenant la porte derrière vous, de l'extérieur, monsieur le pasteur.

— J'ai votre promesse que vous vous occuperez de trouver un nouveau médecin ?

— Non, non, bon sang, non ! Allez vous faire pendre ! »

En fin de compte, le directeur s'était vraiment mis en colère, il s'était levé d'un bond derrière son bureau et il avait fait deux pas en direction du pasteur. « Est-ce que je dois vous jeter dehors en usant de la force, c'est ça que vous voulez ?

— Cela ne ferait pas bonne impression auprès des détenus qui travaillent là, dehors, dans le bureau. Cela entamerait davantage le peu de considération dont jouit encore l'autorité de l'État avec votre personne. Mais toutefois, c'est comme vous le souhaitez, monsieur le directeur !

— Espèce de fou ! » dit le directeur que la réplique du pasteur avait tellement douché qu'il se rassit sur sa chaise. « Partez maintenant. J'ai du travail.

— Le travail le plus urgent est de demander un nouveau médecin.

— Vous croyez que vous arriverez à quelque chose en vous entêtant ainsi ? C'est exactement le contraire que vous obtiendrez ! Le docteur restera vraiment pour de bon !

— Je me souviens, dit le pasteur, d'une fois où vous-même vous n'étiez pas complètement satisfait de ce médecin. C'était la nuit, il y avait une tempête. Vous aviez téléphoné et fait chercher d'autres médecins qui ne venaient pas. Votre Berthold, qui avait six ans, avait un abcès à l'oreille, il gémissait de douleur. Il était en danger de mort. Sur votre demande je suis allé chercher le médecin de la prison. Il était ivre. En voyant l'enfant mourant, il a perdu tout à fait ses esprits ; il a montré ses mains tremblantes, qui rendaient impossible le moindre acte chirurgical, et il a éclaté en sanglots.

— Cette crapule, cet ivrogne ! murmura le directeur qui était soudain devenu sombre.

— Votre Berthold a été sauvé à l'époque, mais par un autre médecin. Toutefois ce qui est arrivé un jour peut se reproduire. Vous vous flattez de ne pas être le Christ, monsieur le directeur, et pourtant je vous le dis : on ne se moque pas de Dieu ! »

Le directeur de la prison dit, en prenant sur lui, sans lever les yeux : « Partez maintenant, monsieur le pasteur.

— Et le médecin ?

— Je vais voir ce que je peux faire.

— Je vous remercie, monsieur le directeur. Beaucoup vous remercieront. »

L'aumônier traversa la prison ; avec sa veste noire usée jusqu'à la corde et qui luisait aux coudes, avec son pantalon noir déformé, ses chaussures graissées aux semelles épaisses et sa large ceinture noire qui avait glissé, c'était une étrange silhouette. Quelques-uns des gardiens le saluaient, d'autres se détournèrent ostensiblement à son approche et le suivaient d'un regard soupçonneux dès qu'il était passé. Mais tous les détenus occupés dans les couloirs avaient un regard pour lui (puisque'ils n'avaient pas le droit de le saluer), un regard plein de reconnaissance.

L'aumônier franchit beaucoup de portes en fer, descend de nombreux escaliers en se tenant à la rampe. Dans une cellule il entend quelqu'un pleurer, il s'arrête un instant, puis il secoue la tête et continue son

chemin en hâte. Il arrive dans un couloir en fer au sous-sol, à droite et à gauche les portes des mitards sont entrebâillées, des cellules obscures, et devant lui la lumière est allumée dans une pièce. Le pasteur s'arrête et regarde à l'intérieur.

Dans la pièce laide et sale, un homme est assis à une table, il a un visage gris, sombre, et il fixe de ses yeux poissonneux les sept prisonniers qui tremblent à faire pitié, nus devant lui, sous la surveillance de deux gardiens.

« Eh ben mes mignons ! braille l'homme. Qu'est-ce que vous avez à palpiter comme ça ? Vous avez un peu froid, c'est ça ? Oh, mais non, ce que c'est vraiment que le froid, vous le saurez seulement quand vous serez au cachot, entre fer et ciment, au pain et à l'eau... »

Il s'interrompt. Il a vu la silhouette silencieuse qui observe depuis la porte.

« Surveillant-chef, ordonne-t-il en ronchonnant. Emmenez ces hommes ! Tous en bonne santé et aptes à supporter l'isolement à l'obscurité. Voilà l'apelard ! »

Il a écrit son nom sous une liste et la donne au fonctionnaire.

Les prisonniers passent devant le pasteur, non sans lui jeter un regard pitoyable dans lequel luit pourtant un léger espoir.

Le pasteur attend qu'ils disparaissent jusqu'au dernier, et ce n'est qu'alors qu'il entre entièrement dans la pièce et qu'il dit doucement : « Donc le 352 est mort lui aussi. Et pourtant je vous avais demandé... »

— Qu'est-ce que je peux y faire, pasteur ? J'ai moi-même passé deux heures près de cet homme pour lui appliquer des compresses.

— Alors c'est que j'ai dû dormir. Je croyais pourtant avoir passé la nuit entière auprès du 352. Et d'ailleurs il n'avait rien aux poumons, docteur, c'est le 357 qui a une pneumonie. Le mort, Hergesell, à la 352, avait une fracture du crâne.

— Vous devriez être médecin à ma place ici, ironise l'homme bouffi. Je pourrais m'occuper des âmes.

— Je crains seulement que vous ne soyez plus mauvais encore à vous occuper des âmes qu'à soigner les corps. »

Le docteur se met à rire. « Quand vous devenez insolent, mon p'tit pastoureau, je vous adore. Puis-je ausculter vos poumons ? »

Le pasteur dit, imperturbable : « Non, vous ne pouvez pas, nous préférons confier cela à un autre médecin.

— Mais même sans vous examiner, je peux vous dire que vous n'en avez pas pour plus d'un trimestre, continue le médecin, mauvais. Je sais que vous crachez du sang depuis mai – non, il ne faudra plus longtemps avant votre première hémoptysie. »

Le pasteur, à cette révélation cruelle, est peut-être devenu un peu plus pâle d'un soupçon, mais sa voix ne flanche pas lorsqu'il dit : « Et combien de temps y aura-t-il jusqu'à la première hémoptysie de ces gens que vous venez de faire emmener au mitard, monsieur le directeur médical ? »

— Ces gens sont tous en bonne santé et capables de supporter l'isolement à l'obscurité – selon les conclusions du médecin.

— Ils n'auront certainement pas été examinés.

— Vous voulez contrôler mon travail ? Je vous avertis ! Je sais plus de choses sur vous que vous ne croyez !

— Et avec ma première hémoptysie, votre savoir ne vaudra plus rien ! D'ailleurs, je l'ai déjà derrière moi...

— Quoi ? Qu'est-ce que vous avez derrière vous ?

— Ma première hémoptysie – il y a trois ou quatre jours. »

Le médecin se lève lourdement. « Alors venez avec moi, mon pastoureau, je vais vous examiner là-haut dans mon salon. Je vais vous obtenir un congé immédiat. Nous allons faire une demande pour que vous puissiez aller en Suisse, et jusqu'à ce que ce soit accepté, je vous envoie en Thuringe. »

Le pasteur, que l'homme à demi soûl a attrapé par le bras, reste sans bouger. « Et qu'arrivera-t-il entre-temps aux hommes enfermés au mitard ? Deux d'entre eux ne sont pas en mesure de supporter l'humidité, le froid et la faim qu'ils vont y subir, et tous les sept en ressortiront avec des séquelles permanentes. »

« Soixante pour cent des gens de cette maison seront exécutés, répond le médecin. J'estime qu'au moins trente-cinq pour cent des autres seront condamnés à de longues peines de prison. Qu'est-ce que ça peut donc faire qu'ils meurent trois mois plus tôt ?

— Puisque vous pensez de la sorte, vous n'avez plus le droit de vous faire appeler médecin. Démissionnez de votre poste !

— Celui qui viendra après moi ne sera pas différent. Pourquoi donc changer ? » Le directeur médical rit. « Venez donc, pasteur, laissez-vous examiner. Vous savez bien que j'ai un faible pour vous, bien que vous grenouilliez et maniganciez constamment contre moi. Vous faites un sublime Don Quichotte !

— Je viens d'ailleurs tout juste de grenouiller et de manigancer contre vous. J'ai demandé au directeur votre remplacement et obtenu un accord aux trois quarts. »

Le médecin se met à rire. Il tape sur l'épaule du pasteur et s'écrie : « Mais c'est vraiment magnifique de votre part, mon pastoureau, je dois vous remercier de tout mon cœur. Car si je suis remplacé, je grimperai sûrement les échelons, je vais devenir médecin-chef et je n'aurai plus besoin de rien faire. Mes remerciements les plus sincères, pasteur !

— Exprimez-les donc en allant chercher Kraus et le petit Wendt du mitard. Ils n'en sortiront pas vivants. Les deux dernières semaines, nous avons déjà eu sept décès à cause de votre négligence.

— Espèce de flatteur ! Mais je ne peux vraiment rien vous refuser. J'irai les chercher ce soir. Maintenant, tout de suite, alors que je viens tout juste de donner ma signature, ce serait tout de même un petit peu trop compromettant pour moi, vous ne croyez pas, pasteur ? »

Trudel Hergesell, née Baumann

Le transfert en détention provisoire avait séparé Trudel Hergesell d'Anna Quangel. Trudel eut du mal à se passer de la « mère ». Elle avait oublié depuis longtemps qu'Anna était la raison de son arrestation, non, elle ne l'avait pas oublié, mais elle l'avait pardonné. Plus encore, elle avait compris qu'il n'y avait, en réalité, rien à pardonner. Lors de ces interrogatoires, personne n'était vraiment sûr de soi, les inspecteurs, roublards, savaient transformer la moindre allusion en un nœud coulant dans lequel on se prenait sans espoir.

Maintenant, Trudel était sans la mère, elle n'avait plus personne à qui parler. De ce bonheur qu'elle avait eu autrefois, de son inquiétude pour Karli qui la remplissait maintenant tout entière, elle ne pouvait plus dire un mot. Sa nouvelle compagne de cellule était une vieille concierge jaunie – elles s'étaient détestées dès le premier regard, cette femme était toujours fourrée avec les gardiennes et les surveillantes. Quand le pasteur était dans la cellule, aucun mot n'échappait à son attention.

Grâce au pasteur, Trudel avait tout de même eu des nouvelles de Karli. Frau Hänsel, sa compagne de cellule, était une fois encore partie dans le bâtiment de devant, à l'administration, certainement pour jeter encore quelqu'un dans le malheur avec ses bavardages. Le pasteur avait raconté à Trudel que son mari était dans la même prison qu'elle, mais qu'il était couché, malade, la plupart du temps inconscient – toutefois il était en mesure de lui adresser un bonjour de la part de Karli.

Depuis, Trudel ne vivait plus que dans l'attente de la visite du pasteur. Même quand la Hänsel était présente, l'aumônier parvenait toujours à lui glisser une nouvelle. Ils étaient souvent assis sous la fenêtre, les deux tabourets tout près l'un de l'autre, et le pasteur Lorenz lui lisait un chapitre du Nouveau Testament, pendant que la Hänsel se trouvait le plus souvent de l'autre côté de la cellule, adossée au mur, le regard attentif dirigé vers eux deux.

Pour Trudel, la Bible était une chose très nouvelle. Elle avait traversé l'école hitlérienne sans aucune religion, et elle n'avait jamais ressenti de besoin spirituel. Dieu ne signifiait rien pour elle, Dieu n'était qu'un mot dans les exclamations comme « Bon Dieu ! » On aurait aussi bien pu dire « Bon sang ! » – cela ne faisait pas de différence.

Et là encore, en apprenant quelle avait été la vie du Christ, selon l'évangile de Matthieu, elle avait dit au pasteur qu'elle ne parvenait pas à s'imaginer ce qu'il voulait dire quand il déclarait être « le fils de Dieu ». Mais le pasteur Lorenz lui avait seulement répondu, avec un sourire doux, que cela n'était pas grave. Qu'elle devait seulement prêter attention à la façon dont le Christ avait vécu sur la terre, comment il avait aimé les hommes, et aussi ses ennemis. Elle pouvait interpréter les « miracles » comme elle voulait, comme de jolis contes, mais il fallait qu'elle apprenne qu'il y avait quelqu'un qui avait vécu ainsi sur la terre, si bien que sa trace rayonnait encore de façon impérissable près de deux mille ans plus tard, comme la preuve éternelle que l'amour était plus fort que la haine.

Trudel Hergesell, qui pouvait aimer aussi vigoureusement que haïr (et qui, en recevant cet enseignement, haïssait de tout son cœur Frau Hänsel trois mètres plus loin), Trudel Hergesell s'était d'abord révoltée contre un enseignement pareil. Elle le trouvait trop mou. Si bien que ce ne fut pas Jésus-Christ qui rendit son cœur plus sensible, mais son pasteur Friedrich Lorenz. Lorsqu'elle considérait cet homme, dont personne ne pouvait ignorer la grave maladie, lorsqu'elle voyait qu'il prenait part à ses soucis comme si c'étaient les siens, et qu'il ne pensait jamais à lui-même, lorsqu'elle reconnaissait son

courage quand il lui glissait, pendant la lecture, un billet dans la main sur lequel étaient écrites des nouvelles de Karli, et lorsqu'elle l'entendait parler avec la crâneuse Hänsel du même ton sympathique et bienveillant qu'avec elle, cette femme dont il savait pourtant qu'elle était capable à tout instant de le trahir, de le livrer au bourreau, alors elle ressentait quelque chose comme du bonheur, une paix profonde qui émanait de cet homme qui ne voulait pas haïr, mais seulement aimer, aimer même le plus mauvais des hommes.

Ce nouveau sentiment n'eut certes pas pour effet que Trudel Hergesell devienne plus douce avec Hänsel, mais elle lui devint peut-être un peu plus indifférente, sa haine ne comptait plus autant. Elle pouvait parfois, lors de ses marches dans la cellule, s'arrêter soudain devant la Hänsel et lui demander : « Mais pourquoi vous faites ça, en fait ? Pourquoi est-ce que vous déblatérez sur tout le monde ? Vous espérez peut-être vous en sortir avec une peine moins grande ? »

La Hänsel, quand elle était abordée ainsi, ne détournait pas ses yeux jaunes et mauvais. Soit elle ne répondait rien, soit elle disait : « Vous croyez peut-être que je n'ai pas vu que vous avez pressé votre poitrine contre le bras du pasteur ? Quelle saloperie de vouloir encore séduire un homme à moitié mort ! Mais attendez donc, je vais bien finir par vous coincer tous les deux ! Je vais vous coincer ! »

En train de faire quoi, toutefois, cela restait obscur. À ce genre d'outrages, Trudel ne répondait que d'un bref rire ironique et elle reprenait son interminable marche dans la cellule, ses pensées toujours tournées vers Karli. Il était indéniable que les nouvelles qu'elle recevait de lui étaient de plus en plus mauvaises, malgré toute la précaution et la délicatesse que le pasteur mettait à les formuler. Lorsqu'il indiquait par exemple qu'il n'y avait rien de nouveau, puisque son état restait inchangé, alors il fallait comprendre que Karli ne lui avait pas transmis de bonjour, ce qui signifiait qu'il était encore inconscient. Car le pasteur ne mentait pas, cela Trudel l'avait déjà compris, il ne transmettait pas de bonjour quand on ne lui en confiait pas. Il dédaignait les consolations grossières qui finissent toujours par se révéler des mensonges.

Mais aussi, au fil des interrogatoires du juge d'instruction, Trudel comprenait que la situation de son mari était grave. Jamais il n'était fait allusion à une nouvelle déclaration de sa part, elle devait fournir des informations sur tout, alors que pourtant elle ne savait rien de la valise de ce misérable Grigoleit qui les avait jetés tous les deux – intentionnellement – dans le malheur. Et si les méthodes d'interrogatoire du juge d'instruction n'étaient pas aussi indiciblement brutales et méchantes que celles de l'inspecteur Laub, il avait toutefois la même obstination. Trudel revenait de ces séances complètement épuisée et découragée. Ah, Karli, Karli ! Si seulement je pouvais le voir encore une fois, m'asseoir près de lui, avoir le droit de tenir sa main, très calmement, sans un mot !

Il y avait eu une période où elle avait cru qu'elle ne l'aimait pas, qu'elle ne pourrait jamais l'aimer. Maintenant elle était comme imprégnée de lui, l'air qu'elle respirait, c'était lui, le pain qu'elle mangeait, lui, la couverture qui la réchauffait, lui. Et il était si proche, quelques couloirs, quelques escaliers, une porte – mais dans le monde entier il n'y avait pas une seule personne assez charitable pour la conduire, une fois, ne serait-ce qu'une seule fois, auprès de lui ! Pas même ce pasteur phtisique !

C'est qu'ils avaient tous peur pour leur petite vie chérie, ils n'osaient rien faire pour venir vraiment en aide à une désespérée. Et soudain elle se rappelle la cave des cadavres dans les cachots de la Gestapo, ce long SS qui avait pris une cigarette et lui avait dit « Ma fille ! Ma fille ! », sa recherche parmi les cadavres après qu'elle et Anna avaient déshabillé la morte, Berta – et il lui semble que cela avait été un moment doux et charitable, quand elle avait eu le droit de chercher Karli. Et maintenant ? Enfermé, son cœur palpitant, coincé entre fer et pierre ! Seule !

La serrure s'ouvre, beaucoup plus lentement et doucement que lorsque les surveillantes entrent, et on frappe même à la porte maintenant : le pasteur.

« Puis-je entrer ? demande-t-il.

— Venez, je vous en prie, venez donc, monsieur le pasteur ! » s'écrie Trudel Hergesell en pleurant.

Pendant que Frau Hänsel, le regard haineux, murmure : « Qu'est-ce qu'il veut encore celui-là ? »

Et soudain Trudel appuie sa tête contre la poitrine mince de l'aumônier au souffle court et haletant, ses larmes coulent, elle cache son visage dans sa poitrine et elle supplie : « Monsieur le pasteur, j'ai tellement peur ! Vous devez m'aider ! Je dois voir Karli, encore une fois, une seule fois ! Je sens que ce sera la dernière... »

Et la voix perçante de Frau Hänsel : « Je vais vous dénoncer ! Je vais vous dénoncer tout de suite ! » Pendant que le pasteur lui caresse la tête d'une main consolatrice et dit : « Oui, mon enfant, vous allez le voir, encore une fois ! »

Alors un sanglot de plus en plus violent la secoue et elle sait que Karli est mort, qu'elle ne l'a pas cherché pour rien dans la cave des cadavres, que c'était une prémonition, un avertissement.

Et elle crie : « Il est mort ! Monsieur le pasteur, il est mort ! »

Et il répond, il apporte le seul réconfort qu'il peut octroyer à ces condamnés à mort, il dit : « Mon enfant, il ne souffre plus. C'est plus dur pour vous. »

Elle entend encore ce qu'il dit. Elle veut y réfléchir, le comprendre vraiment, mais ses yeux s'obscurcissent. La lumière s'éteint. Sa tête plonge vers l'avant.

« Aidez-moi à la porter, Frau Hänsel ! demande le pasteur. Je suis trop faible pour la retenir. »

Et puis dehors il fait nuit, la nuit vient à la nuit, l'obscurité vient à l'obscurité.

Trudel, veuve Hergesell, est réveillée, et elle sait qu'elle n'est pas dans sa cellule, et elle sait de nouveau que Karli est mort. Elle le voit encore allongé sur son étroite paille, avec son visage si petit, si rajeuni, et elle pense au visage de l'enfant qu'elle a mis au monde, et les deux visages se fondent l'un dans l'autre, et elle sait qu'elle a tout perdu dans ce monde, enfant et mari, qu'elle n'aimera plus jamais, qu'elle ne pourra plus jamais mettre d'enfant au monde, et tout cela parce qu'elle a déposé une carte postale sur un rebord de fenêtre pour un vieil homme, et c'est pour ça que toute sa vie est brisée, et celle de Karli aussi, et qu'il n'y aura plus jamais de soleil ni de bonheur ni d'été pour elle, et pas de fleurs...

Des fleurs sur ma tombe, des fleurs sur ta tombe...

Et avec cette gigantesque douleur qui se déploie toujours plus loin en elle, qui la transperce de froid comme la glace, elle referme les yeux et veut retourner à la nuit et à l'oubli. Mais la nuit est dehors, elle y reste, elle ne pénètre pas en elle, et soudain voilà qu'elle est traversée d'une chaleur brûlante... Elle se lève d'un coup de son lit, elle crie et elle veut partir, courir, se sauver de cette atroce douleur. Mais une main l'attrape...

La clarté revient, et de nouveau voilà le pasteur qui était assis auprès d'elle qui la retient maintenant. Oui, ce n'est pas sa cellule, c'est la cellule de Karli, mais ils l'ont déjà emmené, et l'homme qui était avec Karli aussi.

« Où est-ce qu'ils l'ont emmené ? demande-t-elle essoufflée, comme si elle avait couru un long chemin.

— Je prierai sur sa tombe.

— À quoi serviront encore vos prières ? Si seulement vous aviez prié pour sa vie, quand il en était encore temps !

— Il repose en paix, mon enfant !

— Je veux partir d'ici ! dit Trudel fébrile. S'il vous plaît, reconduisez-moi à ma cellule, monsieur le pasteur ! J'ai une photo de lui là-bas, je veux la voir, maintenant tout de suite. Il avait l'air si différent. »

Et pendant qu'elle parle ainsi, elle sait très bien qu'elle est en train de mentir au bon pasteur, qu'elle veut le tromper. Car elle ne possède pas de photo de Karli, et jamais elle ne voudrait revenir dans sa cellule avec Frau Hänsel.

Et furtivement elle pense : je suis devenue folle, mais maintenant il faut que je simule bien comme il faut pour qu'il ne remarque rien... Dissimuler encore ma folie pendant cinq minutes !

Le pasteur l'accroche à son bras, l'emmène avec toutes les précautions du monde, il la fait sortir de la cellule, ils traversent beaucoup de couloirs et d'escaliers, vers la prison des femmes, et dans beaucoup de cellules elle entend de profondes respirations – ceux qui dorment – et dans d'autres elle entend le bruit inlassable des pas – ceux qui s'inquiètent – et dans d'autres encore elle entend des pleurs – ceux qui souffrent, mais personne ne souffre autant qu'elle.

Mais alors que le pasteur a de nouveau ouvert et refermé une porte derrière elle, elle ne reprend plus son bras et ils marchent en silence tous les deux dans la nuit, dans le couloir des mitards où le médecin ivre, malgré sa promesse, n'est pas allé libérer les deux malades, et maintenant ils grimpent l'escalier des nombreux étages de la prison des femmes jusqu'à la station V où se trouve Trudel.

Là, à l'étage le plus haut, une surveillante traîne des pieds à leur rencontre, elle dit : « Et c'est à onze heures quarante en pleine nuit que vous ramenez seulement la Trudel dans sa cellule, monsieur le pasteur ? Où est-ce que vous étiez si longtemps avec elle ? »

— Elle est restée de longues heures inconsciente. Son mari est mort, vous savez.

— Ah bon – et donc vous avez consolé la jeune femme, monsieur le pasteur ? C'est du joli ! Frau Hänsel m'a raconté qu'elle s'est toujours impudemment jetée à votre cou. Ç'a dû être beau, tiens, de se consoler comme ça dans la nuit ! Je vais le consigner dans le registre de garde ! »

Mais avant que le pasteur ait pu dire un seul mot pour se défendre de ces saloperies, ils voient tous deux que Frau Trudel, veuve Hergesell, a escaladé la grille en fer du couloir. Elle reste un instant là, elle se tient encore d'une main à la balustrade, le dos tourné vers eux.

Et ils appellent : « Arrêtez ! Non ! Je vous en prie, non ! »

Et ils se précipitent vers elle, leurs mains l'ont déjà attrapée.

Mais comme une nageuse qui veut faire un plongeon, Trudel Hergesell s'est déjà jetée dans le vide. Ils entendent l'air palpiter, vibrer, le bruit sourd de la chute sur le sol.

Un silence de mort règne alors tandis qu'ils penchent leurs visages blêmes au-dessus de la balustrade et pourtant ne voient rien.

Puis ils font un pas vers l'escalier.

Et au même instant l'enfer se déchaîne.

C'est comme si, de l'autre côté des portes de fer, tout ce qui s'était passé avait été vu précisément. Peut-être que d'abord on a poussé un cri hystérique, mais il s'est propagé de cellule en cellule, de station en station, d'un bout à l'autre du couloir, par-delà le vide.

Et pendant qu'il continuait à se propager, le cri s'est transformé en hurlements, en rugissements, en braillements, en grondements, en vociférations.

« Espèces d'assassins ! Vous l'avez assassinée ! Tuez-nous donc tous, espèces de bourreaux ! »

Et il y en eut même qui s'accrochèrent aux fenêtres et qui le crièrent dans les cours, si bien que l'aile des hommes se réveilla elle aussi de son sommeil léger, angoissé, et on vociféra, on cria, on beugla, on glapit, on grogna, on désespéra.

On accusa, on accusa avec mille, deux mille, trois mille voix, la bête cria son accusation, sortie de mille, deux mille, trois mille gueules hurlantes.

Et l'alarme se déclencha, stridente, et ils se mirent à tambouriner avec leurs poings sur les portes en fer, ils se jetèrent contre les portes avec leurs tabourets. Les lits en fer tombèrent en claquant dans leurs charnières, et on les redressa et on les fit claquer à nouveau. Les gamelles furent cognées par terre dans un bruit de ferraille, les couvercles des tinettes se mirent à cogner, et toute la maison, cette immense prison, se mit soudain à puer comme cent latrines.

Et les surveillants de garde enfilèrent leurs vêtements et attrapèrent leurs matraques.

Et des portes de cellules furent ouvertes : claclac !

Et le bruit sourd et cinglant des matraques en caoutchouc qui tombent sur les crânes devint de plus en plus fort, et les hurlements de plus en plus furieux, mêlés aux bruits des pieds qui raclent et qui se

débattent, et les cris hauts et bestiaux des épileptiques, et les youhou des yodels poussés par les plaisantins idiots et les sifflements retentissants des macs...

Et de l'eau éclaboussa les surveillants qui entraient dans les cellules.

Et dans la chambre mortuaire, Karli Hergesell était allongé très calmement, avec son petit visage enfantin et paisible.

Et tout cela était une symphonie sauvage, panique, infernale, jouée en l'honneur de Trudel, veuve Hergesell, née Baumann.

Quant à elle, elle était allongée en bas, à moitié sur le linoléum, à moitié sur le ciment gris sale de la station I.

Elle était allongée très calmement, sa petite main grise, qui ressemblait encore tant à une main de jeune fille, était légèrement ouverte. Ses lèvres étaient un peu colorées de sang, ses yeux sans regard fixaient une région inconnue.

Mais ses oreilles semblaient écouter le bruit d'enfer qui faisait rage, qui enflait et désenflait, et son front était marqué d'une ride, comme si elle se demandait si c'était bien là la paix que lui avait promise le bon pasteur Lorenz.

Après ce suicide toutefois, l'aumônier de la prison Friedrich Lorenz fut suspendu de ses fonctions, mais pas le médecin pochard. On ouvrit une instruction contre l'aumônier. Car c'est un crime et une complicité de crime de permettre à un prisonnier de décider lui-même de la fin de sa vie : seuls l'État et ses serviteurs y sont habilités.

Quand un fonctionnaire de la police criminelle blesse un homme avec la crosse de son revolver, à tel point qu'il est près de mourir, et quand un médecin ivre laisse mourir le blessé, tout cela est dans l'ordre des choses. Mais si un aumônier n'empêche pas un suicide, s'il laisse à un prisonnier son libre arbitre, et il n'a pourtant plus le droit d'avoir de libre arbitre, alors il commet un crime et il doit l'expier.

Malheureusement, le pasteur Lorenz se déroba – tout comme cette Hergesell – à l'expiation de son crime, en mourant d'une hémoptysie précisément à l'instant où il devait être arrêté. Car le soupçon avait aussi surgi qu'il entretenait des relations immorales avec ses fidèles. Mais il reposait en paix, comme il l'aurait dit lui-même, beaucoup de choses lui seraient épargnées.

Et c'est ainsi que Frau Anna Quangel, jusqu'à l'audience principale, ne sut rien de la mort de Trudel et de Karl Hergesell, car le successeur du bon pasteur était trop peureux ou trop récalcitrant pour se charger des commissions entre prisonniers. Il s'en tenait strictement au soin des âmes là où on lui en faisait la demande.

L'audience principale : retrouvailles

Même dans le système le plus ingénieux et le plus raffiné qui soit peuvent se produire des erreurs. Le Volksgerichtshof, tribunal du peuple de Berlin, un tribunal qui n'avait rien à voir avec le peuple et où le peuple n'était pas même admis comme spectateur silencieux, car la plupart de ses audiences se tenaient à huis clos – ce Volksgerichtshof donc, était un de ces systèmes ingénieux et raffinés : avant même que l'accusé ne pénètre dans la salle d'audience, il était en pratique déjà condamné, et rien ne semblait indiquer qu'un accusé entrant dans cette salle puisse y faire une quelconque expérience réjouissante.

Ce matin-là, il n'y avait qu'une petite affaire à l'ordre du jour : celle contre Otto et Anna Quangel pour trahison d'État et haute trahison. L'auditoire était rempli à peine au quart : quelques uniformes du parti, plusieurs juristes qui pour des raisons impénétrables souhaitaient assister à cette audience, et pour l'essentiel des étudiants en droit qui voulaient voir comment la justice supprime de la surface de la terre des hommes, dont le seul crime consistait à avoir aimé leur patrie plus que les juges qui les condamnaient. Toutes ces personnes n'avaient obtenu des tickets d'entrée que par « relation ». D'où le petit homme à la barbiche blanche et aux yeux entourés de rides intelligentes, d'où le juge à la cour d'appel en retraite, Herr Fromm, tenait son entrée, on ne le sait pas. Quoi qu'il en fût, il était assis discrètement parmi les autres, un peu à l'écart, le visage incliné, nettoyant très souvent ses lunettes à monture dorée.

À dix heures moins cinq, Otto Quangel fut conduit dans la salle du tribunal par un agent. On lui avait mis les habits qu'il portait au moment de son arrestation à l'atelier, un vêtement de tous les jours, propre mais maintes fois rapetassé, et dont les réparations bleu foncé se distinguaient très vivement du bleu délavé du reste du vêtement. Son œil toujours aussi tranchant glissa d'un air indifférent sur les places encore vides derrière le banc des juges jusqu'à l'assistance réunie, s'alluma un instant en voyant le vieux juge – et Quangel s'assit sur le banc des accusés.

Peu avant dix heures, la deuxième accusée, Anna Quangel, fut introduite par un deuxième agent, et c'est alors que se produisit cette méprise : à peine Anna Quangel eut-elle vu son mari qu'elle se dirigea sans hésitation, sans un regard pour les gens dans la salle, droit vers lui, puis elle s'assit à ses côtés.

Otto Quangel lui chuchota sous couvert de sa main : « Ne parle pas ! Pas encore ! »

Mais à son regard qui s'était mis à briller, elle vit qu'il était très heureux de la revoir.

Il n'était bien sûr jamais et nulle part prévu par le règlement intérieur de cette éminente maison que deux accusés qui étaient depuis des mois tenus consciencieusement séparés l'un de l'autre puissent s'asseoir côte à côte un quart d'heure avant le début de l'audience et discuter tout à leur aise. Mais, soit que les deux agents aient assuré pour la première fois ce service et oublié leurs consignes, soit qu'ils n'aient pas accordé une grande importance à cette affaire pénale, soit encore que les deux petites gens simples et vieillots, habillés de façon presque miteuse leur aient semblé tout à fait insignifiants, quoi qu'il en fût, ils n'élevèrent aucune objection à la place qu'avait choisie Frau Anna pour s'asseoir, et ils ne se préoccupèrent, dans le quart d'heure qui suivit, pour ainsi dire pas du tout des deux accusés. Ils commencèrent plutôt un débat passionnant sur certains de leurs traitements, une prime pour le travail de nuit qu'on leur avait retirée et des prélèvements fiscaux élevés qui ne se justifiaient pas.

Dans l'assistance non plus, personne – hormis naturellement le juge Fromm – ne remarqua cette erreur. Partout régnaient négligence et je-m'en-foutisme, personne ne blâma cette erreur commise au

désavantage du Troisième Reich et au bénéfice de deux traîtres à la nation. Un procès qui ne présentait que deux accusés issus de la classe ouvrière ne pouvait faire ici grande impression. On était plutôt habitué, en ces lieux, à des séances monstrueuses avec trente, quarante accusés qui pour la plupart ne se connaissaient même pas, qui, à leur grande surprise, apprenaient au fil du procès qu'ils avaient tous conspiré ensemble, et qui étaient donc également condamnés en conséquence.

Quangel donc, après avoir attentivement regardé autour de lui, put dire : « Je suis content, Anna. Est-ce que tu vas bien ? »

— Oui, Otto, maintenant je vais bien à nouveau.

— Ils ne nous laisseront pas longtemps assis l'un à côté de l'autre. Mais réjouissons-nous de ce moment. Tu es bien consciente de ce qui va venir maintenant ? »

Très doucement : « Oui, Otto.

— Oui, la peine de mort pour nous deux, Anna. C'est inéluctable.

— Mais, Otto...

— Non, Anna, il n'y a pas de mais. Je sais que tu as essayé de prendre sur toi toutes les fautes...

— Ils ne condamneront pas une femme aussi durement, et tu en sortiras peut-être vivant.

— Non. Tu ne sais pas assez bien mentir. Tu ne feras qu'étirer l'audience en longueur. Racontons la vérité, alors ça ira plus vite.

— Mais, Otto...

— Non, Anna, maintenant il n'y a pas de mais. Réfléchis-y. Il vaut mieux ne pas mentir. La vérité, pure et simple...

— Mais Otto...

— Anna, je t'en prie !

— Otto, mais j'aimerais te sauver, j'aimerais être sûre que tu vas vivre !

— Anna, je t'en prie !

— Otto, ne me rends pas les choses plus difficiles !

— Est-ce que nous devons mentir face à eux ? Nous disputer ? Nous donner en spectacle ? La vérité pure et simple, Anna ! »

Elle lutta intérieurement. Puis elle céda, comme elle lui avait toujours cédé. « Bien, Otto, je te le promets.

— Merci, Anna, je te remercie beaucoup. »

Ils se turent. Ils regardaient sur le sol devant eux. Ils avaient tous les deux honte de montrer leur émotion.

On entendit la voix d'un des deux policiers derrière eux : « Ben moi, j'a dit au lieut'nant, lieut'nant, qua j'y dis, vous pouvez pas faire ça d'avec moi, lieut'nant, qua j'y dis... »

Otto Quangel prit sur lui. Il le fallait. Si Anna l'apprenait pendant l'audience – et elle l'apprendrait certainement pendant l'audience –, tout serait beaucoup plus difficile. Impossible d'en évaluer les conséquences.

« Anna, chuchota-t-il. Tu es forte et courageuse, n'est-ce pas ? »

— Oui, Otto, répondit-elle. Maintenant je le suis. Depuis que je suis près de toi, je le suis. Il y a quelque chose de grave ?

— Oui, c'est grave, Anna...

— Qu'est-ce que c'est, Otto ? Oh, dis-le donc, Otto ! Si même toi tu as peur de me le dire, moi aussi ça me fait peur.

— Anna, tu n'as plus eu de nouvelles de Gertrud ?

— De quelle Gertrud tu parles ?

— Mais de Trudel, allons !

— Ah, de Trudel ! Qu'est-il arrivé à Trudel ? Non, depuis que nous sommes en détention provisoire, je n'ai plus eu de ses nouvelles. Elle m'a beaucoup manqué, elle a été si bonne avec moi. Elle m'a pardonné ma trahison.

— Mais tu n'as pas trahi Trudel ! D'abord je l'ai cru moi aussi, mais après j'ai compris.

— Oui, elle aussi elle a compris. J'étais si troublée pendant les premiers interrogatoires de cet abominable Laub et je ne savais plus ce que je disais, mais elle a compris. Elle m'a pardonné.

— Dieu soit loué ! Anna, sois forte et courageuse ! Trudel est morte.

— Oh ! » gémit Anna seulement, et elle posa sa main sur son cœur.

Et il ajouta rapidement, pour que tout soit derrière lui : « Et son mari est mort lui aussi. »

Aucune réponse. Elle était assise, là, les mains sur son visage penché, mais Otto sentait qu'elle ne pleurait pas, qu'elle était encore comme anesthésiée par cette horrible nouvelle. Et, sans le vouloir, il prononça les paroles que le bon pasteur Lorenz lui avait dites : « Ils sont morts. Ils reposent en paix. Beaucoup de choses leur auront été épargnées.

— Oui ! dit Anna maintenant. Oui. Elle s'est tellement angoissée pour son Karli quand elle n'avait aucune nouvelle de lui, mais maintenant elle a trouvé la paix. »

Elle se tut longuement, et Quangel ne la pressa pas, bien qu'il eût remarqué à l'agitation qui régnait dans la salle que la cour allait bientôt arriver.

Et puis Anna demanda doucement : « Est-ce qu'ils ont tous les deux été... exécutés ?

— Non, répondit Quangel. Il est mort des suites d'un coup qu'on lui a donné quand ils ont été arrêtés.

— Et Trudel ?

— Elle s'est donné la mort, dit Otto Quangel en vitesse. Elle a sauté dans le vide, de l'autre côté de la grille du cinquième étage. Elle est morte aussitôt, a dit le pasteur Lorenz. Elle n'a pas souffert.

— C'est arrivé cette nuit-là, se souvint Anna Quangel tout d'un coup, quand toute la prison s'est mise à hurler ! Maintenant je le sais, oh, c'était terrible, Otto ! » Et elle cacha son visage.

« Oui, c'était terrible, répéta Quangel. Chez nous aussi, c'était terrible. »

Après un moment, elle releva la tête et regarda Otto droit dans les yeux. Ses lèvres tremblaient encore, mais elle dit : « C'est mieux qu'il en soit ainsi. Si elle était assise ici à côté de nous, ce serait tellement affreux. Maintenant ils reposent en paix. » Et tout doucement : « Otto, Otto, nous pourrions nous aussi faire pareil. »

Il la fixa. Et elle vit dans ses yeux durs et tranchants une lueur comme elle n'en avait jamais vu, une lueur ironique comme si tout cela n'était qu'un jeu, ce qu'elle venait de dire, et ce qui arriverait, et la fin inévitable. Comme si cela ne valait pas la peine d'être pris trop au sérieux.

Puis il secoua lentement la tête. « Non, Anna, nous ne ferons pas ça. Nous ne nous esquivons pas comme si nous étions des criminels avérés. Nous ne leur épargnerons pas notre condamnation. Pas nous ! » Et sur un tout autre ton : « Pour tout cela, c'est bien trop tard. Est-ce qu'ils ne t'attachent pas ?

— Si, dit-elle. Mais quand l'agent est arrivé avec moi jusqu'ici, à la porte, il m'a enlevé la chaîne.

— Tu vois ! dit-il. Cela échouerait. »

Il ne lui dit pas que, depuis qu'on était venu le chercher en détention provisoire, il était enchaîné par des menottes attachées à une chaîne, et par des anneaux aux pieds avec une barre de fer. Comme pour Anna, l'agent lui avait seulement enlevé ces bijoux à la porte de la salle d'audience : l'État ne devait pas être floué de ses victimes à sacrifier.

« Bon d'accord, se contenta-t-elle. Mais tu penses quand même, Otto, que nous serons exécutés ensemble ?

— Je ne sais pas », dit-il en évitant le sujet. Il ne voulait pas lui mentir et il savait pourtant que chacun devrait mourir tout seul.

« Mais on va tout de même nous exécuter au même moment ?

— Certainement, Anna, oui, ça se passera sûrement comme tu dis ! »

Mais il n'en était pas si sûr. Il continua : « Mais n'y pense pas maintenant. Pense seulement que nous devons maintenant être forts. Si nous nous déclarons coupables, tout ira très vite. Si nous ne faisons pas de détour et que nous ne mentons pas, alors nous aurons peut-être notre jugement dans une demi-heure.

— Oui, nous allons faire comme ça. Mais Otto, si ça va si vite, nous serons aussi vite séparés, et peut-être que nous ne nous reverrons plus jamais.

— Nous nous reverrons sûrement – encore une fois, avant, Anna. On me l'a dit, nous aurons le droit de nous dire adieu. Sûrement, Anna !

— Alors c'est bien, Otto, alors j'ai encore de quoi me réjouir chaque jour. Et maintenant nous sommes assis ensemble. »

Ils ne restèrent plus qu'une minute assis côte à côte, ensuite l'erreur fut découverte et ils furent tous les deux séparés loin l'un de l'autre. Ils devaient tourner la tête pour se voir. Dieu merci, c'était l'avocat de Frau Quangel qui avait découvert l'erreur, un homme sympathique et grisonnant, un peu soucieux, que le tribunal avait commis d'office puisque Quangel était resté sur sa position et ne voulait pas dépenser de l'argent pour une chose aussi inutile que leur défense.

Comme c'était l'avocat qui avait découvert l'erreur, tout se passa sans hauts cris. Les deux agents des forces de l'ordre avaient eux aussi tout intérêt à tenir leur langue, et donc le président de la cour du Volksgerichtshof, Feisler, ne sut jamais rien de ces faits impardonnables. L'audience aurait sans doute été encore beaucoup plus longue.

L'audience principale : le président Feisler

Le président du Volksgerichtshof, le plus haut magistrat en pays allemand à cette époque, Feisler, avait l'apparence d'un homme cultivé. Il était, selon la terminologie du contremaître Otto Quangel, un monsieur distingué. Il portait la toge avec allure, et la toque lui conférait de la dignité, elle ne se trouvait pas collée sur sa tête sans raison comme sur tant d'autres. Ses yeux étaient intelligents, mais froids. Il avait un front haut et beau, mais sa bouche était méchante, cette bouche aux lèvres dures, cruelles et pourtant lascives, trahissait la nature de cet homme, un lubrique, qui avait recherché tous les plaisirs du monde et en avait toujours fait payer le prix à d'autres.

Et les mains avec ses longs doigts noueux étaient méchantes, des doigts comme les serres d'un vautour – quand il posait une question particulièrement blessante, ces doigts se recroquevillaient comme s'ils fouillaient dans la chair de la victime. Même sa façon de parler était méchante : cet homme ne savait pas parler avec calme et objectivité, il se jetait sur sa victime, lui assenait des coups de bec, l'invectivait, lui parlait avec une ironie tranchante. Un homme méchant, un homme mauvais.

Depuis qu'Otto Quangel avait eu connaissance de son acte d'accusation, il avait souvent parlé avec son ami le Dr Reichhardt de cette audience principale. L'intelligent Dr Reichhardt avait lui aussi été d'avis que, puisque l'issue était irrévocable, Quangel avait intérêt à tout avouer dès le départ, à ne rien dissimuler, à ne jamais mentir. Cela couperait l'herbe sous le pied de ces gens, ils ne pourraient pas tempêter bien longtemps contre lui. L'audience en serait d'autant plus courte, on renoncerait dès lors certainement à l'audition des témoins.

Cela provoqua une petite sensation lorsque les deux accusés, à la question du président de séance s'ils reconnaissaient leur culpabilité telle qu'elle était énoncée dans les chefs d'accusation, répondirent tous les deux d'un simple « oui ». Car avec ce « oui », ils avaient eux-mêmes prononcé leur arrêt de mort et rendu inutile toute poursuite de l'audience.

Même le président Feisler resta un instant interdit, dépassé par cet aveu inouï.

Puis il se reprit. Il voulait avoir ses débats. Il voulait voir ces deux ouvriers traînés dans la boue, il voulait les voir se tortiller sous ses questions acérées. Ce « oui » à la question « coupable ? » avait révélé de la fierté. Le président Feisler le voyait bien sur les visages de l'assistance, qui étaient soit ahuris, soit pensifs, et il voulait ôter cette fierté aux accusés. Il fallait qu'ils quittent cette audience sans plus aucune fierté, aucune dignité.

Feisler demanda : « Vous êtes bien conscients qu'avec ce oui, vous vous êtes dénié à vous-mêmes le droit de vivre, que vous vous êtes de vous-mêmes écartés de la société des gens convenables ? Que vous êtes d'horribles criminels qui méritent la mort, et qu'on pendra la charogne que vous êtes par le cou ? Vous en êtes bien conscients ? Répondez clairement par oui ou par non ! »

Quangel dit lentement : « Je suis coupable, j'ai fait ce qui est dit dans l'accusation. »

Le président assena un coup de bec : « Vous devez répondre par oui ou par non ! Êtes-vous un horrible traître à votre peuple ou bien ne l'êtes-vous pas ? Oui ou non ! »

Quangel regarda avec ses yeux vifs le monsieur distingué au-dessus de lui. Il dit : « Oui !

— Diable ! » cria le président, et il cracha derrière lui. « Diable ! Et ça ose se dire allemand ! »

Il regarda Quangel avec un profond mépris et tourna ensuite les yeux vers Anna Quangel. « Et vous là, la femme ? demanda-t-il. Est-ce que vous êtes aussi mauvaise que votre mari ? Est-ce que vous êtes vous

aussi une crapule, une traîtresse à votre peuple ? Est-ce que vous allez déshonorer la mémoire de votre fils tombé au champ d'honneur ? Oui ou non ? »

L'avocat soucieux et grisonnant se leva précipitamment et dit : « Je demande toutefois l'autorisation de faire remarquer, monsieur le président, que ma cliente... »

Le président donna un nouveau coup de bec. « Je vous sanctionne, maître, dit-il, je vous sanctionne sur-le-champ si vous prenez une fois de plus la parole sans y être autorisé ! Asseyez-vous ! »

Le président se tourna à nouveau vers Anna Quangel. « Alors, et vous ? Est-ce que vous voulez faire appel au dernier reste de dignité dans votre poitrine, ou voulez-vous peut-être faire comme votre mari, dont nous savons maintenant qu'il est un horrible traître à son peuple ? Êtes-vous une traîtresse à votre peuple, qui se trouve dans un moment de grande détresse ? Avez-vous le courage de déshonorer votre propre fils ? Oui ou non ? »

Anna Quangel regarda craintive et hésitante en direction de son mari.

« C'est moi que vous devez regarder ! Pas ce traître ! Oui ou non ? »

D'une voix douce mais distincte : « Oui ! »

— Vous devez parler plus fort ! Nous voulons tous entendre qu'une mère allemande n'a pas honte de recouvrir de déshonneur la mort héroïque de son fils !

— Oui ! dit Anna Quangel tout haut.

— Incroyable ! s'écria Feisler. J'ai assisté ici à de nombreux événements tristes et terribles, mais une telle infamie, non, cela n'était encore jamais arrivé ! Vous ne devriez pas être pendus, des bêtes féroces et inhumaines comme vous devraient être écartelées ! »

Il s'adressait plus aux spectateurs qu'aux Quangel, il anticipait sur le réquisitoire du procureur. Il sembla se raviser (il voulait avoir ses débats) : « Mais mon difficile devoir en tant que premier magistrat m'ordonne maintenant de ne pas me contenter de cet aveu de culpabilité. Si difficile que soit la tâche qui m'incombe, et si vain que cela puisse être, mon devoir m'ordonne de vérifier s'il n'y aurait pas tout de même, peut-être, quelques circonstances atténuantes. »

Cela débuta ainsi, et cela continua sept heures durant.

Oui, l'intelligent Dr Reichhardt dans la cellule s'était trompé et Quangel avec lui. Jamais ils n'auraient imaginé que le plus haut magistrat du peuple allemand allait mener ce procès avec une hargne aussi insondable, aussi mauvaise. C'était comme si les Quangel l'avaient blessé très personnellement, lui, le président Feisler, comme si ce petit homme jaloux et éternellement rancunier avait été offensé dans son honneur et qu'il cherchait maintenant à blesser son adversaire à mort. C'était comme si Quangel avait séduit la fille du président, les débats, infiniment éloignés de toute objectivité, se situaient à ce point à un niveau personnel. Non, ils s'étaient tous les deux considérablement trompés, ce Troisième Reich gardait encore en réserve, pour ses plus violents détracteurs, des surprises toujours nouvelles, avec une agressivité inégalable.

« Les témoins, vos honorables camarades de travail, ont déclaré que vous étiez purement et simplement possédé par une méchante avarice, accusé. Qu'est-ce que vous gagniez à la semaine ? demanda par exemple le président.

— Quarante marks, voilà ce que je rapportais à la maison ces derniers temps, répondit Quangel.

— Donc, quarante marks, et les retenues, les impôts et le Winterhilfwerk et la caisse de maladie et l'Arbeitsfront, en étaient déjà retirés ?

— Oui, c'était déjà retiré.

— Mais ça me semble être une coquette petite somme pour deux vieilles personnes comme vous, non ?

— Nous nous en sortions.

— Non, vous ne vous en sortiez pas ! Voilà que vous mentez de nouveau ! Car vous mettiez encore régulièrement de l'argent à l'épargne ! C'est vrai ou ce n'est pas vrai ?

— C'est vrai. La plupart du temps nous mettions quelque chose de côté.

— Combien mettiez-vous de côté chaque semaine, en moyenne ?

— Je ne peux pas le dire. C'était très variable. »

Le président s'emporta : « En moyenne, j'ai dit ! En moyenne ! Vous ne comprenez pas ce que ça veut dire, en moyenne ? Et vous osez vous prétendre maître artisan ? Vous ne savez même pas compter ! Magnifique ! »

Le président Feisler ne semblait toutefois pas trouver cela magnifique du tout, il regardait en effet l'accusé d'un air indigné.

« J'ai plus de cinquante ans. J'ai travaillé pendant vingt-cinq ans. Les années ont été différentes. Et puis j'ai aussi été au chômage. Ou bien le garçon était malade. Je ne peux pas donner de moyenne.

— Tiens donc ? Vous ne pouvez pas ? Je vais vous dire pourquoi vous ne pouvez pas ! Vous ne le voulez pas ! Voilà justement votre méchante avarice dont se sont détournés avec dégoût vos honorables camarades de travail. Vous avez peur que nous puissions ici apprendre combien vous avez amassé ! Eh bien, combien c'était ? Ça non plus, vous ne pouvez pas le dire ? »

Quangel luttait avec lui-même. Le président avait réellement touché un point faible chez lui. Combien ils avaient épargné, même Anna ne le savait pas. Mais Quangel prit sur lui. Il lâcha cela aussi. Dans les dernières semaines, il avait déjà lâché tant de choses derrière lui, pourquoi pas cela non plus ? Il finit de se détacher de la dernière chose qui le liait encore à sa vie d'avant et dit : « 4 763 marks !

— Oui », répéta le président et il s'adossa de nouveau dans sa haute chaise de juge. « 4 763 marks et 67 pfennigs ! » Il lisait les chiffres dans le dossier. « Et vous n'avez pas honte de combattre un pays qui vous a tant fait gagner d'argent ? Vous combattez la communauté qui a si bien pris soin de vous ? » Il s'emporta. « Vous ne savez pas ce qu'est la gratitude. Vous ne savez pas ce qu'est l'honneur. Vous êtes ignoble ! Il faut vous éliminer ! »

Et les serres du voutour se replièrent, s'ouvrirent à nouveau et se refermèrent encore, comme si elles déchiquetaient une charogne.

« J'avais déjà mis de côté presque la moitié de la somme avant la prise de pouvoir d'Hitler », dit Quangel.

Quelqu'un rit dans l'assistance, qui se tut aussitôt de frayeur quand le regard courroucé du président l'avisa. Il toussota d'embarras.

« Je demande le silence ! Le silence absolu ! Et vous, accusé, si vous devenez insolent, alors je vais vous punir. Ne pensez pas que vous êtes protégé de toute autre peine. Vous pouvez encore faire certaines expériences ! » Il regarda Quangel d'un air pénétrant : « Et maintenant dites-moi, accusé, pourquoi est-ce que vous épargniez ainsi ?

— Mais pour nos vieux jours.

— Oh noon, pour vos vieux jours ? Comme c'est touchant ! Mais c'est encore un mensonge. Tout au moins depuis que vous écriviez vos cartes, vous saviez bien que vous ne feriez pas de vieux os ! Vous avez avoué vous-même, ici, que vous étiez conscient des conséquences de votre crime. Et malgré cela, vous avez continué à mettre de côté et à verser de l'argent à la caisse d'épargne. Mais pour quoi faire ?

— J'ai toujours compté sur le fait que je m'en sortirais.

— Qu'est-ce que cela signifie, s'en sortir ? Vous pensiez que vous seriez reconnu non coupable ?

— Non, ça, je n'y ai jamais cru. J'ai pensé que je ne serais pas pris.

— Eh bien vous voyez, vous vous êtes un peu trompé. Mais je ne vous crois pas non plus, je ne crois pas que vous ayez pensé une chose pareille. Vous n'êtes pas aussi imbécile que vous voulez paraître. Il est impossible que vous ayez cru pouvoir continuer pendant des années et des années encore à perpétrer vos crimes sans être dérangé.

— Je ne pensais pas à des années et des années.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Je ne pense pas qu'il durera encore longtemps, le Reich millénaire », dit Quangel en tournant sa tête acérée d'oiseau vers le président.

L'avocat en dessous de lui sursauta violemment.

Dans l'assistance on se mit soudain à rire, et aussitôt un grondement menaçant s'éleva.

« Quel salopard ! » cria quelqu'un.

L'agent des forces de l'ordre derrière Quangel repoussa son shako, mit son autre main sur l'étui de son pistolet.

Le procureur s'était levé d'un bond et agitait une feuille de papier.

Frau Quangel regardait son mari en souriant et approuvait de la tête avec ferveur.

L'agent des forces de l'ordre derrière elle lui saisit l'épaule et la pressa douloureusement.

Elle se maîtrisa et ne cria pas.

Un assesseur fixait Quangel, la bouche grande ouverte.

Le président se leva d'un bond : « Espèce de criminel ! Espèce d'idiot ! Espèce de criminel ! Vous osez dire ici... »

Il s'interrompt, soucieux de conserver sa dignité.

« Commencez par emmener l'accusé. Surveillant, faites sortir ce sale type ! La cour va décider de la sanction adéquate... »

Après un quart d'heure, l'audience reprit.

On remarqua que l'accusé semblait ne plus pouvoir se déplacer correctement. On pensa dans l'assistance : ils l'auront joliment passé à tabac. Anna Quangel y pensa elle aussi avec crainte.

Le président Feisler annonça : « L'accusé Otto Quangel est condamné à quatre semaines de mitard, au pain et à l'eau, avec privation de nourriture tous les trois jours. Par ailleurs », continua le président Feisler d'un ton explicatif, « les bretelles ont été retirées à l'accusé puisqu'il les a, comme on me l'a rapporté, tripotées de façon suspecte à l'instant. Il y a soupçon de tentative de suicide.

— Je devais juste aller aux toilettes.

— Fermez votre gueule, accusé ! Il y a soupçon de tentative de suicide. L'accusé devra à partir de maintenant se débrouiller sans bretelles. Il ne peut s'en prendre qu'à lui-même. »

On se mit à rire de nouveau dans l'assistance, mais le président accorda un regard presque bienveillant aux rieurs, il était lui-même content de sa bonne blague. L'accusé était debout, se tenait crispé, sans arrêt obligé de retenir son pantalon qui glissait.

Le président sourit : « Nous reprenons les débats. »

L'audience principale : le procureur roquet

Alors que le président du Volksgerichtshof Feisler, pour n'importe quel observateur qui ne fût pas de parti pris, ressemblait à un molosse sanguinaire et mauvais, le procureur ne jouait que le rôle d'un petit roquet qui glapissait hargneusement et guettait la moindre occasion de mordre au mollet la proie du molosse, qui, comme un grand frère, la tenait à la gorge. Le procureur avait bien tenté au fil des débats de glapir contre les Quangel, mais les abois continuels du molosse sanguinaire avaient aussitôt recouvert sa voix. Que lui restait-il donc encore à glapir ? Le président assumait depuis la première minute la tâche du procureur, dès la toute première minute Feisler avait violé le devoir fondamental du juge, qui doit rechercher la vérité : il avait été d'une extrême partialité.

Mais après la pause de midi au cours de laquelle le président avait absorbé, sans carte de ravitaillement, un repas fort copieux arrosé de vin et de schnaps, Feisler était un peu fatigué. À quoi bon se donner encore toutes ces peines ? Ils étaient déjà morts tous les deux de toute façon. En plus, c'était le tour de la femme, cette petite femme d'ouvrier – et les bonnes femmes étaient relativement indifférentes au président, tout du moins en tant que juge. Les bonnes femmes étaient toutes bêtes et ne servaient qu'à une seule chose. Sinon, elles ne faisaient jamais que ce que demandaient leurs maris.

Feisler, magnanime, laissa donc le roquet occuper le devant de la scène et glapir à son tour. Il était adossé à sa chaise de juge, les yeux à demi fermés, la tête posée sur la serre de voutour qui lui servait de main, semblant écouter attentivement, mais en réalité tout à sa digestion.

Le roquet aboya : « Vous avez bien occupé autrefois un poste à la Frauenschaft, accusée ? »

— Oui, répondit Frau Quangel.

— Et pourquoi l'avez-vous quitté ? Est-ce que c'est votre mari qui l'a exigé ?

— Non, répondit Frau Quangel.

— Donc, il ne l'a pas exigé de vous ? D'abord le mari se démet de son poste à l'Arbeitsfront, et puis la femme, deux semaines plus tard, se démet du sien à la Frauenschaft. Accusé Quangel, est-ce que vous n'avez pas exigé ceci de votre femme ?

— Elle y aura bien pensé toute seule quand elle a appris que j'avais quitté mon poste. »

Quangel, debout, doit tenir son pantalon.

Et il se rassied puisque le procureur s'adresse à nouveau à Anna Quangel. « Alors qu'en est-il, pourquoi avez-vous démissionné de votre poste ? »

— Mais je n'ai pas du tout démissionné. J'ai été exclue. »

Le roquet se mit à aboyer : « Accusée, prenez garde à ce que vous dites ! Vous aussi vous pouvez, comme votre mari, être sanctionnée si vous poussez le bouchon trop loin ! Vous avez avoué à l'instant que vous aviez démissionné de votre poste. »

— Non, ce n'est pas vrai. J'ai seulement dit : non, mon mari ne m'y a pas encouragée.

— Vous mentez ! Vous mentez ! Vous avez l'insolence de baratiner cette haute cour et moi-même ! »

Glapissements furieux. L'accusée reste sur sa position.

« Que l'on compare avec le sténogramme ! »

Le sténogramme est relu, et on constate que l'accusée a raison. Mouvement dans la salle. Otto Quangel regarde d'un air approbateur son Anna qui ne se laisse pas intimider. Il est fier d'elle.

Le procureur roquet garde un instant la queue basse et lorgne vers le président. Il bâille discrètement derrière une de ses serres de vautour. Le procureur décide de laisser tomber cette piste éventée et en emprunte une autre.

« Accusée, vous n'étiez plus toute jeune lorsque vous avez épousé votre mari actuel ?

— J'avais à peu près trente ans.

— Et avant ?

— Je ne comprends pas.

— Ne faites pas l'innocente, je veux savoir le type de relation que vous aviez avec les hommes avant de vous marier. Eh bien, ça vient ? »

Devant la méchanceté abyssale de cette question, Anna Quangel devint d'abord rouge, puis blafarde. Elle regarda d'un air implorant son avocat vieillissant et soucieux qui se leva d'un bond et dit : « Je demande que la question soit rejetée, elle ne relève pas de cette affaire ! »

Et le procureur : « Ma question relève de cette affaire. On a avancé ici l'hypothèse que l'accusée a uniquement suivi son mari. Je vais démontrer qu'elle était une femme à la moralité débauchée, venant de la populace, et qu'on peut donc supposer qu'elle a commis toutes sortes de crimes. »

Le président annonça, ennuyé : « La question fait partie de l'affaire. Elle est retenue. »

Le roquet glapit de nouveau : « Alors, avec combien d'hommes avez-vous eu des relations avant votre mariage ? »

Tous les yeux sont tournés vers Frau Anna Quangel. Quelques étudiants dans l'assistance se poulèchent les lèvres, quelqu'un gémit de volupté.

Quangel regarde avec quelque inquiétude en direction d'Anna, il sait à quel point elle est sensible sur ce sujet.

Mais Anna Quangel s'est décidée. Tout comme son Otto, qui a abandonné tous ses scrupules concernant son épargne un peu plus tôt, elle est maintenant bien décidée à être elle aussi impudente devant l'impudeur de ces hommes.

Le procureur avait demandé : « Alors, avec combien d'hommes avez-vous eu des relations avant votre mariage ? »

Et Anna Quangel répond : « Avec quatre-vingt-sept. »

Quelqu'un pouffe de rire dans l'assistance.

Le président se réveille de son demi-sommeil et regarde presque avec intérêt la petite femme d'ouvrier à la silhouette trapue, aux joues rouges, à la poitrine généreuse.

Les yeux sombres de Quangel se sont illuminés un instant, maintenant ses paupières les recouvrent à nouveau très bas. Il ne regarde personne.

Le procureur toutefois balbutie, très troublé : « Avec quatre-vingt-sept ? Pourquoi donc précisément quatre-vingt-sept ?

— Je n'en sais rien, dit Anna Quangel, placide. Il n'y en a tout simplement pas eu plus que ça.

— Ah bon ? dit le procureur, renfrogné. Ah bon ! »

Il est de très mauvaise humeur car il a soudain fait de l'accusée une personne intéressante, ce qui n'était certes pas dans ses intentions. Il est aussi, comme la plupart des personnes présentes, tout à fait convaincu qu'elle ment, qu'elle a peut-être eu au plus deux ou trois amants, et si ça se trouve même aucun. On pourrait la sanctionner pour s'être moquée du tribunal. Mais comment prouver cette intention ?

Finalement il se décide. Il dit d'un ton morose : « Je suis tout à fait convaincu que vous exagérez inconsidérément, accusée. Une femme qui a eu quatre-vingt-sept amants ne se souviendra sûrement pas de leur nombre. Elle dira juste : beaucoup. Mais votre réponse apporte la preuve de votre déchéance. Vous vous vantez encore de votre impudence ! Vous êtes fière d'avoir été une putain. Et de putain vous êtes devenue ce que deviennent, comme il se doit, toutes les putains, vous êtes devenue une mère maquerelle. Vous avez fait l'entremetteuse pour votre fils. »

Maintenant il a tout de même réussi à mordre Anna Quangel, le roquet.

« Non ! » crie Anna Quangel, et elle lève les mains en signe de supplication. « Ne dites pas ça ! Je n'ai jamais fait une chose pareille !

— Vous ne l'avez pas fait ? glapit le roquet. Et comment voulez-vous appeler cela, avoir hébergé plusieurs fois la soi-disant fiancée de votre fils pour la nuit ? Vous avez logé votre fils ailleurs peut-être ? Hé ! Où a-t-elle donc dormi, cette Trudel ? Vous savez qu'elle est morte, n'est-ce pas, oui, vous le savez, ça ? Sinon elle serait assise là aussi, cette carne, cette complice de votre mari dans l'exécution de ses crimes, elle serait assise avec vous sur le banc des accusés ! »

Mais la mention de Trudel a insufflé de nouvelles forces à Frau Quangel. Elle dit, non pas au procureur, mais en direction de la cour : « Oui, Dieu soit loué, heureusement que Trudel est morte, qu'elle n'a pas été obligée de subir encore cette honte...

— Vous allez me faire le plaisir de mesurer vos propos ! Je vous avertis, accusée !

— C'était une bonne fille, très convenable...

— Qui a avorté de son enfant au cinquième mois parce qu'elle ne voulait pas mettre de soldat au monde !

— Elle n'a pas avorté de son enfant, elle était très malheureuse qu'il soit mort !

— Elle l'a elle-même avoué !

— Je ne vous crois pas. »

Le procureur se mit à crier : « Ce que vous croyez ou pas, ici, ça nous est égal ! Mais je vous conseille de changer de ton, accusée, sinon vous allez encore faire l'expérience de choses très désagréables ! La déclaration de la Hergesell a été enregistrée par l'inspecteur de la police criminelle Laub. Et un inspecteur de la police criminelle ne ment pas ! »

Le roquet regarda autour de lui dans la salle d'un air menaçant.

« Et maintenant je vous demande une fois encore, accusée, de me dire : est-ce que votre fils a eu des relations intimes avec cette jeune fille, oui ou non ?

— Une mère n'y regarde pas de si près. Je ne suis pas une fouine, *moi*.

— Mais vous aviez un devoir de surveillance ! Si vous avez toléré les rapports immoraux de votre fils sous votre propre toit, vous vous êtes rendue coupable de proxénétisme aggravé, selon la qualification du Code pénal.

— Je ne sais rien de tout cela. Mais je sais que c'était la guerre et que mon garçon allait peut-être mourir. Dans nos milieux c'est comme ça, quand deux personnes sont fiancées ou tout comme, et qu'en plus il y a la guerre, on n'y regarde pas de si près.

— Ah, donc maintenant vous avouez ! Vous étiez au courant des relations immorales de votre fils, et vous les avez tolérées ! C'est donc ça que vous appelez : ne pas y regarder de si près. Mais le Code pénal appelle cela proxénétisme aggravé, et une mère qui le tolère n'a plus d'honneur, elle est dépravée !

— Ah bon, vous trouvez ? Alors j'aimerais bien savoir », dit Anna Quangel sans peur aucune et avec une voix ferme, « alors j'aimerais bien savoir comment le Code pénal appelle ce que fait le Bund Deutscher Mädels, le BDM, plus connu sous le nom de Bobi-Déshabille-Moi ? »

Vifs éclats de rire...

« Et ce que la SA a sur la conscience avec ces jeunes filles... »

Les rires cessent.

« Et la SS – parce qu'on raconte que les SS violent d'abord les jeunes filles juives avant de les tuer d'une balle dans la tête... »

Silence de mort...

Puis un tumulte se déclenche. Ils crient. Certaines personnes de l'assistance grimpent au-dessus des barrières et veulent atteindre l'accusée.

Otto Quangel s'est levé d'un bond, prêt à venir en aide à sa femme...

L'agent des forces de l'ordre derrière lui et ses bretelles manquantes l'en empêchent.

Le président est debout et il exige avec véhémence mais sans succès le silence.

Les assesseurs parlent tout haut. L'imbécile à la bouche toujours ouverte agite les poings.

Le procureur roquet glapit et glapit, et personne ne comprend un seul mot de ce qu'il dit...

L'honneur sacré de la nation a été attaqué, la SS a été offensée, l'unité préférée du Führer, l'élite de la race germanique !

Finalement, Anna Quangel est traînée hors de la salle, le bruit se calme, la cour se retire pour se concerter...

Cinq minutes plus tard elle revient :

« L'accusée Anna Quangel est exclue de la salle d'audience et de la participation à la suite de son procès. Elle restera dorénavant attachée. Mitard jusqu'à nouvel ordre. Pain et eau une fois tous les deux jours. »

Les débats se poursuivent.

L'audience principale : le témoin Ulrich Heffke

Le témoin Ulrich Heffke, ouvrier qualifié, frère bossu d'Anna Quangel, vient de passer des mois difficiles. Le très efficace inspecteur Laub l'avait arrêté, lui et sa femme, tout de suite après l'arrestation des Quangel, sans le moindre soupçon valable mais tout simplement parce qu'il était parent des Quangel.

À partir de ce moment-là, Ulrich Heffke avait vécu dans la peur. Cet homme doux à l'esprit sobre et simple, qui avait passé sa vie entière à éviter les conflits, avait été emprisonné, torturé, injurié, battu par le sadique Laub. On l'avait affamé, humilié, bref, tous les artifices diaboliques avaient été mis en œuvre pour le martyriser.

À la suite de quoi l'esprit du bossu s'était troublé. Il n'avait plus fait que guetter avec crainte tout ce que ses bourreaux avaient voulu entendre, et il était ensuite aveuglément passé aux aveux, même les plus lourds, dont l'absurdité lui était pourtant aussitôt démontrée.

Et on l'avait martyrisé à nouveau dans l'espoir que le bossu leur livre tout de même un nouveau crime dont on n'aurait encore rien su. Car l'inspecteur Laub travaillait selon le principe de cette époque : tout le monde a quelque chose sur la conscience. Il suffit de chercher assez longtemps, et on trouve toujours quelque chose.

Laub n'arrivait pas à croire qu'il était tombé sur un Allemand qui n'était pas membre du parti et qui pourtant n'avait jamais écouté de radios étrangères, n'avait jamais propagé de théories défaitistes de bouche à oreille, n'avait jamais enfreint les directives sur le ravitaillement. Laub avait enfoncé dans le crâne de Heffke que c'était lui qui avait déposé pour son beau-frère les cartes sur la Nollendorfplatz.

Heffke avait avoué – et trois jours plus tard Laub pouvait lui prouver qu'il était impossible que lui, Ulrich Heffke, ait pu déposer les cartes.

L'inspecteur Laub accusa Heffke d'avoir trahi les secrets industriels de l'usine d'optique dans laquelle il travaillait. Heffke avait avoué, et après une semaine d'enquêtes minutieuses Laub avait constaté qu'il n'y avait pas de secrets à divulguer dans cette usine ; personne ne savait, là-bas, à quelles armes étaient destinées les pièces qu'ils fabriquaient.

Heffke payait cher chacun de ses faux aveux, mais cela le rendait seulement plus angoissé, pas plus intelligent. Il avouait tout aveuglément, juste pour avoir la paix, pour échapper à un nouvel interrogatoire, il signait le moindre procès-verbal. Il aurait signé son propre arrêt de mort. Il n'était plus qu'un morceau de gélatine, une petite motte d'angoisse qui se mettait à trembler dès qu'on lui parlait.

L'inspecteur Laub avait été assez cynique pour transférer ce malheureux en détention provisoire en même temps que les Quangel, bien que dans aucun des procès-verbaux n'apparaisse la preuve de sa participation aux « crimes » des Quangel. Deux précautions valaient mieux qu'une, le juge d'instruction verrait bien par lui-même s'il ne trouvait pas tout de même quelque chose contre Heffke. Ulrich Heffke utilisa les possibilités un peu plus diversifiées qu'offrait la détention provisoire pour se pendre aussitôt. On le trouva au tout dernier moment, on coupa la corde autour de son cou et on le rendit à cette vie qui lui était devenue tout à fait insupportable.

À partir de ce moment-là, le petit bossu dut vivre dans des conditions encore plus difficiles : la lumière était allumée toute la nuit dans sa cellule, un surveillant affecté spécialement regardait dans le judas à intervalles rapprochés, ses mains étaient attachées, et on venait le chercher presque tous les jours pour un interrogatoire. Si le juge d'instruction n'avait rien pu trouver dans le dossier qui soit à la charge

de Heffke, il était toutefois intimement convaincu que le bossu dissimulait un crime, sinon pourquoi aurait-il tenté de se suicider ? Aucun innocent ne ferait une chose pareille ! Et comme Heffke avait pris l'habitude presque débile de commencer par reconnaître la moindre accusation, cela eut pour effet que le juge d'instruction entreprit des interrogatoires et des enquêtes de longue haleine, pour en fin de compte arriver à la conclusion que Heffke n'avait rien fait du tout.

C'est ainsi qu'Ulrich Heffke ne fut libéré de détention provisoire qu'une semaine avant le procès. Il retourna auprès de sa femme longue, sombre et fatiguée, qui était déjà libérée depuis longtemps. Elle le reçut en silence. Heffke était trop dérangé pour retourner au travail ; il restait souvent des heures entières dans un coin de la chambre et il chantait des cantiques d'une voix de tête douce et agréable. Il parlait à peine, et la nuit il pleurait beaucoup. Ils avaient de l'argent de côté, la femme ne fit donc rien pour inciter son mari à retourner travailler.

Trois jours après sa libération, Ulrich Heffke reçut de nouveau une convocation pour témoigner au procès. Son cerveau débile n'arrivait plus à comprendre qu'il n'était convoqué que comme témoin. Son agitation crût d'heure en heure, il ne mangea plus rien et chanta toujours plus longtemps. Il était saisi d'angoisse à l'idée que les tortures qu'il venait tout juste de surmonter dussent recommencer.

Dans la nuit précédant le procès il se pendit une deuxième fois, et ce fut sa femme sombre qui lui sauva alors la vie. Dès qu'il put respirer à nouveau, elle le battit avec force. Elle désapprouvait sa façon de vivre. Le jour suivant, elle le prit sous le bras et le livra à la porte de la salle des témoins, avec ces mots à l'huissier : « Il a un grain ! Il faut bien le surveiller ! »

Comme la salle des témoins était déjà bien pleine quand elle prononça ces mots – on avait convoqué pour l'essentiel des camarades de travail de Quangel, la direction de l'usine, les deux femmes et le secrétaire général de la poste qui l'avaient vu en train de déposer une carte, les deux responsables de la Frauenschaft, et ainsi de suite –, comme donc il y avait déjà une bonne quantité de témoins présents lorsque Anna Heffke avait dit cela, ce ne fut pas seulement l'huissier mais bien l'ensemble des témoins qui surveillèrent avec empressement le petit bonhomme. Certains tentèrent d'écourter les longues heures d'attente en taquinant un peu le bossu, mais cela n'eut guère d'effet : l'homme transpirait tellement la peur. Les gens étaient tout de même trop gentils pour lui faire grand-chose.

Le bossu malgré son angoisse avait bien surmonté l'interrogatoire du président Feisler : il parlait d'une voix si douce et il tremblait tellement que le grand magistrat s'était vite lassé de cuisiner ce trouillard. Puis le bossu était retourné faire le dos rond parmi les autres témoins, dans l'espoir que c'en serait fini pour lui.

Mais ensuite il avait dû assister à l'attaque du procureur roquet contre sa sœur, aux tourments qu'il lui infligeait, il entendit les questions impudentes que l'on posait à Anna. Son cœur s'indigna, il voulut s'avancer, il voulut parler en faveur de sa sœur tant adorée, il voulait attester qu'elle avait toujours mené une vie convenable – et la peur lui fit de nouveau courber le dos, se recroqueviller.

C'est ainsi qu'il suivit le reste des débats, tenaillé par l'angoisse, la lâcheté et par des sursauts de courage, plus tout à fait maître de ses sens, jusqu'à ce qu'on en vienne au moment où Anna Quangel insulta le BDM, la SA et les SS. Il assista au tumulte qui s'ensuivit, il participa lui-même un peu au tumulte, à la mesure de sa petite personne ridicule, en grimpant sur le banc pour mieux voir. Il vit deux agents traîner Anna hors de la salle.

Il était toujours debout sur le banc lorsque le président commença à obtenir le silence dans la salle. Ses voisins l'avaient oublié, ils étaient encore en train de faire des messes basses.

C'est alors que le regard du procureur roquet tomba sur Ulrich Heffke, il considéra un instant étonné la créature pitoyable et s'écria : « Hé, vous là-bas... ! Vous êtes bien le frère de l'accusée ! Comment vous appelez-vous, déjà ?

— Heffke, Ulrich Heffke, vint en aide l'assesseur du procureur.

— Témoin Ulrich Heffke, c'était votre sœur ! Je vous demande de vous exprimer sur le passé d'Anna Quangel ! Que savez-vous de ce passé ? »

Et Ulrich Heffke ouvrit la bouche – il était encore debout sur son banc, et ses yeux regardaient pour la première fois sans crainte aucune. Il ouvrit la bouche, et avec une agréable voix de tête, il se mit à chanter :

*Je te donne congé, monde méchant et trompeur,
Dont j'abhorre la vie pécheresse et mauvaise.
Il est bon de résider au ciel où se trouve ce que je désire ;
Où Dieu récompensera celui qui le sert ici-bas.*

La stupéfaction fut telle qu'on le laissa chanter. Certains trouvèrent même que ce chant simple était agréable et ils oscillèrent de la tête d'un air stupide, de-ci, de-là, en suivant la mélodie. L'un des assesseurs avait de nouveau la bouche grande ouverte. Les étudiants étaient agrippés aux rambardes, le visage tendu. L'avocat grisonnant et soucieux farfouillait pensivement dans son nez, la tête penchée. Otto Quangel avait tourné son visage acéré vers son beau-frère, et il sentit pour la première fois son cœur froid battre pour le pauvre petit homme. Qu'allaient-ils faire de lui ?

*Recueille mon âme dans ton immense miséricorde,
Épargne-lui le malheur et offre-lui refuge en ton royaume.
C'est une belle mort de venir dans ton château céleste ;
Il est guéri à jamais celui qui auprès de toi reste.*

Quand il eut fini de chanter la deuxième strophe, la salle recommençait à s'agiter. Le président avait chuchoté quelque chose, le procureur avait envoyé un papier à l'officier de police.

Mais le petit bossu n'avait rien remarqué. Son regard était resté dirigé vers le plafond. Puis il s'écria très haut, d'une voix extasiée et ravie : « J'arrive ! »

Il leva les bras, il s'élança du banc, il voulait s'envoler...

Puis il s'étala de tout son poids au milieu des témoins assis devant lui et qui firent un bon de côté, il roula sous les bancs...

« Mettez cet homme dehors ! » cria le président d'un ton autoritaire dans la salle à nouveau tumultueuse. « Qu'il soit examiné par un médecin ! »

Ulrich Heffke fut transporté hors de la salle.

« Comme on le voit : une famille de criminels et de fous, constata le président. Bon, nous veillerons à ce qu'ils soient éliminés. »

Et il jeta un regard menaçant à Otto Quangel qui, retenant toujours son pantalon avec ses mains, regardait encore la porte par laquelle son petit beau-frère avait disparu.

Évidemment, on veilla à éliminer le petit bossu Ulrich Heffke. D'un point de vue physique aussi bien qu'intellectuel, c'était un indésirable, et après un bref séjour en asile, une piqûre lui permit vraiment de donner congé à ce monde.

L'audience principale : les avocats de la défense

L'avocat d'Anna Quangel, cet homme plus tout jeune, gris et soucieux, qui se curait si volontiers le nez dans ses moments d'absence et qui avait indéniablement l'air juif (mais on ne pouvait rien « prouver » car ses papiers étaient « purement aryens »), cet homme qui avait été commis d'office pour assister juridiquement la femme, se leva pour faire sa plaidoirie.

Il expliqua qu'il regrettait beaucoup d'être obligé de parler en l'absence de sa cliente. Certes, ses invectives contre de si honorables institutions du parti, comme la SA et la SS, étaient déplorables...

Interjection du procureur : « Criminelles ! »

Oui, bien sûr, il souscrivait, des invectives de ce genre étaient hautement criminelles. Toutefois, en considérant le cas du frère de sa cliente, on pouvait bien voir qu'elle ne devait pas être considérée comme pleinement responsable de ses actes. Le cas d'Ulrich Heffke, la haute cour l'avait encore sans aucun doute très vivement en mémoire, avait démontré que la famille Heffke était hantée par le fanatisme religieux. Il pouvait à raison supposer, sans vouloir toutefois anticiper l'avis de l'expert médical, qu'il s'agissait ici de schizophrénie, et comme la schizophrénie appartenait aux maladies héréditaires...

Ici, l'avocat grisonnant fut interrompu une deuxième fois par le procureur qui demanda à la cour d'exhorter l'avocat à bien vouloir parler de l'affaire.

Le président Feisler exhorta l'avocat à bien vouloir parler de l'affaire.

L'avocat objecta qu'il parlait bien de l'affaire.

Non, il ne parlait pas de l'affaire. Il était question de trahison d'État et de haute trahison, non pas de schizophrénie et de folie.

À nouveau l'avocat objecta : s'il était justifié que monsieur le procureur puisse démontrer la bassesse morale de sa cliente, alors il était justifié que lui-même puisse parler de sa schizophrénie. Il demandait au tribunal de statuer.

La cour se retira pour prendre une décision sur la demande de l'avocat. Puis le président Feisler annonça : « Ni l'enquête préliminaire ni les débats d'aujourd'hui n'ont montré de quelconques signes d'un dérangement mental chez Anna Quangel. Le cas de son frère Ulrich Heffke ne peut pas être utilisé comme preuve, puisqu'il n'existe pas encore d'expertise médico-légale à son sujet. Il est aussi tout à fait possible qu'il s'agisse, au sujet d'Ulrich Heffke, d'un dangereux simulateur qui aurait seulement voulu venir en aide à sa sœur. Nous prions la défense de bien vouloir s'en tenir à la trahison d'État et à la haute trahison comme elle a été présentée aujourd'hui... »

Regard triomphant du procureur roquet vers l'avocat soucieux.

Et regard sombre en retour de l'avocat.

« Comme il m'est interdit par la haute cour de justice, recommença l'avocat d'Anna Quangel, d'évoquer la santé mentale de ma cliente, je passe donc tous les points qui parlent pour une responsabilité diminuée : les insultes qu'elle proféra à l'encontre de son mari à la mort de son fils, le comportement étrange, à la limite du trouble mental, qu'elle eut avec la femme de l'Obersturmbannführer... »

Le roquet glapit : « Je proteste, je m'insurge contre l'artifice qu'utilise l'avocat de l'accusée pour contourner l'interdiction de la cour. Il passe tous les points pour mieux les souligner encore. Je demande au tribunal de statuer ! »

À nouveau, la cour se retire et, quand elle réapparaît, le président Feisler annonce, très méchamment, que l'avocat est condamné à une amende de cinq cents marks pour violation d'une décision de justice. Et en cas de récidive il risque l'interdiction de reprendre la parole.

L'avocat gris s'incline. Il a l'air préoccupé, tourmenté, comme s'il se demandait où il allait bien pouvoir trouver ces cinq cents marks. Il recommence pour la troisième fois son discours. Il s'efforce de décrire la jeunesse d'Anna Quangel, ses années comme servante, puis le mariage aux côtés d'un homme froid et fanatique, toute une vie de femme : « Une vie faite uniquement de travail, de soucis, de renoncement, de soumission à un homme dur. Et cet homme se met soudain à écrire des cartes avec un contenu criminel, passible de haute trahison. Lors de l'audience, il a été clairement démontré que c'est l'homme qui a eu cette idée, pas la femme. Toutes les déclarations de ma cliente pendant l'enquête préliminaire qui vont à l'inverse de ce fait doivent être considérées comme une volonté mal placée de se sacrifier... »

L'avocat s'exclame : « Que pouvait donc faire Frau Anna Quangel contre la volonté criminelle de son mari ? Que pouvait-elle faire ? Elle avait derrière elle une vie entière de servitude, elle n'avait appris qu'une seule chose : obéir, et ne jamais résister. Elle était une créature de son mari, elle lui était entièrement soumise... »

Le procureur tend l'oreille.

« J'en appelle à la haute cour de justice ! On ne peut pas considérer qu'une femme comme elle est pleinement coupable de ce crime, non, de complicité de ce crime. Tout comme on ne peut punir un chien qui sur ordre de son maître attrape un lapin chez le voisin, eh bien on ne peut rendre complètement responsable cette femme de complicité. Elle bénéficie donc – également pour cette raison – de la protection de l'article 51 paragraphe 2... »

Le procureur l'interrompt de nouveau. Il se met à glapir que l'avocat a encore violé l'interdiction du tribunal.

L'avocat contredit.

Le procureur lit, sur un bloc-notes : « D'après le sténogramme, la défense a dit la chose suivante : Elle bénéficie donc – également pour cette raison – de la protection de l'article 51 paragraphe 2. Les mots « également pour cette raison » se rapportent très clairement à la prétendue maladie mentale de la famille Heffke avancée précédemment par la défense. Je prie le tribunal de statuer.

Le président Feisler demande à l'avocat à quoi il se référait en disant les mots « également pour cette raison » ?

L'avocat explique que ces mots se référaient à des raisons qu'il allait exposer dans la suite de sa plaidoirie.

Le procureur crie que personne ne se référait jamais dans un discours à une chose qu'il n'avait pas encore dite. On ne pouvait faire référence qu'à quelque chose qui était déjà connu, jamais à quelque chose que personne ne connaissait. Monsieur l'avocat venait de faire usage d'un faux prétexte caractérisé.

L'avocat de la défense protesta contre le reproche d'avoir usé d'un faux prétexte. Par ailleurs, on pouvait tout à fait se référer dans un discours à une chose qui devait encore être exposée, c'était une technique bien connue de la rhétorique de créer une attente vers quelque chose qui allait encore venir. C'est ainsi par exemple que Cicéron avait dit, dans sa célèbre troisième philippique...

Anna Quangel était oubliée ; et Otto Quangel, bouche bée d'étonnement, regardait l'un puis l'autre.

Une dispute ardente se déroulait sous ses yeux. Les citations pleuvaient, en latin et en grec ancien.

Finalement la cour se retira une nouvelle fois et, lorsqu'elle reparut, le président Feisler annonça à la surprise générale (car la plupart des gens avaient oublié le motif de cette dispute savante) que l'avocat de l'accusée avait interdiction de reprendre la parole puisqu'il avait plusieurs fois outrepassé une décision de justice. La défense officielle d'Anna Quangel était transférée à l'assesseur Lüdeke, qui était par hasard présent dans cette salle.

L'avocat grisonnant s'inclina et quitta la salle d'audience, l'air plus préoccupé que jamais.

L'assesseur Lüdeke, « par hasard présent dans cette salle », se leva et parla. Il n'avait pas encore tellement d'expérience, et il n'avait pas non plus écouté avec beaucoup d'attention, la cour l'intimidait, et puis il était en ce moment très amoureux et donc incapable de suivre un quelconque raisonnement. Il parla pendant trois minutes, requit des circonstances atténuantes (si tant était que la haute cour de justice ne soit pas d'un autre avis que le sien, auquel cas il demandait que l'on considère sa requête comme jamais formulée) et il se rassit, très rouge et très embarrassé.

La parole fut donnée à l'avocat d'Otto Quangel.

Il se leva, très blond et très hautain. Il n'était pas intervenu une seule fois de toute l'audience, il n'avait pas pris une seule note, la table devant lui était vide. Pendant les heures qu'avaient duré les débats, il avait passé tout son temps à froter doucement ses ongles roses et très soignés les uns contre les autres, et à les observer avec attention.

Mais maintenant il parlait, sa toge était entrouverte, il avait une main dans la poche de son pantalon, l'autre faisait de petits gestes mesquins. Cet avocat ne pouvait pas supporter son client, il le trouvait répugnant, borné, incroyablement laid et même carrément repoussant. Et malheureusement Quangel avait tout fait pour accroître encore l'aversion de son avocat en refusant de lui donner la moindre information, malgré les conseils pressants du Dr Reichhardt : il n'avait pas besoin d'avocat.

Maintenant donc, le Dr Stark, son avocat, parlait. Son intonation nasale et traînante s'opposait radicalement aux mots violents qu'il utilisait.

Il dit : « Rarement avons-nous eu l'occasion, nous qui sommes ici réunis dans cette salle, d'observer un tel exemple de profonde dépravation de l'homme. Trahison d'État, haute trahison, prostitution, proxénétisme, avortement, avarice – oui, existe-t-il même un seul crime dont mon client ne se soit pas rendu coupable, auquel il n'ait pas participé ? J'en appelle à la haute cour de justice, messieurs, vous me voyez dans l'incapacité de défendre un criminel pareil. Dans un cas comme celui-ci, je me vois dans l'obligation de déposer la robe du défenseur ; moi, avocat de la défense, je me dois d'endosser le rôle du procureur, et j'élève la voix en avertissement : que la justice suive son cours le plus sévère. En variation d'une phrase bien connue, je ne peux dire qu'une seule chose : *Fiat justitia, pereat mundus*, que la justice suive son cours, même si le monde s'écroule ! Pas de circonstances atténuantes pour ce criminel qui ne mérite pas d'être appelé un être humain ! »

Sur ce, l'avocat, à la surprise générale, s'inclina devant la cour et se rassit en rajustant son pantalon avec soin au niveau des genoux. Il examina ses ongles et commença à les froter les uns contre les autres.

Après un instant d'hésitation étonnée, le président demanda à l'accusé s'il avait encore quelque chose à dire pour sa défense. Mais dans ce cas, qu'il soit bref.

Otto Quangel dit, en retenant son pantalon : « Je n'ai rien à dire pour ma défense : mais j'aimerais sincèrement remercier mon avocat pour sa plaidoirie. J'ai enfin compris ce qu'était un avocat non pas du droit mais du tordu. »

Et Quangel se rassit pendant que les autres s'agitaient. L'avocat interrompit le polissage de ses ongles, se leva et annonça d'un ton négligent qu'il renonçait à porter plainte contre son client, celui-ci n'ayant qu'une fois de plus démontré qu'il était un irrécupérable criminel.

Ce fut le moment où Quangel se mit à rire pour la première fois depuis son arrestation, non, depuis des temps immémoriaux, d'un grand rire joyeux et insouciant. Il était soudain submergé par la puissance comique de cette situation : cette bande de canailles, de criminels voulait l'étiqueter, lui, comme criminel, avec le plus grand sérieux du monde.

Le président admonesta l'accusé à cause de sa gaieté inconvenante. Il envisagea de punir encore plus sévèrement Quangel, mais il pensa alors qu'il avait déjà condamné l'accusé à toutes les peines possibles, qu'il ne lui restait plus que l'exclusion de la salle d'audience, et il pensa que cela ferait bien peu d'effet de prononcer le jugement en l'absence des deux accusés. C'est ainsi qu'il se résolut à la clémence.

La cour se retira pour rendre son jugement.

Grande pause.

La plupart des gens sortirent, comme au théâtre, pour fumer une cigarette.

L'audience principale : le verdict

Selon le règlement, les deux agents de police qui surveillaient désormais Otto Quangel auraient dû emmener leur prisonnier dans la petite cellule qui était prévue pour ce genre de pauses. Mais puisque la salle s'était presque complètement vidée, et que le transfert du prisonnier par les nombreux couloirs et les escaliers, avec son pantalon qui glissait constamment, s'annonçait plutôt compliqué, ils avaient cru pouvoir passer outre à cette disposition et ils restèrent ainsi à papoter à quelque distance de Quangel.

Le vieux contremaître posa sa tête sur ses mains et sombra pendant quelques minutes dans une sorte de somnolence. Les sept heures de débats, dont pas une seule fois il n'avait voulu se détourner, l'avaient épuisé. Des images passaient devant ses yeux comme des ombres : la main aux doigts crochus du président Feisler qui s'ouvrait et se refermait, l'avocat d'Anna avec le doigt dans le nez, le petit bossu Heffke qui voulait apprendre à voler, Anna qui annonçait « quatre-vingt-sept » les joues rouges, et dans les yeux une lueur de supériorité sereine qu'il ne lui avait jamais connue, et bien d'autres images encore, bien – d'autres – images – encore –

Sa tête pesa plus fort sur ses mains, il était si fatigué, il fallait qu'il dorme, même cinq minutes...

Il posa donc son bras sur la table et sa tête par-dessus. Il soupira d'aise. Rien que cinq minutes de sommeil profond, un petit moment pour oublier.

Mais il se réveilla aussitôt en sursaut. Il y avait quelque chose dans cette salle qui anéantissait ce repos tant désiré. Il regarda autour de lui les yeux écarquillés et son regard tomba sur le magistrat en retraite Herr Fromm, debout près de la rambarde séparant les bancs des spectateurs, qui semblait lui faire signe. Quangel avait vu le vieux monsieur auparavant, rien ne semblait d'ailleurs avoir échappé à sa vigilance, mais avec les nombreuses impressions que cette journée avait évoquées, il n'avait pas eu le temps de faire très attention à son ancien voisin de la rue Jablonski.

Et maintenant voilà que le magistrat se tenait à la rambarde et qu'il lui faisait signe.

Quangel jeta un regard aux deux policiers. Ils étaient à environ trois pas de lui, aucun des deux ne le regardait, et ils étaient plongés dans une très vive discussion. Quangel entendit ces mots : « Ma voilà que moi, cht'a attrapé le frangin pa' la peau du cou... »

Le contremaître s'était levé, avait attrapé son pantalon avec ses deux mains et traversait maintenant, pas à pas, toute la longueur de la salle en direction du vieux juge.

Il était à la barre, il gardait ses yeux baissés comme s'il ne voulait pas voir le prisonnier qui approchait. Puis – Quangel n'était plus qu'à quelques pas de lui – le juge se retourna d'un coup, passa à travers les rangées de chaises et se dirigea vers la porte de sortie. Mais il avait laissé quelque chose derrière lui, un petit paquet blanc, pas même de la taille d'une bobine de fil, posé sur la rambarde.

Quangel fit les derniers pas, attrapa le paquet et cacha le petit rouleau d'abord dans sa main creuse puis dans la poche de son pantalon. Cela avait l'air dur. Il se retourna et vit que ses deux gardiens n'avaient toujours pas remarqué son absence. Puis une porte claqua dans la salle derrière lui, et le magistrat fut parti.

Quangel entreprit la traversée inverse pour retourner à sa place. Il était assez agité, son cœur battait, il semblait peu probable que cette aventure puisse bien se terminer. Et qu'est-ce que le vieux juge avait de si important à lui donner qui lui fasse prendre tant de risques ?

Quangel n'était plus éloigné que de quelques pas de sa place lorsque l'un des gardiens le vit soudain. Il sursauta, effrayé, jeta un regard troublé sur le siège vide comme pour s'assurer que l'accusé ne s'y trouvait vraiment plus, et il cria presque, tant il avait été surpris : « Qu'esse-vous faites là ?

— Je voudrais aller aux cabinets, monsieur l'agent ! » dit Quangel.

Mais alors que le policier, rassuré, grognait encore : « M'enfin partez-y donc pas tout seul, encore ! M'enfin manifestez-vous, encore ! » – alors que le policier parlait ainsi, Quangel pensa soudain qu'il voulait être dans la même situation qu'Anna. Qu'ils prononcent donc leur jugement sans les deux accusés, cela leur ôterait une bonne partie de leur plaisir. Quangel lui n'était pas curieux d'entendre leur jugement parce que, en réalité, il le connaissait déjà. En outre, il était très curieux de savoir quelle était cette chose importante que le vieux magistrat lui avait donnée.

Les deux policiers étaient arrivés près de Quangel et ils l'attrapèrent par les bras qui pourtant tenaient son pantalon.

Quangel les regarda froidement et dit : « Hitler crève !

— Quoi ? » Ils étaient abasourdis, ils n'en croyaient pas leurs oreilles.

Et Quangel, très vite et très fort : « Hitler crève ! Göring crève ! Goebbels, espèce de salopard, crève ! Streicher(31) crève ! »

Le poing qu'il reçut sur le menton l'empêcha de continuer à débiter sa litanie. Les deux agents traînèrent Quangel, inconscient, hors de la salle.

Et voilà donc pourquoi le président Feisler dut malgré tout prononcer son jugement en l'absence des deux accusés. Le premier magistrat avait en vain été clément, avait inutilement fermé les yeux sur l'outrage à l'avocat. Et Quangel eut raison : l'énoncé du jugement, sans les deux visages des accusés, ne procura plus aucun plaisir au président, plus le moindre. Il avait imaginé de si belles formulations pour les injurier.

Pendant que Feisler était encore en train de parler, Quangel ouvrait les yeux dans sa cellule. Son menton lui faisait mal, toute sa tête lui faisait mal, il ne se souvint que péniblement de ce qui lui était arrivé. Sa main fouilla prudemment sa poche : Dieu soit loué, le petit paquet y était encore.

Il entendit le pas du gardien dans le couloir, puis le bruit cessa, au lieu de quoi il entendit un léger glissement venant de la porte : le volet du judas était relevé. Quangel avait fermé les yeux, il était allongé comme s'il était encore inconscient. Après un temps qui sembla infiniment long, il entendit de nouveau le léger glissement sur la porte, et puis enfin les pas du gardien reprirent...

Le judas était à nouveau fermé, les deux, trois prochaines minutes, le surveillant ne regarderait sûrement pas à l'intérieur.

Quangel mit rapidement la main dans sa poche et sortit le petit paquet cylindrique. Il dénoua le fil qui le retenait, déplia le billet qui entourait un petit tube en verre et lut le message tapé à la machine : « Acide prussique, tue sans douleur en quelques secondes. À cacher dans la bouche. Votre femme en aura aussi. Détruisez ce billet ! »

Quangel sourit. Ce bon vieil homme ! Ce merveilleux vieil homme ! Il mâcha le billet pour le mouiller et puis il l'avalait.

Il observa l'ampoule avec beaucoup de curiosité, il regarda le liquide clair comme de l'eau. Une mort rapide, sans douleur, se dit-il. Oh, si vous saviez ! Et Anna en aura elle aussi. Il pense à tout. Le bon vieil homme !

Il glissa le petit tube en verre dans sa bouche. Il fit un essai. C'était entre les gencives et les molaires qu'il pouvait le dissimuler au mieux, comme la chique que beaucoup d'ouvriers mâchaient dans l'atelier de menuiserie. Il tâta sa joue. Non, il ne pouvait pas sentir de déformation. Et si vraiment ils devaient remarquer quelque chose, avant qu'ils puissent le lui enlever de la bouche, il l'aurait croqué et broyé entre ses dents.

À nouveau Quangel sourit. Maintenant il était vraiment libre, maintenant ils n'avaient plus aucune emprise sur lui !

La maison de la mort

La maison de la mort de Plötzensee abrite désormais Otto Quangel. La cellule individuelle de la maison de la mort est maintenant sa dernière demeure sur cette terre.

Oui, maintenant il est dans une cellule individuelle : pour les condamnés à mort il n'y a plus de compagnons, plus de Dr Reichhardt, pas même un « chien ». Les condamnés à mort n'ont plus que la mort pour compagnie, ainsi le veut la loi.

C'est une immense maison dans laquelle ils vivent, ces condamnés à mort, des douzaines, peut-être des centaines côte à côte dans les cellules. Le pas des surveillants résonne constamment dans le couloir, on entend constamment des cliquetis et toute la nuit les chiens aboient dans les cours.

Mais dans les cellules, les fantômes sont silencieux, dans les cellules règne le calme, on n'entend pas un bruit. Ils sont si silencieux, ces candidats à la mort ! On est allé les chercher aux quatre coins de l'Europe, des hommes, des jeunes hommes, presque des garçons encore, des Allemands, des Français, des Hollandais, des Belges, des Norvégiens, des bons, des faibles, des méchants, de tous les tempéraments, du sanguin au coléreux jusqu'au mélancolique. Mais dans cette maison, les différences s'estompent, ils sont tous devenus silencieux, ils ne sont plus que les fantômes d'eux-mêmes. C'est à peine si Quangel entend quelques pleurs, la nuit, et puis à nouveau le silence, le silence... le silence...

Il a toujours aimé le silence. Ces derniers mois, il a dû mener une vie qui était à l'opposé de tout son être : jamais seul avec lui-même, si souvent obligé de parler, lui qui pourtant avait horreur de parler. Voilà que maintenant il est revenu encore une fois, une dernière fois à son mode de vie, au silence, à la patience. Le Dr Reichhardt était bon, il lui a beaucoup appris, mais maintenant qu'il est si proche de la mort, c'est encore mieux de vivre sans le Dr Reichhardt.

Il a gardé de cette rencontre l'habitude de s'aménager une vie réglée dans la cellule. Chaque chose a son temps : une toilette très soignée, quelques exercices corporels qu'il a appris avec son compagnon de cellule, une heure de promenade le matin et aussi l'après-midi, le nettoyage en profondeur de la cellule, manger, dormir. Il y a aussi des livres à lire ici, chaque semaine on lui apporte six livres ; mais là-dessus il n'a pas changé, il ne les touche pas. Il ne va tout de même pas se mettre à lire sur ses vieux jours.

Mais il a conservé encore une chose du Dr Reichhardt. Pendant ses promenades, il fredonne un peu pour lui-même. Il se souvient de vieilles comptines pour enfants et de chants populaires appris à l'école. Ils resurgissent du plus loin de sa jeunesse, les vers s'enchaînent les uns après les autres – quelle mémoire il a, qui a retenu tout cela pendant plus de quarante ans ! Et puis les poèmes : *L'Anneau de Polycrate*, *La Caution*, *Joie*, *Divine étincelle*, *Le Roi des aulnes*. Par contre, *Le Chant de la cloche*, il n'arrive pas à le retrouver complètement. Peut-être n'a-t-il jamais appris tous les vers, il ne saurait plus le dire...

Une vie silencieuse, mais dont le travail reste l'activité principale. Oui, ici il doit travailler, il doit trier une certaine quantité de pois tous les jours, trier les pois piqués de vers, écarter comme de la mauvaise herbe les pois cassés en deux ou brisés, et bazarder les petites billes gris foncé. Il fait volontiers ce travail, ses doigts trient avec assiduité, heure après heure.

Et c'est bien qu'il ait justement ce travail-là car il le rassasie. Oui désormais la belle époque, celle où il bénéficiait des repas du Dr Reichhardt, est définitivement révolue. Ce qu'ils lui donnent à manger

dans sa cellule est mal cuit, un mauvais ragoût à l'eau avec du pain mouillé, collant, additionné de pommes de terre, paquet indigeste qui lui reste sur l'estomac.

Mais c'est là que les pois l'aident. Il ne peut pas en prélever beaucoup car on lui pèse tous les jours son quota, mais il peut en prendre juste assez pour se rassasier à peu près. Il met les pois à tremper dans de l'eau, et quand ils ont gonflé il les met dans sa soupe pour qu'ils se réchauffent un peu, et puis il les mâche. Voilà comment il améliore son repas qui reflète assez bien l'expression : il n'y en a pas assez pour vivre et trop pour mourir.

Il suppose presque que les surveillants et les inspecteurs du travail savent ce qu'il fait, qu'il vole des pois, mais ils ne disent rien. Et s'ils ne disent rien, ce n'est pas parce qu'ils veulent épargner le condamné à mort mais plutôt parce qu'ils sont indifférents, parce qu'ils se sont abrutis dans cette maison où ils font l'expérience chaque jour d'une si grande misère.

Ils ne parlent pas, ne serait-ce que pour que l'autre ne parle pas non plus. Ils ne veulent pas entendre de plaintes, ils savent bien qu'ils ne peuvent rien y changer, rien améliorer, ici tout suit son cours comme sur des rails inflexibles. Ils ne sont que de petits rouages dans une grande machine, de petits rouages de fer, d'acier. Si le fer devenait mou, il faudrait remplacer le rouage, ils ne veulent pas être remplacés, ils veulent continuer à être des rouages dans la machine.

C'est pour cela qu'ils ne peuvent pas non plus les consoler, ils ne le veulent pas, ils sont comme ils sont : indifférents, froids, sans aucune empathie.

D'abord lorsque Otto Quangel était remonté du mitard où l'avait condamné le président Feisler, quand il était arrivé dans cette cellule, il avait pensé que ce ne serait que pour un ou deux jours, il avait pensé qu'ils étaient pressés d'exécuter leur condamnation à mort, et cela lui aurait convenu.

Mais alors il comprend au fur et à mesure que cela peut encore durer des semaines et des semaines avant que le jugement soit mis à exécution, des mois, oui, peut-être même une année. Pourtant il y a des condamnés à mort qui attendent leur exécution depuis un an déjà, qui se couchent tous les soirs pour dormir et qui ne savent pas s'ils ne vont pas être réveillés dans la nuit par les garçons bourreaux ; toutes les nuits, toutes les heures qui passent, qu'ils soient en train de manger un morceau, en train de trier les pois ou sur la tinette, toujours la porte peut s'ouvrir et une main faire signe, une voix résonner : « Viens ! Maintenant ça y est ! »

Une cruauté incommensurable est contenue dans cette angoisse de la mort qui s'étire pendant des jours, des semaines, des mois, et ce ne sont pas seulement les formalités juridiques, ce ne sont pas seulement les recours en grâce dont on doit attendre la réponse qui conditionnent cette attente. Certains disent que le bourreau est débordé de travail, qu'il n'y arrive plus. Mais le bourreau ne travaille que le lundi et le jeudi, pas les autres jours. Il part dans tout le pays, on exécute partout en Allemagne, le bourreau travaille aussi à l'étranger. Mais alors comment se fait-il que, parmi les condamnés, l'un soit exécuté sept mois plus tôt que celui qui a été condamné en même temps que lui, dans la même affaire ? Non, ici encore, c'est la cruauté qui est à l'œuvre, le sadisme ; dans cette maison, les gens ne sont pas frappés brutalement, ne sont pas torturés physiquement, ici le poison s'infiltré imperceptiblement dans les cellules, ils ne veulent pas que l'angoisse mortelle desserre une seule minute sa prise sur les âmes.

Chaque lundi et chaque jeudi l'inquiétude agite la maison de la mort. Déjà dans la nuit les fantômes remuent, ils s'accroupissent près des portes, leurs membres tremblent, ils épiant les moindres bruits dans les couloirs. Les pas des surveillants résonnent encore, il n'est que deux heures du matin. Mais bientôt... Peut-être cette nuit. Et ils demandent, et ils prient : encore ces trois jours, encore ces quatre jours jusqu'au prochain jour d'exécution, après je veux bien m'y soumettre, mais pas cette nuit, pas déjà ! Et ils demandent, et ils prient, et ils supplient.

Une horloge sonne quatre heures. Des pas, des bruits de clés, des murmures. Les pas se rapprochent. Le cœur commence à cogner, tout le corps se met à suer. Soudain une clé cliquette dans la cellule. Mais tranquille, tranquille, on a ouvert la cellule d'à côté, non, une plus loin ! Ce n'est pas encore ton tour. Des

cris rapidement étouffés : Non ! Non ! À l'aide ! Des pieds qui traînent par terre. Silence. Le pas régulier de la sentinelle. Silence. L'attente. L'attente pleine d'angoisse. Je ne le supporte pas...

Et après un délai interminable, après un abîme rempli d'angoisse, après un temps d'attente insupportable et qu'il faut pourtant supporter, les murmures se rapprochent de nouveau, les nombreux pieds qui avancent, le cliquetis des clés... Ils s'approchent, plus près, plus près. Ô mon Dieu, pas cette nuit, pas déjà, encore ces trois petits jours ! Ni une ni deux ! La clé dans la serrure – chez moi ? Oh, chez toi ! Non, c'est la cellule d'à côté, quelques mots murmurés, ils viennent donc chercher le voisin. Ils viennent le chercher, les pas s'éloignent...

Le temps se brise lentement, un peu de temps s'effrite lentement en d'innombrables petits morceaux. Attendre. Rien qu'attendre. Et le pas du surveillant dans le couloir. Ô mon Dieu, aujourd'hui ils prennent tout simplement une cellule après l'autre, le prochain, c'est toi. Le – prochain – c'est – toi ! Dans trois heures, tu seras un cadavre, ce corps sera mort, ces jambes qui te portent encore maintenant seront devenues des cannes mortes, cette main qui a travaillé, caressé, cajolé et péché, elle ne sera plus qu'un morceau de viande pourrie ! C'est impossible, et pourtant c'est vrai !

Attendre – attendre – attendre ! Et soudain celui qui attend voit que le jour pointe à travers la fenêtre, il entend une cloche qui appelle au lever. Le jour est arrivé, un nouveau jour de travail – et il a été épargné. Et il a encore trois jours, quatre jours de répit si c'est un jeudi. Le bonheur lui a souri ! Il respire, il respire enfin plus légèrement, peut-être l'épargneront-ils tout à fait. Peut-être y aura-t-il une grande victoire et sur ce une amnistie, peut-être qu'il sera gracié et sa condamnation commuée en peine de prison à vie !

Une heure à respirer plus légèrement !

Et déjà l'angoisse se réinstalle, empoisonne ces trois, quatre jours : cette fois ils se sont arrêtés juste avant ma cellule, lundi ils commenceront par moi. Oh, qu'est-ce que je vais faire ! Je ne peux pourtant pas...

Et encore et encore, encore et toujours, et toujours à nouveau, deux fois par semaine, tous les jours de la semaine, à chaque seconde : l'angoisse !

Et mois après mois : l'angoisse de la mort !

Parfois Otto Quangel se demandait d'où il savait tout cela. Car à vrai dire il ne parlait jamais avec personne, et personne ne parlait jamais avec lui. À part les quelques mots secs du surveillant : « Venez ! Debout ! Au travail ! Plus vite ! » Ou peut-être pendant la distribution des repas, les quelques mots, plutôt dessinés sur les lèvres que vraiment chuchotés : « Aujourd'hui sept exécutions », c'était tout.

Mais ses sens s'étaient incroyablement aiguisés. Ils devinaient ce qu'il ne voyait pas. Ses oreilles entendaient tous les bruits dans le couloir, une bribe de conversation entre les sentinelles à la relève, un juron, un cri – tout se révélait à lui, rien ne lui échappait. Et puis dans les nuits, dans les longues nuits qui d'après le règlement duraient treize heures, mais qui n'étaient jamais la nuit parce que dans sa cellule la lumière devait toujours rester allumée, il prenait parfois ce risque : il grimpait à la fenêtre, il épiait ce qu'il se passait dans la nuit, contraint par le store de calfeutrage. Il savait que les sentinelles dans la cour en bas, avec leurs chiens qui aboyaient constamment, avaient l'ordre de tirer sur tous les visages qui apparaissaient aux fenêtres, et il n'était pas rare qu'un coup parte aussi – mais il prenait tout de même ce risque.

Il était debout sur son tabouret, il sentait l'air pur de la nuit (rien que cet air était une récompense pour tous les dangers encourus), et alors il entendait ces chuchotements de fenêtre en fenêtre, des paroles dénuées de sens d'abord : « Le Karl y est encore passé ! » Ou bien : « La femme du 347 est restée toute la journée en bas aujourd'hui », mais avec le temps, il put broder le reste. Avec le temps, il apprit que dans la cellule d'à côté était enfermé un homme du contre-espionnage qui s'était apparemment vendu à l'ennemi et qui avait déjà essayé par deux fois de se tuer. Et dans la cellule derrière lui se trouvait un ouvrier, il avait fait griller les générateurs dans une centrale électrique, un communiste. Et le surveillant

Brennecke fournissait du papier et des moignons de crayon à papier, et il faisait aussi passer des lettres vers l'extérieur si on lui graissait la patte dehors, avec beaucoup d'argent, ou mieux encore avec de la nourriture. Et... et... Des nouvelles et des nouvelles. Même une maison de la mort parle, respire, vit, même dans une maison de la mort, il ne s'éteint pas, ce besoin irrépissible des hommes : celui de s'épancher. Mais même si Otto Quangel risquait – parfois – sa vie pour écouter, même si ses sens ne se lassaient jamais d'épier le moindre changement, il n'était pas pour autant comme tous les autres. Parfois ils se doutaient que lui aussi se tenait à la fenêtre de la nuit, l'un chuchotait : « Alors, t'en es où, toi, Otto ? Le recours en grâce est déjà revenu ? » (Ils savaient tout sur lui.) Mais il ne répondait jamais, jamais il ne disait un seul mot, jamais il n'admettait qu'il écoutait lui aussi. Il n'était pas des leurs, même s'il avait reçu la même condamnation que les autres, il était très différent.

Et s'il était très différent, ce n'était pas parce qu'il était un solitaire, comme il l'avait été autrefois, pas parce qu'il avait besoin de calme, ce qui l'avait jusque-là séparé des autres, cela ne venait pas de son aversion pour la parole, ce qui avait jadis fait taire sa langue – non, cela venait de ce petit tube en verre que lui avait donné le juge à la cour d'appel Fromm.

Ce petit tube avec la solution d'acide prussique claire comme de l'eau l'avait libéré. Les autres, ses compagnons de souffrance, devaient boire la coupe jusqu'à la lie ; lui, il avait le choix. Il était libre. Il était dans la maison de la mort, derrière des barreaux et des murs, il était retenu par des chaînes et des menottes – mais lui Otto Quangel, ancien maître menuisier, ancien contremaître, ancien époux, ancien père, ancien rebelle, était devenu libre. Voilà ce qu'ils avaient réussi à faire, ils l'avaient rendu libre comme il ne l'avait jamais été avant dans sa vie. Lui, le possesseur de ce petit tube en verre, ne craignait pas la mort. La mort était à chaque instant auprès de lui, c'était son amie. Otto Quangel n'avait pas besoin de se réveiller bien avant l'heure, le lundi et le jeudi, pour écouter plein d'angoisse à la porte. Il n'était pas des leurs, pas complètement. Il n'avait pas à se tourmenter parce qu'il portait sur lui la fin de tous les tourments.

C'était une belle vie qu'il menait là. Il l'aimait. Il n'était même pas tout à fait sûr d'utiliser un jour cette ampoule de verre. Peut-être valait-il mieux attendre jusqu'à la dernière minute ? Peut-être aurait-il l'occasion de revoir Anna encore une fois ? N'était-il pas plus juste de ne leur épargner aucune honte ?

Ils n'avaient qu'à l'exécuter, c'était mieux, encore mieux ! Il voulait savoir comment cela se passerait – il avait l'impression que cela lui incombait, comme si c'était un devoir de savoir comment ils faisaient ça. Il pensait qu'il lui fallait tout connaître, jusqu'à ce que la corde lui soit glissée autour du cou ou que sa tête soit placée sous la lame de la guillotine. Il pouvait, à la toute dernière minute, leur jouer encore un tour.

Et avec la certitude que plus rien ne lui arriverait, qu'ici il pouvait – peut-être pour la toute première fois de sa vie – être tout à fait lui-même, lui sans aucun faux-semblant, avec cette certitude il avait trouvé le calme, la sérénité, la paix. Son corps vieillissant ne s'était jamais aussi bien senti que pendant ces semaines. Son œil dur d'oiseau n'avait jamais semblé si sympathique que dans le couloir de la mort de la Plötze. Son esprit n'avait jamais pu vaguer aussi librement qu'ici.

Une belle vie que cette vie !

Il fallait espérer qu'Anna aussi allait bien. Mais le vieux juge Fromm était un homme de parole. Anna aussi avait dû pouvoir surmonter toutes les persécutions, Anna aussi était libre, emprisonnée et libre...

Les recours en grâce

Otto Quangel était depuis quelques jours à peine dans une cellule d'isolement – conformément à la décision du Volksgerichtshof –, il gelait lamentablement dans une petite cage en fer qui ressemblait beaucoup à une cage à singe du zoo –, quand la porte s'ouvrit et la lumière fut allumée ; son avocat, le Dr Stark, apparut dans la porte de la pièce où la cage avait été construite, et il regarda son client.

Quangel se leva lentement et le regarda à son tour.

Voilà donc que son avocat tout soigné tout repassé était encore venu le voir, avec ses ongles roses et son ton traînant et négligé. Probablement pour observer le criminel pris dans la tourmente.

Mais Quangel avait alors déjà l'ampoule de cyanure dans la bouche, ce talisman qui lui permettait de supporter le froid et la faim, et il avait donc regardé en direction de ce « monsieur distingué » avec calme, oui, avec une certaine supériorité sereine, lui qui était en guenilles, tremblant de froid, l'estomac hurlant de faim.

« Eh bien ? avait finalement demandé Quangel.

— Je vous apporte le jugement », dit l'avocat, et il tira un papier de sa poche.

Mais Quangel ne le prit pas. « Cela ne m'intéresse pas, dit-il. Je sais bien que c'est la peine de mort. Pour ma femme aussi ?

— Pour votre femme aussi. Et il n'y aura pas de recours.

— Bien, répondit-il.

— Mais vous pouvez demander un recours en grâce, dit l'avocat.

— Au Führer ?

— Oui, au Führer.

— Non, merci.

— Vous voulez donc mourir ? »

Quangel sourit.

L'avocat regarda pour la première fois avec un soupçon d'intérêt le visage de son client, il dit : « Alors je vais demander un recours en grâce pour vous.

— Après que vous avez exigé ma condamnation !

— C'est la routine, pour chaque condamnation à mort on demande un recours en grâce. Cela fait partie de mes obligations.

— De vos obligations. Je comprends. Tout comme votre défense. Bon, je suppose que votre recours aura peu d'effet, laissez donc, cela vaut mieux.

— Je l'enverrai tout de même, même contre votre volonté.

— Je ne peux pas vous en empêcher. »

Quangel se rassit sur sa paillasse. Il attendit que l'autre cesse avec ces fadaises, qu'il s'en aille.

Mais l'avocat ne partit pas, il demanda plutôt, après une longue pause : « Dites-moi, pourquoi avez-vous fait ça en fin de compte ?

— Fait quoi ? demanda Quangel, indifférent, sans accorder un seul regard au repassé.

— Écrit ces cartes postales. Elles n'ont eu aucun effet et elles vous coûtent la vie maintenant.

— Parce que je suis un imbécile. Parce que je n'ai pas trouvé mieux. Parce que j'espérais un autre effet. Voilà pourquoi !

— Et vous ne le regrettez pas ? Cela ne vous fait pas de la peine de perdre la vie pour une idiotie pareille ? »

Un regard perçant atteignit l'avocat, ce vieux regard d'oiseau, dur et fier. « Mais au moins je suis resté convenable, dit-il. Je ne me suis pas compromis. »

L'avocat regarda longuement l'homme silencieux assis devant lui. Puis il dit : « Tout compte fait, je crois que mon confrère qui a défendu votre femme avait raison : vous êtes fous tous les deux.

— Est-ce que vous appelez cela être fou que de vouloir rester convenable à n'importe quel prix ?

— Vous auriez pu le rester aussi bien sans vos cartes postales.

— Cela aurait été une approbation muette. Combien avez-vous dû payer pour devenir un monsieur aussi distingué, avec vos pantalons si bien repassés, avec vos ongles vernis et vos plaidoiries hypocrites ? Combien avez-vous dû payer pour ça ? »

L'avocat se tut.

« Eh bien, vous voyez ! dit Quangel. Et vous devrez payer toujours plus, et peut-être qu'un jour vous devrez vous aussi y laisser votre tête, exactement comme moi, mais vous, vous la laisserez pour votre inconvenance ! »

L'avocat se taisait toujours.

Quangel se leva, il rit. « Vous voyez. Vous savez très bien que celui qui est ici derrière les barreaux est convenable, et que vous qui êtes dehors vous n'êtes qu'une crapule, que le criminel est libre mais que l'homme convenable est condamné à mort. Vous n'êtes pas un avocat, ce n'est pas pour rien que je vous ai appelé avocat du tordu. Et vous voulez rédiger un recours en grâce pour moi – ah, partez donc !

— Et je vais tout de même faire un recours en grâce pour vous », dit l'avocat.

Quangel ne répondit pas.

« Alors au revoir ! dit l'avocat.

— C'est peu probable – ou bien c'est que vous viendrez assister à mon exécution. Vous êtes cordialement invité ! »

L'avocat partit.

Il était cynique, endurci, il était mauvais. Mais il possédait encore assez de raison pour admettre que l'autre était meilleur que lui.

Le recours en grâce fut rédigé, invoquant la démence pour décider le Führer à accorder sa grâce, mais l'avocat savait très bien que son client n'était pas dément.

Pour Anna aussi, un recours en grâce fut envoyé au Führer en personne, mais ce recours ne venait pas de la ville de Berlin, il venait d'un pauvre petit village de la marche de Brandebourg, et le recours était signé : famille Heffke.

Les parents d'Anna Quangel avaient reçu une lettre de leur belle-fille, de la femme de leur fils Ulrich. Cette lettre ne contenait que de mauvaises nouvelles, et elle avait été rédigée sans délicatesse, avec des phrases brèves et dures. Leur fils Ulrich était devenu fou, il était interné à Wittenau, et Otto et Anna en étaient responsables. Mais eux, ils avaient été condamnés à mort parce qu'ils avaient trahi leur pays et leur Führer. Ce sont vos enfants, c'est une honte de s'appeler Heffke !

Sans un mot, les deux petits vieux restèrent assis dans leur misérable petite pièce. La lettre était posée entre eux, cette missive fatale. Ils n'osaient pas même la regarder.

Durant toute leur vie ils avaient dû courber l'échine, petits paysans qu'ils étaient, dans un grand domaine dirigé par de sévères régisseurs, ils avaient mené une vie austère : beaucoup de travail, peu de joie. La joie, elle était venue avec les enfants, et les enfants avaient réussi à devenir quelque chose de convenable. Ils étaient devenus plus que leurs parents, ils n'avaient pas dû s'éreinter autant, Ulrich, contremaître dans une usine d'optique, et Anna, femme d'un maître menuisier. Ils écrivaient peu, se montraient rarement, mais cela ne gênait guère les deux vieux, il en était ainsi de tous les oiseaux une fois qu'ils volaient de leurs propres ailes. Ils savaient que les enfants allaient bien.

Et maintenant ce coup sur la tête, ce coup impitoyable ! Après un moment, la main sèche et abîmée du vieux paysan s'étend au-dessus de la table : « Mère ! »

Et soudain les larmes surgissent sur les joues de la vieille : « Ah, père ! Notre Anna ! Notre Ulrich ! Et voilà qu'ils auraient trahi notre Führer ! Je ne peux pas le croire, jamais, jamais de la vie ! »

Ils furent si troublés pendant trois jours qu'ils ne purent prendre aucune décision. Ils n'osaient pas sortir de leur maison, ils n'osaient pas croiser le regard de quelqu'un de peur que la nouvelle de leur déshonneur ne se soit déjà répandue.

Puis le quatrième jour ils demandèrent à une voisine de s'occuper de leur maigre basse-cour, et ils se mirent en route pour Berlin. À marcher le long de la route de campagne battue par les vents, selon l'habitude des paysans le mari devant, la femme un pas derrière lui, ils ressemblaient à des enfants égarés dans le vaste monde et pour qui tout est menace : un coup de vent, une branche sèche qui tombe d'un arbre, une auto qui passe, une parole grossière. Ils étaient sans défense.

Après deux jours, ils reprirent la même route en sens inverse, encore plus petits, encore plus courbés, encore plus inconsolables.

Ils n'étaient parvenus à rien à Berlin. La belle-fille les avait accablés d'injures. Ils n'avaient pas eu le droit de voir leur fils Ulrich car ce n'était pas « l'heure des visites ». Quant à Anna et son mari – personne n'avait pu leur dire précisément dans quelle prison ils se trouvaient. Ils n'avaient pas trouvé leurs enfants. Et le Führer, le Führer tant aimé dont ils attendaient aide et consolation, et dont ils avaient bien trouvé la chancellerie, le Führer n'était pas à Berlin. Il se trouvait au grand quartier général, occupé à assassiner des fils, il n'avait pas le temps d'aider des parents qui étaient sur le point de perdre leurs enfants.

Ils n'avaient qu'à faire un recours, leur avait-on dit.

Ils n'osèrent se confier à personne. Ils craignaient le déshonneur. Eux, membres du parti depuis tant d'années, avaient une fille qui avait trahi le Führer. Ils n'auraient pas pu continuer à habiter ici si cela s'était su. Et il fallait pourtant bien qu'ils vivent pour sauver leur Anna. Non, personne ne pouvait les aider à formuler ce recours en grâce, pas l'instituteur, pas le maire, pas même le pasteur.

Et péniblement, après de nombreuses heures de discussion, de réflexion, ils parvinrent d'une main tremblante à écrire un recours en grâce. Il fut écrit, puis recopié, et encore une fois écrit au propre, il commençait ainsi :

« Mon Führer profondément aimé !

« Une mère désespérée vient te demander à genoux la vie de sa fille. Elle s'est gravement comportée envers toi, mais tu es si grand, tu vas lui accorder ta miséricorde. Tu vas lui pardonner... »

Hitler qui est devenu Dieu, Seigneur qui règne sur l'univers, tout-puissant, plein de bonté, capable de tout pardonner ! Deux petits vieux – dehors la guerre fait rage et elle tue par millions, ils croient en lui, même maintenant alors qu'il a confié leur fille au bourreau, ils croient en lui, aucun doute ne s'infiltrerait dans leurs cœurs, ils préfèrent croire que leur fille est mauvaise plutôt que leur Dieu le Führer !

Ils n'osent pas poster leur lettre du village, ils vont ensemble au chef-lieu du district pour la mettre à la poste. Pour toute adresse, il y a sur l'enveloppe : « À la personne de notre Führer profondément aimé... »

Puis ils retournent chez eux dans leur petite maison et ils attendent, pleins de foi, certains que Dieu leur sera clément...

Il sera clément !

La poste prend le recours hypocrite de l'avocat aussi bien que celui désespéré de deux parents en deuil, et elle les transporte tous les deux, mais elle ne les apporte pas au Führer. Le Führer ne veut pas voir ce genre de recours, ça ne l'intéresse pas. Ce qui l'intéresse, c'est la guerre, la destruction, la mort, et non pas le détournement de la mort. Les recours atterrissent à la chancellerie du Führer, ils y obtiennent un numéro, ils y sont enregistrés, et puis on leur applique un tampon : transféré au Reichsjustizminister, le

ministre de la Justice du Reich. À ne retourner que si le condamné est membre du parti, ce qui n'apparaît pas dans la demande de recours...

Voilà les deux mesures de la grâce, il y a la grâce pour les membres du parti, et il y a la grâce pour les gens du peuple.

Au ministère de la Justice du Reich, les recours sont à nouveau enregistrés et numérotés, on leur applique un nouveau tampon : à la direction de la prison pour avis.

La poste transporte les recours une troisième fois, et une troisième fois ils obtiennent un numéro et sont inscrits dans un registre. À la main on écrit ces quelques mots sur le recours d'Anna aussi bien que sur celui d'Otto : se comporte selon le règlement intérieur. Pas de raison ici d'accorder une grâce. Retour au ministère de la Justice du Reich.

Là encore, deux mesures à la grâce : ceux qui vont à l'encontre du règlement intérieur ou qui s'y conforment seulement ne bénéficient d'aucune raison pour qu'on leur accorde une grâce ; mais ceux qui se distinguent par l'espionnage, la trahison, les mauvais traitements envers leurs camarades peuvent obtenir – peut-être – la grâce.

Au ministère de la Justice, on enregistre le retour des demandes de grâce, on appose un tampon : refusé, et une jeune femme pleine d'entrain tape sur une machine du matin jusqu'au soir : Votre recours en grâce est refusé... est refusé... refusé... refusé... refusé..., tout le jour, tous les jours.

Et un jour un fonctionnaire apprend à Otto Quangel : « Votre recours en grâce a été refusé. »

Quangel, qui n'a pas demandé de recours en grâce, ne dit pas un mot, cela n'en vaut pas la peine.

Mais la poste apporte aux deux petits vieux le refus chez eux, dans le village le bruit court : « Les Heffke ont reçu une lettre du Reichsjustizminister. »

Et même si les deux vieux se taisent, se taisent avec obstination, crainte et tremblements, un maire dispose d'autres voies pour connaître la vérité, et bientôt au deuil vient s'ajouter le déshonneur pour deux vieilles personnes...

Les chemins de la grâce !

La décision la plus difficile d'Anna Quangel

Le sort d'Anna Quangel était plus dur que celui de son mari : c'était une femme. Elle avait besoin d'une oreille attentive, de sympathie, d'un peu de tendresse – et désormais voilà qu'elle était toujours seule, du matin jusqu'au soir, occupée à démêler et à enrouler en bobines des tas de ficelle qu'on déposait chaque jour par sacs entiers dans sa cellule. Son mari avait beau ne pas l'avoir gâtée de paroles et d'activités en commun, ce tout petit peu lui semblait maintenant être le paradis, oui, même la présence d'un Otto muet aurait déjà été une bénédiction pour elle.

Elle pleurait beaucoup. La longue et dure peine à l'isolement lui avait pris le peu de forces qui lui restait, ce peu de forces qui s'était enflammé à nouveau en revoyant Otto et qui l'avait rendue si courageuse pendant l'audience. Elle avait bien trop souffert du froid et de la faim, et elle en souffrait encore ici toute seule dans sa cellule nue. Elle n'avait pas la possibilité comme son mari d'améliorer son maigre repas avec des pois crus, elle n'avait pas appris comme lui à aménager sa journée de façon sensée et alterner les rythmes, ce qui réservait toujours une sorte de joie : après le travail se promener pendant une heure, ou bien la satisfaction d'un corps frais et propre.

Anna Quangel avait elle aussi appris à écouter dehors dans la nuit à la fenêtre de sa cellule. Mais elle ne s'y trouvait pas de temps à autre, elle y était toutes les nuits. Et elle chuchotait, elle parlait à la fenêtre, elle racontait son histoire, elle demandait sans arrêt des nouvelles d'Otto, Otto Quangel... Bon Dieu, n'y avait-il vraiment personne ici qui sache où était Otto, comment il allait, mais si, Otto Quangel, un vieux contremaître, encore vigoureux, qui avait l'air comme ci et comme ça, cinquante-trois ans – ils devaient bien savoir !

Elle ne remarquait pas, ou bien elle ne voulait pas remarquer qu'elle importunait les autres avec ses perpétuelles questions, son bavardage incessant et sans aucune retenue. Ici, chacune avait ses propres soucis.

« Mais ferme donc un peu ta gueule, toi, numéro 76, on le sait maintenant tout ce que tu déblatères ! »

Ou bien encore : « Ah, la revoilà celle-là avec son Otto, par-devant et par-derrière, ton Otto, hein ? »

Ou bien d'un ton très sec : « Si tu fermes pas enfin ta gueule, on va te balancer ! Maintenant y en a d'autres qui veulent parler ! »

Quand Anna finissait enfin par ramper sous sa couverture, au milieu de la nuit, elle ne s'endormait que beaucoup plus tard, et le lendemain matin elle n'arrivait pas à émerger à l'heure. La surveillante la réprimandait et la menaçait d'une nouvelle peine d'isolement. Elle se mettait tard au travail, trop tard. Il fallait qu'elle se démène, et elle anéantissait toute l'avance qu'elle avait obtenue à force de se démener parce qu'elle avait cru entendre des bruits dans le couloir et qu'elle se mettait à écouter à la porte. Pendant une demi-heure, une heure entière. Elle qui avait été une femme calme, sympathique, maternelle, elle s'était tellement transformée pendant sa détention en cellule individuelle qu'elle agaçait tout le monde. Comme les surveillantes avaient sans arrêt des problèmes avec elle et qu'elles ne lui parlaient pas gentiment, elle commença à rouspéter ; elle prétendit qu'on lui donnait moins à manger et moins bien qu'aux autres, mais qu'on lui donnait plus de travail. Plusieurs fois déjà elle s'était tellement échauffée lors de ces altercations qu'elle s'était mise à crier, simplement à crier sans raison.

Puis elle s'arrêtait d'elle-même, prise de frayeur. Elle repensait à tout le chemin qu'elle avait parcouru pour arriver jusqu'à cette froide cellule dans la maison de la mort, elle pensait à sa maison dans

la rue Jablonski qu'elle ne reverrait plus jamais, elle se souvenait de son fils Otto, comment il avait grandi, ses babillages d'enfant, ses premiers soucis à l'école, sa petite main grise qui lui avait attrapé le visage avec une tendresse maladroite – ah, cette petite main d'enfant qui s'était formée dans son ventre, la chair de son sang, elle était depuis longtemps retournée à la terre, elle l'avait perdue à jamais. Elle pensait aux nuits que Trudel avait passées près d'elle dans le lit, le corps jeune et épanoui tout contre le sien, elles avaient chuchoté, parlé pendant des heures du père sévère qui dormait dans le lit d'à côté, d'Ottochen et de leurs perspectives d'avenir. Mais Trudel aussi était perdue.

Et puis elle pensait à leur travail en commun avec Otto, à ce combat qu'ils avaient mené tous les deux pendant plus de deux ans en silence. Les dimanches lui revenaient en mémoire, quand ils étaient assis à la table de leur séjour, elle dans le coin du sofa à repriser des bas et lui sur sa chaise, son matériel devant lui, et ensemble ils formulaient des phrases, ensemble ils rêvaient à la grande victoire. Perdu, fichu, tout était perdu, tout était fichu ! Toute seule dans sa cellule, avec la mort proche et certaine pour toute perspective, sans un seul mot d'Otto, peut-être ne reverrait-elle plus jamais son visage – seule dans la mort, seule dans la tombe...

Elle va et vient pendant des heures dans la cellule, elle ne le supporte pas. Elle a oublié son travail, les pelotes de ficelle sont encore tout emmêlées et mélangées sur le sol, elle les pousse d'un coup de pied, impatiente – et lorsque la surveillante ouvre la cellule le soir, rien n'a été fait. On lui dit des mots durs, mais elle n'écoute pas, qu'ils fassent d'elle ce qu'ils veulent, qu'ils l'exécutent au plus vite – encore mieux !

« Écoutez ce que je vais vous dire, dit la surveillante à ses collègues. Elle va bientôt commencer à perdre la boule, ayez toujours une camisole à portée de main. Et jetez souvent un œil sur elle, elle est bien capable de se pendre en pleine journée, d'un tour de main elle se pend et c'est nous qui aurons des emmerdes ensuite ! »

Mais là-dessus, la surveillante se trompe : Anna Quangel ne pense pas à se pendre. Ce qui la maintient en vie, ce qui rend même cette pitoyable existence vivable, ce sont ses pensées pour Otto. Elle ne peut tout de même pas partir d'ici comme ça, il faut qu'elle attende, peut-être aura-t-elle un signe de lui, peut-être même qu'elle aura l'autorisation de le voir encore une fois avant sa mort.

Et puis un jour parmi tous ces jours maussades, la chance semble lui sourire. Une gardienne ouvre soudain la porte de sa cellule : « Venez, Quangel ! De la visite ! »

De la visite ? Qui donc peut venir me rendre visite ici ? Je n'ai personne qui puisse me rendre visite ici. Ce sera Otto ! Cela ne peut être qu'Otto ! Je le sens, c'est Otto !

Elle jette un œil à la gardienne, elle aimerait tant lui demander qui est son visiteur, mais c'est justement une des gardiennes avec laquelle elle se dispute tout le temps, elle ne peut pas poser de question à cette femme. Elle la suit, tremblant de tout son corps, elle ne voit rien, elle ne sait pas où elles vont, elle ne se souvient plus qu'elle doit mourir bientôt – elle sait seulement qu'elle va voir Otto, le seul être humain qui soit dans le monde entier...

La gardienne transmet la prisonnière 76 à un surveillant, elle est introduite dans une pièce séparée en deux par une grille, de l'autre côté de la grille se tient un homme.

Et toute la joie tombe d'Anna Quangel lorsqu'elle voit cet homme. Ce n'est pas Otto, c'est seulement le vieux juge à la cour d'appel, Fromm. Ce petit homme se tient là, il la regarde arriver avec ses yeux bleus dans un écrin de rides, et il dit : « Je voulais voir comment vous vous portiez, Frau Quangel. »

L'agent de surveillance s'est posté à la grille, il les observe tous les deux, pensif. Puis il se détourne, d'ennui, et va près de la fenêtre.

« Vite ! » chuchote le magistrat et il lui tend quelque chose à travers la grille.

Elle s'en saisit instinctivement.

« Cachez-le », chuchote-t-il.

Et elle fait disparaître le petit cylindre blanc.

Une lettre d’Otto, pense-t-elle, et son cœur bat de nouveau plus librement. La déception est surmontée.

L’agent s’est retourné à nouveau et les regarde depuis la fenêtre.

Anna trouve enfin quelques mots à dire. Elle ne salue pas le juge, elle ne le remercie pas, elle pose la seule question qui l’intéresse encore en ce bas monde : « Avez-vous vu Otto, monsieur le juge ? »

Le vieux monsieur balance la tête d’un côté et de l’autre. « Pas ces derniers temps, répond-il. Mais quelques amis à moi m’ont dit qu’il allait bien, très bien. Il se maintient merveilleusement bien. »

Il réfléchit et il ajoute, après une brève hésitation : « Je crois que je peux même vous saluer de sa part.

— Merci, chuchote-t-elle. Merci beaucoup. »

Beaucoup de sentiments différents l’ont traversée en écoutant le juge. S’il ne l’a pas vu, il ne peut pas non plus avoir de lettre de lui. Mais non, il parle d’amis à lui ; peut-être a-t-il reçu une lettre grâce à ses amis ? Et ses mots : « Il se maintient merveilleusement bien » la rendent heureuse et fière... Et puis il la salue, ce salut entre ces cellules de pierre et de fer, ce printemps dans ces murs ! Oh, magnifique, magnifique, quelle vie magnifique !

« Mais vous n’avez pas l’air d’aller bien, Frau Quangel, dit le vieux magistrat.

— Ah oui ? demande-t-elle, un peu étonnée, l’air absente. Mais je vais bien. Très bien. Dites-le à Otto. Je vous en prie, dites-le-lui ! N’oubliez pas de le saluer de ma part. Vous allez encore le voir, n’est-ce pas ?

— Je pense que oui », répond-il en hésitant. Il est si méticuleux, ce petit monsieur convenable. La moindre petite entorse à la vérité face à cette mourante lui répugne. Elle ne se doute pas de toutes les ruses qu’il a dû utiliser, de toutes les intrigues qu’il a dû fomenter pour obtenir ce droit de visite ! Il a mobilisé l’ensemble de ses relations ! Pour le monde, Anna Quangel est morte – peut-on donc rendre visite à des morts ?

Mais il n’ose pas lui dire qu’il ne reverra plus jamais Otto Quangel dans cette vie, qu’il n’a eu aucune nouvelle de lui, qu’il vient tout juste de mentir en la saluant de sa part, pour donner tout de même un petit peu de courage à cette femme très déroutée. Parfois, il faut aussi savoir mentir aux mourants.

« Ah ! » dit-elle, soudain devenue très vive, et – voyez ! – ses joues pâles et tombantes rosissent. « Dites alors à Otto quand vous le verrez que chaque jour, chaque heure je pense à lui, et que je sais avec certitude que je le reverrai encore avant de mourir... »

Le surveillant regarde un instant troublé la femme vieillissante qui parle ici comme une jeune fille amoureuse. C’est la vieille paille qui brûle encore le mieux ! pense-t-il, et il retourne à la fenêtre.

Elle n’a rien remarqué, elle continue fébrilement : « Et dites aussi à Otto que j’ai une belle cellule pour moi toute seule. Je vais bien. Je pense toujours à lui, et c’est ça qui me rend heureuse. Je sais que rien ne pourra jamais nous séparer, ni les murs ni les barreaux. Je suis avec lui, toutes les heures du jour et de la nuit. Dites-le-lui ! »

Elle ment, oh, comme elle ment, pour ne dire que de bonnes choses à son Otto ! Elle veut le tranquilliser, qu’il soit tranquille comme elle n’a pas réussi à l’être une seule minute depuis qu’elle est arrivée dans cette maison.

Le juge louche vers le surveillant qui regarde par la fenêtre, il chuchote : « Ne perdez pas ce que je vous ai donné ! », car on dirait bien que pour Frau Quangel le reste du monde n’existe plus.

« Non, je ne perds rien, monsieur le juge. » Et soudain tout bas : « Qu’est-ce que c’est ? »

Et lui plus bas encore : « Du poison, votre mari en a aussi. »

Elle hoche la tête.

L’agent à la fenêtre se retourne. Il les avertit : « Il faut parler tout haut ici, sinon j’arrête sur-le-champ la visite. D’ailleurs », il consulte sa montre, « le temps de visite sera de toutes les façons terminé dans une minute et demie.

— Oui, dit-elle pensive. Oui. » Et soudain elle sait comment elle doit le dire. Elle demande : « Et croyez-vous qu’Otto va encore partir – avant son grand voyage ? Vous le croyez ? »

Son visage exprime alors une si douloureuse inquiétude que même l’agent abruti remarque qu’il s’agit ici de tout autre chose que ce dont il est apparemment question. Pendant un instant il veut intervenir, puis il regarde cette femme vieillissante et ce monsieur avec la barbichette blanche qui, d’après le bon de visite, est juge à la cour d’appel – et l’agent est pris d’un mouvement magnanime, il regarde de nouveau à la fenêtre.

« Oui, c’est difficile à dire, répond le juge prudemment. Partir en voyage en ce moment c’est difficile, aussi. » Et très vite, en chuchotant : « Attendez jusqu’à la toute dernière minute, peut-être pourrez-vous encore le voir. D’accord ? »

Elle hoche la tête, elle hoche encore.

« Oui, répond-elle tout haut. C’est comme ça que ce sera au mieux. »

Et puis ils se lèvent tous les deux, muets, ils se font face, soudain ils sentent qu’ils n’ont plus rien à se dire. Fini. Passé.

« Oui, je crois que je dois y aller maintenant, dit le vieux magistrat.

— Oui, chuchote-t-elle en retour, je crois que c’est l’heure. »

Et soudain – le surveillant s’est déjà retourné et il les invite tous les deux du regard, sa montre à la main – c’est plus fort que Frau Quangel. Elle presse son corps contre la grille, elle chuchote, la tête sur les barreaux : « S’il vous plaît, s’il vous plaît – vous êtes peut-être la dernière personne convenable que je vais voir. S’il vous plaît, monsieur le juge, donnez-moi un baiser ! Je vais fermer les yeux, je vais imaginer que c’est Otto... »

Nymphomane ! pense le surveillant. Elle va être exécutée, et elle est encore nymphomane ! Et pour un vieux comme lui...

Mais le vieux juge dit avec une voix douce et amicale : « Il ne faut pas avoir peur, mon enfant, il ne faut pas avoir peur... »

Et il embrasse doucement de ses vieilles lèvres fines les lèvres sèches et gercées d’Anna.

« Il ne faut pas avoir peur, mon enfant, il ne faut pas avoir peur. La paix est avec vous... »

— Je sais, chuchote-t-elle. Je vous remercie beaucoup, monsieur le juge. »

Puis elle est à nouveau dans sa cellule, les ficelles sont en pagaille sur le sol, et elle va et vient, elle les pousse impatiemment dans les coins avec ses pieds, comme dans ses pires jours. Elle a lu le billet, elle l’a compris. Elle sait maintenant qu’Otto et elle ont une arme, ils peuvent à tout moment abandonner cette vie lamentable si elle devient par trop insupportable. Elle n’a plus besoin de se laisser tourmenter, elle peut maintenant, à cette minute, alors qu’elle conserve encore un peu du bonheur de cette visite, y mettre un terme.

Elle fait les cent pas, elle parle toute seule, elle rit, elle pleure.

À la porte elles écoutent. Elles disent : « Maintenant elle commence vraiment à perdre la boule. Est-ce que la camisole est prête ? »

La femme à l’intérieur ne remarque rien, elle mène son plus dur combat. Elle voit le vieux juge Fromm devant elle, son visage était si sérieux quand il a dit qu’elle devait attendre jusqu’à la toute dernière minute, que peut-être elle pourrait revoir son mari encore une fois.

Et elle lui a dit oui. Bien sûr, c’est ce qu’il faut faire, elle doit attendre, faire preuve de patience, peut-être cela durera encore des mois. Mais même s’il ne s’agissait que de semaines, c’est si difficile d’attendre encore, maintenant. Elle se connaît pourtant, elle va encore désespérer, pleurer beaucoup, devenir morose, tout le monde est si dur avec elle, jamais on ne lui adresse un mot gentil, jamais un sourire. L’attente va être à peine supportable. Il lui suffit de jouer un petit peu avec sa langue et ses dents, ce n’est pas la peine que ce soit vraiment sérieux, mais juste comme ça, pour essayer un peu, et puis ça va arriver. Tout est si facile pour elle maintenant – tout est trop facile !

Voilà. À un moment elle sera faible, elle le fera, et à ce moment-là, quand elle l'aura fait, dans ce tout petit moment entre l'acte et la mort, elle va le regretter comme elle n'a jamais rien regretté de toute sa vie : elle se sera ôtée elle-même la perspective de le revoir encore une fois parce qu'elle aura été lâche et faible. Il apprendra la nouvelle de sa mort, et il saura qu'elle l'a quitté, qu'elle l'a trahi, qu'elle a été lâche. Et il la méprisera, lui dont l'estime est la seule chose qui compte pour elle dans ce monde.

Non, elle doit détruire ce fichu tube de verre sur-le-champ. Demain matin ce sera peut-être trop tard, qui sait dans quelle humeur elle se réveillera demain.

Mais sur le chemin vers la tinette, elle s'arrête...

Et elle reprend à nouveau ses allers et retours. Soudain elle s'est souvenue qu'elle doit mourir, et de quelle façon elle doit mourir. Elle a appris dans cette prison, pendant les discussions à la fenêtre, que ce n'est pas la pendaison qui l'attend, mais la guillotine. Elles lui ont volontiers décrit comment ça se passait, on allait l'attacher à une table allongée sur le ventre, elle allait regarder dans un panier rempli à moitié de sciure, et dans cette sciure sa tête allait tomber en quelques secondes. On allait dénuder son cou, et sur ce cou elle allait sentir le froid de la lame avant même qu'elle soit descendue. Puis le sifflement serait de plus en plus fort, il sonnerait à ses oreilles comme les trompettes du Jugement dernier, et puis son corps ne serait plus qu'une pauvre petite chose qui tressaille dont le moignon de cou projetterait de gros jets de sang, pendant que la tête dans le panier fixerait peut-être le cou qui crache le sang et continuerait peut-être à voir, à sentir, à souffrir...

Voilà ce qu'elles lui ont raconté, et elle ne peut s'empêcher de se l'imaginer, des centaines de fois, et elle en a rêvé parfois, et de toutes ces horreurs elle peut se libérer en croquant une seule fois sur ce petit tube de verre ! Et voilà que maintenant elle devrait, d'elle-même, abandonner cette délivrance ? Elle a le choix entre une mort facile et une mort difficile – et il faudrait qu'elle choisisse la mort difficile juste parce qu'elle a peur de devenir faible, de mourir avant Otto ?

Elle secoue la tête, non, elle ne faiblira pas. Car elle en est capable, d'attendre jusqu'à la dernière minute. Elle veut revoir Otto. Elle a vaincu la peur qui la prenait toujours quand Otto déposait les cartes, elle a vaincu la frayeur de l'arrestation, elle a surmonté les tortures de l'inspecteur Laub, elle a réussi à dépasser la mort de Trudel – elle va bien pouvoir attendre encore, quelques semaines, quelques mois ! Elle a tout supporté – cela aussi elle le supportera ! Naturellement, elle doit conserver le poison jusqu'à la dernière minute.

Elle va et vient dans sa cellule, elle va et vient.

Mais la décision qu'elle vient de prendre ne la soulage pas. À nouveau revient le doute, et à nouveau elle doit se débattre avec lui, et encore une fois elle décide de détruire le poison tout de suite, sur-le-champ, et encore une fois elle ne le fait pas.

Là-dessus, le soir est arrivé, puis la nuit. On est venu dans sa cellule chercher le travail qu'elle n'a pas fait, et on l'informe que pour la punir de sa paresse son matelas lui est retiré et qu'elle est mise au pain et à l'eau pour une semaine. Mais elle a à peine écouté. En quoi ça la concerne ce qu'ils racontent ?

Sa soupe du soir est posée sur la table, elle n'y a pas touché, et elle continue à aller et venir, elle est morte de fatigue, incapable de formuler une seule pensée claire, elle est une proie pour le doute : je dois – je ne dois pas ?

Maintenant sa langue joue avec le petit tube de poison dans sa bouche sans qu'elle en ait vraiment conscience, sans qu'elle le veuille vraiment, elle pose ses dents doucement dessus, doucement sur le verre, très prudemment les dents mordent un peu...

Et en toute hâte elle sort le tube de sa bouche. Elle va et vient, elle fait des essais, elle ne sait plus ce qu'elle fait – et dehors la camisole est prête pour elle...

Puis soudain, tard dans la nuit, elle découvre qu'elle est allongée sur sa paille en bois, sur les planches dures, sous sa légère couverture. Tout son corps tremble de froid. A-t-elle dormi ? Est-ce que le tube est encore là ? L'aurait-elle avalé ? Elle ne l'a plus dans la bouche !

Elle sursaute prise d'angoisse, elle s'assied – et sourit. Là, c'est là – dans sa main. Elle l'a gardé dans le creux de sa main pendant qu'elle dormait. Elle sourit, encore une fois elle a été sauvée. Elle ne sera pas obligée de mourir de cette autre mort, cette mort terrifiante...

Et pendant qu'elle reste assise là, tremblante de froid, elle se dit qu'à partir d'aujourd'hui elle devra tous les jours mener cet atroce combat entre volonté et faiblesse, lâcheté et courage. Et elle sait, ô combien, que l'issue de ce combat est incertaine...

Et au milieu du doute et du désespoir, elle entend une voix douce et bienveillante : il ne faut pas avoir peur, mon enfant, surtout ne pas avoir peur...

Soudain Frau Anna Quangel sait : c'est maintenant que je vais me décider ! C'est maintenant que j'en ai la force !

Elle se glisse près de la porte, elle écoute les moindres bruits du couloir. Le pas de la surveillante se rapproche. Elle se met contre le mur d'en face et commence, lorsqu'elle s'aperçoit qu'on l'observe à travers le judas, à aller et venir lentement. Il ne faut pas avoir peur, mon enfant...

Lorsqu'elle est tout à fait certaine que la surveillante est repartie, elle grimpe à la fenêtre. Une voix demande : « C'est toi, 76 ? T'as eu de la visite aujourd'hui ? »

Elle ne répond pas. Elle ne répondra plus jamais. D'une main, elle se tient au store de la fenêtre, et elle tend l'autre à l'extérieur avec le petit tube entre ses doigts. Elle le presse contre le mur de pierre, elle casse le fin col de l'ampoule. Elle laisse le poison tomber dans la profondeur de la cour.

Lorsqu'elle revient dans sa cellule, elle renifle ses doigts : ils sentent très fort l'amande amère. Elle se lave les mains, s'allonge sur son lit. Elle est morte de fatigue, elle a l'impression d'avoir échappé à un grand danger. Elle s'endort rapidement. Elle dort profondément et sans rêves. Elle se réveille plus fraîche.

À partir de cette nuit-là, la 76 ne donna plus aucun motif de se plaindre. Elle était calme, sereine, travailleuse, sympathique.

Elle ne pensait plus guère à sa mort difficile, elle ne pensait qu'à une seule chose, faire honneur à Otto. Et parfois, dans ses heures tristes, elle entendait de nouveau la voix du vieux juge Fromm : il ne faut pas avoir peur, mon enfant, surtout ne pas avoir peur.

Elle n'avait pas peur. Plus du tout.

Elle avait surmonté sa peur.

On y est, Quangel !

C'est encore la nuit quand un gardien ouvre la porte de la cellule d'Otto Quangel.

Quangel, tiré d'un profond sommeil, regarde en clignant des yeux la grande silhouette noire qui est entrée dans sa cellule. L'instant d'après il est tout à fait réveillé, et son cœur bat plus vite que d'ordinaire car il a compris ce que signifie cette grande silhouette silencieuse qui se tient dans la porte.

« On y est, monsieur le pasteur ? » demande-t-il, et il cherche déjà ses habits.

« On y est, Quangel ! » répond l'aumônier. Et il demande : « Vous sentez-vous prêt ? »

— Je suis prêt à toute heure », répond Quangel, et sa langue touche le petit tube dans sa bouche.

Il commence à s'habiller. Tous ses gestes sont calmes, sans précipitation.

Un instant les deux hommes se toisent en silence. Le pasteur est un homme encore jeune à la carrure robuste, avec un visage simple, voire un peu idiot.

Pas grand-chose à en tirer, décide Quangel. Pas un homme comme le bon pasteur.

Le pasteur quant à lui voit un homme tout en longueur, un homme marqué par une vie de travail. Le visage acéré avec son profil d'oiseau lui déplaît, le regard qui le toise depuis l'œil sombre et étrangement rond lui déplaît, la bouche lui déplaît aussi, avec ses lèvres serrées, exsangues. Mais l'aumônier prend sur lui et dit aussi aimablement que possible : « J'espère que vous êtes en paix avec ce monde, Quangel ? »

— Est-ce que ce monde a donc fait la paix, monsieur le pasteur ? rétorque Quangel.

— Malheureusement pas encore, Quangel, malheureusement pas encore », répond l'aumônier, et son visage essaie d'exprimer un chagrin qu'il ne ressent pas. Il passe sur ce point et continue à demander : « Mais la paix avec le Seigneur Dieu, vous l'avez bien trouvée, Quangel ? »

— Je ne crois pas au Seigneur Dieu, répond brièvement Quangel.

— Pardon ? »

Le pasteur semble presque terrorisé par cette déclaration brutale. « Bien, continue-t-il, si vous ne croyez peut-être pas à un dieu personnel, vous serez sans doute panthéiste, n'est-ce pas, Quangel ? »

— Qu'est-ce que c'est ?

— Eh bien, c'est pourtant clair... » Le pasteur essaie d'expliquer quelque chose qu'il n'a pas lui-même bien compris. « L'âme du monde, l'*anima mundi*, vous comprenez. Tout est Dieu, vous comprenez ? Votre âme, votre âme immortelle va retourner dans la grande âme du monde, Quangel ! »

— Tout est Dieu ? » demande Quangel. Il a maintenant fini de s'habiller et il se tient debout devant sa paillasse. « Est-ce que Hitler aussi est Dieu ? Les meurtres dehors, Dieu ? Vous, Dieu ? Moi, Dieu ? »

— Vous m'avez mal compris, sans doute exprès, répond l'aumônier, irrité. Mais je ne suis pas ici, Quangel, pour discuter avec vous de questions théologiques. Je suis venu pour vous préparer à la mort. Vous allez devoir mourir, Quangel, dans quelques heures. Êtes-vous prêt ? »

Au lieu d'une réponse, Quangel demande : « Avez-vous connu le pasteur Lorenz, à la prison attenante au Volksgerichtshof ? »

Le pasteur, encore une fois décontenancé, répond sur un ton agacé : « Non, mais j'ai entendu parler de lui. Je peux vous dire que le Seigneur l'a rappelé à temps. Il a jeté le déshonneur sur notre état. »

Quangel regarda l'aumônier avec attention. Il dit : « C'était un homme très bon. Beaucoup de prisonniers penseront à lui avec gratitude. »

— Oui », s'écria le pasteur en laissant libre cours à son agacement. « Parce qu'il a cédé à vos vices ! C'était un homme très faible, Quangel. Le serviteur de Dieu se doit d'être un combattant en cette période de guerre, et pas un tiède, pas un faiseur de compromis ! » Il se ressaisit. Il jeta un coup d'œil en toute hâte à sa montre : « Je n'ai plus que huit minutes pour vous, Quangel. Je dois encore octroyer ma sainte consolation à quelques-uns de vos compagnons de souffrance qui feront eux aussi leurs derniers pas aujourd'hui. Prions maintenant... »

L'aumônier, ce paysan robuste et mal dégrossi, avait sorti un mouchoir blanc de sa poche qu'il déplia avec soin.

Quangel demanda : « Octroyez-vous également votre sainte consolation aux femmes qui sont exécutées ? »

Son ironie était tellement sibylline que le pasteur n'en remarqua rien. Il étendit sur le sol de la cellule le mouchoir blanc comme neige, et répondit d'un ton indifférent : « Aucune femme n'est exécutée aujourd'hui.

— Vous souvenez-vous peut-être, continua Quangel avec obstination, avoir rendu visite à une certaine Frau Anna Quangel récemment ?

— Frau Anna Quangel ? C'est votre femme ? Non, sûrement pas. Je m'en souviendrais. J'ai une mémoire exceptionnelle pour les noms...

— J'ai une demande, monsieur le pasteur...

— Eh bien allez, dites, Quangel ! Vous savez pourtant que mon temps est compté !

— Je vous demanderai de ne pas dire à ma femme, quand l'heure sera venue pour elle, que j'ai été exécuté avant elle. Dites-lui s'il vous plaît que je vais mourir en même temps qu'elle.

— Ce serait un mensonge, Quangel, et en tant que serviteur de Dieu je ne dois pas enfreindre son huitième commandement.

— Vous ne mentez donc jamais, monsieur le pasteur ? Vous n'avez encore jamais menti de votre vie ?

— J'espère », dit le pasteur, troublé par le regard inquisiteur et moqueur de l'autre, « j'espère avoir usé de toutes mes faibles forces pour respecter les commandements de Dieu.

— Et les commandements de Dieu exigent donc de vous que vous refusiez cette consolation à ma femme, lui dire qu'elle meurt en même temps que moi ?

— Je n'ai point le droit de porter de faux témoignage contre mon prochain, Quangel !

— Dommage, dommage ! Vous n'êtes vraiment pas le bon pasteur.

— Comment ? s'écria le pasteur, à moitié troublé, à moitié menaçant.

— Le pasteur Lorenz, en prison, tout le monde l'appelait le bon pasteur, expliqua Quangel.

— Non, non, s'écria le pasteur, furieux, je n'ai aucune envie que vous me fassiez l'honneur d'un surnom pareil ! Ce serait bien plus un déshonneur ! » Il se ressaisit. Il tomba sur ses genoux avec un grand boum, exactement sur son mouchoir. Il indiqua un endroit à côté de lui, sur le sol noir de la cellule (car le mouchoir blanc était pour lui) : « Agenouillez-vous comme moi, Quangel, prions !

— Devant qui dois-je me mettre à genoux ? demanda Quangel froidement. Qui dois-je donc prier ?

— Oh ! explosa le pasteur, énervé, ne recommencez pas avec ça ! J'ai déjà gaspillé assez de temps avec vous ! » Il leva les yeux, à genoux, vers l'homme au visage dur et méchant. Il murmura : « Qu'importe, je vais faire mon devoir. Je vais prier pour vous ! »

Il baissa la tête, joignit les mains et ferma les yeux. Puis il avança sa tête, ouvrit les yeux en grand et cria soudain si fort que Quangel sursauta de frayeur : « Ô toi, mon Seigneur et mon Dieu ! Dieu tout-puissant et omniscient, Dieu de bonté et de justice, juge du bien et du mal ! Un pécheur se présente à toi dans la poussière, je t'en prie, pose tes yeux dans ta miséricorde sur cet homme qui a beaucoup fauté, puisses-tu désaltérer son corps et son esprit et lui pardonner toutes ses fautes... »

Le pasteur à genoux cria plus fort encore : « Accorde-lui le salut par le sacrifice innocent de Jésus-Christ, ton fils bien-aimé, et expie ses fautes ! Car il est baptisé en son nom, et lavé et purifié de ce même

sang. Délivre-le donc maintenant des supplices et des peines de la chair ! Abrège ses souffrances, soutiens-le malgré l'accusation de sa conscience ! Accorde-lui un chemin bienheureux vers la vie éternelle ! »

L'aumônier baissa la voix pour chuchoter d'un air mystérieux : « Envoie tes anges sacrés, qu'ils l'accompagnent jusqu'à l'assemblée des élus en Jésus-Christ, Notre Seigneur. »

Le pasteur cria de nouveau très fort : « Amen ! Amen ! Amen ! »

Il se leva, replia soigneusement son mouchoir blanc et demanda, sans regarder Quangel : « Il est sans doute inutile que je vous demande si vous êtes prêt à recevoir la communion ?

— Tout à fait inutile, monsieur le pasteur. »

Le pasteur tendit sa main, hésitant, vers Quangel.

Quangel secoua la tête et mit les siennes dans son dos.

« Ceci aussi est tout à fait inutile, monsieur le pasteur ! » dit-il.

Le pasteur, sans le regarder, se dirigea vers la porte. Il se retourna encore une fois, jeta un regard furtif à Quangel et dit : « Je vous donne encore cette parole pour vous accompagner jusqu'à votre dernier lieu d'exécution, épître de Paul aux Philippiens, 1,21 : Christ est ma vie et la mort m'est un gain. »

La porte claqua derrière lui, il était parti.

Quangel respira.

Les derniers pas

L'aumônier était à peine parti qu'un homme petit, trapu, vêtu d'un costume gris clair pénétra dans la cellule. Il jeta un regard rapide, un regard acéré et examinateur, un regard intelligent sur le visage de Quangel, alla ensuite vers lui et dit : « Docteur Brandt, médecin de la prison. » Il avait ce faisant serré la main de Quangel et il la garda dans la sienne : « Puis-je vous prendre le pouls ?

— Allez-y ! » dit Quangel.

Le médecin compta lentement. Puis il lâcha la main de Quangel et le félicita : « Très bien. Excellent. Vous êtes un homme, vous. »

Il jeta un rapide coup d'œil vers la porte qui était restée entrouverte et demanda en chuchotant : « Je peux faire quelque chose pour vous ? Un calmant ? »

Quangel secoua la tête pour dire non. « Je vous remercie bien, docteur. Ça ira aussi bien comme ça. »

Sa langue toucha l'ampoule de verre. Il se demanda encore un instant s'il ne devait pas demander au médecin de transmettre un message à Anna. Mais non, ce pasteur lui raconterait tout, de toute façon...

« Autre chose peut-être ? » demanda le médecin en chuchotant. Il avait remarqué l'hésitation de Quangel. « Peut-être faire passer une lettre ?

— Je n'ai pas de quoi écrire ici – ah, non, ça ira. Je vous remercie beaucoup en tout cas, docteur, un être humain de plus ! Dieu soit loué, dans une maison pareille, tous ne sont pas mauvais. »

Le médecin hocha la tête, maussade, tendit encore la main à Quangel, réfléchit et dit très vite : « Je ne peux vous dire qu'une seule chose : restez aussi courageux. »

Et il quitta rapidement la cellule.

Un surveillant entra suivi d'un prisonnier qui portait un bol et une assiette. Dans le bol fumait du café chaud, et sur l'assiette il y avait deux tranches de pain beurrées. À côté, deux cigarettes, deux allumettes et un petit bout de grattoir.

« Eh bien, dit le surveillant. Vous voyez, hein, on n'mégote pas, nous. Et tout ça, obtenu sans cartes ! »

Il rit, et l'auxiliaire rit aussi, bien obligé. On pouvait voir que cette « blague » avait déjà été servie bien souvent.

Dans un soudain et surprenant accès de colère, Quangel dit : « Remballez votre machin ! J'ai pas besoin de votre repas du condamné !

— Je me le laisserai pas dire deux fois ! dit le surveillant. D'ailleurs, le café n'est qu'un ersatz et en fait de beurre c'est de la margarine... »

Et Quangel fut de nouveau seul. Il rangea son lit, défit les draps et les posa près de la porte, rabattit la paillasse contre le mur. Puis il commença à se laver.

Il y était encore lorsqu'un homme entra dans la cellule, suivi de deux gars.

« Vous pouvez vous passer de la petite toilette, dit l'homme bruyamment. On va vous raser et vous coiffer à la perfection ! Allez, mes p'tits gars, faites un peu vite, on est en retard ! » Et en s'excusant auprès de Quangel : « Votre prédécesseur nous a trop retenus. Il y en a qui ne veulent pas entendre raison, ils ne comprennent pas que je peux rien y changer. Parce que, au fait, je suis le bourreau de Berlin... »

Il tendit la main à Quangel.

« Bon, vous allez voir, je ne vais pas traîner ni vous torturer. Si vous ne me faites pas de difficultés, je ne vous en ferai pas non plus. Je dis toujours à mes gars : “Mes gars, je leur dis, s'il y en a un qui n'est

pas raisonnable, qui se roule par terre et qui crie, alors vous aussi vous pouvez être déraisonnables. Attrapez-le là où vous pouvez, même si vous lui arrachez les testicules !” Mais avec les gens raisonnables comme toi, on y va toujours bien doucement ! »

Et pendant qu’il parlait ainsi sans discontinuer, une tondeuse s’était baladée dans tous les sens sur le crâne de Quangel, toute sa chevelure était par terre, sur le sol de la cellule. L’autre assistant-bourreau avait fait mousser du savon et rasait la barbe de Quangel. « Bien, dit le bourreau, satisfait. Sept minutes ! On s’est rattrapés. Encore quelques gars raisonnables comme toi et nous serons aussi ponctuels que les chemins de fer. » Et il demanda à Quangel : « Sois sympa, balaie toi-même tout ça. Tu n’y es pas obligé, tu comprends, mais on est juste avec le temps. Le directeur et le procureur peuvent arriver d’un moment à l’autre. Ne jette pas les cheveux dans la tinette, je te donne un journal : emballe-les et pose-les près de la porte. C’est un à-côté, tu comprends ?

— Qu’est-ce que tu fais avec mes cheveux ? demanda Quangel, curieux.

— Je les vends à un perruquier. On a toujours besoin de perruques. Pas seulement pour les comédiens, aussi comme ça. Bon, alors merci bien. Heil Hitler ! »

Et eux aussi s’en furent, des gars pleins d’entrain, y avait rien à dire, ils connaissaient leur métier, on n’aurait pas pu abattre des porcs avec l’esprit plus tranquille. Et pourtant, conclut Quangel, ces brutes sans cœur étaient mieux supportables que le pasteur de tout à l’heure. Il avait d’ailleurs sans peine serré la main du bourreau.

Quangel terminait tout juste de nettoyer sa cellule selon le souhait du bourreau que la porte se rouvrait déjà. Entrèrent, accompagnés de quelques uniformes, un gros monsieur avec une moustache rousse et un visage blême et gras – le directeur de la prison comme il s’avéra aussitôt – et une vieille connaissance de Quangel : le procureur de l’audience principale, celui qui glapissait comme un roquet.

Deux uniformes attrapèrent Quangel et le plaquèrent brutalement contre le mur de la cellule où ils l’obligèrent à se tenir droit. Puis ils se postèrent à côté de lui.

« Otto Quangel ! cria l’un.

— Ah mais oui ! se mit à glapir le roquet. Je m’en souviens de ce visage ! » Il se tourna vers le directeur. « Lui, c’est moi qui lui ai prononcé son arrêt de mort ! dit-il fier. Un gars impertinent, lui alors. Il pensait pouvoir être insolent avec moi et avec le tribunal. Mais on t’a montré de quoi il retournait, hein mon gars, continua-t-il à glapir, tourné vers Quangel. Hein qu’on t’a montré ! Tu te sens comment, maintenant, hein ? T’es plus insolent ? »

Un des hommes à côté de lui donna un coup de coude dans les côtes de Quangel. « Réponds ! chuchota-t-il d’un ton autoritaire.

— Ah ! Et puis je vous emmerde tous ! dit Quangel, ennuyé.

— Comment ? Quoi ? » Le procureur dansait d’énervement, d’une jambe sur l’autre. « Monsieur le directeur, j’exige...

— Ah quoi ! dit le directeur. Laissez donc les gens tranquilles ! Vous voyez bien que c’est un homme très calme ! C’est bien vrai, n’est-ce pas ?

— Naturellement ! répondit Quangel. Il n’a qu’à me laisser tranquille. Je lui ficherais la paix.

— Je proteste ! J’exige... ! cria le roquet.

— Mais quoi à la fin ? dit le directeur. Qu’est-ce que vous pouvez bien exiger encore maintenant ? On ne peut tout de même pas faire plus qu’exécuter cet homme, et il le sait très bien. Alors allez-y maintenant, lisez-le-lui, son jugement ! »

Le roquet se calma enfin, déplia un document et commença à le lire. Il lut à la hâte et indistinctement, il sauta des phrases, s’embrouilla et conclut soudain : « Donc, vous savez ce qu’il en est ! »

Quangel ne répondit pas.

« Emmenez cet homme en bas ! » dit le directeur à la moustache rousse, et les deux gardes saisirent fermement Quangel par les bras.

Il se dégagea, récalcitrant.

Ils l'agrippèrent encore plus fermement.

« Laissez donc cet homme aller tout seul ! commanda le directeur. Il ne fera aucune difficulté. »

Ils sortirent dans le couloir. Beaucoup de monde s'y trouvait, des uniformes et des civils. Soudain, un cortège s'était formé dont le centre était Otto Quangel. À sa tête allaient des gardiens. Puis suivait le pasteur qui portait maintenant une robe à col blanc et marmonnait pour lui-même des prières incompréhensibles. Derrière lui marchait Quangel, enveloppé de toute une grappe de surveillants, mais le petit médecin dans son costume clair se tenait tout près de lui. Ensuite venaient le directeur et le procureur, eux-mêmes suivis par des hommes en civil et en uniforme, quelques civils étaient armés d'appareils photo.

Le cortège se déplaçait donc ainsi, passant par des corridors mal éclairés, par des escaliers en fer recouverts d'un linoléum glissant, pour traverser la maison de la mort. Et partout où il passait, un soupir semblait grossir, un gémissement retenu au plus profond de la poitrine. Soudain une voix s'écria, dans une des cellules : « Au revoir, camarade ! »

Et machinalement Otto Quangel répondit tout haut : « Au revoir, camarade ! » Ce n'est qu'un instant après qu'il se dit à quel point cet « au revoir » était absurde, adressé à quelqu'un qui allait mourir.

Puis une porte fut ouverte, et ils sortirent dans la cour. Le noir de la nuit était encore accroché aux murs. Quangel regarda rapidement à droite et à gauche, rien n'échappait à son attention exacerbée. Il vit aux fenêtres de la prison le cercle de nombreux visages blêmes, les camarades qui, condamnés à mort comme lui, vivaient encore. Un berger allemand aboya à la rencontre du cortège, fut sifflé par le gardien et recula en grognant. Le gravier grinçait sous les nombreux pieds, il semblait un peu jaunâtre à la lumière du jour, mais maintenant, à la lumière des ampoules électriques, il donnait l'impression d'être gris presque blanchâtre. Au-dessus du mur se découpait la silhouette floue d'un arbre nu. L'air était frais et humide. Quangel pensa : dans un quart d'heure, je n'aurai plus froid – bizarre !

Sa langue tâta l'ampoule de verre. Mais c'était encore trop tôt...

Étrange, il avait beau voir et entendre avec une grande netteté ce qui se passait autour de lui, jusqu'au plus petit détail, tout lui semblait irréel. On lui avait déjà raconté. Il était allongé dans sa cellule et il rêvait. Oui, il était impossible qu'il soit physiquement en train de déambuler ici, et eux tous, qui marchaient avec lui, avec leurs visages brutaux, ou avides, ou tristes, ils n'avaient rien d'incarné. Le gravier était un gravier rêvé, et le bruit des pas qui traînent, le grincement des petits cailloux sous les semelles – des bruits rêvés...

Ils passèrent par une porte et arrivèrent dans une pièce qui était éclairée si violemment que Quangel ne vit tout d'abord rien. Ses accompagnateurs le tirèrent soudain vers l'avant, en passant devant l'aumônier agenouillé.

Le bourreau s'approcha de lui avec ses deux assistants. Il lui tendit la main.

« Bon, ne m'en veux pas ! dit-il.

— Noon, de quoi donc ! » répondit Quangel, et il lui serra la main machinalement.

Pendant que le bourreau enlevait sa veste à Quangel et qu'il découpait le col de sa chemise, Quangel regarda derrière lui ceux qui l'avaient accompagné. Dans cette clarté éblouissante, il n'aperçut qu'une couronne de visages blancs tournés vers lui.

Je suis en train de rêver tout cela, pensa-t-il, et son cœur se mit à battre plus fort.

Dans l'assistance une silhouette se détacha, et lorsqu'elle fut tout près, Quangel reconnut le petit médecin serviable dans son costume clair.

« Eh bien ? demanda le médecin avec un sourire mat. Comment allons-nous ?

— Toujours calme ! dit Quangel, pendant qu'on lui attachait les mains dans le dos. Pour le moment, j'ai le cœur qui bat bien fort, mais je suppose que ça va passer dans les cinq minutes. »

Et il sourit.

« Attendez, je vous donne quelque chose ! dit le médecin qui fouilla dans sa sacoche.

— Ne vous donnez pas de peine, docteur, répondit Quangel. Je suis bien pourvu... »

Et pour un bref instant sa langue montra l'ampoule de verre à travers ses lèvres fines...

« Ah ben oui, alors ! » répliqua le médecin. Il avait l'air troublé.

Ils retournèrent Quangel. Il vit alors devant lui la longue planche recouverte d'une housse noire, lisse et usée, comme une toile cirée. Il vit les sangles, les boucles, mais surtout il vit la lame, la grande lame. Elle semblait suspendue très haut au-dessus de la planche, menaçante à cette hauteur. Elle étincelait d'un éclat gris argent, elle le regardait d'un air sournois.

Quangel soupira légèrement...

Soudain, le directeur se trouva près de lui et échangea quelques mots avec le bourreau. Quangel ne quittait pas la lame des yeux. Il n'entendit que distraitemment : « Je vous livre, vous, bourreau de Berlin, cet Otto Quangel afin que vous le fassiez passer, par la guillotine, de la vie à la mort, tout comme il a été ordonné par jugement exécutoire du Volksgerichtshof... »

La voix résonnait fort, insupportable. La lumière était trop crue...

Maintenant, pensa Quangel. Maintenant...

Mais il ne le fit pas. Une curiosité, terrible, insoutenable, le démangeait...

Encore quelques minutes, pensa-t-il. Je veux encore savoir comment c'est, sur cette table...

« Eh bien allons-y, mon vieux ! l'exhorta le bourreau. Ne fais pas d'histoires maintenant. Dans deux minutes, ce sera fini. Est-ce que tu as pensé aux cheveux, au fait ?

— Sont près de la porte », répondit Quangel.

Un instant plus tard, Quangel était allongé sur la planche, il sentit qu'ils attachaient ses pieds. Un cintre en acier s'abaissa sur son dos pour bien maintenir ses épaules contre la planche...

Cela puait la chaux, la sciure humide, le produit désinfectant... Mais surtout, quelque chose puait de façon répugnante et douceâtre, c'était une odeur qui recouvrait toutes les autres, mais quoi...

Le sang..., pensa Quangel. Cela pue le sang...

Il entendit le bourreau chuchoter tout doucement : « Maintenant ! »

Il eut beau chuchoter tout doucement, plus doucement encore que ne pouvait le faire un être humain, Quangel entendit ce « maintenant ! ».

Il entendit aussi un bourdonnement...

Maintenant ! pensa-t-il lui aussi soudain, et ses dents voulurent croquer la capsule de cyanure...

Et il eut un haut-le-cœur, un flot de vomi emplit sa bouche, emportant le petit tube de verre...

Ô mon Dieu, pensa-t-il, j'ai attendu trop longtemps...

Le bourdonnement était devenu un sifflement, le sifflement était devenu un cri strident qu'on aurait pu entendre jusque dans les étoiles, jusque devant le trône de Dieu...

Puis le couperet fit craquer sa nuque.

La tête de Quangel tombe dans le panier.

Pendant un instant il resta allongé calmement, comme si ce corps sans tête était stupéfait du tour qu'on venait de lui jouer. Puis le corps se cabra, il se tordit entre les sangles et le cintre d'acier, les assistants du bourreau se jetèrent sur lui et essayèrent de le repousser.

Les veines dans les mains du mort grossirent et grossirent encore, puis tout s'effondra. On n'entendait plus que le sang, le sang sifflant, bouillonnant, qui giclait avec un bruit sourd.

Trois minutes après que le couperet fut tombé, le médecin blême prononça la mort de l'exécuté d'une voix un peu tremblante.

Ils dégagèrent le cadavre.

Otto Quangel n'était plus.

Les retrouvailles d'Anna Quangel

Les mois arrivaient et les mois passaient, les saisons se succédaient et Frau Anna Quangel était toujours dans sa cellule, attendant de revoir Otto Quangel.

Parfois la surveillante, dont Frau Anna était maintenant la préférée, lui disait : « Je crois, Frau Quangel, qu'ils vous ont complètement oubliée.

— Oui, répondait la détenue 76 gentiment. On dirait presque que c'est ça. Moi et mon mari. Comment va Otto ?

— Bien ! répondait la surveillante hâtivement. Il vous passe le bonjour. »

Elles s'étaient toutes mises d'accord pour ne pas apprendre la nouvelle de la mort de son mari à cette femme toujours bonne, toujours travailleuse. Elles lui passaient de temps en temps un bonjour de sa part.

Et cette fois le ciel fut clément avec Frau Anna : nul bavardage oiseux, nul pasteur conscient de son devoir ne vint anéantir sa croyance qu'Otto était encore en vie.

Elle passait presque toute la journée assise à sa petite tricoteuse et elle tricotait des chaussettes, des chaussettes pour les soldats dehors, elle tricotait jour après jour.

Parfois elle le faisait en chantonnant. Elle était intimement convaincue qu'elle ne reverrait pas seulement Otto, mais qu'ils vivraient encore longtemps ensemble. Soit on les avait vraiment oubliés, soit on les avait graciés en secret. Cela ne durerait plus longtemps avant qu'ils soient libérés.

Car même si les surveillantes n'en parlaient que très peu, Anna Quangel l'avait pourtant remarqué : dehors la situation de la guerre n'était pas bonne, et les nouvelles étaient pires de semaine en semaine. Elle le remarquait aux repas qui se dégradaient de plus en plus, de plus en plus vite, aux matières premières qui venaient souvent à manquer pour le travail, aux pièces cassées de sa tricoteuse dont il fallait attendre le remplacement pendant des semaines, et puis on manquait de tout. Mais si la situation de la guerre était mauvaise, en revanche elle était bonne pour les Quangel. Ils seraient bientôt libres.

Elle est donc là, elle tricote. Elle tricote ses rêves, des espoirs qui ne se réaliseront jamais, elle tricote des souhaits qu'elle n'a jamais eus auparavant, avec le fil de ses chaussettes. Elle s'imagine un tout autre Otto que celui avec lequel elle a vécu, un Otto plus gai, plus joyeux, plus tendre. Elle est presque redevenue une jeune fille à qui la vie fait signe d'un air joyeux et printanier. Ne rêve-t-elle pas, parfois, d'avoir encore des enfants ? Ah, des enfants... !

Depuis qu'Anna Quangel a détruit le cyanure, depuis qu'elle a pris cette décision, après le plus dur des combats intérieurs, de tenir jusqu'à revoir Otto, quoi qu'il puisse lui arriver – depuis, elle est devenue libre, et jeune, et gaie. Elle a triomphé d'elle-même.

Et désormais elle est libre. Sans crainte et libre.

Elle l'est aussi dans les nuits que la guerre rend maintenant de plus en plus difficiles à Berlin, quand les sirènes hurlent, que les avions passent au-dessus de la ville en nuées toujours plus denses, et que les bombes tombent, que les obus déchirent l'air en hurlant et que des incendies dévastateurs s'embrasent un peu partout.

Même pendant ces nuits-là les détenus restent dans leur cellule. On n'ose pas les emmener dans les abris, de peur des mutineries. Ils crient dans leurs cellules, ils se déchaînent, ils implorent et supplient, ils deviennent fous de terreur, mais les couloirs sont vides, plus aucun gardien ne s'y trouve, aucune main

miséricordieuse n'ouvre les portes de leurs cellules, le personnel surveillant est dans les abris antiaériens.

Anna Quangel est sans crainte. Sa petite machine à tricoter les chaussettes clique et craque, aligne maille après maille. Elle profite de ces heures où elle ne peut pas dormir pour tricoter. Et pendant qu'elle tricote, elle rêve. Elle rêve qu'elle revoit Otto, et c'est dans un de ces rêves que pénètre un obus dans un bruit déchirant, qui met en ruine et en cendre cette partie de la prison.

Frau Anna Quangel n'a pas eu le temps de sortir de son rêve où elle revoit Otto. Elle est déjà auprès de lui. En tous les cas, elle se trouve là où il se trouve lui aussi. Où que cela puisse bien être.

Le garçon

Mais nous ne voulons pas refermer ce livre sur la mort, il est dédié à la vie, la vie invincible, qui triomphe toujours et encore sur l'infamie et les larmes, sur la misère et sur la mort.

C'est l'été, c'est le début de l'été 1946.

Un garçon, un jeune homme presque, déjà, traverse la ferme d'un village du Brandebourg.

Il croise une femme plus toute jeune. « Eh bien, Kuno, demande-t-elle. Que fais-tu aujourd'hui ?

— Je vais en ville, répond le garçon. Je vais chercher notre nouvelle charrue.

— Bon, dit-elle, je vais te faire une liste de ce que tu peux rapporter – si tu arrives à en avoir !

— S'il y en a, alors j'en aurai, mère ! s'exclame-t-il en riant. Tu le sais bien ! »

Ils se regardent en riant. Puis elle va dans la petite maison rejoindre son mari, le vieil instituteur qui a depuis longtemps atteint l'âge de la retraite et qui fait toujours l'école à ses enfants – comme le plus jeune d'entre tous.

Le garçon va dans le hangar chercher le cheval Toni, leur fierté à tous.

Une demi-heure plus tard, Kuno-Dieter Barkhausen est en route pour la ville. Mais il ne s'appelle plus Barkhausen, légalement et avec toutes les formalités nécessaires, il a été adopté par le couple Kienschäper, quand il fut clair que ni Karl ni Max Kluge ne reviendraient de la guerre. Par ailleurs, Dieter a aussi été supprimé à cette occasion : Kuno Kienschäper sonne très bien et suffit largement.

Kuno siffle gaiement pendant que Toni le brun avance d'un pas tranquille sur le chemin de terre défoncé. Qu'il prenne son temps, le Toni, ils seront de retour pour midi.

Kuno regarde les champs à droite et à gauche, il les examine, il estime d'un œil connaisseur l'état des semailles. Il a beaucoup appris ici, à la campagne, et il a aussi – Dieu merci ! – presque autant oublié. L'arrière-cour de l'immeuble avec Frau Otti, non, il n'y pense presque jamais, et plus non plus à un Kuno-Dieter de treize ans qui était une sorte de brigand, non, tout cela n'existe plus. Mais les rêves de mécanique automobile ont eux aussi été repoussés, pour l'instant il suffit au garçon d'avoir le droit de conduire le tracteur dans le village, malgré son jeune âge.

Oui, ils ont bien avancé, le père, la mère et lui. Ils ne sont plus dépendants de la famille, ils ont reçu l'an dernier un peu de terre, ce sont des gens indépendants avec Toni, une vache, un cochon, deux moutons et sept poules. Kuno sait moissonner et labourer, il a appris à semer avec le père et à sarcler avec la mère. La vie lui fait plaisir, il va bien réussir à faire grandir la ferme, oui, il le fera !

Il siffle.

Sur le bord de la route, une longue silhouette délabrée se lève, le costume déguenillé, le visage ravagé. Ce n'est pas un de ces funestes réfugiés, c'est un débris, un clochard, une crapule. La voix pochronne croasse : « Hé mon garçon, prends-moi donc en ville ! »

Kuno Kienschäper a sursauté en entendant la voix. Il aimerait bien arracher un galop au paisible Toni, mais pour cela il est trop tard, et il dit donc en baissant la tête : « Monte – noon, pas ici avec moi ! Tu peux monter derrière !

— Pourquoi pas avec toi ? croasse l'homme d'un ton de défi. Chuis pas assez chic pour toi ?

— Tête de mule ! s'écrie Kuno avec une grossièreté empruntée. Parce que derrière tu seras mieux, assis sur la paille ! »

L'homme se résigne en grognant, se hisse en rampant dans la charrette, et Toni se met de lui-même à trotter.

Kuno a surmonté la première frayeur d'avoir dû faire monter son père, non, le Barkhausen sortant du fossé, et justement dans sa charrette, c'est justement lui qui le hèle, lui ! Mais peut-être n'était-ce pas du tout un hasard, peut-être que Barkhausen le guettait et peut-être sait-il exactement qui conduit la charrette.

Kuno louche par-dessus son épaule en direction de l'homme.

Il s'est allongé dans la paille et maintenant il dit, comme s'il avait senti le regard du garçon : « Tu peux peut-être me dire où habite un garçon dans le coin, qui vient de Berlin, dans les seize ans environ ? Il devrait habiter ici dans le coin...

— Ici dans le coin, il y a plein de Berlinois qui habitent ! répond Kuno.

— J'ai ben remarqué ! Mais cette histoire que je dis avec ce garçon, ça serait un cas spécial – l'a pas été évacué à l'époque, pendant la guerre, y s'est tiré de chez ses parents ! T'aurais pas entendu parler d'un garçon comme lui ?

— Noon ! » ment Kuno. Et après une pause il demande : « Vous savez donc pas comment il s'appelle ce garçon ?

— Ben oui, y s'appelle Barkhausen...

— Y a pas de Barkhausen ici à la ronde, je le saurais.

— C'est bizarre ! » dit l'homme, et il fait comme s'il ne pouvait pas s'empêcher de rire, et il flanque au garçon un méchant coup de poing entre les épaules. « Et moi j'aurais parié qu'y a un Barkhausen qu'est assis dans cette charrette !

— Eh ben, vous auriez perdu votre pari ! » répond Kuno, et maintenant qu'il en a acquis la certitude, son cœur est plus calme et froid. « Parce que moi, je m'appelle Kienschäper, Kuno Kienschäper...

— Noon, ça alors ! fait l'homme, étonné. Çui-ci que je cherche, y s'appelle aussi Kuno, Kuno-Dieter en fait...

— Je m'appelle seulement Kuno Kienschäper, dit le garçon. Et puis si je savais qu'il y a un Barkhausen assis dans ma charrette, je retournerais mon fouet et je battrais le gars aussi longtemps qu'y faut jusqu'à ce qu'il en descende, de ma charrette !

— Noon, ça alors ! Noon, ça alors ! C'est-y pas possible ? s'étonne le clochard. Un garçon qui vivrait son père à coups de fouet ?

— Et quand j'aurais roué de coups le Barkhausen, continue Kuno Kienschäper, impitoyable, alors j'irais directement en ville, à la police et je leur dirais : Attention, les gars ! Y a un homme qui traîne dans les environs, il sait rien faire d'autre que flemmarder et que voler, et que faire du mal, il a fait de la taule, c'est un criminel, allez le chercher !

— Ma tu peux quand même pas faire ça, Kuno-Dieter, s'exclame Barkhausen, maintenant vraiment effrayé. Tu vas pas me fout' les poulets su'l'dos ! Alors que maintenant chuis vraiment sorti du trou et que je me suis vraiment amélioré ? J'ai un certificat du pasteur, me suis vraiment amélioré, je touche plus rien d'interdit avec mes mains, je ta l'jure ! Mais moi qua je me suis dit, main'nant que t'as une ferme et que tu nages dans le gras, tu pourras ben laisser ton vieux père prendre un peu de repos chez toi ! Passque je vais vraiment pas bien, Kuno-Dieter, ça m'a pris à la poitrine, faut que je fasse une petite pause...

— Ta petite pause, je sais ce que c'est ! s'écrie le garçon, exaspéré. Je sais que si je te laisse entrer ne serait-ce qu'un jour dans notre maison, tu vas t'étaler et on pourra plus jamais se débarrasser de toi, et puis tu vas amener avec toi la zizanie, et le malheur, et le parasitage. Non, maintenant, tu vas voir à descendre de ma charrette, sinon je vais vraiment retourner mon fouet contre toi ! »

Le garçon avait arrêté la charrette et il en était descendu. Maintenant il était là, le fouet à la main, prêt à tout pour défendre la paix de son foyer tout neuf.

Cet éternel poissard de Barkhausen dit d'un ton plaintif : « Mais tu peux pas faire ça ! Tu vas quand même pas frapper ton propre père !

— Mais tu n'es pas mon père ! Tu me l'as bien assez répété comme ça !

— M'enfin c'était juste une blague, vas-tu ben le comprendre à la fin !

— J'ai pas de père ! cria le garçon dans une rage folle. J'ai une mère, et je recommence tout de frais.

Et quand y a des gens qui reviennent d'avant et qui me disent et ci et ça, alors je les frappe aussi longtemps qu'il faut pour qu'ils me laissent tranquille ! Je me laisserai pas gâcher ma vie par toi ! »

Il se tenait si menaçant avec le fouet dans sa main que le vieux prit réellement peur. Il se glissa hors de la charrette et resta sur la route, une frayeur lâche sur le visage.

Il répliqua d'une menace molle : « Je peux te causer beaucoup d'ennuis...

— Voilà, j'attendais ça ! s'écria Kuno Kienschäper. Après avoir mendié, tu menaces, ça a toujours été comme ça avec toi ! Mais je te le dis, je te le jure : d'ici, je vais directement à la police, et je dépose une plainte comme quoi tu as menacé de mettre le feu à notre maison...

— Mais j'a ren dit de semblable, Kuno-Dieter !

— Mais tu y as pensé, je l'ai vu dans tes yeux ! Là, va ton chemin ! Et souviens-toi que dans une heure, ceux de la police seront à tes trousses ! Alors fais vite, va-t'en ! »

Kuno Kienschäper attendit encore longtemps sur la route, jusqu'à voir disparaître entre les champs de blé la silhouette râpée. Puis il caressa le cou de Toni le brun et dit : « Hein, Toni, on va pas se laisser foutre la vie en l'air encore une fois par un type pareil, non ? On a tout recommencé de neuf. Et quand la mère m'a mis dans l'eau et m'a lavé avec ses propres mains de toute ma saleté, alors je me suis promis : à partir de maintenant, je vais me garder propre tout seul ! Et je vais m'y tenir ! »

Les jours suivants, la mère Kienschäper s'étonna plusieurs fois que le garçon ne quitte pas la ferme. D'ordinaire, il était toujours le premier pour les travaux des champs, et maintenant, il ne voulait même pas aller attacher la vache au pré. Mais elle ne dit rien, et le garçon ne dit rien non plus, et lorsque les jours apportèrent l'été bien mûr et que la récolte de seigle commença, le garçon dut bien sortir lui aussi...

Car ce qu'on a semé, il faut aussi le récolter, et le garçon avait semé du bon grain.

GLOSSAIRE

- Arbeitsfront*, plus précisément *Deutscher Arbeitsfront* : littéralement front allemand du travail, c'était le syndicat nazi pour les travailleurs et les employeurs.
- BDM* ou *Bund Deutscher Mädel* : ligue des jeunes filles allemandes. Organisation nazie pour les jeunes femmes entre 14 et 18 ans. C'est la branche féminine des Jeunesses hitlériennes.
- BVG* : société des transports publics berlinois.
- Carinhall* : résidence de campagne de Göring.
- Edi* : équivalent du gavroche parisien pour Berlin, petit nom donné aux enfants berlinois.
- Femina* : Femina-Palast, le palais Femina, une salle de bal très courue du Berlin des années 30, aujourd'hui appelé le Tauentzienpalast.
- Frauenschaft* : ligue des femmes national-socialistes. Organisation politique nazie, équivalent féminin du front du travail, le syndicat nazi.
- Fritzsche* : Hans Fritzsche dirigeait le service des informations au sein du ministère de la Propagande.
- Jungvolk* (*Deutsches Jungvolk*) : jeunesse allemande, section des jeunesses hitlériennes en charge des garçons de 10 à 14 ans.
- Horst Wessel* : hymne officiel de la SA puis du parti nazi.
- KaPéDétiste* : membre du KPD, le parti communiste allemand.
- Napola* : acronyme pour NAtionalPOLitische LehrAnstalt, école paramilitaire de l'élite du III^e Reich. Voulue par Hitler, elle était censée former ceux qui dirigeraient le pays par la suite.
- NSV* (*Nationalsozialistische Volkswohlfahrt*) : organisme social nazi.
- Organisation Todt* : organisation nazie chargée avant et pendant la Seconde Guerre mondiale de presque toutes les opérations de génie civil d'envergure menées à cette époque. Elle porte le nom de son fondateur, Fritz Todt, qui la dirigea jusqu'à sa mort en 1942.
- Ouest* : un des quartiers de Berlin s'appelait ainsi.
- Plötzensee* et son surnom *Plötze*, accordé par les Berlinoises : désigne la prison de Plötzensee, devenue tristement célèbre sous le régime nazi, où près de trois mille condamnés à mort furent exécutés.
- Reichsarbeitsdienst* : service de travail du Reich mis en place en 1935. Il devint également obligatoire pour les femmes au commencement de la guerre.
- S-Bahn* : train urbain de Berlin et de la plupart des grandes villes allemandes.
- Sara* : sans doute une allusion à une des lois antijuives de 1939, obligeant les Juifs à rajouter un prénom au leur : Sara pour les femmes, Israël pour les hommes.
- Siegheil* : cri de la victoire national-socialiste.
- Streicher* : homme politique nazi du gouvernement d'Hitler. Julius Streicher fut écarté dès 1940 pour son agressivité.
- Völkischer Beobachter* : organe de presse du parti, que l'on pourrait traduire littéralement par l'Observateur populaire.
- Volkgerichtshof* : littéralement tribunal du peuple, était un tribunal politique visant à condamner les atteintes au régime nazi.
- Winterhilfswerk* : secours d'hiver, c'est l'organisation caritative nazie.

À PROPOS DE CETTE ÉDITION

Depuis le succès de *Seul dans Berlin* dans le monde entier, les éditeurs d'Aufbau ont retrouvé dans leurs archives le manuscrit original de Fallada et l'ont examiné. Ils y ont découvert de nombreuses coupes et modifications, apportées à l'époque sans l'aval de l'auteur, dont une conséquente : la suppression complète du chapitre 17 où l'on apprend qu'Anna Quangel était membre active de la ligue des femmes nazies, la Frauenschaft. L'appartenance de la factrice Eva Kluge au parti nazi avait par exemple aussi été gommée. Cette censure politique s'explique par la mission que s'était confiée la zone soviétique en Allemagne, future RDA : il fallait éduquer le peuple à l'aide d'exemples clairs et sans ambiguïté, parfois simplistes. Ainsi une héroïne de la résistance intérieure allemande ne pouvait avoir été du côté nazi.

L'édition allemande de 2011 de *Seul dans Berlin*, parue chez Aufbau, a rétabli la version intégrale du roman, qui restitue les passages coupés et l'authenticité de l'écriture de Fallada, nous donnant enfin à lire sa vision globale, toute en nuance de gris.

Denoël publie aujourd'hui cette nouvelle traduction, complète et non censurée.

1^{er} dépôt légal : décembre 2013

Dépôt légal : février 2014

ISBN 978-2-20711238-0

Numérisation : mars 2016

Notes

1 Hans Fallada meurt le 5 février 1947. (N.d.T.)

2 *Völkischer Beobachter* : organe de presse du parti, que l'on pourrait traduire littéralement par l'Observateur populaire.

3 *Arbeitsfront*, plus précisément *Deutscher Arbeitsfront* : littéralement front allemand du travail, c'était le syndicat nazi pour les travailleurs et les employeurs.

4 *Frauenschaft* : ligue des femmes national-socialistes. Organisation politique nazie, équivalent féminin du front du travail, le syndicat nazi.

5 *Plötzensee* et son surnom *Plötze*, accordé par les Berlinoises : désigne la prison de Plötzensee, devenue tristement célèbre sous le régime nazi, où près de trois mille condamnés à mort furent exécutés.

6 *Napola* : acronyme pour NationalPolitische LehrAnstalt, école paramilitaire de l'élite du III^e Reich. Voulu par Hitler, elle était censée former ceux qui dirigeraient le pays par la suite.

7 *Winterhilfswerk* : secours d'hiver, c'est l'organisation caritative nazie.

8 En français dans le texte.

9 *Siegheil* : cri de la victoire national-socialiste.

10 *Sara* : sans doute une allusion à une des lois antijuives de 1939, obligeant les Juifs à rajouter un prénom au leur : Sara pour les femmes, Israël pour les hommes.

11 *Organisation Todt* : organisation nazie chargée avant et pendant la Seconde Guerre mondiale de presque toutes les opérations de génie civil d'envergure menées à cette époque. Elle porte le nom de son fondateur, Fritz Todt, qui la dirigea jusqu'à sa mort en 1942.

12 *Reichsarbeitsdienst* : service de travail du Reich mis en place en 1935. Il devint également obligatoire pour les femmes au commencement de la guerre.

13 *BDM* ou *Bund Deutscher Mädel* : ligue des jeunes filles allemandes. Organisation nazie pour les jeunes femmes entre 14 et 18 ans. C'est la branche féminine des Jeunesses hitlériennes.

14 En français dans le texte.

15 *Femina* : Femina-Palast, le palais Femina, une salle de bal très courue du Berlin des années 30, aujourd'hui appelé le Tauentzienpalast.

16 *Carinhall* : résidence de campagne de Göring.

17 *KaPéDétiste* : membre du KPD, le parti communiste allemand.

18 *KPD* : le parti communiste allemand.

19 *Horst Wessel* : hymne officiel de la SA puis du parti nazi.

20 *Edi* : équivalent du gavroche parisien pour Berlin, petit nom donné aux enfants berlinois.

21 *Ouest* : un des quartiers de Berlin s'appelait ainsi.

22 *NSV (Nationalsozialistische Volkswohlfahrt)* : organisme social nazi.

23 *S-Bahn* : train urbain de Berlin et de la plupart des grandes villes allemandes.

24 *Fritzsche* : Hans Fritzsche dirigeait le service des informations au sein du ministère de la Propagande.

25 Choral de Jean-Sébastien Bach, BWV 459. Littéralement : « Il m'en coûte de suivre le Christ. »

26 Choral de Paul Gerhardt (1607-1676). Littéralement : « Ouvre ta porte, sois l'hôte de mon cœur. »

27 Chant religieux de Paul Gerhardt. Littéralement : « Tu es un homme, tu le sais bien, que désires-tu... »

28 *BVG* : société des transports publics berlinois.

29 *Jungvolk (Deutsches Jungvolk)* : jeunesse allemande, section des jeunesses hitlériennes en charge des garçons de 10 à 14 ans.

30 En français dans le texte.

31 *Streicher* : homme politique nazi du gouvernement d'Hitler. Julius Streicher fut écarté dès 1940 pour son agressivité.